
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06827585 2





ZKV
Je



CHOIX
DES
LETTRES ÉDIFIANTES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES;

AVEC DES ADDITIONS, DES NOTES CRITIQUES, ET DES OBSERVATIONS POUR LA PLUS GRANDE INTELLIGENCE DE CES LETTRES.

MISSIONS DE L'INDE,

Précédées du Tableau historique de la découverte et de la conquête de l'Indostan, et des premiers établissemens portugais et français, dans cette contrée de l'Asie;

PAR M. ***,

ANCIEN ARCHIDIACRE ET VICAIRE-GÉNÉRAL DE SOISSONS.

V. 4

A PARIS,

Chez { MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 9.
H. NICOLLE, Libraire, rue de Seine, n°. 12.

1809.

INTRODUCTION.

TABLEAU HISTORIQUE

De l'établissement du christianisme dans les Indes orientales.

L'Église de l'Inde reconnoît saint Thomas pour son premier fondateur. Ce saint apôtre avoit porté le don de la foi, élevé des autels à Jésus-Christ, chez les Parthes, les Hircans, les Perses et les Arabes. Dans l'ardeur de son zèle, il comptoit presque pour rien d'avoir annoncé son divin maître dans tous les lieux que le héros de la Grèce a rendus célèbres par ses conquêtes. Peu satisfait de finir sa course où l'ambition de ce monarque avoit fini la sienne, il pénètre dans les régions les plus intérieures de l'Inde, prêche l'Évangile à des peuples dont le nom étoit à peine connu, et fonde, au sein de ces nations où triomphe l'idolâtrie, un peuple d'adorateurs du vrai Dieu.

Ce n'est point ici une de ces traditions obscures qui redoutent les regards sévères de la critique; celle-ci réunit en sa faveur toutes les preuves qui en garantissent la certitude : les témoignages accumulés des premiers siècles, de saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Augustin, saint Athanase (1); et parmi

(1) S. Jérôme, Ep. 83. S. Chrysostôme, Homélie sur

les historiens les plus rapprochés de cette époque ; Eusèbe, Nicétas, Sophronius, Abdias et Nicéphore (1).

A l'autorité des témoignages vient se joindre celle des usages et des monumens toujours subsistans, et qui remontent jusqu'à l'époque où le nom de chrétien commença à être connu dans l'Indoustan. Saint Chrysostôme écrit que, dès les premiers temps du christianisme, le tombeau de saint Thomas étoit, en Orient, aussi vénérable que l'étoit, à Rome, le tombeau de saint Pierre. Aujourd'hui encore, et de temps immémorial, la ville de Méliapour, à laquelle les chrétiens de l'Inde ont donné le nom de *Saint-Thomé*, voit, chaque année, les deux monts qui l'avoisinent, se couvrir d'une multitude de chrétiens, anciens et nouveaux, qui y accourent, les uns des côtes de Malabar, et de la Pêcherie, les autres du fond même de l'Arménie et de l'Arabie, pour y déposer leurs offrandes et prier sur le tombeau du saint apôtre. L'office divin et la liturgie se célébroient en syriaque : on sait qu'au temps de Jésus-Christ, cette langue étoit la plus usitée parmi les Juifs, et c'est une nouvelle preuve que la foi a été

S. Mathieu, S. Athanase, t. I, p. 315. Origène, liv. III, sur la Genèse.

(1) Rufin, Hist. eccl. c. 91. Théodoret, liv. I, c. 12. Socrate, liv. I, c. 19. Sozomène, II, 24. Nicéphore, VIII, 35. Eusèbe, liv. V, c. 10. Sophronius v. Abdias, liv. VIII. Nicétas, p. 896. Martyrologe romain, an 326, 27 octobre.

apportée dans l'Inde par un homme de cette nation ; et on ne voit pas qu'il soit possible de trouver, dans l'histoire de cette Église, un autre fondateur que saint Thomas lui-même.

Les Portugais, dès leur première expédition dans l'Inde, y trouvèrent près de deux cent mille chrétiens : c'étoient les débris d'un peuple misérable, plongé dans une ignorance grossière, et courbé sous le joug de l'esclavage. Interrogés sur leur foi, ces Indiens ne purent guères donner, de leur religion, d'autres indices que le nom de chrétiens de saint Thomas, et l'usage où ils étoient, à l'exemple de leurs ancêtres, d'aller, tous les ans, porter leurs vœux et leur hommage à leur saint protecteur, dans le lieu même où, suivant la tradition constante de leur Église, il avoit consommé son martyre. Ces chrétiens de saint Thomas racontoient des choses merveilleuses de son apostolat, elles étoient tirées de leurs annales ; on en avoit composé des espèces de cantiques, traduits dans la langue du pays, et qui étoient chantés par les habitans de la Pêcherie, et ceux des côtes de Malabar.

Les traditions d'un peuple ignorant et barbare, sont presque toujours confuses, et souvent mêlées de fables. A travers les nuages qui couvrent les traditions des chrétiens de saint Thomas, voici ce qu'on y entrevoit de plus probable et de plus approchant de la vérité. Après avoir établi le christianisme dans l'Arabie heureuse, et dans l'île Dioscoride, appelée aujourd'hui *Socotora*, le saint apôtre aborda à Cranganor, où résidoit alors le roi le plus puissant sur la

vèrent dans son sein, affoiblirent la pureté de la foi et la vigueur de la discipline primitive. A cette époque, l'école d'Alexandrie, fondée par saint Marc, si fameuse dans tout l'empire romain par les grands hommes qui s'étoient succédés sans interruption, les Clément d'Alexandrie, les Pantène et les Origène, répandoit l'éclat de ses lumières sur le monde chrétien; sa réputation avoit pénétré jusqu'aux Indes. Ceux des chrétiens de la péninsule de l'Indoustan, qui gémissoient sur les dissentions intérieures et la décadence des mœurs et de la discipline, députèrent à Démétrius, alors évêque d'Alexandrie, pour le prier d'envoyer parmi eux, un homme qui, par l'ascendant de ses lumières et de ses vertus, pût faire cesser les troubles qui les agitoient, et remettre en vigueur l'autorité des loix et de la discipline. Pantène fut choisi, il passa plusieurs années dans les Indes; mais l'histoire se tait sur les détails de son voyage et les succès de sa mission; seulement c'est un point de tradition qui nous a été conservé par saint Jérôme et par Eusèbe, que Pantène trouva dans l'Inde l'Evangile de saint Mathieu, écrit en hébreux (1). Ce fait important, le nom de

---

(1) Mosheim et plusieurs autres critiques nous avertissent que les anciens comprenoient, sous le nom de l'Inde, l'Ethiopie, la Syrie, la Perse et l'Arménie, et que la mission de Pantène a probablement été pour l'un de ces Etats; mais quelque opinion que l'on embrasse à cet égard, elle ne peut infirmer l'autorité de la tradition, qui fait S. Thomas, premier apôtre de l'Indoustan.

chrétiens de saint Thomas, transmis de siècle en siècle, aux fidèles de cette église, l'usage de célébrer en langue syriaque le culte public, le nom d'un évêque qu'on lit dans les souscriptions du premier concile général de Nicée, et qui y prend le titre d'évêque de Perse et des grandes Indes; toutes ces preuves réunies appuient fortement l'opinion générale qui fait saint Thomas le premier apôtre des Indes. (*Act. syn. Niceæ, pars secunda*).

Au quatrième siècle, saint Athanase vint aussi au secours de cette église; saint Froment avoit été pendant plusieurs années, réduit à l'esclavage; ayant trouvé les moyens de briser ses chaînes et de se sauver par la fuite, il arrive jusqu'à Alexandrie et y fixe son séjour. Saint Athanase, que la Providence avoit placé sur ce grand siége, connut bientôt le mérite, les vertus et l'ardeur pour la foi de cet illustre fugitif; il l'élève à l'épiscopat. Saint Froment retourne alors vers ses anciens compagnons d'infortune, leur prêche Jésus-Christ, l'annonce aux peuples de l'Inde, et, pour prix de son zèle et de ses travaux, obtient la couronne du martyre.

L'Evangile fit successivement de nouvelles conquêtes dans l'Inde, et les églises s'y multiplièrent; les vertus des chrétiens de saint Thomas, leur attirèrent une grande considération et les faveurs des souverains du pays. Ceram Péroumal, fondateur de Calicut, devint empereur de tout le Malabar, il partagea les provinces de son empire entre ses parens et ses favoris, et donna lieu par là, à cette multitude de petits souverains dont s'est remplie toute

la côte de Malabar. Ce prince quoique infidèle, accorda les plus beaux priviléges aux chrétiens; ils furent assimilés aux castes supérieures, et on leur assura la prérogative, de ne dépendre, à proprement parler, que de l'autorité de leur évêque, même pour le temporel : ces priviléges ont été renouvelés au neuvième siècle, le temps en a conservé les titres authentiques; ils étoient écrits sur des lames de cuivre, en caractères malabares, canarins, bisnagares et tamules, qui sont les langues les plus en usage sur les côtes.

Cette suite de prospérités rendit un grand nombre de ces chrétiens entreprenans et ambitieux. Devenus assez puissans pour secouer le joug des princes infidèles, ils élurent un roi de leur religion; Baliasté fut porté sur le trône, et il se donna le titre de roi des chrétiens de saint Thomas. Cet état d'indépendance des princes infidèles ne fut pas de longue durée; un de ces rois chrétiens n'ayant point d'enfans, adopta pour son fils un des enfans du roi de Diamper : à sa mort, ce fils adoptif lui succéda dans tous ses droits sur les chrétiens des Indes. Ils passèrent ensuite par une adoption semblable sous la souveraineté du roi de Cochin, prince idolâtre, qui les ménagea d'abord, et finit par les persécuter en haine de leur religion. Les temps prospères de cette Eglise ont disparu, et son histoire ne nous y montre plus que des ruines et un enchaînement de malheurs. Ces hérésies, tant prédites par Jésus-Christ et par ses apôtres, déchiroient alors l'Eglise catholique; la foi persécutée par les empereurs chrétiens se trouvoit exposée à de plus grands

dangers que sous le glaive des empereurs païens; l'enfer faisoit ses plus grands efforts pour détruire par elle-même cette Eglise, que les violentes persécutions du siècle des Césars avoient affermie; nombre de sectes et d'hérésies sorties de son sein s'élevèrent contre elle. Le nestorianisme, né au milieu des dissentions du cinquième siècle, étendoit ses ravages dans tout l'orient. De son côté, l'Eglise des Indes avoit gémi long-temps, courbée sous le joug des princes infidèles qui avoient succédé à ses rois chrétiens : le calme avoit succédé à la tempête; mais privée des ministres de sa religion, que la persécution lui avoit enlevée, elle fut reduite à recourir aux Eglises des états voisins. Le patriarche d'Arménie, qui avoit fait naufrage dans la foi, ravi de cette occasion d'étendre au loin sa juridiction, envoya des prêtres tout propres à seconder ses vues ambitieuses. Les Indiens, qui souffroient depuis long-temps d'une grande disette de pasteurs, les accueillirent avec empressement, et se livrèrent à eux : ces ministres corrompus dans la foi, apportoient aux Indes tous les maux de l'hérésie, et ceux du schisme, plus funestes encore. Abusés par leurs prêtres séducteurs, les chrétiens de l'Inde embrassèrent leurs erreurs, se séparèrent du centre de l'unité catholique, abjurèrent l'obéissance qui les lioit à l'épiscopat catholique et à l'évêque de Rome, son chef suprême; ils ne reconnurent plus pour supérieur dans la foi, que le patriarche d'Arménie.

Les maux de l'Eglise de l'Inde vont être portés à leur comble. Vers le septième siècle de l'ère chré-

tienne, les fanatiques sectateurs du faux prophète de l'Arabie, fondent sur l'Inde et s'emparent de presque tont le pays situé à l'est du Gange ; le féroce Mahmoud fait prêcher l'islamisme par les satellites de ses fureurs, et partout sur sa route, il renverse ou livre aux flammes, et les pagodes des idolâtres, et les temples des chrétiens ; il faut embrasser la religion de Mahomet, ou perdre sa liberté, sa fortune, sa vie même. Les chrétiens qui habitoient la côte de Malabar, depuis la côte du cap Comorin, en remontant, depuis Cochin jusqu'à Goa ; ceux aussi des chrétiens de saint Thomas, qui étoient établis aux environs de Méliapour et de Négapatan, se trouvoient heureusement à une grande distance du théâtre des conquêtes des musulmans, et ils échappèrent aux fureurs du tyran Mahmoud ; ils se maintinrent, pour la plus grande partie, dans la religion de leurs pères : on continua de lire, dans leurs églises, le nouveau Testament en langue syriaque. Le culte des images étoit ignoré, mais on le rendoit à la croix qui étoit un objet de vénération. On retrouve dans la profession de foi de ces chrétiens, le dogme de la présence réelle dans l'adorable eucharistie ; et elle étoit administrée en viatique aux malades. Le jeûne du Carême étoit religieusement observé ; on y ajoutoit le jeûne de l'Avent et de la veille des fêtes solennelles. Le célibat des prêtres n'étoit pas de rigueur, mais les secondes noces leur étoient interdites. Quant aux restes des cérémonies et des pratiques religieuses, ces chrétiens se trouvoient assez conformes à ce qui s'observe dans l'Eglise catholique.

Cependant les chrétiens de saint Thomas demeuroient plongés dans les abymes du schisme et de l'hérésie ; leurs églises étoient gouvernées par des prêtres schismatiques. M. Renaudot, dans son *Histoire des liturgies*, parle des patriarches nestoriens dont l'origine vient de Perse, et dont le siége fut d'abord établi à Modaïn, qui est la Séleucie des Parthes. Après la ruine de cette ville par les califes, ils se retirèrent à Bagdad, d'où ils ont passé à Mosul, que beaucoup de savans prennent pour l'ancienne Ninive. Depuis cette époque, jusqu'au concile de Diamper, qui réunit la plupart de ces Eglises à celle de Rome, environ un demi-siècle après la découverte et la conquête des Européens, les chrétiens de saint Thomas restèrent asservis à ce gouvernement schismatique ; on peut même dire qu'un grand nombre d'entre eux tombèrent, de chute en chute, jusque dans une sorte d'apostasie, dans l'espérance de se soustraire à la persécution des princes idolâtres, et aux recherches des musulmans ; ou, par l'effet de l'ignorance grossière dans laquelle ils s'ensevelirent de plus en plus, on les vit composer avec la religion de leurs ancêtres, se rapprocher des absurdités de l'idolâtrie, des superstitions de l'islamisme, et bientôt composant un alliage bizarre de tous les cultes, ils ne retinrent plus qu'un vain simulacre du christianisme. C'est dans cet état déplorable, que nos missionnaires les trouvèrent plongés à leur arrivée dans l'Indoustan.

Outre Trollius, Gouvea, Renaudot, Tillemont, la Croze, Halloix, on peut consulter, sur cette partie intéressante de l'histoire des Indes orientales,

les écrivains dont Fabricius nous donne le catalogue; en particulier ceux qui ont fait l'histoire des missions catholiques : Emmanuel Auger, en 1571; Martino Martinez, en 1615; Gothard Artus, en 1600; Gonzales d'Avila, à Madrid, en 1649, et Urbano Cerri, secrétaire de la propagande, en 1716, dans son grand ouvrage sur l'état du christianisme répandu sur la surface de la terre.

MISSIONS PORTUGAISES.

Découverte et conquête de l'Indoustan.

DON Juan I[er], fils naturel du roi don Petro, régnoit, en 1410, sur le Portugal; sa naissance l'écartoit du trône, il y fut porté par l'éclat de son mérite, la réputation de ses vertus, et le choix de ses sujets. Don Juan reçut, de bonne heure, l'inspiration du génie qui fait les grands princes : déjà il s'étoit couronné de gloire dans les combats qu'il eut à soutenir contre l'ambition de la Castille, toujours rivale et souvent ennemie du Portugal; mais comment se mettre en équilibre avec un royaume si supérieur au sien par l'étendue de son territoire, sa population, et la facilité de lever et d'entretenir de nombreuses armées? Instruit à l'école de l'histoire, don Juan fut le premier des souverains de l'Europe qui y sut lire, et fortement méditer une maxime fondamentale de la politique, que dans des mains habiles, la force ma-

ritime est la source de la grandeur, de la sûreté, des richesses et de la prospérité des Etats. Dieu lui avoit donné, dans don Henri, le plus jeune de ses fils, un homme à grands talens et naturellement passionné pour l'étude des mathématiques, de l'astronomie, de la géographie, et de toutes les connoissances qui, seules, peuvent placer au rang de la science, l'art de la navigation qui, à cette époque, étoit encore dans l'enfance. La boussole avoit été trouvée, mais l'art de tirer tout le parti possible de cette belle invention, étoit peu connu : ces deux princes, attachés l'un à l'autre par des goûts tout semblables, et éclairés par le même instinct du génie, travaillèrent toute leur vie sur des plans uniformes.

Ne perdant jamais de vue ses vastes projets, don Juan trouve le moyen de tendre à leur exécution, sans alarmer l'inquiète jalousie des Castillans. L'Espagne étoit délivrée de la tyrannie des Maures, mais il restoit toujours à craindre que cette nation féroce, qui vivoit de pirateries, ne recommençât, d'un moment à l'autre, à infester les côtes de l'Espagne. Don Juan résolut d'aller attaquer ces barbares jusque dans leurs propres foyers ; il fait équiper une armée navale, se met, avec don Henri, à la tête de l'expédition, et, en 1415, fait voile vers le royaume de Fez : ses troupes débarquent près de Ceuta. Cette ville est la clef de l'Océan et de la Méditerranée ; malgré la vigoureuse résistance des habitans, les Portugais s'en rendent maîtres. Don Henri y fit l'essai de sa valeur, et les Portugais virent dès-lors tout ce

qu'ils pouvoient s'en promettre. Pendant le règne de son père, ce jeune prince équipe une flotte à ses dépens; il fait voile vers les côtes de la Barbarie: le succès de cet armement lui fait connoître les Cassenègues, au midi du royaume de Maroc, et le pays des Nègres de Saleff. En 1418, Porto Santo est découvert. Don Henri, en 1418, fait charger trois navires qui portent à cette île toutes les choses nécessaires à l'agriculture, et des animaux qui y multiplièrent et ouvrirent une branche intéressante de commerce.

L'ardeur, pour les nouvelles découvertes, devient une passion dont l'activité ne peut reposer un moment; Gonzales Sarço et Tristan Vaza abordent l'île de Madère, et en prennent possession au nom de leur maître; on y transporte des missionnaires, on y bâtit des églises et une superbe cathedrale; le gouvernement politique et civil, est organisé; les richesses que sa colonie verse sur le Portugal, commencent à éveiller, chez les puissances de l'Europe, l'émulation pour les expéditions maritimes.

Cependant, le cap Bajador présente un obstacle fait pour ralentir le zèle des navigateurs, on désespère de pouvoir le passer; des tourmentes affreuses de la mer augmentent la frayeur, et on ne pense plus qu'à retourner en Portugal. Mais ce qui semble invincible aux ames ordinaires, ne fait qu'irriter un courage ferme, et qui s'élève au-dessus des dangers. Giléagues aborde, de nouveau, le cap par les ordres de don Henri; embrasé de l'ardeur de ce prince, il passe, en 1434, le cap, et découvre le havre de Ruyros.

formelle au
pouvoir est
il deviendra
le sort a fait
absolue. L'ex-
cupidité des richesses
sans doute, il s'est
hommes justes, sensibles
la découverte du nouveau
Indes orientales, l'histoire
offrent que trop souvent un
qui inspire l'horreur et qui
espece humaine.

et Gonzalo Anez, établirent en
de commerce à Turcaral, à Tom-
ngo, et dans le pays des Zaloffes. Le
me est prêché avec succes à Congo; le roi
, détrôné par son frere, traverse la mer,
en Portugal, demande du secours contre
l'usurpateur, et profite de cette favorable circons-
tance pour se faire instruire; il est admis au bap-
tême. Bientôt après, il fait hommage de ses États
au roi de Portugal, retourne dans ses États, et aidé
des Portugais, il est partout victorieux, et se trouve
en possession tranquille de ses Etats. Son zele pour
la religion s'accroît de sa reconnoissance : à son
exemple, des princes de son sang, et vingt-cinq
mille de ses sujets embrassent le christianisme.

L'année 1492 est fameuse dans l'histoire mo-
derne; c'est à cette époque, que Christophe Colomb
fit la découverte de l'Amérique, dans le même temps

tous ceux qui travailloient sous ses ordres, adoré des Portugais, termine sa vie en 1463, et met le sceau à sa gloire, par les sentimens chrétiens dans lesquels il meurt.

La Guinée avoit été découverte depuis plusieurs années, et on y avoit formé des établissemens : le roi afferme son commerce à Fernand Gomez, sous les conditions que, dans le cours du bail, qui étoit de cinq ans, il découvriroit cinq cents lieues de côtes.

Don Juan II succéda à Alphonse, qui mourut en 1481 ; le trafic de l'or devenoit de jour en jour plus considérable aux îles d'Argouin : ce commerce lucratif augmenta l'envie de se rendre maître de la Guinée dont on avoit découvert les mines. Les Portugais, victorieux dans plusieurs combats contre les naturels du pays, soumettent cette côte au pouvoir de leur souverain, et le roi ajoute aux titres de sa couronne, celui de seigneur de la Guinée ; conquête mémorable, mais à laquelle se rattachent des souvenirs cruels pour les ames sensibles : c'est alors que la soif brûlante de l'or fit jeter un voile sur les loix sacrées de la nature, corrompit tout, jusqu'à la morale publique, et fit oublier les principes d'une religion qui, tout en consacrant les liens de la subordination sociale, rétablit l'égalité morale parmi les hommes. On oublia que les hommes étoient sortis d'une origine commune, et tous formés à l'image de l'Etre-Suprême qui nous a créés ; on chargea de chaînes ceux que l'on devoit aimer comme ses frères, et les enfans du même Dieu. Disons, si vous le voulez, que l'esclavage n'est point essentiellement

tiellement et par lui-même, une atteinte formelle au droit naturel; mais si l'exercice de ce pouvoir est permis, il ne peut l'être qu'autant qu'il deviendra un bienfait pour ceux-là mêmes que le sort a fait naître dans cet état de dépendance absolue. L'expérience nous apprend que la cupidité des richesses ne connoît point de mesure : sans doute, il s'est trouvé parmi les colons, des hommes justes, sensibles et bienfaisans; mais aussi la découverte du nouveau monde, la conquête des Indes orientales, l'histoire des colonies ne nous offrent que trop souvent un spectacle de cruautés, qui inspire l'horreur et qui fait la honte de l'espèce humaine.

Petro d'Evora et Gonzalo Anez, établirent en 1488, des places de commerce à Turcaral, à Tombul et à Congo, et dans le pays des Zaloffes. Le christianisme est prêché avec succès à Congo; le roi légitime, détrôné par son frère, traverse la mer, se rend en Portugal, demande du secours contre l'usurpateur, et profite de cette favorable circonstance pour se faire instruire; il est admis au baptême. Bientôt après, il fait hommage de ses États au roi de Portugal, retourne dans ses États, et aidé des Portugais, il est partout victorieux, et se trouve en possession tranquille de ses Etats. Son zèle pour la religion s'accroît de sa reconnoissance : à son exemple, des princes de son sang, et vingt-cinq mille de ses sujets embrassent le christianisme.

L'année 1492 est fameuse dans l'histoire moderne; c'est à cette époque, que Christophe Colomb fit la découverte de l'Amérique, dans le même temps

où les Portugais travailloient à s'ouvrir un passage aux Indes orientales. L'année suivante, le Portugal perdit don Juan II; son tombeau fut arrosé des larmes de ses sujets, dont il avoit su se faire aimer. Emmanuel son successeur, poursuivit avec une nouvelle activité, tous ses projets sur les Indes orientales; il fit d'abord équiper trois navires que devoient monter cent soixante soldats ou matelots: il falloit pour conduire cette entreprise, un homme hardi et expérimenté; le choix tomba sur Vasco de Gama. Emmanuel lui met la bannière royale entre les mains, avec des lettres de créance pour le roi des Abissins, que l'on croyoit être le prêtre Jean, et pour le roi de Calicut, situé sur la côte de Malabar. Gama sort du Tage le 8 juillet, et après un mois de navigation, aborde la pointe méridionale de l'Afrique et entre dans la baie de Sainte-Hélène, le 17 novembre: trois jours après, il fit voile vers le cap de Bonne-Espérance; il y aborda. Quelques années auparavant, Barthélemi Diaz étoit parvenu jusqu'à ce promontoire; mais accueilli par d'affreuses tempêtes, et perdant tout espoir, il étoit retourné en Portugal. Gama fut plus heureux, la mer étoit calme, il double le cap, s'avance soixante lieues au-delà, atteint la baie de Saint-Blaise, fait voile vers le cap de Corrientes, et entre dans une rivière à laquelle il donne le nom de *bon indice*. Il y apprend que plus loin vers l'orient, le pays étoit peuplé d'hommes blancs qui couroient les mers dans de grands navires. Gama, d'après ces renseignemens qui lui parurent très-intéressans, poursuit sa route

et arrive à l'île de Mocambique; c'est une des portes de l'Orient: les Portugais en firent dans la suite une de leurs places fortes, une retraite à leurs flottes et un entrepôt pour leurs marchandises. Sortis de cette île, les Portugais se virent jetés par des courans auprès de Mombazo, ils y débarquèrent. Le souverain de ce pays, ne pouvant se délivrer de ces nouveaux hôtes par la force, feint de les bien accueillir, et a recours à la trahison. Gama, assez heureux pour la découvrir, met en fuite les habitans, saisis de frayeur au bruit de son artillerie, et quitte Mombazo après s'être rendu maître d'une barque où se trouvoit treize mahométans. Il apprend de ces infidèles, que Mélinde, d'où on partoit ordinairement pour les Indes, étoit tout près de là. Cette ville est bâtie dans un terrain plat; ses maisons sont aussi belles qu'en Europe; elle est environnée de jardins plantés de diverses espèces d'arbres, et d'un bois de palmier; les campagnes voisines sont agréables et très-fertiles, les prairies couvertes de troupeaux.

Le mahométisme est la religion du roi et des principaux seigneurs de la cour; mais le peuple étoit encore plongé dans les ténèbres du paganisme. Lorsque les Portugais abordèrent cette heureuse et riche contrée, il s'y faisoit un très-gros commerce avec les Indes; les habitans de Guzaratte, en y échangeant leurs pierres précieuses, en rapportoient de l'or, de l'ivoire, de l'ambre et de la cire.

Gama envoie vers le prince, lui fait offrir des présens et demande un pilote qui puisse le conduire aux Indes. Le roi se montre reconnoissant et géné-

reux, il se rendit dans une barque pour une entrevue avec les chrétiens; Gama achève de gagner sa confiance et de le mettre dans ses intérêts, en lui abandonnant les treize mahométans qu'il avoit pris sur la côte de Mombazo. Ce prince fit avec le général et sa nation, une alliance qu'il a toujours fidèlement entretenue; Gama se livrant aux plus flatteuses espérances, quitte Melinde, et en moins de vingt-huit jours traverse sept cents lieues de mer. Le ciel le favorise, des transports de joie vont le payer des fatigues et des dangers qu'il avoit essuyés; plus heureux que tant de navigateurs qui lui avoient ouvert la carrière, il se voit à la veille de recueillir la gloire et les fruits de cette haute entreprise, il arrive aux Indes, touche à la côte de Malabar, et le 20 de mai, il débarque deux lieues au-dessous de la ville de Calicut.

Cette ville étoit alors l'une des plus puissantes de l'Orient; le commerce y fleurissoit au point que les marchands de l'Arabie, de la Perse et de toutes les Indes, s'y rendoient en foule; le roi de Calicut étoit révéré comme le souverain monarque de tout le Malabar.

Gama députe au roi pour l'informer de son arrivée dans le port, du sujet de son voyage, du royaume de l'Europe d'où il étoit parti, de sa qualité d'ambassadeur, de son souverain, et des pouvoirs dont il est investi. Tout sembla d'abord présager au général les plus heureux succès; le roi conçut une très-grande estime de ces Européens assez courageux pour traverser douze cents lieues de mers et en

braver tous les périls ; il l'envoya complimenter, et lui fit offrir de se rendre à son audience. Gama débarque avec douze des siens ; introduit en présence du roi, il y présente ses lettres de créance. Ce prince, qui étoit grave et majestueux, le reçut, couché sur son lit ; il étoit habillé d'une saïe de toile de coton, semée de fleurs de lys d'or battu ; sa tête étoit coiffée d'une espèce de mître enrichie de perles ; un de ses grands officiers, debout à ses côtés, tenoit un vase rempli de batile, c'est une herbe stomachique que l'on mache continuellement dans les Indes. Le roi fit un accueil très-distingué au général, ordonna qu'il fût logé dans son palais et défrayé : le lendemain, après en avoir délibéré avec son conseil, il lui accorda la liberté toute entière du commerce dans ses Etats.

Ce moment de gloire et de bonne fortune fut de courte durée ; un mérite extraordinaire est toujours suspect dans les cours, et souvent victime de l'intrigue. Les mahométans, depuis des siècles, seuls en possession du commerce des Indes, se voient perdus si Gama reste en faveur. Gagnés par leur or et leurs riches présens, les ministres du roi se liguent et dénoncent Gama comme un simple pirate et un aventurier audacieux. Le prince étoit juste, et veut interroger lui-même celui qu'on lui avoit dépeint sous de si odieuses couleurs : Gama sent tout le danger qui le menace, mais il sent aussi que son courage lui reste pour dernière ressource ; il paroît devant le roi, avec un front calme, parle avec un ton modeste, mais ferme et assuré, détruit les

sujets spécieux du soupçon, en découvre au roi le principe dans la jalousie des mahométans, réclame le droit des gens, fait valoir sa qualité d'ambassadeur, contre laquelle on ne pouvoit lui rien objecter de raisonnable pour le convaincre d'être un imposteur et un faussaire; il laisse en même temps entrevoir que les Portugais qu'il a laissés sur son bord, seroient assez en force pour le venger des outrages dont on voudroit le charger. Le roi, satisfait de ces explications, renouvelle ses ordres pour la liberté du commerce, et va même jusqu'à proposer un traité d'alliance avec la nation portugaise. Les ministres, qui craignoient le ressentiment du général, n'en sont que plus ardens à le perdre; ils le font arrêter et jeter dans une prison: il en sort, mais sous la dure condition de laisser sept de ses gens pour ôtages. Retourné à sa flotte, et usant de représailles, il se saisit de vingt Malabares qui pêchoient sur le rivage. Dans la crainte que pour se venger, il n'en vînt aux dernières extrêmités, ses compatriotes lui sont rendus. Gama, pendant son séjour et son temps de faveur, avoit recueilli beaucoup d'informations sur l'état du Malabar et des royaumes voisins de la côte; muni de tout ce qui étoit nécessaire pour rendre bon compte de sa mission, il propose à plusieurs Indiens de le suivre de leur pleine volonté, lève l'ancre et fait voile pour l'Europe. On conçoit aisément avec quels transports d'admiration et de joie Velasco de Gama est accueilli dans sa patrie; l'encens fume sur les autels; Emmanuel ordonne des prières d'actions de grâces dans tout son royaume;

Gama est comblé d'honneurs et déclaré grand amiral de l'Orient. Pour tirer parti de cet enthousiasme universel, le roi s'empresse d'équiper treize navires, destinés à transporter douze cents hommes; il en donne le commandement à don Pedro Alvarez de Cabral. La flotte sortit du Tage en 1500, répandit la terreur sur les côtes de l'Afrique, eut plusieurs combats à soutenir contre des peuples barbares, remporta des avantages signalés, et essuya des tourmentes et des tempêtes, dans une desquelles périt Barthélemy Dias, celui-là même qui le premier avoit découvert le cap de Bonne-Espérance; mais enfin, après une traversée d'environ quatorze mois, elle aborda heureusement les côtes de Malabar, le 13 septembre 1501. Son arrivée fut annoncée par plusieurs salves de canon; les décharges de l'artillerie jetèrent l'effroi et la défiance dans Calicut. D'abord on accorda au général ce qu'on n'osoit lui refuser; on entama des négociations, mais la dissimulation présidoit à tous les pourparlers, il en fallut venir à une guerre ouverte. Les côtes du Malabar vont être rougies du sang des Portugais et des Indiens; Alvarez Cabral est partout victorieux, et fait jurer au roi de Calicut une alliance avec le Portugal; les Arabes y voient la ruine très-prochaine de leur commerce avec les Indes; les habitans partagent leur haine et leur jalousie contre les Portuguais. Pour s'en venger, Cabral tourne ses armes contre les Arabes, et s'empare de leurs vaisseaux; le peuple de Calicut devient furieux et assassine Correa, facteur Portugais, avec quarante de ses compatriotes. Calicut essuie

tout le feu de l'artillerie de l'escadre; cinq cents Indiens sont ensevevelis sous les ruines de leurs maisons. Cabral s'éloigne et se porte vers Cochin; la terreur l'avoit devancé. Le roi de Cochin prévient ses demandes, offre la liberté du commerce, s'engage par une alliance au Portugal, désigne des seigneurs de sa cour qui doivent se rendre à Lisbonne pour ratifier le traité et demander l'amitié d'Emmanuel : le roi de Cananor se soumet égalcment à sa destinée. Deux ans après, la reine de Coulan, le roi d'Ormuz, et plusieurs princes voisins des côtes de Malabar, viennent abaisser leur sceptre devant le pavillon portugais, et solliciter l'alliance de cette nation comme un bienfait. Les succès de Cabral surpassent ses espérances : après avoir laissé à Cochin des facteurs, des commis et un interprète, il fait voile pour l'Europe, amène avec lui les ambassadeurs de Cochin et de Cananor; il arrive en Portugal avec de riches cargaisons, et se rend en triomphe à Lisbonne; l'enthousiasme se saisit de toutes les têtes. Sur le compte que Cabral rend à Emmanuel, ce prince, dans ce moment d'ivresse, peu content du titre de seigneur de la Guinée, se proclame seigneur de la navigation, de la conquête et du commerce d'Ethiopie, de l'Arabie, de Perse et de l'Inde.

Avant l'arrivée de Cabral, Juan de Nova étoit sorti du Tage avec quatre vaisseaux; l'ardeur des conquêtes redouble et monte toutes les têtes; une flotte de vingt vaisseaux est équipée; on la divise en trois escadres, sous la conduite de Vasco de Gama,

avec le titre d'amiral, et le commandement de Estevan Gama, son cousin, et de Vincent Sodré. Dans sa traversée, Vasco force le roi de Guilou d'accepter l'alliance qu'il lui propose, et ne le laisse sur son trône qu'à la condition de se déclarer vassal et tributaire d'Emmanuel. Il rencontre, sur sa route, plusieurs vaisseaux appartenans, les uns aux Arabes, les autres au roi de Calicut, et s'en empare : un vaisseau d'Egypte refuse de se rendre, il le crible de coups de canon, saute à bord, n'épargne que les enfans, et livre aux flammes le vaisseau et tous les hommes qui composoient l'équipage; ce ne fut là qu'un prélude de ses brillans succès.

Vasco de Gama se trouve de nouveau aux côtes de Malabar; il parle en maître, il veut venger la mort de Correa et de ses quarante compatriotes; on lui offre des satisfactions, il les rejette avec dédain, s'empare d'un grand nombre de vaisseaux arabes, fait pendre trente infidèles, détruit à coups de canon la plupart des maisons de Calicut, brûle les vaisseaux qui étoient à l'ancre, laisse Sodré dans les Indes, et retourne en Portugal avec ses vaisseaux richement chargés.

Les princes malabares ouvrent enfin les yeux. Jusque-là, aidant eux-mêmes à l'illusion, ils n'avoient entrevu dans les Portugais que des hommes poussés par l'avidité des richesses qu'ils se promettoient du commerce des Indes; l'expérience déchire le voile et met à nu le secret de la politique portugaise. L'alternative est évidente; il faut ou vaincre les Portugais, ou que les princes musulmans mettent leur

couronne aux pieds d'Emmanuel. Le roi de Calicut fait tous ses efforts pour les rallier à la cause commune et les décider à former une coalition. Il étoit trop tard; les premières opérations ne servirent qu'à leur faire mieux sentir leur foiblesse. Le roi de Cochin se détache de cette alliance, attire par là contre lui, toutes les forces de cette coalition. Il étoit à la veille de voir sa capitale prise par les princes coalisés, et livrée à toutes les horreurs du pillage; un bonheur inespéré le tire de cette cruelle position. Albuquerque, qui avoit été envoyé pour fortifier la flotte portugaise, arrive sur les côtes du Malabar, vole au secours du roi, et Cochin est délivré; les ennemis sont, à plusieurs reprises, complétement battus, et tous les princes, jusqu'au roi de Calicut, demandent grâce et la paix, et Albuquerque retourne en Portugal, pour rendre compte de ses victoires et de l'état où il avoit laissé les affaires de l'Inde.

En 1506, une flotte de vingt-deux vaisseaux, et dont l'équipage étoit de quinze cents hommes, sort du Tage et arrive sur les côtes de Malabar. François d'Almeyda la commandoit, avec le titre de vice-roi; son séjour fut de courte durée dans les Indes; il se signale par de nouveaux exploits, repart pour sa patrie, et dans la traversée, est tué par les Nègres de Saldana, contre lesquels il avoit eu plusieurs combats à soutenir.

Enfin, nous touchons à la fin de ces guerres cruelles qui ont coûté la vie à une si grande multitude de victimes, et ont été souillées de tant d'hor-

reurs et de crimes. L'île de Ceylan est découverte et conquise par Lorenzo; les royaumes d'Ormuz, de Calicut, de Cambaye et d'Aden, subissent la même destinée; tous les princes malabares félicitent le vainqueur, et courbent la tête sous le joug de la domination portugaise. Ces Européens, si inférieurs en nombre, font des prodiges de valeur; la gloire en est principalement due à Albuquerque, qu'Emmanuel avoit fait repartir pour les Indes, avec le titre de vice-roi, et à la tête d'une flotte de vingt-trois vaisseaux. Il attaque Goa; six mille habitans tombent sous le glaive des Portugais, tous les Mores sont massacrés; le reste des Indiens qui avoient échappé à la fureur des assiégeans, trouve grâce aux yeux du vainqueur. Goa n'est plus qu'un monceau de ruines, et une nouvelle ville établie sur ses débris, et qui retient le nom de celle qui avoit été détruite, devient le centre et la capitale de cet empire, qui bientôt va s'étendre dans la plus grande partie de la péninsule de l'Indoustan; Goa, par le nombre et la magnificence de ses édifices, égalera bientôt les plus grandes villes de l'Europe.

Ce haut degré de puissance et de prospérité où s'étoit élevé le Portugal, devoit devenir l'objet de l'envie, de l'ambition et de la cupidité des souverains de toutes les autres nations : Hollandais, Anglais, Danois et Français, tous les peuples de l'Europe vont accourir et fondre sur l'Inde, pour conquérir et s'approprier une partie de son territoire, de son commerce et de ses richesses.

Les Hollandais, à qui l'Europe doit la science du

commerce, furent aussi les premiers qui entrèrent en concurrence avec les Portugais. La compagnie des grandes Indes y envoya, en 1602, une flotte de quatorze vaisseaux et de quelques yachts, sous les ordres de l'amiral Warwick, bâtit des places fortes, et fit successivement divers établissemens sur la côte de Coromandel et celle de Malabar; mais elle s'attacha peu à étendre sa puissance dans l'Indoustan. Les Hollandois se flatoient de trouver plus d'avantages à se porter vers les pays où nulle autre nation n'avoit encore pénétré; ils s'ouvrirent des branches de commerce dans le royaume de Siam, aux confins de la Chine et dans le Japon. Les Danois tentèrent quelques découvertes aux Indes; mais trop foibles pour se mesurer avec les Portugais, dont la politique constante fut d'empêcher les autres puissances de former de grands établissemens, ils furent forcés de se restreindre à un commerce très-borné et à quelques comptoirs de peu d'importance.

Les Anglais parurent aux Indes pour la première fois, en 1660; les fonds de la compagnie de Londres furent d'abord peu considérables, l'armement de quatre vaisseaux, qui composoient toute leur force maritime dans cette expédition, en avoit absorbé la plus grande partie. Les démêlés qu'ils eurent avec les Hollandais, leurs rivaux naturels, contribuèrent beaucoup à retarder leurs progrès; mais toute la politique de la nation anglaise s'étant tournée vers l'ambition d'élever une marine au plus haut degré possible, ils finirent par acquérir une grande prépondérance. Aujourd'hui, fier dominateur des mers, l'Anglais

triomphe et règne presque seul dans toutes les Indes orientales : les Portugais, au contraire, ont vu abattre leur puissance colossale, et il ne leur reste plus de leur ancienne splendeur, que Goa, Diu et Macao.

Les Français dans les Indes orientales.

L'ÉTABLISSEMENT de la France dans les Indes est une des époques les plus mémorables de son histoire, par les grands événemens qui en ont été la suite. Après un siècle de travaux, de prospérité et de revers, la puissance autrichienne avoit vu la balance politique arrachée de ses mains, et son rôle si brillant sous Charles-Quint, passer à une nation à laquelle la masse de ses forces, l'avantage de sa position et son activité devoient tôt ou tard assurer la prépondérance. Richelieu et Mazarin avoient préparé cette révolution par la profondeur de leur génie; Condé et Turenne l'achevèrent par l'éclat de leurs victoires; Colbert l'affermit par la création des arts, des manufactures, et par tous les genres d'industrie. Mais les grands hommes qui présidèrent alors aux destinées de la France, sentirent bientôt que cet état prospère de grandeurs et de gloire, seroit de courte durée, si on laissoit aux puissances rivales la domination des mers, la supériorité des forces maritimes, et la prépondérance du commerce; les spéculations politiques tournèrent vers la découverte du nouveau monde et celle des Indes orientales.

gèrent de renoncer à cet établissement. Les Français se retirèrent alors dans le Carnate, attaquèrent Méliapour (Saint-Thomé), et le prirent d'assaut en 1672. Les Hollandais les y suivirent de près, et en formèrent le siége ; ils étoient supérieurs en forces, il fallut leur céder et abandonner ce nouveau poste.

Tout paroissoit désespéré ; Martin qui étoit arrivé d'Europe avec le capitaine la Haye, ranima le courage des Français. Ce riche négociant avoit acheté la petite bourgade de Pondichéry, et se proposoit d'y fixer le centre de son commerce ; il offre aux Français cet asile, recueille les débris des colonies de Ceylan et de Saint-Thomé, se met à leur tête, arrive au terme désiré, et leur cède la possession de Pondichéry, que l'on doit regarder comme le vrai berceau de la puissance des Français dans l'Inde.

Les Hollandais essayèrent d'abord de faire attaquer Pondichéry par les naturels du pays, et tentèrent de les gagner en leur offrant de grosses sommes d'or et d'argent. Le prince indien refusa avec indignation, de se prêter à la perfidie. *Les Français*, leur répondit-il, *ont acheté cette place, elle est à eux; un homme d'honneur ne peut se rendre coupable de l'injustice qu'on ose me proposer.* Les Hollandais se chargèrent de l'exécuter par eux-mêmes : Pondichéry fut assiégé et pris en 1693; mais la paix de Riswick les força de la restituer en beaucoup meilleur état qu'ils ne l'avoient prise.

Martin fut placé de nouveau comme directeur : cet habile, ce vertueux négociant, attira de nouveaux colons, et sut les attacher à la compagnie et

à

à leurs devoirs, par le bon ordre qu'il y fit régner par sa douceur et sa justice; il forma des sujets excellens qu'il envoya dans tous les marchés de l'Asie, et chez les différens princes. Les Portugais et les Hollandais étoient partout méprisés et détestés; ils le devoient au scandale de leurs mœurs, et au despotisme barbare qu'ils appesantissoient sur les naturels du pays, qui avoient le malheur de tomber sous leur puissance. Sous la direction de Martin, les Français furent justes, doux, modestes, appliqués, et respectant les usages indiens; se conduisant selon le génie des peuples et suivant les circonstances, ils parvinrent à se concilier leur confiance et à s'en faire aimer. Telle est donc la destinée de la vertu sur la terre; cet homme de bien, qui mérite si justement le titre de bienfaiteur de la France, est à peine connu et nommé dans les fastes de son histoire.

La compagnie avoit reçu des secours considérables de l'Europe; une partie servit à l'augmentation de son commerce; l'autre fut employé à bâtir Pondichéry, et à en faire une ville qui ne le cède en rien aux villes du premier rang, par le nombre et la magnificence de ses édifices publics : telle est l'origine de la puissance française dans les Indes. Il est temps d'arriver à l'histoire des missions portugaises et françaises, qui sont l'objet principal d'un ouvrage consacré à la religion.

MISSIONS PORTUGAISES.

Lorsque les Portugais s'établirent sur les côtes de Malabar, et pénétrèrent dans l'intérieur des Indes, ces vastes contrées étoient peuplées de trois sortes d'habitans : les chrétiens de saint Thomas, qui depuis plus de huit siècles, retranchés de l'unité catholique par un schisme déplorable, avoient corrompu la religion en y mêlant les erreurs de Nestorius et les superstitions du paganisme ; les Maures, sectateurs fanatiques de Mahomet, et les Indiens plongés dans les épaisses ténèbres de l'idolatrie.

Tout ce que l'ambition des conquêtes, l'espérance flatteuse de faire de grandes fortunes, la soif de l'or peuvent produire de passions, se trouvoit réuni dans les têtes et les cœurs de ces fameux aventuriers. Les chefs avoient pour instructions d'envahir les Etats des princes qui refuseroient de se soumettre au joug qu'on venoit leur imposer, ou de rendre vassaux et tributaires les souverains qu'on ne forceroit pas de descendre de leur trône; les titres fastueux que Emmanuel, enivré des premiers succès, avoit ajoutés à sa couronne, annoncent assez jusqu'où il se proposoit de les étendre. Les Portugais se gardèrent bien de laisser entrevoir aux Indiens leurs perfides projets; ils ne se présentèrent que comme une nation amie qui venoit leur offrir un commerce avantageux pour les deux peuples, et dont le principal objet étoit de leur faire connoître la seule religion avouée

du ciel, et qui seule assure à l'homme le bonheur auquel le bienfait de sa création l'a destiné.

Les chrétiens de saint Thomas furent les premiers qui se laissèrent séduire par ces trompeuses apparences; ce peuple ignorant et crédule se persuada que des chrétiens qui arrivoient de douze cents lieues, et qui avoient affronté tous les périls et tous les hasards d'une pénible navigation pour étendre l'empire de leur religion, seroient des hommes justes et bienfaisans. Ces chrétiens étoient la plupart misérables, réduits à une servitude humiliante; opprimés, tantôt par les idolâtres, tantôt par les musulmans, ils ne virent dans les Portugais que des envoyés du ciel, des libérateurs qui alloient briser leurs fers et les réintégrer dans les priviléges dont avoient joui leurs ancêtres. Dès les premières victoires de Gama, trente mille d'entre eux envoyèrent des députés à Cochin pour rendre hommage au vainqueur; ils présentèrent à Vasco de Gama un bâton de bois vermeil, dont les extrémités garnies d'argent étoient surmontées de trois clochettes: c'étoit le sceptre des rois qui avoient régné parmi eux, et dont le dernier étoit mort à une époque qui n'étoit pas très-éloignée de l'arrivée des Portugais. Ils dirent à l'amiral qu'ils avoient reçu le don de la foi de l'apôtre S. Thomas, qu'ils étoient soumis pour le spirituel au patriarche d'Assyrie (c'étoit un patriarche nestorien), et que leurs évêques tenoient de lui leur mission. Ils lui déclarèrent, au nom de tous leurs commettans, que sur ce qu'ils avoient appris que dom Emmanuel étoit de tous les princes chré-

tiens le plus zélé pour propager le règne de l'Evangile, ils désiroient l'avoir pour souverain, et qu'ils supplioient l'amiral de les faire adopter pour fidèles sujets de son maître ; et ils lui demandoient à lui-même de les mettre sous sa protection spéciale (1). Le nombre des chrétiens de saint Thomas, répandus dans l'Indoustan, se montoit à deux cent mille : Gama sentit d'abord tout ce qu'il avoit droit de se promettre du dévouement de ces chrétiens ; il répondit qu'il remercioit le ciel de lui faire trouver parmi les infidèles tant de serviteurs de Jésus-Christ ; il les assura, et par ses promesses flatteuses, et par l'accueil distingué qu'il leur fit, que son maître don Emmanuel, qui ne faisoit la guerre que pour les progrès de la religion chrétienne et la destruction de l'infidélité, se déclareroit leur zélé protecteur, et qu'il les défendroit contre l'oppression de leurs ennemis.

Cette nouvelle répandue dans l'Indoustan parmi les chrétiens de saint Thomas, y excita la joie la plus vive ; mais bientôt la douleur et les larmes succédèrent à ces premiers transports.

A mesure que les affaires du Portugal prospéroient dans les Indes, don Emmanuel dépêchoit de nouvelles flottes, et augmentoit le nombre de ceux qui composoient l'équipage. Les forces portugaises devinrent alors formidables, et tout céda, sur les côtes de Malabar, à leur nombre et à leur valeur. Mais de qui étoit formée cette armée d'a-

---

(1) Voyez d'Ussieux, *Découverte des Indes*, p. 123 ; et Gouven, cité par la Croze, p. 74.

venturiers ? d'hommes trop semblables aux flibustiers qui, à cette même époque, faisoient trembler les Indes occidentales, et n'avoient d'autre mérite que celui du courage et de l'intrépidité ; tous les historiens nous les peignent sous les traits les plus révoltans. Dans l'impossibilité de faire un choix, on enrôla tous ceux qu'on avoit à sa disposition ; des hommes, la plupart sans aveu, ou sortis de prison, chargés de dettes et de vices, incapables par la corruption de leurs mœurs, de se plier à aucune discipline ; des hommes dont on purgeoit le Portugal pour sauver l'honneur de leurs familles. Sans doute tout n'étoit pas corrompu ; mais que peut l'autorité des chefs, même vertueux, contre un rassemblement de gens de cette espèce ? aussi, en dépit des loix rigoureuses, et des réglemens les plus sages émanés de la cour de Lisbonne, on vit les Portugais fondre avec la voracité des vautours, sur toutes les contrées qu'ils subjuguoient. Les chrétiens de saint Thomas ne furent pas plus épargnés que les autres ; des gens sans frein contre leurs passions, n'étoient pas faits pour voir des frères et des amis dans des hommes qui professoient la même religion. Les évêques et les prêtres schismatiques en profitèrent pour rendre odieuse l'Église catholique romaine, à laquelle on vouloit les réunir.

Don Emmanuel avoit des intentions pures et du zèle pour la foi, la politique lui en faisoit d'ailleurs un devoir ; les sujets sont toujours disposés à obéir de préférence, à un maître qui cultive et protège leur religion. Les Portugais étant une fois maîtres des

côtes de Malabar, on y envoya des missionnaires, et on établit des siéges épiscopaux à Goa, à Cranganor et à Cochin. Les pères Cordéliers qui desservoient ces missions, fondèrent un séminaire, un collége et des écoles, avec la permission du roi qui pourvut à la dotation.

Don Emmanuel envoya alors des ordres, pour déclarer aux chrétiens indiens, qu'il n'avoueroit parmi eux pour ses sujets fidèles, que ceux qui abjureroient l'hérésie du nestorianisme, renonceroient à toute communication avec le patriarche schismatique, et reconnoîtroient le saint Siége de Rome pour centre de l'unité catholique; et l'inquisition fut établie à Goa.

Tout moyen de résistance étoit enlevé aux évêques schismatiques; la seule ressource de l'hypocrisie et de la dissimulation leur restoit, et ils en employèrent tous les artifices que l'esprit de l'hérésie et leur haine contre les Portugais, purent leur suggérer. Ils soulevoient le peuple en secret et au dehors; ils affectoient de cultiver la société des Portugais, et ils protestoient du désir sincère de mériter la confiance de l'archevêque de Goa, nommé patriarche des Indes, et de se soumettre à tout ce qui seroit nécessaire pour la réunion de l'Église romaine; ils ne cessoient point pour cela d'entretenir des liaisons suspectes avec le patriarche nestorien. A Goa, en Espagne, à Rome où Mar Joseph et Mar Abraham furent envoyés, ils souscrivirent à toutes les formules de foi qu'on leur présenta; mais toujours parjures à leurs sermens, ils saisissoient toutes les occasions de semer l'erreur,

d'abuser de la confiance des fidèles, et de renouer leurs intrigues. Cette marche tortueuse ne pouvoit pas toujours durer; les missionnaires ne négligèrent aucun des moyens propres à détruire les préjugés, et à répandre partout la lumière de la vérité. Méneses, successeur d'Albuquerque, archevêque de Goa, reçut des pleins pouvoirs de Rome, fit la visite de son vaste diocèse, et fit des informations dont le résultat acheva d'ouvrir les yeux au peuple. On avoit tenu plusieurs conciles dans les Indes, celui de Diamper mit le sceau à la reunion; près de deux cent mille chrétiens rentrèrent de bonne foi dans le sein de l'Église catholique, et depuis cette époque, les Eglises de l'Inde ont joui de la paix et d'une harmonie qu'aucun nouveau schisme n'a troublée.

C'est surtout dans la conversion des Indiens idolâtres que parurent avec le plus d'éclat, la protection du ciel, et le triomphe des vertus apostoliques dans les travaux et les succès de nos missionnaires. Chaque mission a ses obstacles à vaincre, la mission des Indes les réunit presque tous; les peuples asiatiques tiennent plus à leurs habitudes, à leurs usages, et surtout aux distinctions sociales et à la différence des castes, qu'à la fortune et à leur liberté même. Un homme de la première caste se croiroit deshonoré, s'il consentoit à s'asseoir à la table d'un Indien d'une classe inférieure, fût-il roi et son propre souverain. Les Portugais ne virent d'abord dans les Indous qu'un peuple d'esclaves qu'il ne s'agissoit que d'effrayer pour s'en rendre maîtres; ils recherchèrent les Parias, de préférence aux castes plus élevées, se

mêlèrent avec eux et en prirent un grand nombre à leur service. Dès-lors le mépris des Indous pour cette classe de Parias, passa jusqu'aux Portugais, et des Portugais jusqu'à tout Européen, qu'ils confondent encore aujourd'hui avec eux, sous le nom de *Pranguis*.

Il est triste de le dire, mais la sévérité de l'histoire oblige d'en faire l'aveu; la conduite du grand nombre des Européens qui passent aux Indes, la violence et les vexations auxquelles les portent le désir de faire une prompte fortune, leur fierté insultante, le scandale de leurs mœurs, n'ont que trop contribué à rendre naturelle aux Indiens cette funeste antipathie que trois siècles d'habitude avec les Européens ont pu à peine affoiblir.

Aussi dans le premier âge des missions, si on en excepte quelques exemples illustres, n'a-t-on vu que quatre sortes d'Indiens embrasser le christianisme; les habitans de Salscke et des environs de Goa, et ceux de la côté de la Pêcherie, forcés de se ranger sous le joug européen pour se sauver des pirateries et de la tyrannie des Maures; des Parias, mais objets de mépris pour le reste des Indiens; un certain nombre de peuplades malabares, mais qui, pour échapper aux vexations et au glaive du despotisme, étoient contraints d'embrasser la religion de leurs oppresseurs, de renoncer à leurs castes, et de prendre les mœurs et les coutumes européennes; enfin, pour la plupart, des néophytes, des gens de la lie du peuple, des esclaves achetés par les Portugais, des Indiens déchus de leurs castes

pour leur mauvaise conduite, et avant leur conversion au christianisme, décriés par la licence et la corruption de leurs mœurs.

Ainsi tout parloit, tout combattoit contre la prédication évangélique, tout, jusqu'à ses premiers succés. Les missionnaires envoyés à cette époque dans les contrées infidèles, le sentirent vivement : armés de leurs vertus et de leur ardeur pour la foi, ils virent que le seul espoir qui leur restoit d'étendre ses conquêtes dans l'intérieur de l'Inde, étoit d'embrasser une marche en tous points contraire à celle qu'avoit employée la politique portugaise. Nommer le grand apôtre des Indes, François-Xavier, c'est les faire connoître tous; ses exemples, ont été pour eux des loix sacrées. Dans l'immense carrière qu'ils ont parcouru, on les a vus constament se faire ses imitateurs, comme lui-même l'avoit été des premiers fondateurs du christianisme. Quels hommes que les Barsée, compagnon de Saint-François Xavier, le père Lopez, mort en odeur de sainteté, évêque de Saint-Thomé; Robert de Nobilibus, neveu du célèbre cardinal Bellarmin; le père Borghèse, dont la naissance illustre étoit la moindre des faveurs que ce nouvel apôtre eût reçue du ciel! Gardons-nous de nous élever au style de panégyriste; bornons-nous à interroger les faits.

Pour prix de leurs conquêtes, les premiers Européens restoient chargés de la haine universelle des peuples; les missionnaires ne pensèrent qu'à s'en faire aimer. Religieux observateurs des loix et des coutumes des pays où ils portoient la lumière de la

foi, ils se firent tout à tous pour arriver au but de leurs prédications; ils respectèrent jusqu'aux préjugés et aux usages des nations, quelque bizarres et rebutans qu'ils durent leur paroître.

Les Indiens idolâtres refusoient de croire à une religion apportée par des hommes abusant de leur puissance, pour violer les loix sacrées de l'hospitalité, appesantir sur eux le sceptre de la tyrannie, les arracher à leurs légitimes souverains, s'enrichir de leurs métaux précieux, et démentir par le scandale de leur vie, la sainteté de la doctrine qu'ils leur faisoient annoncer : et d'un autre côté, se tournant vers les missionnaires, tout forçoit leur estime et sollicitoit leur confiance; ils voyoient dans l'héroïsme de leurs vertus tous les caractères d'une religion descendue du ciel. Non, se disoient-ils à eux-mêmes, étonnés de ce beau spectacle, il n'est qu'un Dieu, le Dieu suprême, qui remplissant leur cœur d'ardeur et de charité, ait pu leur persuader de s'arracher à leur patrie, aux espérances flatteuses que leur assuroient leur naissance, leurs talens, leurs vertus, pour arriver jusqu'à nous, traversant l'immensité des mers, affrontant tous les périls, pour nous annoncer les oracles du ciel et nous faire participer au bonheur de l'éternité. Quelle pureté dans leurs mœurs, quelle austérité dans leur vie! Que d'ardeur pour nous instruire, de douceur dans leurs pathétiques exhortations, de patience pour nous écouter, de charité pour nous convaincre, en nous parlant l'éloquence du cœur! Quelle vie de désintéressement, de privations, de dévouement et de sacrifices! Tout ce

dont ils peuvent disposer nous est libéralement consacré ; leurs talens, leurs veilles, leurs travaux, leur vie même, ils nous donnent tout, s'unissent à nos misères pour se mettre en état de les adoucir, refusent tous les présens que la reconnoissance seroit tenté de leur offrir, et ne veulent de nous, en retour de tant de bienfaits, que la satisfaction de nous voir jouir de la vérité qu'ils nous prêchent, au péril de leur vie. Profondement humbles, leurs prêtres se croient vils à leurs propres yeux, et ne s'élèvent au-dessus de leurs disciples, que par plus de fidélité à la pratique des conseils de leur loi sainte ; et parmi eux, les évêques ne se distinguent des simples prêtres, que par plus de simplicité dans leur extérieur, plus d'amour pour la pauvreté et d'ardeur pour le martyre.

Tels nous les représente en effet, l'histoire des missions ; leurs premiers apôtres ont subi la destinée des hommes supérieurs aux ames communes, ils ont eu des détracteurs ; mais nul d'entre eux ne s'est encore présenté au tribunal sévère de la critique pour s'inscrire en faux contre les faits que nous a transmis la correspondance précieuse écrite par les missionnaires français. Il faut encore y lire la fondation des églises, le progrès de l'Evangile, les changemens dans les mœurs et les habitudes des Indiens enfantés au christianisme ; les vertus de ce peuple nouveau ne sont pas moins dignes de piquer la curiosité, d'appeler les regards du vrai philosophe, que la vie admirable de leurs apôtres et de leurs pères dans la foi chrétienne.

L'ambition des premiers conquérans de l'Inde avoit revolté contre eux et contre leur religion, tous les princes qui n'étoient pas encore tombés sous leur domination; tout chrétien leur étoit suspect, et s'ils s'étoient armés du glaive de la persécution, c'étoit pour eux une maxime d'État. Tout Indien qui embrassoit la nouvelle religion, leur étoit représenté comme un ennemi de leur trône, comme un traitre prêt à se rendre, à la première occasion, à la puissance européenne qui voudroit mettre un prix à sa révolte contre son légitime souverain. C'étoit peu connoître l'esprit du christianisme; l'expérience détrompa dans la suite ces princes qu'une politique inquiète avoit jetés dans cette erreur qui, dans les premiers temps, donna tant de martyrs à l'église de l'Inde. Ce fut encore le fruit de la conduite et des leçons des missionnaires; ils parvinrent même à s'en faire des protecteurs contre la jalousie des brames et des bonzes, que des préjugés d'intérêt rendent naturellement ennemis et persécuteurs du christianisme; plusieurs d'entre eux sont devenus de fervens néophytes. Les princes infidèles, sûrs de la fidélité des chrétiens, les attirent autant qu'ils peuvent dans leurs armées; plusieurs leur accordent les mêmes prérogatives dont jouissoient autrefois les chrétiens de saint Thomas (1); les missionnaires autorisés par les souverains du pays, exercent la justice à l'égard des fidèles. Ces princes ont pensé que

---

(1) M. Perrin, t. II, p. 197.

leurs sujets chrétiens seroient mieux gouvernés, même au temporel, par leurs pasteurs, que par des juges étrangers à leur foi : cet usage subsiste depuis plus de deux siècles ; et loin de regreter l'abandon qu'ils ont fait d'une portion de leur autorité souveraine, les nababs multiplient de plus en plus, les témoignages, de leur confiance et de leur estime pour les missionnaires de leurs États. C'est sans doute, dans les mêmes vues, que les premiers empereurs chrétiens avoient investi d'un semblable pouvoir de juridiction, les évêques appelés au gouvernement des diocèses.

MISSIONS FRANÇAISES.

La religion est une alliée nécessaire de la politique, parce qu'il faut au pacte social, une loi suprême de responsabilité qui pèse également sur tous ceux qui commandent, et sur tous ceux qui obéissent, et que nul membre de la société, ni les rois, ni les sujets, n'est exempt des passions que les loix humaines ne peuvent atteindre ; il faut que cette religion soit crue descendue du ciel, parce que la conscience n'obéit qu'à Dieu. Ces vérités tutélaires et immuables, sont de tous les siècles et de tous les fondateurs d'empires ; elles formoient la profession de foi de tous les Français sous le règne de Louis XIV ; Bossuet les dictoit à tous les souverains, dans sa politique sacrée ; Fénélon dans ses leçons à ses augustes

élèves ; et Duguet dans ses institutions adressées au roi de Sardaigne : c'étoit la doctrine commune de tous les publicistes de l'Europe. C'est surtout à l'orgueil de la science qu'il est prudent d'imposer le frein salutaire de la religion. Richelieu avoit fondé l'académie française ; Louis en se déclarant son protecteur, voulut qu'elle fût toute chrétienne, et que les discours couronnés par elle, fussent toujours terminés par un hommage et un acte d'adoration à la divinité.

Richelieu n'étoit plus, mais son génie présidoit encore aux destinées de la France ; ses mesures politiques pour la prospérité des colonies de l'Amérique, servirent de modèles aux établissemens qu'on résolut de former dans l'Inde. Lorsque les Français tentèrent de faire des conquêtes dans le nouveau monde, douze millions de victimes immolées à la soif de l'or, crioient vengeance au ciel ; les Espagnols étoient abhorrés. La religion fournit à Richelieu les moyens de gagner la confiance des nations indigènes, et de s'en faire aimer; des réglemens sages, dictés par la plus saine morale, formèrent le premier code des colons ; les loix sacrées du droit public furent respectées ; le choix des agens du gouvernement, et des commandans de la force armée, tomba sur des hommes très-estimables par leurs vertus. Les Espagnols en Amérique, les Portugais dans l'Inde, avoient bien senti que sans la religion ils ne réussiroient à rien ; mais leur affreux despotisme, et le scandale de leurs mœurs avoient rendu la vérité odieuse et méprisable : pour faire des chrétiens, ils ne pensèrent qu'à s'armer du glaive des sectateurs

fanatiques de Mahomet ; ils ne vouloient augmenter le nombre des prosélytes que pour multiplier le nombre de leurs esclaves. Chez les Français, au contraire, je parle du premier âge des colonies, la discipline des mœurs étoit sévère ; les chefs ne commandoient rien qui ne fût appuyé de l'autorité de leurs exemples ; la religion ne se présentoit aux natifs de l'Amérique que sous des formes douces, aimables et bienfaisantes. Le Canada fut une des premières possessions françaises ; cette île renfermoit sur sa vaste surface, des peuples ignorans, superstitieux et féroces : la religion seule pouvoit adoucir leurs mœurs et jeter parmi eux les premières bases de la civilisation ; les missionnaires l'entreprirent, et l'Europe étonnée apprit que les beaux jours du christianisme renaissoient dans les déserts et les vastes forêts de l'Amérique. Richelieu s'empressa de s'associer aux ouvriers évangéliques par ses bienfaits ; il fonde à Québec un hôpital où les natifs et les Européens sont reçus et traités avec les mêmes soins généreux. Des religieuses hospitalières accourent de Dieppe, et d'autres religieuses du fond de la France, pour se livrer aux fatigues et à tous les dangers, et, par leur dévouement, recueillir les palmes du martyre de la charité. Des écoles sont instituées, et le nombre de ces héroïnes venant à augmenter, elles participent aux fonctions de l'apostolat auprès des personnes de leur sexe, sous la direction des missionnaires. D'abondantes aumônes envoyées par la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal, font fructifier la parole de l'Évangile ; c'est alors que le christianisme paroît

une religion céleste et toute divine. Les infideles envient aux néophytes le bonheur d'avoir embrassé la loi de la *prière* (le christianisme); les conversions deviennent chaque jour plus nombreuses, et chaque Sauvage que l'on fait chrétien, devient l'allié et l'ami de la nation française.

Des progrès aussi marqués tracent eux-mêmes à Louis XIV et à Colbert la marche à suivre pour les Indes orientales; un plan uniforme est arrêté. Le monarque fonde, en 1663, le séminaire des missions étrangères de Paris; mais il falloit plusieurs années pour mettre cette société en état de former des élèves : la Providence a pourvu à tout. Le collége des Jésuites de Paris offrit au roi des ouvriers évangéliques, en plus grand nombre qu'il n'y avoit de places à leur donner sur les vaisseaux destinés à l'expédition de l'Inde.

Le choix tomba d'abord sur six Jésuites qui réunissoient tout ce qui attire l'estime et inspire la confiance; le zèle brûlant, les vertus d'un apôtre, des talens précieux, des connoissances profondes dans les sciences mathématiques, le goût de l'étude, la science de la morale et du cœur humain, le don de la parole, une figure noble et prévenante, l'éloquence du cœur, le ton modeste, une piété douce et aimable qui donne tant de grâce et de force au discours : c'étoient les pères Fontenay, Tachard, Gerbillon, le Comte, Bouvet et Videlou. Le roi qui les envoyoit chez des nations qui attachent un grand prix au mérite de la sience, voulut qu'ils n'y parussent qu'avec un titre honorable qui prévînt en leur faveur : avant

leur

leur départ, il les fit recevoir à l'académie des sciences.

Le mérite des premiers missionnaires fit désirer d'en accroître le nombre ; ils furent bientôt suivis de soixante qui, répandus dans presque toutes les contrées de l'Asie, à Siam, à la Cochinchine, à la Chine, et dans les Indes orientales, ont été successivement remplacés, tant qu'a subsisté l'institut de saint Ignace.

Le père Verjus, d'une naissance distinguée, avoit été le premier maître de ces célèbres missionnaires ; on admiroit en lui des qualités dont la réunion se trouve si rarement dans la même personne : une éloquence naturelle et pleine d'onction, beaucoup de feu dans l'esprit et dans l'action, une politesse qui n'avoit rien d'affecté, une imagination qui répandoit partout de l'agrément et de la clarté, et surtout un sens droit, un esprit vif et pénétrant, un discernement juste, et un goût exquis pour découvrir ce qu'il y a de vrai et de solide en chaque chose. Dès sa jeunesse, il avoit marché à grands pas dans les voies de la perfection : comme il rapportoit tout à cette fin, ni l'étude des langues, ni la lecture des auteurs profanes, ni le plaisir qu'il prenoit à la littérature, à l'éloquence et à la poésie, ni l'application qu'il donna aux sciences exactes et abstraites, ne furent capables de dessécher sa dévotion ; il enrichit la religion de plusieurs de ses ouvrages ; il s'est peint lui-même tout entier, surtout dans la *Vie de saint François de Borgia* : c'est un de ces ouvrages pleins de l'esprit du christianisme, et de ces

grands sentimens qui font paroître la vertu dans tout son jour; tout y respire le détachement des grandeurs humaines, les charmes de la solitude qui nous arrache à l'esprit du monde pour nous unir à Dieu, la douceur de la prière, l'élévation de l'ame qui, par la contemplation monte jusqu'au trône de Dieu, l'humilité qui ne soupçonne rien en soi qui mérite l'estime des autres, l'amour des croix, l'amour de la pauvreté, qui fait la gloire du sacerdoce, une des premières vertus de l'ouvrier évangélique, et dont la pratique devient un précepte plus rigoureux à mesure qu'on s'élève dans l'ordre hiérarchique; enfin, pour tout objet d'ambition, le désir de mériter la palme du martyre, en scellant de son sang les vérités de l'Evangile.

Le père de Verjus, chargé de missions importantes auprès de plusieurs cours d'Allemagne, s'y étoit acquis une grande réputation; il étoit reçu avec des distinctions honorables jusque dans les palais des princes protestans, où le nom de Jésuite étoit le plus en horreur. Le premier ministre de l'électeur de Brandebourg, celui de la cour d'Hanovre, l'électeur de Cologne, l'évêque de Strasbourg, le prince Guillaume de Furstemberg, et surtout le célèbre évêque de Paderborn, alors coadjuteur de Munster, lui ont donné à l'envi, des témoignages non suspects d'estime, d'affection et d'une amitié sincère. La plus brillante perspective s'ouvroit devant le père de Verjus; rien ne le distrait de la vocation à laquelle il se croit attaché, il s'arrache aux plus flatteuses espérances, et il part pour les missions de l'Orient.

Quelle vaste et pénible carrière se présente au père de Verjus, nommé procureur général des missions ! il vit les marquis de Louvois, de Seignelay et de Croissi, se disputer entre eux le plaisir de seconder toutes ses vues ; il se servit de leur protection et de leur amitié pour en obtenir les moyens d'augmenter le nombre de ses établissemens, et de venir au secours des églises prêtes à être abandonnées par l'impossibilité de pourvoir à leur entretien. Nous verrons dans l'histoire même des missions, ce qu'il en a dû coûter de travaux, de dévouement et de sacrifices, pour vaincre les obstacles sans cesse renaissans, qui s'offrent au courage le plus ferme et le plus fertile en ressources.

L'ardeur du zèle et de la piété doit se mêler à tout, mais seule, elle seroit insuffisante ; il faut apporter à l'œuvre des missions, du goût et du courage pour l'étude pénible d'un grand nombre de langues, une connoissance approfondie des monumens de l'antiquité, beaucoup de pénétration et de présence d'esprit, une élocution facile, qui sache s'abaisser aux intelligences les plus foibles, sans rien faire perdre à la dignité du discours, nécessaire pour exposer d'une manière noble et imposante, la profondeur des mystères, la morale sublime du christianisme : il y faut du génie et beaucoup de pénétration pour combattre les spécieuses objections des brames et des lettrés de l'Inde, qui manient souvent avec adresse et subtilité, les matières de controverse ; il y faut encore de la douceur, de la patience, une charité à toute épreuve, pour ne pas humilier l'i-

gnorance grossière du peuple, et ne pas blesser l'orgueil des savans.

Le peuple indien est naturellement superstitieux; il n'en croit qu'à ses brames, qu'il croit initiés à tous les mystères du ciel; il écoute ses moindres discours comme les oracles du ciel. Pour rompre le charme de ce fanatisme, il faut donc lui montrer des hommes qui leur soient très-supérieurs en talens, en mérite et en connoissances; c'est donc une nécessité que de n'appeler aux missions que des hommes qui puissent en imposer aux Indiens et aux brames, par la supériorité des connoissances et des talens; il a donc fallu joindre la science aux vertus apostoliques. C'est ce principe, fondé sur la raison et l'expérience, qui a dirigé les supérieurs dans le choix des sujets qu'ils appeloient à l'apostolat de l'Inde.

Quels hommes que les pères Bouchet, Cœurdoux! savans sans faste, et presque sans le soupçonner eux-mêmes: mathématiques, astronomie, physique, histoire naturelle, géographie, les arts et la médecine; il semble qu'ils se soient partagés entre eux le domaine des sciences. Le père Cœurdoux nous a transmis, sur les toiles peintes et les teintures indiennes, des mémoires dont nos manufactures se sont enrichies. Le père Bouchet a envoyé, en Europe, les tables des brames, qui ont servi à M. Bailly à jeter tant d'intérêt sur son *Histoire de l'astronomie ancienne*. La société anglaise de Calcuta n'a, jusqu'à présent, fait paroître aucun monument des sciences indiennes, que nos missionnaires n'eussent connu ou indiqué; et cependant les savans anglais, souverains

de plusieurs grands royaumes, favorisés par tous les secours de l'art et de la puissance, avoient bien d'autres moyens de succès qu'un pauvre missionnaire, seul, errant, accablé de travail et persécuté. Est-il en Europe quelque savant qui, malgré les rivalités de jalousie et d'opinions, n'ait avoué les obligations que la république des lettres et des sciences avoit à nos missionnaires français?

Que de traits encore à ajouter au portrait de ces hommes apostoliques! Suivons-les dans les travaux, les souffrances, les privations de tous genres auxquels ils se dévouent : habitations incommodes, climat brûlant, assujettissement à des usages bizarres; se transformer en véritable Indien, en prendre le ton, l'habillement, la nourriture; comme les Indiens, s'asseoir à terre, les jambes croisées, manger aussi à terre, et, pour ne pas choquer leur rebutante politesse, jamais ne rien toucher de la main gauche; ce ne sont là que les premiers pas à faire pour se mettre bien dans leur estime, et s'insinuer dans leur confiance. Il faut vivre de privations et se dévouer à une continuelle abstinence; le pain, la viande, le poisson, les œufs sont rigoureusement interdits aux missionnaires des Indes; leur régime de vie doit se réduire à quelques fruits, quelques légumes, et un peu de riz cuit à l'eau : ce n'est là qu'une foible esquisse du tableau que toutes les relations nous ont tracé de la vie et du régime des missionnaires. Nous nous bornons à copier la lettre du père Bouchet; la manière dont elle est ecrite porte avec elle le cachet de la vérité.

Lettre du père Bouchet, missionnaire jésuite.

J'ai été édifié et attendri, mon révérend père, du desir ardent qui vous presse de vous consacrer aux missions : votre attrait, dites-vous, est pour la mission de Maduré; vous la regardez comme une de celles où il y a plus à travailler et à souffrir. Vous ne vous trompez pas; il faut compter d'abord que votre vie sera des plus austères; un missionnaire est condamné ici à un jeûne perpétuel. Il n'est pas permis à un Sanias de souper; il peut seulement, s'il le veut, prendre le soir quelques fruits ou des confitures du pays : ces confitures, qui se font avec de la farine de riz, du poivre, et du sucre noir mêlé avec la terre, ont quelque chose de si dégoûtant, qu'on a bien de la peine à s'y accoutumer.

Une cabane de terre, couverte de paille, sert de logement : il y a d'ordinaire, à l'entrée, un petit salon d'environ dix pieds, qui est couvert d'un côté; c'est là où le missionnaire entretient les néophytes qui lui rendent visite. Dans la saison des pluies, ces cabanes deviennent fort incommodes; le pavé et les murs sont alors fort humides, à la hauteur d'un ou de deux pieds. Dans les commencemens, on n'avoit de jour que par la porte, mais maintenant on pratique quelques trous en forme de fenêtre.

Trois ou quatre vases de terre font tout le meuble du missionnaire : dans l'un il met ce qui lui est nécessaire pour le saint sacrifice de l'autel; les autres

servent à mettre son riz et d'autres choses semblables. Des feuilles d'arbres tiennent lieu de table, de plats, de nappes et de serviettes : c'est sur ces feuilles qu'on pétrit, en quelque sorte, le riz avec les herbes, et l'on en fait de petites boules, qu'on avale.

Les premiers missionnaires couchoient autrefois à plate terre ; les maladies fréquentes, causées par l'humidité, les ont obligés d'étendre sur des ais une peau de tigre ou de cerf, sur laquelle ils prennent maintenant leur repos.

Le nombre des pénitens est quelquefois si grand, que le missionnaire en est accablé, et il y a des occasions où à peine peut-il trouver le temps de dire son bréviaire. Figurez-vous qu'il vous arrive de fort loin, deux ou trois cents néophytes, avec leurs femmes et leurs enfans, et qu'ils n'ont précisément de riz que pour le temps de leur voyage, qu'ils font sous la dépendance de maîtres idôlâtres qui comptent les momens de leur absence. Alors environné de fervens chrétiens, qui lui crient : « Mon » père, il y a deux jours que nous sommes ici, nous » en avons mis trois à venir, il nous en faut autant » pour nous en retourner, et nos petites provisions » sont sur le point de nous manquer » ; que peut faire un missionnaire pressé de la sorte? son cœur est attendri, et il passe la nuit à confesser les hommes, après avoir employé tous les jours à entendre les confessions des femmes. Cependant, faute de sommeil, les forces manquent, les maux de tête succèdent, avec un dégoût si grand, que le temps

du repas devient un supplice. C'est surtout pendant le Carême, et au temps paschal, que cette fatigue est si continuelle, que sans un secours particulier de Dieu, il seroit impossible d'y résister deux ans de suite.

La visite des malades qui sont en danger n'est pas moins pénible; on vient quelquefois chercher le missionnaire de quatre endroits différens, très-éloignés les uns des autres : à peine est-il arrivé d'une bourgade, qu'on l'appelle dans une autre, sans qu'il puisse prendre un instant de repos.

Le soleil se couchoit, lorsqu'on vint m'avertir qu'un chrétien étoit à l'extrémité; il demeuroit à une grande journée de l'endroit où j'étois. Je me disposai à partir sur l'heure, mais mes cathéchistes me représentèrent qu'il n'y avoit aucun lieu sur la route où nous puissions nous arrêter; que les pluies extraordinaires qui étoient tombées depuis quelques jours, avoient tellement détrempé les terres, qu'on y enfonçoit jusqu'aux genoux; que ces terres étoient remplies d'épines; que la nuit étoit si obscure, qu'il étoit impossible de ne pas s'écarter du droit chemin; que d'ailleurs il y avoit trois rivières à passer, qu'aucune n'étoit guéable, parce que les pluies les avoient fort enflées; qu'en partant si tard, nous nous exposions à ne pas même nous rendre le lendemain à la bourgade, et qu'il seroit beaucoup plus sûr de partir à la pointe du jour. Je me rendis à leurs raisons : cependant je passai la nuit dans d'étranges inquiétudes sur l'état du malade, et je ne

pas dormir un quart d'heure de suite, me réveillant sans cesse avec la pensée qu'il pouvoit mourir sans sacremens.

Dès que l'aurore parut, je partis avec mes cathéchistes ; je n'eus pas fait une demi-lieue, que je fus convaincu de la nécessité de ce qu'ils m'avoient dit ; nous entrions jusqu'aux genoux dans la boue, et je ne m'en fusse jamais tiré, si je m'y étois engagé pendant la nuit. Il me fallut passer deux petites rivières à la nage ; j'abordai à une troisième, beaucoup plus large : on mit dans l'eau une longue perche que j'embrassai par le milieu, tandis que deux chrétiens, qui la tenoient aux extrémités, me conduisirent ainsi à l'autre bord. Il ne faut pas s'imaginer qu'on trouve ici des hôtelleries sur la route comme en Europe : à la vérité, il y a dans les chemins les plus battus, de grandes salles tout-à-fait ouvertes d'un côté, où les voyageurs peuvent se reposer de leurs fatigues ; mais outre que dans certaines contrées elles sont fort rares, on n'en trouve jamais dans les chemins de traverse que nous sommes le plus souvent obligés de prendre, pour aller d'une bourgade à l'autre.

En quelque saison qu'on entreprenne un voyage, on a beaucoup à souffrir : durant les chaleurs, on est exposé tout le jour, aux rayons d'un soleil très-ardent, qui brûle le visage, les pieds et les mains. Il y a tel missionnaire qui a changé plus de trente fois d'épiderme, surtout au visage ; l'air est quelquefois si embrasé, qu'on a de la peine à respirer ; et il y a plusieurs mois de l'année où il est absolument impossible

de marcher, depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi.

La saison des pluies a d'autres inconvéniens : comme alors elles sont presque continuelles, et que nous ne sommes couverts que d'un simple vêtement de toile, on est bientôt trempé; on passe la journée dans cet état, et, lorsqu'à la fin du jour on ne trouve ni bois, ni paille pour se sécher, comme il arrive souvent, il faut bien se résoudre à coucher sur la terre nue, dans des habits tout mouillés, et à prendre un sommeil qui ne peut être provoqué que par l'extrême fatigue où l'on se trouve.

J'étois encore nouveau venu dans la mission, lorsque je fus mis à une assez rude épreuve. Je demeurois, depuis deux mois, avec le père Laynez, qui m'enseignoit la langue du pays; le père Telles, autre missionnaire, qui faisoit sa résidence à Cornepattou, vint nous trouver à Aour pour y rétablir sa santé. On vint les chercher tous deux en même temps; le premier, pour un malade qui demeuroit à une bonne journée d'Aour; le second, pour un de ses néophytes de Cornepattou, qui étoit en danger. Le père Laynez partit sur l'heure : l'état de langueur où étoit le père Telles, ne lui permettoit pas d'aller au secours de son malade; je m'offris aussitôt à tenir sa place. Il me représenta que, n'étant pas encore accoutumé à ces sortes de voyages, je n'aurois pas la force d'y résister, et que je courois risque de demeurer à mi-chemin. Je présumai peut-être un peu trop de mes forces, et, sans avoir égard à ses représentations, je pars pour Cornepattou. Je n'eus pas fait une lieue, que j'eus la

plante des pieds à demi brûlée : je me les enveloppai avec de la toile ; mais le sable s'y étant glissé, m'écorcha toute la peau, et, s'insinuant entre cuir et chair, me causa des douleurs si aiguës, que je fus contraint d'y succomber. Nous gagnâmes un village, et je passai la nuit à l'entrée d'une maison, où l'on eut la charité de me recevoir : un peu de lait qu'on me présenta, fut un vrai régal pour moi, car il est rare d'en trouver lorsqu'on est en route.

Dans ces fréquentes et pénibles courses, que doit faire un missionnaire ? On peut compter pour quelque chose, le danger où l'expose le passage des rivières ou des torrens, qu'il trouve d'ordinaire sur sa route ; on ignore ici l'usage de construire des ponts ; rarement s'y sert-on de bateaux. Pour ce qui est des Indiens, comme ils savent la plupart fort bien nager, une fascine leur suffit pour traverser les fleuves les plus larges. S'ils ont à passer un homme qui ne sache pas nager, ils lient avec des cordes cinq ou six fagots, ils le mettent sur cette machine, et ils la poussent à l'autre bord en nageant. Je vous avoue que je fus fort effrayé, la première fois que je passai ainsi le Coloran, qui étoit aussi large que la Garonne vis-à-vis de Bordeaux : il est vrai que, pour me rassurer, plusieurs chrétiens se jetèrent dans l'eau, et environnèrent la fragile machine où j'étois, jusqu'à ce que je fusse à l'autre bord.

On se sert souvent de bâtons de netti, dont les branches ressemblent assez au liége ; mais, quelque chose qu'on fasse, le courant vous entraîne d'ordinaire à un quart de lieue, et souvent à une demi-lieue

de l'endroit où vous deviez aborder. Il y en a qui traversent la rivière en embrassant un grand vase de terre, dont on bouche l'ouverture, après l'avoir rempli d'eau jusqu'à la moitié, pour lui donner plus de consistance. Les missionnaires, qui y sont accoutumés, trouvent cette manière plus sûre et plus aisée; mais, pour moi, les fagots de netti m'ont toujours paru plus commodes.

Vous parlerai-je, mon cher père, des persécutions auxquelles on se trouve presque continuellement exposé dans cette mission? Tout contribue à inquiéter les missionnaires et leurs néophytes: l'avarice des princes, et leur attachement aux idoles; l'orgueil des brames, qui ne peuvent supporter une doctrine qui combat leurs ridicules idées; les chefs des diverses castes qui regardent l'Evangile, que nous leur prêchons, comme l'anéantissement de leurs loix et de leurs usages; les prêtres des idoles, qui frémissent de rage de voir leurs fausses divinités tomber dans le mépris, et eux-mêmes regardés comme des séducteurs; enfin, les pénitens gentils dont les aumônes diminuent dans les endroits où la foi s'établit: ces gens-là se réunissent contre nous, et répandent sans cesse toutes sortes de calomnies pour irriter les peuples et pour décréditer le christianisme.

Les appuis qui sont souvent ménagés par la Providence dans les autres missions, nous manquent dans celle-ci. Il y en a, où les services rendus au prince attirent sa protection sur les prédicateurs de l'Evangile, et accréditent la religion; dans d'autres endroits, l'autorité des Européens fait respecter les mis-

sionnaires : il arrive quelquefois qu'un ministre, ou un grand du royaume qui a embrassé la foi, en devient le protecteur. Rien de tout cela ne se trouve dans la mission de Maduré : il est rare que les princes nous protègent, encore moins qu'ils se fassent chrétiens, si ce n'est dans le Marava, où l'on en trouve quelques-uns. Ceux qui ont embrassé le christianisme, dans les castes les plus nobles, comme est celle des brames, sont dès-là, en butte aux plus indignes traitemens; les brames gentils les regardent comme des gens qui se sont dégradés, et qui ont avili leur noblesse. Nous n'avons garde d'avoir recours aux Européens, ni de faire tant soit peu paroître que nous ayons le moindre commerce avec eux. Il n'est pas possible de faire comprendre l'affreuse idée que les Gentils, qui demeurent dans les terres, se sont formée des Européens qui habitent la côte : tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici, est infiniment au-dessous de ce que nous voyons. Il y a quelques années, qu'un de nos missionnaires fut renfermé dans une rude prison; les Européens de la côte, qui en furent informés, songèrent aussitôt à députer quelques-uns d'eux au prince, pour demander sa délivrance. Le missionnaire s'y opposa de toutes ses forces, aimant mieux expirer dans la prison, que d'employer un moyen qui auroit fait connoître qu'il étoit lié avec les Pranguis (car c'est ainsi qu'ils appellent les Européens), et qui auroit exposé sa chrétienté à une persécution générale.

Dans ces orages qui s'élevent si fréquemment contre nous, le moins que nous ayons à craindre,

c'est la prison ; et c'est à quoi l'on est journellement exposé. Quand le missionnaire se lève le matin, il n'oseroit s'assurer qu'il ne couchera pas le soir dans quelque cachot ; les lieux où l'on se croit le plus en sûreté, sont souvent ceux où l'on est plus aisément surpris. Il y a quelques années, qu'un missionnaire nouvellement arrivé fut conduit dans le lieu de sa mission par deux des plus anciens qui l'en mirent en possession ; il fut d'abord si charmé des marques de tendresse que lui donnèrent les néophytes, qu'il s'écria, transporté de joie : Oh ! que de douceur et de consolation dans un lieu où je ne croyois trouver que des croix et des souffrances ! « Ne vous y fiez » pas, lui dirent les plus anciens missionnaires, rien » de plus trompeur que le calme présent ; tout est » à craindre, lorsqu'on est le plus tranquille ». Il ne répondit que par un sourire plein de confiance, mais sa propre expérience le détrompa bientôt ; le même jour, des soldats envoyés du prince se saisirent des trois missionnaires, leur mirent les fers aux pieds, et les conduisirent en prison.

Il ne faut pas vous dissimuler ce qu'on a à souffrir dans ces prisons, il y en a de plusieurs sortes ; les unes sont publiques, et le grand nombre des prisonniers les rend insupportables. Nous y avons eu de nos missionnaires qui n'avoient que l'espace nécessaire pour se coucher durant la nuit : dès la pointe du jour, les officiers se rendoient à la prison avec des bourreaux pour tourmenter les prisonniers ; les coups horribles dont on accabloit ces malheureux Indiens, et les cris lamentables qu'ils pous-

soient, jetoient la frayeur dans les esprits, chacun attendant le moment où il alloit être appelé pour souffrir les mêmes supplices. J'ai lu une lettre du père André Freyre, qui a été nommé depuis à l'archevêché de Cranganor, où il fait la description de la prison dans laquelle il fut renfermé à Tanjaour avec un autre Jésuite; le seul récit fait horreur.

Il y a d'autres prisons moins affreuses pour le lieu, mais toujours très-fâcheuses pour le genre de vie qu'on y mène. C'est la coutume des pénitens indiens, de redoubler leurs austérités lorsqu'ils sont prisonniers; c'est même un moyen d'obtenir plutôt la liberté, dans la crainte qu'on a que ces pénitens n'expirent dans les fers; d'ailleurs, comme on n'a point la commodité de faire cuire le riz et les herbes à la façon du pays, il faut nécessairement se contenter de quelques poignées de riz froissées entre deux pierres, et trempées d'un peu d'eau. On y peut ajouter du lait, quand on en a la permission; mais ceux de qui on est obligé de l'acheter, y mêlent d'ordinaire les trois quarts d'eau, et il fait souvent plus de mal que de bien : aussi voit-on des missionnaires qui, au sortir de la prison, ont bien de la peine à se rétablir; l'œsophage se rétrécit presque toujours, et l'on se trouve surpris d'une toux sèche qui conduit quelquefois en peu de jours, au tombeau. Le père Louis de Mello, bien que d'une complexion robuste, ne fut détenu en prison que quinze jours; cette toux sèche le prit, et l'enleva en moins d'un mois. Le père Joseph Carvalho avec qui j'ai vécu plusieurs années, mourut dans sa prison, les fers aux

pieds, et couché sur un peu de paille. Le père Joseph Bertholdo, son compagnon, en sortit si défiguré, qu'il ressembloit bien plus à un cadavre qu'à un homme vivant. Ne croyez pas, au reste, que ces emprisonnemens soient peu fréquens ; il est rare qu'il se trouve un seul missionnaire qui échappe aux horreurs de ces prisons, et j'en ai connu qui ont été emprisonnés deux fois en moins d'une année.

Les fréquentes révolutions de l'État sont une autre source de dangers auxquels on n'est pas moins exposé. Les royaumes de l'Inde méridionale sont partagés entre plusieurs palleacarens ou gouverneurs qui, quoique dépendans du prince, sont tellement maîtres de leur État, qu'ils peuvent se faire la guerre les uns aux autres, sans que le prince prenne aucune part à leurs querelles. Il n'y a point de mois où il n'y ait quelques-unes de ces petites guerres dans quelque endroit de la mission ; à la première alarme, les habitans des bourgades prennent la fuite et se retirent ailleurs : quand ces incursions se font subitement et sans qu'on ait pu les prévoir, ils passent ceux qu'ils rencontrent au fil de l'épée. L'année que je partis des Indes pour aller en Europe, les ennemis du prince à qui appartiennent les terres où est bâtie l'église d'Aour, firent une semblable irruption ; il se livra un petit combat dans la cour qui est vis-à-vis l'église : le missionnaire qui confessoit alors un néophyte, entendoit de tous côtés, siffler les balles de mousquet ; peu après il s'aperçut qu'on avoit mis le feu à son église ; elle fut néanmoins conservée,

conservée, le feu s'éteignit de lui-même aussitôt que les ennemis eurent disparu.

Outre ces petites guerres qui sont très-fréquentes, le roi de Maduré envoie tous les ans une armée contre ces palleacarens; malheur à ceux qui se trouvent sur sa route, et qui n'ont pas le loisir de fuir dans les bois ou dans les bourgades qui appartiennent à d'autres princes.

La désolation est encore bien plus grande lorsque les troupes du Mogol se répandent dans cette partie de l'Inde; c'est un spectacle qui tire les larmes des yeux : on voit une multitude infinie de gens qui courent de côté et d'autre, sans savoir où ils vont; hommes, femmes, enfans, chevaux, bestiaux, tout est confondu, tout fuit, tandis que les bourgades sont en feu, et que le soldat saccage tout. Les maris ne reconnoissent plus leurs femmes; les pères et les mères abandonnent leurs enfans, bien qu'ils les aiment à l'excès; les femmes se précipitent dans les flammes ou dans les rivières, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi plus redoutable que la mort même. Je me souviens qu'un jour, comme je finissois la messe à Aour, on donna l'alarme à la bourgade, et je fus témoin de ce triste spectacle. Comme je prenois la fuite avec mes néophytes, je trouvai une pauvre femme qui pouvoit à peine se traîner, avec deux enfans qu'elle portoit entre ses bras. J'en pris un que j'avois baptisé peu de jours auparavant, et nous nous retirâmes dans un bois épais qui étoit à demi-lieue de la peuplade; toute cette journée se passa dans des frayeurs continuelles.

En voulant éviter un péril, on tombe souvent dans un autre. Il y a dans l'Inde méridionale une caste particulière d'Indiens qui fait profession publique de voler, et qui s'appelle pour cela la caste des voleurs ; ils se retirent dans les bois, où ils ont leurs bourgades à part, qui sont gouvernées par différens chefs. Dans les troubles de l'État, ils s'assemblent en différentes troupes, et ils pillent également ceux qui fuient, et les soldats qui ont déjà fait quelque butin. Il est vrai pourtant que ceux de cette caste, ont du respect pour les missionnaires, je ne sais pas pour quelle raison ; ils nous admettent volontiers dans leurs peuplades, et ils nous laissent une entière liberté d'y exercer nos fonctions ; et même dans ces sortes d'occasions, pour peu qu'ils nous reconnoissent, ils s'abstiennent de nous faire du mal : deux de nos missionnaires l'éprouvèrent il y a peu de temps. Dans une irruption des Mogols, ils se trouvèrent mêlés parmi ces pelotons d'Indiens qui fuyoient, et tombèrent entre les mains des voleurs. Ceux-ci les ayant reconnus, non-seulement ne leur firent aucun mal, mais ils les aidèrent même à sauver les ornemens de leur église : cependant, dans les premières saillies ils ne connoissent personne, et les missionnaires sont exposés comme les autres à leur fureur.

Il arrive de temps en temps, que ces voleurs se font la guerre les uns aux autres, et alors il n'y a nulle sûreté. La première année que j'entrai dans la mission, je fus envoyé à Counampati ; c'est une bourgade de ces voleurs, où il est facile de rassem-

bler les chrétiens de Tanjaour : le capitaine m'assura de sa protection, mais elle ne me fut guères utile. Un autre capitaine de voleurs, beaucoup plus redouté dans l'Inde, nous menaçoit sans cesse, de nous surprendre, et de ne faire quartier à personne; je fus obligé pendant un mois entier, de tenir les ornemens de l'église dans un sac, afin d'être prêt à chaque instant à me sauver dans le bois qui environne la bourgade.

Outre ces voleurs qui font une caste particulière, il y en a d'autres qui sont d'autant plus à craindre qu'ils sont répandus dans cette partie de l'Inde; de sorte qu'un missionnaire, que ses fonctions engagent dans des voyages presque continuels, doit toujours avoir sa vie entre les mains : un seul trait vous fera juger des risques que nous courons parmi ces peuples barbares. Le père Emmanuel Rodriguez passoit par un village pour se rendre à une des églises de sa mission; un officier qui l'aperçut jugea à sa physionomie qu'il étoit étranger, et il s'imagina en même temps que ce pouvoit être un marchand de pierres précieuses, et que les sacs portés par ses catéchistes étoient remplis de curiosités de grand prix ; aussitôt il dépêcha cinq ou six de ses soldats, avec ordre de courir après l'étranger, et de le tuer, aussi bien que sa suite. Le chef de cette troupe atteignit le père Rodriguez à l'entrée d'un bois, et lui ordonna de le suivre : le père comprit qu'on en vouloit à sa vie et à celle de ses catéchistes ; il se disposa à la mort par des actes de contrition ; il donna l'absolution à ses catéchistes, sur les marques de douleur qu'ils lui don-

nèrent de leurs péchés, car on lui refusa la permission de s'entretenir avec eux. Après avoir marché environ un quart d'heure, ils arrivèrent dans l'endroit du bois le plus épais; ce fut là que le chef de la troupe annonça au missionnaire qu'il falloit mourir. Le père demanda un peu de temps pour se recueillir, et il lui fut accordé; lui et ses catéchistes se mirent aussitôt à genoux, prêts à recevoir le coup de la mort. Dieu toucha alors le cœur de ces barbares, ils furent attendris de ce spectacle, et ils ne purent se résoudre à exécuter l'ordre qui leur avoit été donné; ils se contentèrent de leur voler ce qu'ils portoient. Comme ils visitoient les sacs des catéchistes, on les entendit qu'ils disoient entre eux : C'eût été un grand crime d'ôter la vie à cet étranger pour si peu de chose. Ce fut ainsi que, par une providence particulière de la bonté divine, ce missionnaire échappa à la fureur des barbares.

Je ne dois pas oublier ce qu'il vous en coûtera pour apprendre la langue, et pour vous assujettir à des coutumes extraordinairement gênantes, qu'on ne peut pas se dispenser d'observer. Il faut d'abord une grande constance pour dévorer dans un âge déjà avancé, les difficultés qui se trouvent à commencer les élémens d'une langue qui n'a nul rapport avec celles qu'on a apprises en Europe : cependant on en vient à bout avec un travail assidu et le secours d'une grammaire composée par nos premiers missionnaires. Mais ce n'est pas tout de l'entendre, il faut savoir encore la prononcer : l'on est étonné qu'après avoir employé, pendant une année entière, les jours et une

partie des nuits à étudier la langue indienne, lorsqu'on croit y avoir fait quelque progrès, on n'entend presque plus les mots dont on se sert soi-même, s'ils viennent à être prononcés par les gens du pays. Les nerfs de la langue ne sont plus assez souples dans un certain âge pour attraper la prononciation de certaines lettres ; mais si les naturels du pays ont cet avantage sur quelques missionnaires, il arrive souvent que les missionnaires les surpassent pour l'élégance de la diction.

Je ne vous dirai qu'un mot des usages du pays, auxquels nous sommes obligés de nous conformer ; il y en a qui sont un vrai supplice dans les commencemens. Vous avez vu dans quelques-unes de nos lettres précédentes, qu'on est obligé de marcher sur des socques, lesquels ne tiennent aux pieds que par une cheville de bois qui se met entre les deux premiers doigts de chaque pied : cette chaussure est d'abord insupportable, et l'on a toutes les peines du monde à s'y faire. J'ai vu plusieurs missionnaires qui avoient l'entre-deux des doigts écorché, et la plaie qui devenoit considérable, duroit quatre à cinq mois. Pour moi j'ai porté une semblable plaie six mois entiers ; c'est ce qui faisoit dire à un de nos missionnaires, que la langue, quelque difficile qu'elle soit, lui coûtoit beaucoup moins, et qu'il apprenoit bien plus aisément à parler qu'à marcher.

Le croirez-vous? il vous en coûtera même pour apprendre à vous asseoir à la manière des Indiens. Leur coutume est de s'asseoir à terre, les jambes croisées : cette posture est très-gênante quand on

n'y est pas accoutumé. S'il ne s'agissoit que d'y être un quart d'heure seulement, ce seroit peu de chose; mais il faut y demeurer des quatre heures de suite et quelquefois davantage, sans qu'il soit permis de changer de situation. Les Indiens seroient scandalisés pour peu qu'on étendît la jambe, ou que, par quelque mouvement, on témoignât la gêne où l'on se trouve : cependant, avec le temps on s'en fait une habitude, et l'on trouve que de toutes les postures celle-là est la plus naturelle.

Enfin, la plus triste épreuve de cette mission est celle des maladies et de l'abandon général où l'on se trouve. Attendez-vous à vous voir alors dénué de tout secours humain, dans une pauvre cabane, couché sur deux ou trois ais, environné seulement de trois ou quatre Indiens, à-peu-près comme étoit S. François-Xavier lorsqu'il mourut dans l'île de Sancian. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'habiles médecins aux Indes, mais ils demeurent dans les grandes villes, d'où ils ne sortent jamais, de crainte de perdre leurs pratiques; et d'ailleurs, quand on pourroit les engager à venir, nous nous donnerions bien garde de les appeler à notre secours : ces gens-là entêtés de leur science, et encore plus de leurs superstitions, ne donnent point de remèdes qu'ils n'y fassent entrer quelque chose de supertitieux. Les médecins des villages sont plus dociles; mais ils sont si ignorans, qu'on risque plus à les consulter qu'à se passer d'eux.

De plus, comme on est obligé de s'assujettir à la façon de vivre des Indiens, lorsqu'on est en santé, on doit aussi, lorsqu'on est malade, se servir de leurs

remèdes ; or, le grand remède de la médecine indienne, c'est l'abstinence générale de toutes choses, même de l'eau : cette diette outrée est souvent plus cruelle que la maladie. Cependant le malade n'oseroit temoigner sa peine, de peur de mal édifier les Indiens, qui seroient surpris de voir qu'il a moins d'empire sur lui-même, que la moindre femme parmi eux, qui garde sept à huit jours de suite cette abstinence rigoureuse.

Voilà, mon très-cher père, à peu près ce que vous aurez à souffrir dans la mission de Maduré ; et pour reprendre, en peu de mots, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, attendez-vous à y trouver tous les périls dont l'apôtre S. Paul fait le détail dans sa seconde épître aux Corinthiens. (Chap. 11, v. 26 et suiv.).

« J'ai été dans les périls sur les fleuves, dans les périls de la part des voleurs, dans les périls de la part de ma nation, de la part des païens : dans les périls au milieu des villes, au milieu des déserts, sur mer et entre les faux frères. J'ai souffert toutes sortes de travaux et de fatigues, de fréquentes veilles, la faim, la soif, beaucoup de jeûnes, le froid et la nudité. Outre tous ces maux, qui ne sont qu'extérieurs, le soin que j'ai de toutes les églises m'attire une foule d'affaires dont je suis *assiégé* tous les jours. Qui est foible, sans que je compatisse à sa foiblesse ? Qui est scandalisé sans que je brûle de zèle pour le sauver ? S'il est permis de se glorifier en quelque chose, je puis du moins, me glorifier de mes peines et de mes souffrances ».

Addition : La raison seule nous fait sentir qu'il y a

ici quelque chose de surnaturel ; il n'est que Dieu qui puisse former des hommes sur ce modèle, et les élever à un degré si fort au-dessus des ames ordinaires ; aussi les missionnaires ne prennent-ils pas sur eux ces vertus sublimes : c'est Dieu, répètent-ils souvent, qui donne cette force, nous n'y avons aucun mérite. Tel est le beau spectacle que nous offre l'histoire des missions : des hommes qui forcent l'estime et l'admiration, les obstacles qu'ils ont à vaincre, les moyens qu'ils ont employés, leurs vertus portées jusqu'à l'héroïsme, leur ame grande, magnanime, qui triomphe des persécutions les plus cruelles, leurs succès ; des idôlâtres changés en adorateurs du vrai Dieu, des Sauvages civilisés et convertis en hommes faits pour être nos modèles par l'assemblage des vertus dont ils nous donnent l'exemple ; des néophytes qui rappellent les beaux jours du christianisme, les vraies sources de la prospérité des empires : la politique s'unissant à la religion est le triomphe du christianisme.

La fidélité des faits que rapportent les missionnaires, comme témoins oculaires, est garantie par leur caractère moral, par l'impossibilité même où ils se trouvoient de nous tromper ; leur mérite les met encore à l'abri du soupçon d'une aveugle crédulité. Pouvoit-il y avoir collusion entre des écrivains séparés par des distances immenses, responsables à leurs supérieurs, à qui ils adressoient leur correspondance, et écrivoient sur les mêmes faits ? Ils ont été quelquefois calomniés, mais toujours vengés par les plus célèbres savans de l'Eu-

rope. La conformité entre leurs mémoires et ceux de la société des savans anglais établis à Calcuta, est l'apologie la plus victorieuse à opposer à leurs détracteurs. Des hommes qui rendent un culte de vénération à leur mémoire, et qui aiment la religion, auroient desiré que dans leur correspondance avec l'Europe, ils eussent omis des faits et des détails auxquels notre délicatesse et nos préjugés ne peuvent guères se plier; mais quand on appelle sérieusement de leurs jugemens au tribunal de la critique la plus sévère, on est forcé de convenir que la victoire se déclare le plus souvent pour les savans missionnaires.

L'institut des Jésuites a été retranché du corps de l'Église; Dieu l'a permis. J'adore ses secrets jugemens, et je renvoie la cause au tribunal de la politique; seulement, il faut l'avouer avec franchise, les prétextes ou les motifs qui ont dicté l'arrêt de proscription, étoient absolument étrangers aux missionnaires de l'Inde. Ne disons rien des Jésuites, mais rendons hommage aux disciples de S. François-Xavier. A l'époque même de l'extinction de l'institut, les pères Ansaldo, Baignoux, Russan et Guillaumé, morts depuis en odeur de sainteté, consacroient, par leur généreuse émulation, le souvenir et la gloire de l'apôtre des Indes et du Japon. Héritiers de son esprit, les missionnaires des Indes n'ont point cessé d'imiter ses vertus; les souverains le savent, et la politique les invite à les remplacer par des ouvriers évangéliques, qui puissent se glorifier de marcher sur leurs traces.

La Providence n'a point entièrement abandonné son Eglise; elle est cultivée par des missionnaires qui connoisent le prix des ames, la sublimité de leur vocation et l'étendue de leurs devoirs. Les missions de Cranganor et de Cochin sont desservies par des Carmes italiens; celles de Delhi, des Marattes, par des religieux portugais; des Capucins français sont à la tête des missions de Surate, de Maran et de Madras. Depuis 1777, les missions malabares sont confiées, en grande partie, aux prêtres des Missions étrangères établies à Paris: Pondichéry, érigé en évêché, est le chef-lieu; elle s'étend sur le Carnate, les royaumes de Tanjaour, de Cadappa, de Golconde, de Maissour. Du point central de Pondichéry, on envoie des ouvriers évangéliques au Bengale, et dans tous les États où subsistent les colonies françaises qui y ont été établies.

CONCLUSION.

Le moyen le plus sûr de se bien convaincre de l'importance et de l'utilité de l'œuvre des missions, est de la considérer sous ses vrais rapports, soit religieux, soit politiques. Voulons-nous que son histoire nous rende meilleurs et plus heureux? plaçons-nous dans les dispositions d'esprit et de cœur qu'elle exige; quelques réflexions courtes et précises suffiront pour les indiquer.

Cette vie fugitive, dont le dernier terme touche presque à son aurore, est le noviciat d'une vie qui durera autant que Dieu qui nous y appelle. Au moment où nos amis en pleurs diront: il vient d'ex-

pirer, les portes de l'éternité nous seront ouvertes. Avant que d'entrer dans ses profondeurs, un tribunal sans appel sera dressé; nos œuvres et chaque moment de notre vie seront discutés et pesés dans la balance de la justice divine; notre sort sera à toujours fixé : la gloire des justes et la félicité des saints dans le séjour de Dieu même, ou l'infamie et des supplices sans fin, nous attendent.

Le jugement du prêtre et le jugement du chrétien confié à son gouvernement pastoral, seront inscrits dans le livre de la vie ou de la mort éternelle.

Jugement des pasteurs et des chefs de la hiérarchie pastorale.

Pour vos juges, ces hommes apostoliques, ces illustres missionnaires dont vous allez lire l'histoire. Pour matière de l'interrogatoire à subir, chaque année, chaque jour du ministère céleste que vous avez exercé, confrontés avec les vœux de votre sacerdoce; les besoins de vos ouailles, les vertus, les armes spiritelles que Jésus-Christ, suprême pasteur, a remises entre vos mains, et auxquelles seules il a attaché l'efficacité de sa parole, dont vous avez dû être l'organe. Pour accusateurs, les horribles cris, les malédictions des victimes auxquelles vous n'auriez pas donné vos veilles et votre vie pour les sauver de l'éternel abyme. Pour principe de décision irrévocable de la sentence qui sera portée en votre faveur ou contre vous, les traits de ressemblance ou d'opposition de votre conduite privée ou publique, avec les premiers apôtres et leurs imitateurs, avec ces saints missionnaires que Dieu nous propose au-

jourd'hui pour modèles, afin de nous faire mieux sentir la nature et toute l'étendue de nos devoirs; car ne nous y trompons pas, ces apôtres des derniers siècles n'ont pas été seulement destinés à porter l'Evangile des chrétiens jusqu'aux extrémités de la terre, mais encore à ranimer, par les grandes leçons qu'ils nous donnent, le flambeau de la foi, qui, de nos jours, obscurci par les passions et les préjugés, ne répand plus sur notre hémisphère que de trop foibles rayons de sa lumière.

Il faut le dire également aux chrétiens de tous les âges et de tous les états, ne soyons pas ingrats envers la Providence; les mémoires de nos missionnaires sont un de ses bienfaits. Quel spectacle plus capable de nous faire honte de la décadence de nos mœurs, et de jeter dans les cœurs une généreuse émulation; que celui d'un peuple sortant des ténèbres de la barbarie, pour renouveler les beaux jours du christianisme! le règne de la charité, le courage de nos premiers martyrs, des vertus poussées jusqu'à l'héroïsme, et qui ne semblent à ce peuple naissant, que des vertus simples et communes. Seroient-ils donc deux Evangiles, l'un pour les chrétiens d'Europe, l'autre pour les chrétiens de la Chine et des Indes? Quelle folie de vivre comme si l'on croyoit à cette absurdité! Toutes les fois que nos regards tomberont sur la partie morale et religieuse de cette histoire, ne manquons pas de nous dire, que quand l'heure, déjà si près de nous, arrivera de comparoître au tribunal de Dieu, ces mêmes mémoires nous seront représentés; qu'ils

feront partie de l'instruction du compte que nous aurons à subir, et que si nous refusons de prendre ces fervens néophytes pour nos modèles, ils seront, à ce jour redoutable, nos accusateurs et nos juges. Etudiée dans cet esprit de foi, l'histoire des missions étrangères nous paroîtra, ce qu'elle est en effet, un des monumens les plus précieux à la religion, et les plus propres à nous élever à la dignité de notre vocation, comme pasteurs ou comme simples chrétiens.

NOTE IMPORTANTE

Sur la lettre du père Bouchet au père Baltus.

Le père Bouchet l'avoit prévu ; sa lettre apportée en Europe devoit y éprouver deux destinées toutes contraires. Les savans critiques y ont trouvé des faits authentiques propres à fortifier la foi des chrétiens, à confirmer par des traits frappans de ressemblance, l'autorité des anciens monumens du christianisme, et à fournir de nouvelles armes contre les attaques de l'incrédulité. D'un autre côté, ceux à qui tout ce qui sort du cercle de leurs conceptions devient suspect, ceux que le travail des longues recherches fatigue, qui sans trop s'en apperçevoir, se laissent emporter au courant des préjugés et des opinions à la mode, et jugent des faits les plus importans, sur des notions vagues et confuses, sont tentés de ne voir dans notre missionnaire qu'un homme superstitueux et crédule ; ils se croient des intentions pures, et prononceront sans autre examen, que c'est servir prudemment la religion que de supprimer une lettre à laquelle ils n'accordent pas plus de crédit qu'à nos legendes apocryphes. Il nous a été impossible de nous ranger de leurs avis ; voyons si nous sommes en état de justifier notre conduite.

Avant que d'en venir aux faits que rapportent le père Bouchet, ouvrons nos livres sacrés et les an-

nales de la religion (1). J'invite à parcourir les faits qui se lisent en grand nombre dans l'ancien Testament; je me borne au nouveau. Qu'y voyons-nous? Jésus-Christ dans le cours de sa mission divine, détruisant le règne des démons, les chassant des corps d'une multitude de possédés, communiquant cette puissance céleste à ses apôtres, à ses disciples et à son Église : son nom seûl fait trembler ces génies mal-faisans, il les force à détruire leur propre empire en rendant publiquement témoignage à sa divinité; et les Juifs eux-mêmes réduits à l'impossibilité de nier les actes de sa toute puissance, n'ont d'autres ressources pour lui en dérober la gloire, que de les attribuer au prince des démons. Je parcours le nouveau Testament en entier, et quel est mon étonnement! si j'en excepte au plus trois ou quatre chapitres, il n'en est aucun dans les quatre évangélistes, et les actes des apôtres, qui ne m'offre quelque texte rélatif à cette doctrine. L'Évangile est prêché dans tout l'empire romain, et partout les apôtres investis des pouvoirs de leur divin maître, exercent leur puissance sur les démons, et associent à ce ministère de charité, les nouveaux chrétiens qui se sentent en eux-mêmes, une vertu qui ne peut venir que de Dieu (2).

---

(1) Ancien Testament. Deuteron. c. 18, ℣. 9 et suiv. Levit. c. 20. Exod. 22. 1. Reg. c. 28. Dans la Genèse, les magiciens de Pharaon.

(2) Nouveau Testament. D'abord ce qui est dit du démon qui s'est approché de Jésus-Christ, pour le tenter:

Passànt des livres sacrés à l'histoire de l'établissement du christianisme, j'y trouve une masse de faits, d'autorités, de témoignages auxquels je ne puis résister sans fermer mes yeux à la lumière de l'évidence même. Apologistes de la religion, les pères des quatre premiers siècles, les historiens de ces temps primitifs, l'ordre d'exorcistes établi dans l'Église, la formule solennelle des sermens de notre baptême, tous ces monumens déposent de la certitude de ces faits décisifs. Encore sommes-nous assez forts pour nous passer de ce concours de témoignages; mais que peuvent opposer la critique et toutes ses chicanes, à ceux que nous tirons des ennemis mêmes du christianisme et de ses persécuteurs; Celse, Porphyre, Jamblique, Julien l'apostat, auxquels je pourrois joindre les historiens de la Grèce, de l'Egypte, de la Perse, des Indes, de la Chine, de toutes les contrées asiatiques, et de l'Amé-

---

toute cette histoire démontre évidemment un pouvoir supérieur aux forces naturelles de l'homme. Ensuite, S. Mathieu, c. 29, ℣. 32; c. 32, ℣. 33. S. Marc, c. 3, ℣. 11; 22, c. 9. S. Luc rapporte les mêmes faits, voyez c. 4, 8, 10, 13, 22; et S. Jean, c. 13. Actes des Apôtres, c. 5, 8, 16, 19. Comparez les phénomènes décrits dans les livres saints, avec les faits rapportés par le père Bouchet. Concluons de ces citations, dont on pourroit fort augmenter le nombre, que nier l'existence et le pouvoir des démons et la réalité des possessions, c'est attaquer de front, ou l'authenticité, ou la véracité, et la force concluante des livres sacrés; et alors il faut se résoudre à abjurer sa foi et le christianisme.

rique

ique même. Est-il donc si facile de donner un démenti à la tradition de tous les siècles et de tous les peuples?

On se croit bien fort quand, pour se roidir contre l'évidence des faits, on les attribue à des causes occultes, à des secrets de chimie, de physique et de médecine, à des tours de force, à l'imposture et à la fourberie, ou même au délire d'une imagination blessée, à la bile noire et aux sombres vapeurs d'un tempérament mélancolique : ainsi le monde entier, et les plus grands génies auroient été, de siècle en siècle, dupes de leur ignorance et de leur crédulité. Il est dans l'histoire une multitude de faits auxquels aucune de ces objections n'est applicable, elles tombent toutes devant les faits de l'Évangile, qui sont cités dans les notes placées au bas des pages de cette Introduction (1).

---

(1) Dans la multitude des auteurs qui ont traité à fond cette matière, bornons-nous à nommer dans la classe des médecins, qui de leur temps jouissoient de la plus grande réputation : Alexandre Benoît, en 1505; Antoine Bienvenu, en 1507; Fernet, en 1526; le fameux Ambroise Parée, en 1582. Combien d'autres on pourroit citer!

Parmi les auteurs plus récens, se présente d'abord le savant critique Vossius, ensuite Bossuet; voyez plusieurs de ses sermons, et surtout l'*Elévation sur les mystères, etc.* tome II, p. 29; et presque de nos jours, le chevalier de Ramsay : *The philosophical principes of natural and revealed religion*, 2 vol. in-4°. Glascow, 1749. — Robert Cleyton, Anglais, *Introduction à l'histoire des Juifs.*

Credibility oh the Gospel history. By Nathaniel Lardner, London, 1734. *Jacobi Ode commentarius de An-*

Venons à la lettre du père Bouchet ; sa réputation le met à l'abri de tout soupçon de crédulité. Il cite des faits dont il se dit le temoin occulaire ; et à qui viendroit-il dans l'esprit d'en faire un imposteur ? A l'époque où écrivoit le père Bouchet, les missionnaires de toutes les nations infidèles, tous d'accord avec les monumens de la primitive Eglise, s'expri-

---

gelis, en 1739. Le docteur Haen (1) de Magia, en 1777, à Paris. Ces deux auteurs exposent avec précision, et réfutent avec force et beaucoup d'érudition, toutes les objections des contradicteurs. Joignons à ces savans critiques, Baltus, en 1708 ; Colonia, en 1718, *Riflessioni sopra Larte Magica annichitata*, in Venezia, 1755 : cet ouvrage, petit in-4°, est rempli d'une excellente critique. Il a paru, en 1732, à Paris, un traité sur les possessions, obsessions et maléfices, où l'on trouve des autorités tirées des médecins et jurisconsultes, et entre autres pièces intéressantes, la requête du parlement de Rouen, à Louis XIV, en 1670, dans laquelle on expose la jurisprudence et les principales loix sur le fait de la magie, avec la tradition constante des parlemens sur cette matière. Enfin, si l'on veut des auteurs qui ne seront pas soupçonnés de penchant à la superstition et à la crédulité, il est bon de lire les rédacteurs du *Dictionnaire encyclopédique*, en in-4°, article *Démoniaque* ; les opinions y sont discutées, les objections répondues, et on pose les règles et les caractères, à l'aide desquels on est assuré de distinguer la vérité de l'erreur, et de se mettre en garde contre la fourberie et l'imposture.

---

(1) Premier médecin de l'impératrice Marie-Thérèse, et président de l'académie de médecine à Vienne.

moient de la même manière sur la réalité des possessions et le pouvoir des chrétiens sur les démoniaques: ira-t-on leur imputer une honteuse et criminelle collusion? il seroit même absurde de la croire possible.

Mais dans ces derniers temps, cette doctrine a été le sujet d'une grave controverse! Oui, Beker, Vandale et Fontenelle qui, en l'ornant des grâces de son style, a plus cherché à nous amuser qu'à nous instruire, ont ouvert la carrière et ont eu des sectateurs. Puisqu'on en appelle à la voie d'autorité, quels grands noms n'avons-nous pas à leur imposer? N'avons-nous pas le droit d'exiger, qu'avant que de prendre parti sur des questions qui tiennent de si près à la foi des chrétiens, on s'impose la loi de lire avec une attention réfléchie, les ouvrages des grands hommes du siècle de Louis XIV, qui se sont élevés de toute la hauteur de leur génie, contre des novateurs dont les noms aujourd'hui restent presque inconnus. On peut encore lire les auteurs récens qui ont écrit d'après eux : ces questions importantes ont été traitées avec tous les développemens nécessaires, dans la dissertation placée à la suite de l'ouvrage qui se trouve cité à la page 288 du premier volume de ce Recueil. Nous avons cru qu'il suffiroit ici d'une simple note pour exposer les motifs qui ont empêché de retrancher la lettre du savant père Bouchet au père Baltus. Qu'il nous soit permis d'ajouter que cette doctrine sur le pouvoir et l'opération du démon, tient essentiellement à la morale du christianisme. Avertis et convaincus, qu'un en-

nemi conjurant notre perte, est toujours là, pour nous tenter au mal et nous écarter du chemin de la vertu, nous en sentons mieux la nécessité de veiller sans cesse, sur nous-mêmes, et de ne jamais déposer les armes spirituelles que nous fournit la foi, pour repousser les attaques du tentateur et nous garantir de ses suggestions.

Nota. Nous avons omis de parler dans cette Introduction, de ces disputes qui ont tant scandalisé, tant fait de bruit en Europe, les *cérémonies malabares*. On peut facilement y appliquer, ce qui concerne les *cérémonies chinoises*, sur lesquelles on s'est étendu dans le tableau placé à la tête de notre second volume. Il suffit de dire, qu'aussitôt que Rome a eu rendu son jugement définitif, les missionnaires de l'Inde se sont montrés dociles et soumis à la voix de l'autorité, et que depuis cette époque, la paix et l'harmonie dans l'enseignement n'ont jamais été troublées.

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES,

MISSIONS DES INDES.

TABLEAU GÉOGRAPHIQUE,

Par le père Bouchet, en 1710.

Tous les géographes conviennent que les Indes orientales sont divisées en deux parties, l'une qui est en deçà du Gange, l'autre qui est au delà de ce fleuve. La première se trouve renfermée entre les fleuves célèbres de l'Indus et du Gange, et entre différentes mers qui en font une péninsule ; elle est bornée du côté de l'ouest, par l'Indus et par la mer occidentale des Indes ; du côté de l'orient par le Gange et par les côtes d'Orixa et de Coromandel ; du côté du sud par le cap de Comorin et par la mer méridionale des Indes ; et enfin du côté du nord par les montagnes d'Ima, qui sont une suite du mont Caucase.

Les Indes orientales sont partagées naturellement par cette chaîne de montagnes de Gate, qui s'étendent depuis l'extrémité de la mer méridionale, jusqu'à la partie la plus septentrionale; elles commencent au cap de Comorin, et se terminent au mont Ima, que Ptolomée appelle Imao. Quelques nouveaux géographes ont changé ce nom : il est pourtant certain que c'est ainsi que les Indiens l'appellent, et qu'il n'est point nommé autrement dans leurs anciens livres; ils disent que c'est sur cette montagne que le Gange prend sa source.

Comme le fleuve Indus étoit le plus connu des anciens géographes, ils ont appelé de ce nom tous les peuples qui étoient au delà de ce fleuve jusqu'à la mer orientale; et parce que Delhi a été longtemps le séjour des souverains, on l'a regardé comme la capitale des Indes. Aujourd'hui on donne le nom d'Indoustan à ce vaste pays qui est renfermé entre l'Indus et le Gange.

Les Indiens prétendent que les divers royaumes qui étoient compris dans toute l'étendue de ces terres, formoient autrefois un vaste empire, et que le souverain de cet empire avoit sous lui plusieurs autres princes qui lui payoient un tribut annuel. Cet empereur étoit absolu, et avoit dans sa dépendance cinquante petits royaumes. Tous ces rois ne pouvoient se maintenir dans la possession paisible de leurs États, qu'après avoir reçu les marques de leur dignité de la main du roi des rois; c'est ainsi qu'ils appeloient cet empereur, qu'ils regardoient comme le maître du monde, et qui dans la suite fut nommé empereur de Bisnagar.

De tous ces royaumes, il n'y en a que dix ou douze dont les noms se soient conservés; on connoît maintenant les autres sous des noms très-différens de ceux qu'ils portoient autrefois. Le dernier des empereurs de Bisnagar mourut l'an 1659; c'est du débris de son empire que se sont formés tant de divers États, et surtout celui du Mogol, qui cependant n'a pas encore subjugué les terres les plus méridionales.

Un des premiers royaumes qui se sépara de l'ancien empereur des Indes, fut celui de Guzarate ou de Cambaye, situé à l'embouchure de l'Indus; il fut gouverné quelque temps par des princes particuliers dont l'autorité étoit absolue, mais il est entré depuis sous la domination du Mogol qui a tout englouti. A la vérité, les princes de la partie méridionale n'ont pas encore été entièrement subjugués; mais le nabal (1) les inquiète de temps en temps, et il exige d'eux de grosses sommes qu'ils sont forcés de lui payer; de sorte, qu'à proprement parler, il n'y a que les princes de Malabar qui ne soient pas encore tombés sous la domination mogole.

Le Gange est le plus grand et le plus fameux fleuve de toute l'Asie; sa source, selon l'opinion des Indiens, est toute céleste : c'est, disent-ils, un de leurs dieux, qui la fit découler de sa tête sur le mont Ima; c'est de là que, traversant divers États, et dirigeant son cours vers les parties méridionales,

(1) Gouverneur général d'une province.

il arrose plusieurs villes célèbres, dont la plus fameuse, disent les Indiens, est Cachi; puis il passe dans le royaume de Bengale, et se jette dans la mer par plusieurs embouchures différentes.

A entendre les Indiens, le Gange est une rivière sainte, dont la vertu propre est d'effacer les péchés. Ceux qui sont assez heureux que de mourir sur ses bords, non-seulement sont exempts des peines que mérite une vie criminelle, mais ils sont admis dans une région délicieuse, où ils demeurent jusqu'à une nouvelle renaissance : c'est pour cette raison qu'on jette tant de cadavres dans le Gange, que les malades se font porter sur ses bords, que d'autres qui en sont trop éloignés, renferment avec soin dans des urnes, les cendres des cadavres qu'ils ont brûlés, et qu'ils les envoient jeter dans le fleuve.

Cette estime générale qu'on a dans toute l'Inde pour les eaux du Gange, est d'un grand profit aux pénitens indiens, qu'on appelle *Pandarons;* ils en remplissent des bambous qu'ils attachent aux deux extrémités d'une perche, longue de sept à huit pieds, et mettant cette perche sur leurs épaules, ils parcourent toute l'Inde, et vendent bien cher une eau si salutaire : ils prétendent qu'elle a la propriété de ne jamais se corrompre.

On découvre vers l'embouchure du Gange, une petite ville nommée *Balassor*. Presque tous les Européens y ont une maison où ils transportent les marchandises nécessaires pour la cargaison de leurs vaisseaux; c'est là aussi que se trouvent les pilotes côtiers, dont on a absolument besoin pour entrer

dans le Gange, parce qu'il y a plusieurs bancs de sable qui rendent cette embouchure très-dangereuse. Les Européens ont pareillement leurs factoreries sur le bord de ce fleuve ; celle des Français étoit à Chandernagor; celle des Portugais est à Ouguely ; les Anglais et les Danois en ont aussi dans le voisinage.

La haute idée que les Indiens ont du Gange, vient de ce que dans presque tous les pays, on a regardé les grandes rivières comme des divinités, ou du moins comme la demeure de quelque dieu ou de quelque déesse.

La côte de Coromandel s'étend depuis Bengale jusqu'au cap de Comorin ; elle prend des noms différens, suivant les divers royaumes qu'elle borne : on l'appelle la côte d'Orixa, lorsqu'elle termine le petit royaume de ce nom, qui est au midi de l'embouchure du Gange : on la nomme la côte de la pêcherie, dans la partie méridionale, parce que c'est aux environs de cette côte qu'on pêche les perles.

Je me place d'abord à Pondichery, parce qu'en rapportant les observations qui ont été faites par nos missionnaires, il est plus aisé de connoître la longitude des autres villes de la côte, qui va en plusieurs endroits presque nord et sud, excepté vers l'embouchure du Gange, qu'elle décline vers l'est.

Après plusieurs observations des éclipses du premier satellite de Jupiter, on a trouvé que la différence du temps entre le méridien de Paris et celui de Pondichery, étoit de cinq heures onze ou douze minutes, qui valent environ 78 degrés, et par conséquent, comme dans les hypothèses de l'Observa-

toire de Paris, la longitude de Paris est de 22 degrés 30 minutes, il faut conclure que la véritable longitude de Pondichery est de 100 degrés 30 minutes.

En allant de Pondichery vers le nord, et suivant la côte, on trouve la ville de Saint-Thomé; on l'appelle aussi Meliapour, ou, pour parler avec les Indiens, *Mailabouram*, c'est-à-dire, la ville des paons, parce que les princes qui régnoient autrefois dans cette contrée, avoient un paon pour armes, et le faisoient peindre sur leurs étendards.

Les observations du père Richaud, portent que la latitude de Saint-Thomé est de 13 degrés 10 minutes.

Aurengzeb conquit le royaume de Golconde, et il est aujourd'hui le maître de Saint-Thomé. Les portugais ne laissoient pas d'y avoir un beau quartier, où l'on voyoit des maisons assez agréables, et des rues fort larges.

A une lieue au nord de Saint-Thomé, on trouve Madraspatan, que les Indiens appellent *Gennapattenam*. Ce que j'ai dit, en parlant de Pondichery, suffit pour faire connoître la longitude et la latitude des autres villes de la côte, pourvu qu'on en sache la distance nord et sud.

Madras appartient aux Hollandais, ainsi que Paleacatte, leur principal comptoir sur la côte de Coromandel.

Les deux autres endroits les plus considérables vers la côte du nord, sont Massulipatan et Jagrenat. Massulipatan appartenoit anciennement au roi de Golconde; il est maintenant sous la puissance du

Mogol : cette ville est éloignée de Golconde d'environ quatre-vingts lieues.

Je reviens maintenant à Pondichery, pour suivre la côte jusqu'au cap de Comorin ; c'est une route que j'ai tenue plus d'une fois. A une grande journée de Pondichery, en allant au sud, on arrive à Portonovo. Les Anglais et les Hollandais y ont quelques maisons, et les Portugais y sont en très-grand nombre : on voit une assez belle église, où s'assemblent les chrétiens de la côte.

A mi-chemin de Pondichery à Portonovo, se trouve Coudelour, que les Indiens nomment *Courralour ;* c'est une ville assez considérable, que les Anglais ont achetée à bon compte, avec les terres qui y sont jointes.

En avançant, on voit Trankebar, appelée par les Indiens *Taranganbouri,* c'est-à-dire, la ville des ondes de la mer : cette ville est éloignée d'environ vingt-cinq ou trente lieues de Pondichery, elle appartient aux Danois.

A une demi-journée de Trankebar, sur le chemin de Portonovo, se voit Caveripattevam, que les Européens nomment *Caveripattam ;* c'étoit autrefois une grande ville, et fort célèbre parmi les Indiens : aujourd'hui elle est presqu'entièrement ruinée ; l'air y est fort bon, et les Français y ont un établissement.

La ville de Negapatam se trouve en sortant de Trankebar, du côté du midi ; elle est située à 11 degrés de latitude nord. Les Indiens l'appellent *Nagapattenam,* c'est-à-dire, la ville des serpens : c'étoit autrefois un des plus beaux établissemens que les

Portugais eussent sur la côte de Coromandel, et comme ils possédoient la côte de la pêcherie et l'île de Ceylan, cette ville étoit d'un grand abord: on y voyoit plusieurs belles églises et un collége appartenant aux Jésuites. Les Hollandais s'en sont emparés avec le secours du roi de Tanjaour, qu'ils engagèrent à trahir les Portugais: on y a bâti une forteresse; les chrétiens y ont une église desservie par un religieux de S. François.

En marchant toujours vers le sud, on trouve, à dix lieues environ de Negapatam, le cap de Caglia-mera; là se voit un nouveau golfe qui va se terminer à la côte de la pêcherie; c'est là aussi que la côte de Coromandel, qui étoit nord et sud, prend un nouveau rumb de vent: elle va d'abord droit à l'ouest, et puis elle se détourne peu à peu vers le sud jusqu'au cap de Comorin, où commence la côte de Travancor, qui n'est, suivant plusieurs voyageurs, qu'une partie de celle de Malabar; il n'y a dans cette côte que deux endroits considérables, savoir: Outiar, où est Ramanancor, et Tutucurin; on peut y joindre aussi Manapar; je dirai un mot de chacun.

On voit à Outiar une des choses les plus merveilleuses qui soient peut-être dans le reste du monde; c'est un pont qui a environ un quart de lieue, et qui joint à la terre ferme l'île où est Ramanancor: ce pont n'est pas composé d'arcades comme les autres; ce sont des rochers ou de grosses pierres qui s'élèvent deux ou trois pieds au-dessus de la surface de la mer, qui est fort basse en cet endroit; ces pierres ne sont pas unies les unes aux autres, mais elles sont

séparées pour donner la liberté à l'eau de couler: les pierres sont énormes à l'endroit des courans; j'en ai mesuré qui avoient dix-huit pieds de diamètre; d'autres en ont beaucoup davantage; on voit des endroits où ces pierres sont séparées par des intervalles de trois pieds jusqu'à dix, et aux lieux où les barques passent, la largeur est encore plus grande. Il n'est pas aisé d'imaginer que ce pont soit un ouvrage de l'art, car on ne voit pas d'où l'on auroit pu tirer ces masses énormes, et encore moins comment on auroit pu les transporter; mais si c'est un ouvrage de la nature, il faut avouer que c'est un des plus surprenans qu'on ait jamais vu. Les idolâtres disent que ce pont fut fabriqué par les dieux, quand ils allèrent attaquer la capitale de l'île de Ceylan. Le prince de Marava avoit accoutumé de se retirer dans l'île de Ramanancor, quand il étoit poursuivi par les rois de Maduré; il faisoit mettre de grosses poutres sur ces rochers, qui sont comme autant de plateformes, et il y faisoit passer ses éléphans, son canon et son armée.

Tutucurin est la principale ou plutôt l'unique ville qui soit à la côte de la pêcherie, le reste n'étant que de grosses bourgades ou des villages. Quoiqu'elle soit fort peuplée, on trouve, en y arrivant, qu'elle n'est en rien supérieure aux autres villes des Indes. Les Hollandais, à qui elle appartient, y ont fait bâtir une petite forteresse. La hauteur du pôle à Tutucurin, est, selon les observations du père Noel, de 8 deg. 52 min.

Après Tutucurin, Manapar est l'endroit de cette

côte le plus remarquable : les chrétiens y avoient autrefois une belle église, mais elle fut convertie en magasin par les Hollandais, et on a été obligé d'en bâtir une autre. Suivant l'observation qu'on y a faite, la hauteur du pôle est de 8 deg. 27 min. ; pour ce qui est de la longitude, elle est assez régulièrement marquée à 98 deg. 45 min.

Je dirai ici, en passant, que j'ai souvent admiré la connoissance parfaite que les Indiens ont des rumbs de vent ; il n'y a pas jusqu'aux enfans qui n'en soient instruits. Qu'on dise à un Indien le chemin qu'il doit tenir par rapport à tel rumb de vent, il ne se trompe jamais. Je me suis fait quelquefois un plaisir, en marchant avec eux, de m'éloigner tant soit peu du nord, ou bien d'un autre rumb de vent où nous devions aller ; à peine avois-je fait quatre pas, qu'ils reconnoissoient l'erreur.

Il ne m'est pas permis d'oublier Manar, cette île si célèbre par le grand nombre d'idolâtres que S. Xavier convertit à la foi, du nombre desquels étoit le propre fils du roi de Jafanapatan ; ils furent tous égorgés par les ordres de ce prince inhumain, en haine du baptême qu'ils venoient de recevoir : je ne pus retenir mes larmes, en marchant sur cette terre arrosée du sang de tant de martyrs. Manar étoit anciennement un des meilleurs endroits pour la pêche des perles, mais on n'y en trouve presque plus à présent. L'île de Manar n'est séparée de l'île de Ceylan que par un petit canal qui n'est, en quelques endroits, que de trente ou quarante pieds ; il n'y a qu'un petit fort qui domine sur le canal. Les Portu-

gais y avoient trois ou quatre églises, dont l'une étoit dédiée à S. Jean : c'est dans les fondemens d'une de ces églises, qu'ils trouvèrent une médaille de l'empereur Claude ; il n'est pas aisé de comprendre comment elle a pu y être portée avant l'arrivée des Portugais.

Ceylan passe, à bon droit, pour la plus belle île qui soit au monde. Le roi de Portugal en demanda, un jour, des nouvelles à un de ses officiers qui revenoit des Indes : C'est une île, répond l'officier, dont les mers qui l'environnent sont semées de perles, dont les bois sont de cannelle et les forêts d'ébène, les montagnes couvertes de rubis, les cavernes pleines de cristal ; en un mot, le lieu que Dieu avoit choisi pour le paradis terrestre. Les Indiens l'appellent *Larka*, et tous les idolâtres de l'Asie la regardent comme le séjour de leurs dieux. Les Pegouans assurent qu'Anouman, singe célèbre qu'ils adorent, y a accompagné Vichnou métamorphosé en Ramen. Les Siamois disent que leur dieu Somonocodon a un de ses pieds marqué dans l'île. Les Chinois eux-mêmes, qui ne veulent rien devoir aux étrangers, avouent qu'une de leurs principales idoles est venue de Ceylan : cette île a environ deux cents lieues de tour ; elle est arrosée de quantité de belles rivières, et les moissons y sont abondantes : la religion chrétienne y florissoit, surtout à Jafanapatan, avant que les Hollandais s'en fussent rendus les maîtres : il y a encore d'excellens missionnaires qui se sont retirés à Candé, et dans les autres provinces intérieures de l'île.

Entre Manapar et Tutucurin se trouve une grande

bourgade appelée *Pumicael*, et nommée par les Indiens *Pounneicayel*, où le père Antoine Criminal fut le premier de notre compagnie qui reçut la couronne du martyre, lorsqu'il cultivoit la chrétienté de la côte de la pêcherie; il expira noyé dans son sang, sur la porte de son église, et aux pieds des mêmes autels où il venoit de sacrifier l'agneau sans tache. La latitude du Pumicael est de 8 deg. 38 m.

Il est temps de venir à la côte de Malabar; je ne m'y arrêterai que pour marquer les hauteurs du pôle que le père Noel y a prises avec toute l'exactitude qu'on peut désirer.

A Tangapatan, la distance du zénith à l'équateur est de 8 deg. 19 min.; cet endroit est éloigné du cap de Comorin de huit lieues et demie portugaises.

Coilan, qui est une ville plus élevée, a de hauteur de pôle, 8 deg. 48 min.

Tanor, capitale d'une principauté du même nom, a 11 deg. 4 min.

Calecut, ville autrefois très-célèbre, a 11 deg. 17 min.

Cananor a 11 deg. 58 min.

Depuis le cap de Comorin jusqu'à Cochin, et au delà, les deux États les plus considérables sont ceux de Travancor et de Zamorin; le premier étoit, il n'y a pas long-temps, sous la domination d'une reine qui se gouvernoit entièrement au gré de ses ministres. La ville de Cotate est ce qu'il y avoit de plus remarquable dans ce royaume; elle est située aux pieds des montagnes, environ à quatre lieues du cap de Comorin, et elle est fort peuplée; on y a bâti une

église en l'honneur de S. François-Xavier, au même endroit où les habitans voulurent le brûler vif dans sa cabane.

Pour ce qui est des États de Zamorin, Calecut qui en étoit la capitale, étoit autrefois très-célèbre, et c'est là que les Portugais abordèrent la première fois qu'ils vinrent aux Indes. C'est aujourd'hui très-peu de chose, et à peine y trouve-t-on les traces de ces magnifiques descriptions qu'on en a faites; la mer gagne tous les jours du terrain sur cette côte.

Cochin est une autre ville célèbre sur la côte de Malabar. Lorsqu'elle étoit sous la domination des Portugais, on en voyoit partir tous les ans un grand nombre d'hommes apostoliques, qui alloient porter les lumières de la foi chez les nations idolâtres : elle est maintenant sous la puissance des Hollandais; ils l'ont ruinée en partie, et ont fortifié avec de bons bastions ce qu'ils en ont conservé. Cette forteresse est défendue d'un côté par la mer, et de l'autre, par une grande rivière; les maisons y sont belles, et les rues plus larges que dans les autres villes de la côte. Le père Noel y trouva la hauteur du pôle, de 9 deg. 58 min. (1).

(1) Cochin fait encore aujourd'hui un commerce considérable; les habitans sont un mélange de différentes nations orientales, Malabars, Arméniens, Persans, Arabes, Juifs, Indiens et Portugais naturels. Les Juifs occupent tout un village situé au couchant de la ville; ils ont une synagogue, et jouissent d'une plus grande liberté que dans

toit autrefois qu'un jardin agréable, à deux lieues de la forteresse qui portoit ce nom ; on la nomma d'abord Bagnagar, et dans la suite le nom de Golçonde

---

dans leur incursion. Alors s'introduisit dans cette contrée la religion musulmane ; celle des Guèbres, ainsi que leur langage éprouvèrent un changement total. Il ne reste plus aujourd'hui aucune trace de cette langue ancienne, comme il est aisé de s'en convaincre par les efforts inutiles qu'on a faits jusqu'à présent, pour déchiffrer les inscriptions des murailles de Persépolis ; tout ce que l'on nous donne pour l'ancien caractère et l'ancienne langue de ce peuple fameux, n'est donc qu'une invention de ces derniers temps ; il n'y a pas même de probabilité que le vrai Zoroastre soit jamais bien connu. Mais c'est assez nous occuper d'une matière que plusieurs savans anglais ont traitée à fond ; revenons à l'île que nous avions quittée, et dont nous nous éloignions insensiblement.

Bombay a environ huit milles de longueur, et vingt de circonférence. La curiosité la plus remarquable de cette île, est un petit poisson, dont je vais donner la description, d'après une personne instruite qui l'a soigneusement examiné. Il a la forme d'une moule ; il est long d'environ quatre pouces, et il a sur la cime du dos, auprès de la tête, une petite valvule, dans laquelle on découvre une liqueur d'un pourpre foncé, qui pénètre de sa couleur l'étoffe sur laquelle on la jette : ce poisson se pêche principalement pendant les mois de septembre et d'octobre. On a remarqué que la femelle n'a pas cette valvule qui sert à distinguer les sexes ; on peut supposer que ce poisson est de même nature que le *murex* des anciens, ou le *poisson à écaille*, dont les Romains se servoient pour leurs belles teintures de pourpre ; il est semblable à celui que l'on trouvoit autrefois sur les côtes de Tyr.

lui

ui est resté : elle est à peu près de la grandeur l'Orléans ; elle est bien située, et les rues en sont belles. La rivière qui y passe et qui va se jeter dans a mer de Masulipatan, est large, et roule des eaux fort claires : on y a bâti un pont qu'on dit être aussi beau que le pont neuf de Paris ; le palais du roi est magnifique. Depuis que cette ville est devenue la conquête du Mogol, elle n'est plus si peuplée qu'elle l'étoit auparavant ; Aurengzeb la livra au pillage avant que de prendre la forteresse : c'est dans le royaume de Golconde que se trouve la fameuse mine de diamans.

Les forces de la compagnie, dans cette présidence, consistent en huit bataillons du pays, un régiment d'infanterie européenne, et un corps d'artilleurs et d'ingénieurs européens. Pendant la dernière guerre, qui fut longue et pénible, les troupes de Bombay se distinguèrent d'une manière toute particulière : la campagne de Bédanore, les siéges de Tellichéry et de Mangalore seront, pendant longtemps, des preuves non équivoques de leur bravoure et de leur patience, dans les expéditions militaires.

Les troupeaux ne sont pas d'une excellente race dans cette île, et les comestibles s'y paient beaucoup plus cher qu'en aucun autre lieu de l'Inde.

On y voit un édifice vraiment digne d'être remarqué, c'est une digue située dans la partie méridionale, longue d'environ un mille, large de quarante pieds, dont huit de chaque côté sont en pierres de taille ; le milieu est rempli de terre, de ciment et d'autres matériaux. Cette digue entretient la communication avec les autres parties de l'île pendant le temps de la mousson, qui sans cela pourroit, en l'inondant, causer de grands dommages. (Voyez *Voyages dans l'Inde et la Perse*, Paris, 1801).

Visapour, capitale du royaume de Décan, est une autre grande ville située sur le fleuve Mendoua; le palais du roi est vaste, il est entouré de fossés pleins d'eau, où il y a grand nombre de crocodiles qui servent, selon l'usage des Indiens, à rendre une forteresse moins accessible. Le roi, que les Portugais appellent l'*Idalcan*, avoit trois bons ports sur la côte qui règne depuis Goa jusqu'à Surate; le principal est Rajapour, qu'on ne trouve point marqué dans plusieurs cartes, non pas même dans celles que les Hollandais ont fait graver avec beaucoup de soin : ce royaume appartient maintenant au Mogol. Je trouve dans mes mémoires, que Visapour est à 17 degrés 30 min. d'élévation du pôle.

Entrons maintenant dans l'Inde méridionale, qui contient les royaumes de Maduré, de Mayssur, de Tanjaour, de Gingi et de Carnate, où sont établies les missions de notre compagnie, et parcourons ces petits États l'un après l'autre.

Je commence par le royaume de Maduré; il est borné à l'Orient par les États du roi de Tanjaour; au midi, par la mer méridionale des Indes; à l'Occident, par les États des princes de Malabar; au nord, par les terres de Mayssur et par celles qui appartiennent au gouverneur de Gingi. Ce royaume est aussi grand que le Portugal; son revenu est d'environ huit millions : on y compte soixante-dix palléacarens; ce sont des gouverneurs absolus dans leurs petits États, et qui ne sont tenus qu'à payer une taxe que le roi de Maduré leur impose. Ce prince peut mettre aisément sur pied vingt mille hommes d'infanterie, et cinq

mille de cavalerie; il a près de cent éléphans qui lui sont d'un grand secours pour la guerre : Maduré est la capitale de ce royaume.

La rivière qui passe auprès de Maduré seroit belle, si on ne la faisoit couler dans de grands étangs qui la tarissent; elle dégénère enfin en ruisseau.

Au-dessous de la ville, on a construit un canal qui va du nord au sud, et qui se jette dans cinq beaux étangs, à l'ouest de Maduré : il y a, dans ces étangs, d'autres canaux qui conduisent l'eau dans les fossés, lorsqu'on le souhaite.

A l'Orient de la forteresse, on voit trois autres chars de triomphe; ils sont magnifiques quand on les a ornés. Le plus grand ne peut être tiré, à ce que disent les Indiens, que par plusieurs milliers de personnes : je n'en suis pas surpris, la machine en elle-même est énorme; on y fait monter jusqu'à quatre cents personnes dont les fonctions sont différentes : de grosses poutres forment cinq étages, et chaque étage a plusieurs galeries. Quand cette machine est couverte de toiles peintes, de pièces de soie de diverses couleurs, de banderolles, d'étendards, de parasols, de festons de fleurs représentés sous différentes figures, et que tout cela se voit au milieu de la nuit, à la clarté de mille flambeaux, on ne peut nier que le spectacle n'en soit agréable. Le char est traîné au son des tambours, des trompettes, des hautbois, et de plusieurs autres instrumens, et il est traîné si lentement, qu'on met trois jours à faire le tour de la forteresse : tels sont les honneurs que cette aveugle gentilité rend aux démons.

Du côté du nord, au-dessus de la forteresse, dans la rue qui va est et ouest, étoient autrefois les églises des chrétiens; l'une qui avoit été fondée par le père de Nobilibus, et l'autre, plus ancienne, dédiée à Notre-Dame, et desservie par les Jésuites. Ces églises furent tout-à-fait renversées, lorsque la ville fut prise et ruinée en partie par le roi de Mayssur : on en a bâti une nouvelle dans un des faubourgs, auprès de la rivière qui s'appelle *Vaighei*. Maduré a beaucoup perdu de son ancienne splendeur par l'irruption des Mayssuriens, et depuis que les derniers rois ont transporté leur cour à Trichirapali qui, par là, est devenue la capitale du royaume. La latitude de Maduré est à peu près de 10 deg. 20 min., sa longitude de 98 deg. 32 min.

Trichirapali, où le prince réside, est une ville fort peuplée et d'une grande étendue; elle contient plus de trois cent mille ames; c'est la plus grande forteresse qui soit depuis le cap de Comorin jusqu'à Golconde. De nombreuses armées l'ont souvent assiégée, et toujours inutilement; aussi les Indiens disent-ils qu'elle est imprenable. Elle a une double enceinte de murailles, fortifiées chacune de soixante tours carrées, éloignées les unes des autres de quatre-vingt ou de cent pas; la seconde enceinte est plus élevée que la première, et est garnie de cent trente pièces de canon d'un assez gros calibre. Cette seconde enceinte est encore partagée en deux forteresses, qu'ils appellent la forteresse du nord et la forteresse du sud : celle-ci a la muraille intérieure plus basse que l'autre; on y voit une haute montagne

qui sert à découvrir l'ennemi. Vers le milieu de la montagne est l'arsenal, et au bas est le palais du prince. Le dedans de la forteresse intérieure est assez agréable ; c'est un grand amphithéâtre carré, avec ses degrés de tous côtés pour monter sur les remparts ; le dernier degré, le plus voisin de la terre, est à hauteur d'appui. Outre les tours qui accompagnent la double enceinte de muraille, il y en a dix-huit autres plus grandes, où l'on met les provisions de bouche et les munitions de guerre qui n'ont pu entrer dans l'arsenal. On renouvelle tous les ans les provisions de riz, et celui que l'on tire des greniers, est livré aux soldats pour une partie de leur solde. La garnison est d'environ six mille hommes, et quelquefois davantage.

Les chrétiens ont quelques églises à Trichirapali ; mais comme on ne peut pas y demeurer long-temps avec sûreté, j'en ai fait bâtir une à trois lieues de la ville, où les missionnaires résident plus ordinairement. La hauteur du pôle y est de 11 degrés 40 minutes, la longitude de 98 degrés 42 minutes.

A l'orient de Maduré, est le royaume de Tanjaour ; les terres de ce petit État sont les meilleures de toute l'Inde méridionale : le fleuve Caveri se partage en plusieurs bras, qui arrosent et fertilisent toute cette contrée ; les revenus du prince vont jusqu'à douze millions. Tanjaour qui en est la capitale, n'étoit autrefois qu'un temple d'idoles, comme étoient, dans les commencemens, la plupart des forteresses de ces petits royaumes : cette forteresse a une double en-

ceinte comme celle de Trichirapali, mais elle n'est pas si bien bâtie; ses fossés sont moins profonds, et il est moins aisé de les remplir d'eau. La forteresse intérieure se divise en deux parties, dont l'une est au nord, et l'autre au sud. Dans celle du nord on voit le palais du roi, qui n'a rien de magnifique; on a bâti dans la partie du sud la pagode de Peria Oureyar. Au nord du temple est un vaste étang bordé de pierres de taille: les Indiens excellent dans la fabrique de ces étangs; j'en ai vu qu'on admireroit en Europe. La latitude de Tanjaour est de 11 deg. 27 min., la longitude de 99 deg. 12 min.

En allant de Tanjaour au nord, et tirant un peu vers l'est, on trouve la forteresse de Gingi, capitale d'un petit royaume de ce nom.

Cette forteresse a cela de particulier, que trois montagnes y forment une espèce de triangle: on a bâti un fort sur la cime de chaque montagne, d'où l'on peut abymer à coups de canon ceux qui se seroient emparés de la ville; cette ville est au bas des montagnes, qui s'unissent entre elles par des murailles, et par des tours placées d'espace en espace. Un de ces forts a sa communication avec un bois épais, qui favorise le secours qu'on peut faire entrer aisément dans la place. La hauteur du pôle de Gingi est de 12 deg. 10 min., la longitude d'environ 100 degrés.

Au nord de Gingi, on découvre le royaume de Carnate; c'est un pays assez semblable à ceux dont je viens de parler. Cangibouran en est la capitale; c'étoit autrefois une ville célèbre qui renfermoit dans ses murs plus de trois cent mille habitans, si l'on en

croit les Indiens. On y voit, comme ailleurs, de grandes tours, des temples, des salles publiques, et de fort beaux étangs.

Il ne me reste plus qu'à parler du royaume de Mayssur, qui est à l'occident de Carnate ; ce petit État est de tous ceux que le Mogol n'a pas subjugués, celui qui est devenu le plus considérable par les conquêtes que ses princes ont faites de plusieurs forteresses, soit dans le royaume de Maduré, soit dans les autres États voisins : on lui donne près de quinze millions de revenu. Il a mis sur pied des armées de trente mille hommes d'infanterie, et de dix mille de cavalerie. Le P. Cinnami, Jésuite, fondateur de la mission établie dans ce royaume, assure que dès l'année 1650, les États de Mayssur s'étendoient depuis le commencement du onzième degré de latitude septentrionale jusqu'à la fin du treizième et au delà ; les terres de Zamorin et des autres princes de Malabar le bornent du côté de la mer.

Les Mayssuriens se sont rendus redoutables à leurs voisins, par la manière cruelle dont ils traitent les prisonniers de guerre ; ils leur coupent à tous le nez : on met ensuite les nez coupés dans un vase de terre, on les sale pour les garder, et les envoyer à la cour. Les officiers et les soldats sont récompensés, à proportion du nombre de prisonniers qu'ils ont traités avec cette inhumanité. Chirangapatnam est la capitale du royaume ; elle est située environ à 13 degrés 15 min. de latitude nord. La forteresse ressemble à nos anciennes villes qui étoient fortifiées par des tours, elle a un bon fossé ; le palais du roi

n'a rien de remarquable; la pagode est célèbre; les chrétiens y ont une assez jolie église.

Additions au tableau géographique de l'Indoustan, ou de l'Inde proprement dite.

L'Inde est presque aussi grande que l'Europe; elle renferme de cent à cent dix millions d'habitans. D'après les calculs de Gibson, l'empire romain n'en contenoit pas cent vingt; ces deux populations se rapprochent beaucoup l'une de l'autre.

Dans le siècle dernier, on connoissoit plus particulièrement l'Indoustan sous le nom d'*Empire du grand mogol;* c'est la dénomination qu'ont suivie les missionnaires. Les Orientalistes modernes les plus instruits, ont adopté et suivent la première dénomination : on voit qu'elle tire son étymologie du fleuve Indus, que l'on peut comparer effectivement à un vaste océan.

On fait remonter l'origine des habitans du Mogol aux descendans de Noé. Quelle que soit leur ancienneté, il paroît que ce vaste pays a reçu son nom d'un de ses souverains, appelé *Mungl*, d'où est venu le nom de Mogol : son histoire, pour les temps anciens, est remplie de fables et d'absurdités. Ce n'est guères que depuis le fameux Gengis-Kan, qui vivoit vers le milieu du douzième siècle, qu'on peut assigner des époques certaines dans les annales de cette puissante monarchie ; ce prince établit la gloire de son nom et de ses conquêtes dans toutes les parties de l'Univers connu. Tamerlan, un de ses successeurs, porta aussi

loin que lui l'éclat de son règne et de ses armes ; ses descendans occupèrent son trône. Muhammed-Chab régnoit sur ce grand empire il y a à peine quarante ans. L'histoire de ses démêlés et de ses guerres avec Thamas Kouli-Kan, et celle de ses malheurs, est un de ces événemens dont on a peu d'exemples, même dans l'antiquité.

L'Indoustan étoit, sous les empereurs du Mogol, divisé en quinze soubahs, dont quelques-uns étoient aussi étendus que plusieurs royaumes de l'Europe : en comptant les sous-divisions des soubahs, cet empire renfermoit trente-quatre provinces.

L'Indus prend sa source, suivant l'opinion la plus probable, du côté méridional des montagnes qui séparent l'Indoustan de la Tartarie. A la distance d'environ cinquante lieues de la mer, l'Indus se divise en deux branches, et forme un *delta* ou un triangle : une de ses deux branches se divise aussi en deux autres branches, d'où il résulte un nouveau *delta*, ou continent triangulaire ; la culture y est très-soignée, et on y recueille beaucoup de riz. Il paroît que le *delta* de l'Indus a environ cinquante lieues de côte, et quarante-huit de profondeur ; à partir du point le plus avancé vers la mer, et en remontant jusqu'à la séparation des branches supérieures du fleuve.

La source du Gange demeure toujours un objet de curiosité et de recherches ; on ne peut se fonder que sur des conjectures. La plus probable est qu'elle se trouve dans les vastes montagnes du Thibet, par 96 degrés de longitude, et 35 de latitude. Après un cours d'environ deux cent soixante lieues, à travers

ces âpres contrées, il se fait passage par ces montagnes appelées *hemmaleh*, ou imaûs des anciens, et se précipite dans un vaste bassin qu'il s'est creusé dans le roc. La superstition a donné à la bouche de la caverne d'où il s'élance, la forme d'une tête de vache, animal pour lequel les Indous ont presque la même vénération que les anciens Égyptiens avoient pour le bœuf Apis.

Le Gange entre à Hordoar (30[e] degré de latitude) dans les plaines délicieuses de l'Indoustan, il roule des eaux paisibles; le reste de son cours, toujours navigable jusqu'à la mer, est d'environ quatre cent quarante lieues : la masse des eaux de ce fleuve augmente ou diminue suivant la saison. Les nombreux canaux que l'on tire des différentes branches de ce fleuve, produisent la navigation intérieure, la plus étendue qui soit dans le monde; on prétend qu'elle occupe constamment jusqu'à trente mille mariniers.

La navigation, sur ce fleuve, n'est pas toujours sûre; le plus grand danger auquel on est quelquefois exposé, provient des violentes rafales qui soufflent ordinairement du nord-ouest, et commencent au mois de mars : on a vu des flottes entières de vaisseaux marchands, s'abymer tout à coup par l'effet de ces terribles ouragans. Comme ces rafales sont annoncées, quelques heures d'avance, par l'aspect particulier que présentent les nuages, d'ordinaire on a le temps de chercher un lieu de sûreté.

Rien n'est plus agréable que de descendre dans le Gange, pendant la saison de la chaleur ; l'air, après avoir passé sur ce fleuve, l'espace de plusieurs milles,

est si tempéré, si rafraîchissant, qu'on le respire avec délices. Le matin, ou après le lever du soleil, on s'empresse de se baigner dans ce fleuve; les femmes y passent un temps considérable, et c'est pour elles un de leurs plus grands amusemens.

L'Indoustan est coupé par un grand nombre de rivières qui portent partout l'abondance, et dont les débordemens périodiques favorisent encore davantage la fertilité du pays. Pour ne nous pas répéter, nous n'entrerons dans aucun détail sur les productions et les richesses de cette vaste contrée; nous renvoyons à tout ce qu'on en trouvera dans la description du Bengale, où rien d'important sur cet objet n'a été omis; nous nous bornons ici à donner une notice des principaux animaux qui sont particuliers à l'Indoustan.

On rencontre assez souvent auprès de Palnah, le chameau d'Arabie, qui porte une bosse sur le dos: la hauteur des éléphans est d'environ dix pieds, et s'ils vont jusqu'à quinze, on les regarde comme des éléphans gigantesques; les autres animaux sont, les sangliers, les ours, les loups, les renards, les chacals, les tigres, les hiènes, les léopards, les panthères et les lynx. On rencontre dans les parties méridionales, beaucoup de balanes musquées, et en différentes régions, des singes et des guenons: l'orang-outang se trouve particulièrement dans les vastes forêts situées à l'est des Circars.

Les lions sont peu connus dans l'Inde, mais on y a souvent à craindre de la part du tigre, animal bien plus terrible que le lion le plus fort : telles sont la

force et la grandeur des tigres de l'Inde, qu'ils peuvent enlever des jeunes bœufs. Il y en a, suivant certains auteurs, qui ont cinq à six pieds de haut, et dont la longueur répond à cette taille; leur apparition est presque toujours funeste : on prétend qu'en s'élançant sur leur proie, ils mesurent cent pieds d'un seul saut.

Des villes principales de l'Indoustan.

Delhy, dont on fait remonter la fondation jusqu'à trois cents ans avant l'ère chrétienne, a été jusqu'aux temps modernes, la capitale de l'empire des mogols : on assure qu'à la fin du seizième siècle, elle contenoit deux millions d'habitans. Aujourd'hui les voyageurs ne nous en parlent plus que comme d'une ville médiocre en tout, et assez mal bâtie. En 1566, l'empereur Akbar abandonna cette ville, et transféra le siége de son gouvernement à Agra, dont il fit la capitale de l'empire. Pour peupler cette nouvelle capitale, Akbar y fit passer, de Delhy, plus de cinq cent mille ames. Agra n'est plus qu'un amas de ruines ; la face méridionale du fort servoit de résidence à l'empereur : elle est bâtie en marbre blanc, et il n'y a pas long-temps que le toit de ce palais étoit couvert de plaques de cuivre doré qui conservoit tout son lustre. A quelque distance est une mosquée bâtie de même en marbre, et décorée d'ornemens aussi de cuivre doré. Les ruines de cette ville sont bien faites pour porter à la tristesse et à des réflexions profondes sur l'instabilité des choses de ce

monde ; elles s'étendent le long du fleuve pendant plus de trois lieues.

On peut juger des richesses immenses que renferme l'Indoustan, par celles que Thamas Kouli-Kan trouva à Delhy, en 1739, lorsqu'il enleva l'empire à Mohamed, qu'il fit dépouiller de tous les ornemens de la dignité impériale, et enfermer ensuite dans la tour, sous bonne garde.

Kouli-Kan, maître de la ville, s'établit dans le palais impérial ; il monta sur le trône des mogols, et s'y fit couronner empereur, aux acclamations de toute son armée, et des peuples qui changeoient volontiers de maître. Les roupies d'or qu'il fit frapper à son coin, portoient pour légende : *Il est né pour être le roi du monde. Quel est le roi des rois, si ce n'est Chah-Nadir ? c'est le vrai nom de Thamas Kouli-Kan.*

Presque tous les meubles destinés à l'usage de l'empereur, étoient d'or, d'argent ou de vermeil ; vaisselles, tables, lits, canapés, parasols, lustres, cassettes, palanquins. Les palanquins sont aux Indes une espèce de chaise où les personnes de qualité se font porter sur les épaules de dix ou douze esclaves ; ils sont assez longs pour pouvoir y être couchés comme dans un lit : ceux des hommes sont découverts, et ceux où l'on porte les femmes, sont fermés et plus amples ; quatre personnes y peuvent tenir à l'aise.

La grande salle, nommée la salle impériale, étoit revêtue, de haut en bas, de lames d'or et d'argent finement travaillées ; le plafond brilloit par les dia-

mans qu'on y avoit placés : c'est dans celle salle que l'on voyoit le trône impérial. Douze colonnes d'or massif en fermoient les trois côtés ; elles étoient garnies de perles et de pierres précieuses : le dais du trône représentoit la figure d'un paon ; c'est l'oiseau que les empereurs mogols avoient choisi pour leur armoirie, depuis qu'ils étoient mahométans. Ce paon étendant sa queue et ses ailes, couvroit le trône de son ombre ; l'industrie avec laquelle on avoit ménagé les diamans, les rubis, les émeraudes et toutes les sortes de pierreries qui le formoient, représentoit au naturel les diverses couleurs de cet oiseau ; c'étoit une merveille de l'Univers.

Depuis plusieurs siècles, les empereurs s'étoient attachés à se surpasser les uns les autres par leur application à enrichir et embellir ce dais et ce trône ; les pierreries qu'on y attacha, montoient à la valeur de cent carols de roupies ; les perles seules furent estimées vingt carols de roupies, et l'on trouva dans les appartemens des femmes du serail, jusqu'à dix carols d'or ou d'argent monnoyés.

Le pillage et le massacre ordonnés à la prise de Delhy font horreur à raconter. On força ceux qui avoient échappé au massacre et à l'incendie, de porter tout ce qu'ils avoient d'or et d'argent, à la citadelle : à toutes les heures du jour et de la nuit on y apportoit des richesses immenses ; elles y étoient amoncelées, et formoient comme autant de montagnes. Là, s'élevoit une pile de roupies d'or ; ici une seconde de roupies d'argent ; ailleurs une troisième de vases et de vaisselles des mêmes métaux,

à côté d'une quatrième de tapis de soie, d'étoffes d'or et d'argent, amoncelées, et d'autres pièces également rares et précieuses. Les mêmes amas se voyoient dans une cour du palais de Mamoulouck : cent ouvriers, pendant quinze jours, ont été occupés à faire fondre et réduire en lingots, l'or et l'argent qui n'étoient pas monnoyés, afin d'en rendre le transport plus facile. Deux lingots, percés par le milieu, et attachés ensemble avec une grosse corde, faisoient la charge d'un chameau ; on remplit cinq mille coffres, de roupies d'or, et huit mille, de roupies d'argent : ajoutez encore une inconcevable quantité d'autres coffres remplis de diamans, de perles et d'autres bijoux. Enfin on fait monter la valeur des richesses que Kouli-kan a emportées de sa conquête des Indes, à trois cent carols de roupies d'argent, ce qui équivaut à cinq milliards quatre cent millions de la monnoie de France.

L'histoire de cette révolution a été publiée en 1742, trois ans après l'événement (1). On a essayé de jeter des doutes sur sa véracité, relativement à ces calculs sur l'immense profusion de richesses tombées au pouvoir du vainqueur ; mais les critiques ont eu beau les réduire, ils ne les élèvent pas eux-mêmes à moins d'environ deux milliards. Quelque opinion que l'on embrasse, toujours restera-t-il démontré qu'aucun pays dans le monde ne peut être comparé à l'Indoustan, pour les immenses ri-

(1) A Paris, chez Briasson, en 1742.

chesses qu'il renferme en toutes espèces de productions.

Depuis les relations publiées par nos missionnaires, l'Inde a subi de nouveaux changemens politiques dont il est utile de donner une courte notice, afin qu'on puisse se former une idée exacte de l'état actuel de cette partie du monde.

Les Mahralles forment deux États ou empires séparés, l'un oriental, l'autre occidental ; ils occupent toute la partie méridionale de l'Indoustan, avec une grande portion du Décan. Ces peuples tirent leur nom de Mahral, prince du Décan, leur pays originaire. Nisum-Al-Moulouck, vice-roi de ce pays, aspire à l'indépendance ; pour réussir dans son projet, il appelle Thamas Kouli-Kan dans l'Inde. Ce féroce conquérant se rend maître de Delhy, y fait un massacre de plus de cent mille habitans, y fait, comme on vient de le voir, un immense butin, et cependant laisse Mohamed en possession du trône, et retourne en Perse, après avoir obtenu la cession de toutes les contrées sujettes de l'Indoustan, à l'ouest de l'Indus.

Les Mahralles devinrent si puissans qu'ils forcèrent le malheureux Mohamed à leur payer un tribut considérable pour arrêter leurs déprédations : ce tribut alloit, pour quelques provinces, jusqu'à la quatrième partie de leur revenu. Ce prince mourut en 1747, la même année que Kouli-Kan fut massacré par les officiers de son armée révoltée. Le fils de Mohamed régna environ six ans, pendant lesquels, ce qui restoit de l'empire mogol fut totalement

lement dissous ; les empereurs suivans n'en eurent guères que le nom. Parmi tant de troubles et de révolutions, les Mahrattes ayant acquis de nouvelles forces, formèrent le projet de chasser Abdallah, successeur de Thamas Kouli-Kan, et de rétablir l'ancien gouvernement de l'Indoustan, c'est-à-dire, de s'en rendre maîtres : les deux partis se livrèrent, en 1761, un sanglant combat dans lequel les Mahrattes furent défaits avec une grande perte.

Cette victoire rendit Abdallah maître d'exercer un pouvoir illimité à Delhy. L'empereur légitime Chah-Alem, après un grand nombre d'événemens, se mit sous la protection anglaise pour éviter de tomber au pouvoir de Abdallah. Les Anglais se servirent de son nom et de son autorité pour sanctionner leurs droits aux conquêtes qu'ils avoient faites dans le Bengale. La puissance anglaise, dans l'Inde, est due principalement à la victoire éclatante que le lord Clive, général de l'armée dans l'Inde, remporta en 1757, et à celle que gagna sire Hector Munro à Bouxar, en 1764, sur Soujah-Dontah et sur Cossim-Aly, nabab de Bengale. On peut juger de l'état où est l'art militaire chez les Indiens, par l'infériorité du nombre d'hommes avec lesquels ces victoires furent obtenues : à la bataille de Bouxar, toutes les forces anglaises ne passoient pas sept mille hommes, dont il n'y avoit que douze cent qui fussent européens. La victoire de Plassey qui fut décisive, fut gagnée par une armée de trois mille hommes, dont neuf cents seulement étoient tirés de l'Angleterre.

Chah-Alem, qui n'étoit empereur que de nom, fatigué de sa dépendance, se jeta entre les mains des Mahrattes de Pounah, qui lui promirent de le rétablir sur son trône. De nouvelles perfidies mirent le comble à ses malheurs; il est tenu maintenant comme prisonnier d'État, à Delhy, par *Scindia*, chef de la nation des Mahrattes occidentaux.

C'est en 1742 et 1743 que les Mahrattes des deux États, l'un oriental, l'autre occidental, se réunirent pour entreprendre l'invasion du Bengale, avec deux armées, composées chacune de quatre-vingt mille hommes de cavalerie. Ces peuples firent d'abord de grandes conquêtes, soit dans le Bengale, soit dans les États voisins; mais la défiance qui se mit dans la suite entre eux et Abdallah, fut cause de leur chute et de leur ruine; ils se déclarèrent la guerre. La fameuse bataille de Panniplu mit fin aux prétentions que les Mahrattes, comme Indous, avoient à l'empire universel de l'Indoustan, qu'ils disputoient alors (en 1761) aux Mahométans.

La guerre survint ensuite entre les Anglais et les Mahrattes : une brigade de l'armée du Bengale étant arrivée au secours des Anglais, ils se rendirent maîtres des plus belles parties de Guzaval et du Concan; ils soumirent tout le pays depuis Amédabad jusqu'à la rivière de Penn; les provinces intérieures, jusqu'aux pieds des monts Gants; et du côté d'Oude, la province de Gohond ainsi que d'autres districts, et la fameuse forteresse de Gouahor.

En 1780, les Anglais qui étoient en guerre ouverte avec Hayder-Haly, jugèrent qu'il leur seroit

plus avantageux de conclure la paix avec les Mahrattes, et de détacher de la confédération, Scindia, le chef le plus distingué de cet État. Cette paix fut conclue en 1783; on rendit toutes les conquêtes faites pendant la guerre, à l'exception de Salselle et des petites îles situées dans le golfe qu'elle fait avec le continent. Des guerres intestines désolèrent ce pays jusqu'en 1803, et des nouvelles parvenues en Europe, à cette époque, nous apprirent que le prince de Pounah avoit été obligé de prendre la fuite pour éviter de tomber entre les mains d'Holkar, chef des Mahrattes occidentaux, avec lequel il étoit en guerre. Le gouvernement de Bombay accorda une retraite au prince fugitif.

Bombay dont la capitale porte le même nom, appartient aux Anglais; c'est un district dans le territoire des Mahrattes de Pounah; il se compose de plusieurs îles. Salselle, enlevée aux Mahrattes, en 1773, a près de cinq lieues carrées; elle est célèbre par des temples souterrains creusés dans le roc. La ville de Bombay, ville très-considérable, est défendue par une citadelle très-vaste et très-forte; les Anglais ont dans cette ville, un chantier et un arsénal pour la marine. C'est encore le siége d'une cour composée d'un gouverneur général et de plusieurs conseillers; elle a l'intendance de toutes les possessions britanniques situées sur la côte de Malabar, et qui aujourd'hui sont très-considérables.

ROYAUME OU PROVINCE DE MADOURE.

Cette province, aussi étendue que le Portugal, peut mettre sur pied cent mille hommes d'infanterie, et vingt mille de cavalerie ; elle est bornée par le Carnate propre, le Tanjora, le golfe de Manaur, et les royaumes de Travamore et de Mysore. Madouré, la ville capitale, est située au 96e deg. de longitude, et 10e de latitude : cette ville est environnée de deux murailles, dont chacune est flanquée de tours carrées avec des parapets. La citadelle dont la forme est aussi carrée, est entourée d'un fossé large et profond, avec une escarpe et une contrescarpe très-fortes : au lieu de glacis, on voit de belles rues qui répondent aux quatre côtés de cette forteresse ; les jardins qui bordent ces rues sont grands, et plantés de beaux arbres. L'intérieur de la citadelle se divise en quatre parties ; on voit à l'est et au sud ; le palais du roi ; c'est un labyrinthe de rues, d'étangs, de bois, de salles, de galeries, de colonnades et de maisons : on prétend que ce palais a été bâti sur les dessins d'un Européen. A l'entrée, se trouvoit une longue galerie, soutenue par vingt grosses colonnes de marbre noir, bien travaillées ; de là, on passoit dans une vaste cour, où l'on voyoit quatre corps de logis qui répondoient aux quatre points cardinaux ; au milieu de chacun de ces bâtimens s'élevoit, à une grande hauteur, un dôme chargé d'ouvrages de sculpture. Dans la seconde partie de la forteresse, est le temple de

Chaconadon, idole adorée au Madouré : la pagode est environnée d'une triple muraille, et de plusieurs allées de grands arbres. A l'entrée des quatre principales portes du temple, on trouve quatre grandes tours : ces portes ont dû coûter des sommes incalculables. Le reste de l'aspect intérieur de la citadelle est partagé en plusieurs rues, en places publiques et en étangs.

Tritchinopoli est une autre ville très-considérable de cette contrée; on évalue sa population à trois cent mille ames; sa forteresse est la plus grande de toutes celles que l'on voit depuis le cap Comorin jusqu'à Golconde : les Indiens la regardent comme étant imprenable; elle a une double enceinte de murailles, flanquées de soixante tours carrées, éloignées les unes des autres de quatre-vingt à cent pas. Il y a en outre dix-huit tours plus grandes encore, et où l'on met les provisions de guerre et de bouche qui n'ont pu entrer dans l'arsenal. Cette ville renferme plusieurs places publiques et plusieurs bazars; le palais du prince, quoique magnifique, le cède cependant en grandeur et en beauté à celui de Madouré.

Les catholiques avoient deux églises à Madouré; mais les Mysoriens qui se sont rendus maîtres de cette ville, les ont renversées. Le christianisme a fait de grands progrès dans cette contrée : la mission tenue par les Jésuites étoit très-florissante; on comptoit dès-lors dans cette province, jusqu'à cent cinquante mille chrétiens et au delà.

Les Anglais se sont emparés de Madouré en 1757; ils en tirent des revenus considérables.

Le Carnate, autre province de l'Indoustan, est aussi tombée en la possession des Anglais : les revenus du nabab étoient évalués à trente-six millions de francs, sur quoi il payoit à la compagnie anglaise des Indes orientales, un subside de quatre millions, pour la défense de l'état militaire.

En 1801, la compagnie anglaise envahit la souveraineté de cette contrée par des actes arbitraires, et une révolution que la postérité pesera dans la balance de l'honneur et de la justice. Le nabab Walajah étoit redevable à cette compagnie de son élévation au trône; en reconnoissance, il fit don aux Anglais d'un territoire de cinquante milles d'étendue autour de Madras. Nouveau traité en 1792, dans lequel son indépendance, et celle de ses héritiers, est reconnue et confirmée.

Son successeur, Mahomet-Aly, monta sur le trône en décembre 1796, et mourut le 31 juillet 1801. Dix jours avant sa mort, un corps de huit cents hommes, envoyés avec un train d'artillerie considérable par le gouvernement de Madras, s'empara des jardins et du palais du nabab. A peine ce prince avoit rendu le dernier soupir, que les Anglais produisirent une sommation, pour exiger que le prince son fils, et désigné son successeur par testament, remît la souveraineté entière du Carnate à la compagnie qui, à cette condition, lui assureroit à lui-même un établissement considérable. Il falloit colorer cette odieuse violation des traités : cette prétention étoit fondée sur le résultat d'une accusation portée contre le feu nabab; on lui reprochoit d'avoir entretenu une correspon-

dance criminelle avec Tipport, sultan, et on soutenoit, qu'en conséquence, Mahomet-Aly avoit perdu le droit de faire un testament : le fait fut nié en vain par Hussein-Aly et ses ministres. Aly, subjugué par une force irrésistible, offre de céder à la compagnie la quantité de pays suffisante pour remplir les subsides qui lui étoient dus; les provinces de Palnaud et d'Oughote, et celles de Madouré et de Tinevelly devoient être comprises dans cette cession : le prince bornoit ses vœux à obtenir, de la justice de la compagnie, que la souveraineté, complète du reste, lui fût assurée et garantie ; cette proposition fut rejetée avec dédain. Enfin, le 31 juillet, une salve d'artillerie du fort S. Georges, annonça que le neveu du dernier nabab étoit, au lieu de son fils, élevé à la souveraineté du Carnate; et en même temps, on publie un ordre général du gouvernement, par lequel on déclare que ce prince avoit fait la cession formelle de ses États, à la compagnie des Indes orientales. Il y a tout lieu de croire que cette compagnie aura pris tout ce qui se sera trouvé à sa bienséance, pour ne laisser à ce nouveau souverain que le reste du Carnate, dont elle n'aura pas voulu s'emparer.

Tableau des monnoies dont on fait usage dans ce commerce de l'Inde.

Monnoies de l'Inde.

	liv.	s.	d.
La roupie d'or......	42		
Roupie d'argent.....	2	8	
La pagode à 3 figures.	9	12	
—— à l'étoile......	8	8	
—— de Portonovo..	7	4	
—— de Négapatnam.	7	4	
—— de Mangalore..	9	12	
—— ancienne......			
Le demi-fanon......		8	
Le fanon de Pondichery...........		6	
—— de Madras....		8	
Le double fanon de Pondichery......		12	
—— de Trinquebar.		12	
Fanon d'or de Négapatnam..........		7	6

Monnoie de France.

	s.	d.
Fanon d'or de Négapatnam...............	7	6
—— de Paliacate.......	9	
—— de Mangalore......	9	
—— de Tiroupadi......	9	
—— de Madouré.......	7	6
—— de Doulondourpoté.	9	
—— de Latchimi-Devi..	12	
—— de Batal Chipoté...	15	
—— d'Alingeri.........	6	
—— d'Areni...........	12	
—— d'Oscar Paleon.....	12	
Le doudon de Madras...		1
—— de Bombay.......		1
—— d'Acot..........		6
—— du Tanjore........		6
—— de Madouré.......		6

Il faut 20 doudons de Pondichery pour un fanon, ou six sols.

On compte aussi dans l'Inde par roupies *sikah*, par laks, par krors, par arribs.

La roupie sikah = cinquante sols.

Le lak fait....... 100,000 liv.

Cent laks font.... 1 kror (10 millions).

Cent krors valent.. 1 arrib (1 milliard).

On compte dans l'Inde, le chemin par koss, et chacune est évaluée trois quarts de lieues.

Souveraineté du Décan.

Ses domaines avoient pour le moins une étendue de cent quarante lieues de longueur sur cent de lar-

geur; mais depuis la cession faite aux Anglais, du Circar de Guntour, ses possessions ne s'étendent plus jusqu'à la mer.

Le souverain de ce pays eut long-temps un corps de Français à son service; les Anglais en conçurent de la jalousie. Lord Mornington partit du Bengale en 1798, et marcha vers la capitale du Décan: d'autres troupes britanniques se réunirent à lui. Les Anglais investirent le petit camp des Français qui, forcés par la supériorité du nombre, furent obligés de céder; on les envoya à Calcutta. La compagnie conclut ensuite un traité avec le nizam ou prince du Décan, et il fut stipulé que ce prince ne permettroit à aucun Français de résider à sa cour, ni de servir dans son armée.

Pondichery ou Pontichery, ville considérable de l'Indoustan; elle est située au 97e degré de longitude, et 11 deg. 55 min. de latitude: son plan est carré, et a plus d'une lieue de circuit; les rues en sont tirées au cordeau, toutes d'une belle largeur; la rue principale a une demi-lieue de long. Toutes les maisons sont contiguës, et n'ont qu'un étage; celles des Européens sont bâties de briques, les autres, de terre glaise cuite au soleil.

Il y a plusieurs cours spacieux, tous plantés d'arbres; c'est à leur ombre bien ménagée, que se fabriquent ces belles toiles qui font l'objet principal et très-important de son commerce. Des plates-formes élevées dans ces cours, servent de toits aux maisons, et c'est là que les Indiens passent la nuit, couchés sur une simple natte, et presque nuds; ils y sont forcés

par l'ardeur du climat. Pondichery étant près de la zone torride, il y fait excessivement chaud. Par un des plus singuliers phénomènes de la nature, il n'y pleut que sept à huit jours au plus dans l'année, ce qui arrive régulièrement vers la fin d'octobre.

On regrette qu'une si belle ville n'ait point de port; elle a seulement une rade commode, mais où les vaisseaux ne peuvent arriver, la mer n'ayant jamais plus de deux pieds de flux dans cet endroit : il faut aller porter et chercher les marchandises dans des bateaux, à la distance d'une lieue. Rien n'y manque d'ailleurs du côté de l'aisance et de la douceur de la vie; on y fait, à un prix très - modique, fort bonne chère en grosse viande, en volaille, en gibier et en poissons, et les environs produisent d'excellens fruits : le meilleur ouvrier ne gagne pas plus de deux sols par jour, et ce gain modique lui suffit pour fournir à la subsistance de sa famille.

Le riz croît en abondance dans ce pays. Comme ce grain ne vient que dans l'eau, les Indiens, qui sont tous très-laborieux, creusent dans les champs, de distance en distance, des puits de dix à douze pieds de profondeur, et ils mettent sur le bord une espèce de bascule, avec un seau d'un côté, et un poids de l'autre : un homme se tient debout au milieu de la bascule qu'il fait aller, en appuyant alternativement un pied de chaque côté; un puits n'est pas plutôt tari, qu'il passe à un autre, et ainsi successivement pendant tout le jour. Les Indiens sont fort adroits à ménager et à distribuer l'eau qu'ils conservent dans la saison des pluies, ou après le déborde-

ment des rivières, non seulement dans des puits et dans des citernes, mais encore dans des étangs, et même dans des lacs qu'ils creusent de leurs propres mains.

On fait à Pondichery des guinées bleues et blanches, des garas, des toiles peintes, des mouchoirs communs, des basins, des organdis, des strakosques, des tartacelanes, et autres mousselines de basse qualité: on en tire aussi une grande quantité des provinces indiennes qui l'avoisinent. La nouvelle compagnie des Indes y avoit établi une direction de ses affaires, à laquelle tous ses comptoirs étoient subordonnés. Le gouvernement pouvoit retirer cinq cent mille livres de revenu de Pondichery et de ses dépendances; mais les frais de souveraineté absorboient presque toute cette recette.

La population de Pondichery étoit évaluée à soixante-dix mille ames, en 1761, lorsque les Anglais s'en emparèrent : on prétend qu'en 1778, elle étoit réduite à trente-cinq mille.

A l'époque de 1761, où les Anglais ont pris cette ville sur les Français, ils l'ont presque entièrement détruite. Par le traité de Vienne, en 1763, ils ont rendu l'emplacement, repris encore par eux en 1778, et rendu de nouveau en 1783. Enfin la guerre ayant éclaté en 1793, entre la France et l'Angleterre, les Anglais se sont emparés de tous les établissemens que la France possédoit dans l'Inde : l'inexécution du traité d'Amiens doit faire présumer qu'ils en sont restés les maîtres.

Les prêtres des missions étrangères et les capu-

cins, ont des habitations à Pondichery, et les Jésuites y avoient une maison composée de douze ou quinze religieux, dont les uns montroient à lire et à écrire, et les autres donnoient des leçons de mathématiques.

Les Anglais, habiles à tirer parti de toutes les circonstances, et sentant bien l'importance des missions, et la nécessité de les entretenir, offroient de grands avantages aux prêtres français réfugiés en Angleterre dans les temps de terreur de la révolution, pour les engager à passer dans les Indes : leurs pressantes sollicitations eurent peu de succès. Pour ne point aigrir et indisposer les Anglais par une résistance absolue, à une malheureuse époque où l'asile donné à une multitude de Français, étoit leur seule ressource, environ une quinzaine d'ecclésiastiques se déterminèrent à accepter les offres qui leur furent faites, mais encore à la condition expresse, qu'ils auroient la liberté de repasser dans leur patrie, aussitôt qu'il plairoit à la Providence de leur en préparer les moyens.

L'existence politique et le pouvoir des Français commencèrent d'une manière très-brillante, en 1749, sous le gouvernement de M. Dupleix, à Pondichery. Les Français étoient parvenus à rétablir sur son trône le Soubah-Dar du Décan : la reconnoissance sembla d'abord leur assurer une influence considérable dans le conseil de ce prince, mais bientôt une intrigue de cour renversa les espérances qu'ils y avoient fondées; les Français furent expulsés, forcés d'effectuer leur retraite à travers un pays ennemi, et parvenus, après beaucoup de fatigue, à Hydrabad, ils s'y fortifièrent,

et attendirent un renfort de Masulipatam, qui étoit à soixante lieues de là. Une négociation s'ouvrit; sur ces entrefaites, M. de Lally, qui vouloit réunir sur un seul point toutes les forces françaises, rappela M. de Bussi dans le Carnate : le Soubah-Dar se trouva par là le maître d'accepter les propositions des Anglais.

Les Circars, dont on parlera plus bas, restoient encore à la France, mais le colonel anglais Clive, s'en empara en 1759, et tout moyen de faire la guerre dans le Carnate se trouva enlevé; la France perdit ainsi toutes ses possessions dans cette contrée, et dans les autres parties de l'Inde.

Lally revient en France ; les colons le dénoncent à l'indignation publique, et au gouvernement français qui le fit mettre en jugement; Lally fut condamné à mort et décapité. Son fils, M. de Tolendal, entreprit de venger la mémoire de son père, et il obtint que le procès seroit revisé. Ses mémoires, écrits avec beaucoup de force et de chaleur, furent répandus avec profusion, et lus avec avidité; tout le monde, dit Voltaire, avoit le droit de tuer Lally, excepté le bourreau. Ce trait lancé contre les juges, retomboit sur l'accusé, en refroidissant l'intérêt que Voltaire vouloit inspirer pour sa justification; l'opinion publique est partagée, et par là nous impose la loi de ne porter aucun jugement pour ou contre.

Goudelour : cette ville est située à huit ou neuf lieues de Pondichery. On trouve dans ce canton de l'Inde, trois villages qui, avec la forteresse et la ville, forment une population de soixante mille habitans :

leur occupation est de teindre en bleu, ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, et de fabriquer, pour un million cinq cent mille francs de basins, qui sont les plus beaux de l'Univers. Les Français y avoient une factorerie; cet établissement a été ravagé en 1758, et il n'y a pas lieu de croire qu'il ait été relevé depuis.

Négapatnam : on trouve cette ville à vingt-trois lieues de Pondichery; c'est le centre où se réunissent les toiles blanches, bleues, peintes, imprimées, fines et grossières, que la compagnie hollandaise tire pour sa consommation d'Europe ou des Indes.

Les Circars ou les Serkars sont cinq cantons réunis, qui forment une langue de terre d'environ cent vingt lieues, sur une largeur de six à vingt-cinq lieues : ce pays est d'une défense facile, ayant pour boulevarts de vastes forêts, une chaîne de montagnes, et de l'autre côté, la mer. Le Soubah du Décan avoit donné les Circars aux Français, en 1753; les Anglais les leur enlevèrent en 1766 : on évaluoit alors le revenu de ces districts réunis, à quarante-trois lacs de roupies. La principale ville est Masulipatnam, où les Français avoient une loge de commerce : les Anglais la regardent moins comme un marché où l'on peut faire des acquisitions considérables, que comme un marché où ils peuvent vendre beaucoup. A cet avantage, se joint un autre non moins important, celui de tirer du profit net du sel et des douanes, plus de cinq cent mille roupies.

LE BENGALE.

La province de Bengale, est, sans contredit, une des plus riches contrées de l'Inde, et avant sa réunion à l'empire mogol, elle formoit un royaume considérable; elle est bornée au nord par les États du Dez-Rajah, dans le Boutan; à l'est par l'empire Birman; au sud par le golfe auquel elle a donné son nom, et à l'ouest par les États des Mahrattes.

La nature a tout fait pour sa défense naturelle, une barrière formidable de montagnes, des forêts impénétrables, des rivières et des landes immenses; au sud, pour boulevart, des côtes maritimes que des bas-fonds rendent inabordables : l'étendue de ces côtes est de près de cent lieues, et on n'y trouve qu'un seul port dont l'accès est difficile.

A la sûreté de cette province se joint une fécondité de productions en tout genre, et dont l'énumération fatigueroit la mémoire : du blé, du riz, du sucre, du coton, la soie, la gomme, le musc, le borax, le sel, le salpêtre; un nombre infini de bestiaux, des bœufs, des vaches, des brebis, des chèvres et des boucs; peu de chevaux, et moins estimés que ceux de Perse; la volaille, les gibiers y abondent; les rivières fournissent d'excellens poissons, et les côtes de la mer n'en donnent pas moins.

Le Bengale fournit du riz à Goa, au Malabar, à Siematra, aux Moluques et à toutes les îles de la Sonde; cette denrée ne s'y vend que quatre deniers la

livre : la cassonade de cette province se raffine en Hollande ; la livre de salpêtre vaut trois sols, et se vend en Europe, de seize à dix-huit sols. Il sort, tous les ans, du Bengale, trois ou quatre mille coffres d'opium, chaque coffre pèse trois cents livres, et se vend de cinq à six cents francs.

Le Bengale fournit des pierres précieuses en grande quantité, telles que les diamans et les rubis : les diamans se tirent d'une rivière appelée *Ganit ;* elle sort des montagnes du côté du sud, et perd son nom dans le Gange ; c'est du Ganit que se tirent toutes les belles pointes de diamans qu'on nomme *pointes naïves*. On pèse les diamans de Sumelpour par ralis ; le ralis forme les sept huitièmes d'un carat, c'est-à-dire, trois grains et demi.

C'est vers la fin du mois de décembre, et après les grandes pluies, que l'on cherche les pierres précieuses ; on attend quelquefois que l'eau se soit éclaircie, ce qui arrive tous les mois de janvier. On voit, au commencement de février, sortir de Sumelpour et des villages voisins, environ huit mille personnes, de tout âge et de tout sexe ; les plus expérimentées examinent le sable de la rivière. Les pierres appelées par les Européens *pierres de tonneres*, sont le signe qui indique les endroits où l'on doit trouver les pierres précieuses ; alors on travaille à tirer ce sable où l'on a cru que ces pierres devoient se trouver.

Les manufactures et l'industrie sont en grande activité dans cette province : il seroit trop long d'entrer dans les détails ; on jugera de leurs richesses par Durca, qu'on peut regarder comme le marché général

général du Bengale pour les marchandises de soie et de toiles; les plus importantes sont les mousselines unies, rayées et brodées : la broderie fait une branche considérable de commerce; l'industrie, à cet égard, y est portée à une grande perfection.

Les orfévres du Bengale travaillent avec une grande délicatesse en filigrane; ils imitent parfaitement les ouvrages d'Europe : on peint en fleurs, et on dore fort bien sur le verre. On trouve au Bengale des vases propres à rafraîchir l'eau, et qui ont au plus l'épaisseur de deux feuilles de papier collées ensemble. Il s'y fait une grande quantité de petite poterie noire et rouge, de terre sigillée, la plus fine et la plus déliée possible.

Les plus riches magasins des Indes sont dans la province de Bengale; diamans, brocards, étoffes de soie de toutes espèces, tapis, bois, ambre, café, confitures exquises, indigo, opium, drogues médicinales, enfin tout ce qu'il y a de plus précieux dans les îles et dans le continent de l'Inde. Dacca fournit les plus belles broderies des Indes, en or, en argent et en soie. Généralement parlant, les meilleures mousselines viennent du Bengale; les meilleures toiles de coton, de Pondichery; les plus belles étoffes de soie à fleurs d'or et d'argent, de Surate.

Huit millions de roupies payoient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations européennes. Depuis que les Anglais se sont rendus maîtres de cette riche contrée, celle-ci a vu augmenter ses exportations et diminuer sa recette, parce que les conquérans ont enlevé une plus grande

quantité de marchandises, et qu'ils ont trouvé de quoi les payer dans les revenus qu'ils levoient sur le pays. Aujourd'hui les Anglais sont à peu près les seuls qui font le commerce du Bengale.

Il paroît que le total annuel des revenus territoriaux de la compagnie anglaise des Indes orientales, y compris les douanes, les salines, etc., est de près de cinq millions de livres sterlings, c'est-à-dire, de plus de cent millions de francs.

On ne comprend pas dans cette somme, les subsides que lui paye le nabab d'Oude, ainsi que le Carnate et le raja de Tanjore : on évalue à une somme de six millions sterlings, le produit total des marchandises des Indes orientales et de la Chine, importées en Angleterre.

Les villes les plus importantes qu'il y ait dans le Bengale, sont Mourched-Abad, Dacca, dont nous venons de parler, Chandernagor et Calcutta.

Mourched-Abad étoit, avant la conquête des Anglais, la capitale des provinces du Bengale; aujourd'hui elle est presque toute en ruines. Tout près de cette ville est *Cossim-Bazar*, qui fut, dans tous les temps, la résidence des différens facteurs européens, parce que cette petite ville est placée au centre de leur commerce.

Chandernagor est située au 106e degré de longitude, et 26e de latitude nord, de Calcutta; elle est bâtie sur la rive occidentale du Gange, qui forme un port excellent dans cette partie de son cours. Cette ville est assez grande et assez belle; son territoire n'a guères qu'une lieue de circonférence : on y

fabrique une grande quantité de mousselines rayées et de mouchoirs des Indes.

Calcutta se trouve à 88 degrés de longitude et 22 et demi de latitude. Cette capitale du Bengale est bâtie sur la rive occidentale du Gange, à trois lieues de la mer ; elle n'a guères plus d'un siècle d'existence : sa forteresse est la plus sûre et la plus régulière de l'Inde, mais trop étendue ; les frais pour son établissement sont portés à cinquante millions de France.

Le commerce de cette ville est considérable, et consiste en sel, sucre, opium, en mousselines et en soie, qui forment, avec les toiles peintes, une grande partie des objets qu'on exporte en Europe.

On évalue jusqu'à cinq cent mille habitans la population de Calcutta. La ligne des bâtimens qui environnent les deux côtés de l'esplanade du fort, est des plus magnifique ; ces bâtimens sont séparés les uns des autres, ce qui ajoute beaucoup à la beauté extraordinaire de leur aspect ; ils sont décorés par de grands portiques avancés, ou entourés de colonnades, ce qui les fait ressembler à des temples d'architecture grecque ; les maisons de plaisance des plus riches habitans sont entourées de beaux jardins.

On voit à Calcutta un curieux mélange de coutumes européennes et asiatiques ; les carrosses, les cabriolets, les voitures légères de toutes sortes, se mêlent et se confondent dans les rues avec les palanquins des naturels du pays ; les faquirs s'y montrent sous plusieurs espèces, et on y voit passer différentes processions d'Indous.

Il y a peu d'années que M. Williams Jones y a établi une société savante qui s'occupe de rechercher les antiquités de l'Asie, et plus récemment encore, M. de Wellesley y a fondé une Université où l'on enseigne la plupart des sciences, et particulièrement les langues orientales, l'arabe, le persan, le sanskrits, la langue indoue, qui est celle particulière au Bengale, et encore la télinga, celle des Mahrattes, et plusieurs autres.

Outre les roupies d'argent et celles d'or qui valent chacune quinze roupies d'argent, on se sert au Bengale d'une petite monnoie, formée de petits coquillages appelés *cautis*, et qui valent plus ou moins, suivant leur rareté ou leur abondance : il s'en consomme, par an, au Bengale, environ deux mille tonneaux; cette monnoie est d'usage pour les besoins du peuple.

Le change courant de la France avec le Bengale, étoit de cent écus de soixante sols pour cent vingt-cinq roupies : on peut dire que, dans le Bengale, les roupies sont plutôt marchandise que monnoie.

C'est la compagnie des Indes qui possède la souveraineté du Bengale.

Gouvernement : l'administration du Bengale et de ses vastes dépendances, est, depuis 1773, composée d'un président et de quatre conseillers; le gouverneur dirige toutes les affaires civiles et militaires, ainsi que celles du Bahar et d'Orixa; il surveille les gouvernemens de Madras, sur la côte de Coromandel, et de Bombay, sur la côte de Malabar, ainsi que les établissemens de l'île de Sumatra : il a, outre cela, une

cour de judicature qui prononce sur toutes les affaires ecclésiastiques, criminelles et civiles, relatives à la marine. Le conseil suprême de Bengale est soumis à la cour des directeurs de la compagnie des Indes qui siége à Londres.

Les Indous se régissent d'après leurs propres loix.

L'état militaire est toujours sur un pied respectable au Bengale; il varie selon la position des affaires : il est ordinairement, en temps de paix, de dix mille Européens, et de cinquante-deux mille hommes d'infanterie, qui sont des naturels du pays, et connus sous le nom de *Cipayes*. Les Anglais prétendent que vingt mille Européens sont plus que suffisans pour tenir tête à deux cent mille Indous.

DU JAGHIRE OU TERRITOIRE DE MADRAS.

Ce territoire forme environ cent huit mille sanglais, le long de la mer, et quarante-sept pour leurs terres intérieures, dans leur plus vaste étendue : ses bornes sont le lac de Paliacate, Alemparoë et le canton de Conjeverum; il passe pour rapporter un revenu de trois millions sept cent cinquante mille livres par an.

La ville de Madras, que l'on appeloit autrefois le *fort Saint-Georges*, est située au 102e degré de longitude nord, et 13 degrés de latitude nord : il y a environ un siècle qu'elle fut bâtie par William Langhorne. La ville et le territoire, qui ont environ cinq

lieues de circonférence, contiennent deux cent cinquante mille habitans qui sont presque tous nés aux Indes. On distingue parmi eux quatre mille chrétiens; les autres habitans sont de différentes castes, et de différentes religions.

La ville est divisée en trois parties; la première, qui retient le nom de *fort Saint-Georges*, est habitée par huit à neuf cents Anglais; la seconde, appelée la ville *Noire*, est la résidence des Juifs, des Arméniens, des Maures et des marchands indous les plus riches: au dehors est un faubourg où vit le peuple, et à peu de distance se trouvent deux villages très-peuplés, et qui dépendent de Madras.

Les colons qui ont su mériter la confiance de la colonie anglaise, se répandent dans les pays voisins pour y acheter les marchandises dont elle a besoin. Ainsi que les autres établissemens européens situés sur la même côte, la ville de Madras n'a point de port pour y recevoir une flotte, la côte formant de près une ligne en détroit; les transports se font par des bateaux construits d'une manière à éviter les effets et les chocs violens qu'ils éprouvent, lorsqu'ils sont frappés par la vague ou par le ressac.

Les entreprises réunies de la compagnie et des particuliers qui ont la liberté de trafiquer, ont fait de Madras une des plus opulentes et des plus importantes places de l'Inde; on y occupe environ quinze mille ouvriers, à imprimer et à peindre les belles perses qui se vendent en Europe, et cette quantité considérable de toiles destinées pour les différentes échelles des mers de l'Asie: on emploie, en outre,

quarante mille personnes, à arranger, à débiter du corail, de la verroterie, dont les femmes, dans l'intérieur des terres, ornent leurs cheveux, ou forment des colliers ou des bracelets.

La présidence de Madras, qui forme son gouvernement, a toujours à sa solde une armée de trois à quatre mille Européens, et de quinze à dix-huit mille Cipayes; la recette annuelle est de plus de vingt-cinq millions, somme plus que suffisante pour satisfaire, sans aucun autre secours, à toutes les dépenses de son état civil et militaire.

Madras n'est qu'à trente-deux lieues de Pondichery.

A vingt-neuf lieues, à l'ouest de Madras, on trouve Velore, poste d'une très-grande importance, et qui commande la grande route qui conduit dans le Carnate: trois forts situés sur autant de collines le rendent inexpugnable, pour une armée indienne. En 1803, les enfans de Tippou-Zaïb y étoient encore tenus prisonniers. A vingt-quatre lieues de Madras, est située la ville d'Arcot, avec une citadelle qui, considérée comme une place indienne, peut être regardée comme un fort en état de contenir les environs. Carnatique-cour et Dobby-cour, sont deux forteresses importantes dans la chaîne des montagnes, à l'ouest d'Arny.

DES COTES DE COROMANDEL ET DE MALABAR.

La côte de Coromandel, située au revers occidental du cap de Comorin, commence à la frontière du Circar, de Cicacole, et se termine à la pointe de Calymère; cette côte se prolonge du sud-sud-est au nord-ouest, en formant une parabole dont la courbure est au couchant, dans la longueur de près de quatre vingt-dix lieues communes de France, jusqu'à l'île de Goa; son commerce consiste en mousselines de diverses sortes, et qui sont presque entièrement exportées par les Anglais; le Coromandel exporte par mer, trois cent cinquante balles de toiles pour les échelles de l'Inde; et pour l'Europe, neuf mille cinq cents : ce commerce rend aux manufactures du pays, environ huit millions cent soixante mille francs.

L'Inde donne en échange au Coromandel, du riz, du blé, des dattes, des épiceries, des aromates; ces diverses marchandises sont évaluées a près de cinq millions : l'Europe lui envoie du cuivre, du fer, du plomb, des draps, du corail, ect.; le surplus se paye en métaux précieux, dont la balance, en faveur du Coromandel, est d'environ six à sept millions sterlings.

Le commerce du Malabar s'étend depuis le cap Comorin jusqu'à Surate; le poivre entre pour les deux tiers dans ce commerce d'exportation : on peut

l'évaluer de huit à neuf millions. La chute de l'empire de Mysore, et les conquêtes sur les établissemens français, ont fait tomber dans les mains des Anglais l'exploitation de presque tout le commerce extérieur du Malabar.

Il y a beaucoup de chrétiens sur toute la côte de Malabar; les indigènes de cette partie de la presqu'île, se sont répandus dans toutes les parties maritimes de l'Inde en général.

Les rivages enchanteurs de la côte de Malabar présentent, dans tout son développement, depuis Colèche, petit comptoir danois, jusqu'à l'île de Goa, des aspects ravissans, qui auroient pu fournir à Homère le modèle de ses Champs Élysées : rien n'est comparable aux vues délicieuses et pittoresques que donnent les villes, et surtout les épaisses forêts de cocotiers qui garnissent cette plage sur tous ses points; leurs palmes longues et mobiles, en se balançant, communiquent à l'air une douce agitation, dont la fraîcheur s'étend jusque sur les flots de l'Océan, que ces palmiers couvrent de leur ombre : ces mêmes voûtes de verdure couronnent les passans et rafraîchissent le voyageur ; les flots et les vagues de la mer arrosent les pieds de ces cocotiers droits et élancés, qui, au lieu d'en souffrir, semblent se fortifier des sels marins déposés sur leurs racines.

Un très-grand nombre de petites rivières arrosent les contrées de la côte de Malabar; ces rivières prennent leurs sources sur le revers occidental de la chaîne des Gates qui couronne cette plage, et qui,

dans toute l'étendue de son domaine, offre mille abris champêtres et délicieux, où se rassemblent le paon, au superbe plumage, la tourterelle jaspée des brillantes couleurs de l'iris, le pigeon paon, paré d'une robe d'azur, à l'œil bleu, épanouissant sa queue longue et marbrée de violet et de jaune; enfin le boulboul, couronné d'une hupe du plus vif incarnat : c'est le rossignol de la presqu'île; il ne ressemble point à celui de nos climats par sa robe, mais il le surpasse par l'étendue et la mélodie de son gosier.

On voit aussi sur ces rives tortueuses, des campagnes fertiles, des sites pittoresques très-variés, formés par des bois d'orangers, des sandaux blancs et rouges, des citronniers dont le suave parfum, se joignant à celui de la fleur du pendame, se répand de toutes parts, et embaume l'air au loin dans les vastes plaines que, pendant plus de cinquante lieues de cours, le Soubremani parcourt et enrichit de ses eaux douces et fécondes. Cette rivière se jette à la mer sous Mandragor, ville du grand district du bas Canara. (Voy. M. Le Goux de Flaise, vol. 1. p. 61).

DE LA VILLE DE SURATE.

Le commerce de cette ville est beaucoup plus étendu que celui de la côte de Malabar : cette ville, autrefois très-célèbre parce que c'étoit là que les mahométans de l'Inde s'embarquoient, est à deux

cent quatre-vingt lieues de Madras, et située 72 deg. 50 min. de longitude et 21 deg. de latitude nord; le port n'est point à Surate même, mais à une distance de quatre lieues.

Surate est bâtie en carré; du côté de la ville elle forme un croissant : toutes les maisons sont en terrasses et ont des jardins; la grande place est entourée de beaux édifices; le château qui la termine en fait un des plus magnifiques ornemens.

On compte à Surate jusqu'à cinq cent mille habitans, dont la plus grande partie sont des Maures, c'est-à-dire, Arabes, des Persans, des Mogols et des Turcs, professant la religion de Mahomet. Cette ville est l'entrepôt des innombrables ateliers du Guzavarate : outre le commerce considérable qui se fait dans l'intérieur du pays, une navigation très-active transporte en Perse, en Arabie et en Abyssinie, les gazes bleues et rouges de Parecipour, les tapis de soie, les toiles et les étoffes fines ou communes, unies ou rayées, blanches ou teintes, ou brochées d'or et d'argent, qui sortent des manufactures de la province. La Turquie reçoit les marchandises de Surate par l'Égypte; l'Europe en tire les schals de Cachemire. Surate envoie au Bengale sept à huit mille balles de coton brut, et souvent elle en fait passer une quantité plus considérable en Chine, en Perse et en Arabie : elle reçoit de l'Arabie des esclaves et des parfums; de la Perse, des fruits, des perles, de la gomme et du cuivre; du Malabar, du poivre et des mâtures; du Bengale, des soies écrues; de la Chine, des porcelaines; et des Anglais, des

épiceries, des draps, du fer et du plomb : la balance est en argent en faveur de Surate, d'environ vingt-cinq millions sterlings, c'est-à-dire, six cent vingt-cinq millions de francs.

ROYAUME DE MYSORE.

Notice sur Tippou-Zaïb.

Ce royaume s'étend à cent quatre-vingt lieues de longueur sur une largeur fort inégale; c'est pour les Européens le climat le plus sain de toute l'Inde : on a évalué ses revenus, sous Typpou-Zaïb, à près de cent millions tournois. A la mort de ce prince, ses possessions territoriales rapportoient au plus trente millions : ce prince, pendant les guerres qu'il eut à soutenir, entretenoit jusqu'à cent cinquante-cinq mille hommes au moins.

Hayder-Aly, père de Typpou-Zaïb, étoit fils d'un officier de cavalerie mogole ; il avoit passé son enfance à Delhy, où il se trouva lorsque Thamas Kouli-Kan s'en empara. Le raja, ou roi de Mysore, découvrant en lui une valeur et des talens extraordinaires, l'attacha à son service, le mit ensuite à la tête de ses armées, et le combla de récompenses. Hayder-Aly se servit, dans la suite, de ses bienfaits, pour se livrer à une ambition effrénée; il finit par usurper l'empire de Mysore sur le légitime souverain.

Les Anglais s'étoient emparés de plusieurs provinces de l'Indoustan. Aly conçut le hardi projet de chasser les Anglais et de leur enlever leurs conquêtes; il gagna la confiance des peuples de l'Indoustan, rassembla une armée de près de deux cent mille hommes, et se joignit à M. de Bussi qui commandoit une armée de vingt mille hommes. Hayder-Aly se présente devant les portes de Madras, et force les Anglais de conclure un traité de paix qui lui étoit favorable. Quelque temps après, la guerre se ralluma; Aly gagna des batailles, et essuya des revers; une maladie cruelle l'enleva en 1782. Typpou-Zaïb lui succéda; il avoit la valeur de son père, mais ses grandes qualités lui manquoient; ses premiers succès contre les Anglais furent suivis de plusieurs défaites dont il ne put se relever: il prit le parti d'envoyer des ambassadeurs à la cour de France. Louis XVI leur donna une audience publique; mais les circonstances ne permirent pas au cabinet de Versailles de donner de nouveau le signal des hostilités contre les Anglais: les ambassadeurs retournèrent, sans avoir rempli l'objet de leur mission.

Typpou-Zaïb s'en vengea sur eux, et fit mettre à mort, en sa présence, deux de ces ambassadeurs: le reste de sa vie fut une suite de succès et de disgraces; il périt dans un combat contre les Anglais. Les Français, ses alliés, furent obligés de se soumettre aux vainqueurs: on trouva dans la place dont les Anglais s'emparèrent, neuf cents pièces de canon; et en bijoux et pierreries, la valeur de trente millions. Les Anglais rendirent ce royaume au fils du

prince dépouillé par Aly, moyennant de gros subsides qu'ils imposèrent à ce nouveau monarque.

Bénarès, ville capitale d'un district de même nom, est située au 81e deg. de longitude, et au 25e deg. de latitude. Cette ville s'étend sur la rive septentrionale du Gange : ses principales maisons qui sont en pierres de taille et de briques, ont jusqu'à six étages; c'est la résidence d'un grand nombre de marchands très-riches. Pour la sûreté de leurs magasins, on ferme, tous les soirs, les portes de la ville avec de grosses poutres, plaquées en fer et garnies de clous, de manière que, quoique que cette ville soit sans fortifications, il seroit difficile d'y entrer. Les maisons sont situées en face les unes des autres, et elles communiquent entre elles à la faveur de petits ponts placés aux étages supérieurs. La vue de cette ville est magnifique; on la voit s'étendre sur un espace de prés d'une lieue de longueur; on y voit de très-beaux caravanserails (bâtimens destinés à loger les voyageurs).

La religion des Indous favorise le penchant à la volupté; il n'est donc pas surprenant que les mœurs y soient assez dépravées, et qu'il se trouve un assez grand nombre de courtisanes, dans une ville qui n'en est pas moins qualifiée de sainte par les naturels du pays.

C'est à Bénarès que se fait le plus fort commerce de la partie orientale de l'Inde; elle renferme des manufactures d'or et d'argent, de soieries, de satin, de gazes, et de diverses sortes d'étoffes.

Cette ville est encore célèbre pour avoir été, pres-

que de toute antiquité, le siége des sciences des bramines : elle est parmi les Indiens, dit le père Bouchet, ce qu'étoit Athènes parmi les Grecs ; c'est, suivant eux, la plus fameuse Université du monde ; on y enseigne toutes les sciences : un des plus puissans rajas de l'empire mogol y a fondé un collége pour l'éducation de la jeune noblesse.

Le missionnaire ajoute, que deux enfans de ce prince y étoient actuellement confiés aux soins des brames, et qu'ils y apprenoient, sous leur direction, la langue que l'on parle vers le nord de l'Inde, et celle en usage dans la partie méridionale.

Il y avoit peu d'étudians, et cependant plusieurs docteurs qui ont un certain nombre de disciples.

Ils s'assemblent sous de grands arbres, ou dans de beaux jardins qui sont un des principaux ornemens de cette ville.

Ce récit paroîtra bien modeste, comparé au tableau magnifique que nous trace une relation imprimée tout récemment (en 1807).

La ville de Bénarès, nous dit l'auteur de la relation, attire par son Université, plus encore que par le commerce, une population innombrable et inépuisable. Toujours croissante, cette population s'élève à plus de trois cent quatre-vingt mille ames, ce qui doit surprendre pour une ville qui n'est habitée que par des lettrés et des savans. Il est constant qu'à Paris et à Londres, le centre des talens et des arts, on seroit bien éloigné de pouvoir y trouver une égale population dans cette classe de la société.

L'Observatoire que l'auteur nous montre à Béna-

rès, est encore une merveille du monde ; c'est un édifice circulaire, un bâtiment de figure sphérique et qui représente l'Univers. On a tracé dans l'intérieur le zodiaque et les différens cercles que l'on voit dans nos sphères armillaires ; toutes les parties sont disposées dans le système de Copernic : c'étoit celui des Indous, plusieurs centaines de siècles avant que ce célèbre astronome fût connu dans l'Europe savante. Le local disposé pour les observations astronomiques, se trouve dans la partie de ce bâtiment qui est de forme sphérique ; la coupole qui lui sert de toit, a une rainure de quatre à cinq pouces de large, qui va du point correspondant au levant dans l'horizon, jusqu'à celui du couchant : cette chambre tourne sur un pivot, comme une sphère sur un axe.

Bénarès, dit le père Bouchet, est pour les Indiens un lieu sacré et divin ; c'est le séjour de leurs divinités. Ramen et les plus célèbres hermites, ont accompli leur pénitence dans les bois qui environnent cette ville : quiconque meurt dans cette terre si sainte, va droit au ciel. Cette ville est aussi révérée parmi les Indous, que la Mecque l'est parmi les Musulmans ; un pélérinage à Bénarès efface tous les crimes. On trouve dans cette ville plusieurs couvens de bramines ; les Indous d'un certain rang, y ont une petite pagode, et ils entretiennent un bramine pour la desservir. On a construit dans les principales pagodes, des escaliers en pierres de taille pour descendre dans le Gange, et s'y purifier par des ablutions ; c'est la grande dévotion des Indous.

Le

Le centre de la dévotion publique est un temple de pierres peintes en rouge, et très-élégamment sculptées en dehors comme en dedans.

L'idole renfermée dans l'intérieur du temple, est une pierre noire cylindrique, nommée *Sib* ou le grand dieu; c'est le *Phallus* des Égyptiens. En entrant dans le temple, on allume une lampe et on fait brûler de l'encens, on pose des présens devant l'idole, on verse sur sa tête de l'eau de riz, et on y place une couronne de fleurs; les bramines retirent les offrandes, qui servent à leur nourriture. Il y a dans la pagode de *Wissouichor*, un taureau sculpté en bois, et l'on garde un bœuf vivant dans la cour du temple.

ILES PHILIPPINES.

Cet archipel, un des plus considérables de ceux que l'on connoît, s'étend depuis le 4e deg. de latitude nord jusqu'au 20e, c'est-à-dire, à près de 300 lieues du sud au nord; il a en largeur, de 180 à 198 lieues.

Le terrain des Philippines est poreux, bourbeux, et, pour ainsi dire, spongieux; cela vient de ce que les pluies y règnent pendant les trois mois de juin, juillet et août, et une grande partie de septembre; les terres sont submergées, les chemins interrompus, les campagnes changées en grands lacs : dans cette saison, on ne peut voyager que par eau; les

mois suivans, les vents du nord soufflent avec fur le long de ces côtes, et souvent il tombe le mên déluge de pluies; c'est le temps des vents d'oue et d'aval, si violens qu'ils rendent les mers furieu ses. Entre les fléaux qui affligent ces îles, un d plus redoutés est ce qu'on y appelle le *Bagnio*; c'e un vent impétueux qui parcourt presque tout l'ho rizon avec une violence si désordonnée, qu'il ne res rien sur pied.

On compte trois volcans dans les îles Philippine le plus considérable est le *Mayon* : on le voit (très-loin en mer; il sert en quelque sorte, de pha aux vaisseaux : ses explosions sont fréquentes; jette habituellement de la fumée, quelquefois (feu, du sable, des pierres; la campagne qui l'en vironne en est couverte. L'île de *Mindanao* en ren ferme aussi plusieurs dont on tire beaucoup de sou fre : ajoutez à ces fléaux les tremblemens de ter qui renversent quelquefois les édifices les plus sol des, et ouvrent des gouffres énormes.

Le soleil passe deux fois au zénith des Philip pines, et élève une si grande quantité de vapeurs que l'air devenu bientôt incapable de les soutenir les laisse retomber avec une abondance qui form des fleuves, des rivières, des lacs ou lagunes im menses.

Après cette affreuse peinture de l'état des îl Philippines, qui ne seroit pas surpris d'apprend que, malgré ces fléaux fréquens et reunis, ces îl sont une des plus belles et des plus fertiles contrée du monde? les prairies, les campagnes, les mon



tagnes y sont couvertes de bois, d'avenues et d'herbes qui entretiennent une fraîcheur délicieuse ; jamais les arbres n'y sont privés de feuilles; souvent, dans le même temps, le même arbre porte des fleurs et des fruits, dont la plupart, d'un parfum agréable, sont très-nourrissans; le tabac y vient partout très-bien. Nous n'entrerons pas dans l'énumération de toutes les productions de cette partie du monde ; il suffit pour s'en former une idée, de se rappeler ce que nous avons rapporté des productions du Bengale : à l'exception des tigres, des lions, et d'autres animaux féroces et nuisibles, qu'on ne trouve guères dans les îles Philippines, on trouve dans ses campagnes et ses rivières, tout ce que produisent les contrées les plus riches.

Les voyageurs réduisent à trois classes, les peuples indigènes de ces îles, avant la conquête qu'en firent les Espagnols : la première composée de ceux qui gouvernoient avec un pouvoir absolu ; la seconde de montagnards et de barbares, qui habitoient sur le haut des montagnes, et y vivoient en sauvages ; la troisième n'étoit ni barbare ni entièrement policée, elle vivoit séparément des autres, et paroissoit aimer le commerce. On peut y joindre une population très-répandue sous le titre de *Métis-Sanglayés;* ils proviennent d'un Chinois et d'une Indienne; on prétend qu'ils ont les traits de leur double origine : ce sont ces métis qui s'occupent de l'agriculture et du commerce.

L'Archipel a été divisé par les Espagnols en vingt-deux provinces ; Manille est la capitale de

l'île de Luçon, qui seule renferme douze provinces; la population de cette ville est de trente-huit mille habitans, dont il y a douze cents Espagnols. La plupart des habitans de l'Archipel, ceux du moins qui ont été civilisés, sont chrétiens : tous les habitans qui ont subi le joug espagnol, et qu'on fait monter à un million trois cent cinquante mille Indiens, payent depuis seize ans, jusqu'à cinquante, une capitation à leurs nouveaux maîtres, de quatre réaux, ou de deux livres quatorze sols.

C'est à Manille que les Espagnols avoient transporté, après avoir fait la conquête du Mexique, les princes de la famille des empereurs de ce royaume; la cour de Madrid leur accorda alors une pension de cinq mille piastres par an. Il y a aussi dans cette ville des négocians arméniens et des siamois, des malais, des malabares, et même des japonais. Le Parian, quartier de cette ville est habité par près de deux mille Chinois ou Sanglayes qui, chaque année, viennent de Canton dans le dessein d'embrasser la religion chrétienne; ils font la plus grande partie du commerce, et sont fort sobres et fort laborieux.

On compte à Manille beaucoup de couvens; presque toutes les maisons de la ville leur appartiennent en propriété : ils retirent du loyer un revenu très-considérable; il y a des maisons qui se louent depuis deux cents jusqu'à quatre cents piastres, (de 1000 à 2000 francs).

Le port de l'île de Luçon est bien fortifié, et très-vaste; il y a des chantiers de construction.

On donne aux Indiens de ces îles le nom de Bis-

sayes; ils sont ext;‿l' · ent vifs, gais, spirituels et adroits : ces famill quoique nombreuses, n'habitent que des maisons d'un très-petit emplacement ; tout le monde, et même les étrangers, dorment dans une même chambre, sur des nattes étendues à terre ; tout vit en parfaite intelligence, et mange au même plat. Le riz est la nourriture la plus ordinaire : comme peu leur suffit, ils sont tous dans une sorte d'abondance ; ils s'habillent aussi à peu de frais. On trouve aux Indes une espèce de figuier-bananier, dont les écorces roulées qui forment le pied, sont composées de fibres ; elles s'en séparent aisément, lorsqu'on les fait pourrir : en les ajoutant les unes aux autres, on en fait une toile très-fine ; ce fil se nomme *Abaca*.

Les Bissayes ont beaucoup de goût pour la musique, et sont extrêmement adroits de corps et d'esprit ; on ne peut assez vanter leur adresse et leur sagacité : aucun ouvrier n'est point proprement d'aucun métier, mais chaque espèce de travail est le métier de tous.

Ces Indiens sont très-charitables, et ce bon caractère s'est étendu sur les colons espagnols : il n'y a point de maisons opulentes où l'on n'élève deux et trois pauvres enfans ; ils sont nourris et vêtus comme les autres enfans de la maison : lorsqu'ils sont arrivés à l'âge d'être établis, on place les garçons dans divers emplois ; les filles sont mariées et bien dotées par leurs bienfaiteurs.

EMPIRE BIRMAN.

Cet État a pour bornes et limites naturelles, le Thibet, le golfe de Bengale, le royaume de Siam; il se divise en trois grandes provinces, Ava, Avacan, et le Pégu ou Pégou: le climat y est très-sain. Le sol des provinces méridionales est singulièrement fertile; on y trouve toutes les espèces de bois connues dans l'Inde, des bois de construction, et surtout des sapins très-beaux, en grande quantité: on y voit à peu près, tous les animaux des autres parties de l'Inde. Ce pays abonde en minéraux; il a aussi des mines d'or, d'argent, de rubis et de saphirs; et de plus, des pierres précieuses dans plusieurs parties, avec des minières de fer, de plomb, d'étain, d'arsenic, d'antimoine et de soufre, en grande abondance. Il est difficile de déterminer avec certitude sa population; il est des auteurs qui la portent à dix-sept millions.

Il n'est pas plus facile de fixer au juste les revenus de l'empire Birman; on s'en peut former une idée d'approximation, d'après la loi sacrée qui concerne les droits du souverain, et qui lui assigne le dixième de tous les produits du pays, ainsi que le dixième de toutes les marchandises étrangères qui entrent dans ses États, avec les droits de douane sur tous les objets d'importation.

Les Birmans, comme les Chinois, n'ont pas de

monnoie frappée ; l'argent et le plomb en lingots, sont chez eux les signes représentatifs des valeurs.

Les forces militaires consistent principalement dans des chaloupes de guerre ; les plus grandes ont depuis quatre-vingt jusqu'à cent pieds de long : elles portent chacune cinquante à soixante rameurs ; chaque ville considérable est obligée d'en fournir un nombre proportionné à ses moyens. Il y a quelque probabilité que la poudre à canon étoit connue dans l'Inde avant qu'elle l'ait été en Europe ; il s'est fabriqué des canons en Orient, long-temps avant l'époque où les Européens y ont formé des établissemens.

Le gouvernement politique repose sur deux bases principales : du côté du souverain, le despotisme le plus absolu ; de la part des sujets, le respect le plus profond pour le souverain qu'ils regardent comme le plus grand des monarques de la terre. On ne reconnoît aucun emploi ni aucune dignité héréditaires ; à la mort de ceux qui les possèdent, ils retournent à la couronne.

Les Birmans pourroient être considérés comme un peuple de soldats ; tout habitant est sujet à la réquisition ; les parens de chaque contrée répondent de sa fidélité et de sa conduite. En cas de désertion ou de trahison, les parens du coupable, ses enfans, son épouse même sont, par une atrocité horrible, impitoyablement traînés au supplice. Le roi a une garde régulière d'infanterie et de cavalerie ; toute cette force militaire se réduit à peu près à cette garde du sou-

pour la vieillesse, et de soins pour les malades et les infirmes; la piété filiale y est observée comme un point essentiel de religion, et un devoir sacré : on n'y voit jamais de mendians; tout homme hors d'état de travailler, est sûr d'être suffisamment aidé et secouru; mais à la guerre, ils sont féroces et barbares, n'épargnent ni l'âge ni le sexe, et portent partout le ravage et la désolation.

Les Birmans sont partagés en différentes classes; la forme de l'habillement indique la classe à laquelle chacun appartient. Il y a des punitions sévères contre quiconque usurperoit un attribut et une distinction qui seroit propre à un rang qui n'est pas le sien : les femmes qui, en général, ont de la beauté, ont aussi des parures qui les distinguent. Quand les femmes des classes supérieures vont en visite, elles portent une ceinture de soie, semblable à un long schal, qui se croise sur la poitrine, et dont les bouts, rejetés sur les épaules, y flottent avec grâce. Les femmes du peuple ne portent ordinairement qu'un vêtement fait comme une longue chemise.

Les dames birmanes teignent en rouge leurs ongles et le dedans de leurs mains; les femmes et les hommes peignent leurs paupières et leurs dents, en noir. L'habillement de cérémonie que portent les Birmans est riche, et il a de la grâce et de la noblesse; les boucles d'oreilles font partie de la parure des hommes : celles des nobles, sont de petits tubes d'or, d'environ trois pouces de long, de la grosseur d'une plume, et élargis par un bout, ce qui leur donne la forme d'un porte-voix.

La religion des Birmans est une secte de celle des Indous; ils n'adorent point Brama, mais bien *Budoka*, sous le nom de *Goudma* : ils paroissent très-religieux, et ont un nombre considérable de temples, ainsi qu'une multitude prodigieuse de prêtres, de moines ou *rhahaans*, consacrés au culte de Goudma.

Les loix des Birmans ont, ainsi que leur religion, une origine commune avec celle des Indous : il y a une union et des rapports si étroits entre ces loix et celles de leur culte religieux, que l'on ne peut séparer les unes des autres ; le code des Birmans est rempli de la plus saine morale.

La polygamie est défendue, mais il est permis d'avoir des concubines. Les mariages sont des actes purement civils, et la religion n'y entre pour rien : les funérailles se font avec beaucoup de solennités, et de grandes démonstrations de douleur.

Explication de quelques termes persans, mogols et indoustans, employés dans l'histoire de l'Inde.

Aldée, village ou ferme.

Arcate, ville capitale du royaume de Carnate ou du Carnatek. Ce royaume relève du souba du Décan, et le souverain a le titre de nabab du Carnate. De lui relèvent plusieurs petits souverains appelés, par tolérance, *nababs*, ou *rajas*; tels sont les nababs de Velour, Trichirapali, Carapen, Tanjaour, Mays-

sour, etc. Pondichery, Madras, Saint-Thomé, etc. sont dans le district de la nababie d'Arcate. Le mot d'*Arcate*, en langue *tamoule*, veut dire *six montagnes*. Les anciens rois du Carnate, qui étoient maîtres de ce poste, et qui en connoissoient l'avantage, le choisirent pour y établir leur cour.

Arian-Coupan, nom d'un village et d'une rivière, à trois quarts de lieue de Pondichery.

Azefia, nom qui, chez les Mogols, est donné au grand chancelier de l'empire, et, en cette qualité, il est le premier ministre. Nisam-Moulouk étoit *Azefia*.

Bangue, est le suc d'une plante des Indes presque semblable au chanvre : on le mêle avec l'opium et la raque; cette boisson enivrante rend furieux et insensible.

Bétel. Le bétel est une herbe des Indes, dont la feuille est large : les Indiens en mâchent, sans l'avaler, le matin, le soir, la nuit même, et en portent toujours avec eux; mais comme elle est amère, pour corriger cette amertume, on la mêle avec de la chaux, de la raque (fruit d'une espèce de palmier), du cardamome, du clou de gérofle et de la cannelle. Le bétel échauffe beaucoup, fortifie la poitrine, conserve les dents, rend les lèvres vermeilles et l'haleine douce : en le mâchant, un ouvrier peut travailler pendant deux jours, sans avoir faim, et sans avoir besoin d'aucune nourriture.

Boussola, titre de Rapogy, général des Marattes. *Rapogy Boussola* veut dire, seigneur généralissime.

Brames. Les Indiens sont partagés en plusieurs

castes ou familles, dont la première et la plus noble est celle des brames : ces brames sont les prêtres et les docteurs de l'Inde.

Buckshee. Selon Cambridge, c'est la charge du trésorier du mogol : selon M. Dow, c'est celle du capitaine général.

Carapen, nom d'une forteresse dont le gouverneur est souverain, et prend le titre de nabab de Carapex; il relève du nabab d'Arcate.

Cazena, caisse royale ou impériale.

Chandasaeb, gendre d'Aoustalikan, nabab d'Arcate; ce nom signifie *seigneur de la lune.*

Chanavaskan, nom du premier ministre ou divan de Nazerzingue.

Chelat, nom d'un habillement dont les rois et les nababs, etc. font présent à ceux qu'ils veulent honorer, aux ambassadeurs, etc.

Chopdar, officier qui répond à nos aides-de-camp, et dont les fonctions sont de porter les ordres du souverain.

Cipayes, soldats cipayes, c'est-à-dire, soldats du pays: par ce mot, on entend les Indiens à la solde des Européens.

Courou ou *Carol*, somme valant cent laks; le lak vaut cent mille roupies; une roupie d'or vaut treize roupies d'argent; la roupie d'argent vaut quarante-huit ou cinquante sols de France. Le carol s'entend des roupies d'argent, et vaut près de vingt-cinq millions.

Crore, *Kourour*, signifie cent lacks, ou dix millions de roupies.

Il y a aussi dans l'Inde des roupies d'or, mais o
en voit peu; tout l'or, de quel coin qu'il soit, es
marchandise, et se donne au poids.

Crore. M. Dow se sert souvent de ce mot pour dé
signer une mesure itinéraire; il est possible qu'il l'ai
employé au lieu de *Cosse*, mot usité dans l'Inde, qu
signifie une distance de deux mille trois cents pa
géométriques, ou une petite lieue.

Darmanchada, pavillon que les armées maures élè-
vent quand elles veulent faire savoir à l'ennemi
qu'elles demandent la paix, et qu'elles sont prêtes à
recevoir des propositions pacifiques.

Décan. Le Décan est une vaste province du Mo-
gol, contenant plusieurs royaumes : le vice-roi de
cette province s'appelle Souba; il est souverain, et
fait sa résidence ordinaire à Golconde, ou à Aureng-
Abad : on le nomme aussi roi de Golconde; il nomme
à plusieurs royaumes, ou plutôt il y met des gouver-
neurs, avec droit de succession. Tel est le nabab
d'Arcate, et d'autres qui sont pourtant souverains,
moyennant un tribut qu'ils payent au cazena du souba
du Décan.

Divan. Chez les Persans, ce mot signifie conseil-
d'État que tiennent les souverains; mais, dans l'Inde,
c'est le nom du premier ministre.

Faquirs. Les faquirs sont une espèce de dervis ou
religieux indiens, vagabonds, qui vivent d'aumônes;
ils vont quelquefois seuls, quelquefois en troupe.

Il y a aussi des faquirs pénitens, dont la mortifi-
cation la plus ordinaire est de se tenir jour et nuit

dans une posture très-gênante ; ils sont tous en grande vénération aux Indes.

Fogedar, gouverneur d'un petit district.

Gentoos, *Jentoos* ; nom par lequel sont désignés les peuples gentils et idolâtres.

Jaguier, nom de certains districts que les nababs et les rois donnent à ferme pour la perception des impôts ; ainsi ce sont des espèces d'intendances.

Jaquir, pension sur le trésor royal, qui est inséparable des titres que le souverain donne, et qui est plus ou moins grande, à proportion de ces titres.

Koulis ; ce mot signifie esclave, et on appelle de ce nom les porte-faix.

Kan. Kan veut dire *prince* ou *chef d'armée*, d'une province ou d'une ville.

Laek, signifie une somme de dix mille roupies Sicca.

Lak, somme valant cent mille roupies d'argent ; la roupie vaut cinquante sols ; le lak, deux cent cinquante mille livres.

Mouzaferzingue, fils de Satodoloskan, gendre de Nisam-Moulouk : ce mot signifie *invincible guerrier*.

Mainnavatte, est un étendard.que le grand-mogol donne à celui qu'il charge de marcher contre un rebelle. *Mainnavatte*, en indoustan, veut dire, *seigneur qui châtie les rebelles* ; c'est la plus grande marque d'honneur que le grand-mogol puisse conférer ; jamais elle n'a été accordée qu'à un prince du sang : c'est le premier général qui porte cet étendard à côté du prince.

Mansoubdar, dignité militaire qui répond à celle

de colonel de cavalerie, mais avec une autorité beaucoup plus étendue : cette dignité est plus ou moins considérable, par rapport au nombre de cavaliers que le souverain assujettit à celui qu'il en honore. Mansoubdar de mille, de deux mille, etc. : les mansoubdars, au dessus de mille cavaliers, ont de droit une forteresse, outre le jaquir proportionné à leur dignité. M. Dupleix est mansoubdar de deux mille cinq cents cavaliers ; il a une pension de cent mille roupies, et la forteresse de Villenour. M. de la Touche est mansoubdar de quinze cents cavaliers ; sa pension va à peu près à trente-cinq mille livres.

Marattes, peuples qui habitent les montagnes du Malabar qui sont derrière Goa ; on les appelle *Montagnes de Gatte* : ils ont un roi ; leur occupation ordinaire est le métier de la guerre. On peut les comparer aux Suisses d'Europe ; pour de l'argent ils servent tout le monde. La capitale de ce peuple s'appelle *Satara*.

Moulouk. Nyzam ou Nirsan s'appeloit autrefois Azefia ou premier ministre du grand-mogol ; il fut vice-roi du Décan ; il combattit un concurrent qu'il avoit : on l'appela *Moulouk* ou *Bras fort de l'empire* ; il étoit généralissime du grand-mogol, et avoit conquis plusieurs royaumes.

Nazerzingue, fils de Moulouk : il s'étoit révolté contre son père qui, en punition de sa faute, l'obligea de porter, tant qu'il a vécu, une chaîne de fer. Il s'empara, après la mort de son père, du Décan, ainsi que des royaumes de Golconde et d'Aureng-Abad.

Nabab.

Nabab. Ce nom veut dire *vice-roi;* il n'appartient au souba du Décan dans la presqu'île; mais les gouverneurs que ce souba met aux royaumes de sa domination, prennent le nom de nabab; tel est le nabab d'Arcate. Les gouverneurs des forteresses et places fortes d'autres royaumes dépendans d'Arcate, se qualifient aussi de nababs; tels sont les gouverneurs de Velour, de Trichirapali, Maduré, Maysour, etc : on les appelle autrement *raja* ou *petit roi*; ils sont tous souverains, moyennant le tribut qu'ils payent.

Omrah. Selon M. Owen Cambridge, c'est le nom par lequel on désigne les principaux officiers de l'État, qui composent le conseil du prince.

Pagode, temple des divinités des Gentils : ce nom s'applique aussi à ces divinités. Il signifie encore une espèce de monnoie, valant un peu plus de huit livres, monnoie de France.

Paravana, lettres patentes qui confirment la concession que le souverain fait de quelque titre ou dignité, de quelque pension ou de quelque terre. Le souba de Décan a donné le paravana de la ville de Mazulipatan, de l'île de Divi, et de plusieurs autres concessions d'un produit très-considérable pour la compagnie des Indes.

Patanes. Peuples.

Perguma, petit gouvernement, ou intendance.

Raja, nom qu'on donne à certains petits rois des Indes qui sont idolâtres et gentils, et qui sont sous la protection du mogol et des nababs ou gouverneurs généraux des royaumes dans lesquels se trouvent les

États des rajas : le raja de Tanjaour, le raja de, etc.

Roupie ; c'est le nom d'une monnoie, qui est *réelle* et *imaginaire*, comme en Europe, la livre, l'écu, etc. La roupie imaginaire ou numéraire, est de quarante-huit sols de France ; la roupie effective ou réelle, est de différentes sortes. L'évaluation, ainsi que le nom qu'on en trouve dans l'excellent *Dictionnaire des monnoies*, de M. Abot de Bazinghen, diffère de ce que nous allons en dire, et que nous tenons pour certain.

La roupie, que les divers princes de l'Indoustan font frapper à Bengale, à Arcote et autres lieux, s'appelle *Sicca*, quand elle sort de la Monnoie, et vaut seize pour cent au-dessus de la roupie imaginaire. C'est en roupies Sicca que se comptent et se payent tous les impôts et revenus des princes ; toutes les évaluations de M. Dow sont en cette valeur : huit roupies Sicca sont de la même valeur qu'une livre sterling ; ainsi, quelque chose de moins qu'un écu de trois livres de France. Après que la Sicca roupie a été une année dans le commerce, elle perd trois pour cent de sa valeur numéraire, quoique toujours du même poids ; on lui donne alors le nom de *Roupie Sunat*. Après la seconde année, la valeur de cette même roupie est encore baissée de cinq pour cent ; elle s'appelle alors *Arcot* roupie, et reste à cette valeur, c'est-à-dire, à huit pour cent au-dessus de la roupie numéraire. Cet agiotage singulier est un revenu que les princes et leurs fermiers se font sur le public, en refondant continuellement les espèces.

Satodoloshaw, nom du fils de Mouzafferzingue.

Salami, somme d'argent qu'un inférieur présente à son supérieur.

Schah, veut dire *roi*.

Seapoys, *Se poys*, *Cipayes*; nom des milices de l'Indoustan, qui sont à la solde des Européens.

Serpeau, présent qui consiste en habit d'usage pour la nation qui le présente.

Sing, *Zing*; surnom fort usité, qui signifie *guerrier*.

Souba, vice-roi, ou plutôt souverain : le souba du Décan.

Soubdar, officier militaire inférieur au mansoubdar.

Tan, mot qui signifie *pays*, et qui est d'usage dans tout l'Orient, l'Indoustan, le Curdistan, le pays des Indes, le pays des Curdes, etc.

Zamidar, *Zemindar*; c'est un titre qui se donne à des officiers d'infanterie et de cavalerie; il signifie aussi, quelquefois, le premier magistrat d'une bourgade ou village.

TABLEAU DU CHRISTIANISME DANS L'INDE.

L'Inde chrétienne et catholique se divise en quatre grands évêchés, Goa, Cranganor, Cochin et Saint-Thomé.

L'archevêque de Goa est primat des Indes. Le chapitre primatial est composé de chanoines européens, et de mulâtres, ce qui présente un assez singulier effet, lorsqu'on les voit au chœur, et officiant ensemble dans les cérémonies religieuses.

La cour de Portugal qui sentoit la nécessité de former un clergé national, avoit recommandé de recevoir le plus que l'on pourroit d'Indiens indigènes dans les églises et dans les communautés religieuses : c'étoit aussi le désir de la congrégation de la propagande de Rome, et qu'elle manifestoit dans presque toutes ses instructions. Le projet avoit été essayé, mais bientôt après abandonné, parce que l'on craignoit que des prêtres indiens, se livrant au caractère national, et esclaves des usages de leur pays, ne leur sacrifiassent la pureté de la foi et de la morale évangélique. Cependant, la révolution de France ayant rendu impossible l'envoi de nouveaux missionnaires, on s'est occupé de former des sujets indiens, et on est parvenu à en faire de bons prêtres et de zélés missionnaires; cet avantage est incalculable pour l'avancement de la religion (voyez M. Perrin, tom. 2, pag. 21). Entre autres établissemens de ce genre, on voit, à Pondichery, un séminaire indien, sous la direction des prêtres français des missions étrangères, et d'où il sort, chaque année, de nouveaux ouvriers apostoliques.....

Les couvens sont nombreux à Goa; chaque ordre religieux y entretient un provincial qui a plusieurs communautés sous sa dépendance.

La ville haute est formée de couvens des Dominicains, des Franciscains, des Augustins, de Jésus; de la métropole, de la paroisse de S. Pierre, du palais du vice-roi, et des maisons qui appartiennent à des particuliers.

Les bâtimens de chacune de ces communautés sont

très-spacieux, et forment presque autant de petites villes.

A peu de distance de Goa, on a bâti un couvent de demoiselles non voilées; elles peuvent se marier: on exige qu'elles fassent profession de la religion catholique, et qu'elles ne puissent épouser qu'un homme qui soit de la même religion.

La résidence de l'archevêque est au bourg de Sainte Agnès, situé sur le bord de la mer. Le bourg de S. Joseph, à une plus grande distance de la mer, renferme le palais de la chancellerie portugaise, et le grand couvent des Récollets, sous le titre de *Madre di Dios*; il a pour succursale le couvent appelé *Notre-Dame du Cap*. Cette maison est bâtie sur un promontoire qui s'avance dans la mer; le rocher qui lui sert de fondement, est la retraite des ours et des tigres: ce site est agréable et très-pittoresque; l'horizon y est de plus de quinze lieues d'étendue; l'air est vif et très-salutaire: on y envoie les malades tourmentés par les affections hypocondriaques, et on assure qu'il en est peu à qui ce séjour ne rende la santé.

En général, les églises de Goa sont bien construites et richement ornées: il n'en est presque aucune qui, dans les jours solennels, ne soit revêtue de taffetas de diverses couleurs, qui n'ait des devans d'autels et des gradins en bosse d'or ou d'argent, et dont le pavé ne soit couvert, dans toute sa longueur, de riches tapis.

L'église de *Jésus* surpasse toutes les autres en beauté et en magnificence: la chapelle où repose la

corps de S. François-Xavier, offre un beau monument d'architecture; la porte est faite d'un bois précieux; elle étoit autrefois revêtue de lames d'or. Au milieu de la chapelle, s'élève une pyramide de divers marbres, divisés en autant de blocs qu'il y a de nuances, et travaillés avec un soin digne de nos meilleurs artistes. Le couronnement de la pyramide présente aux regards, et en sculpture, les actions principales de l'apôtre des Indes, dont le corps entier, à l'exception du bras droit envoyé à Rome, est renfermé dans une châsse, et revêtu des ornemens sacerdotaux. Aux quatre coins du tombeau, on a sculpté, en bas reliefs d'un beau fini, les principales actions de la vie de l'apôtre des Indes; les figures sont de grandeur naturelle, et très-bien exécutées. Ce monument se termine en pyramide; le sommet est surmonté d'une couronne de mérepelles: les murs de la chapelle, ornés d'excellentes peintures, représentent des sujets tirés de la Bible.

La sacristie, grande comme une église médiocre, est boisée et dorée sur les moulures; elle renferme des ornemens particuliers pour chacun des Saints dont on solennise la fête. Les statues des Saints sont placées au dessus des armoires, ou bien leur figure est gravée sur la porte de chaque armoire où se trouvent les ornemens propres au culte de chacun de ces Saints.

Il est d'usage que les reines de Portugal brodent, de leurs propres mains, la chasuble destinée à couvrir le corps du saint apôtre des Indes: on fait, tous les vingt ans, l'ouverture de la châsse, et on change

la chasuble ; la vieille est envoyée à la cour, et la reine en distribue diverses portions à ceux qu'elle veut honorer de cette faveur.

S. François-Xavier a été déclaré, après sa mort, lieutenant-général ou vice-roi des Indes. Le vice-roi régnant, est censé tenir ses pouvoirs du saint apôtre, et il va, en grande cérémonie, les lui demander, avant de prendre possession de son gouvernement.

L'archevêque de Goa a environ quatre cent mille ames sous sa juridition.

Il n'est guères possible d'en supposer un moindre nombre à l'archevêque de Cranganor. Le royaume de Maduré qui est, pour le spirituel, sous la juridiction de Cranganor, s'est toujours distingué par la multitude de ses néophytes : cette mission a toujours été cultivée par des hommes apostoliques du plus grand mérite, et dont le succès a répondu à leur zèle. Les progrès de l'Évangile ne se sont point ralentis, et on comptoit encore plusieurs missionnaires dans cette partie de l'Inde, en 1780, dont un seul se trouvoit chargé de soixante mille communians.

On ne porte guères qu'à cinquante mille chrétiens ceux de l'évêché de Cochin, en y comprenant même la côte de la Pêcherie, qui est sous sa juridiction.

L'évêché de Saint-Thomé embrasse un territoire immense; il renferme sans doute, dans sa vaste étendue, au moins autant de catholiques que dans tout le reste de l'Inde. Cet évêché commence aux confins de celui de Cochin, s'étend depuis le cap Comorin, jusqu'aux bouches du Gange, et de là jusqu'à Pégu, situé aux confins de la Chine. Il gouverne tous les catholiques

sur la côte de Coromandel et sur celle d'Orixa, et renferme dans son enceinte le Carnate, dont la largeur est de vingt-cinq à trente lieues, et la longueur, au moins de cent cinquante lieues.

Saint-Thomé est la résidence de l'évêque ; cette ville n'est qu'à une très-petite distance de Madras, et à deux lieues de deux montagnes célèbres par les monumens de piété qui attirent en foule, chaque année, les anciens et les nouveaux chrétiens de l'Inde. Ceux qui habitent les montagnes du Malabar, s'y rendent de plus de deux cents lieues de loin.

Ce fut vers l'an 1551, que celle de ces élévations que l'on appelle le *petit Mont*, et qui n'étoit auparavant qu'une éminence escarpée et d'un difficile accès, commença à être aplanie pour la commodité des pélerins ; on y bâtit plusieurs églises dont les plus remarquables sont celle de Notre-Dame et celle de la Résurrection. La première, placée sur le sommet, a été fort enrichie par les Arméniens, soit orthodoxes, soit schismatiques, et on l'appelle maintenant *Notre-Dame-du-Mont*. Dès que les vaisseaux portugais ou arméniens l'aperçoivent en mer, ils ne manquent pas de la saluer par une salve d'artillerie.

On avoit placé, au dessus du grand autel, une croix d'environ deux pieds en carré : ses quatre branches sont égales ; elle peut avoir un pouce de relief, et sa surface est de quatre pouces. C'est une tradition constante et générale parmi les Indiens, soit chrétiens, soit idolâtres, que cette croix est l'ouvrage de l'apôtre S. Thomas : cette croix passe pour opérer des miracles. On voit, dans cette église, plusieurs *ex*

voto, offerts par la reconnoissance et la piété des fidèles qui ont obtenu la guérison de différentes maladies.

Huit jours avant Noël, les Portugais célèbrent, avec beaucoup de solennité, la fête qu'ils appellent l'*Expectation de la Sainte Vierge*. Un prodigequi se manifeste de temps en temps pendant cette solennité, contribue beaucoup à augmenter la vénération des fidèles pour ce saint lieu. La croix miraculeuse est une pierre de roche mal polie, dont la couleur est d'un gris tirant sur le noir : cette pierre change sa couleur successivement, paroît d'abord rougeâtre, puis devient brune et ensuite d'un blanc éclatant; enfin, se couvrant de nuages sombres et humides, elle répand une sueur si abondante, que l'eau en distille jusque sur l'autel. A la vue de ce prodige, arrivé un jour où l'air étoit très-échauffé par les ardeurs d'un soleil brûlant, un missionnaire, à la prière de plusieurs personnes considérables, et pour mieux s'assurer de la vérité, monta sur l'autel, et ayant pris sept à huit mouchoirs, il les rendit tout trempés, après en avoir essuyé la croix.

Ce prodige, rapporté par des missionnaires qui en ont été deux fois témoins, est d'ailleurs constaté par le témoignage de plus de quatre cents personnes, de tout âge et de tout état, parmi lesquelles on compte des Anglais protestans qui, après avoir examiné, avec la plus sévère attention, si ce n'étoit point là quelque prestige employé pour surprendre la crédulité des peuples, ont été contraints d'avouer que ce prodige ne pouvoit être opéré par aucun moyen naturel, et que, dans toutes ses circons-

tances, il portoit les caractères d'un effet surnaturel et divin.

Les Jésuites avoient partagé le théâtre de leur zèle en plusieurs grandes missions, dont chacune se divisoit en plusieurs centres qui reconnoissoient pour leur chef le supérieur de la principale mission. La première grande mission est celle de Maduré, qui commence au cap de Comorin, et s'étend jusqu'à la hauteur de Pondichery, vers le 12e deg. de latitude septentrionale : la seconde, est celle de Maissour, grand royaume dont le roi est tributaire du grand-mogol, et qui, placé au nord du royaume de Maduré, est presque au milieu des terres : la troisième, est celle de Carnate, qui commence à la hauteur de Pondichery, et ne reconnoît d'autres bornes, du côté du nord, que l'empire du Mogol.

MISSION DE MADURÉ.

Le Maduré (ou Madouré) est un royaume assez vaste, situé au milieu des terres dans la grande péninsule de l'Inde, en deçà du Gange : cette mission est desservie par sept Jésuites qui y travaillent avec des peines et un succès presque incroyables. Ce n'est pas trop que de porter à cent cinquante mille, les Indiens qu'ils ont convertis, et le nombre en augmente encore chaque jour.

Les premiers missionnaires de Maduré furent assez heureux pour opérer des conversions éclatantes dans

la *caste des voleurs*, en attirer beaucoup à l'Évangile, et se concilier l'estime et la vénération de ceux mêmes qui, par leurs passions, résistoient à la vérité. On donne à cette caste ce nom odieux, parce que ceux qui la composent se font un métier de voler sur les grands chemins. Quoiqu'un grand nombre se soient faits chrétiens, et qu'ils ayent aujourd'hui horreur de l'ombre même du vol, ils ne laissent pas de retenir leur ancien nom, et les voyageurs redoutent de passer dans les forêts où ils ont fixé leur habitation.

Cependant, comme les anciennes habitudes et les inclinations naturelles ne se perdent pas si vîte ni si aisément, on éprouve long-temps ces sortes de catéchumènes avant que de les admettre à la grâce du baptême; mais quand une fois ils l'ont reçue, ce sont absolument d'autres hommes; bien loin de continuer leurs brigandages, ils se montrent charitables, hospitaliers, et n'oublient rien pour engager les autres à renoncer à leur infâme profession.

A l'époque ou le père Bouchet entra dans le Maduré, la caste des voleurs s'étoit rendue presque indépendante, et fixoit elle-même le montant des impositions quelle vouloit bien payer à l'État. Le roi de Maduré venoit de mourir; un prince de ce pays, crut l'occasion favorable de s'emparer de la couronne; la caste prit parti pour lui: les voleurs réunis en troupes assiégèrent la ville de Maduré, la prirent et mirent l'usurpateur en possession; mais ces sortes de gens étant plus propres à faire un coup de main qu'à se défendre dans les formes, ne conservèrent pas long-temps leur conquête. Le *Taluvas*

(c'est le nom que l'on donne au prince qui gouverne le royaume sous l'autorité du souverain) se mit à la tête des troupes, arriva à la faveur de la nuit devant la ville, en fit enfoncer les portes, et s'en vit le maître avant que les rebelles eussent eu le temps de se fortifier, ni même de se reconnoître : une grande partie fut taillée en pièces, et le reste n'échappa au carnage que par la fuite, et en se retirant avec précipitation dans les forêts.

Les missionnaires se servirent des malheurs que cette caste des voleurs venoit d'éprouver, pour convertir un grand nombre d'entre eux; et maintenant, ajoute le missionnaire qui a écrit cette relation, il n'y a guères de lieu dans tout le Maduré, où nous soyons mieux reçus et plus en sûreté que dans le pays qu'ils habitent : si quelqu'un de ceux mêmes qui n'ont pas embrassé le christianisme, étoit assez hardi pour enlever la moindre chose aux docteurs de la loi du vrai Dieu, c'est ainsi qu'ils appellent les prédicateurs de l'Évangile, on ne manqueroit pas d'en faire un châtiment exemplaire.

Le père Bouchet, visiteur de la mission de Maduré, mit à profit ces momens précieux de tranquillité, pour donner à celle d'*Aour* tout l'éclat dont elle pouvoit être susceptible : cette mission avoit été fondée depuis près d'un siècle par les Jésuites portugais.

Comme il connoît parfaitement le génie de ces peuples, qui se laissent prendre par les sens, il résolut d'y bâtir une église assez belle pour donner de la curiosité, et y attirer les infidèles. Elle ne fut pas

plutôt achevée, qu'on venoit la voir de toutes parts, et surtout de la ville capitale, qui n'en est qu'à quatre lieues : cela donnoit occasion au père, de parler de Dieu à une grande multitude de peuple ; plusieurs se convertirent, et vinrent s'établir à Aour, qui est devenu par là une des plus grosses bourgades du royaume.

L'église est bâtie au milieu d'une grande cour ; les murailles, de distance en distance, sont peintes et ornées en dedans, de hautes colonnes qui soutiennent une corniche, laquelle règne tout autour du bâtiment. Le pavé est si propre et si bien uni, qu'il paroît n'être que d'une seule pierre de marbre blanc ; l'autel est au milieu de la croisée, afin qu'on le puisse voir de tous côtés : huit grandes colonnes qui soutiennent une couronne impériale, en font tout l'ornement ; l'or et l'azur y brillent de toutes parts, et l'architecture indienne, mêlée avec celle d'Europe, y fait un très-agréable effet. Comme cette Église est dédiée à la sainte Vierge, les chrétiens y viennent en pélerinage, de tous les endroits du royaume, et les grâces continuelles qu'ils y reçoivent, par la puissante intercession de la mère de miséricorde, animent et soutiennent leur foi qui est encore pure et en sa première vigueur.

Aour est la mission la plus considérable de Maduré, non-seulement à cause du voisinage de la capitale, mais parce qu'il y a vingt-neuf églises qui en dépendent. On n'admet les catéchumènes au baptême qu'après de grandes épreuves, et trois à quatre mois d'instruction : une fois devenus chrétiens, ils

vivent comme des anges. L'église de Maduré offre une parfaite image de l'Église naissante : on ne peut retenir ses larmes de joie et de consolation, quand on est témoin de l'empressement de ces peuples, pour entendre la parole de Dieu, de l'ardeur avec laquelle ils se portent à tous les exercices de piété, du zèle qu'ils ont pour se procurer mutuellement tous les secours nécessaires au salut, pour se prévenir dans tous leurs besoins, pour avancer, chaque jour, dans les voies de la sainteté évangélique : heureusement, pour eux, ils n'ont à combattre presque aucun des obstacles qui se rencontrent parmi les autres peuples de l'Inde; ils n'ont point de communication avec les Européens, dont les scandales et la vie licencieuse corrompent trop souvent les nouveaux chrétiens. Leur vie est frugale, ils ne font point de commerce, se contentent de ce que le travail des mains, ou la culture des terres leur fournissent pour vivre et se vêtir : riches de leur pauvreté, ils trouvent encore dans leurs privations personnelles, de quoi se montrer généreux envers les indigens.

Le père Bouchet se trouvoit chargé, dans le Maduré, de la conduite de trente mille ames; les autres missionnaires ne sont guères moins occupés : ce travail surpasseroit leurs forces, s'ils n'avoient de ressources que dans leur propre zèle; mais ils ont chacun huit, dix et quelquefois douze catéchistes; tous ayant le talent de la parole, instruits de nos mystères et de notre sainte religion : ces catéchistes précèdent les missionnaires de quelques jours, et

préparent les néophytes à recevoir les sacremens.

Le père Bouchet pourroit dire d'Aour, ce que disoit S. Grégoire le thaumaturge, en mourant, de sa ville épiscopale : Il n'y avoit que dix-sept chrétiens quand j'y suis arrivé ; grâce à Jésus-Christ, je n'y vois aujourd'hui que dix-sept infidèles.

Trichirapali est la ville où le roi de Maduré fait sa résidence ordinaire. Le père Bouchet y avoit fait bâtir une église sur les ruines d'un pagode : on en avoit abandonné l'emplacement aux premiers missionnaires de Maduré ; mais pendant les guerres qui dévastèrent ce pays, ils avoient été obligés de quitter cette ville, et d'aller se cacher dans les bois. Pendant leur absence, un idolâtre s'en étoit emparé, et éleva un petit temple qu'il remplit de pagodes de toutes les espèces. La paix ayant rétabli chacun dans ses propriétés, le père Bouchet se remit en possession de ce lieu, et il a obligé le prêtre des idoles d'en sortir. Ce fut un spectacle glorieux à la religion, et digne de compassion tout ensemble, que de voir les mouvemens empressés que se donnoit cet homme pour enlever ses dieux. Les chrétiens se montroient impatiens de le voir délogé, et, pour finir plus vîte, prenoient eux-mêmes les idoles, et les mettoient par terre sans beaucoup de précaution : plusieurs se trouvoient brisées, et l'idolâtre en ramassoit les morceaux épars, noyant son dépit dans beaucoup de larmes, mais n'osant se plaindre, parce qu'on ne lui enlevoit qu'un emplacement auquel il n'avoit aucun droit, l'ayant usurpé sur ses légitimes possesseurs. Le temple fut abattu, et sur ses ruines on bâtit une

église, et une petite maison destinée au logement des missionnaires.

Il n'y avoit à Trichirapali, quand le père Bouchet prit le gouvernement de cette mission, que des églises à l'usage des Parias, la dernière de toutes les castes et la plus méprisée des Indiens, ce qui donnoit une idée désavantageuse de notre religion : aujourd'hui, par les travaux infatigables de cet admirable missionnaire, on y trouve quatre églises pour les hautes castes, placée chacune dans un des quatre quartiers de la ville.

Les missions du royaume de Maravas et de celui de Maissour, sont sous la dépendance de la mission de Maduré. Les ouvriers évangéliques qui cherchent le travail et les croix trouvent dans ces deux États, de quoi satisfaire pleinement leur zèle, et le succès répond aux fatigues qu'ils embrassent avec courage. Le père Martin a baptisé dans son district, en moins de cinq mois, onze cents personnes, et le père Laynez, dans le Maravas, près de dix mille, en moins de deux ans : l'Evangile y fait encore chaque jour de nouveaux progrès.

MISSION DE CARNATE.

La mission de Carnate ne se borne point au royaume qui porte ce nom, elle renferme encore beaucoup de royaumes et de provinces qui sont contenus dans une étendue de pays fort vaste ; elle embrasse

brasse du sud au nord plus de trois cents lieues dans sa longueur, et environ quarante lieues de l'est à l'ouest dans sa moindre largeur. Les principaux États sur lesquels elle étend sa sollicitude, sont, outre le Carnate, le Visapour, Bijanacarou, Ikkeri, Golconde: ajoutez-y plusieurs États particuliers, dont la plupart sont tributaires du grand-mogol.

Carvepondy est la première église que les fondateurs de la mission de Carnate ont établie : comme elle est dans un territoire qui dépend des brames, elle est, plus que toute autre mission, exposée à leur persécution ; ils n'ont cessé, depuis trente ans, d'inquiéter les missionnaires, et quoique punis quelquefois par les Maures, qui sont seigneurs de cette contrée, ils n'ont jamais perdu le dessein de ruiner cette église, et la chrétienté qui en dépend.

Les seigneurs de la province de Counampaly se sont rendus, de tout temps, redoutables aux princes des pays voisins : comme ils sont voleurs de profession, ils font des excursions nocturnes, et tout devient la proie de leurs brigandages. Malgré cette vie si criminelle, ils ne laissent pas que d'avoir des dispositions favorables pour les missionnaires : c'est d'eux que la mission tient le terrain où cette église a été bâtie ; il faut traverser quatre ou cinq lieues de bois pour y arriver. Les néophytes qui s'y rendent, dès qu'ils déclarent qu'ils sont chrétiens, qu'ils vont faire leurs prières à l'église du vrai Dieu, ou visiter les *Souamis* (c'est de ce nom qu'ils appellent leurs missionnaires), sont sûrs de n'être pas inquiétés dans leur marche.

La partie de la mission de Carnate qui est en deçà des montagnes, regarde, à juste titre, le père d'Harnoucourt pour son fondateur : les églises qu'il y a établies, sont des monumens durables du zèle dont il brûloit pour la gloire de Dieu et le salut des ames; sa douceur, son humilité, ses manières affables et prévenantes lui avoient gagné le cœur des Français et des Malabares. Il est difficile de montrer plus de courage, plus d'activité et plus de tranquillité d'ame qu'il en a fait paroître dans les diverses persécutions qu'il a eues à soutenir. Dans la persécution de Ballabarani, sa douceur charma tellement les soldats envoyés pour le prendre, que, changés tout à coup en d'autres hommes, et se jetant à ses pieds, ils lui demandèrent pardon des violences qu'ils avoient exercées à son égard. Dans une autre persécution où l'on avoit soulevé toute la ville contre les missionnaires et les chrétiens, un seul entretien qu'il eut avec le chef de la troupe, lui ouvrit les yeux sur la divinité et l'excellence de la religion : sur le rapport que ce chef en fit au prince, il y eut défense d'inquiéter de nouveau les fidèles.

La célèbre forteresse appelée *Carnata*, a donné son nom à tout le pays; elle est placée sur une montagne fort élevée. On a bâti une église aux pieds de cette montagne, et une autre à Arcar, où l'on compte plus de quatre mille chrétiens; c'est une grande ville maure : on lui donne neuf lieues de circuit, mais elle n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur. Le nabab y fait son séjour ordinaire.

On trouve une troisième église à Velour, autre

ville maure également considérable, et la demeure d'un nabab différent de celui d'Arear : on y voit une forte citadelle, qui a double enceinte, avec de larges fossés toujours pleins d'eau, où l'on entretient des crocodiles pour en fermer le passage aux ennemis. Les criminels qu'on condamne aux crocodiles, n'ont pas été plutôt jetés dans ces fossés, qu'à l'instant même ils sont mis en pièces et dévorés par ces cruels animaux. Ce sont les anciens rois marattes qui ont construit cette citadelle; elle est encore recommandable par une superbe pagode, qui fait maintenant partie du palais du nabab.

A une journée de Velour, tirant vers le nord, on remarque une quatrième église, bâtie dans une forêt dont les arbres sont singuliers; ils sont extrêmement hauts, fort droits, et dénués de toute branche : leur cime est chargée d'une grosse touffe de feuilles où est le fruit. Ce fruit est doux, gros comme un pavie de France, et couvert d'une espèce de casque très-dur; on le cueille en son temps, et on le met en terre : au bout de deux mois, il pousse en bas une racine, et en haut un jet; l'un et l'autre se mange : six mois après, on coupe certaines feuilles de l'arbre, grandes comme des éventails, et qui en ont la forme, dont on couvre les maisons. La queue de la feuille est large de quatre doigts, et longue d'une coudée : quand, après l'avoir fait sécher au soleil, on l'a bien battue, elle ressemble à la filasse de chanvre, et l'on en fait des cordes. Au tronçon, qui reste à l'endroit des feuilles qu'on a coupées récemment, on attache des vases pour recevoir la li-

queur qui en découle; cette liqueur est belle, claire, douce, et rafraîchissante. Je ne le sais que sur le rapport d'autrui, car je n'en ai jamais goûté; il n'est pas permis à des *Sanias*, ou pénitens, tels que nous sommes dans l'idée de ces peuples, et qui font profession de renoncer à tous les plaisirs de la vie, de boire de cette liqueur.

Plus on s'éloigne des côtes de la mer, plus on trouve de chrétiens répandus sur la surface de l'Inde. Dans la seule mission de Carnate, fondée par les Jésuites français, et qu'ils cultivent seuls depuis trente ans, on a déjà élevé onze temples à la gloire du vrai Dieu. Dans la chrétienté de Pinciponde, desservie par quatre missionnaires, on compte huit à neuf mille chrétiens, partie *Choutres* et partie *Parias* : le supérieur de cette mission, le père Le Gac, en parcourt continuellement toutes les chrétientés, pour voir, animer, régler tout, ainsi qu'il le fait dans la vaste partie de l'Inde confiée à son gouvernement. Les brames sont, à proprement parler, les seuls ennemis des missionnaires : les prédicateurs de l'Évangile ne pourroient résister à leur fureur et au dépit qu'ils conçoivent en voyant les progrès de la foi, si les missionnaires n'étoient pas manifestement protégés par le nabab, vice-roi du Carnate, et par le grand-mogol qui a donné des ordres très-favorables à la religion.

Pondichery, situé au milieu de la côte de Coromandel, est comme le centre de lumière qui se réfléchit sur la grande péninsule de l'Inde; c'est dans cette ville que se sont d'abord établis les missionnaires jésuites envoyés par Louis XIV.

Nous sommes ici cinq prêtres et deux frères de notre compagnie, écrivoit un missionnaire, il y a plus d'un siècle, tous y sont fort occupés; le père Dolu gouverne la paroisse des Malabares; le père de la Breuille enseigne la philosophie; le père Turpin, sans interrompre ses travaux pour la conversion des idolâtres, apprend la langue latine aux jeunes Français et Portugais qui se destinent à l'état ecclésiastique; le frère Maurice donne des leçons de lecture, d'écriture, de calcul et de pilotage, aux enfans qui se rendent en grand nombre à son école. Le ciel bénit nos travaux : il y a vingt-cinq ans qu'on ne voyoit à Pondichery, aucun chrétien malabare; on y en compte aujourd'hui trois mille. Nous espérons, avec la grâce de Dieu, de gagner bientôt à Jésus-Christ plusieurs familles considérables par leurs castes, et qu'en peu d'années, la plus grande partie de ces peuples embrasseront notre sainte religion.

C'est aussi à Pondichery que les missionnaires capucins, et messieurs des missions étrangères ont formé leur premier établissement; ils y ont chacun une maison et une église.

La vie pauvre, pénitente, austère des missionnaires, réduiroit à bien peu les dépenses nécessaires à leur entretien; mais il falloit des moyens de pourvoir à leur subsistance, et aux frais des voyages longs, pénibles, presque continuels qu'ils étoient obligés de faire pour se rendre à leur destination. L'honneur de leur ministère, et la loi rigoureuse qu'ils s'étoient imposée, exigeoient qu'ils ne reçussent rien de leurs prosélytes; qu'avoient-ils

d'ailleurs à attendre de la part des infidèles dont ils venoient attaquer les passions et les préjugés ? on ne les voit recueillir le plus souvent, pour prix de leurs travaux et de leurs sacrifices, que le mépris, la haine et les persécutions.

MISSIONS DES ILES PHILIPPINES.

Les Espagnols possèdent dans l'Archipel, avec la grande île de Luçon, neuf îles considérables, et plusieurs autres petites îles, outre une partie du Mindanao. Le gouvernement est divisé en vingt alcadies, dont il y en a douze dans la seule île de Luçon. L'archevêque de Manille a trois évêques suffragans; celui de Cagaïan, dans le nord de l'île de Luçon; celui de Camarinez, dans la partie de l'est de la même île, et celui de Cebu, dans une île du même nom, dont dépendent les autres îles voisines. C'est dans l'île de Cebu que Magellan fut tué.

Il y a dans ces quatre diocèses sept cents paroisses, et plus d'un million de chrétiens, beaucoup mieux instruits qu'on ne l'est communément dans plusieurs paroisses de l'Europe : ces paroisses sont desservies, la plupart, par des Augustins, par des religieux de S. François, et par des Jésuites, qui ont converti tous ces peuples à la foi de Jésus-Christ, et qui les ont soumis à la monarchie espagnole.

On trouve dans les montagnes et dans les forêts,

un peuple barbare, et d'une taille fort petite, qu'on attire peu à peu à la connoissance du vrai Dieu; il parle trois langues principales, la Tagale, celle de la Pampanga, et celle de Bissaïas. La Tagale, dont on se sert à Manille et aux environs, est la plus polie.

Ces langues ont un grand rapport entre elles, et avec la langue Malaïe, qu'on parle à Borneo, Java, Sumatra, et dans la péninsule de Malaque; ce qui fait juger que ce sont des Malais qui ont conquis ces îles, et qui ont obligé les anciens insulaires à se réfugier dans les montagnes. D'ailleurs, tout ce qui les distingue si fort des Européens, les rend tout-à-fait semblables aux Malais; ils ont le même tour de visage, le nez petit, les yeux grands, et la couleur du corps d'un jaune olivâtre, comme les Malais; ils s'habillent de la même manière, et bâtissent comme eux, leurs cabanes de bambous sur le bord des rivières : ils ont le naturel fort doux, et c'est en cela uniquement qu'ils diffèrent des Malais, dont le génie est cruel et féroce.

Tous ces insulaires sont fort affectionnés aux Espagnols, et mettent volontiers leurs enfans à leur service : les Philippinois se sont soumis d'eux-mêmes à l'Évangile et au gouvernement espagnol, la force des armes ayant eu très-peu de part à la conquête de ces îles.

Bien que Magellan les ait découvertes en 1521, et que depuis ce temps-là on ait fait diverses tentatives pour les conquérir, on ne s'y établit pourtant qu'en 1565 : ce fut Dom Miguel Lopès de Legaspi,

Biscayen, qui fonda la ville de Cebu; Manille ne fut fondée qu'en 1571.

Il y a dans les Philippines plus de sept mille Chinois qui y sont venus des provinces de Canton et de Fokien : ils demeurent la plupart dans un faubourg de Manille, qu'on appelle le *Parian*. Les Espagnols sont environ quatre mille; il y a beaucoup plus de métis, nés d'Européens, d'Indiens, et de Chinois.

La ville de Manille, capitale de toutes les îles, est sur une grande baie de l'île de Luçon; elle est fortifiée de dix bastions, avec une petite citadelle, qu'on nomme *San-Yago* : elle a au nord une rivière, et la mer à l'ouest; elle est entourée de plusieurs gros faubourgs d'Indiens, où l'on assure qu'il y a cinquante mille ames. En remontant jusqu'à quatre lieues la rivière, on trouve une si grande quantité de hameaux et de villages sur ses bords, et sur les divers canaux qu'elle forme, ou qui viennent s'y rendre, après avoir arrosé cette belle plaine, qu'on s'imagineroit presque que cet amas de maisons, répandues dans ce vaste espace, ne fait qu'une seule ville.

Il y a dans Manille quatorze églises très-propres, dont plusieurs seroient admirées dans les premières villes de France. Les églises des villages sont bien ornées, et le service divin s'y fait avec beaucoup de décence. Il n'y a point de paroisse à la campagne qui n'ait au moins huit ou dix musiciens; le roi d'Espagne les exempte du tribut que les Indiens sont tenus de payer.

Mexico est la plus belle et la plus considérable

ville du nouveau monde ; elle est située dans une grande plaine, environnée d'un cercle de montagnes de plus de quarante lieues.

Les Espagnols y comptent deux cent mille ames ; mais si l'on veut examiner les choses sans préjugé, on n'y en trouvera pas plus de soixante mille.

Il y a dix mille blancs dans Mexico ; le reste des habitans est composé d'Indiens, de noirs d'Afrique, de mulâtres, de métis et d'autres peuples qui descendent du mélange de ces diverses nations entre elles et avec les Européens ; ce qui a formé des hommes de couleur si différente depuis le blanc jusqu'au noir, que parmi cent visages, à peine en trouve-t-on deux qui soient de la même couleur.

Les maisons y sont belles, et les églises magnifiques ; il y a un grand nombre de communautés religieuses ; le climat y est charmant. On peut être toute l'année habillé de drap d'Espagne, quoiqu'on soit environ à 20 degrés de latitude nord : dans le fort de l'été, on n'a qu'à se tenir à l'ombre pour se garantir de l'incommodité que cause la chaleur ; c'est ce qui donna lieu à la réponse que fit autrefois à Charles V, un Espagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce prince lui ayant demandé combien de temps il y avoit au Mexique entre l'été et l'hiver : « autant de temps, sire, lui répondit-il, qu'il en » faut pour passer du soleil à l'ombre ». Les pluies qui commencent au mois de mai, et qui ne finissent qu'après l'été, contribuent beaucoup à modérer les grandes chaleurs.

Enfin, si l'on considère la quantité d'argent qu'on

apporte chaque jour des mines dans cette ville, la magnificence des églises et des autres édifices, le grand nombre de carrosses qui roulent continuellement dans les rues, et les richesses immenses de plusieurs Espagnols, on se formera l'idée d'une des premières et des plus riches villes du monde. Mais, d'un autre côté, quand on voit que les Indiens qui font la plus grande partie du peuple, sont mal vêtus, qu'ils vont sans linge et nu-pieds, on a de la peine à se persuader que cette ville soit effectivement si opulente.

MISSION DE BENGALE.

Le royaume de Bengale appartient au grand-mogol; on le regarde comme le berceau de toutes les superstitions païennes; Nudia en est une des villes principales. Les brames ont, dans cette ville, une académie célèbre parmi les Indiens; son objet le plus essentiel, est de s'occuper des moyens d'accréditer les fables de la religion païenne, dans l'esprit des peuples de l'Indoustan.

C'est aux missionnaires de Maduré, que le Bengale a dû la connoissance de l'Évangile. L'église de Chandernagor, ville aussi peuplée que Pondichery, et qui ne lui cède guères en richesses, est vénérée par les chrétiens bengales, comme la mère de toutes celles qu'ils possèdent dans ce vaste empire.

On distingue dans le Bengale trois sortes de chré-

tientés : la première est celle d'Ougly, composée d'Européens de différentes nations, qui ont établi des comptoirs dans cette contrée.

La seconde doit la prospérité dont elle jouit, aux favorables dispositions de l'empereur mogol pour les missionnaires. Ce prince, pour se défendre contre les incursions de ses voisins, et tenir en respect ses nouvelles conquêtes, a eu la sage politique d'attacher à son service, et d'incorporer dans les troupes qu'il entretient sur ses frontières, les Européens qui ont suivi les Portugais lors de leur première entrée dans l'Inde. Comme le nombre de ces familles s'est fort accru, cette chrétienté est devenue très-considérable ; elle a des églises à Daca, capitale du Bengale, à Ougly, à Catignan, à Piplo, à Ossumpur, à Rangamaly, et dans plusieurs autres peuplades. Ces Européens sont, pour la plupart, des anciens Portugais qui ont quitté les environs de Goa, pour venir se fixer au Bengale : on leur a donné le nom de *gens à chapeaux* ; cependant il n'y a que leurs chefs qui en portent, et encore n'est-ce qu'aux jours de fêtes solennelles qu'ils font usage de cette sorte d'ornement distinctif.

Enfin la troisième chrétienté se compose d'une multitude d'Indous, convertis à la foi par le zèle des missionnaires et de leurs catéchistes : on compte parmi eux un grand nombre de peuplades habitées par leurs familles ; ces nouveaux chrétiens sont, pour la plupart, destinés par leur naissance à la profession militaire, et le prince mogol les distingue parmi les soldats les plus attachés à son service.

C'est sans doute l'estime et la considération que ces nouveaux chrétiens se sont acquis, qui ont déterminé, en 1710, le prince d'Orixas, roi tributaire du Mogol, à inviter les missionnaires à venir dans ses États ; ils furent appelés, à cette époque, par un des plus puissans rajas de l'Indoustan: ce prince, nous dit le missionnaire, est habile astronome ; il a fait traduire en sa langue les tables de M. de Lahire. Le père Boudier s'étoit fait un grand nom, même parmi les brames, par ses importantes découvertes, et ses nouvelles tables astronomiques, portées à un degré d'excellence et de perfection inconnues jusqu'à lui. Le prince, enchanté d'avoir près de ses États un homme de ce mérite, lui fit faire les plus vives instances de se rendre à sa cour : pour l'y engager, il lui envoya une liste de questions savantes, qui prouvoient l'étendue de ses propres lumières sur la science de l'astronomie ; c'étoient des observations qu'il avoit à lui communiquer sur les tables de M. de Lahire. Il l'invitoit à se faire accompagner des missionnaires qu'il désireroit s'associer, en les assurant de sa protection, et de la liberté dont ils jouiroient pour fonder de nouvelles chrétientés dans ses États.

Le père Boudier prit les ordres de ses supérieurs, et se rendit à la cour du prince ; il en fut accueilli, ainsi que les missionnaires qu'il lui présenta : tous bénirent, de concert, la Providence qui a voulu que, dans les Indes comme à la Chine, l'étude des sciences humaines fût un moyen d'attirer la considération sur les hommes apostoliques, et de faciliter par là le succès de leurs travaux pour la propagation de la foi.

Catignan est une des chrétientés du Bengale les plus nombreuses et les plus ferventes; elle est partagée en trois peuplades, à demi-lieue l'une de l'autre : chaque peuplade a son capitaine, son église et son missionnaire. La langue portugaise y est fort en usage; mais les naturels du pays, dont la plupart sont esclaves, ne l'entendent pas assez bien, pour que l'on puisse s'en servir dans l'enseignement de la religion : il a donc fallu faire traduire des catéchismes dans leur langue, et c'est une nécessité pour les missionnaires de s'y rendre habiles.

On a, dans toute cette contrée, le plus grand respect pour les *Saniani romains*; c'est de ce nom que l'on appelle dans l'Inde, les prêtres catholiques : ce sentiment est partagé par les Indous idolâtres, et par les Maures, qui regardent les hommages qu'ils rendent aux missionnaires, comme un moyen de plaire aux souverains du pays, qui leur accordent une protection ouverte.

Les habitans les plus distingués de Catignan, avertis que le père Lainez, évêque de Saint-Thomé, étoit en cours de visite, vinrent au-devant de lui pour lui marquer la haute idée qu'ils avoient du chef de la loi chrétienne. Le prélat fut d'abord surpris de la manière extraordinaire dont ils étoient vêtus; ils portoient un caleçon de toile rayée, à grands canons, un pourpoint aussi de toile, et pour chaussures des pantoufles; sur la tête, une espèce de calotte à oreilles, dont les extrémités étoient retroussées, et par-dessus ces vêtemens, une robe ou surtout qui leur sert de couverture la nuit, et qui, pendant le

jour, est leur habit de cérémonie. Chacun d'eux portoit une arme à la main ; c'est dans cet équipage qu'ils se présentèrent au prélat, à une demi-lieue de l'habitation où il devoit se rendre. Le père Lainez ne sachant trop qui ils étoient, et quel étoit leur dessein, un d'entre eux qui s'aperçut de la surprise qu'ils lui causoient, s'empressa de lui dire qu'ils étoient des soldats envoyés à sa rencontre par les chefs de leur compagnie, et qu'ils venoient pour escorter sa seigneurie. Les capitaines, suivis des autres officiers, arrivèrent peu de temps après, baisèrent la main de l'évêque, et reçurent sa bénédiction avec toutes les marques d'une vénération profonde.

Les Européens qui se sont établis au Bengale, auroient dû, sans doute, s'ils en eussent été les maîtres, se fixer à Catignan plutôt qu'à Ougly, où ils se sont retirés : tout les invitoit à donner la préférence à la première ville ; la beauté et tous les agrémens pittoresques de sa situation, l'abondance, le prix modique et l'excellence des vivres, la salubrité de l'air, la sûreté du mouillage, la facilité d'y aborder, et toutes les commodités qui manquent à Ougly, et que présente l'habitation de Catignan ; mais ils trouvèrent dans tous les temps les plus fortes oppositions de la part des Maures : deux vaisseaux, l'un anglais, l'autre arménien, viennent d'en faire une funeste expérience. La violence de la tempête les avoit forcés de se laisser dériver à Catignan ; les Maures se réunirent pour exercer contre eux toute espèce de vexations : ils n'en furent pas quittes pour se voir enlever la plus grande partie de leurs provisions ; pour sauver les per-

sonnes, il fallut finir par abandonner les navires mêmes à ces pirates.

Daca est située par les 24 deg. de latitude nord; la commodité des rivières rend cette ville d'un très-grand commerce; les mousselines qu'on y brode de fil et de soie, sont fort estimées en Europe: quant à la ville elle-même, c'est le triste spectacle de la malpropreté et de la misère. Figurez-vous une prodigieuse multitude de chaumines, qui occupent une plaine de demi-lieue d'étendue; les rues en sont fort étroites, et couvertes de fange et d'ordures qui s'y rassemblent à la moindre ondée; pour habitations, quelques maisons de briques bâties à la moresque, et d'un assez mauvais goût, qui s'élèvent d'espace en espace, à peu près comme les balivaux dans nos bois taillis: c'est la peinture naturelle de la capitale de Bengale.

Les chrétiens ont leur église dans un quartier un peu plus décent, à l'est de la ville; cette église est de brique, et assez grande. Le missionnaire qui attendoit M. l'évêque depuis long-temps, lui avoit fait préparer un appartement: quoiqu'il ne fût que de terre, il avoit je ne sais quel air de propreté qui me charma; mais je fus bien surpris de la proposition que me fit ce révérend père: « Je vais, dit-il, vous faire » construire un autre appartement séparé, et qui » sera tel que vous le souhaiterez. Il n'est pas néces- » saire, lui répondis-je; le peu de temps que nous » avons à rester ici, ne me donnera pas le loisir d'en » profiter. Vous y coucherez dès ce soir, répliqua-t- » il, car il ne faut pour cela qu'envoyer à la ville ».

Cette réponse m'étonna encore davantage, et j'étois dans l'impatience de voir la structure de ces maisons que l'on achetoit au marché. Une demi-heure étoit à peine écoulée, que je vis apporter quelques paquets de roseaux, avec un certain nombre de nattes ou de claies faites aussi de roseaux, et une vingtaine de piquets fourchés, avec deux grandes claies de branches d'arbres entrelassées, et suffisamment garnies de paille pour défendre de l'ardeur du soleil; c'est ce qui devoit faire le toit. L'édifice fut dressé en peu de temps sur deux fourches qui formoient l'enceinte; on y attacha des bois de traverses, autant qu'il étoit nécessaire pour fixer le bâtiment, et l'intérieur fut revêtu d'une double natte : la fenêtre, dont on fit l'ouverture en coupant les nattes, se fermoit par un volet de même matière, attaché par le haut en forme d'auvent; la porte étoit de même, de sorte que la maison fut achevée avant la nuit : le lendemain il n'y eut plus qu'à couvrir le toit d'assez de paille, pour garantir de la pluie; enfin je me trouvai en peu d'heures assez agréablement logé.

Rangamati est à l'extrémité des États du grand-mogol, et situé par les 27 deg. nord : on prétend que de là on peut se rendre en quinze jours à la province d'Yunam, dans la Chine; mais les chemins sont impraticables, et le milieu des terres est occupé par des princes qui refusent de donner passage aux étrangers.

Ossumpur est une ville toute chrétienne; la route à tenir pour y aborder est très-pénible, elle n'offre au voyageur qu'un triste désert; le climat est très-froid :

froid : la rivière qui traverse ce pays est, pendant l'hiver, couverte de brouillards continuels qui ne permettent pas de voir à dix pas de soi ; le courant est rapide, des pierres à fleur d'eau ; et en d'autres endroits des bancs de sables ; ils contribuent à rendre la navigation périlleuse : mais enfin Dieu qui nous conduisoit, sût nous préserver de tous les dangers ; et nous arrivâmes heureusement à cette ville.

Ces églises sont, pour la plupart, desservies par des religieux Augustins ; ils méritent la confiance et l'amour de leurs néophytes, par l'ardeur de leur zèle, et par les vertus dignes d'un vrai missionnaire.

On peut juger, d'après la description fidèle que nous venons de tracer, quelle doit être la vie pauvre et misérable de ces peuplades de chrétiens, voués par leur naissance à ces dures privations ; leur éducation et l'habitude les aident à les supporter. Mais soyons justes et reconnoissans : quelle idée ne devons-nous pas nous former du courage, de la foi et de la vertu sublime des pasteurs qui les gouvernent dans les voies du salut ! Pour convaincre, il faut persuader ; le travail de l'homme évangélique est frappé de stérilité, si l'exemple ne donne point sa force et son autorité à l'instruction ; l'esprit de martyre, l'esprit de pénitence, l'esprit de pauvreté, sont les plus fermes appuis du ministère des ames, et c'est en cela, surtout, qu'il est vrai de dire que tout pasteur est essentiellement missionnaire.

Parcourons chaque partie de l'histoire des missions ; partout nous verrons les ouvriers apostoliques s'imposer, pour leur première loi, la maxime

de vivre pauvres au milieu des pauvres, et ajouter encore, personnellement, à leurs privations, pour les soutenir et les animer dans la pratique des devoirs et des vertus de la morale chrétienne....

ÉTAT POLITIQUE DE L'INDOUSTAN.

Plaignez les peuples de l'Inde, ils méritent que l'on s'attendrisse sur leur sort; leurs mœurs sont douces, leur caractère est bon, pacifique et généreux; ils sont des modèles de sobriété et de tempérance, se contentent de peu, et ont une horreur naturelle pour toute boisson enivrante; la pudeur, la décence qu'elle inspire, et tous les égards de la bienséance, sont pour ces peuples des loix sacrées: on ne voit guères de nation plus charitable envers les pauvres; c'est un point d'honneur et une loi inviolable parmi les parens, de s'assister les uns les autres, et de partager leur mince fortune avec ceux qui sont dans le besoin: leur vénération pour les brâmes, qu'ils regardent comme leurs docteurs; leur confiance dans les gouroux qui sont les ministres de leur religion, sont aveugles et sans bornes: zélés pour leur culte et les décorations de leurs pagodes, parmi eux, un artisan qui ne gagnera par mois que cinq fanons (environ vingt-cinq sols), en sacrifiera souvent deux en hommage à son idole. Mais ces peuples, courbés sous le joug de l'esclavage, sont sans caractère et sans énergie; leurs qualités naturelles

ne servent qu'à les rendre, ce semble, plus malheureux : plongés dans l'ignorance, ils sont dominés par leurs préjugés, tyrannisés par leurs usages et leurs coutumes bizarres, aveuglés par le fanatisme de leur religion : accoutumés, dès leur naissance, à se plier sous la verge du despotisme, ils se laissent opprimer sans se plaindre, et presque sans s'en apercevoir.

Parcourez avec attention les annales des peuples civilisés, et vous remarquerez que la vraie politique est sortie du sein de la morale chrétienne, ou qu'elle y a acquis ce degré de connoissance et de perfection que nous admirons dans les Grotius, les Puffendorf, les Leibnitz, et chez nous, dans Bossuet, Fénélon, d'Aguesseau et nos plus célèbres publicistes; c'est dans ces sources sacrées qu'ils se glorifient d'avoir puisé leurs sublimes théories.

Vous chercherez en vain dans le gouvernement des Indous les solides bases de l'organisation sociale, ces fondemens éternels de la justice et de la probité publique, sur lesquels reposent les droits de la propriété, et de la liberté; les devoirs réciproques qui lient les peuples à leurs chefs politiques, et les souverains aux sujets dont le bonheur est confié à leur administration. L'art de combiner et d'unir entre elles, six choses qui, de leur nature, doivent toujours être inséparables, la religion, la morale, l'opinion, les mœurs, les fêtes et l'éducation nationales; en un mot, la science du droit public est ignorée aux Indes, et à peine en soupçonne-t-on l'existence; on n'y connoît que le code de l'esclavage. Le principe universel, ou du moins le seul réduit

en pratique, c'est que le prince est tout, et que les sujets ne sont rien que la propriété du souverain; aussi ne faut-il pas attendre de ces peuples un grand zèle pour soutenir les droits du souverain auquel ils obéissent en esclaves; ils changent de maîtres sans beaucoup de regrets : victimes éternelles d'un gouvernement arbitraire, que leur importe le nom de celui qui doit les dominer et les asservir?

Les gouverneurs lèvent, de temps en temps, des soldats, selon les besoins où ils se trouvent; le roi envoie quelquefois des corps d'armée dans les provinces, mais ce n'est guères que pour soumettre quelque seigneur rebelle qui refuse de payer le tribut, ou pour châtier ceux qui font des injustices trop criantes. On assiége leurs forteresses, alors le canon joue, mais bien froidement, et il se répand peu de sang de part et d'autre : pourvu que le coupable ait de l'argent, et qu'il veuille bien en venir à une composition honnête, on lui fait bon quartier; du reste, à lui permis de se dédommager par de nouvelles vexations dont il accable le pauvre peuple. Ces seigneurs dont je parle, sont comme de petits souverains qui gouvernent absolument leurs terres, et dont toute la dépendance consiste dans le tribut qu'ils payent au roi : ils sont héréditaires, au lieu que les gouverneurs et les intendans se révoquent et se destituent, au gré du prince. Tel gouverneur ne dure pas quatre jours, et dans ce peu de temps il ne laisse pas de s'enrichir, s'il est habile : on met souvent ces gouverneurs à la question pour leur faire rendre gorge; après quoi, quelques vexa-

tions qu'ils ayent commises, on ne laisse pas que de les rétablir dans leurs charges.

La justice criminelle ne s'exerce pas avec beaucoup de sévérité. J'ai dit plus haut qu'on étoit toujours coupable quand on étoit riche : je puis dire pareillement, sans tomber dans aucune contradiction, que dès qu'on est riche on est toujours innocent. La levée des deniers publics est de la fonction des intendans : comme la taille est réelle, ils estiment le champ, et ils le taxent selon qu'il leur plaît ; mais ils trouvent d'ordinaire tant de sortes d'expédiens pour chicaner le laboureur, et le piller, tantôt sous un prétexte, et tantôt sous un autre, que quelquefois il ne retire aucun fruit de toutes ses peines, et que la récolte sur laquelle il fondoit ses espérances, passe presque toute en des mains étrangères. Outre la taille et plusieurs autres droits qu'on tire sur le peuple, il y a quantité de péages, et cette sorte d'impôt s'exige avec beaucoup d'injustice et de rigueur.

Le roi de chaque État a le domaine absolu et la propriété des terres ; ses officiers obligent les habitans à en cultiver une certaine étendue. A l'époque de la moisson, ces mêmes officiers font couper les grains, et les font mettre ensuite en monceau ; ils y appliquent le sceau du roi, et ils se retirent : lorsqu'ils le jugent à propos, ils reviennent enlever les grains dont ils ne laissent que la quatrième partie, et quelquefois moins au malheureux laboureur ; ensuite ils les vendent au prix qu'ils fixent eux-mêmes, et il ne se trouve personne qui ose en murmurer.

Les provinces de l'Indoustan conquises par les Tartares mogols, sont gouvernées, soit par des soubas, soit par des nababs : les premiers sont des vice-rois ou lieutenans de l'empereur, et les nababs, les délégues des soubas.

M. Deflaix diffère ici en un point assez important de la relation de nos missionnaires. Cet auteur, qui a publié son voyage en 1807, nous dit que la qualité des redevances est fixée sur le produit plus ou moins avantageux des récoltes, en sorte que dans les récoltes abondantes, le *maximum* n'excède jamais la moitié de la moisson, et que le *minimum* est réduit au vingtième, dans les mauvaises années.

Les autres parties des revenus publics, ajoute cet auteur, consistent en droits de douanes à l'entrée et à la sortie des marchandises; ces droits se payent sur les frontières des États de chaque souverain, à raison de cinq pour cent du prix d'achat de chacune des diverses espèces de denrées. Indépendamment de ces droits de douanes, chaque prince en établit un sur le bétel et le tabac, droit qui est fixé à raison de quinze pour cent, et que l'on ne paye qu'à l'entrée des grandes villes seulement. (Tom. I, p. 183).

La verge de fer ne s'appesantit pas moins durement sur les contrées qui obéissent aux Maures, et à leurs lieutenans. Les Maures qui regardent les idolâtres comme leurs esclaves, ne se montrent guères scrupuleux à s'approprier leurs biens, quand ils en trouvent quelque prétexte spécieux : l'alcoran leur

donne ce pouvoir pour les pays qu'ils ont conquis sur les idolâtres.

On ne voit guères de riches dans l'Indoustan, que les officiers mogols ou maures qui gouvernent ses diverses provinces ; encore arrive-t-il souvent que l'on recherche ces concussionnaires, et qu'à coups de chabouc (gros fouet) on les force de rendre ce qu'on les accuse d'avoir perçu injustement ; de sorte qu'à l'expiration de leur pouvoir, ils se trouvent aussi misérables que ceux qu'ils ont dépouillés par leurs vexations.

Une anecdote rapportée par le missionnaire, et arrivée pendant le séjour qu'il fit à Tirounancaley, nous donne une juste idée de la rapacité de ces officiers, et de leur brigandage. Le gouverneur maure de cette ville annonça qu'ayant une fête à donner, il désiroit que les filles consacrées au service du temple y assistassent, et qu'on se feroit un plaisir de les y recevoir, pourvu qu'elles y vinssent avec tous leurs atours ; et que si le gouverneur étoit content, il sauroit bien leur en témoigner sa reconnoissance. Elles s'y rendirent au nombre de vingt, avec leurs habits et leurs parures les plus superbes : chaînes d'or, colliers, pendans d'oreilles, bagues, bracelets de diamans et de perles, et tout ce qu'elles avoient d'ornemens les plus riches et les plus précieux, rien ne fut oublié.

Quand le festin fut fini, et qu'elles eurent bien chanté, dansé, épuisé tous leurs tours d'adresse, et au moment où elles s'attendoient à recevoir de magnifiques présens, le gouverneur les invita à passer

dans une autre salle, où il entra ensuite lui-même avec quatre de ses officiers, et ferma la porte; il les fit ensuite ranger selon l'ordre de leur ancienneté: « Vous avez bien dansé, mesdames, leur dit-il, et » vous danserez encore mieux et plus légérement, » lorsque vous serez déchargées de tout ce poids » d'ornemens inutiles: mettez, chacune à votre rang, » tout ce vain attirail sur cette table; et s'adressant » à la première: Vous, madame, qui êtes la plus » ancienne, lui dit-il, commencez la première » : elle obéit, puis on lui ouvrit la porte, et on la fit sortir; on en fit autant à toutes les autres, après quoi le gouverneur les fit reconduire au temple.

ADMINISTRATION DE LA JUSTICE.

PERE BOUCHET, EN 1714.

Les Indiens n'ont ni code ni digeste, ni aucun livre où soient écrites les loix judiciaires. Ils ont, à la vérité, le *Sedam* qu'ils regardent comme un livre saint: ce livre est divisé en quatre parties, qu'on appelle *loix divines;* mais ce n'est point de là qu'ils tirent les maximes qui servent de règles à leurs jugemens.

Toute l'équité de leurs jugemens est appuyée sur certaines coutumes inviolables parmi eux, et sur certains usages que les pères transmettent à leurs enfans: ils regardent ces usages comme des règles

certaines et infaillibles pour entretenir la paix des familles, et pour terminer les procès qui s'élèvent, non-seulement entre les particuliers, mais encore entre les princes. Dès-là qu'on a pu prouver que sa prétention est fondée sur la coutume suivie dans les castes, et sur l'usage et la coutume, c'en est assez, il n'y a plus à raisonner; c'est la règle, et l'on doit s'y conformer.

Les préjugés de l'éducation et l'usage continuel de ces maximes, ont pour eux l'autorité d'une évidence qui l'emporte sur toutes les démonstrations. Si ces coutumes étoient écrites dans des livres, nous disent les Indiens, il n'y auroit que les savans qui pourroient les lire; au lieu qu'étant transmises de siècle en siècle par le canal de la tradition, tout le monde en est parfaitement instruit. Cependant, ajoutent-ils, il ne s'agit ici que des loix générales, et des coutumes universelles, car, pour ce qui est des coutumes particulières, elles étoient écrites sur des lames de cuivre, qu'on gardoit avec soin dans une grande tour à Cangibouram. Les Maures ayant presque entièrement ruiné cette grande et fameuse ville, on n'a pu découvrir ce qu'étoient devenues ces lames; on sait seulement qu'elles contenoient ce qui regardoit en particulier chacune des castes, et l'ordre que les castes différentes devoient observer entre elles.

Je puis confirmer ce que disent les Indiens, qu'on gardoit autrefois à Cangibouram ce qui concernoit certains actes publics. C'est de Cangibouram qu'un brame tira, autrefois, la lame de cuivre où étoit marquée la donation qu'un ancien

roi des Indes fit, il y a plus de quatre cents ans, de certaines peuplades à l'église de Saint-Thomé. Lorsque j'arrivai aux Indes, les mogols ne s'étoient point encore emparés de Cangibouram. S'il s'élevoit alors parmi les Indiens quelque dispute sur la caste ; allons à Cangibouram, disoient-ils, nous y trouverons plusieurs brames qui ont les loix écrites sur les lames de cuivre : et encore aujourd'hui que cette ville commence à se rétablir, il y a dix ou douze brames qu'on consulte souvent, et dont l'on suit les décisions. Ce n'est pas que je sois persuadé qu'ils ayent lu ces sortes de loix, mais du moins ils sont mieux instruits que d'autres de la tradition.

Rien n'est plus connu que ces coutumes : j'ai vu des enfans de dix ou douze ans, qui les savoient à merveille, et quand on exigeoit d'eux quelque chose qui y fût contraire, ils répondoient aussitôt : *ajara-toucou virodam*, cela est contre la coutume. Un juge, disent les Indiens, doit posséder la matière dont il est question ; il doit savoir parfaitement toutes les maximes qui tiennent lieu de droit ; il doit être homme de bien ; il faut qu'il soit riche, pour ne pas se laisser corrompre par l'argent ; il doit avoir plus de vingt ans, afin que l'indiscrétion, qui est si propre à la jeunesse, ne l'engage pas à précipiter ses décisions ; il doit avoir moins de soixante ans, parce que, disent-ils, l'esprit commence à s'affoiblir dans les sexagénaires, et ils ne sont plus guères capables d'une grande application : s'il est ami ou parent d'une des parties, il doit se désister de la qualité de juge, de peur que la passion ne l'aveugle ;

il ne doit jamais juger seul, quelque bonne intention et quelques lumières qu'il puisse avoir. Tout ce que je viens de dire est écrit en vers grandoniques, c'est-à-dire, en langue *samouseradam* (1).

La patience, la douceur, et surtout une grande attention à ce que prescrivent les coutumes, sont encore recommandées aux juges. Tous les poëmes indiens sont remplis d'invectives contre un juge qui n'écoute plus les loix : c'est un torrent impétueux, disent les auteurs, qui a rompu sa digue, et que rien ne peut plus arrêter ; il ravage, il désole ce qui se rencontre sur son passage.

J'ai entendu parler avec de grands éloges aux Indiens, d'un roi qui régnoit autrefois dans un siècle où l'on rendoit une exacte justice ; il craignoit si fort de se laisser surprendre, que toutes les fois qu'il montoit sur son trône, pour juger quelque procès, il se faisoit bander les yeux avant que les parties fussent arrivées ; et lorsqu'elles étoient en sa présence, il défendoit expressément de rien dire qui pût les désigner ou les faire connoître. Aussi est-ce alors, ajoutent-ils, que les dieux, charmés de l'équité de ces juges incorruptibles, descendoient sur la terre pour en être les témoins, et répandoient une pluie de fleurs sur leurs têtes. Mais que notre siècle est différent de ces siècles heureux ! on n'y voit plus que fraude et qu'injustice.

Voici les principales maximes sur lesquelles ils

---

(1) Langue des savans.

appuient la marche de la justice : Quand vous allez visiter les temples des dieux, quand vous rendez vos devoirs aux maîtres qui vous ont enseignés, quand vous allez voir quelqu'un de vos parens ou de vos amis que vous n'avez pas vu depuis long-temps, vous faites bien de leur porter quelque présent ; mais non pas quand vous allez voir vos Juges, ce seroit leur faire un affront.

Les passions sont d'ordinaire si bien peintes dans les yeux et dans le reste du visage, qu'on y reconnoît aisément la haine, l'amour, la colère et les autres passions qu'on s'efforce de déguiser ; les traits en sont quelquefois si bien marqués, qu'ils contribuent beaucoup à dévoiler ce qu'on vouloit cacher, et, quoique ces signes naturels ne soient pas toujours infaillibles, ils peuvent être cependant d'une grande utilité. Le visage qui se voit, disent les Indiens, est l'image de l'ame qui ne se voit pas.

On doit se défier des témoins qui sont encore jeunes, ou qui passent soixante ans, et de ceux qui sont pauvres : pour ce qui est des femmes, il ne faut jamais les admettre, à moins qu'une nécessité absolue n'y oblige. Ils ont une plaisante idée du témoignage que portent les borgnes, les bossus, et ceux qui ont quelque difformité semblable : l'expérience, disent-ils, nous a appris que le témoignage de ces sortes de gens est toujours très-suspect, et qu'ils sont beaucoup plus faciles que d'autres à se laisser corrompre.

Chaque chef de bourgade est le juge naturel des procès qui s'y élèvent, et afin que ce jugement se porte avec plus d'équité, il choisit trois ou

quatre des habitans les plus expérimentés, qui sont comme ses assesseurs, et avec lesquels il prononce. Si celui qui est condamné n'est pas satisfait de la sentence, il peut en appeler au maniacarren, c'est une espèce d'intendant qui a plusieurs bourgades dans son gouvernement. Celui-ci prend aussi avec lui deux ou trois personnes qui l'aident à examiner l'affaire, et à la juger. Enfin, on peut encore appeler de cette sentence aux officiers immédiats du prince, qui jugent en dernier ressort : si c'est une affaire qui regarde la caste, ce sont les chefs des castes qui la décident. Les parens peuvent aussi s'assembler dans ces occasions, et d'ordinaire ils jugent très-équitablement. Les gouroux, c'est-à-dire, les pères spirituels (car les gentils en ont aussi bien que les chrétiens) terminent une grande partie des procès qui s'élèvent entre leurs disciples : quelquefois ceux qui sont en procès prennent des arbitres auxquels ils donnent le pouvoir de juger leur différend ; et alors ils acquiescent à ce qu'ils ont décidé, sans avoir recours à d'autres juges.

De tous ces juges, il n'y a que les maniacarrens qui prennent de l'argent, encore ne le font-ils pas toujours ; mais il y en a qui prennent le dixième de la somme qui fait la matière du procès, c'est-à-dire, que si la somme est de cent écus, on en donne dix au maniacarren. C'est d'ordinaire, celui qui gagne sa cause qu'on oblige de payer cette somme, celui qui la perd étant assez puni de payer ce qu'il doit. Pour ce qui est des gouroux païens, ils exigent bien davantage ; mais, à les entendre, cet argent n'est

point pour eux, il est destiné à des œuvres saintes et utiles au public.

Ceux qui ont un procès à soutenir, doivent plaider eux-mêmes leur cause, à moins que quelque ami ne leur rende ce service; ils doivent se tenir dans une posture respectueuse en présence de leurs juges: ils ne s'interrompent point, ils se contentent seulement de témoigner, par un mouvement de tête, qu'ils ont de quoi réfuter ce que dit la partie adverse. Quand les plaidoyers sont finis, on renvoie les parties et les témoins; alors le juge et les conseillers confèrent ensemble, et quand ils sont d'accord sur ce qu'ils doivent prononcer, le juge rappelle les parties, et leur signifie la sentence. Vous voyez, monsieur, que par là on évite les lenteurs que la chicane a introduites, et les frais de la justice vont à très-peu de chose: aussi n'y a-t-il guères de pays où l'on plaide à meilleur marché qu'aux Indes; pour peu que les juges soient intègres, on est bientôt hors de cour et de procès.

Comme la plupart des procès aux Indes, roulent sur des dettes, et sur des sommes empruntées qu'on diffère trop long-temps de rendre, je ne puis me dispenser de vous expliquer la manière dont se font ces sortes d'emprunts.

Les Indiens distinguent des intérêts de trois sortes; les uns qui sont vertu, d'autres qui sont péché, et d'autres qui ne sont ni péché ni vertu, car c'est ainsi qu'ils s'expriment. L'intérêt qui est vertu, est d'un pour cent, chaque mois, c'est-à-dire, douze pour cent, chaque année: ils prétendent que ceux qui ne

prennent pas davantage, pratiquent un grand acte de vertu, parce que, disent-ils, avec le peu de gain qu'ils font, ils soulagent la misère de ceux qui sont dans une nécessité pressante : ils parlent presque de cette manière de prêter comme d'une aumône. L'intérêt qui est péché, est de quatre pour cent, chaque mois, c'est-à-dire, de quarante-huit par an, en telle sorte, qu'au bout de deux ans deux mois, la somme a doublé. L'intérêt, qui n'est ni vertu ni péché, est de deux pour cent, chaque mois, c'est-à-dire, de vingt-quatre par an. Ceux qui prêtent et ne prennent que l'intérêt qui est vertu, ne comptent point d'ordinaire, ni le premier mois, ni celui où l'on paye : ils ne sont pas pourtant obligés d'user de cette indulgence, et lorsqu'ils relâchent ainsi de leurs droits, c'est un effet de leur générosité. Au reste, il ne leur vient pas même en pensée d'examiner s'il y a usure ou non dans cette sorte de prêt ; ils croient avoir droit de faire valoir leur argent, et ils ne regardent comme défendu que l'intérêt qui, de leur aveu même, est péché.

Lorsqu'un créancier a attendu plusieurs mois, ou une ou deux années, il a droit d'arrêter son débiteur au nom du prince, et sous peine d'être déclaré rebelle : alors le débiteur est forcé de ne pas passer outre, jusqu'à ce qu'il ait satisfait celui à qui il doit. Cette coutume approche assez du cri de haro, qui est en usage en Normandie, par lequel on réclame le secours de la justice, et l'on contraint le débiteur à venir devant le juge. Ici, le débiteur n'est pas encore obligé de comparoître devant le juge, parce que les

premiers passans intercèdent pour lui, et obligent le créancier de lui accorder encore quelques mois de terme : ce temps expiré, le créancier peut encore arrêter le débiteur au nom du prince. Il est surprenant de voir l'obéissance exacte de ceux qui sont ainsi arrêtés, car non-seulement ils n'oseroient prendre la fuite, mais ils ne peuvent pas même ni boire ni manger que le créancier ne leur en ait donné la permission. C'est alors qu'on le conduit devant le juge, qui demande aussi quelques mois de délai : pendant ce temps-là l'intérêt court toujours. Enfin, si le débiteur manque de payer au temps qu'on lui a prescrit, le juge le condamne, le fait mettre en une espèce de prison, et fait vendre ses bœufs et ses meubles. Il est rare néanmoins qu'on tire la somme entière qui est due ; on engage d'ordinaire le créancier à relâcher quelque chose des intérêts qu'il auroit droit d'exiger.

Lorsque quelqu'un est accusé d'un vol, et qu'il y a contre lui de forts préjugés, on l'oblige de prouver son innocence, en mettant sa main dans une chaudière d'huile bouillante. Dès qu'il en a retiré la main, on l'enveloppe d'un morceau de toile, et on y applique un cachet vers le poignet ; trois jours après, on visite la main, et s'il n'y paroît aucune marque de brûlure, il est déclaré innocent. Cette épreuve est assez ordinaire aux Indes, et on y en voit plusieurs qui retirent de l'huile bouillante leur main très-saine.

Ils ont recours encore à une autre épreuve qui est assez ordinaire : on prépare un grand vase rond, à

peu

›u près comme une grosse boule, dont l'entrée est étroite, que c'est tout ce qu'on peut faire d'y ›ettre le poing. On met dans ce vase un de ces gros ›rpens dont la morsure est mortelle, si on n'y remé›e sur l'heure : on y met aussi un anneau; ensuite › oblige ceux qui sont soupçonnés du vol, de re›rer l'anneau du vase : le premier qui est mordu, est ›éclaré coupable.

Mais avant d'en venir à ces extrémités, ou prend ›e grandes précautions pour ne pas exposer trop lé›érement les accusés à ces sortes d'épreuves. Si, par ›exemple, c'est un collier de grains d'or, ou quel›u'autre bijou semblable qu'on a volé, on donne à ›ente ou quarante personnes des vases ronds à peu ›rès comme une boule, à chacun le sien, afin que le ›oleur puisse y mettre secrétement le bijou : ces vases ›ont faits d'une matière assez propre à se dissoudre ›cilement dans l'eau; chacun va porter son vase dans ›ne espèce de cuvette; on y délaie tous les vases, et ›on trouve ordinairement au fond de la cuvette, ce ›ui a été volé, sans qu'on puisse découvrir le voleur.

S'il s'agit d'un meurtre, et que la loi du talion ›it lieu dans la caste, cette loi s'observe dans toute › rigueur.

Les meurtres sont assez rares dans toute l'Inde, › de là vient peut-être qu'il y a si peu de justice pour ›s sortes de crimes : pourvu qu'on donne une cer›ine somme au prince, cent pagodes, par exemple, ›n obtient aisément sa grâce; et ce qui est surpre›ant, c'est que si quelque officier même du prince, a ›té tué, le meurtrier en sera quitte moyennant un

présent de mille écus. Il est permis au mari, suivant les loix, de tuer sa femme adultère et son complice, quand il peut les surprendre ensemble; mais il doit les tuer tous deux, et alors on ne peut point avoir d'action contre lui.

Ce n'est pas précisément la crainte des châtimens qui retient les Indiens dans le devoir : sous le règne de la princesse *Mangamal*, qui s'étoit fait une loi de ne faire mourir personne, on n'a pas vu de plus grands désordres que sous celui des autres rois qui punissoient les coupables. S'il se trouvoit un État en Europe où il n'y eût aucune peine de mort, et où l'exil ne consistât, comme aux Indes, qu'à sortir par une porte de la ville, et à rentrer par l'autre, à quels excès ne s'y abandonneroit-on pas ?

Mais, sous quelque prince que ce soit, il n'est jamais permis aux Indes de faire mourir un brame, de quelque crime qu'il soit coupable ; on ne peut le punir qu'en lui arrachant les yeux. J'étois dans la ville de Trichirapali, lorsqu'on surprit deux brames qui faisoient des sacrifices abominables pour procurer la mort de la reine : on se contenta de leur arracher les yeux ; encore cette exécution se fit-elle contre la volonté de la reine, qui ne pouvoit se résoudre à permettre qu'on les punît. On voit pourtant dans l'histoire des rois de Maduré, que quand ils étoient mécontens de quelques brames, à la vérité ils s'abstenoient de répandre leur sang, mais ils les faisoient environner d'une haie d'épines, large de douze ou quinze pieds : cette haie étoit gardée par des soldats; on diminuoit chaque jour ce qu'on leur donnoit à

boire et à manger, et ainsi peu à peu, le défaut d'alimens leur causoit la mort.

Voici quelques-unes des maximes qui sont comme autant de loix qui dirigent les Indiens dans les jugemens qu'ils portent.

PREMIÈRE MAXIME.

Quand il y a plusieurs enfans dans une maison, les enfans mâles sont les seuls héritiers; les filles ne peuvent rien prétendre à l'héritage.

Les filles, chez les Indiens, sont de pire condition que chez les Juifs, puisque les filles juives, qui n'avoient pas de frères, avoient droit à l'héritage; au lieu que parmi les Indiens, il y a une exclusion entière pour les filles, bien qu'elles n'ayent pas de frères. Deux frères se marient; l'un a un fils, et l'autre une fille : tout le bien qui devroit naturellement venir à la fille, va à son oncle; mais aussi il contracte l'obligation de marier sa nièce le plus avantageusement qu'il lui est possible.

Cependant il y a de petits royaumes dans les Indes, où les princesses ont de grands priviléges qui les mettent au-dessus de leurs frères, parce que le droit de succéder ne vient que du côté de la mère. Si le roi, par exemple, a une fille d'une femme qui soit de son sang, quoiqu'il ait un enfant mâle d'une autre femme de même caste, ce sera la princesse qui succédera, et à qui appartiendra l'héritage : elle peut se marier à qui elle voudra, et quand son mari ne seroit

pas du sang royal, ses enfans seront toujours rois; parce qu'ils sont du sang royal, du côté maternel, le père n'étant compté pour rien, et le droit, comme je l'ai déja dit, venant uniquement du côté de la mère.

On doit conclure de ce même principe, que si cette princesse qui règne, a un garçon et une fille, et qu'on ne puisse pas trouver une princesse du sang royal pour la marier au prince, ce seront les enfans de la fille, qui régneront préférablement aux enfans de son frère : et quand ni le prince ni la princesse n'ont point d'enfans, comme cela est arrivé dans le royaume de Travancor, on en cherche ailleurs qui soient issus du même sang; et cela se pratique, quoique le roi ait des enfans de sa caste, s'ils ne sont pas du sang royal, du côté de la mère. Quand ce sont les reines qui ont la puissance absolue, il y a toujours six ou sept personnes qui l'aident à porter le fardeau du gouvernement.

SECONDE MAXIME.

Ce n'est pas toujours le fils aîné des rois et des princes, des palleacarrens et des chefs de bourgade, qui doit succéder aux États ou au gouvernement de son père.

Cette maxime, qui règle la succession des princes, a besoin d'explication. Les Indiens distinguent deux sortes de dignités : celles qui passent du père au fils, et celles qui sont seulement attachées à quelques

personnes, sans qu'il soit nécessaire qu'elles passent à leurs enfans. Il n'est pas question de celles-ci, puisque le prince peut en disposer à son gré, et choisir qui il lui plaira; mais il est question des États qui sont héréditaires. La coutume veut que les aînés succèdent, quand leurs bonnes qualités les en rendent capables; mais lorsqu'ils ont peu d'esprit, et qu'ils semblent peu propres à bien gouverner, et qu'au contraire le cadet a de grandes dispositions pour remplir les devoirs d'un prince, le roi dispose les choses de telle sorte, qu'il fait tomber ses États au cadet. S'il ne le faisoit pas, les parens s'assembleroient après sa mort, et choisiroient le cadet; et comme c'est une coutume établie, l'aîné a moins de peine à s'y conformer : sa condition n'en est pas moins heureuse, car, sans avoir les dégoûts et les peines qui sont inséparables de la royauté, il en a les agrémens et les douceurs; on n'omet rien de ce qui peut lui adoucir la peine que lui causeroit une soumission forcée.

Ce qui se dit des rois et des princes, doit s'entendre, à proportion, des *palleacarrens* et des chefs de bourgade; le cadet est toujours préféré à l'aîné, quand il a plus de mérite. On a vu avec admiration les deux frères, princes de Tanjaour, gouverner tous deux ensemble le pays qui leur a été laissé par leur frère aîné, qui n'avoit point d'enfans. Il est vrai que l'expérience leur ayant appris que cette autorité commune embarrassoit leur sujets, ils ont partagé entre eux, le royaume de Tanjaour; mais ils ne laissent pas de demeurer ensemble dans le

même palais, et d'y vivre dans une parfaite union ; ils sont les enfans d'un frère du fameux Sivagi, si célèbre dans les Indes, pour avoir ébranlé le trône des successeurs de Tamerlan.

La conduite que tiennent les princes mogols est bien différente : celui qui a des forces plus considérables et qui remporte la victoire sur ses frères, succède aux vastes États du Mogol ; il en coûte toujours la vie ou la prison aux vaincus. On dit qu'Aurengzebe ayant été prié de déterminer celui de ses enfans qu'il croyoit le plus capable de lui succéder, il refusa de le faire, apportant pour raison, que c'étoit au ciel à en décider. Il étoit monté lui-même sur le trône, en faisant mourir ses frères, et en retenant prisonnier son propre père, qu'il vouloit, disoit-il, décharger du poids du gouvernement : étrange politique des Mogols, qui réduit les frères à une espèce de nécessité de s'égorger les uns les autres. Nos princes indiens abhorrent une si détestable maxime ; il n'y a point de pays où les frères soient plus unis.

TROISIÈME MAXIME.

Quand les biens n'ont point été partagés après la mort du père, tout le bien qué peut avoir gagné un des enfans, doit être mis à la masse commune, et être partagé également.

Un exemple rendra la chose plus claire. Supposons qu'un Indien, qui a cinq enfans, laisse en mourant cent pagodes, qui font cinq cents livres de no-

tre monnoie : si l'on faisoit le partage, on devroit donner à chacun cent livres; mais si le partage ne se fait pas, comme il est très-rare qu'on le fasse, surtout quand quelqu'un des frères n'est pas marié, alors quoique l'aîné ait gagné dix mille pagodes, il faut qu'il mette cette nouvelle somme à la masse commune, afin qu'elle soit partagée également à tous les frères : on assemble pour cela les parens et les amis ; si l'aîné fait quelque résistance, il est toujours condamné par la maxime que j'explique.

Ils ont un autre usage, que les uns blâment, et que d'autres admirent. Lorsque parmi les frères, il y en a quelqu'un qui a peu d'esprit, et que les autres en ont beaucoup, on fait le lot du premier beaucoup plus gros que celui des autres, parce que, disent-ils, celui qui n'a point d'esprit est incapable de faire valoir le bien qu'on lui laisse; au lieu que les autres qui ont du génie et du savoir-faire, deviendront en peu de temps beaucoup plus riches que leur frère, auquel ils ont laissé la meilleure portion de l'héritage.

Il y a de certaines familles où l'on ne parle jamais de partage; les biens sont communs, et ils vivent dans une parfaite intelligence. Cela arrive lorsque quelqu'un de la famille est assez habile pour la faire subsister ; c'est lui qui fait toute la dépense ; il est comme le supérieur des autres, qui n'ont d'autre soin que de travailler sous ses ordres ; il marie les fils et les petits-fils de ses frères, il pourvoit à leurs besoins, aux vêtemens, à la nourriture, etc. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il se trouve quelque-

fois des femmes capables de gouverner ainsi plusieurs familles. J'en ai vu une qui étoit chargée de plus de quatre-vingt personnes qu'elle entretenoit des choses nécessaires à la vie. Il y a de ces familles où l'on n'a jamais fait de partage, et elles ne laissent pas d'être aussi riches qu'on l'est communément aux Indes. Ceux qui composent ces familles, dont l'union est si grande, sont dans une estime générale, et l'on s'empresse à entrer dans leur alliance. Ce détachement des biens de la terre, qu'on voit parmi des idolâtres, ne doit-il pas confondre tant de chrétiens d'Europe, que le moindre intérêt divise, et engage dans des procès éternels ?

QUATRIÈME MAXIME.

Les enfans adoptifs entrent également dans le partage des biens avec les enfans des pères et mères qui les ont adoptés.

Quand un homme n'a point d'enfans, il adopte souvent quelqu'un de ses parens : les cérémonies qu'on observe en cette occasion méritent d'être rapportées. On fait une assemblée dans la maison des parens de celui qui adopte : là, on prépare un grand vase de cuivre, de la figure de nos grands plats ; on le place de telle sorte, que l'enfant y puisse mettre les deux pieds, et s'y tenir debout, s'il en a la force ; ensuite le mari et la femme disent à peu près ce qui suit : « Nous vous avertissons que n'ayant point d'enfant, nous souhaitons adopter celui

que vous voyez ; nous le choisissons tellement pour notre fils, que nos biens lui appartiendront désormais, comme si véritablement il étoit né de nous ; il n'a plus rien à espérer de celui qui étoit son père naturel : en foi de quoi nous allons boire l'eau de safran, si vous y consentez ». Les assistans donnent leur consentement par un signe de tête ; après quoi le mari et la femme se baissent en versant de l'eau, dans laquelle on a délayé du safran ; ils en lavent les pieds de l'enfant, et ils boivent l'eau qui est restée dans le vase. On passe aussitôt un écrit, où l'on marque ce qui s'est passé, et les témoins signent : cet écrit s'appelle *manchinircani-chitou*.

Si le mari ou la femme ont dans la suite des enfans, ces enfans deviennent les cadets de celui qui a été adopté, et celui-ci jouit des prérogatives de l'aîné, les loix ne mettant nulle différence entre l'enfant adopté et les véritables enfans. On a vu même souvent, que les pères et les mères avoient plus de tendresse pour leur fils adoptif que pour leurs véritables enfans, s'imaginant que les dieux, touchés de la vertu qu'ils avoient pratiquée en faisant cette adoption, leur avoient accordé des enfans et des biens temporels, qu'ils n'auroient pas eus sans cela.

Il y a une autre espèce d'adoption qui n'a pas les mêmes avantages, mais qui ne laisse pas d'avoir quelque chose de singulier. Si un père et une mère qui ont perdu leur enfant, en voient un autre qui lui ressemble, ils le prient de les regarder comme étant maintenant son père et sa mère : c'est à quoi l'enfant ne manque guères de consentir, et alors l'adoption

est faite : elle s'appelle, dans la langue du pays, *oppari pirieradou*. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'un *Choutre* peut prendre, par voie d'*oppari*, un brame pour son fils, s'il a des traits semblables à l'un de ses enfans morts, et ce brame l'appellera son père : cependant, comme ils sont de caste différente, ils ne mangeront jamais ensemble.

CINQUIÈME MAXIME.

Les orphelins doivent être traités comme les enfans de ceux à qui on les confie.

Un des plus sages réglemens qui soit aux Indes, regarde les orphelins : s'ils ont des oncles et des tantes, comme ces oncles et ces tantes sont censés par la loi, pères et mères des enfans de leurs frères et de leurs sœurs, ils sont élevés comme les autres enfans de la maison : le père putatif est obligé de les pourvoir de la même manière que les autres enfans, de les marier quand ils sont en âge, et de faire les frais nécessaires pour les mettre en état de gagner leur vie.

C'est en conséquence de cette coutume que, lorsqu'un homme a perdu sa femme, il fait ce qui dépend de lui pour épouser la sœur de la défunte : cette maxime leur paroît admirable, car, disent-ils, par ce moyen, il n'y a point de belle-mère, et les enfans de la sœur morte deviennent toujours les enfans de la sœur vivante. On ne sauroit les convaincre de l'équité de la loi ecclésiastique, qui dé-

fend à un homme d'épouser, en secondes noces, la sœur de sa femme défunte. Ne voyez-vous pas, nous disent-ils, que si cet homme « ne se marie pas » avec la sœur de sa femme, il faudra qu'il épouse » une autre fille, qui sera une véritable marâtre, » qui ne manquera pas de maltraiter les enfans de son » mari pour avantager les siens; au lieu que si la » sœur de la défunte se marie avec son beau-frère, » qui est veuf, les enfans de la sœur aînée seront » toujours censés ses propres enfans ».

Enfin, si les orphelins n'ont ni frère aîné, ni oncle, ni tante, on fait une assemblée de parens qui choisissent quelqu'un qui ait soin d'eux; on écrit ce que le père de l'orphelin a laissé, et on est obligé de le lui remettre aussitôt qu'il est majeur. Ceux qui élèvent les orphelins, leur font gagner leur vie dès qu'ils sont en âge de travailler : s'ils ont de l'esprit, on les met à l'école pour y apprende à lire, à écrire et à chiffrer.

SIXIÈME MAXIME.

Quelque crime qu'ayent commis les enfans à l'égard de leurs pères, ils ne peuvent jamais être déshérités.

Cette maxime, toute étrange qu'elle paroît, arrête une infinité de procès. Il est souvent très-difficile de prouver en Europe qu'un père, qui déshérite son fils, ait une raison légitime de le faire : à la vérité ce pouvoir des pères, et la crainte de l'exhérédation peuvent contenir les enfans dans le devoir; mais on ne peut

cette conduite est fondée sur cette maxime, que les Indiens admirent, savoir : qu'après la mort du père, le fils aîné devient comme le père de ses frères ; et en effet, les autres frères viennent se jeter à ses pieds, et celui-ci les regarde comme ses enfans. Ainsi, comme le père est obligé de payer les dettes de ses enfans, le frère aîné qui tient lieu de père à ses frères, est pareillement obligé de payer leurs dettes : cela s'entend avant le partage, mais ce partage se fait toujours fort tard. Cette règle ne s'étend point aux filles ; le père n'est point obligé de payer leurs dettes, ni le frère les dettes de ses sœurs.

Caste des voleurs.

Il y a une caste particulière connue sous le nom de *caste des voleurs* ; ils sont les maîtres de toute cette contrée ; ils ne payent ni taille ni tribut au prince ; ils sortent de leurs bois, toutes les nuits, quelquefois au nombre de cinq à six cents personnes, et vont piller les peuplades de sa dépendance. En vain jusqu'ici le prince a voulu les réduire : il y a cinq ou six ans qu'il mena contre eux toutes ses troupes ; il pénétra jusque dans leurs bois, et après avoir fait un grand carnage de ces rebelles, il éleva une forteresse où il mit une bonne garnison pour les contenir dans leur devoir ; mais ils secouèrent bientôt le joug.

Leur approche seule répand la consternation et la terreur ; on compte plus de cent grandes peuplades que ces brigands ont entièrement ravagées cette année.

Quoiqu'il soit difficile que la foi fasse de grands progrès dans un lieu où règnent des coutumes si détestables, j'y ai cependant un assez grand nombre de néophytes, surtout à Velleour, qui signifie en leur langue, peuplade blanche. Ce qui m'a rempli de consolation dans le peu de séjour que j'y ai fait, c'est de voir qu'au centre même du vol et de la rapine, il n'y a aucun de ces nouveaux fidèles qui participe aux brigandages de leurs compatriotes.

C'est une loi inviolable dans cette caste, de ne point attenter sur ceux qui se mettent sous la sauvegarde de leurs compatriotes. Quelques-uns de ces voleurs voulant insulter des voyageurs accompagnés d'un guide, celui-ci se coupa sur le champ les deux oreilles, menaçant de se tuer lui-même, s'ils poussoient plus loin leur violence : les voleurs furent obligés, selon l'usage du pays, de se couper pareillement les oreilles, conjurant le guide d'en demeurer là, de se conserver la vie, pour n'être pas contraints d'égorger quelqu'un de leur troupe.

Voilà une coutume assez bizarre, et qui vous surprendra ; mais vous devez savoir que parmi ces peuples, la loi du talion règne dans toute sa vigueur. S'il survient entre eux quelque querelle, et que l'un, par exemple, s'arrache un œil ou se tue, il faut que l'autre en fasse autant, ou à soi-même, ou à quelqu'un de ses parens. Les femmes portent encore plus loin cette barbarie : pour un léger affront qu'on leur aura fait, pour un mot piquant qu'on leur aura dit, elles iront se casser la tête contre la porte de celle qui les a offensées ; et celle-ci est obligée aussitôt de se

traiter de la même façon : si l'une s'empoisonne en buvant le suc de quelque herbe venimeuse, l'autre qui a donné sujet à cette mort violente, doit s'empoisonner aussi ; autrement on brûlera sa maison, on pillera ses bestiaux, et on lui fera toute sorte de mauvais traitemens, jusqu'à ce que la satisfaction soit faite.

Ils étendent cette cruauté jusque sur leurs propres enfans. Il n'y a pas long-temps, qu'à quelques pas de cette église, d'où j'ai l'honneur de vous écrire, deux de ces barbares ayant pris querelle ensemble, l'un d'eux courut à sa maison, y prit un enfant d'environ quatre ans, et vint, en présence de son ennemi, lui écraser la tête entre deux pierres : celui-ci, sans s'émouvoir, prend sa fille qui n'avoit que neuf ans, et lui plonge le poignard dans le sein : *Ton enfant*, dit-il ensuite, *n'avoit que quatre ans, ma fille en avoit neuf, donne-moi une victime qui égale la mienne :* Je le veux bien, répondit l'autre ; et voyant à ses côtés son fils aîné, qu'il étoit près de marier, il lui donne quatre ou cinq coups de poignard : non content d'avoir répandu le sang de ses deux fils, il tue encore sa femme, pour obliger son ennemi à tuer pareillement la sienne. Enfin une petite fille, et un jeune enfant qui étoit à la mamelle, furent encore égorgés ; de sorte que dans un seul jour, sept personnes furent sacrifiées à la vengeance de deux hommes altérés de sang, et plus cruels que les bêtes les plus féroces.

J'ai actuellement dans mon église un jeune homme qui s'est réfugié parmi nos chrétiens, blessé d'un coup

coup de lance que lui avoit porté son père pour le tuer, et pour contraindre par là son ennemi à tuer de même son propre fils : ce barbare avoit déjà poignardé deux de ses enfans dans d'autres occasions, et pour le même dessein. Des exemples si atroces vous paroîtront tenir plus de la fable que de la vérité; mais soyez persuadé que loin d'exagérer, je pourrois vous en produire bien d'autres qui ne sont pas moins tragiques. Il faut pourtant avouer qu'une coutume si contraire à l'humanité, n'a lieu que dans la caste des voleurs, et même que, parmi eux, plusieurs évitent les contestations, de crainte d'en venir à de si dures extrémités. J'en sais qui, ayant eu dispute avec d'autres près d'exercer une telle barbarie, leur ont enlevé leurs enfans, pour les empêcher de les égorger, et pour n'être pas obligés eux-mêmes de massacrer les leurs.

Depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Chine, tous les peuples, excepté les Maures, sont, pour ainsi dire, sans vêtemens, car ils ne portent qu'une pièce de toile qui leur couvre à peine la ceinture. Les Maures ont ordinairement une veste blanche cousue à une espèce de jupe de même couleur, qui descend jusqu'aux talons. Les femmes de ces derniers ne paroissent jamais en public : le jour de leur mariage, l'époux se promène à cheval dans tous les quartiers de la ville, accompagné de son épouse, qui est portée dans un palanquin couvert où elle ne peut ni voir, ni être vue : suit une troupe de mauvais musiciens qui ignorent, je vous assure, jusqu'aux premiers principes de leur art. ....

Le prince de Marava, âgé de plus de quatre-vingts ans, vient de mourir (en 1710); ses femmes, au nombre de quarante-sept, se brûlèrent avec le corps du prince : on creusa pour cela, hors de la ville, une grande fosse qu'on remplit de bois en forme de bûcher; on y plaça le corps du défunt richement couvert; on y mit le feu, après beaucoup de cérémonies superstitieuses que firent les brames. Alors parut cette troupe infortunée de femmes qui, comme autant de victimes destinées au sacrifice, se présentèrent toutes couvertes de pierreries et couronnées de fleurs; elles tournèrent diverses fois autour du bûcher, dont l'ardeur se faisoit sentir de fort loin. La principale de ces femmes tenoit le poignard du défunt, et s'adressant au prince qui succédoit au trône : « Voilà, lui dit-elle, le poignard dont le prince se » servoit pour triompher de ses ennemis; ne l'em» ployez jamais qu'à cet usage, et gardez-vous bien » de le tremper dans le sang de vos sujets; gouver» nez-les en père, comme il a fait, et vous vivrez » long-temps heureux comme lui : puisqu'il n'est » plus, rien ne doit me retenir davantage dans ce » monde, et il ne me reste plus que de le suivre ». A ces mots, elle remit le poignard entre les mains du prince, qui le reçut sans donner aucun signe de tristesse ni de compassion. « Hélas! poursuivit» elle, à quoi aboutit la félicité humaine? je sens » bien que je vais me précipiter toute vive dans les » enfers »; et aussitôt tournant fièrement la tête vers le bûcher, et invoquant le nom de ses dieux, elle s'élance au milieu des flammes.

La seconde étoit sœur du prince raja, nommé *Tondoman*, qui étoit présent à cette détestable cérémonie : lorsqu'il reçut des mains de la princesse sa sœur, les joyaux dont elle étoit parée, il ne put retenir ses larmes, et se jetant à son col il l'embrassa tendrement. Elle ne parut pas s'en émouvoir ; mais regardant d'un œil assuré, tantôt le bûcher, tantôt les assistans, et criant à haute voix, *Chiva*, *Chiva*, qui est un des noms qu'on donne au dieu *Routren*, elle se précipita dans les flammes comme la première.

Les autres suivirent de près ; quelques-unes avoient une contenance assez ferme, d'autres avoient l'air interdit et effaré. Il y en eut une qui, plus timide que ses compagnes, courut embrasser un soldat chrétien, et le pria de la sauver : ce néophyte qui, malgré les défenses sévères qu'on fait aux chrétiens d'assister à ces barbares spectacles, avoit eu la témérité de s'y trouver, fut si effrayé, qu'il repoussa rudement, sans y penser, cette malheureuse, et qu'il la fit culbuter dans le bûcher : il se retira aussitôt avec un frémissement par tout le corps, qui fut suivi d'une fièvre ardente, accompagnée de transport au cerveau, dont il mourut la nuit suivante, sans pouvoir revenir à son bon sens.

Les dernières paroles que proféra la première de ces femmes, sur l'enfer, où elle alloit, disoit-elle, se précipiter toute vive, surprirent tous les assistans : elle avoit eu à son service une femme chrétienne, qui l'entretenoit souvent des grandes vérités de la religion, et qui l'exhortoit à embrasser le christianisme ; elle goûtoit ces vérités, mais elle n'eut pas

le courage de renoncer à ses idoles : elle en conçut pourtant de l'estime pour les chrétiens, et elle se déclaroit leur protectrice en toute occasion ; la vue des flammes prêtes à la consumer, lui rappela sans doute, le souvenir de ce que cette bonne chrétienne lui avoit dit sur les supplices de l'enfer.

Quelque intrépidité que fissent paroître ces infortunées victimes du démon, elles ne sentirent pas plutôt l'ardeur du feu, que, poussant des cris affreux, elles se jetèrent les unes sur les autres, et s'élancèrent en haut pour gagner le bord de la fosse : on jeta sur elles quantité de pièces de bois, soit pour les accabler, soit pour augmenter l'embrasement. Quand elles furent consumées, les brames s'approchèrent du bûcher encore fumant, et firent sur les cendres ardentes de ces malheureuses, mille cérémonies non moins superstitieuses que les premières. Le lendemain, ils recueillirent les ossemens mêlés avec les cendres, et les ayant enfermés dans de riches toiles, ils les portèrent près de l'île Ramesuren, que les Européens appellent par corruption *Ramanançor*, où ils les jetèrent dans la mer : on combla ensuite la fosse, on y bâtit un temple, et on y fit chaque jour des sacrifices en l'honneur du prince et de ses femmes qui, dès-lors, furent mises au rang des déesses.

Cette brutale coutume de se brûler, est plus fréquente dans les royaumes de l'Inde méridionale, qu'on ne se l'imagine en Europe. Il n'y a pas longtemps que moururent deux princes qui relevoient du Marava ; le premier avoit dix-sept femmes, et l'au-

treize : toutes firent la même fin, à la réserve
une seule qui étoit enceinte, et qui ne put se brû-
qu'après la naissance de son fils.

La reine de Trichirapali, mère du prince régnant,
fut laissée enceinte il y a environ trente ans, à la
rt de son mari, prit la même résolution aussitôt
e son fils fut né, et l'exécuta avec une fermeté qui
nna toute cette cour. Sa belle-mère, nommée
ngamal, n'avoit pu accompagner le roi Chokana-
a sur le bûcher, pour la même raison; mais après
accouchement elle trouva le secret d'échapper
flammes, sous prétexte qu'il n'y avoit qu'elle qui
t élever le jeune prince, et gouverner le royaume
rant sa minorité. Comme elle aimoit la reine de
ichirapali, sa belle-fille, elle voulut lui persuader
suivre son exemple ; mais cette jeune reine la
gardant avec dédain : « Croyez-vous, madame, lui
lit-elle, que j'aye l'ame assez basse pour survivre
u roi mon époux ? le désir de lui laisser un suc-
cesseur, m'a fait différer mon sacrifice, mais à pré-
sent rien n'est capable de l'arrêter. Le jeune prince
ne perdra rien à ma mort, puisqu'il a une grand'-
mère qui a tant d'attachement pour la vie : il est
autant à vous qu'à moi ; élevez-le, et conservez-lui
le royaume qui lui appartient ». Elle ajouta beau-
up de reproches assez piquans, mais en termes
uverts. Mingamal dissimula en femme d'esprit,
abandonna sa belle-fille à sa déplorable destinée.

Au reste, bien que ce soit de leur propre choix
e ces dames indiennes deviennent la proie des
mmes, il n'est guères en leur pouvoir de s'en dis-

les marchands et les laboureurs ; les soudras servent d'écrivains ou de simples domestiques aux trois premières castes. C'est aussi dans cette caste, que se trouvent les artisans et les hommes qui exercent les emplois les plus bas de la société.

Ces castes générales, sont ensuite considérablement subdivisées par les castes mêlées, qui proviennent de mariages faits entre des individus de rangs inégaux ; on porte ce nombre de sous-divisions, de quarante-deux à soixante et dix ; mais il paroît que leurs dénominations doivent être plutôt affectées aux différentes professions qu'à des divisions distinctes.

Il n'est guères plus permis, dans l'Indoustan, de changer de profession et d'état, qu'il ne l'est de passer d'une caste à une autre ; ainsi, le fils d'un tisserand ou d'un potier, embrasse nécessairement la profession de son père, sans pouvoir s'élever, même dans sa caste, à un autre état.

En effet, chaque sous-division des castes paroît avoir des emplois qui lui sont spécialement attribués ; ainsi, la sixième, nommée carana, est chargée de remplir ces devoirs domestiques à la suite des princes : la chatta, qui provient d'un homme de condition servile avec une femme de la caste militaire, est employée, ainsi que l'udra, aux soins de la boucherie ; celle des chandulas, a la fonction d'enterrer les morts, d'exécuter les criminels, et de remplir les autres objets du service public.

Évite, dit le livre sacré, appelé le *Tantra*, l'attouchement d'un chandala, de tout homme des castes abjectes, et de tous ceux qui mangent de la

chair de vache, ou qui se servent de paroles défendues, et ne pratiquent pas les cérémonies prescrites. En supposant que cette loi s'exécute rigoureusement, il seroit plus malheureux de naître chandala, que d'être l'esclave du maître le plus inhumain. Ce mépris insultant est porté, pour les dernières castes, au point que quiconque s'associe avec elles, ou s'approche des femmes de ces castes, est indubitablement vexé de la sienne : cette excessive rigueur paroît avoir été mitigée par les premiers législateurs. D'après l'auteur du *Tantra*, un Indou peut avoir une naja ou une capala pour concubine, et aussi une rajacca et une napisa pour femme, en rachetant, toutefois, par des offrandes religieuses volontaires, l'irrégularité de cette conduite.

Les naja et les nataja, exercent, depuis un temps immémorial, le métier de danseurs et d'acteurs, ce qui prouve la haute antiquité des drames dans l'Inde : malgré la passion des Indiens pour les représentations dramatiques, ils n'en regardent pas moins, avec mépris, la caste naja qui, suivant le *Tantra*, rend impure l'eau des puits et des étangs, dont elle fait usage.

C'est encore dans cette caste naja, que se trouvent ces bayadères, si fameuses dans tout l'Orient, par leur art à inventer les moyens de raffiner sur la volupté : cet art est quelquefois pour elles, une voie certaine d'élévation à un rang que leur refuseroit leur naissance ; dans ce pays comme dans tous les autres, la galanterie vient à bout de secouer le joug importun des loix, ou du moins de les éluder.

Quelquefois la galanterie des femmes et le talei de plaire, ont réussi jusqu'à faire entrer une femm de la caste la plus abjecte, une soudra, dans le l d'un des souverains de son pays; mais si elle r parvient qu'au rang de concubine, l'infériorité d rang où elle est née, frappe irrévocablement sur les e fans provenus de cette union. On cite l'exemple d'u roi de Cochin, qui ayant eu des enfans d'une co cubine, leur faisoit donner le genre d'éducation pr pre aux enfans des soudras; cette conduite est co forme à la loi qui interdit à jamais aux personnes c basse condition, tout accès au trône, et même a fonctions relevées des autels.

Outre les occupations particulières attachées chacune des castes mêlées, les individus qui l composent, ont l'alternative de suivre celle qui a partient régulièrement à la caste dont leur mè fait partie : par là, cette loi, en apparence si rigo reuse, peut recevoir des modifications qui l'adouci sent. La loi qui n'admet aucune dispense, regar uniquement la fonction réservée aux brames ; il le appartient, exclusivement, d'officier dans les cérém nies religieuses, et d'expliquer les *Védas*.

Ces distinctions de castes et de leurs sous-div sions parmi les Indous, sont les points les plus fo tement recommandés dans les livres sacrés et l loix du pays. Tout homme, disent les livres *Stras* et *Suiriti*, qui observera exactement ces précept divins, acquerra la plus grande réputation dans cet vie, et jouira d'un bonheur inexprimable dans cel qui la suivra.

[redacted]

La supériorité est réglée, entre les prêtres, par l'ancienneté d'âge; entre les guerriers, par la valeur; entre les marchands, par le plus ou moins de richesses : à l'égard de la classe servile, cette préséance est attachée à l'aînesse. Jamais aucune histoire ne nous a appris qu'une femme de soudra, ait été la première femme d'un brame ou d'un chastriya, malgré la difficulté qu'ils auroient pu trouver pour faire un mariage convenable.

Dans quelques maisons, qu'une femme de la famille, n'étant pas honorée comme elle doit l'être, prononce une malédiction contre le chef de la famille, disent les livres sacrés, ces objets maudits périront aussi misérablement que les ennemis, pour la ruine desquels elle auroit offert un sacrifice.

Que le brame consacré au service des autels, ne s'abaisse jamais à converser avec des individus de la dernière des castes, même lorsqu'ils pourroient lui fournir sa subsistance; qu'il tienne toujours la conduite élevée d'un ministre de la religion, jamais pervers, jamais artificieux, ne se permettant de recourir jamais à aucun des moyens bas et vils, employés par la caste des marchands, pour se procurer des richesses.

Que tout homme soit empressé et attentif à traiter avec les égards, et même tout le respect possible, l'étranger devenu son hôte, à lui donner une nourriture convenable, un lit et de bonne eau, des racines succulentes, et les meilleurs fruits qu'il pourra se procurer.

L'empire de Burmah, quoiqu'habité par des peu-

ples qui ne reconnoissent point Brama pour leur dieu, mais Boudha ou Gudama, est assujetti aux mêmes distinctions de castes que les Indiens, leurs voisins. La généalogie, comme on le voit, est une science plus nécessaire encore dans les Indes, que dans aucune autre nation de notre Europe; les règles prescrites, à cet égard, ont particulièrement lieu pour le premier mariage du fils aîné de la maison. Parmi les calinas, pour un homme sortant d'un cayast'ha, le degré est déterminé d'après trente générations.

Sur la côte de Malabar, deux millions d'hommes qui l'habitent, sont divisés en cinq castes : la première qui est celle des brames, y est si privilégiée, que les nayrs ou gens de guerre qui composent la seconde caste, n'a que le droit d'approcher, et non celui de toucher un nambourv brame : la troisième caste est composée des cultivateurs, et des gardiens de bestiaux, sous le nom de *Téers*; aucun individu de cette caste, ne peut s'approcher d'un brame, que de trente-six pas, et de douze d'un nayr : la quatrième s'appelle *Walère*, elle est libre ainsi que la précédente; il faut qu'elle se tienne à quarante pas d'un brame, et à six d'un nayr; la profession de cette caste, est celle de musiciens et de sorciers.

Les polères ou poliers, forment la cinquième caste; il leur est prescrit de ne s'approcher d'un individu des deux premières castes, qu'à la distance de quatre-vingt-seize pas; l'Indou dont ils s'approcheroient à une moindre distance, seroit

obligé de se purifier par des ablutions expiatoires : ces infortunés sont des ouvriers, des porteurs de fumier, et des habitans des campagnes, appliqués à des emplois bas et vils : dans les cas où ils sont obligés de prendre les ordres de leurs supérieurs, ou de leur adresser des demandes, ils ne doivent le faire qu'en se plaçant à cette distance, et en criant de là pour se faire entendre.

Il est encore defendu aux Malabariens d'une basse caste, de préparer la nourriture pour celle qui est au-dessus de la leur ; les individus d'une caste supérieure, qui recevroient d'eux leurs alimens, seroient irrévocablement dégradés, et perdroient leurs priviléges.

Les Marattes sont les seuls qui ayent secoué, en partie, le joug de ces loix tyranniques ; ils admettent bien ces diverses distinctions, mais sans s'en rendre esclaves, et tenir ainsi à leurs pieds leurs malheureux inférieurs ; leur culte religieux est aussi moins absurde.

On conçoit facilement qu'avec une telle constitution sociale, les Indiens doivent être condamnés à la plus grossière ignorance : les brames sont les seuls qui cultivent les sciences, et c'est, outre les prérogatives de leur caste, la cause principale de leur supériorité et de leur pouvoir, qui ne dégénère que trop souvent, dans un odieux despotisme. Dans presque toutes les cours de l'Orient, ce sont les brames qui conduisent les affaires publiques et particulières ; les Marattes eux-mêmes, dont l'ignorance égale à peu près la valeur, sont forcés de prendre

confiance en eux, et de s'en laisser gouverner dans toutes les affaires qui sont pour eux de quelque importance. Les brames ne manquent pas de se prévaloir du penchant de ces peuples à la superstition la plus outrée, pour les soumettre à leurs loix, et souvent à leurs caprices; comme ils ne leur parlent jamais qu'au nom de la divinité dont ils se disent les confidens et les interprètes, ils sont toujours sûrs d'en être servilement obéis.

A une époque que quelques auteurs ont fixée à trois cents ans avant Jésus-Christ, Adisura, roi de Gaura, invita des brames de Caniacubja, à venir s'établir dans le Bengale; cinq d'entre eux, tous consacrés aux fonctions religieuses, se rendirent aux désirs du roi: de ces prêtres indous, sont sortis cent cinquante familles, dont les deux tiers ont choisi Varendra pour leur demeure; le reste se fixa à Rara. Dans la suite des temps, ces familles se sont dispersées dans le Bengale; elles ont retenu le nom de leurs ancêtres, et sont encore considérées comme des bramènes de Caniacubja. Les cayast'has du Bengale se prétendent descendus de cinq cayast'has qui accompagnoient ces brames de Caniacubja; leurs descendans sont divisés en quatre-vingt-trois familles. *Balla le bena*, qui régnoit dans le douzième siècle, régla les rangs de toutes ces familles, et elles retiennent encore les distinctions établies par ce roi, qui fixa aussi les rangs de famille dans les autres castes.

Il est difficile à un Européen de se figurer l'existence d'un système social aussi absurde en politique, aussi avilissant pour l'humanité, et de concevoir

que l'orgueil et la vanité ayent été assez puissans pour faire passer en loi constitutionnelle, la tyrannie qui foulant aux pieds, soixante millions d'hommes dont se compose la population indienne, élève si fort au-dessus des hommes ses semblables, une ou deux castes qui n'en font pas la centième partie : cependant, la loi primitive, dont on fait Brama l'auteur, a résisté, en grande partie, aux atteintes du temps, et aux diverses révolutions que la guerre a fait subir à ce pays : cette loi barbare continue parmi un peuple vanté, d'ailleurs, par la douceur de son caractère et la sagesse de sa morale, et dévoue à l'abjection la plus vile, la grande majorité des Indous. Il faut néanmoins observer que les loix odieuses ne pouvant long-temps subsister dans toute leur vigueur, le temps a apporté à cet ordre social quelques modifications. C'est une matière de controverse, fréquemment discutée par les légistes indiens, que de savoir jusqu'à quel point chaque individu est obligé de se rapprocher, ou autorisé à s'éloigner un peu de la rigueur de ces premières institutions. On doit s'attendre que les docteurs indiens se partagent sans fin, dans les diverses interprétations qu'ils donnent à la loi; et ces discussions de légistes, donnent lieu à des vexations qui sont un nouveau fléau qui frappe ces malheureux, qui en sont presque toujours les victimes.

Il est facile de remonter à la source de ce désordre social ; on la trouve dans les institutions religieuses, et dans la superstition des peuples que la politique tient plongés dans une barbare ignorance:

Le système religieux et les loix civiles et politiques de Menou, un de leurs rois législateurs, ont été révérés, de temps immémorial, par des millions d'Indous, comme étant les paroles mêmes de l'Être éternel et créateur; on est frappé du contraste que présentent les livres authentiques de ce législateur : d'un côté, des préceptes qui respirent la sagesse, un esprit de dévotion sublime et de bienveillance universelle; et de l'autre côté, un système de despotisme et d'adresse sacerdotale, un plan de mythologie obscurément rédigé, et par là, sujet aux plus dangereuses erreurs, le tout habilement combiné pour fournir des armes toujours prêtes au despotisme, et des fers à la superstition. Qu'en concluront nos modernes philosophes ? que l'attachement aux dogmes religieux est la source funeste et empoisonnée des maladies de l'esprit, et des maux dont gémit l'humanité; cette conséquence saute aux yeux, et il faut peu de génie pour la saisir : nous voilà prêts à nous ranger à l'opinion des philosophes, pourvu, toutefois, qu'ils veulent bien établir auparavant avec nous, la distinction essentielle qui se trouve entre des religions humaines, inventées par des législateurs politiques, ou par des enthousiastes, et une religion surnaturelle qui porte les caractères évidens de son origine et de sa divinité. Le mal de l'homme ne vient pas de Dieu, mais de l'homme qui gâte, altère et défigure l'ouvrage de Dieu; l'homme social ne peut se passer, ni de Dieu, ni de la religion, ni, par conséquent, d'un culte qui soit l'expression vraie et authentique des dogmes révélés :

les

les philosophes eux-mêmes, ne nous ont que trop démontré la nécessité d'asseoir l'ordre moral et politique, sur les fondemens d'une religion surnaturelle et révélée. Depuis plus d'un siècle, surtout, ils s'agitent entre eux, se liguent et conspirent, pour élever, sur ses ruines, un système de morale universelle et de religion prétendue naturelle ; il y faut un symbole de croyance, une profession de doctrine arrêtée, une règle suprême d'interprétation et de vérité. Ils ont profité de l'anarchie républicaine, pour inonder la France et l'Europe, de leurs systèmes et de leur doctrine ; si bien que dans la multitude des sectes qui ont chacune leurs chefs et leurs oracles, ils nous montrent à peine deux philosophes qui soient tombés d'accord sur les principes fondamentaux, peut être même sur un seul des articles essentiels à tout système moral et religieux. Depuis long-temps on a fait à tous les philosophes, le défi formel, de produire un système de morale et un symbole de croyance qui fissent loi parmi eux, et aucun d'eux encore, n'a été assez hardi pour l'accepter et y répondre; ce silence forcé, est contre eux et leurs aveugles et frénétiques sectateurs, une démonstration irrésistible.

MŒURS ET COUTUMES DES INDIENS.

Lettre du père de Bourzes, en 1713, à madame de Soudé.

Vous me demandez d'abord, madame, si l'on voit ici, comme en Europe, des distinctions de rang et de préséance : comme il y a partout des montagnes et des vallées, des fleuves et des ruisseaux ; partout, et aux Indes plus qu'ailleurs, on voit des riches et des pauvres, des gens d'une haute naissance, et d'autres dont la naissance est vile et obscure. Les pauvres y sont en très-grand nombre ; une infinité de malheureux sont morts de faim depuis quatre ou cinq ans ; d'autres ont été contraints de vendre leurs propres enfans, et de se vendre eux-mêmes afin de pouvoir vivre. Il y en a qui travaillent toute la journée comme des forçats, et qui gagnent à peine, ce qui suffit précisément pour subsister ce jour-là même, eux et leur famille : on voit une multitude de veuves qui n'ont pour tout fonds et pour tout revenu, qu'une espèce de rouet à filer : on en voit plusieurs autres, tant hommes que femmes, dont l'indigence est telle, qu'ils n'ont pour se couvrir, qu'un méchant morçeau de toile tout en lambeaux, et qui n'ont pas même une natte pour se coucher. Les maisons des paysans d'Europe sont des palais, en comparaison des misérables taudis où la plupart de nos Indiens sont logés ; trois ou quatre

pots de terre sont tous les meubles de leurs cabanes. Plusieurs de nos chrétiens passent les années entières sans venir à l'église, faute d'avoir la petite provision de riz ou de millet nécessaire pour vivre durant le voyage.

On ne laisse pas que de trouver des personnes riches aux Indes : l'agriculture, le commerce, les charges, sont des moyens ordinaires de s'enrichir ; mais le pauvre laboureur a bien de la peine à se sauver de l'oppression : la fraude et l'usure règnent dans le commerce, et l'exercice des charges est un véritable brigandage. Le vol est un autre moyen plus court de devenir riche ; il est ici fort en usage, et je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde, où les petits larcins soient plus détestés, et où les grands soient plus impunis. Le croiriez-vous, madame, qu'on trouve parmi nos Indiens une caste entière qui ne rougit pas de porter le nom, et de faire une profession publique de voleurs de grands chemins ? Les laboureurs doivent être extrêmement attentifs, surtout la nuit, pour qu'on ne leur enlève pas leurs bœufs et leurs vaches ; ils ont beau y veiller, leurs pertes n'en sont guères moins fréquentes. On a cru arrêter ces vols nocturnes, en établissant des gardes dans toutes les peuplades, lesquels sont entretenus et payés par les laboureurs ; mais le remède est devenu pire que le mal, ces gardes sont plus voleurs que les voleurs mêmes.

Les rois et les grands seigneurs amassent de grandes richesses par leurs concussions ; mais quel usage font-ils de ces trésors ? Vous en serez surprise, ma-

dame; ils les enterrent, et c'est ainsi que l'avarice des hommes rend à la terre ce que leur cupidité leur a fait chercher jusqu'au fond de ses entrailles: sans cela l'or seroit ici très-commun. Le feu roi de Tanjaour a ainsi enfoui quantité de millions: sur ce tombeau de son avarice, brûlent, dit-on, sans cesse, quatre ou cinq lampes, qu'on entretient pour conserver la mémoire d'une action si mémorable. On ajoute que ceux qui enterrent ainsi leurs trésors, immolent au démon des victimes humaines, afin qu'il en prenne possession, et qu'il ne les laisse point passer en d'autres mains: cependant plusieurs cherchent ces trésors, et pour les découvrir, ils font au démon d'autres sacrifices d'enfans et de femmes enceintes: quelques-uns prétendent avoir réussi par là; d'autres, effrayés par les spectres qui leur apparoissent, ou par les coups qu'ils reçoivent, abandonnent leur dessein. Il y en a eu dont l'avidité a été punie par une mort soudaine et violente.

Généralement parlant, c'est ici un crime aux particuliers que d'être riches; il n'y a point d'accusation à laquelle on prête plus volontiers l'oreille, ni de crime qui soit plus sévèrement puni: on applique l'accusé à une question rigoureuse, pour le contraindre, par la violence des tourmens, à découvrir où il a caché son argent. Deux de mes néophytes ont été réduits par là à la mendicité, et l'un d'eux en est resté long-temps estropié: de là vient que les riches cachent leur bien avec soin, et que souvent, avec de grandes richesses, ils ne sont ni mieux logés, ni mieux vêtus, ni mieux nourris que

les plus indigens : de là vient encore, que bien qu'il y ait une infinité de véritables pauvres, il y en a beaucoup d'autres qui affectent de le paroître sans l'être véritablement. Je ne parle point de certains fainéans qui courent le pays en habit de *Pandaron* (1), et qui, par l'austérité, vraie ou apparente de leur vie, touchent les peuples, et en tirent de grosses aumônes. Je ne parle point non plus de certains brames, qui étant d'une caste plus noble et plus riche que toutes les autres, se font gloire néanmoins de demander et de recevoir l'aumône : quelques-uns d'eux reçurent, il y a quelque-temps, un *fanon*, qui vaut environ 5 sols de notre monnoie ; le brame qui étoit gouverneur du lieu, et qui est très-riche, voulut avoir part à l'aumône, et il n'eut pas honte de recevoir quelques pièces d'une basse monnoie de cuivre, semblables, pour la valeur, à nos doubles de France.

Mais si, d'un côté, on affecte aux Indes de paroître pauvre au milieu des richesses, d'un autre côté on y est très-jaloux des distinctions et du rang que donne la naissance; il n'y a guères de nation qui ait tant de délicatesse que celle-ci, sur ces sortes de prérogatives. Vous savez, madame, que cette nation se partage en plusieurs castes, c'est-à-dire, en plusieurs classes de personnes qui sont d'un même rang et d'une égale naissance, qui ont leurs usages, leurs coutumes et leurs loix particulières.

---

(1) Pénitent indien.

Il règne ici une coutume assez extraordinaire dans la caste des laboureurs ; lorsqu'ils se font percer les oreilles, ou qu'ils se marient, ils sont obligés de se faire couper deux doigts de la main, et de les présenter à l'idole ; ils vont ce jour-là au temple comme en triomphe. Là, en présence de l'idole, on leur fait sauter deux doigts d'un coup de ciseau, et aussitôt on y applique le feu pour étancher le sang : on est dispensé de cette cérémonie, quand on fait présent de deux doigts d'or à la divinité. D'autres coupent le nez à ceux qu'ils peuvent attraper ; leur prince les récompense, à proportion des nez qu'ils apportent : il les fait enfiler ensemble, et on les suspend à la porte d'une de leurs déesses.

En France, on applique la fleur de lis aux malfaiteurs : ici on donne de l'argent pour se faire brûler les épaules. Ces misérables esclaves du démon vont en foule chez le gourou, qui a toujours un fer tout prêt sur un brasier ardent : il commence par se faire bien payer ; sans quoi, ni pleurs ni prières ne pourroient l'engager à accorder la grâce qu'on lui demande. Quand il a touché la somme prescrite, il leur applique sur les épaules le fer rouge, qui leur imprime l'image de leurs divinités, sans que durant ce tourment ils fassent paroître le moindre sentiment de douleur. Vous voyez par là jusqu'à quel point le démon se fait obéir.

Le gouvernement n'est guères moins bizarre que la religion ; la volonté des princes, et la raison du plus fort tiennent lieu de toute justice. Les peuples y vivent dans une espèce de servitude ; ils ne pos-

sèdent aucune terre en propre ; elles appartiennent toutes au prince qui les fait cultiver par ses sujets : au temps de la récolte il fait enlever le grain, et laisse à peine de quoi subsister à ceux qui ont cultivé les terres. C'est un crime aux particuliers d'avoir de l'argent : ceux qui en ont, l'enterrent avec soin ; autrement on trouve, sous mille prétextes, le moyen de le leur enlever.

Les plus grands crimes ne sont point punis de mort ; pourvu qu'on fournisse de l'argent, on est assuré de l'impunité. On s'est contenté de bannir un homme qui avoit tué sa femme et sa fille : une femme qui avoit tué son mari, fut conduite dans la place publique ; on lui couvrit le visage de boue, ce fut tout son supplice. Un homme qui avoit volé le trésor du prince de Ballabaram, en fut quitte pour quelques coups de bâton : quelques jours après on le surprit faisant le même vol ; au lieu de le punir, on le garda à vue comme une personne utile à l'État, et qui, dans l'occasion, pouvoit lui rendre un service important : ce service étoit qu'en cas de siége, dont la ville étoit menacée, on pourroit employer un homme si adroit, à enlever la caisse militaire des ennemis, et par là, déconcerter leurs projets.

En Europe, ce sont les meilleures familles qui occupent les trônes : de tous les princes de Carnate, je n'en connois pas un seul qui soit de la première caste ; quelques-uns mêmes sont d'une caste fort obscure. De là vient qu'il y a des princes dont les cuisiniers se croiroient déshonorés, et le seroient effectivement, s'ils mangeoient avec les princes qu'ils

servent ; leurs parens les chasseroient de leurs castes comme des gens perdus d'honneur. C'est ici un noble emploi que de se faire la cuisine à soi-même ; c'est pour cela que, quelquefois, pour me faire honneur, on m'a dit : C'est vous, sans doute, mon père, qui vous faites votre cuisine, voulant par là me faire entendre qu'il n'y avoit personne d'une naissance, ni d'un mérite assez distingué pour me la faire.

Par un renversement d'ordre social, heureusement peu connu en Europe, les femmes sont moins les compagnes que les esclaves de leurs maris : le style ordinaire est que le mari tutoie sa femme, et que la femme ne parle jamais à son mari, ni de son mari, qu'en termes les plus respectueux. Je ne sais si c'est par respect, ou par quelque autre raison, que la femme ne peut jamais prononcer le nom de mari ; il faut qu'elle se serve, en ces occasions, de périphrases et de circonlocutions tout-à-fait risibles. On n'est point surpris que le mari batte sa femme et l'accable d'injures : si elle fait des fautes, ne faut-il pas la corriger, disent-ils ? La femme n'est jamais admise à la table du mari; nous n'osons presque dire, qu'en Europe les usages sont tout différens. La femme sert le mari comme si elle étoit son esclave, et les enfans comme si elle étoit leur servante : de là vient que leurs enfans s'accoutument, peu à peu, à la regarder comme telle, à la tutoyer, à la traiter avec mépris, et quelquefois, à porter la main sur elle. D'ailleurs, la belle-mère est une rude maîtresse ; elle se décharge toujours sur sa belle-fille, de tout le travail domestique, et quand elle donne ses ordres,

c'est toujours d'une manière dure et impérieuse. Cependant les femmes ne laissent pas de réduire assez souvent leurs maris, en s'enfuyant de la maison, et en se retirant chez leurs parens : ceux-ci ne manquent pas de prendre sa défense, et alors les injures, les imprécations, les invectives les plus grossières ne sont point épargnées, car cette langue est féconde en de semblables termes. La femme ne retourne point à la maison, que le mari lui-même ou ses parens ne la viennent chercher, et elle leur fait faire quelquefois bien des voyages inutiles. Lorsqu'elle s'est rendue à ses prières, on donne un festin au mari, on le réconcilie avec sa femme, et elle le suit dans sa maison.

Les femmes s'occupent, dans le domestique, à aller chercher de l'eau, à ramasser du bois, à piler le riz, à faire la cuisine, à tenir la maison et la cour propres, à faire de l'huile, et d'autres choses de cette nature. L'huile se fait du fruit d'un arbrisseau, nommé par quelques-uns de nos herboristes *Palma Christi* : on fait cuire ce fruit légérement, on l'expose deux ou trois jours au soleil, on le pile jusqu'à le réduire en pâte; on délaie cette pâte dans l'eau, versant deux mesures d'eau sur deux mesures du fruit qu'on a pilé, et on fait bien bouillir le tout : quand l'huile surnage, on la tire, ou avec une cuiller, ou par inclinaison; on lave ensuite le sédiment dans l'eau, et l'on en tire encore un peu d'huile.

La manière dont on pile le riz a quelque chose de singulier : le riz naît, comme vous savez, revêtu d'une peau rude et dure comme celle de l'orge;

le riz, en cet état, se nomme ici *nellou;* on le fait cuire légérement dans l'eau, on le fait sécher au soleil, on le pile à plusieurs reprises : quand on l'a pilé pour la première fois, il se dégage de la grosse peau; la seconde fois qu'on le pile, il quitte la pellicule rouge qui est au-dessous, et sort plus ou moins blanc, selon l'espèce de *nellou,* car il y en a de plus de trente sortes : lorsqu'il est ainsi pilé, il se nomme *arisi.* Deux litrons de bon *nellou* rendent un litron d'*arisi;* il ne sort pas farineux et concassé, comme notre riz d'Europe, mais il est beau et entier : je ne crois pas néanmoins qu'il se conserve long-temps. Au reste, le riz des Indes n'a pas la propriété de gonfler comme celui d'Europe; nos Indiens le souhaiteroient fort, et ils sont étonnés, lorsque nous leur racontons le peu de riz qui suffit en Europe pour emplir une marmite.

Le temps que les femmes ont de reste, après le travail du ménage, est employé à filer, c'est leur occupation ordinaire; elles ne font aucun travail à l'aiguille, et ne savent pas même la manier. Il y a des castes où il n'est pas permis aux femmes de filer; d'autres où elles ne s'occupent qu'à faire des paniers et des nattes, et celles-ci ne peuvent pas même piler le riz; d'autres où elles ne peuvent pas aller puiser de l'eau, c'est la fonction d'une esclave, ou bien du mari. En général, le bel usage ne permet pas aux femmes d'apprendre à lire et à écrire; on laisse ce soin aux esclaves des pagodes, afin qu'elles puissent chanter les louanges des idoles, et les cantiques impurs dont leurs temples retentissent.

L'eau est la boisson ordinaire des Indiens : ce n'est pas qu'on ne fasse des liqueurs enivrantes, mais il n'y a que ceux de la lie du peuple qui en usent, les honnêtes gens en ont horreur. La principale de ces liqueurs, est celle qui découle des branches de palmier, dans un vase qu'on y attache pour en recevoir le suc : on fait aussi, avec une certaine écorce, et de la cassonade de palmier, une eau de vie qui prend feu comme celle d'Europe : d'autres, en faisant fermenter des graines que je ne connois pas, en font un vin qui enivre. Pour nous, Dieu nous préserve de toucher à ces liqueurs; nous sommes trop heureux quand nous pouvons trouver de l'eau qui soit tant soit peu bonne : elle ne se trouve pas partout, principalement dans le Marava, où les eaux de puits et de source sont presque toutes mal-saines. Le vin dont nous nous servons pour le saint sacrifice de la Messe, nous vient d'Europe; nous le cachons avec soin, de crainte que s'il tomboit entre les mains des Gentils, ils ne s'imaginassent, comme il est arrivé quelquefois, que cette liqueur est semblable à leurs vins artificiels. Il y a environ trois ans, qu'une de mes églises ayant été pillée en mon absence, un soldat y trouva une bouteille demi-pleine de vin; il s'applaudit aussitôt de sa découverte, se persuadant qu'elle contenoit une drogue propre à faire de l'or, car ces idolâtres qui voient que, sans avoir de revenus, nous ne laissons pas que de faire de la dépense, soit pour l'entretien de nos catéchistes, soit pour la décoration de nos églises, se figurent aisément que nous avons le secret, non de

la pierre, mais de l'huile philosophale. Il prend donc la bouteille, il passe à son bras le cordon qui y etoit attaché, monte à cheval, et l'emporte : par malheur, en passant près de là sur une roche, le cordon se rompit, la bouteille se cassa, et toutes ses belles espérances s'évanouirent.

Le riz est la nourriture la plus commune.

Dans le pays où je suis actuellement, on ne se nourrit que de millet; on y en voit de cinq ou six sortes, toutes inconnues en Europe : on l'assaisonne comme le riz, ou bien on le prend en forme de bouillie. Il vient d'assez beau froment sur certaines montagnes, mais il n'y a guères que les Turcs et les Européens qui en font usage ; les Turcs en font une espèce de galette en forme de gauffres, autant que j'en ai pu juger par ce qu'on m'en a rapporté. Les Européens qui sont sur la côte, en font du pain ou du biscuit, tel à peu près que le biscuit de mer. Pour nous autres missionnaires, nous ne sommes ni assez riches, ni assez peu occupés, pour penser même à faire du pain : le levain n'étant point ici en usage, on y supplée par la liqueur du palmier dont nous ne pouvons user sans scandale, et sans nous décréditer dans l'esprit de ces peuples. C'est pour cette même raison que nous n'avons pas même de vinaigre pour manger de la salade, quoiqu'on en fasse de fort bon de cette même liqueur, en l'exposant pendant quarante jours, au soleil, dans un vase bien fermé. Nous nous abstenons de tout ce qui a rapport à ces sortes de boissons, à l'exemple de S. Paul, qui disoit qu'il aimeroit mieux ne

manger jamais de viande que de scandaliser son frère.

Je m'étois imaginé, quand je suis venu dans cette mission, que les oranges y étoient fort communes : depuis que j'y suis, je n'ai ni vu ni goûté aucune orange mûre. On ne laisse guères mûrir le peu de fruits qu'il y a ; on les cueille tout verds, et on les fait confire dans quelque saumure aigre, pour les manger avec le riz, et en corriger la fadeur.

Le fruit le plus ordinaire est la banane ou figue d'Inde, mais elle est bien différente de nos figues pour la couleur et la figure : il y a encore des *mangles*, surtout du côté des montagnes. Nous avons aussi, mais seulement dans nos jardins, quelques dattes et quelques goyaves : dans quelques-uns on voit des treilles qui se chargent assez de raisins ; mais les oiseaux et les écureuils ne les laissent guères parvenir à leur maturité.

Quant aux légumes, la terre y porte des citrouilles de plusieurs espèces, des concombres, et diverses herbes qui sont propres au pays : on n'y connoît point d'oseille, mais elle est remplacée par le tamarin : il y a des ciboules ; mais les choux, les raves, la laitue sont des plantes étrangères, qui ne laissent pas de croître assez bien quand on les sème. Comme nous sommes presque toujours en voyage, et que d'ailleurs des choses trop importantes occupent tout notre temps, nous n'avons ni la volonté ni le loisir de nous amuser au jardinage, outre que le terroir étant fort sec, il faudroit entretenir un jardinier qui n'eût d'autre soin que de cultiver et

d'arroser sans cesse, ces terres brûlantes : l'entretien des catéchistes nous est bien plus nécessaire. On ne voit ici ni chênes, ni pins, ni ormes, ni noyers ; il y a autant et plus de différence entre les arbres des Indes et ceux d'Europe, qu'il y en a entre les habitans des deux pays. Je dis à peu près la même chose des fleurs : à la réserve des tubéreuses, des tournesols, des jasmins, des lauriers rose, toutes les autres fleurs que j'ai vues sont inconnues en Europe ; on les cultive ici avec beaucoup de soin, pour en orner les idoles.

Venons aux animaux : on trouve dans les montagnes, des éléphans, des tigres, des loups, des singes, des cerfs, des sangliers, des lièvres ou lapins, car je ne les ai pas vus d'assez près pour en faire le discernement : on laisse le gibier fort en repos, quoique la chasse soit permise à tout le monde. Les seigneurs chassent, de temps en temps, par divertissement, mais il s'en faut bien que ce soit avec cette passion qu'on a en Europe pour cet exercice : la chasse se fait aussi à l'oiseau, mais rarement.

Quelques princes ont des éléphans privés et des chevaux ; les chevaux qui naissent dans le pays, sont petits et foibles, mais on les a à bon marché : pour ceux dont on se sert dans les armées, on les fait venir des pays étrangers, et ils coûtent fort cher ; on les achete, d'ordinaire, cinq ou six cents écus. Je doute que ce climat soit favorable à ces sortes d'animaux, il faut des soins infinis pour les conserver ; il n'y a point de jour qu'il ne faille leur donner quelque drogue : avant que de les panser, et à la moin-

dre pause qu'on leur fait faire en voyage, il faut leur passer la main sur tout le corps, leur presser la chair et les nerfs, leur soulever les pieds l'un après l'autre; si l'on y manque, leurs nerfs se rétrécissent, et ils sont ruinés en peu de temps. Comme il n'y a point ici de prairies, et qu'on n'y recueille ni foin ni avoine, on ne donne aux chevaux que de l'herbe verte, laquelle, en certains endroits et en certains mois de l'année, est très-difficile à trouver : au lieu d'avoine, on leur donne une espèce de lentille qu'on fait cuire.

Les bœufs sont ici de grand usage; on ne mesure les richesses d'un chacun que par le nombre de bœufs qu'il a; ils servent au labourage et aux voitures, on les attelle aussi aux charrettes : la plupart ont une grosse bosse sur le chignon du cou; quand on veut les mettre à la charrette, on leur passe une corde au cou, on lie à cette corde une perche qui se met en travers, et qui porte sur le cou des deux bœufs attelés : à cette perche est attaché le timon de la charrette.

Les charrues n'ont point de roues, et le fer qui tient lieu de coutre est si étoit, qu'il ne fait qu'égratigner la terre où l'on a coutume de semer le millet. Le riz demande beaucoup plus de travail et de culture; les champs où on le sème, sont toujours au bords des étangs qu'on creuse exprès, afin de pouvoir y conserver l'eau de pluie, et arroser les campagnes dans les temps de sécheresse : on voit presque autant d'étangs que de peuplades. Les charrettes ne sont pas mieux entendues que les charrues : il y

en a si peu, que je ne crois pas en avoir vu six depuis que je suis dans ce pays; mais on voit beaucoup de chars qui sont assez bien travaillés; les roues sont petites, elles se font de grosses planches qu'on emboîte les unes dans les autres; elles ne sont point serrées, et elles n'ont d'autre moyeu qu'un trou qui est au milieu de ce tissu de planches : le corps du char est fort élevé, et tout chargé d'ornemens de menuiserie et de sculpture, et de figures fort indécentes : ces chars ne servent qu'au triomphe du démon; on y place l'idole, et on la traîne en pompe par les rues. On ne sait ici ce que c'est que carrosse; les grands seigneurs se font porter en palanquin, mais ils doivent en avoir la permission du prince.

On trouve encore au Maduré quantité de buffles qu'on emploie au labourage, et qu'on attelle de même que les bœufs; c'est un crime digne de mort que de tuer un bœuf, une vache ou un buffle : il n'y a pas encore deux ans qu'on fit mourir deux ou trois personnes de la même famille, qui étoient coupables d'un semblable meurtre; je ne sais si un homicide leur auroit attiré le même supplice. Dans une de nos îles françaises de l'Amérique, on défendit autrefois, sous peine de la vie, de tuer les bœufs, pour ne pas empêcher la multiplication de l'espèce; il est probable qu'une même raison de politique, a porté les Indiens à faire de pareilles défenses. Les bœufs ne sont nulle part plus nécessaires qu'en ce pays-ci; ils n'y multiplient que médiocrement; ils sont sujets à de fréquentes maladies, et la mortalité se met souvent

it parmi eux. Le remède le plus ordinaire dont se sert pour les guérir de leurs maladies, est de cautériser; au reste, les Indiens ont autant orreur de la chair de ces animaux, que les Euéens en ont de la chair de cheval; il n'y a que ix des castes le plus méprisables qui osent en nger, quand ils meurent de leur mort naturelle. Ils ne jugent pas de même des chauve-souris, des s, des lézards, et même de certaines fourmis nches; lorsque les ailes viennent à ces fourmis, que prenant l'essor elles vont se noyer dans les rais, les Indiens accourent pour les prendre : si les en croit, c'est un mets délicieux. La chèvre, mouton, la poule sont les viandes d'usage. On t ici une espèce de poules dont la peau est toute re, aussi bien que les os; elles ne sont pas ins bonnes que les autres. Je n'ai point vu de ules d'inde; ce sont apparemment les Indes occintales qui leur ont donné ce nom. Le poisson est ssi du goût des Indiens; ils le font sécher au sol, mais ils ne le mangent guères qu'il ne soit toutait gâté et corrompu; ils le trouvent alors excelt, parce qu'il est plus propre à corriger ce que le a d'insipide.

On trouve ici des ânes comme en Europe, et ils vent aux mêmes usages : il y a une remarque isante à faire sur cet animal; je ne dois pas mettre. Vous ne vous imagineriez pas, madame, e nous avons ici une caste entière qui prétend scendre, en droite ligne, d'un âne, et qui s'en fait nneur. Vous me direz qu'il faut que cette caste

soit des plus basses ; point du tout, c'est une des bonnes, c'est celle même du roi. Ceux de cette caste traitent les ânes comme leurs propres frères ; ils prennent leur défense, ils ne souffrent point qu'on les charge trop, ou qu'on les batte excessivement : s'ils apercevoient quelqu'un qui fût assez inhumain pour se porter à de telles extrémités, on le traîneroit aussitôt en justice, et il y seroit condamné à l'amende. Il est bien permis de mettre un sac sur le dos de l'animal, mais on ne peut mettre aucune autre chose sur ce sac ; et si cela arrivoit, les Cavarravadouguer (c'est le nom de ceux de cette caste) feroient une grosse affaire à celui qui se seroit donné cette liberté. Ce qu'il y a de moins pardonnable dans cette extravagance, c'est qu'ils ont souvent moins de charité pour les hommes, qu'ils n'en ont pour ces sortes de bêtes : dans un temps de pluie, par exemple, ils donneront le couvert à un âne, et ils le refuseront à son conducteur, s'il n'est pas d'une bonne caste.

Nous avons ici des chiens, mais qui sont extrêmement laids : nous avons des chats domestiques et sauvages, et des rats de plusieurs espèces ; les Indiens vont à la chasse de ces rats, de même qu'on va en Europe à la chasse des lapins. La campagne seroit pleine de ces illustres chasseurs, si l'on en trouvoit une aussi grande quantité qu'il y en a eu dans cette province dont vous me parlez, et où vous dites qu'ils ont fait tant de ravages. On en voit ici une espèce qui ressemble assez à la taupe par la finesse de son poil, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait si noir. Les

Portugais le nomment rat de senteur; il fait, dit-on, la guerre au serpent. Il y en a encore une autre espèce, qui creuse sous terre comme la taupe; mais ce n'est guères que dans les maisons que cette sorte de rat travaille.

On m'a parlé d'une espèce de chat qui produit le musc, mais je n'en ai point vu, et je ne puis dire si c'est effectivement un chat, ni comment il produit cette substance odoriférante : on m'a rapporté qu'en se frottant contre un pieu, il y laisse le musc, et que c'est de ce pieu qu'on le retire. Parmi les chiens sauvages, il y en a un qu'on prendroit plutôt pour un renard; les Indiens l'appellent *Nari*, et les Portugais *Adiba* : on m'a dit qu'il avoit ses heures réglées pour heurler pendant la nuit, et que c'est de six en six heures; pour moi j'ai voyagé souvent la nuit, et je l'entendois heurler à toutes les heures.

On voit ici une infinité de serpens; quelques-uns sont si venimeux, qu'une personne qui en a été mordue tombe morte au huitième pas qu'elle fait, et c'est pourquoi on le nomme serpent de huit pas. Il y en a un autre que les Portugais appellent *Cobra de capelo*, ce qui ne signifie pas serpent à chapeau, comme l'ont cru quelques Européens, mais serpent à chaperon : on l'a nommé ainsi, parce que, quand il se met en colère, qu'il s'éleve à mi-corps, et qu'il ne rampe que sur la queue, alors son cou s'élargit en forme de domino, sur lequel paroissent trois taches noires qui, au sentiment des Indiens, donnent de la grâce à ce serpent; de là vient qu'ils l'ont appelé le beau

ou le bon serpent, car le terme tamulique peut avoir ces deux significations.

Entre autres insectes, on voit ici des mouches vertes qui luisent pendant la nuit; elles cherchent les endroits humides : lorsqu'il y en a beaucoup, et que la nuit est obscure, c'est un assez agréable spectacle de voir cette infinité de petites étoiles voltigeantes. On voit encore des fourmis de plusieurs espèces; la plus pernicieuse, est celle que les Européens ont nommée fourmi blanche, que les Indiens appellent *carreian*, et que nous appelons plus communément *caria* : cet insecte est la proie ordinaire des écureuils, des lézards, et de certains oiseaux dont je ne puis vous dire le nom. Pour se mettre à couvert de tant d'ennemis, il a l'adresse de se former une butte de terre, de la hauteur à peu près d'un homme : pour cela, du fond de la terre, il charie du mortier qu'il humecte; peu à peu il élève son logis, et il le maçonne si bien, qu'il faut une pluie forte et presque continuelle pour y donner une atteinte sensible. Les campagnes sont remplies de ces buttes; les laboureurs ne les abattent point, soit parce qu'elles sont extrêmement dures, soit parce qu'en peu de jours elles seroient rétablies : ces buttes sont pleines de compartimens en forme de canaux irréguliers; le caria sort, à certaines heures, pour aller au fourrage, il coupe l'herbe fort vîte, et il l'emporte dans sa fourmilière.

Il y a une autre espèce de caria qui est plus petit, et qui se tapit d'ordinaire dans les maisons : on trouve dans le centre de sa fourmilière une espèce de rayon

presque semblable au rayon des mouches à miel; de là, cet insecte grimpe sur les toits, mais il n'avance qu'en se couvrant à mesure, et en formant, avec la terre qu'il charie, une espèce de tuyau qui lui sert de chemin; il ronge les feuilles de palmier, la paille et le chaume dont nos maisons et nos églises sont couvertes, ce qui fait que l'édifice tombe au premier vent; il s'attache à toute espèce de bois sec, et il le ronge peu à peu. Un si petit animal m'a obligé d'abandonner un assez belle église, dont la situation étoit fort commode à mes néophytes : le lieu étoit si peuplé de ces insectes, qu'un toit ne demeuroit pas six mois en son entier. Les chrétiens qui venoient à l'église, et qui n'avoient point d'autre lit que la terre, trouvoient le matin leur natte et leur linge tout rongés. Nous avons aussi des abeilles, mais on ne se donne pas la peine de leur bâtir des ruches : on ne manque pourtant ni de cire ni de miel; l'un et l'autre se tirent des ruches que les abeilles sauvages se font à elles-mêmes, sur les montagnes.

L'habit que portent les missionnaires est une simple toile de coton, qui n'est ni rouge ni jaune, mais dont la couleur tient de l'un et de l'autre. Le vase qu'ils portent à la main, est de cuivre; comme on ne trouve pas de l'eau partout, et que celle qu'on trouve n'est pas toujours potable, ils sont obligés d'en avoir toujours avec eux, pour se rafraîchir sous un ciel aussi brûlant que celui-ci. La chaussure vous paroîtra extraordinaire; c'est une espèce de soque, assez semblable à celles dont se servent en France

quelques religieux de S. François : à la vérité, celles-ci s'attachent avec des courroies, au lieu que les soques des Indes ne tiennent que par une cheville de bois, qui se met entre l'orteil et le second doigt du pied. Cette manière de se chausser ne nous est pas particulière ; le roi et les grands seigneurs usent de soques comme nous ; il y a cette différence, que leurs soques sont d'argent, et que les nôtres sont de bois : ils prétendent que cette chaussure est la plus propre et la plus commode qu'on puisse imaginer pour ce pays-ci. C'est la plus propre, disent-ils, parce qu'on peut, en tout temps, la laver et se laver les pieds, ce qui est nécessaire ici à cause de la chaleur ; la plus commode, parce que rien n'est plus facile à quitter et à reprendre. Il est vrai qu'il en coûte dans les commencemens, et qu'on ne peut s'y accoutumer sans beaucoup souffrir ; mais avec le temps et la patience, il se forme des calus à cet endroit du pied, et on acquiert enfin l'habitude de marcher sans aucune incommodité.

Dans les voyages que nous faisons d'ordinaire à pied, nous ne nous servons point de soques ; mais je ne sais ce qui est alors le plus pénible, ou d'aller pieds nus sur ces terres brûlantes et semées de petits cailloux, ou d'user de sandales de cuir, ainsi que font les naturels du pays. Ces sandales ne sont qu'une simple semelle sans empeignes, qui tient aux pieds par quelques courroies ; le sable et les pierres s'y glissent aisément, et causent beaucoup de douleur. Il n'est pas du bel nsage de se servir de sandales, et c'est pourquoi on les quitte toujours lorsqu'on

doit paroître devant une personne qui mérite du respect. Nos images d'Europe, où les Saints sont représentés vêtus à la romaine, avec des sandales aux pieds, révoltent la politesse indienne; cependant, plusieurs brames ne font pas difficulté d'en porter.

Les modes indiennes sont toujours les mêmes; ces peuples ne changent guères leurs usages, surtout pour la manière de se vêtir. Les grands seigneurs s'habillent assez proprement, selon leur goût, et eu égard à la chaleur du climat; ils se couvrent d'une robe de toile de coton fort blanche, et en même temps très-fine et transparente, qui leur descend jusqu'aux talons; ils ont un haut de chausses, et des bas de couleur rouge tout d'une pièce, et qui ne vont que jusqu'au coude-pied; ils sont chaussés d'une espèce d'escarpins de cuir rouge brodé, les quartiers de derrière se plient sous les talons; ils portent des pendans d'oreilles d'or ou de perle : la ceinture est d'une étoffe de soie brodée d'or, les bracelets sont d'argent; ils portent au cou des chaînes d'or, ou des espèces de chapelets dont les grains sont d'or. Les dames ont à peu près le même habillement, et on ne les distingue des hommes que par la manière différente dont elles ornent leur tête.

Les Indiens admettent cinq péchés, qu'ils regardent comme les plus énormes : le bramicide, ou tuer un brame; l'ivrognerie, l'adultère commis avec la femme de son gourou; le vol, quand la matière est considérable, et la fréquentation de ceux qui

ont commis quelqu'un de ces péchés. Ils ont aussi des péchés capitaux, mais ils n'en comptent que cinq, savoir : la luxure, la colère, l'orgueil, l'avarice, et l'envie ou la haine. Ils ne condamnent pas la polygamie, bien qu'elle soit plus rare parmi eux que parmi les Maures; mais ils ont horreur d'une coutume aussi monstrueuse que bizarre, qui règne dans le Malleamen. Les femmes de ce pays peuvent épouser autant de maris qu'elles veulent, et elles obligent chacun d'eux à leur fournir les diverses choses dont elles ont besoin; l'un des habits, l'autre du riz, et ainsi du reste.

On voit parmi nos Gentils une autre coutume, qui n'est guères moins monstrueuse; les prêtres des idoles sont dans l'abominable usage de chercher tous les ans, une épouse à leurs dieux : quand ils voient une femme à leur gré, soit qu'elle soit mariée, soit qu'elle soit libre, ils l'enlèvent, ou la font venir adroitement dans la pagode; et là, ils font la cérémonie du mariage.

Je vous prie, madame, de remarquer que, dans cette lettre, je ne parle que du pays où je me trouve, qui est vers la pointe du cap de Comorin, et non pas de toutes les Indes en général. Comme en France chaque province a quelque chose de particulier, de même chaque royaume des Indes, et quelquefois divers endroits du même royaume, ont des coutumes toutes différentes. Le Malabar, par exemple, qui n'est séparé du Maduré que par une chaîne de montagnes, a des usages, des fruits, et d'autres choses qui ne se trouvent point ici; il a l'hiver quand nous

avons l'été, et l'été quand nous avons l'hiver; car, aux Indes, ce n'est pas le cours du soleil, ce sont les pluies qui règlent les saisons. Cette remarque est nécessaire, afin de concilier les contradictions apparentes qui se peuvent rencontrer dans les lettres que l'on écrit des missions étrangères.

ADDITIONS.

Des mœurs et des coutumes les plus religieusement observées parmi les peuples de l'Indoustan.

Si l'on vouloit juger les Indous sur la doctrine et les règles de leur morale, ils nous sembleroient le peuple de l'Univers le plus recommandable par l'excellence du caractère, la douceur et la pureté des mœurs sociales. Ouvrez leurs livres sacrés, vous admirerez souvent dans la multitude des maximes dont ils sont remplis, la beauté et l'expression jointes à la délicatesse et à l'énergie de la pensée : citons en quelques exemples.

Qui es-tu? d'où viens-tu? et où ta vie doit-elle aboutir? médite sur ces objets, et agis en conséquence des réflexions qu'ils doivent faire naître dans ton ame.

Pense que toutes choses existent dans le sein de l'Esprit suprême, qu'il réside dans tous les corps, qu'il en pénètre tous les élémens, et tu diras : aucune chose créée ne peut être l'objet de mon indifférence et de mon mépris.

Veux-tu éviter le gouffre de la mort? pratique tous

les devoirs religieux, médite les oracles de la divinité; la connoissance que tu en tireras, du sein de tes méditations, t'assurera les trésors et le bonheur de l'immortalité.

Examine les écrits des sages, tiens les oreilles ouvertes aux paroles qui sortent de leur bouche; dans leur conversation, tu acquerras bientôt la connoissance de la doctrine divine.

Ton enfance s'est passée à jouer, ton adolescence à plaire à ta bien aimée; que ta vieillesse, si disposée aux pensées mélancoliques, soit employée à méditer sur le bien suprême.

Homme foible et ignorant, qui veut t'ouvrir les sources du bonheur, réprime le désir des richesses, ne t'enorgueillis ni de ta fortune, ni de ta jeunesse, ni d'être entouré de courtisans qui te flattent, car le temps détruit tout dans un clin d'œil: crains de t'attacher à ces illusions, ouvrage de Maya, le principe du mal; comprends, et dis-toi souvent, qu'il n'y a de véritables biens, que les bonnes actions inspirées par la pureté de l'ame; ne remplis point les devoirs prescrits par les loix religieuses, en vue d'obtenir des avantages et des récompenses pour prix de ta fidélité; renonce à tout amour de toi-même, à l'intérêt personnel; fixe ton cœur aux pieds de Brama, ton dieu; et tu parviendras bientôt à connoître sa nature divine, route unique et sûre pour arriver à l'état de l'immortalité, et même pour jouir dans ta vie, de l'accomplissement de tes désirs.

Le moment de ta naissance est près du moment de ta mort; ainsi qu'une goutte de rosée s'étend sur

la feuille du *lotos*, pour en disparoître aux premiers rayons de l'astre du jour, la vie humaine glisse et s'écoule avec la même rapidité. La société des hommes vertueux, ne dure qu'un moment; ne la regarde que comme un passage qui t'est ménagé pour te porter de cette terre que tu habites, dans l'océan de l'éternité.

Place-toi d'avance, par ton génie méditatif, dans le sejour céleste, dans ta maison de l'éternité, au-dessus de cette terre que tu foules aux pieds, place-toi, par la pensée, au-dessus des sphères du monde, là où ta nouvelle habitation est préparée; et de ce point de perspective, abaisse tes regards, vois le petit monde sur lequel pèse et s'agite la race humaine: alors, dégagé de la nuit des illusions, voyant la vérité dans sa source, tu ne penseras pas à t'affecter de ton sort présent, de celui de ton fils, de ton parent, du tumulte et des ravages de la guerre, des jouissances de la paix. Porte sur ces objets, le même calme et la même tranquillité d'ame: si tu parviens à cet état, les passions de la haine, les affections de l'amitié n'approcheront plus de ton cœur pour le troubler, bientôt tu seras semblable à Vichnou.

Les dieux voient avec plaisir que les femmes sont respectées et honorées; du moment où elles seroient méprisées et avilies, toute observance des devoirs religieux seroit sans mérite et sans fruit. La famille qui réduit les femmes au mépris et à la misère, périra promptement : abondance et prospérité à qui les rendra heureuses. Malheur à la famille qui provoqueroit, par ses mauvais traitemens, la misère et le

ressentiment de la femme à proférer une imprécation contre ceux qui la font souffrir ; cette famille et tout ce qui lui appartient, périra aussi infailliblement que si elle avoit été dévouée à la mort par un sacrifice semblable à celui qui est offert pour obtenir vengeance du ciel, et la mort de son ennemi.

La prospérité entrera dans la maison où l'homme se contente d'une seule femme, et où la femme reste fidelle à son mari ; dans celle encore, où dédaignant le faste et les plaisirs d'une table trop délicate, on laisse les parures aux femmes, et où l'on réserve les mets recherchés pour les fêtes solennelles de la religion.

Voilà une législation morale digne, sans doute, d'avoir la divinité même pour auteur : de la théorie passons à la pratique.

L'autorité paternelle conserve tous ses droits dans l'Indoustan ; tout rappelle, à cet égard, les mœurs primitives et patriarchales ; chaque famille compose un petit État dont le gouvernement est monarchique, mais ne dégénère que trop souvent, dans les mains du chef, en autorité arbitraire et desposique. Le père, et dans son absence, ou après sa mort, l'aîné gouverne en souverain ; il est le chef, le juge, le pontife de la famille, l'arbitre de tous les différends qui y naissent ; sa volonté y est érigée en tribunal suprême.

D'après les principes de ce gouvernement domestique, sanctionné par les loix religieuses, tout père de famille indouse, décide souverainement sur la

conduite qu'il lui plaît de prescrire dans sa maison : le droit de choisir un époux à sa fille, ou une femme à son fils, lui appartient; l'usage l'astreint seulement à consulter les principaux parens : son autorité se manifeste encore avec plus d'empire, quand il s'agit du mariage du fils aîné ; il examine, avant tout, la naissance et la généalogie des parens, parce que de ce point, dépend l'état et la considération de ce chef futur de la famille.

L'ambition, la vanité, la cupidité décident souvent du sort des enfans; le père désigne à ses filles le prétendant qui doit devenir leur époux, lorsqu'elles seront nubiles; pour cela, il reçoit de cet époux désigné, et pend lui-même le taly, ou gage d'amour, au cou de sa fille qui, quelquefois, n'a que six ou sept ans.

Les enfans se soumettent; mais la faculté qu'ont les époux de divorcer, s'ils ne peuvent se convenir ensuite, leur offre une ressource qu'ils invoquent assez souvent avec succès; c'est ainsi que la violation des loix de la nature, qui exigent que les inclinations des jeunes gens soient consultées, est, en apparence, réparée par une faculté qui est aussi préjudiciable au sort des enfans, qu'elle peut être funeste aux mœurs publiques.

Le divorcé prend alors la femme que son cœur à choisie; mais si cette femme est convaincue d'infidélité et d'adultère, c'est encore au père de famille à interposer son autorité, et il l'emploie souvent au point de dégrader la femme coupable, de son rang et de sa caste; il peut même la vendre comme esclave.

Le chef de la famille laisse communément prendre des concubines, à ceux des enfans qu'il juge en état de pourvoir à leur entretien; mais il se réserve le droit de veiller à ce que les enfans sortis de ces unions, soient regardés et élevés comme des soudras, quelque élevé que puisse être le rang du père.

Un des enfans vient-il à mourir, c'est encore au chef de la famille qu'appartient le pouvoir de régler, à sa volonté, la part que doivent prendre les fils du défunt dans la succession de leur père.

Aucune des filles n'a le droit d'exiger une dot, et ne peut rien emporter de la maison paternelle, pour le donner à son époux; elle ne peut pas davantage hériter d'aucun de ses parens; elle dépend en tout cela, exclusivement, de la volonté libre du chef de la famille. Cette loi rigoureuse condamne beaucoup de filles de brames à un célibat forcé, qui est, dans ce pays, un état avilissant; et se trouvant ainsi dans l'impossibilité de se marier convenablement, faute de dot, elles sont réduites à la nécessité de faire un mariage inégal, et à se voir, en punition de cette irrégularité, dégradées, et chassées de leur caste.

Il est encore au pouvoir seul du père, d'admettre des étrangers et des hôtes dans sa maison, à moins qu'en cas d'absence, l'aîné de ses enfans mâles ne le remplace pour remplir les droits sacrés de l'hospitalité.

Le respect des enfans pour les parens, la soumission absolue à leur moindre volonté, la fidélité à exécuter ponctuellement leurs ordres et les loix qu'ils leur imposent, sont proportionnés à l'autorité

que ces parens exercent dans le sein de leur famille ; la créance indouse ouvre cependant un moyen d'en sécouer le joug, devenu insupportable. Tout Indou qui éprouve des désagrémens dans l'intérieur de sa famille, peut s'y soustraire, en adoptant la profession de fakir ; il passe alors sous l'obéissance des chefs de cette secte, et ne dépend plus que de leur autorité ; il faut qu'il se devoue alors à toutes les austérités, les pénitences effrayantes, et la rigueur des loix qui lui sont prescrites : c'est acheter bien cher sa liberté, sans doute ; mais les fakirs jouissent d'une considération qui flatte la vanité ; et tout cet appareil extérieur d'une vie si dure et si pénible, est compensé par des jouissances que ne se refusent guères les fakirs, lorsqu'ils sont dérobés à la vue de leurs fanatiques admirateurs.

Déjà on aperçoit le contraste frappant qui se trouve entre les loix morales des Indous et leur conduite, par l'abus qu'ils font du pouvoir paternel qui prend sa source dans le droit naturel. Il est parmi eux, une coutume dont ils n'ont pu se départir, et qui choque toutes leurs maximes sur ce devoir sacré de l'hospitalité. Jusqu'à M. Hustings qui, dans ces derniers temps, étoit gouverneur dans les Indes, au nom de l'Angleterre, il avoit été impossible de persuader aux Indiens, de traiter avec les Européens, autrement qu'un peuple vaincu et subjugué doit le faire avec son vainqueur.

La superstition et le fanatisme outré des Indiens, leur font regarder comme souillé et impur, tout homme qui n'adore pas leurs dieux, et ne professe

pas leur religion; encore, en 1766, les soudars de Bulacove, refusoient tout accès dans leurs demeures, aux Anglais qui vouloient y pénétrer pour les engager à leur apporter de l'eau.

Cette répugnance presque invincible à communiquer avec les étrangers, est à peu près commune à tous les Asiatiques. Les Indiens sont hospitaliers par caractère, et tandis que l'Asiatique se montre humain et bienfaisant envers les étrangers, il ne pourroit recevoir pour lui les mêmes services, dans une autre partie du monde que celle où il est né, sans s'exposer à subir les punitions les plus sévères, et surtout les plus humiliantes; aussi est-il défendu de sortir de son pays, et de passer le fleuve Indus, sous peine d'être déchu de sa caste: cette loi se relâche de sa sévérité, en faveur des pélerins qui sont obligés de traverser les rivières qui bordent l'Inde, pour se rendre au lac de Maunsurwar. Ce voyage de dévotion trouve grâce, à raison des motifs religieux qui le font entreprendre; mais la loi reprend toute sa rigueur contre tout autre individu qui n'auroit pas ce motif de dispense à produire; tout particulier y est soumis, de quelque rang et de quelque caste ou condition qu'il puisse être.

L'infortuné Bagoba envoya, en Angleterre, deux brames, chargés d'implorer la protection de son souverain; ces députés furent donc obligés de faire céder la loi et de passer l'Indus: à leur retour, on les menaça, et on se mit en devoir de les dépouiller de leur rang et de leurs prérogatives, pour les punir d'avoir, non-seulement passé les rivières défendues, mais

mais encore pour avoir voyagé dans les contrées habitées par des *Melchas*, ou tribus impures. Il fallut que le Beyra ou souverain, épuisa tout son crédit pour les soustraire à la condamnation ; ils ne purent trouver grâce aux yeux des brames, qu'en achetant d'eux leur absolution par des offrandes d'un très-grand prix ; on les fit passer par toutes les cérémonies expiatoires en usage, pour les crimes les plus graves, et ils ne reprirent leur rang qu'après avoir été ainsi régénérés.

La constitution fanatique et oppressive sous laquelle gémissent les castes indiennes, réduit souvent au désespoir les malheureux, et les détermine, pour obtenir justice, à prendre un moyen autorisé par la loi, et dont on ne trouve point d'exemple dans les annales de nul autre peuple : il consiste à mettre en état d'*herna*, soit un débiteur qui s'obstine à ne pas payer ses dettes, soit toute autre personne contre laquelle on porte des plaintes pour des injustices qu'elle refuse de réparer ; il y a plusieurs manières à employer pour rendre cette voie efficace.

Le créancier s'assied devant la porte de son débiteur, il l'appelle avec des cris épouvantables, et le menace de le laisser mourir de faim plutôt que de le quitter avant qu'il ait payé sa dette : souvent, pour rendre cette démarche encore plus effrayante, il apporte avec lui du poison qu'il menace de prendre ; quelquefois il se montre armé d'un poignard, dont il tourne la pointe contre son cœur.

Viennent ensuite des imprécations contre celui dont l'injustice le force de recourir à cette cruelle

extrémité. Si le débiteur mis en état d'*herna*, persiste dans ses refus, et laisse le créancier se tuer de désespoir, ou périr de faim, alors on regarde ce barbare débiteur comme frappé de la malédiction du ciel; sa maison est rasée, il est vendu avec sa famille, comme esclave, et le prix de cette vente est employé à payer la dette aux héritiers de celui à qui son injustice a causé la mort.

Ces faits sont de nature à n'être pas crus, tant ils sont hors de toute vraisemblance; il est cependant impossible de les révoquer en doute, d'après les détails où est entré, à ce sujet, M. William Jones, président de la société savante et littéraire établie à Calcuta même : cet auteur rapporte le témoignage de deux brames qu'il a interrogés sur cette horrible coutume. Quiconque, dit-il, s'assied sur une porte en état d'*herna*, ou dans la maison, pour se faire payer d'une dette, ou même pour toute autre injustice dont il demande la réparation, et qui se munit de poison, et s'arme de poignard, ne peut manger, ni souffrir que personne de la maison prenne de la nourriture; il ne laisse sortir ni entrer qui que ce soit; s'adressant au chef de la famille, il faut qu'il crie à haute voix : « Si aucun de vous ose manger, sort de la maison, ou y entre, je m'enfonce ce poignard dans le sein, ou j'avale ce poison. Ces formalités sont nécessaires, pour que la jurisprudence indouse reconnoisse la validité de l'état d'*herna*, et le fasse exécuter, s'il y a lieu.

Nous avons choisi les exemples qui excitent le moins d'horreur; il y en a beaucoup d'autres qui

sont rapportés dans les mémoires de cette société, et qu'on ne peut lire sans être saisi de frémissement et de pitié. Il suffit d'ajouter ici, que cette coutume fanatique et barbare s'observe, de temps immémorial, chez les Indous, et que les Européens n'ont pu encore parvenir à la faire abolir, dans les lieux mêmes où ils avoient le plus de puissance et de crédit.

Les cérémonies pratiquées pour le mariage, tiennent également aux idées superstitieuses et bizarres des Indous : avant que de procéder à la célébration, le père de l'époux, fait part de ses intentions à deux brames chargés de tirer l'horoscope des jeunes contractans ; ces astrologues consultent alors le ciel et la terre ; les époux sont conduits au temple ; les brames adressent des prières aux divinités des sept planètes, et offrent le sacrifice appelé *homa* : les époux jettent, de temps en temps, du beure, du sucre, du miel, de l'orge et du riz bouilli au lait, dans le brasier allumé sur l'autel. Le père de famille fait placer devant son gendre, un vaisseau de cuivre rempli de bétel, d'areck et de bananes : au sommet de ces fruits est placée une noix de coco, rayée de safran, avec le taly, gage de la fidelité conjugale ; le tout est déposé entre les mains de la future, avec une pièce d'or : c'est alors que le père remet sa fille à son mari. Le brame célébrant, dit à haute voix et fait répéter cette formule : « Que tous les dieux soient témoins que je te donne ma fille pour femme ». Le brame prend le taly, l'élève et l'offre aux dieux, et après la récitation des prières, le fait toucher à deux temoins, puis le remet à l'époux qui pend ce taly,

qui est une petite image en or, du dieu Poléar, au cou de son épouse.

La mère de la mariée, pour finir la cérémonie, lave les pieds au brame officiant, et le père de la jeune fille, après avoir purifié ses mains, présente au célébrant une pièce de soie ou de coton, avec quelques pièces d'or ou d'argent; les plus riches ajoutent un veau, qui est pour ces peuples, un symbole de reconnoissance.

La mère de l'épousée choisit, en l'honneur des sept planètes, sept femmes mariées qui la purifient, avant qu'elle soit conduite à la maison destinée pour célébrer les noces; ils la parent ensuite de cette purification, et la revêtent d'une étoffe appelée *Pidambara*. Dans la mythologie indouse, cet habillement est regardé comme sacré, parce que dans ses diverses apparitions sur la terre, Vichnou l'a préféré à tout autre vêtement.

OPINIONS RELIGIEUSES DES INDIENS.

Lettre du père Bouchet à M. Huet, ancien évêque d'Avranches, en 1714.

J'AI lu, monseigneur, dans votre savant livre de la démonstration évangélique, que la doctrine de Moïse avoit pénétré jusqu'aux Indes : votre attention à remarquer dans les auteurs tout ce qui s'y rencontre de favorable à la religion, vous a fait prévenir une partie des choses que j'aurois à vous dire; j'y ajouterai donc seulement ce que j'ai découvert de nouveau sur les lieux, par la lecture des plus anciens livres des Indiens, et par le commerce que j'ai eu avec les savans du pays.

Il est certain, monseigneur, que le commun des Indiens ne donne nullement dans les absurdités de l'athéisme; ils ont des idées assez justes de la divinité, quoique altérées et corrompues par le culte des idoles (1) : ils reconnoissent un Dieu infiniment

(1) On lit dans le *Panjangan*, un de leurs livres sacrés, ces paroles dont voici la traduction littérale :

« J'adore cet Être, qui n'est sujet ni au changement,
» ni à aucune des inquiétudes qui font le tourment de
» l'homme; cet Être dont la nature est indivisible, dont la
» simplicité n'admet ni composition ni qualités; ce grand
» Être, l'origine et la cause de tous les êtres, et qui les
» surpasse tous en excellence; cet Être qui est le soutien

parfait, qui existe de toute éternité, qui renferme en soi les plus excellens attributs. Jusque-là, rien de plus beau et de plus conforme au sentiment du peuple de Dieu sur la divinité : voici maintenant ce que l'idolâtrie y a malheureusement ajouté.

La plupart des Indiens assurent que ce grand nombre de divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne sont que des dieux subalternes et soumis au souverain Être, qui est également le Seigneur des dieux et des hommes. Ce grand Dieu, disent-ils, est infini-

---

» de l'Univers, et la source de la triple puissance ».

C'est dommage que ces belles expressions soient, dans le corps de l'ouvrage, mêlées d'extravagances qui enchérissent les unes sur les autres.

Les fictions des poëtes ont effacé peu à peu de l'esprit de ces peuples les traits de la divinité. Il y a encore tout lieu de croire que leurs dieux ne sont, dans l'origine, que leurs anciens rois, que la flatterie des poëtes, et surtout celle des brames ont divinisés : ces poëmes, composés en leur honneur, sont devenus, dans la suite, la règle de croyance et la profession de foi des Indiens. (*Le père La Lane, en* 1709).

Ces peuples ont un goût passionné pour la poésie ; les fictions et les allégories sont une des principales causes auxquelles on doit attribuer l'altération de la doctrine primitive. Plus on lit avec attention les antiquités de l'Inde, plus on est porté à croire que les noms de ses faux dieux ne sont que les noms de ses anciens rois, que la flatterie a divinisés : on retrouve jusque dans les temps modernes de l'histoire asiatique, ces sortes d'apothéoses ; et on sait que les annales de presque toutes les nations idolâtres, en fournissent une multitude d'exemples.

ment élevé au-dessus de tous les êtres; et cette distance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles créatures : c'est pour cela, selon eux, que *Parabaravastou*, c'est-à-dire, *le Dieu suprême*, a créé trois dieux inférieurs, savoir : *Bruma*, *Vichnou* et *Routren*; il a donné au premier la puissance de créer, au second le pouvoir de conserver, et au troisième le droit de détruire.

Ces trois dieux qu'adorent les Indiens, sont, au sentiment de leurs savans, les enfans d'une femme, qu'ils appellent *Parachatti*, c'est-à-dire, *la puissance suprême*. Si l'on réduisoit cette fable à ce qu'elle étoit dans son origine, on y découvriroit aisément la vérité, toute obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées.

Les premiers Indiens ne vouloient dire autre chose, sinon que tout ce qui se fait dans le monde, soit par la création qu'ils attribuent à Bruma, soit par la conservation, qui est le partage de Vichnou, soit enfin par les différens changemens, qui sont l'ouvrage de Routren, vient uniquement de la puissance absolue du Parabaravastou, ou du Dieu suprême. Ces esprits charnels ont fait ensuite une femme de leur Parachatti, et lui ont donné trois enfans, qui ne sont que les principaux effets de la toute-puissance. En effet, Chatti, en langue indienne, signifie puissance, et Para, suprême, ou absolue.

Cette idée qu'ont les Indiens d'un Être infiniment supérieur aux autres divinités, marque au moins que leurs anciens n'adoroient effectivement qu'un Dieu,

et que le polythéisme ne s'est introduit parmi eux, que de la manière dont il s'est répandu dans tous les pays idolâtres.

Vous ne serez pas faché de savoir comment nos Indiens trouvent expliquée, dans leurs auteurs, la ressemblance de l'homme avec le souverain Être : voici ce qu'un savant brame m'a assuré avoir tiré, sur ce sujet, d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous, dit cet auteur, un million de grands vases, tous remplis d'eau, sur lesquels le soleil répand les rayons de sa lumière : ce bel astre, quoique unique, se multiplie en quelque sorte, et se peint tout entier, en un moment, dans chacun de ces vases ; on en voit partout une image très-ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau ; le soleil est la figure du souverain Être ; et l'image du soleil, peinte dans chacun de ces vases, nous représente assez naturellement notre ame, créée à la ressemblance de Dieu même.

Ce fut Bruma qui créa le premier homme ; il le forma de la terre encore toute récente. Il eut, à la vérité, quelque peine à finir son ouvrage ; il y revint à plusieurs fois, et ce ne fut qu'à la troisième tentative que ses mesures se trouvèrent justes.

L'homme étant une fois créé par Bruma, ce créateur fut d'autant plus charmé de sa créature, qu'elle lui avoit plus coûté à la perfectionner : il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle.

L'Écriture est magnifique dans la description qu'elle nous fait du Paradis terrestre. Les Indiens ne le sont

guères moins dans les peintures qu'ils nous tracent de leur Chorcam : c'est, selon eux, un jardin de délices où tous les fruits se trouvent en abondance ; on y voit même un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité, s'il étoit permis d'en manger. Il seroit bien étrange, que des gens qui n'auroient jamais entendu parler du Paradis terrestre, en eussent fait, sans le savoir, une peinture si ressemblante.

Les dieux subalternes, disent nos Indiens, tentèrent toutes sortes de voies pour parvenir à l'immortalité : à force de chercher, ils s'avisèrent d'avoir recours à l'arbre de vie qui étoit dans le Chorcam ; ce moyen leur réussit, et en mangeant, de temps en temps, des fruits de cet arbre, ils se conservèrent le précieux trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux serpent nommé *Cheien*, s'aperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les dieux du second ordre : comme apparemment on avoit confié à ses soins la garde de cet arbre, il conçut une si grande colère de la surprise qu'on lui avoit faite, qu'il répandit sur le champ une grande quantité de poison ; toute la terre s'en ressentit, et pas un homme ne devoit échapper aux atteintes de ce poison mortel. Mais le dieu Chiven eut pitié de la nature humaine ; il parut sous la forme d'un homme, et avala tout le venin, dont le serpent avoit infecté l'Univers.

Vous voyez, monseigneur, qu'à mesure que nous avançons, les choses s'éclaircissent toujours un peu.

Le dieu Routren (c'est le grand destructeur des

êtres créés) prit un jour la résolution de noyer tous les hommes, dont il prétendoit avoir lieu de n'être pas content : son dessein ne put être si secret qu'il ne fût pressenti par Vichnou, conservateur des créatures.

Il découvrit donc précisément le jour auquel le déluge devoit arriver : son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du dieu Routren ; mais aussi sa qualité de dieu conservateur des choses créées, lui donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moyen, l'effet le plus pernicieux.

Il apparut à Sattiavarti, son confident, et l'avertit qu'un déluge universel devoit faire périr le genre humain, avec tous les animaux. Il l'assura qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, et qu'en dépit de Routren, il trouveroit bien moyen de le conserver : une barque merveilleuse devoit paroître, au moment que Routren s'y attendroit le moins.

Sattiavarti se retira, en conséquence de cet avertissement, sur une haute montagne ; et dans l'instant où l'on croyoit tout perdu, il vit paroître la barque qui devoit le sauver ; il y entra avec sa famille et huit cent quarante millions d'ames ; et autant de semences d'êtres s'y trouvèrent renfermées.

Nos Indiens n'en sont pas demeurés là, et après avoir défiguré Noé, sous le nom de Sattiavarti, ils pourroient bien avoir mis sur le compte de Bruma, les aventures les plus singulières de l'histoire d'Abraham.

La conformité du nom pourroit d'abord appuyer mes conjectures. Il est visible, que de Bruma à Abra-

ham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire, et il seroit à souhaiter que nos savans, en matière d'étymologies, n'en eussent point adopté de moins raisonnables et de plus forcées.

Bruma, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le chef de plusieurs castes ou tribus différentes; les deux peuples se rencontrent même fort juste sur le nombre de ces tribus. A Tichirapali, où est maintenant le plus fameux temple de l'Inde, on célèbre, tous les ans, une fête, dans laquelle un vénérable vieillard mène devant soi douze enfans qui représentent, disent les Indiens, les douze chefs des principales castes. Il est vrai que quelques docteurs croient que ce vieillard tient, dans cette cérémonie, la place de Vichnou; mais ce n'est pas l'opinion commune des savans ni du peuple, qui disent communément que Bruma est le chef de toutes les tribus.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs pénitens qui, comme le patriarche Abraham, se mit en devoir de sacrifier son fils à un des dieux du pays. Ce Dieu lui avoit demandé cette victime; mais il se contenta de la bonne volonté du père, et ne souffrit pas qu'il en vînt jusqu'à l'exécution : il y en a pourtant qui disent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce dieu le ressuscita.

J'ai trouvé que dans la caste des voleurs, on garde la cérémonie de la circoncision; mais elle ne se fait pas dès l'enfance, c'est environ à l'âge de vingt ans; tous même n'y sont pas sujets, et il n'y a que les principaux de la caste qui s'y soumettent. Cet usage

est fort ancien, et il seroit difficile de découvrir d'où leur est venue cette coutume, au milieu d'un peuple entièrement idolâtre.

Rien ne me paroît plus ressemblant à Moïse que le Vichnou des Indiens, métamorphosé en Chrichnen, car d'abord Chrichnen, en langue indienne, signifie noir; c'est pour faire entendre que Chrichnen est venu d'un pays où les habitans sont de cette couleur. Les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parens de Chrichnen fut exposé, dès son enfance, dans un petit berceau, sur une grande rivière, où il fut dans un danger évident de périr : on l'en tira, et comme c'étoit un fort bel enfant, on l'apporta à une grande princesse qui le fit nourrir avec soin, et qui se chargea ensuite de son éducation.

Dès que Chrichnen fut né, on l'exposa aussi sur un grand fleuve, afin de le soustraire à la colère du roi qui attendoit le moment de sa naissance pour le faire mourir. Le fleuve s'entr'ouvrit par respect, et ne voulut pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux : on retira l'enfant de cet endroit périlleux, et il fut élevé parmi des bergers; il se maria dans la suite avec les filles de ces bergers, et il garda longtemps les troupeaux de ses beaux-péres. Il se distingua bientôt parmi tous ses compagnons qui le choisirent pour leur chef : il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux et de ceux qui les gardoient; il fit mourir le roi qui leur avoit déclaré une cruelle guerre : poursuivi pas ses ennemis, comme il ne se trouva pas en état de leur résister, il se retira vers la mer; elle lui ouvrit un

chemin à travers son sein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivoient : ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparoit.

Qui pourroit douter après cela, monseigneur, que les Indiens n'ayent connu Moïse, sous le nom de Vichnou métamorphosé en Chrichnen ? Mais à la connoissance de ce fameux conducteur du peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes qu'il a décrites dans ses livres, et de plusieurs loix qu'il a publiées, et dont l'observation s'est conservée après lui.

Parmi ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, et qui persévèrent encore aujourd'hui dans le pays, je compte, monseigneur, les bains fréquens, les purifications, une horreur extrême pour les cadavres, l'ordre différent et la distinction des castes, la loi inviolable qui défend les mariages hors de sa tribu ou de sa caste particulière. Je ne finirois point, monseigneur, si je voulois épuiser ce détail ; je m'attache à quelques remarques qui ne sont pas tout-à-fait si communes dans les livres des savans.

Les Indiens font un sacrifice nommé *Ekiam* (c'est le plus célèbre de tous ceux qui se font aux Indes) ; on y sacrifie un mouton ; on y récite une espèce de prière, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand sera-ce que le sauveur naîtra ? Quand sera-ce que le rédempteur paroîtra ?*

Ce sacrifice d'un mouton, me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'agneau pascal ; car il faut remarquer sur cela, monseigneur, que comme

les Juifs étoient tous obligés de manger leur part de la victime, aussi les brames, quoiqu'ils ne puissent manger de viande, sont cependant dispensés de leur abstinence au jour du sacrifice de l'*Ekiam*, et sont obligés par la loi, de manger du mouton qu'on immole, et que les brames partagent entre eux.

Plusieurs Indiens adorent le feu; leurs dieux mêmes ont immolé des victimes à cet élément. Il y a un précepte particulier pour le sacrifice d'*Oman*, par lequel il est ordonné de conserver toujours le feu, et de ne le laisser jamais éteindre; celui qui assiste à l'*Ekiam*, doit, tous les matins et tous les soirs, mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce soin scrupuleux répond assez juste au commandement porté dans le Lévitique, c. VI, ℣. 12 et 13. *Ignis in altari semper ardebit, quem nutriet Sacerdos, subjiciens ligna manè per singulos dies*. Les Indiens ont fait quelque chose de plus en considération du feu; ils se précipitent eux-mêmes au milieu des flammes.

Les Indiens ont encore une fort grande idée des serpens; ils croient que ces animaux ont quelque chose de divin, et que leur vue porte bonheur: ainsi plusieurs adorent les serpens, et leur rendent les plus profonds respects; mais ces animaux, peu reconnoissans, ne laissent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le serpent d'airain, que Moïse montra au peuple de Dieu, et qui guérissoit par sa seule vue, eût été aussi cruel que les serpens animés des Indes, je doute fort que les Juifs eussent jamais été tentés de l'adorer.

Ce que les Indiens disent de leur loi, et de Bruma leur législateur, détruit, ce me semble, d'une manière évidente, ce qui pourroit rester de doute sur cette matière.

Bruma a donné la loi aux hommes; c'est ce *Vedam* ou livre de la loi que les Indiens regardent comme infaillible : c'est, selon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'est-à-dire, par celui qui ne peut se tromper, et qui dit essentiellement la vérité. Le *Vedam* ou la loi des Indiens, est divisée en quatre parties; mais, au sentiment de plusieurs doctes indiens, il y en avoit anciennement une cinquième, qui a péri par l'injure des temps, et qu'il a été impossible de recouvrer.

Les Indiens ont une estime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de leur Bruma : le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables, sont parfaitement conformes à ce que nous savons des Juifs par rapport à la loi sainte, et à Moïse qui la leur a annoncée.

La première partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la première cause, et de la manière dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avoit que Dieu et l'eau, et que Dieu étoit porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier chapitre de la Genèse, n'est pas difficile à remarquer.

Enfin, monseigneur, de peur qu'il ne manque quelque chose au parallèle, comme ce fut sur la fameuse montagne de Sinaï que Moïse reçut la loi, ce fut aussi sur la célèbre montagne de Mahamerou, que Bruma se trouva avec le *Vedam* des Indiens. Cette montagne des Indes est celle que les Grecs ont appellée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, et qui a été le séjour des dieux. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placés leurs *Chorcams*, ou les différens paradis qu'ils reconnoissent.

Je me borne à quelques courtes réflexions, mais propres à persuader que les Indiens ont eu, dès les premiers temps de l'Église, la connoissance de la religion chrétienne, et qu'ils ont reçu les instructions de S. Thomas, et des premiers disciples des apôtres.

Je commence par l'idée confuse que les Indiens conservent encore de l'adorable Trinité, qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé, monseigneur, des trois principaux dieux des Indiens, *Bruma*, *Vichnou* et *Routren*; la plupart des Gentils disent, à la vérité, que ce sont trois divinités différentes, et effectivement séparées; mais plusieurs *nianigueuls*, ou hommes spirituels, assurent que ces trois dieux, séparés en apparence, ne font réellement qu'un seul dieu. Que ce dieu s'appelle *Bruma*, lorsqu'il crée et qu'il exerce sa toute-puissance; qu'il s'appelle *Vichnou*, lorsqu'il conserve les êtres créés, et qu'il donne des marques de sa bonté; et qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorsqu'il détruit les villes, qu'il châtie les

les coupables, et qu'il fait sentir les effets de sa juste colère.

Il n'y a que quelques années, qu'un brame expliquoit ainsi ce qu'il concevoit de la fabuleuse Trinité des païens. Il faut, disoit-il, se représenter Dieu et ses trois noms différens, qui répondent à ses trois principaux attributs, à peu près sous l'idée de ces pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples.

Vous jugez bien, monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juste à la vérité que les chrétiens reconnoissent; mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumières plus pures, et qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystère si fort au-dessus de la foible raison des hommes.

Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le mystère de l'incarnation; mais du reste, tous les Indiens conviennent que Dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à *Vichnou*, le second dieu de leur Trinité; et jamais ce dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de sauveur et de libérateur des hommes.

Les Indiens disent, que le bain pris dans certaines rivières, efface entièrement les péchés, et que cette eau mystérieuse lave, non-seulement les corps, mais qu'elle purifie aussi les ames d'une manière admirable. Ne seroit-ce point là un reste de l'idée qu'on leur auroit donnée du saint baptême?

Il y a quelque chose de plus marqué sur la confession.

C'est une espèce de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché, en recevra le pardon; *Cheida param chounal Tiroum.* Ils célèbrent une fête, tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une rivière, afin que leurs péchés soient entièrement effacés. Dans le fameux sacrifice *Ekiam*, la femme de celui qui y préside, est obligée de se confesser, de descendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, et de déclarer jusqu'au nombre de ses péchés.

Une fable des Indiens, que j'ai apprise sur ce sujet, appuiera encore davantage mes conjectures.

Lorsque Crichnen étoit au monde, la fameuse Draupadi étoit mariée aux cinq frères célèbres, tous rois de Maduré : l'un de ces princes tira, un jour, une flèche sur un arbre, et en fit tomber un fruit admirable : l'arbre appartenoit à un célèbre pénitent, et avoit cette propriété, que chaque mois il portoit un fruit; et ce fruit donnoit tant de force à celui qui le mangeoit, que pendant tout le mois, cette seule nourriture lui suffisoit; mais, parce que dans ces temps reculés, on craignoit beaucoup plus la malédiction des pénitens, que celle des dieux, les cinq frères appréhendoient que l'hermite ne les maudît; ils prièrent donc Crichnen de les aider dans une affaire si délicate. Le Dieu Vichnou, métamorphosé en Crichnen, leur dit aussi-bien qu'à Draupadi, qui étoit présente, qu'il ne voyoit qu'un seul moyen de réparer un si grand mal; que ce moyen étoit la confession entière

ous les péchés de leur vie ; que l'arbre dont le
étoit tombé, avoit six coudées de haut ; qu'à
ure que chacun d'eux se confesseroit, le fruit
veroit en l'air, de la hauteur d'une coudée, et
la fin de la dernière confession, il s'attacheroit
rbre, comme il étoit auparavant.

près cette assurance, l'aîné des princes com-
ça cette pénible cérémonie, et fit une confession
-exacte de toute sa vie. A mesure qu'il parloit,
uit montoit de lui-même, et il se trouva élevé
ie coudée à la fin de cette première confession.
quatre autres princes continuèrent, à l'exemple
eur aîné, et l'on vit arriver le même prodige,
t-à-dire, qu'à la fin de la confession du cin-
me, le fruit étoit précisément à la hauteur de
coudées.

l ne restoit plus qu'une coudée ; la difficulté étoit
déterminer la femme à faire sa confession, et on
beaucoup de peine à l'y engager : après bien des
ibats, Draupadi commença sa confession, et le
t s'éleva peu à peu. Elle avoit achevé, disoit-elle,
ependant il s'en falloit encore une demi-coudée,
le fruit n'eût rejoint l'arbre d'où il étoit tombé :
oit évident qu'elle avoit oublié, ou plutôt caché
lque chose. Les cinq frères la prièrent, avec lar-
, de ne pas se perdre par une mauvaise honte,
le ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs
res n'eurent aucun effet ; mais Crichnen étant
u au secours, elle déclara un péché de pensée,
elle vouloit tenir secret. A peine eut-elle parlé,

que le fruit alla s'attacher à la branche où il étoit auparavant.

Les conjectures du père Bouchet se trouvent appuyées par une prophétie indienne, dont va nous entretenir un autre missionnaire.

On lit cette prophétie dans le livre du poëme nommé *Bartachastram*, qui a pour titre : *Arannia parvam*, ou *Aventures de la forêt*. Après un long détail des désordres et des malheurs qui seront le partage du *Caliougam*, qui est, selon les Indiens, la quatrième âge du monde, et celui où nous vivons, Marcandeyoudou, sage indien, adresse à Darma Rajou, l'un de leurs plus grands rois, ces paroles dont voici la traduction littérale.

« (1) A la fin du Caliougam, naîtra un brame

---

(1) Appoudou Caliougantiamouna Sçambalam ane gramanouna Vichnou ïesoudou Brammanou janminchi voua mata matramoulo sacala veda chastramoulou neritchi Sarva Baoumodou anipintsou coui appoudou ievariki sçaxiam gani Vichnou ïesoudou Brammanou goudou coni Brammana sametamouga boulocamouna Santcharam sessi adarma vrourtini naratche mlexioulanou samharinchi appoudou sattia durmam nilpi appoudoua Brammbanoudou achva meda ïagamoulou tchessounou appoudou a Vichnou ïesoudou boumi anta Brammbalakou dunanga itchi intalo atanikir vakam moussulitanam vatsounou andou chata vanamounacou poi tapassouna condounou a Vichnou charma nirnaïam tchesse prakaram Brammanoulou sattia darmanoula varnachrava darmamoulou kchatria vessia sçoudra jutoulou vari vari mariadala vartiupoutsou oundounou appoudou croum iouga pravecham aouuou a Rama prabou-

» dans la ville de Sçambelam ; ce sera Vichnou » ïesou : il possédera les divines écritures et toutes » les sciences, sans avoir employé, pour les appren- » dre, que le temps qu'il faut pour prononcer une » seule parole ; c'est pourquoi on lui donnera le » nom de *Sarva Beoumoudou* (celui qui sait excel- » lemment toutes choses) : alors ce qui seroit impos- » sible à tout autre qu'à lui, ce Vichnou ïesou brame, » conversant parmi ceux de sa race, purgera la » terre des pécheurs, y fera régner la justice et la » vérité, offrira le sacrifice du cheval, et soumettra » l'Univers aux brames. Cependant, lorsqu'il sera » parvenu au temps de la vieillesse, il se retirera » dans le désert pour faire pénitence ; et voilà l'ordre » que ce Vichnou Sçarma établira parmi les hommes. » Il fixera la vertu et la vérité parmi les brames, » et contiendra les quatre castes dans les bornes de » leurs loix ; c'est alors qu'on verra renaître le pre- » mier âge. Ce roi suprême rendra le sacrifice si » commun parmi toutes les nations, que les soli- » tudes mêmes n'en seront pas privées. Les brames » fixés dans le bien, ne s'occuperont que des céré-

---

vou chata samasta Vanamoulou sacala descamoulou pou- jalou galigui Brammalou ponniatmoulai iegnadi cratou- voulou tapassoulou chessi sattia darmamoula naratchi veda chastramoulou prakassintchi cala varouchalou sampourna- moulouga courichi samasta daniadoulou paitoulou pandi aoulou Sampournamouga palou pitiki sacala desçalou Sam- bramamouga Santochamouga oundounou.... idi crouta- iouga adi vartamanam.

» monies de la religion, et des sacrifices; ils feront
» fleurir parmi eux la pénitence et les autres vertus,
» qui marchent à la suite de la vérité, et répandront
» partout la clarté des divines écritures. Les sai-
» sons se succédant avec un ordre invariable, les
» pluies, en leur temps, inonderont les campagnes;
» la moisson, à son tour, fera regner l'abondance;
» le lait coulera au gré de ceux qui le trairont, et
» la terre étant, comme dans le premier âge, eni-
» vrée de joie et de prospérité, tous les peuples
» goûteront des délices ineffables ».

D'après le système de ce livre, chacun des quatre âges est composé de trois mille ans : à la fin du Caliougam qui en est le quatrième, Vichnou se revêtant de la nature humaine, naîtra sous la forme d'un brame, appelé *Yasoudou*, pour délivrer la terre de tous les maux; il en exterminera les pécheurs, etc. Nous sommes à présent dans la 4830e année du Caliougam, selon le calcul indien; si donc chaque âge ne dure que trois mille ans, il y a 1830 ans, qu'il est fini, et que le rédempteur, dont il est ici parlé, sous le nom d'*ïachoudou*, est venu. De plus, il est à remarquer que le mot hébreu *ïesouah*, par une *s* douce, se prononce à peu près comme le *cha* doux des Indiens.

Quant au sacrifice *Achva meda*, qui signifie le sacrifice du cheval, les Indiens ne pourroient-ils pas s'être mépris au sens du mot? L'hébreu *ïasah Salvabit*, ayant bien du rapport à *assvam*, qui signifie cheval, en langue *Samouseroutam*, ils auroient, par une erreur de langue, substitué le sacrifice du

cheval à celui du rédempteur. L'auteur de ce poëme dit formellement, qu'un brame appelé *ïachou*, qui sera Vichnou lui-même, naîtra parmi les hommes. S'il reste quelque obscurité touchant le nom de Jésus, du moins, n'y en a-t il pas dans la prédiction d'un libérateur qui sera Dieu, car les Indiens, par Vichnou, entendent Dieu.

L'auteur donne douze mille ans aux quatre âges réunis; les trois premiers sont fabuleux, le quatrième s'appelle *Caliougam* : son époque me paroît être ou la naissance de Noë, ou le déluge; le calcul indien ne diffère de celui de la vulgate, que de huit cent quatorze ans, beaucoup moins du calcul des septantes. Si cela est ainsi, le livre ne sauroit avoir moins de mille huit cents ans d'ancienneté, et précède, par conséquent, la naissance de Jésus-Christ, car s'il étoit postérieur à cette époque, comment l'auteur, qui auroit compté dès-lors plus de trois mille ans depuis l'époque du Caliougam, eût-il pu ne lui en donner que trois mille ans, et prédire, comme un événement éloigné, une naissance miraculeuse, qui devoit cependant arriver dans les bornes du même âge?

Quant au nom du rédempteur promis, je lis dans le texte, *ïesoudou*, que je traduis par *ïesu* : j'ai fait lire le texte au plus habile de nos brames chrétiens, et l'ayant fait répéter deux et trois fois, il a toujours lu *ïesoudou*. Il faut remarquer que *dou* est dans cette langue, la terminaison commune aux noms propres masculins, et que *ïesoudou* n'est pas plus différent de *ïesou*, que Tiberius l'est de Tibère, chaque lan-

gue ayant ses terminaisons particulières; de sorte que le mot *ïesoudou* doit être traduit dans les langues européennes, *iesou*, ou *iesu*; car si on donnoit aux Indiens, comme nom d'homme, le mot *ïesou*, ou l'hébreu *ïesouah*, à traduire en leur langue, ils diroient sans aucun doute, *ïesoudou*. Le nom du rédempteur étant une fois établi, voyons-en les caractères.

Vichnou est évidemment une monstrueuse production de l'idolâtrie; mais on peut dire que dans bien des endroits de leurs ouvrages, les Indiens lui donnent les vrais caractères de la divinité, quoiqu'ils ne se suivent pas; et il n'est pas hors de vraisemblance, que ce nom ait été autrefois parmi eux le nom du vrai Dieu, que la gentilité auroit, depuis, profané, comme les noms de Paramessouaroudou, seigneur suprême, et Jagadissouaroudou, maître du monde, qui sont des noms de Routren. Vichnou, auquel sont attribuées toutes les fabuleuses incarnations, au nombre de dix, est, selon le système qui a le plus de cours, le second dieu de la Trinité indienne.

Sarva Baoumoudou. La manière dont il est dit qu'il possédera toutes les divines écritures et toutes les sciences, sans les avoir apprises, est singulière. (J'ai traduit le mot *Vedam*, par divines écritures, parce que ayant demandé quelquefois à des brames, ce qu'ils entendoient par *Vedam*, ils m'ont répondu qu'ils entendoient la parole de Dieu). Ramoudou, ou Ramen, la plus fameuse incarnation de Vichnou, passe par tous les ordres de la grammaire, et les

sciences lui coûteut plusieurs années; il n'y a que celui-ci de qui l'on puisse dire, comme du vrai rédempteur : Comment sait-il toutes choses, lui qui n'a point appris les lettres humaines ?

Ce qui est dit de la destruction du péché, et du règne de la justice et de la vérité, est le caractère le plus clair qui soit dans cette prophétie ; il répand sa lumière sur tous les autres, et spécifie la vraie rédemption. Ce qui est ajouté au sujet du sacrifice institué par le rédempteur, est tout-à-fait conforme à la prédiction du prophète Malachie : *Ab ortu solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda :* Du couchant jusqu'à l'aurore, mon nom est grand parmi les nations, et l'on m'offre dans tous les lieux de la terre un sacrifice et une oblation sainte. Le texte *thelougou* porte à la lettre : Par lui toutes les nations, ou tous les pays, jusqu'aux solitudes mêmes, auront le sacrifice. *Poujalou* est le mot dont nous nous servons pour exprimer le saint sacrifice de la messe. La pénitence et toutes les vertus qui fleurissent ; la clarté des divines écritures répandue partout, ne sont-elles pas une image de la prospérité de l'Église ? les fausses rédemptions qui font le sujet de la plupart des métamorphoses de Vichnou, se bornent à la destruction d'un tyran, ou à de moindres objets ; celle-ci est la seule qui porte avec soi de vrais caractères, et la seule qui ait été attendue, les autres étant après coup.

Les savans auteurs des recherches asiatiques vien-

nent à l'appui de l'opinion de nos missionnaires, et leur autorité y ajoute un nouveau poids. La doctrine de Menou, fils de Brahma, nous fournit une preuve incontestable de la ressemblance qui se trouve entre la cosmogonie des Indous et celle des Juifs.

Doctrine de Menou : L'Univers n'existoit d'abord que dans la pensée divine; alors l'Être suprême existoit seul, et des ténèbres universelles couvroient l'espace. (Asiatic researches, vol. 5. p. 5 et p. 362).

Paroles de la Genèse : Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, et la terre étoit sans forme; les ténèbres couvroient l'abyme, et un vent impétueux souffloit sur la surface des eaux. (Genèse, ch. 1, ℣ 1 et 2).

Doctrine indienne : La cause invisible, éternelle, existant par elle-même, est célèbre parmi toutes les créatures, sous le nom de Brahma. Ce dieu ayant demeuré dans un œuf, pendant la révolution des siècles, et méditant sur lui-même, s'est divisé en deux parties : de l'une il a formé le ciel; de l'autre il a formé la terre, et a placé au milieu de l'air, les huit points du monde, et l'immense réservoir des eaux.

Dieu voulant tout produire de sa propre substance, créa le ciel au-dessus de nous, et la terre au-dessous : le sublime éther, les huit régions, et le grand réservoir des eaux furent placés au milieu. (Manades sastra in Asiat. rech. p. 244). (8 Asiat. ℣. 5, p. 6).

Le Seigneur de l'Univers sortit de l'océan, et créa successivement le soleil et la lune, qui déterminent

le jour et la nuit, d'où provient la révolution des années. (Ib. p. 244).

Il donna l'être au temps et à ses divisions, ainsi qu'aux étoiles, aux planètes, aux rivières, à l'océan. (Ib. p. 21).

Paroles de Moïse : Dieu dit : qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, et Dieu nomma le firmament, les cieux. Dieu dit : qu'il y ait des luminaires dans les cieux, pour diviser le jour de la nuit, et servir de signe aux saisons, en divisant le temps par jour et par mois. (Gen. ch. 1).

Doctrine indienne : Ce Dieu forma toutes les créatures, et leur donna différens noms et différentes qualités, suivant les fonctions auxquelles il les destinoit.

Paroles de la Genèse : Dieu dit : que des eaux sortent en abondance des créatures animées, vivantes, ayant la faculté de se mouvoir, et aussi des oiseaux volant au-dessus de la terre, et dans le firmament. Que la terre se couvre d'herbes de toute espèce avec leurs semences, et qu'elle produise des animaux, du bétail, des bêtes sauvages et des reptiles. (Gen. p. 20, 24).

Dieu fait venir les différens animaux devant Adam, pour qu'il leur donne des noms analogues à leurs espèces. (Gen. ch. 11, ỳ. 20).

Doctrine indienne : Ayant divisé sa propre substance, le souverain pouvoir divin, moitié mâle, et moitié femelle, donna à ses créatures la faculté de se reproduire par l'union des mâles et des femelles.

Cet Être suprême, dont les pouvoirs sont incom-

préhensibles, après avoir créé l'Univers, changea le temps de son action, dans celui du repos. (Ib. p. 32, p. 56).

Paroles de la Genèse : Dieu créa l'homme à son image, et le créa mâle et femelle. (Gen. I. ℣. 26).

Les cieux et la terre furent créés pendant les six premiers jours, et le septième, Dieu se reposa. (Gen. II. ℣. 2).

Il n'est point d'ouvrage qui, sur ces questions nécessairement obscures, répande un plus grand jour que le traité de M. Zacharie Holwell, publié à Londres, en 1764. Ce savant Anglais étoit chef de la compagnie des Indes ; il a fait parmi ces peuples un séjour de trente années.

L'étude approfondie de la langue sanscrite l'occupa pendant long-temps, et il traduisit en anglais le livre sacré appelé *Charlan Bhade*, et que les Indiens attribuent à leur Brahma.

Le peuple de l'Indoustan, dit M. Holwell, est divisé en deux sectes qui suivent deux codes différens. Les peuples qui habitent les bords du Gange, ceux des provinces de Bengale et d'Orixa, et les parties septentrionales de l'empire mogol, composent la première et la plus étendue de ces deux sectes. « Dieu, » créateur de l'Univers, disent ces sectaires, ayant » résolu d'éclairer le genre humain, révéla à un » prophète, nommé *Brahma*, les dogmes, et les » préceptes, que Brahma mit ensuite par écrit en » langage sanscrit. Ce livre écrit par Brahma, se con- » serva dans sa première pureté, pendant l'espace de » mille années ; après ce terme, les bramins y ajou-

» tèrent un commentaire, sans pourtant avoir altéré
» le texte original : c'est de ce commentaire qu'ont
» pris naissance les mystères et les allégories de la
» religion des Indes. Cinq cents ans après, le lan-
» gage sanscrit ayant entièrement passé d'usage, les
» bramins compilèrent un nouveau livre, qui fut
» appelé *Aughtorrah Bhade Shastah*, ou *les dix-huit*
» *livres de la parole divine*. Le langage de ce nou-
» veau livre étoit un mélange de sanscrit et de l'i-
» diome vulgaire de l'Indoustan; mais le texte original
» fut entièrement déguisé dans un tas d'allégories.
» Ils y mêlèrent l'histoire de leurs princes, sous diffé-
» rens symboles; quantité de cérémonies et de su-
» perstitions furent ajoutées à la première pureté des
» dogmes de Brahma, où les auteurs du nouveau code
» prétendoient qu'elles se trouvoient déjà, quoique
» indirectement, et pas précisément énoncées. Ce
» fut cette corruption du texte original, qui enga-
» gea les bramins des côtes du Coromandel et de
» Malabar, à compiler un code en leur langue, et qui
» ne devoit contenir que la doctrine primitive et
» pure de Brahma; ils l'appelèrent *Viedam*, qui en
» langue malabare, signifie la même chose que *Shas-*
» *tah* en sanscrit, c'est-à-dire, paroles divines. Les
» compilateurs de ce nouveau code ne laissèrent pas
» d'y mêler l'histoire de leur pays et de leurs prin-
» ces, sous diverses allégories; c'est ainsi que la pre-
» mière tradition de la parole de Dieu fut corrompue
» par les institutions des hommes. Les bramins, ou
» prêtres de la nation, trouvoient trop bien leur
» compte à toutes les cérémonies superstitieuses des

» peuples, pour ne pas les entretenir dans les ténè-
» bres où ils sont restés plongés jusqu'à ce jour ».

Venons au précis que M. Holwell nous donne de la doctrine indienne, contenue dans le *Carthah Badhe*.

De Dieu, et de ses attributs.

« Dieu est un, éternel, créateur de l'Univers; il
» est semblable à une sphère, sans fin et sans com-
» mencement. Dieu gouverne ce monde par des loix
» éternelles et immuables. Mortel, ne fais pas trop
» de recherches sur l'essence et la nature de l'Être
» éternel, ni sur les loix par lesquelles il gouverne;
» c'est une curiosité aussi vaine que criminelle : c'est
» assez pour toi, de contempler, jour et nuit, la gran-
» deur de ses œuvres, sa sagesse, sa puissance et
» sa bonté : fais en ton profit ».

La création des Anges.

« L'Éternel, absorbé dans la contemplation de son
» être, résolut, dans la plénitude des temps, de
» partager sa gloire et ses perfections, à des êtres ca-
» pables de sentimens et de félicité. Ces êtres n'exis-
» toient pas; l'Éternel voulut, et ils furent; il les
» tira de sa propre essence; il les rendit capables
» de perfection et d'imperfection, leur ayant donné
» une volonté libre. L'Éternel créa premièrement
» Brimah, mot composé de *brim*, esprit, et *mah*,
» puissant; Bistnoo, qui signifie préservateur, conser-
» vateur; et Sieb, qui signifie vengeur, destructeur;

» ensuite Moisasoor et toute l'armée céleste (le De-
» btahlogue). Il mit à leur tête Birmah, qu'il établit
» son vice-roi dans les cieux, et lui donna pour mi-
» nistres Bistnoo et Sieb. L'Éternel partagea l'armée
» céleste en différentes bandes, et donna un chef à
» chacune. Ils adoroient autour du trône de l'Éter-
» nel, placés selon leur rang, et le ciel retentissoit
» d'harmonie. Moisasoor, chef de la première bande,
» conduisoit les chants de louanges du créateur, et
» chantoit l'obéissance de son premier créé, Birmah;
» et l'Éternel se réjouit dans son ouvrage ».

Chute des Anges.

« Depuis la création du Debtahlogue, le trône de
» l'Éternel a retenti de joie et d'harmonie, pendant
» des milliers de milliers d'années : cet état auroit
» duré jusques à la fin des temps, mais l'envie s'em-
» para de Moisasoor, et de quelques autres chefs an-
» géliques, parmi lesquels Rhaabon étoit le second
» après Moisasoor. Oubliant les bienfaits du créateur,
» et ses loix, ils renoncèrent au pouvoir de perfec-
» tion, dont il les avoit doués, et firent du mal de-
» vant la face de l'Éternel; ils renoncèrent à leur pre-
» mière obéissance, et refusèrent de reconnoître son
» lieutenant Birmah, et ses ministres Bistnoo et Sieb,
» en disant : régnons nous-mêmes. Méprisant la puis-
» sance et le courroux du créateur, ils répandirent
» la sédition parmi les bandes célestes, qu'ils entraî-
» nèrent dans leur révolte; ils se séparèrent du trône
» de l'Éternel. L'affliction saisit les Anges fidèles, et

» la douleur fut connue, pour la première fois, dans
» le ciel ».

Punition des Anges rebelles.

« L'Éternel vit avec déplaisir la révolte de Moisa-
» soor, de Rhaabon, et de leurs sectateurs. Plein de
» miséricorde, au milieu de son indignation, il leur
» envoya Birmah, Bistnoo et Sieb, pour les avertir
» de rentrer dans leur première obéissance ; mais ce
» fut en vain : aveuglés par leur orgueil, ils persis-
» tèrent dans la révolte. Alors l'Éternel envoya Sieb,
» armé de sa toute-puissance, avec ordre de les
» chasser du ciel supérieur au Mahah Surgo, et de
» les plonger dans les ténèbres (ou l'Onderah) où il
» les condamna à souffrir des tourmens sans fin, pen-
» dant des milliers de siècles ».

Mitigation de la sentence de Dieu contre les Anges rebelles.

« La bande des Anges rebelles gémit sous le poids
» du courroux de Dieu, pendant l'espace d'un *mun-*
» *nuntur* (1), pendant lequel Birmah, Bistnoo et
» Sieb ne cessèrent d'intercéder auprès de l'Éternel,
» pour obtenir leur pardon. A la fin, il se laissa
» toucher, et quoiqu'il ne pût pas prévoir l'usage
» qu'ils feroient de sa miséricorde, il ne désespéra

(1) Ce mot signifie, selon M. Holwell, un espace d'un grand nombre de siècles.

» pas

» pas de leur repentir, et déclara sa volonté en ces » termes : Que les rebelles seroient délivrés de l'Onderah, et placés dans un état d'épreuve où ils trouveroient les moyens de mériter leur pardon. Remettant alors le gouvernement du ciel entre les mains » de Birmah, l'Éternel se retira en lui-même, et » se rendit invisible aux bandes célestes, pendant » l'espace de 5000 années; après ce période, il revint sur son trône, entouré des rayons de gloire. » Les bandes célestes célébrèrent son retour par des » chants d'alégresse. L'Éternel fit faire silence, et » dit : Que le monde des quinze boboons ou globes de » purification paroisse, pour être la demeure des Anges rebelles. Et les quinze globes parurent. Et l'Éternel dit encore : Que Bistnoo, armé de mon » pouvoir, descende dans cette nouvelle création, » qu'il retire les rebelles de l'Onderah, et qu'il les » place dans le dernier globe. Bistnoo se présenta » devant le trône et dit : O Éternel, j'ai rempli tes » ordres. Et toutes les bandes des Anges fidèles furent remplies d'admiration, en voyant les merveilles du nouveau monde. Et l'Éternel parla encore à Bistnoo, et dit : Je veux créer des corps, » qui doivent servir, pendant quelque temps, de prison et de demeure aux Anges rebelles; ils y supporteront des maux naturels, proportionnés aux » degrés de leur désobéissance. Va-t-en, et ordonne » leur d'aller habiter ces corps. Et Bistnoo parut » encore devant le trône de l'Éternel, et dit : Tes » ordres sont remplis. Et les bandes fidèles furent de » nouveau remplies d'admiration, et chantèrent les

» merveilles et la miséricorde du créateur. Quand » tout fut en silence, l'Éternel adressa encore la parole à Bistnoo, et dit : Les corps que j'ai destinés » aux Anges rebelles, seront sujets au changement et à » la destruction, et seront ensuite reproduits ; c'est » à travers ces formes mortelles que les Anges rebelles passeront par quatre-vingt-sept changemens » ou migrations : ils seront assujettis aux maux physiques et spirituels, en proportion de leur désobéissance, et de leur conduite, pendant qu'ils » habiteront ces corps, qui seront pour eux un état » d'épreuve et de purification. Quand ils auront subi » ces quatre-vingt-sept formes, ils passeront dans » celle de Ghoij, ou de vache ; et ce dernier corps » étant détruit par le cours que la nature lui a prescrit, ils animeront, par un effet de ma bonté, la » forme humaine, dans laquelle je rendrai leurs » pouvoirs intellectuels, semblables à ceux de leur » premier état ; c'est sous cette dernière forme » qu'ils subiront leur principal état d'épreuve. Les » Ghoij (ou vaches) seront sacrées pour eux, et » leur fournissant un aliment nouveau et agréable, » elles les soulageront dans les travaux auxquels je » les ai destinés. Ils ne mangeront pas de la chair » des Ghoij, ni d'aucun corps mortel, qui vit sur » la terre, ou qui nage dans l'eau, ou qui vole dans » l'air, parce que je les ai destinés pour être leur » demeure ; ils se nourriront du lait de Ghoij et des » fruits de Murto (de la terre). Les formes mortelles qui sont mon ouvrage, ne doivent périr » que par leur mort naturelle ; c'est pourquoi, si

» quelqu'un des Anges détruit, à dessein prémédité, » quelqu'une de ces formes, habitées par leurs frè- » res, toi Sieb, le replongeras dans l'Onderah, d'où il » sera condamné à repasser de nouveau par les quatre- » vingt-sept transmigrations, à quel terme qu'il puisse » être déjà parvenu alors; et si quelqu'un d'eux osoit » attenter à sa propre vie, tu le plongeras à jamais » dans l'Onderah, sans qu'il puisse repasser par les » quinze globes de purification et d'épreuve.

» Quand les bandes célestes eurent entendu les » décrets de l'Éternel, elles chantèrent sa bonté » et sa justice. Et l'Éternel leur dit : Je veux par- » tager le terme de ma grâce en quatre jogues, » dont le premier durera cent mille ans, le second » dix mille, le troisième mille, et le quatrième cent; » durant ces quatre jogues, les Anges prévaricateurs » soutiendront leur état d'épreuve sous la forme » humaine; et quand les quatre âges seront écou- » lés, alors s'il reste encore quelqu'un des Anges » rebelles, qui n'ait pas atteint le premier globe » de purification, après avoir passé par les huit » globes de punition, toi, Sieb, le plongeras pour » jamais dans l'Onderah, et tu détruiras alors les » huit globes de punition; mais tu conserveras en- » core, quelque temps, les sept globes de purifica- » tion, afin que les Anges qui auront profité de » ma bonté, achèvent de se purifier de leurs pé- » chés. Lorsqu'ils auront achevé leur carrière, et » qu'ils seront admis en ma présence, alors tu » détruiras encore les sept boboons de purification. » Et l'armée céleste frémit aux paroles de l'Éternel.

» Et il dit encore : Je n'ai point retiré ma mi-
» séricorde de dessus Moisasoor, Rhaboon, et les
» autres chefs de la sédition ; mais, quoiqu'ils
» ayent été altérés de pouvoir et d'ambition, je
» leur augmenterai le pouvoir de faire du mal ;
» ils pourront entrer dans les huit globes de pu-
» nition et d'épreuve, et les Anges coupables se-
» ront exposés à leurs piéges, comme ils l'ont
» été avant leur première désobéissance. L'usage,
» que feront les premiers, de ce pouvoir de sé-
» duire, aggravera leur punition ; et la résistance
» que feront les autres, sera pour eux une preuve
» de la sincérité de leur repentance. L'Éternel se
» tut : les bandes célestes entonnèrent des chants de
» louange mêlés de larmes, pour le sort de leurs
» malheureux frères ; ils se réunirent à supplier
» l'Éternel, par la voix de Bistnoo, de leur per-
» mettre de descendre quelquefois dans les globes
» de punition, sous la forme humaine, pour garder
» et soutenir leurs frères par leurs conseils et leur
» exemple, contre les piéges de Moisasoor et des
» autres chefs. L'Éternel consentit, et les bandes
» célestes firent retentir leur chants de louange et
» de grâce. Alors l'Éternel dit encore : Toi, Bir-
» mah, va-t-en, entouré de ma gloire, dans le
» dernier boboon de punition, et fais connoître aux
» Debtahs les décrets que je viens de rendre, et
» fais les passer dans les corps que je leur ai des-
» tinés. Et Birmah se présenta devant le trône de
» l'Éternel, et dit : J'ai fait ce que tu m'avois
» commandé ; les Debtahs se réjouissent de ta misé-

» ricorde, ils confessent la justice de tes décrets,
» ils sont remplis de remords et de repentance, et
» sont entrés dans les corps que tu leur as destinés ».

DE LA MÉTEMPSYCOSE.

Lettre du père Bouchet au célèbre M. Huet, évêque d'Avranches.

Il y a long-temps, monseigneur, que je suis au fait des sentimens des brames; j'ai lu plusieurs ouvrages des savans indiens; j'ai entretenu souvent leurs plus habiles docteurs, et j'ai tiré de la lecture des uns et de l'entretien des autres, toutes les connoissances qui pouroient m'aider à approfondir leur système sur la transmigration des ames.

On a peine à comprendre comment une idée aussi chimérique que celle-là, s'est répandue dans toute l'Asie. Sans parler des Indiens qui sont en deça du Gange, une partie des peuples d'Aracan, du Pegou, de Siam, de Camboje, du Tonquin, de la Cochinchine, de la Chine et du Japon, sont dans cette ridicule opinion de la métempsycose; ils l'appuient par les mêmes raisons dont se servent les Indiens (1).

Les diverses relations que nous avons de l'Amé-

---

(1) C'est un fait incontestable, que le dogme de la métempsycose a passé des Indes à la Chine; il y a été introduit par Foë, chef de la secte chinoise qui porte son nom. Le célèbre missionnaire Ricci consacre une partie

rique, nous assurent qu'on y trouve des vestiges de la métempsycose. Qui a pu porter cette folle imagination à des peuples, qui ont été si long-temps inconnus au reste du monde? On est moins surpris qu'elle se soit répandue dans l'Afrique et dans l'Europe; les Égyptiens peuvent l'avoir enseignée aux Africains; Pythagore, qui fut le chef de la secte italique, l'avoit établie chez plusieurs nations, surtout dans les Gaules, où les Druides la regardoient comme la base et le fondement de la religion; elle entroit même dans la politique: les généraux d'armée, voulant inspirer à leurs soldats le mépris de la mort, les assuroient que leurs ames n'auroient pas plutôt abandonné leurs corps, qu'elles iroient en animer d'autres. C'est ainsi que César en parle, en expliquant le dogme des Druides : *Non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios, atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto* (1).

Ce dogme monstrueux fut enseigné au commencement de l'Église naissante, par la plupart des hérétiques, tels que furent les Simoniens, les Basilidiens, les Valentiniens, les Marcionites, les Gnostiques et les Manichéens. Les Juifs eux-mêmes qui avoient reçu la loi de Dieu, et qui, par conséquent, devoient être convaincus de l'impiété d'un pareil système, s'y laissèrent néanmoins surprendre, ainsi que le rapportent Tertullien et S. Justin dans ses dialo-

---

considérable de ses entretiens sur les dogmes religieux de la Chine, à réfuter ce ridicule et absurde système.

(1) De Bell. Gallic. lib. 6.

gues. On lit dans le Talmud, que l'ame d'Abel passa dans le corps de Seth, et ensuite dans celui de Moïse. S. Jérôme donne aussi à entendre que quelques Juifs, et Hérode entre autres, s'imaginoient que l'ame de S. Jean avoit passé dans le corps de Jésus-Christ : tel a été le progrès d'une opinion si extravagante.

Il ne seroit pas facile de remonter jusqu'à son origine, ni de décider quels en ont été les premiers auteurs. Hérodote, S. Clément d'Alexandrie, et d'autres savans hommes ont cru que cette doctrine avoit d'abord été enseignée par les anciens Égyptiens, et que de chez eux, elle étoit passée dans les Indes, et dans le reste de l'Asie. D'autres, au contraire, en attribuent l'invention aux peuples de l'Inde, qui l'ont ensuite communiquée aux Égyptiens, car il y avoit autrefois un commerce réglé entre ces deux nations. Pline et Solin rapportent fort en détail, le chemin qu'on tenoit, pour aller de l'Égypte aux Indes. Philostrate assure que Pythagore est l'inventeur de ce système, qu'il le communiqua aux brames, dans un voyage qu'il fit aux Indes, et que de là, il fut porté chez les Égyptiens. Cette question restera long-temps indécise.

Les Indiens, de même que les Pythagoriciens, entendent, par la métempsycose, le passage d'une ame par plusieurs corps qu'elle anime successivement, pour y faire les fonctions qui lui sont propres. Au commencement, il n'étoit question que du passage des ames en différens corps humains ; on l'étendit plus loin dans la suite, et les Indiens ont

encore enchéri sur les disciples de Pythagore et de Platon.

Bruma, disent-il, est le premier des trois dieux que l'on adore dans les Indes : c'est lui qui a enseigné cette doctrine, elle est donc infaillible.

Quoique les livres des Indiens soient remplis de fables, plus grossières les unes que les autres, ils ne contiennent, selon eux, que des vérités incontestables.

Les Indiens expliquent leur sentiment par les mêmes comparaisons qu'ont employées depuis, les Pythagoriciens : l'ame est dans le corps, comme un homme est dans la maison qu'il habite; comme le pilote est dans le vaisseau qu'il gouverne à son gré.

Enfin, les Indiens comparent les ames dans les corps, à un homme qui est en prison; cette comparaison suppose, que les ames qui se trouvent engagées dans différens corps qu'elles animent successivement, n'y sont retenues que pour expier les péchés qu'elles ont commis dans une autre vie. Les dieux subalternes qui sont si fort au-dessus des hommes, sont obligés eux-mêmes d'animer des corps, quand ils ont à expier les péchés de la vie précédente.

« Tout dieu que j'étois, dit Abimanien, je tom-
» bai dans un grand péché ; pour l'expier, je fus
» condamné à être mis en prison dans un corps hu-
» main : maintenant que j'ai satisfait pour ce crime,
» et que je me suis entièrement purifié, vous me
» voyez plein de gloire, comme j'étois auparavant ».
Or, disent les Indiens, si les dieux eux-mêmes sont obligés d'animer des corps pour se purifier, et pour

faire pénitence dans ces prisons, pouvez-vous douter que les ames, après avoir commis des péchés dans une autre vie, ne soient pareillement obligées de demeurer dans les corps qu'elles animent, comme dans autant de prisons? Si ces corps naissent dans des castes méprisables, s'ils sont sujets aux maladies et à d'autres infirmités, ou s'ils sont disgraciés de la nature, tout cela arrive, afin qu'elles puissent expier les péchés de la vie passée.

Les Indiens sont tellement convaincus, que tous les événemens de cette vie ont pour principe le bien et le mal qu'on a fait dans une autre vie, que quand ils voient qu'un homme est élevé à quelque grande dignité, ou qu'il possède de grandes richesses, ils ne doutent point qu'il n'ait été très-exact à pratiquer la vertu dans une vie précédente. Qu'un autre, au contraire, traîne une vie malheureuse, dans la pauvreté et dans les disgraces qui l'accompagnent, il ne faut pas s'en étonner, disent-ils, c'étoit un méchant homme.

Je me souviens, monseigneur, de vous avoir raconté ce qui m'arriva, il y a quelques années, lorsque je fus mis en prison à Tarcolam. Un des principaux du pays, touché de tout ce que je souffrois, vint me voir pour me consoler; et comme il m'entretenoit à cœur ouvert : « Hé bien, me dit-il, » vous avez tant de fois déclamé contre la métempsycose, la pouvez-vous nier à présent? le triste » état où vous êtes réduit, n'en est-il pas une » preuve assez claire? car enfin, ajouta-t-il, j'ai » appris de vos disciples que, dès votre plus tendre

» jeunesse, vous vous êtes fait Sanias: l'air empesté
» du monde, et le commerce des méchans, n'a-
» voient pu alors corrompre votre cœur; vous avez
» toujours vécu depuis dans la simplicité et dans
» l'innocence : vous menez, dans les bois de Tar-
» colam, une vie austère et pénitente; vous ne
» faites de mal à personne; au contraire, vous en-
» seignez le chemin du salut à tout le monde. Pour-
» quoi donc êtes-vous persécuté, chargé de fers
» dans une obscure prison, près d'être livré à de
» cruels supplices? ce n'est pas, sans doute, pour
» des péchés que vous avez commis dans cette vie;
» c'est pour ceux que vous avez commis dans une
» vie antérieure à celle-ci ».

Les Indiens avouent que le Dieu souverain, qui a créé les dieux, les astres et tous les êtres, n'est pas sujet à ces différens changemens; mais, outre les dieux inférieurs, dont nous parlerons dans la suite, il y en a trois principaux qu'ils confondent avec le Dieu suprême, savoir: Bruma, Vichnou et Routren; ces trois dieux du premier ordre, quoique subalternes, ont animé différens corps d'hommes et de bêtes. Bruma a animé le corps d'un cerf et celui d'un cygne. Vichnou, le plus accoutumé aux métempsycoses, a paru sous la figure de Matcham, c'est-à-dire, de poisson; ce fut, disent quelques-uns, au temps du déluge, lorsque ce dieu conduisit la barque qui sauva le genre humain : il devint ensuite Courman, c'est-à-dire, tortue, pour soutenir le monde qui chanceloit : il prit aussi la figure d'un pourceau, pour trouver les pieds de Routren, qui

s'étoit caché ; puis celle de Narasingam, c'est à-dire, moitié homme et moitié lion, pour défendre un de ses adorateurs, et faire mourir Franien. Enfin, il a animé le corps d'un bramin, d'un fameux roi, appelé *Ramen*, etc. Routren a pareillement changé plusieurs fois de figure ; mais la plus extravagante est celle du Lingam, qui a produit la secte infâme des Liganistes.

Les déesses, femmes de ces trois dieux, ont été sujettes à de pareils changemens. Parradi, femme de Routren, vivement touchée de ce que son père n'avoit pas appelé son mari à un fameux sacrifice, auquel il avoit invité tous les dieux, de rage se jeta dans le feu, où elle fut consumée : elle naquit ensuite d'une montagne du nord, et épousa une seconde fois Routren.

Les diverses renaissances de Lakehoumi, femme de Vichnou, sont célèbres ; elle naquit d'abord, lorsque les dieux et les géans firent tourner, dans la mer, la fameuse montagne de Méroua : il en sortit des choses prodigieuses ; mais la plus excellente de toute, fut Lakchoumi, qui éblouit tous les dieux par sa beauté, et qui, de leur consentement, fut donnée à Vichnou.

Ce n'est pas assez pour les Indiens, de faire passer les ames dans différens corps humains, ils admettent encore la métempsycose à l'égard des corps de bêtes, et de tous les objets sensibles ; ils assurent même que le monde change plusieurs fois de forme, ce qui se fait, selon eux, par autant de transmigrations différentes.

Platon croyoit que le monde avoit été produit par la toute-puissance de Dieu, et qu'il étoit sujet à la corruption ; que Dieu est le souverain Seigneur de toutes choses, et le père des dieux subalternes ; mais qu'il s'est servi de ces dieux pour former et pour perfectionner tous les êtres. Les premiers hérétiques, tel que fut Ménandre, disciple de Simon le magicien, pensoient à peu près de même, et soutenoient que le monde avoit été fait par les Anges.

Les Indiens s'imaginent que le monde doit finir par le feu, et qu'ensuite Dieu créera un nouvel Univers ; c'est une opinion commune à toutes les nations anciennes. C'est, dit Ovide, une chose arrêtée par la force d'une fatalité inévitable, que le ciel, la mer et la terre doivent être consumés par le feu.

Esse quoque infatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque Regia Cœli ardeat.

Les Platoniciens et les Pythagoriciens croyoient qu'il n'y avoit qu'un monde à la fois ; et les Indiens, au contraire, en distinguent quatorze. On peut néanmoins facilement les accorder, en ce que les Indiens avouènt que ces quatorze mondes n'en font qu'un seul, puisqu'ils sont tous renfermés dans un œuf, ou comme quelques autres disent, dans Bruma. Les Indiens, en cela d'accord avec les Égyptiens, ajoutent que cet œuf qui renferme tous les mondes, a été formé par un dieu qui se trouva sur l'eau. Les Platoniciens ont dit aussi que Dieu étoit sur l'eau ; n'auroient-ils pas abusé de ce passage de l'Écriture,

où il est dit que (1) *l'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux ?*

DE L'AME UNIVERSELLE.

D'APRÈS les livres sacrés des Indiens, les ames sont une parcelle de la substance de Dieu même; le souverain Être se répand dans toutes les parties de l'Univers pour les animer, et il faut bien que cela soit ainsi, disent les Indiens, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse vivifier et faire paroître de nouveau, des êtres. J'eus autrefois un long entretien avec un brame qui se servoit de cette comparaison : Représentez-vous plusieurs millions de vases, grands, petits, médiocres, tous remplis d'eau; imaginez-vous que le soleil donne à plomb sur ces vases : n'est-il pas vrai que dans chacun d'eux il grave son image, que l'on y voit un petit soleil, ou plutôt un amas des rayons qui sortent immédiatement du corps brillant de cet astre ? C'est, me disoit-il, ce qui se passe dans le monde : les vases sont les différens corps dont l'ame émane de Dieu, de même que les rayons émanent du soleil.

D'autres croient que Dieu est un air extrêmement subtil, et que nos ames sont une partie de ce souffle céleste; que quand nous mourons, cet air subtil, qui nous servoit d'ame, va se réunir avec Dieu, à

(1) *Spiritus Domini ferebatur super aquas.* Gen. c. I, ℣. 2.

moins qu'il n'ait besoin de se purifier par plusieurs métempsycoses; que quand ces ames sont bien purifiées, elles obtiennent la béatitude qui a cinq degrés différens, et qui se consomme enfin par l'identité avec Dieu.

La même doctrine se trouve répandue dans les ouvrages des Indiens, surtout au regard des rajas, qui forment la première caste après celle des brames. Il y a plusieurs castes de rajas, subordonnées les unes aux autres, qui cependant sont renfermées dans deux principales : la première est de ceux qui sont sortis du soleil, c'est-à-dire, que leurs ames habitoient auparavant dans le corps même du soleil, ou en étoient, selon d'autres, une partie lumineuse; cette caste s'appelle *Chouria-Vankcham*, *caste du soleil*. Ils en disent autant de la seconde caste, qu'ils nomment *Somma-Vankcham*, c'est-à-dire, *caste de la lune;* et quand on leur demande d'où viennent les ames des autres castes, ils répondent qu'elles viennent des astres. On en trouve, selon eux, une preuve décisive, dans ces traînées de lumière qui paroissent durant la nuit, lorsque l'air est enflammé, car ils prétendent que ce sont des ames qui tombent des astres, ou bien du *Chorcam*, qui est un de leurs paradis. Les brames persuadent au peuple, que cette lumière, ou, selon eux, ces ames qui tombent ainsi du ciel, venant à s'arrêter sur les herbes, entrent dans le corps des vaches ou des brebis qui broutent, et vont animer les veaux et les agneaux. Si cette lumière tombe sur quelque fruit qui soit mangé par une femme enceinte, ils

disent que c'est une ame qui va animer le petit enfant dans le sein de sa mère.

Enfin les Indiens assurent, de même que les Platoniciens, que ces ames se dégoûtant de leurs premières délices, et pressées d'animer des corps matériels, viennent effectivement y habiter, et y demeurent jusqu'à ce qu'elles se soient purifiées, et qu'elles ayent mérité de retourner au lieu d'où elles sont sorties ; mais que si elles y contractent de nouvelles souillures, elles sont enfin condamnées aux enfers, d'où elles ne sortiront qu'après un temps presque infini.

Platon, fidèle disciple de Pythagore, explique ainsi l'ordre de ces transmigrations. 1°. Si c'est une ame qui ait vu beaucoup de perfections en Dieu, et qui ait découvert plusieurs vérités dans cette espèce de vision béatifique, elle entre dans le corps d'un philosophe ou d'un sage, qui fait ses délices de la contemplation. 2°. Elle anime le corps d'un roi ou d'un grand prince. 3°. Elle passe dans le corps d'un magistrat, ou elle devient le chef d'une puissante famille. 4°. Elle anime le corps d'un médecin. 5°. Elle entre dans le corps d'un homme dont l'emploi est de pourvoir au culte des dieux. 6°. Elle passe dans le corps d'un poëte. 7°. dans celui d'un artisan ou d'un laboureur. 8°. dans le corps d'un sophiste, et enfin dans celui d'un tyran.

C'est ainsi, à peu près, que les Indiens arrangent leur métempsycose. Bien qu'ils n'admettent que quatre castes principales, ils reconnoissent néanmoins plusieurs autres castes subalternes, qui sont renfer-

mées sous chacune de ces quatre castes fondamentales. Ainsi quand les ames descendent immédiatement du ciel, elles entrent, 1°. dans le corps des brames, qui sont leurs savans et leurs philosophes. 2°. Elles passent dans les corps des rois et des princes. 3°. dans les magistrats ou intendans des provinces, qui sont de la caste des Choutres ; et enfin dans les castes les plus viles et les plus méprisées, d'où aussi elles peuvent monter à mesure qu'elles se purifient. J'ai ouï dire à un brame habile, qu'il avoit lu dans un livre ancien, qu'en certaines occasions, les ames doivent passer, jusqu'à mille fois, dans différens corps, avant que d'être unies au soleil, dont elles deviennent comme autant de rayons.

Les poëtes qui, pour la plupart, étoient Pythagoriciens, ont cru que les ames accompagnoient après la mort, les cadavres, au moins pour quelque temps. Lucain veut qu'on ramasse les cendres, pour les renfermer avec les manes dans la même urne. Virgile s'étoit exprimé de la même manière :

Animamque sepulchro
Condimus.

Les Indiens n'accordent pas aux ames un si long séjour auprès des cadavres ; douze ou quinze jours, tout au plus, leur suffisent ; après quoi, le penchant naturel porte ces ames à chercher d'autres corps qui leur donnent plus de plaisir que les premiers qu'elles ont animés ; et tout cela se fait jusqu'à ce qu'elles ayent accompli plusieurs centaines de transmigrations.

Quand

Quand on interroge les brames sur la cause de ces diverses renaissances, ils se trouvent fort embarrassés ; ils conviennent tous, que Brama écrit dans la tête des enfans qui naissent, l'histoire de leur vie future, et qu'ensuite, ni lui, ni tous les dieux ensemble ne peuvent plus l'effacer, ni en empêcher l'effet. Mais les uns prétendent que Brama écrit ce qu'il juge à propos, et que, par conséquent, c'est de sa fantaisie que dépend la bonne ou la mauvaise fortune. D'autres, au contraire, soutiennent qu'il ne lui est pas libre de suivre son caprice, et que les aventures qu'il écrit dans la tête des enfans, doivent être conformes aux actions de la vie précédente.

C'est une chose assez plaisante, monseigneur, que cette écriture de Brama, et qui mérite d'être expliquée. Le crâne, comme tout le monde sait, a des sutures qui entrent les unes dans les autres, et qui sont façonnées, à peu près comme les dents d'une scie. Toutes ces petites dents sont, selon les Indiens, autant de hiéroglyphes qui forment l'écriture de Brama, dans les trois principales sutures, que les anatomistes appellent *la coronade, la lambdoïde et la sagittale*. C'est dommage, disent les Indiens, qu'on ne puisse lire ces caractères, ni en pénétrer le sens, on sauroit toute la vie de l'homme.

Voici donc quel est le véritable système des anciens brames : toute bonne action doit être essentiellement récompensée, et toute mauvaise doit être nécessairement punie; par conséquent, nul innocent ne peut être puni, nul coupable ne doit être ré-

compensé : ce sont donc les vertus et les vices qui sont la véritable cause de la diversité des états ; c'est là le destin auquel on ne peut résister ; c'est là l'écriture fatale de Brama ; et c'est en développant ce principe, qu'on rend raison pourquoi les uns sont heureux dans ce monde, et les autres malheureux. Si vous avez fait du bien dans la vie précédente, vous jouirez de tous les plaisirs imaginables dans celle-ci : si vous avez commis des crimes, vous en serez puni ; c'est pour cela que les Indiens répètent sans cesse ce proverbe : *Qui fait bien, trouvera bien ; qui fait mal, trouvera mal.*

Ils appellent cette fatalité *Chankaram* ; c'est une qualité imprimée dans la volonté, qui fait agir bien ou mal, selon les actions de la vie précédente.

Ce principe une fois posé, et c'est ainsi que les brames raisonnent, le dieu que nous adorons est juste ; il ne peut donc commettre aucune injustice. Cependant, nous voyons que plusieurs naissent aveugles, boiteux, difformes, pauvres et dénués de toutes les commodités présentes, dont la vie, par conséquent, est très-malheureuse : ils n'ont pas mérité un sort si triste en naissant, puisqu'ils n'avoient pas l'usage de leur liberté ; il faut donc l'attribuer aux péchés qu'ils ont commis dans une autre vie. On en voit d'autres, au contraire, qui naissent dans de magnifiques palais, qui sont respectés, honorés, et à qui il ne manque rien de toutes les délices : par quelles actions peuvent-ils avoir mérité une destinée si agréable, si ce n'est par les vertus qu'ils ont pratiquées dans la vie précédente ? Ainsi, toutes les

diverses transmigrations tirent leur origine de la nécessité qu'il y a que le vice soit puni, et la vertu récompensée : on ne lit autre chose dans les histoires indiennes ; leurs livres de morale et leurs poésies sont remplis de ces maximes.

A travers toutes ces fables et ces idées extravagantes des Indiens, on voit assez qu'ils reconnoissent un Être éternel et créateur de tous les autres êtres ; des intelligences qui sont d'un ordre supérieur à l'homme, quoique fort inférieures à Dieu ; qu'ils admettent des démons, qu'ils tiennent que l'ame est immortelle, qu'il y a une autre vie, un paradis et un enfer ; qu'on mérite l'un par la pratique de la vertu, et qu'on se rend digne de l'autre par les péchés qu'on commet ; qu'on peut expier les péchés en cette vie ; que la prospérité et les richesses sont presque toujours la source de nos désordres. Enfin, il paroît que dans plusieurs points, ils pensent d'une manière qui les rapproche des vérités de la religion ; mais ces vérités qu'ils admettent, sont tellement obscurcies par les fables et les rêveries que l'idolâtrie y a mêlées, qu'on a peine à les tirer de cet amas confus de fables et de mensonges, pour les leur faire voir telles qu'elles sont.

L'école de Nyâyam, raison, jugement, l'a emporté sur toutes les autres en fait de logique, surtout, depuis quelques siècles, que l'académie de Noudia dans le Bengale, est devenue la plus célèbre de toute l'Inde, par les fameux professeurs qu'elle a eus, et dont les ouvrages se sont répandus de tous côtés. Gottam fut autrefois le fondateur de cette

école, à Tirat dans l'Indoustan, au nord du Gange, vis-à-vis le pays de Patna; c'est là qu'elle a fleuri pendant bien des siècles.

Les anciens enseignoient à leurs disciples toute la suite de leur système philosophique; ils admettoient, comme les modernes, quatre principes de science : le témoignage des sens bien expliqués, Pratyakcham; les signes naturels, comme la fumée l'est du feu, Anoumânam; l'application d'une définition connue au défini jusque là inconnu, Oupamânam; enfin l'autorité d'une parole infaillible, Aptachabdam. Après la logique, ils menoient leurs écoliers, par l'examen de ce monde sensible, à la connoissance de son auteur, dont ils concluoient l'existence par l'Anoumânam : ils concluent de la même manière son intelligence, et de son intelligence son immatérialité.

Quoique Dieu, de sa nature, soit esprit, il a pu se rendre, et s'est effectivement rendu sensible : de Nirakara il est devenu Sakara pour former le monde, dont les atomes, indivisibles, comme ceux des Épicuriens, et éternels, sont par eux-mêmes sans vie.

L'homme est un composé d'un corps et de deux ames; l'une suprême, Paramâtma, qui n'est autre que Dieu; et l'autre animale, Sivâtmâ; c'est en l'homme le principe sensitif du plaisir et de la douleur, du désir, de la haine, etc. Les uns veulent qu'elle soit esprit; les autres qu'elle soit matière, et un onzième sens dans l'homme, car ils distinguent les organes actifs des organes sensitifs ou passifs, et ils en comptent dix de cette façon.

Pour parvenir à la suprême sagesse, il faut, suivant cette école, éteindre ce principe sensitif, et cette extinction ne peut se faire que par l'union du Paramâtmâ. Cette union Yogam ou Jog, à laquelle aspirent les philosophes indiens, de quelque secte qu'ils soient, commence par la méditation et la contemplation de l'Être suprême, et se termine à une espèce d'identité, où il n'y a plus de sentiment ni de volonté : jusque-là les travaux des métempsycoses durent toujours. Il est bon de remarquer que par le mot d'ame, on n'entend que le *soi-même*, que le *moi*.

Aujourd'hui, on n'enseigne presque plus dans les écoles de Nyâyam, que la logique remplie par les brahmanes, d'une infinité de questions beaucoup plus subtiles qu'elles ne sont utiles; c'est un chaos de vétilles, tel qu'étoit, il y a près de deux siècles, la logique en Europe. Les étudians passent plusieurs années à apprendre mille vaines subtilités sur les membres du syllogisme, sur les causes, sur les négations, les genres, les espèces, etc.; ils disputent avec acharnement sur de semblables niaiseries, et se retirent sans avoir acquis d'autres connoissances : c'est ce qui a fait donner au Nyâyam, le nom de Tarkachâstram.

De cette école sortirent autrefois les plus fameux adversaires des Bauddhistes, dont ils firent faire par les princes un horrible massacre dans plusieurs royaumes. Oudayanâchârya et Battâ se distinguèrent dans cette dispute; et le dernier, pour se purifier de tant de sang qu'il avoit fait répandre, se brûla avec grande solemnité, à Jagannâth, sur la côte d'Oricha.

L'école de Vedantam a une autorité supérieure à celle de toutes les autres ; elle professe comme principe fondamental de sa doctrine, l'opinion de l'unité simple d'un être existant, qui n'est autre chose que le *moi*, ou l'ame. Rien, n'existe que ce *moi* dans son unité simple; cet être est, en quelque façon, *trin*, par son existence, par sa lumière infinie et sa joie suprême ; tout y est éternel, immatériel, infini. Mais parce que l'expérience intime du *moi* n'est pas conforme à cette idée si belle, ils admettent un autre principe, mais purement négatif, et qui, par conséquent, n'a aucune réalité d'être ; c'est le *Mâyâ* du *moi*, c'est-à-dire, erreur : par exemple, je crois actuellement vous écrire sur le système du Vedantam, je me trompe. A la vérité, je suis *moi*, mais vous n'existez pas; je ne vous écris point, personne n'a jamais pensé ni à Vedantam, ni à système, je me trompe : voilà tout, mais mon erreur n'est point un être; c'est ce qu'ils expliquent par la comparaison qu'ils ont continuellement à la bouche, d'une corde à terre, qu'on prend pour un serpent.

La sagesse consiste à se délivrer du Mâyâ ou forme matérielle de l'homme, par une application constante à soi-même, en se persuadant qu'on est l'Être unique, éternel et infini, sans laisser interrompre son attention à cette prétendue vérité, par les atteintes du Mâyâ. La clef de la délivrance de l'ame est dans ces paroles, que ces faux sages doivent se répéter sans cesse, avec un orgueil plus outré que celui de Lucifer : Je suis l'Être suprême, *Aham ava param Brahma*.

La persuasion spéculative de cette proposition, doit en produire la conviction expérimentale, qui ne peut être sans la félicité : ce système extravagant domine parmi les savans ; le commerce des brahmanes a communiqué ces folles idées à presque tous ceux qui se piquent de bel esprit.

L'école de Sankiam, fondée par Kapil, qui rejette l'Oupoumânam de la logique, paroît d'abord plus modeste, mais dans le fond elle dit presque la même chose. Ce système admet une nature spirituelle, et une nature matérielle, toutes deux réelles et éternelles. La nature spirituelle, par sa volonté de se communiquer hors d'elle-même, s'unit par plusieurs degrés à la nature matérielle : de la première union naissent un certain nombre de formes et de qualités ; les nombres sont déterminés : parmi les formes est l'égoïté (qu'on me permette ce terme) par laquelle chacun dit *moi*, je suis tel, et non un autre. Une seconde union de l'esprit déjà embarrassé dans les formes et les qualités avec la matière, produit les élémens ; une troisième, le monde visible : voilà la synthèse de l'Univers.

La sagesse qui produit la délivrance de l'esprit, en est l'analyse ; heureux fruit de la contemplation par laquelle l'esprit se dégage, tantôt d'une forme ou qualité, et tantôt d'une autre par ces trois vérités : Je ne suis en aucune chose, et aucune chose n'est à moi, le moi-même n'est point, *Nasmin, name, Maham*. Enfin, le temps vient où l'esprit est délivré de toutes ces formes ; et voilà la fin du monde, où tout est revenu à son premier état.

Kapil enseigne que les religions qu'il connoissoit, ne font que serrer les liens dans lesquels l'esprit est embarrassé, au lieu de l'aider à s'en dégager; car, dit-il, le culte des divinités subalternes, qui ne sont que les productions de la dernière et la plus basse union de l'esprit avec la matière, nous unissant à son objet au lieu de nous en séparer, ajoute une nouvelle chaîne à celles dont l'esprit est déjà accablé. Le culte des divinités supérieures, Brama, Vichnou, Routren, qui sont, à la vérité, les effets des premières unions de l'esprit à la matière, ne peut qu'être toujours un obstacle au parfait dégagement. Voilà pour la religion des Vedam, dont les dieux ne sont que les principes, desquels le monde est composé, ou les parties mêmes du monde composé de ces principes. Pour celle du peuple, qui est, comme la religion des Grecs et des Romains, chargée d'histoires fabuleuses, infâmes et impies des poëtes, elle forme une infinité de nouveaux liens à l'esprit, par les passions qu'elle favorise, et dont la victoire est un des premiers pas que doit faire l'esprit, s'il aspire à sa délivrance. Ainsi raisonne Kapil.

L'école de Mimâmsâ, dont l'opinion propre est celle d'un destin invincible, paroît plus libre dans le jugement qu'elle porte des autres opinions; ses sectateurs examinent les sentimens des autres écoles, et parlent pour et contre, à peu près comme les Académiciens d'Athènes.

Je ne suis pas assez au fait des systèmes des autres écoles; ce que je vous marque ici, ne doit même être regardé que comme une ébauche à laquelle une

main plus habile auroit bien des traits à ajouter, et peut-être plusieurs à retrancher. Il me suffit de vous faire connoître que l'Inde est un pays où il se peut faire encore beaucoup de nouvelles découvertes.

Abulsazel (1), grand visir de l'empereur Mahomed Akber, qui régnoit dans l'Indoustan, au seizième siècle, nous fournit des détails intéressans sur les opinions indiennes ; il nous apprend qu'il y a neuf écoles de docteurs chez les brames.

L'école instituée par Gottem, et appelée *Nacay*, enseigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'il est incorporel, et élevé au-dessus de toutes les imperfections de la nature humaine : ce grand Être, existant de de toute éternité, est le créateur de l'Univers, sans commencement, et ne devant point avoir de fin ; il est le véritable esprit pur et entier, sans être composé d'aucunes parties : c'est lui qui créa le corps de Brama, et ce corps de Brama a les mêmes relations avec la divinité, que le corps de l'homme entretient avec son ame (2).

Une autre de ces écoles, prétend que ce monde, après un long période de son existence, sera détruit, et que Dieu en créera un nouveau.

Les docteurs de la quatrième secte croient que

---

(1) *Asiat. Recherches*, t. V.

(2) Ne nous en laissons point imposer par ces mots ; chez les anciens philosophes, créer ce n'est autre chose qu'assembler, unir plusieurs êtres préexistans, et en former un tout, dont les parties agissent les unes sur les autres. Le mot *création* est à peu près synonyme avec celui de formation.

les corps sont seulement composés d'atomes, et qu'ils ne sont pas de véritables substances; ils considèrent la conscience sous deux idées : il y a la bonne conscience et la conscience agitée de remords; *Dehrem*, est le créateur de la bonne conscience, et *Adherem* imprime les remords dans la conscience coupable. Cette école enseigne qu'il est possible d'arriver, pendant sa vie, à cet état de perfection où l'ame, séparée de son enveloppe matérielle, du moins par ses pensées et ses affections, n'aura plus aucun des sujets de peine auxquels l'homme est assujetti par l'union de son ame avec son corps; cette doctrine existe dans toute sa force, parmi les *Bourmas*, qui se glorifient d'être les sectateurs de Boudha ou Foë (1).

Cette école qui reconnoît Foë pour son maître par excellence, enseigne, qu'excepté la divinité, rien n'existe réellement et substantiellement dans l'Univers; que tout ce qui nous est présenté par nos sens, n'a aucune réalité positive, et que nos sens ne nous offrent que des objets imaginaires de peines et de plaisirs, en tout semblables aux objets dont les songes occupent notre imagination. Qu'est-ce donc que la vie? qu'une illusion vaine et frivole, qui se présente à nous, sous une infinité de formes différentes : voilà bien le pyrrhonisme poussé jusqu'à ses plus extravagans excès. Si vous entrez dans une autre école, on vous y débitera la généalogie des sens dont

(1) Le premier volume, à l'article des sectes chinoises, donne une notice étendue sur Foë, et sur sa doctrine.

l'homme est pourvu : le tact est l'ouvrage de l'air, la vue celui du feu élémentaire ; le goût vient de l'eau, et l'odorat de la terre.

Toutes ces écoles vous parleront de la dissolution de l'Univers ; la terre sera détruite par l'eau ; ensuite l'eau le sera par le feu, lequel sera anéanti par l'air qui, à son tour, sera détruit par Akan, et cet Akan se dissoudra enfin par Maïa.

L'Univers est composé de sept mondes, qui sont situés l'un au-dessus de l'autre ; ces mondes sont les sept demeures de toutes choses. Le sixième est le séjour des enfans de Brama, qui sont parvenus à se défaire du Maïa, par la connoissance et la possession de la vérité. Le septième monde est la demeure de Brama ; il est placé au-dessus des six autres mondes.

L'Être suprême, le Dieu de l'Univers, est dans la doctrine généralement reçue des Indiens, l'ame universelle, la grande ame, en un mot, l'ame pensante de tout ce qui a vie ; il est le créateur, le conservateur, le destructeur de tout ce qui existera pendant le période du temps assigné à la durée de l'Univers. Ce Dieu que les Indous appellent aussi le suprême brame, illumine les sept mondes, et se manifeste ainsi à l'Univers, par l'éclat de sa lumière.

Les Boumas croient à la métempsycose, mais avec quelque différence d'opinion d'avec la doctrine commune ; ils enseignent que les ames périssent avec les corps qu'elles ont animés ; les êtres sont reproduits et redeviennent homme, animal, etc., suivant la conduite bonne ou mauvaise qu'ils ont tenue dans

leur vie antécédente. Ils croient qu'après des changemens multipliés, pendant la durée d'un ou plusieurs mondes, les êtres parviennent à la suprême félicité, par le moyen de leur absorption entière dans l'essence divine, dont il sont de véritables émanations.

C'est une doctrine commune à tous les Indiens, que les ames sont descendues des astres; et c'est à raison des sept planètes, qu'ils ont établi sept classes parmi eux, différemment honorées, suivant l'astre d'où sont sorties les ames de ceux qui composent ces classes. La première, celle des brames, réunit toutes les ames descendues du soleil; la seconde, les ames descendues de la lune, etc. : l'ame passant par toutes les planètes, avant d'habiter la terre, y contracte différentes qualités qui produisent la différence des caractères et des passions. Ces rêveries, avoient passé dans l'Occident; Macrobe en fait mention : cette doctrine appartient à l'astrologie, et servoit à expliquer l'effet des influences des astres. Les émanations des planètes s'exerçoient sur les ames, et faisoient agir, ou, pour parler ainsi, réveilloient les facultés contractées dans ces mêmes planètes. (M. Bailly, *Éclaircissemens astronomiques*, p. 337. *Grammatica Tamulica*, par le P. Beschi, à Tranquebar, en 1738, pag 67. Hyde, ch. 18. Macrobe, *Comment. in somnium Scipionis*, l. 1, c. 12).

Lettre du père Bouchet au père Baltus.

Vous avez prouvé, M. R. P., d'une manière concluante, que les démons rendoient autrefois des oracles par la bouche des faux prêtres des idoles, et que ces oracles ont cessé, à mesure que le christianisme s'est établi dans le monde sur les ruines du paganisme et de l'idolâtrie. Quoiqu'il soit difficile de rien ajouter aux preuves convaincantes dont votre ouvrage est rempli, j'ose vous assurer que je puis encore vous fournir, en faveur du sentiment que vous soutenez, une nouvelle démonstration à laquelle on ne peut rien opposer de raisonnable. Elle n'est pas tirée comme les vôtres, des monumens de l'antiquité, des témoignages de l'Écriture, des pères de l'Église, et des païens mêmes, mais des faits qui se passent souvent à nos yeux dans nos missions de Maduré et de Carnate, et dont j'ai moi-même été témoin.

C'est d'abord un fait dont personne ne doute aux Indes, et dont l'évidence ne permet pas de douter, que les démons rendent des oracles, et que ces malins esprits se saisissent des prêtres qui les invoquent, ou même indifféremment de quelqu'un de ceux qui assistent et qui participent à ces spectacles. Les prêtres des idoles ont des prières abominables qu'ils adressent au démon, quand on le consulte sur quelque evénement : mais malheur à celui que le démon choisit pour en faire son or-

gane; il le met dans une agitation extraordinaire de tous ses membres, et lui fait tourner la tête, d'une manière qui effraie. Quelquefois il lui fait verser des larmes en abondance, et le remplit de cette espèce de fureur et d'enthousiasme qui étoit autrefois chez les païens, comme elle l'est encore aujourd'hui chez les Indiens, le signe de la présence du démon, et le prélude de ses réponses.

Entre une multitude de faits dont je pourrois m'appuyer, en voici un qu'on ne peut contester, et qui prouve que le démon a part aux oracles qui se rendent aux Indes.

On trouve sur le chemin de Varongapatti à Calpaleam, un temple fameux que les Indiens appellent *Changandi*. Un habitant, d'une bourgade située à une très-petite distance de là, passoit pour un magicien célèbre; on accouroit en foule chez lui, pour le consulter. Cependant, malgré l'honneur que lui attiroit la distinction que le démon faisoit de sa personne, il commençoit à se lasser de son emploi: le démon qui lui procuroit tant de visites, se rendoit fort incommode; il ne le saisissoit jamais, qu'il ne le fît beaucoup souffrir en le quittant, et ce malheureux pouvoit compter qu'il avoit, toutes les semaines, un jour réglé d'une violente maladie. Ce misérable Indien se trouva absolument hors d'état de prendre soin de sa famille, qui ne pouvoit pourtant se passer de lui: ses parens consternés, allèrent à plusieurs temples pour prier les faux dieux d'arrêter, ou du moins d'adoucir les violences du malin esprit; mais ces prétendues

divinités s'accordoient trop bien avec le démon, contre lequel on imploroit leur secours, pour rien faire à son désavantage : on n'obtint donc rien de ce qu'on demandoit ; le démon même en devint plus furieux, et continua, comme auparavant, de rendre ses oracles par la bouche de son ancien hôte, avec cette différence, qu'il le tourmentoit bien plus violemment, et qu'il fit enfin appréhender que le pauvre homme n'en mourût.

Les choses étant presque désespérées, on crut qu'il n'y avoit plus d'autre remède que de s'adresser à celui-là même qui faisoit tout le mal : on s'imagina qu'il voudroit bien rendre un oracle en faveur d'un malheureux, par le moyen duquel il en rendoit tant d'autres : on l'interrogea donc un samedi au soir, pour savoir s'il ne se retireroit point, et ce qu'il exigeoit pour diminuer le nombre de ses visites, et pour en adoucir la rigueur. L'oracle répondit en peu de mots, que si le lundi suivant on menoit le malade à Changandi, il ne seroit plus tourmenté, et ne recevroit plus ses visites.

On ne manqua pas d'exécuter ses ordres, dans l'espérance qu'on avoit de voir ce malheureux soulagé : on le porta à Changandi, la veille du jour marqué par le démon ; mais il y fut plus tourmenté que jamais ; on l'entendoit pousser des cris affreux, comme un homme qui souffre les plus cruelles douleurs : cependant rien ne paroissoit à l'extérieur, et on se consoloit sur ce que le temps marqué par l'oracle n'étoit pas encore arrivé. Enfin, le lundi étant venu, l'oracle s'accomplit à la lettre, mais

d'une manière bien différente de celle à quoi l'on s'attendoit ; le malade expira dans les plus horribles convulsions, après avoir jeté beaucoup de sang par le nez, par les oreilles et par la bouche, ce qui est aux Indes, le signe ordinaire d'une maladie et d'une mort causée par la possession : c'est ainsi que le démon justifia son oracle.

La femme de ce malheureux, fut si frappée de la mort subite et violente de son mari, qu'elle abjura l'idolâtrie et le culte du démon, dont son époux avoit été la funeste victime ; elle se fit instruire au plutôt, et reçut le saint baptême à Calpaleam ; c'est là que je l'ai moi-même confessée plusieurs fois, et que je lui ai fait souvent raconter cet événement, en présence des idolâtres, et plus souvent encore en présence des chrétiens qui se rendoient à notre église.

Je passe, mon révérend père, à d'autres choses sur lesquelles les démons sont très-souvent consultés dans les Indes. Ceux de tous les diseurs d'oracles en qui l'on a plus de confiance, sont certains devins qui se mêlent de découvrir les voleurs dont les vols sont secrets : après avoir tenté toutes les voies ordinaires et naturelles, on a recours à celle-ci ; et par malheur pour ces pauvres idolâtres, le démon ne les sert que trop bien à leur gré. Il s'est passé, de mon temps, des choses étonnantes sur ce sujet : en voici une sur laquelle vous pouvez compter.

On avoit si subtilement et si secrétement volé des bijoux précieux au général d'armée de Maduré, que



› celui qui en étoit coupable sembloit être hors
tteinte de tout soupçon : aussi, quelque re-
rche qu'on fît du voleur, on ne put jamais en
ir la moindre connoissance. On consulta, à Ti-
rapali, un jeune homme qui étoit un des plus
ieux devins du pays : après avoir évoqué le dé-
n, il dépeignit si bien l'auteur du vol, qu'on
ut pas de peine à le reconnoître. Le malheureux
on n'avoit pas même soupçonné, tant on étoit
igné de jeter les yeux sur lui, ne put tenir contre
acle, et avoua son crime.

Quand plusieurs personnes deviennent suspectes
n vol, et qu'on ne peut en convaincre aucune
particulier, voici le biais qu'on prend pour le
ouvrir : on écrit les noms de tous ceux qu'on
pçonne, sur des billets particuliers, et on les
pose en forme de cercle : on évoque ensuite le
non avec les cérémonies accoutumées, et on se
re après avoir fermé et couvert le cercle, de
nière que personne ne puisse y toucher. On
ient quelque temps après, on découvre le cercle,
celui dont le nom se trouve hors de rang, est
sé le seul coupable : cette espèce d'oracle a
vent servi, aux Indes, à découvrir, avec certi-
e, un criminel entre plusieurs innocens, que
te unique preuve suffit pour faire le procès à un
nme.

Quelle raison auroit-on de douter que les démons
dent des oracles aux Indes, tandis que nous
ns des preuves si convaincantes, qu'ils y font
infinité de choses qui sont fort au-dessus du
i.

pouvoir des hommes ? On voit, par exemple, ceux qui évoquent les démons, soutenir seuls, et sans appui, un berceau de branches d'arbres coupées, et qui ne sont attachées ensemble par aucun endroit : d'autres élèvent en l'air une espèce de grand linceul, qui se tient étendu de toute sa largeur ; c'est une preuve que le démon s'est véritablement communiqué à eux. Quelques-uns boivent, à la vue de tout le monde, de grands vases remplis de sang, qui contiennent plusieurs pintes de Paris, sans en recevoir la moindre incommodité.

Ces faits sont si constans dans le pays, que si un oracle est prononcé par quelque autre voie que ce puisse être, dès-lors on y soupçonne de la supercherie et de l'imposture.

Certains pénitens font des sacrifices sur le bord de l'eau, avec beaucoup d'appareil ; ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diamètre : autour de ce cercle ils placent leurs idoles, en sorte que leur situation répond aux huit rumbs de vent. Les païens croient que huit divinités inférieures président à ces huit endroits du monde, également éloignés les uns des autres ; ils invoquent ces fausses divinités, et il arrive, de temps en temps, que quelqu'une de ces statues se remue à la vue de tous les assistans, et tourne dans l'endroit même où elle est placée, sans que personne s'en approche. Cela se fait certainement de manière qu'on ne peut attribuer ce mouvement qu'à l'opération invisible du malin esprit.

Les Indiens, qui font ces sortes de sacrifices,

placent aussi quelquefois, au centre du cercle dont je vous parle, la statue de l'idole à laquelle ils veulent sacrifier ; ils se croient favorisés de leurs dieux, d'une façon toute singulière, si cette petite statue vient à se mouvoir d'elle-même. Il s'en faut bien que le démon réponde toujours aux sacriléges évocations qu'on lui adresse ; les brames qui se mêlent de magie, ne manquent guères de recourir à la fourberie. Voici un fait très-authentique.

Il y a quelques années, qu'un roi de Tanjaour, fort affectionné aux idoles, sentit peu à peu refroidir son ancienne dévotion. Il étoit, avant ce temps-là, très-régulier à visiter, tous les mois, un temple fameux qu'on nomme *Manarcovil* ; il faisoit de grosses aumônes aux prêtres de ce temple, et vous pouvez juger qu'une dévotion si libérale ne pouvoit manquer d'être fort de leur goût. Mais quelle désolation pour eux, quand ils s'aperçurent que le prince abandonnoit leur temple ! Les brames s'assemblèrent ; et comme la chose étoit de la dernière importance pour eux, ils délibérèrent longtemps ensemble sur le parti qu'ils avoient à prendre : la question étoit d'engager le prince à visiter, selon son ancienne coutume, le temple de Manarcovil.

Les brames firent courir le bruit par tout le royaume, que Manar (c'est le nom de l'idole) étoit extrêmement affligé ; qu'on lui voyoit répandre de grosses larmes, et qu'il étoit important que le roi fût instruit. L'affliction de leur dieu venoit, disoient-ils, du mépris que le prince sembloit faire

de lui ; Manar, qui l'avoit toujours aimé et protégé, se trouvoit réduit à la triste nécessité de le punir de l'outrage qu'il en recevoit ; un reste de tendresse lui arrachoit ces larmes qu'on lui voyoit répandre en abondance.

Le roi de Tanjaour, bon païen et superstitieux, se crut perdu sans ressource, s'il n'essayoit de calmer au plutôt la colère du dieu Manar ; il alla donc au temple, suivi d'une grande foule de ses courtisans, se prosterna devant l'idole, et voyant qu'effectivement elle versoit des pleurs, il conjura le dieu de lui pardonner son oubli, et lui promit de réparer, avec usure, le tort que sa négligence pouvoit avoir fait à son culte dans l'esprit de ses sujets. Le prince ne s'avisoit pas de soupçonner la moindre fourberie de la part des brames ; la statue étoit entièrement séparée de la muraille, et placée sur un piédestal : c'étoit pour le prince une démonstration de la vérité de ce prodige, et selon lui, les brames étoient les plus honnêtes gens du monde.

Les officiers qui étoient à la suite du prince, ne furent pas tout-à-fait si crédules ; un entre autres s'approcha du roi comme il sortoit du temple, et lui dit qu'il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cet événement, qu'il y soupçonnoit de la supercherie. Le prince s'emporta d'abord contre l'officier, et regarda un pareil doute comme une impiété détestable : cependant, à force de lui répéter la même chose ; l'officier obtint la permission qu'il demandoit avec instance, d'examiner de près

la statue; il rentre sur le champ dans le temple, place des gardes à la porte, et prenant avec lui quelques soldats de confiance, il fait enlever la statue d'une espèce d'autel sur lequel elle étoit placée, il l'examine avec soin de tous côtés; mais il fut étrangement surpris de ne trouver rien qui appuyât ses conjectures : il s'étoit imaginé qu'il y avoit un petit canal de plomb qui passoit de dessus l'autel dans le corps de la statue, et que par ce moyen on y seringuoit de l'eau qui couloit ensuite par les yeux. Il ne trouva rien de semblable; mais après de nouvelles recherches, il découvrit enfin, par une petite ligne presque imperceptible, l'union de la partie supérieure de la tête avec la partie inférieure; il sépara, avec violence, ces deux morceaux, et trouva dans la capacité du crâne un peu de coton trempé dans de l'eau qui tomboit goutte à goutte dans les yeux de l'idole.

Quelle surprise pour le prince, quand on lui fit voir, de ses propres yeux, l'imposture des brames qui l'avoient ainsi trompé ! il entra dans la plus furieuse colère, et châtia à l'instant ces fourbes, se fit rendre les sommes qu'il avoit données, et condamna les brames à mille écus d'amende; punition plus insupportable pour des brames, que les plus rigoureux supplices.

Venons à ce qu'il y a, dans la matière que je traite, de plus intéressant et de plus glorieux pour notre sainte religion; je parle du silence miraculeux des oracles, dans les Indes, à mesure que Jésus-Christ y est reconnu et adoré : les exemples qui

prouvent cette vérité ne sont pas rares. J'ai baptisé une fois, dans l'espace d'un mois, quatre cents idolâtres, dont deux cents au moins avoient été tourmentés par le démon, et avoient été délivrés, en se faisant instruire de la doctrine chrétienne.

Je ne prétends pas dire que, du moment que l'étendard de la croix fut levé dans les Indes, par les premiers missionnaires qui y ont planté la foi, on ait vu tout à coup cesser les oracles dans toutes les parties de l'Inde idolâtre; et que les démons, depuis ce moment, n'ayent plus conservé aucun pouvoir sur les infidèles qui demeuroient dans leur infidélité : c'est en réfutant une supposition pareille de M. Van-Dale, que vous avez justifié à M. de Fontenelle, l'opinion des anciens pères de l'Eglise sur la cessation des oracles. Vous lui avez fait voir que les oracles du paganisme n'ont cessé qu'à mesure que la doctrine salutaire de l'Évangile s'est répandue dans le monde; que cet événement miraculeux, pour n'être pas arrivé tout à coup, et en un instant, n'en doit pas être moins attribué à la force toute-puissante de Jésus-Christ, et que le silence des démons, aussi bien que la destruction de leur tyrannie, n'est pas moins un effet de l'autorité qu'il a donnée aux chrétiens de les chasser en son nom.

Ce fait est si commun dans les endroits de la mission de Maduré, où nous avons des habitations, que les idolâtres, avant que de commencer leurs cérémonies sacriléges, ont grand soin d'examiner si quelque chrétien ne se seroit point mêlé parmi eux, tant ils sont persuadés qu'un seul chrétien con-

fondu dans la foule, rendroit leur démon muet et impuissant : en voici quelques exemples.

Il y a peu d'années que, dans une promenade où l'on portoit en triomphe une des idoles de Maduré, le démon s'empara d'un des spectateurs. Dès qu'on eut apperçu dans lui les signes qui marquoient la présence du démon, on s'approcha de lui en foule, pour être à portée d'entendre les oracles qu'il prononceroit. Un chrétien passa, par hasard, dans cet endroit, il n'en fallut pas davantage pour imposer silence au démon ; il cessa sur le champ de répondre à ceux qui l'interrogeoient sur le succès des choses à venir. Comme on vit que le démon s'obstinoit à ne plus parler, quelqu'un de la troupe dit, qu'infailliblement il y avoit un chrétien dans l'assemblée ; on se mit en devoir de le chercher, mais celui-ci s'échappa, et vint en hâte se retirer à notre église.

Un de nos missionnaires allant à une bourgade, s'arrêta dans une de ces salles qui sont sur les chemins pour la commodité des passans : le père s'étoit retiré dans un coin de la salle ; mais un des chrétiens qui l'accompagnoient, s'aperçut que dans la rue voisine les habitans environnoient un homme obsédé par le démon, et que chacun interrogeoit l'oracle, pour savoir de lui plusieurs choses secrètes. Le chrétien se mêla dans la foule, et le fit si adroitement, qu'il ne fut point aperçu de ceux mêmes dont il s'approcha le plus près. Il étoit absolument impossible qu'il eût été reconnu de celui dont le démon s'étoit saisi ; mais le démon

ressentit bientôt le pouvoir de ce nouveau venu, il cessa, dès le moment même, de parler; on eut beau lui promettre des sacrifices, on n'en put tirer une seule parole. Cependant le chrétien se retira à peu près aussi secrétement qu'il étoit venu : le démon alors délivré de la présence d'un plus puissant que lui, se mit aussitôt à parler comme auparavant, et commença par déclarer à l'assemblée, que son silence avoit été causé par la présence d'un chrétien dont on ne s'étoit point aperçu, et qui pourtant s'étoit trouvé mêlé parmi eux.

Il arrive rarement que les néophytes ayent des doutes sur la foi; et quand les confesseurs les interrogent sur ce point, ils ont de grandes précautions à prendre. Il s'est trouvé de ces bons néophytes, qui se scandalisoient étrangement qu'on leur demandât s'ils avoient douté de quelque article de foi, jugeant qu'un homme converti ou élevé dans la religion chrétienne, ne pouvoit pas former le moindre doute sur les vérités qu'elle propose. S'il arrive, dans les temps de persécution, que quelques-uns d'eux paroissent chanceler dans la foi, c'est l'unique effet de la crainte qu'ils ont des supplices, et leur infidélité n'est qu'extérieure, quoiqu'elle n'en soit pas moins criminelle.

C'est à cette foi vive que j'attribue une espèce de miracle toujours subsistant, dans la facilité avec laquelle les chrétiens chassent les démons : un grand nombre d'idolâtres sont tourmentés du malin esprit, et ils n'en sont délivrés que quand ils ont imploré l'assistance des chrétiens; c'est ce qu'on éprouve

sans cesse, dans le royaume de Marava. On voit presque toujours à Aour quelques catéchumènes, qui ne sont portés à se faire instruire des mystères de la foi, que dans l'espérance de se soustraire au pouvoir des démons qui les tourmentent.

On ne peut pas soupçonner les Indiens d'user de supercherie, comme il arrive souvent en Europe, parmi ceux qui contrefont les obsédés. Les Européens, qui ont recours à ce stratagème, y sont portés par quelque intérêt secret, ou par quelque motif humain. Ici les Gentils n'ont rien à gagner; ils ont, au contraire, tout à perdre; il faut que leurs maux soient bien pressans pour en venir chercher le remède à l'église : ils se rendent dès-lors infiniment odieux et méprisables à leurs amis et à leurs parens; ils s'exposent à être chassés de leurs castes, à être privés de leurs biens, et à être cruellement persécutés par les intendans des provinces. Dira-t-on que le seul effort de l'imagination produit ces effets merveilleux que nous attribuons au démon? Mais peut-on croire que ce soit par la force de l'imagination, que les uns se voient transportés en un instant, d'un lieu dans un autre, de leur village dans un bois fort éloigné, ou dans des sentiers inconnus; que d'autres se couchent le soir, pleins de santé, et se lèvent le lendemain matin, le corps meurtri des coups qu'ils ont reçus, et qui leur ont fait pousser des cris affreux pendant la nuit? Imaginera-t-on encore, que des choses si extraordinaires sont l'effet de quelque maladie particulière aux Indiens, et inconnue en Europe? Mais

ne seroit-il pas plus surprenant de se voir guéri de ces sortes de maladies, en se mettant simplement au rang des catéchumènes, que d'être délivré du démon?

J'ai vu des missionnaires arriver aux Indes, fort prévenus contre ces obsessions; mais ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux les en a bientôt convaincus, et ils étoient les premiers à en faire observer toutes les circonstances. Le vénérable père de Britto, qui a eu le bonheur de verser son sang pour la foi, et qui certainement n'avoit pas l'esprit foible, m'a dit souvent qu'une des plus grandes grâces que Dieu lui avoit faites, c'étoit de lui avoir fait comme toucher au doigt, la vérité de la religion chrétienne dans plusieurs occasions où les démons avoient été chassés du corps des Indiens, au moment qu'ils demandoient le baptême. C'est aussi ce qui fait dire aux missionnaires, que le démon est le meilleur catéchiste de la mission, parce qu'il force, pour ainsi dire, plusieurs idolâtres de se convertir, forcé lui même par la toute-puissance de celui à qui tout est soumis.

Ce qui est constant, c'est qu'il ne se passe point d'années dans la mission de Maduré, que plusieurs idolâtres tourmentés cruellement par le démon, n'en soient délivrés en écoutant les instructions qui les disposent au baptême : le démon se retire, d'ordinaire, dans le temps qu'on explique la passion de Notre-Seigneur. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer, je n'en rapporterai qu'un seul, qui a été cause de la conversion de plusieurs *Rettis*.

La femme d'un chef de peuplade étant fort tourmentée du démon, fut menée dans les principaux temples des faux dieux, où l'on espéroit qu'elle trouveroit du soulagement : comme elle n'en étoit que plus cruellement tourmentée, on la transporta chez un gourou (1), célèbre parmi les Gentils. Lorsque le gourou étoit dans le fort de son prétendu exorcisme, elle s'approcha de lui insensiblement, et ayant bien pris son temps, elle lui déchargea un soufflet qui le couvrit de confusion, et dont il ressentit la douleur pendant plusieurs jours. Le gourou en demeura là, et fit au plutôt retirer cette femme. Les idolâtres ne sachant plus à qui avoir recours, prirent la résolution de la mener au gourou des chrétiens; ils la transporterent donc à Couttour. A peine fut-elle présentée au missionnaire, que le démon la tourmenta violemment; mais quand on eut commencé à lui parler de la passion de Notre-Seigneur, les douleurs cesserent à l'instant; enfin elle fut parfaitement guérie, avant même qu'on eût achevé de l'instruire des autres mysteres.

Quelquefois le démon est forcé de rendre témoignage à la vérité de notre sainte religion : ce qui est arrivé au père Bernard de Sà, mérite de vous être rapporté; je n'ajoute rien à ce qu'il m'a raconté. Il gouvernoit la chrétienté d'Ariapatti, qui est de la dépendance de Maduré; les Gentils lui amenèrent un Indien que le demon tourmentoit d'une manière

(1) Père spirituel.

cruelle : le père l'interrogea en présence d'un grand nombre d'idolâtres, et ses réponses surprirent fort les assistans. Il lui demanda d'abord, où étoient les dieux qu'adoroient les Indiens? La réponse fut qu'ils étoient dans les enfers, où ils souffroient d'horribles tourmens. Mais que deviennent, poursuit le père, ceux qui adorent ces fausses divinités? Ils vont aux enfers, répondit-il, pour y brûler avec les faux dieux qu'il ont adorés. Enfin, le père lui demanda quelle étoit la véritable religion; et le demon répondit, par la bouche de l'obsédé, qu'il n'y en avoit de véritable que celle qui étoit enseignée par le missionnaire, et que c'étoit la seule qui conduisoit au ciel.

L'Adarvanam, qui est le quatrième *Vedam*, enseigne le secret de l'art magique, et les moyens de s'en garantir. On parle encore ici de ce qui arriva, il y a vingt-cinq ans, lorsque Ballapouram fut assiégée par l'armée de Maissour : un brame crut rompre, par la vertu magique, l'entreprise de l'ennemi, et rendre sa patrie victorieuse; il se retira durant le siège, à Gouribonda, ville voisine, et, dans le temps qu'il pratiquoit les cérémonies ordonnées par l'Adarvanam, le démon se saisit de lui et le tua sur l'heure; ceux qui l'avoient aidé dans le sacrifice magique, eurent le même sort. Je parlois de ce fait, comme par manière de doute, à un brame qui a ses biens à Gouribonda; il me nomma aussitôt le sacrificateur, et me raconta les autres circonstances de cet événement.

Je reviens à notre malade : le brame que cette femme avoit appelé, aperçut, après ses invocations

ordinaires, une fente, en forme de ziczac, tracée sur la muraille ; aussitôt, comme s'il eût été saisi d'une espèce d'enthousiasme : « J'ai découvert, dit-il, la » cause des maux que vous souffrez ; Chaohoudou, » le dieu des serpens, s'est logé dans ce mur pour » vous visiter : ne vous étonnez pas s'il trouble votre » repos ; quels honneurs lui avez-vous rendus ? Dres» sez au pied du mur un petit autel, et brûlez-y » tous les jours de l'encens ». Elle le fit ; mais au lieu d'un démon qui l'agitoit, elle se vit tourmentée d'une légion entière : elle eut recours, encore une fois, aux formules magiques, et fit appeler un autre enchanteur, qui ne réussit pas mieux que le premier ; le démon présentoit, toutes les nuits, à son imagination troublée, les plus effrayantes scènes : cet affreux état la desséchoit, et l'épuisoit à un point qu'elle ne pouvoit plus se soutenir. Il y avoit six mois qu'elle languissoit, lorsqu'elle s'adressa au missionnaire ; on n'eut pas de peine à lui persuader d'embrasser la foi chrétienne, et dès le jour même, elle se fit instruire.

J'ai souvent interrogé les plus fervens de nos chrétiens, qui avoient été, dans leur jeunesse, les victimes de la fureur du démon, et qui lui avoient servi d'instrument pour rendre ses oracles ; ils m'ont avoué que le démon les maltraitoit avec tant de furie, qu'ils s'étonnoient de ce qu'ils n'en étoient pas morts : ils n'ont jamais pu me rendre compte des réponses que le démon a rendues par leur bouche, ni de la manière dont les choses se passoient. Lorsqu'il étoit en possession de leur corps, ils

étoient tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils n'avoient aucun usage libre de leur raison ni de leurs sens, et ils n'avoient aucune part à ce que le démon prononçoit et opéroit par eux.

Peut-être que des esprits prévenus ou incrédules, ne jugeront pas à propos d'ajouter grande foi au témoignage de ces bons Indiens; mais moi qui connois à fond, leur innocence et leur sincérité, moi qui suis le témoin et le dépositaire de leurs vertus, et qui ne puis les connoître sans les comparer aux fidèles des premiers siècles, je me ferois un grand scrupule de douter, un seul moment, de la validité des témoignages qu'ils me rendent. Ils croiroient faire un grand péché s'ils trompoient leur gourou, ou leur père spirituel; et certainement ceux que j'ai interrogés, sont d'une conscience si délicate, que la seule apparence du péché les jette dans des inquiétudes, que nous avons quelquefois bien de la peine à calmer.

Dans une caste où il n'y avoit jamais eu de chrétiens, et où les femmes se distinguent par leur retenue et leur modestie, une d'entre elles a été appelée à la foi, avec des circonstances qui méritent d'être rapportées. Avant que d'ouvrir les yeux à la lumière, elle se vit engagée dans une conjoncture délicate, où il lui fallut défendre son honneur contre les sollicitations d'un de ses parens. Celui-ci, pour se venger de ses mépris, eut recours, ainsi qu'elle l'assure, à la magie et aux maléfices; en effet, elle tomba dans une de ces maladies dont la durée et les symptômes font conclure aux médecins

indiens, qu'elle n'est pas naturelle, et que le seul remède qu'on y puisse apporter, est de recourir à ceux qui ont le secret de détruire ces sortes d'opérations magiques. Elle fit donc appeler un brame qui avoit la réputation d'exceller dans les secrets de la magie; mais tous les efforts du brame ne servirent qu'à le couvrir de confusion. La malade plus cruellement tourmentée que jamais, ne dut sa délivrance et sa guérison qu'à la grâce du baptême, qu'elle mérita par sa docilité et son courage à se faire instruire des vertus du christianisme, malgré les obstacles qui s'opposoient à sa conversion.

SUPERSTITIONS INDIENNES.

Extrait d'une lettre du père le Caron, missionnaire dans le Carnate, en 1720.

TOUT ce qui a servi aux dieux est divinisé par les idolâtres; on voit dans presque tous les temples, la figure d'un bœuf, auquel on offre des sacrifices, parce qu'il servoit autrefois de monture à un de leurs dieux. Ce qui m'a le plus surpris au milieu de ces fables, c'est que ces peuples ont un dieu nommé *Chrisnen*, né à minuit dans une étable de bergers: ils observent un jeûne, la veille de la fête, qu'ils célèbrent avec grand bruit. La vie de ce Dieu est un tissu d'actions infâmes.

C'est dans un bruyant tintamarre que consiste toute la solennité de la fête : boire, manger, chanter, se divertir, ce sont là leurs exercices de piété. Il ne vient de jour dans les temples, que par une porte très-étroite, du moins dans ceux que j'ai vus : les idolâtres qui ont quelque dévotion particulière aux dieux, envoient au sacrificateur de quoi faire le sacrifice; ce sont, d'ordinaire, des fleurs, de l'encens, du riz et des légumes. Comme j'ai été témoin d'un de ces sacrifices, je puis vous en faire le récit.

Dans un voyage que je fis, le mois passé, je me retirai le soir dans un temple, à dessein d'y passer la nuit; j'y trouvai le prêtre des idoles qui se disposoit à leur faire son sacrifice : on venoit de lui envoyer

voyer de l'encens, du riz et des légumes. Je pris de là occasion de lui faire sentir quel étoit son aveuglement, d'adorer des dieux insensibles; je l'entretins assez long-temps du vrai Dieu, et je m'aperçus que mes paroles faisoient impression sur son esprit; il convint même de la vérité de ce que je lui disois. Après quoi prenant la parole : « Vous avez tort, me » dit-il, avec amitié, de passer ici la nuit; cette con» trée est remplie de voleurs qui pourroient vous » faire insulte; croyez-moi, retirez-vous dans le » prochain village, vous y serez plus en sûreté ». Comme je ne déférois pas à ses conseils, et que ma présence l'importunoit, il excita tout à coup une fumée si épaisse, qu'elle me contraignit de gagner la porte; ce fut de là que je contemplai son manége. Il prépara le repas au coin du temple; puis il versa sur ses idoles plusieurs cruches d'eau, et les frotta longtemps; il mit du feu sur un têt de pot cassé, où il brûla de l'encens qu'il présenta au nez de chaque idole, en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas le sens : ensuite il arrangea sur un plat, c'est-à-dire, sur sept ou huit feuilles cousues ensemble, le riz et les légumes; après quoi, se promenant autour des idoles, il leur fit plusieurs révérences, comme pour les inviter au festin; puis il se mit à manger avec grand appétit ce qu'il avoit présenté à ses dieux : ainsi se termina le sacrifice.

Presque tous les princes de ces contrées sont fort superstitieux; il en coûte à plusieurs de grosses sommes pour célébrer la fête des idoles; ils entreprennent quelquefois de longs et pénibles voyages, pour

porter des sommes d'argent considérables à quelque divinité. Dans la ville de Ballabaram où nous avons une église, le prince régnant fait porter continuellement un de ses dieux sur un palanquin qui est précédé d'un cheval et d'un éléphant richement caparaçonnés, dont il lui a fait présent. Le bruit de quantité d'instrumens attire une foule incroyables d'infidèles, qui viennent adorer l'idole : par intervalle, un hérault fait faire silence, et il récite les louanges de la divinité.

L'année dernière, la princesse régnante se trouva fort mal ; le prince son mari eut recours à toutes les idoles, et leur fit faire des sacrifices pour obtenir sa guérison ; et afin de les fléchir, il fit appliquer avec un fer rouge, sur les deux épaules de cette princesse, la figure d'une de ces principales divinités : la douleur abrégea ses jours, elle mourut après cette cruelle opération. Le prince, irrité contre ses dieux, avoit cessé de leur rendre des hommages : sa colère s'est enfin adoucie; il vient de faire célébrer une nouvelle fête, plus magnifique que toutes celles des années précédentes.

Un idolâtre avoit juré une haine implacable contre les chrétiens ; il eut recours à ses dieux pour les engager à le servir dans leur propre cause. Accompagné des idoles, des prêtres, des sacrificateurs, des magiciens, des danseuses, il environna le quartier des néophytes ; tout fut employé, sacrifices malédictions, enchantemens, sortiléges, pour animer les dieux à sévir promptement contre les chrétiens. On offroit à ces idoles du riz, du beurre, du lait, des

fruits, des poules, des moutons, et on leur en promit encore davantage : on traça sur la muraille des cercles et des lettres mystérieuses, et l'on perça des trous pour faire entrer des serpens.

Ce charivari ayant duré près de trois heures, l'assemblée se retira avec des cris et des hurlemens épouvantables, assurant que le lendemain, la maison seroit renversée, et les chrétiens écrasés. Jugez quelle fut, le matin, la surprise des gardes qu'on avoit placés dans tous les environs, lorsqu'ils entendirent les chrétiens chanter les litanies de la sainte Vierge, et réciter d'autres prières ; ils coururent aussitôt en donner avis. On chercha des dieux plus puissans, on appela des magiciens plus habiles ; et le chef se promettant une entière victoire, revint à la charge, mais avec aussi peu de succès que le jour précédent ; alors il s'éleva parmi les Gentils une dispute vive. L'officier idolâtre accusoit les dieux d'impuissance ; et les prêtres, dont l'avidité n'étoit pas encore satisfaite, reprochoient à l'officier son avarice. Il fallut que celui-ci donnât en abondance de l'argent, et tout ce qui peut servir à la prétendue nourriture des dieux ; alors les sacrificateurs, chargés des présens, se retirèrent avec joie, et annoncèrent la réussite prompte et parfaite de leur entreprise. Le troisième jour, comme les cérémonies diaboliques alloient recommencer, mon catéchiste parut, et sa seule arrivée dispersa et les prêtres, et les sacrificateurs, et toute leur méprisable suite ; les chrétiens mis en liberté triomphèrent ainsi de leurs ennemis. Le catéchiste ne s'en tint pas là ; il reprocha

l'officier idolâtre son indigne conduite, et le menaça du gouverneur : l'officier, saisi de crainte à cette menace, le pria de lui pardonner, et promit d'en bien user à l'égard des chrétiens. Il devoit en effet être intimidé, il savoit que les seigneurs maures sont expéditifs; un officier gentil convaincu de vexations, est un homme perdu; dépouillé de tout, on lui coupe les oreilles et le nez, il est contraint de s'expatrier, et de mendier son pain.

Vers le commencement du mois d'octobre, les idolâtres célébrèrent la fête de la *Durga*, avec beaucoup d'appareil et de pompe; cette fête dura dix jours. On promène par la ville les statues de la *Durga*, magnifiquement parées; chaque quartier porte la sienne, au son des instrumens; et le dixième jour, ces différentes processions se réunissent, et vont jeter dans le Gange toutes les statues de la *Gurga*, en vomissant contre elles les injures les plus atroces; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on règle l'estime qu'on doit faire de chacune, sur l'énergie et la grossièreté des expressions. Après cette fête bizarre vient la cérémonie des Maures mahométans, qui pleurent, neuf jours de suite, la mort de leur prophète *Aly*. Ceux-ci témoignent leur douleur par des cris et des hurlemens épouvantables, se promènent nuit et jour dans la ville, portant sur leurs épaules des bannières, des banderolles de diverses couleurs, et des pavillons où sont représentées des forteresses et des maisons. De temps en temps ils s'arrêtent, et amusent les spectateurs par des combats simulés qui ont quelque chose d'assez

agréable. J'ai admiré surtout la légéreté et l'art de leurs mouvemens : ensuite ils continuent leur marche en désordre, sautant, dansant, et poussant des cris affreux.

SACRIFICE D'EGNAM.

On ne parloit alors à la cour que du fameux sacrifice appelé *Egnam*, qu'on venoit de faire par ordre du prince, qui n'avoit pu résister aux sollicitations des brames. Une inondation avoit renversé la chaussée du grand étang de la ville, et le prince se laissa persuader que cette chaussée se romproit toujours si l'on ne faisoit ce sacrifice : voici l'ordre des cérémonies.

Neuf jours de suite on sacrifie un belier ; le lieu où se fait le sacrifice est hors de la ville. Le grand sacrificateur qu'on appelle *Saumeagi*, est assisté de douze autres ministres ou sacrificateurs, qui tous doivent être de la caste des brames ; ils sont habillés de toiles neuves, de couleur jaune : on bâtit exprès une maison, hors de la ville, dans l'endroit où le sacrifice doit se faire ; on y creuse une fosse, dans laquelle on allume du feu qui doit brûler nuit et jour, et qu'ils appellent, pour cette raison, feu perpétuel : ils y jettent différentes sortes de bois odoriférans, et y versent du beurre, de l'huile et du lait, en récitant certaines prières tirées du livre de leur loi. On procède ensuite à la mort du bélier : après lui

avoir lié les pieds et le museau, on lui bouche les narines et les oreilles, pour lui ôter la respiration; après quoi, les plus robustes sacrificateurs lui donnent des coups de poings, en prononçant à haute voix certaines paroles. Lorsqu'il est à demi-tué, le grand sacrificateur lui ouvre le ventre, et en tire le péritoine avec la graisse qui se met sur un petit faisceau d'épines, qu'on suspend au-dessus du feu perpétuel, en sorte que la graisse venant à se fondre, y tombe goutte à goutte : le reste du péritoine et de la graisse se mêle avec du beurre que l'on fait frire, et dont tous les sacrificateurs doivent manger; on en distribue pareillement à tous ceux qui assistent à cette bizarre cérémonie. Le reste de la victime est coupé par morceaux, qu'on jette, par petites parties, dans le feu, car il faut qu'il ne reste rien de cette espèce d'holocauste. Le sacrifice achevé, on donne un festin à mille brames, ce qui se pratique aussi tous les jours de cette neuvaine.

Le neuvième jour, le grand sacrificateur entre dans la ville, porté sur un char qui est tiré par les brames; la cérémonie se termine par des présens qu'on fait aux brames, et surtout au grand sacrificateur et à ses douze assistans. Ces présens sont des pièces de coton et de soie, et de grands pendans d'oreilles d'or, qui leur tombent presque sur les épaules : cette parure est la marque qui distingue le grand sacrificateur et le grand docteur de la loi. La dépense que fit le prince pour ce sacrifice, monta à plus de onze mille livres.

Le missionnaire demanda aux brames, quelle étoit

leur intention en portant le prince à faire cette dépense, et quel avantage elle pouvoit lui procurer. « Hé quoi! répondirent les brames, ne savez-vous » pas que le Chorcam, ce lieu de délices, est la ré- » compense de ceux qui font faire le sacrifice de » l'Egnam? Mais quelles sont ces délices, reprit le » père, qu'on goûte dans votre Chorçam? Il y en a » de toutes sortes, répondirent les brames; mais » surtout il y a un arbre qui fournit tous les mets » qu'on peut désirer. N'y a-t-il rien de plus, dit » le père? Faut-il que je révèle ici les infamies que » vos historiens rapportent sur ce Chorcam? Croyez- » vous que j'ignore les noms de ces quatre femmes » prostituées qui en font la félicité? J'en dis assez, » et je n'ai garde d'entrer dans un plus grand dé- » tail. Votre Chorcam n'est qu'une assemblée d'im- » pudiques, et dont l'occupation est d'assouvir leurs » brutales passions; c'est aussi l'occupation de vos » prétendues divinités. L'histoire de Devendroudou » n'en est-elle pas une preuve authentique »? Les brames vaincus par la force de la vérité, étouffèrent par leurs clameurs la voix du missionnaire, et rompirent un entretien qui les couvroit de confusion.

Nous voyons encore ici, fort souvent, des idolâtres malades, se vouer au Gange qu'ils regardent comme une divinité. Quelques jours avant mon arrivée, un homme riche, âgé de soixante ans, fut attaqué d'une maladie grave causée par ses débauches en tout genre. Comme les médecins désespéroient de lui rendre la santé, le malade se voua au Gange, et se

fit porter sur le rivage : là on le lava à plusieurs reprises, on lui fit avaler beaucoup d'eau, et enfin on le plongea dans le fleuve. Cependant, au lieu de diminuer, la maladie augmenta, et bientôt le malade fut à l'extrémité; alors on lui mit de la boue du Gange dans la bouche, dans les narines et dans les oreilles : ce malheureux se débattoit, et prioit qu'on le laissât mourir en paix; mais on ne fit aucun cas de sa demande qui blessoit l'usage, et ses plus proches parens le tinrent étroitement serré jusqu'à ce qu'il fût expiré. Les brames font accroire aux Indiens, qu'en étouffant leurs malades sur les bords du Gange, ils tirent d'une espèce d'enfer, qu'ils imaginent, tous leurs ancêtres, depuis trente générations, et empêchent leurs descendans d'y tomber, pendant trente autres générations. Les brames connoissent le vrai Dieu, mais ils n'en parlent point au peuple; ils lui disent au contraire, qu'il y a trente millions de dieux, et qu'ils peuvent successivement se mettre sous la protection de chacun d'eux : ils enseignent aussi qu'ils sont eux-mêmes des dieux; que maîtres des saisons ils font pleuvoir à leur gré; que si un brame donnoit sa malédiction à quelque dieu, ce dieu ne pourroit s'empêcher d'en ressentir les funestes effets, et que le fameux Vichnou (1) ayant, un jour, été maudit par un brame, ce dieu fut obligé de venir prendre un corps sur la terre, et d'y faire pénitence. Les peuples ont tant d'estime et de vénération pour ces

---

(1) Nom d'un des principaux dieux de la nation.

imposteurs, qu'ils les croient aveuglément sur leur parole : ces idolâtres portent sur leur front, des lignes horizontales ou perpendiculaires, de diverses couleurs ; souvent leur tête est chargée de cendre, et même d'excrémens d'animaux ; ils ont aussi près des tempes, plusieurs cachets ronds, tantôt blancs, tantôt rouges, selon la divinité qu'ils adorent. On voit des Indiens qui se persuadent que, si en expirant, ils ont le bonheur de tenir entre leurs mains la queue d'une vache blanche, leur ame, sortant de leur corps, entre dans celui de l'animal, et que s'échappant bientôt pure et sans tâche, elle va droit dans un lieu de délices où les dieux n'admettent que leurs favoris.

SACRIFICES HUMAINS (1).

« Cette abominable superstition qui, en Tauride, » à Carthage, chez les Romains mêmes, dans les » Gaules et en Amérique, a dévoué à la mort tant » de victimes humaines, exerce encore, de temps en » temps, ses fureurs chez les Indiens : ces sangui» naires pratiques ont leurs rituels, leur code, et » leurs loix prescrites par les livres sacrés.

» Les femmes, les princes bramos, les personnes » déjà présentées à Brama, les enfans des per-

---

(1) Voyez *Recherches asiatiques.*

tant parmi ses sectateurs, que parmi le peuple immense composant les habitans de l'Indoustan.

Cependant l'esprit de cette odieuse superstition reparoît quelquefois avec toutes ses fureurs, et engage les aveugles idolâtres à se sacrifier volontairement, en se faisant écraser sous les roues des chars qui conduisent, dans les fêtes publiques, leurs monstreuses idoles. C'est, sans doute, à la même cause qu'il faut attribuer le sacrifice que font de leur vie, les veuves qui se brûlent sur le corps de leurs époux. On lit dans les papiers publics de 1802, qu'à Calcutta, un nombre de jeunes Indous, à la fête de la déesse des eaux, ont été fanatisés par les brames, au point de se jeter dans le Gange, et de s'y faire dévorer par les requins.

Le Vaïschnaivi Santra indique les cérémonies, es formes et les prières qui doivent être scrupuleusement observées dans tous les sacrifices offerts aux dieux.

« Le sacrificateur ne se servira point de la hache » avant que de l'avoir invoquée, en récitant les formules prescrites par le texte sacré; il répète deux » fois les mots Cali, Devi, Lawha, etc., et adresse à » la victime la formule suivante » : « Les êtres animés » furent créés par l'être *existant en soi-même*, pour » être immolé lui-même, comme objet de sacrifice ».

» Le vaisseau dans lequel le sang des victimes » doit être offert, est, selon les circonstances, d'or » et d'argent, de cuivre, d'airain, d'un panier de » feuilles, ou de toute espèce de bois à l'usage des » sacrifices. Le sang humain sera toujours présenté

» dans un vaisseau de métal ou de terre, et jamais » dans un panier de feuilles.

» Le sang de la victime doit être présenté vers la » région de l'ouest.

» Adore Brama, ministre des dieux, continue le » cérémonial, dans son antre ou dans les rivières » de Brama Randra, qu'il anime et qu'il féconde; » adore la lune sur le front de la victime, Indra sur » la joue droite, le feu sur la joue gauche, la mort » sur son gosier, Varouna entre ses yeux, et sur ses » épaules.

» En adorant le roi des serpens, sur l'estomac » de la victime, que le sacrificateur prononce le » *mantra* suivant : O toi qui réunis le pouvoir de » toutes les divinités! accorde-moi ta protection; » sauve ton fidèle adorateur; sauve mes fils, mes » parens, mes troupeaux; conserve l'État, les ad- » ministrateurs qui le régissent, et tous leurs amis.

» Lorsque toutes ces cérémonies auront été ob- » servées, alors Brama, et toutes les autres di- » vinités sont réunies dans la victime, et quelque » coupable que puisse être le pécheur, il est absous » de son péché; lorsqu'il est pur, son sang se change » en ambroisie. Enfin la cérémonie se termine par » des offrandes accompagnées de prières aux dieux, » aux démons, aux génies bienfaisans, aux grands » serpens, aux géans buveurs de sang, gardiens in- » vincibles des trésors du ciel, aux esprits qui ont » la garde des enfers ».

» soyez-moi propice. Verouna, dieu des eaux, tu
» as tracé le chemin du soleil, prête-moi ton se-
» cours pour marcher sur tes traces.

» Si le suppliant a commis le péché de manger
» avec un homme d'une caste inférieure, ou de boire
» des liqueurs spiritueuses, il doit se baigner jus-
» qu'au cou, et réciter une prière à Roudra.

» Après le bain, le prêtre se plongera encore
» trois fois dans l'eau, en répétant la même prière:
» s'il a commis de grandes offenses, il méditera le
» *Gayatri*, hémistiche par hémistiche, durant le
» temps de trois respirations; après quoi il le réci-
» tera en entier, sans observer aucun intervalle. Le
» *Gayatri* suivant termine la cérémonie. O Rou-
» dra! protége nos enfans et nos descendans; con-
» serve et prolonge le période de nos vies; ne dé-
» truis pas nos vaches, ainsi que nos chevaux,
» parce que, en t'offrant nos oblations, nous t'avons
» toujours adressé nos humbles prières ».

TEMPLES INDIENS.

Jagrenat est, sans contredit, la plus célèbre et la plus riche pagode de toute l'Inde; l'édifice en est magnifique, il est fort élevé, et son enceinte est très-vaste. Cette pagode est encore considérable par le nombre de pélerins qui s'y rendent de toutes parts; par l'or, les perles, et les pierreries dont elle est ornée: elle donne son nom à la grande ville qui l'environne,

vironne, et à tout le royaume; on la découvre en mer, de dix à douze lieues, quand le temps est serein. Le raja du pays, est en apparence, tributaire du grand mogol; il prend même le titre d'officier de l'empire; mais tout l'hommage qu'on exige de lui, c'est que la première année qu'il prend possession de son gouvernement, il visite, en personne, le nabab de Catck; c'est une ville considérable, entre Jagrenat et Balassor. Le raja ne fait sa visite que bien escorté, afin de se mettre à l'abri de toute insulte.

J'aurois souhaité de m'instruire par moi-même, des particularités qu'on me racontoit de la pagode de Jagrenat; mais on me dit qu'on n'y laissoit entrer personne qui ne fît profession publique d'idolâtrie; les Maures mêmes n'osent en approcher; on est surtout en garde contre les Français. Il passe pour constant, dans le pays, qu'un Français, sous l'habit de Pandaron, entra, il y a environ trente ans, dans le temple, qu'il y demeura caché, et que pendant la nuit, il enleva un gros rubis, d'un prix inestimable, qui formoit un des yeux de l'idole.

Ce temple est surtout célèbre par son ancienneté; l'histoire de son origine est singulière : voici ce qu'en apprend la tradition du pays. Après un ouragan des plus furieux, quelques pêcheurs *Ourias*, trouvèrent sur la plage, qui est fort basse, une poutre que la mer y avoit jetée; elle étoit d'un bois particulier, et personne n'en avoit vu de semblable; elle fut destinée à un ouvrage public, et ce ne fut pas sans peine, qu'on la traîna jusqu'à la première peu-

plade, où l'on bâtit ensuite la ville de Jagrenat. Au premier coup de hache qu'on lui donna, il en sortit un ruisseau de sang; le charpentier, à demi-interdit, cria aussitôt au prodige; le peuple y accourut de tous côtés, et les brames, encore plus intéressés que superstitieux, ne manquèrent pas de publier que c'étoit un dieu, qui devoit être adoré dans le pays.

Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans cette liqueur rouge, qui couloit de la poutre; j'ai vu à Ganjam, de ces poutres qui venoient des montagnes voisines: quand le bois n'est pas coupé dans la bonne saison, si on le laisse long-temps au soleil, il ne manque pas d'être rongé en dedans, par les vers qui creusent jusqu'au cœur du bois: qu'on le jette ensuite dans l'eau, il en est bientôt abreuvé, il s'y fait des réservoirs, et l'eau en sort en abondance, quand la hache pénètre un peu avant.

Cette poutre étoit d'un bois rouge; il y a quantité de ces arbres au Pégou et à Tannasserim: l'eau, en pénétrant dans le cœur de la poutre, y avoit pris la couleur du bois, qui ressemble à celle du sang; ainsi, il n'y avoit rien que de naturel dans cette eau rougie; mais ces pauvres idolâtres, abusés par leurs brames, étoient ravis d'y trouver du prodige. On en fit donc une statue de cinq à six pieds de hauteur; elle est très-mal faite, et c'est plutôt la figure d'un singe que d'un homme; ses bras sont étendus et tronçonnés un peu plus bas que le coude; c'est apparemment, parce qu'on a voulu faire la statue d'une seule pièce, car on ne voit point de statues mutilées dans l'Inde; elles passent dans l'esprit de ces peuples,

pour monstrueuses, et lorsqu'ils voient de nos images, qui n'ont que le buste, ils reprochent aux chrétiens leur cruauté, de mutiler ainsi des Saints qu'ils révèrent.

Le tribut qu'on tire des pélerins, est un des plus grands revenus du raja de Jagrenat. En entrant dans la ville, on paye trois roupies aux gardes de la porte; c'est pour le raja. Avant que de mettre le pied dans l'enceinte du temple, il faut présenter une roupie au principal brame qui en a soin; c'est la moindre taxe, que les plus pauvres ne peuvent pas se dispenser de payer : pour ce qui est des riches, ils donnent des sommes considérables. Depuis peu, il en coûta plus de huit mille roupies à un riche marchand, qui y étoit venu de Balassor.

On ne sauroit croire la foule et le concours des pélerins qui viennent à Jagrenat, de toute l'Inde, soit en deçà, soit au delà du Gange. Il y en a qui ont fait plus de trois cents lieues, en se prosternant continuellement par terre sur la route; c'est-à-dire, qu'en sortant de leurs maisons, ils se couchent tout de leur long, les mains étendues au delà de la tête, et puis se relevant, ils recommencent à se prosterner de la même manière, en mettant les pieds où ils avoient les mains, ce qu'ils continuent de faire jusqu'à la fin de leur pélerinage, qui dure quelquefois plusieurs années. D'autres, traînent de pesantes et longues chaînes attachées à leur ceinture; quelques-uns ont les épaules chargées d'une cage de fer, dans laquelle leur tête est renfermée.

Les Gentils des côtes de Gergelin et d'Orixa, ont

continuellement Jagrenat à la bouche; ils l'invoquent en toute rencontre, et c'est en prononçant ce nom, qu'ils font tous leurs marchés, ou qu'ils prêtent leurs sermens.

L'auteur de l'*Essai historique, géographique et politique sur l'Indoustan*, publié en 1807, fait du temple de Jagrenat, la première merveille de l'Univers : voici quelques traits de la description étonnante, et presque incroyable, qu'il offre à ses lecteurs.

L'auteur, pour appuyer son système sur l'antiquité de ce monument, nous fait d'abord observer, que les matériaux ont été tirés d'une belle carrière de granit, placée dans la branche orientale des Gates, éloignée de plus de soixante-huit lieues du pied-d'œuvre.

C'est dans cette chaîne de montagnes que l'on a pris des pierres, dont plusieurs, que j'ai été à portée de mesurer, dit-il, ont de dix à douze mille pieds cubes; ces masses énormes ont été roulées, de la carrière jusque sur le rivage de l'océan, pour y élever le temple de Jagrenat : combien d'années a-t-il fallu pour les tailler et les monter à plus de cent cinquante pieds d'élévation, hauteur où j'en ai mesuré les dimensions. Je ne crois pas exagérer, si je dis que vingt-cinq siècles ont à peine suffi pour achever la construction de cette pagode.

Ce temple porte trois cent soixante cadjes de longueur, sur une largeur de deux cent quarante cadjes, ou toises indiennes; son enceinte extérieure forme un parallélogramme régulier; elle est fondée sur un immense bloc de granit, que l'on a nivelé et

coupé en plate-forme, de manière que le vif du rocher sert de soubassement à tout le pourtour de cet énorme édifice, dont j'ai tracé le plan géométral. Cette immense enceinte, abaissée de neuf pieds français, est taillée dans le roc même; et sur cette arase, on a élevé un mur de clôture qui a quinze pieds de haut, ce qui donne un relief de vingt-quatre pieds à la galerie, s'appuyant sur ce mur. Sa largeur totale est de trente-huit pieds; sur cette largeur, est prise une double galerie, de quatorze pieds, régnant en péristile sur le développement des quatre côtés du parallélogramme, et qui est soutenue par un double rang de pilastres, couronné par un entablement et son chapiteau, d'un style simple et élégant, mais d'un ordre qui n'appartient à aucun de ceux en usage dans nos pays.

On ne peut s'empêcher d'admirer l'idée hardie d'un plan d'une immense étendue, prolongé sur les quatre côtés d'un parallélogramme, formant une suite de deux cent soixante-seize arcades, réunies ou liées ensemble par des pendentifs, comme si elles étoient établies sur un plan circulaire. Ce qui étonne le plus l'imagination, c'est la prodigieuse élévation de la pyramide, couronnant la principale entrée de ce temple; cette élévation est de trois cent quarante-quatre pieds, du rez-de-chaussée à sa cape, sur laquelle sont posés des ornemens en cuivre doré, qui couronnent cette majestueuse pyramide; ces faces sont surchargées de sculptures, à tel point, qu'elles se confondent et troublent les yeux.

Dès que les pélerins sont entrés dans le temple,

tous les individus sont égaux; là, le roi et le berger, la dernière classe et celle des brames ne reconnoissent plus de supériorité ni de prééminence; idée sublime et consolante, vraiment philosophique, que chaque homme devroit avoir constamment présente à son ame, parce qu'elle le porte à être bienfaisant, et le rend heureux lui-même.

Comment oser former quelque doute sur le récit d'un voyageur qui a tout vu, tout examiné, tout mesuré, tout calculé? Nous nous permettrons cependant de faire plus bas, quelques observations sur la conclusion que l'auteur prétend en tirer, contre la certitude et la fidélité de nos écrivains sacrés.

Le temple de Tirounamaley, près la ville de Courlèmpetti, ressemble à une citadelle; il est environné de fossés et d'une forte muraille de pierres de taille, et a bien un quart de lieue de circuit; sa forme est carrée, chaque angle est flanqué d'une tour carrée prodigieusement haute. Les façades sont ornées de représentations de toutes sortes d'animaux; elles sont terminées en tombeau, soutenu aux quatre coins par quatre taureaux, et surmonté de quatre petites pyramides : sous chaque tour est une vaste salle, où l'on conserve les chars des dieux, et plusieurs autres meubles du temple. Il n'y a qu'une seule porte à l'orient, près de laquelle est une cinquième tour, plus belle que les autres, et chargée d'ouvrages de sculpture jusqu'au haut; la perspective y est si bien ménagée, qu'à proportion que la tour s'élève, les figures y sont aussi plus grandes. Cette tour s'appelle la tour de *Vichnou*; parce

qu'on y a représenté les neuf métamorphoses de cette fausse divinité. Selon la théologie indienne, Vichnou s'est métamorphosé jusqu'à neuf fois; en poisson, en tortue, en cochon, en homme-lion, en sorte que la moitié inférieure du corps est lion, et la partie supérieure est homme; en brame, en un roi, nommé *Ramen*, qui est né trois fois sous la même figure; en un héros, nommé *Chrisnen*.

La salle qui est sous cette tour de Vichnou sert de corps-de-garde à des soldats qui veillent à ce qu'il n'arrive point de désordres. Quand des étrangers de considération se présentent, on leur fait l'honneur de leur donner un soldat et un gardien du temple, qui les conduisent partout. En entrant dans cette vaste enceinte, qui est toute pavée de pierres de taille, on voit d'abord la façade du temple, qui a soixante pieds de hauteur, et est ornée de quatre corniches d'un travail bizarre : sur les corniches, on a placé, de distance en distance, des statues des dieux. La longueur du temple est d'environ cent cinquante pieds, sur soixante de largeur; la voûte est soutenue de deux rangs de piliers chargés des histoires de Brama; les murailles sont couvertes de peintures à l'huile, qui représentent des sacrifices et des danses fort immodestes. Le fond du temple est rempli par six colonnes, sur chacune desquelles est posée une déesse, tenant des fleurs en ses mains. On est frappé de voir entre les colonnes une statue de Routren, d'une taille gigantesque, qui est debout, tenant de la main droite un sabre nu, ayant des yeux étincelans, et un air terrible; aussi l'appelle-t-on le dieu

destructeur. Un taureau furieux, qui est sa monture ordinaire, est placé en dehors, à l'entrée du temple, sur un piédestal, haut de quatre pieds, ayant la tête tournée vers la prétendue divinité : ce taureau, qui est d'une grandeur naturelle, est fait d'une seule pierre noire, aussi polie que le marbre. C'est, à mon avis, la figure la plus régulière et la plus hardie que j'aie vu dans ce lieu-là, et elle me surprit véritablement; tout le reste me parut peu naturel, gêné, et sans vie.

En sortant du temple, on trouve du côté du sud une belle esplanade, au bout de laquelle on voit un fort grand étang, plus long que large; on y descend par de grandes rampes : c'est là que les brames, avant la prière et les autres fonctions qu'ils ont à remplir dans le temple, viennent se laver et se purifier. A l'ouest du temple, et à une égale distance de l'étang, on trouve une espèce de petite chapelle, où l'on a six marches à monter; mais auparavant il faut se laver les pieds dans un bassin toujours plein d'eau, qui est au bas de cet escalier. Le brame qui étoit à la porte de la chapelle, voyant que je me dispensois de cette cérémonie, y rentra au plus vîte, et en ferma la porte. « O Saniassi, me dit alors celui » qui m'accompagnoit, vous êtes un pénitent, » vous n'avez point de souillure; mais personne ne » peut entrer dans ce saint lieu, sans s'être bien purifié auparavant : daignez quitter vos soques, et » arroser seulement la plante de vos pieds, pour donner l'exemple; quand vous serez entré, vous n'aurez plus qu'à vous prosterner devant Routren, et

» soyez sûr que ce dieu vous sera favorable ». J'étois le seul qui portois partout ma chaussure de bois, en qualité de pénitent ; les autres, par respect, marchoient nu-pieds, selon la coutume du pays, qui ne permet pas d'être chaussé dans la maison même d'un particulier un peu considérable. Je répondis à mon conducteur, qu'un dieu de pierre n'étoit pas le mien, que je n'adorois que le vrai Dieu, le créateur et le maître souverain de toutes choses; et par manière de conversation, je lui expliquai les grandeurs et les perfections de cet Être suprême.

Nous tournâmes ensuite sur la droite, au nord: une place élevée de la longueur de l'étang, qui est au midi, fait un point de vue admirable; c'est une colonnade magnifique, ouverte de tous côtés, et plafonnée de belles pierres de taille; il y a neuf cents colonnes; chacune est d'une seule pierre, haute de vingt pieds : elles sont toutes ouvragées, et l'on y voit représentés des combats de dieux avec des géans, et divers jeux de dieux et de déesses; le travail en est immense. C'est là que les pélerins qui viennent de toute l'Inde, visiter ce temple célèbre, se retirent, en partie, durant la nuit. Derrière cette colonnade, à cinquante pas plus loin, commence un corps de logis qui règne jusqu'à la muraille de l'est; c'est là que logent un grand nombre de brames, d'andis, de saniassis, de sacrificateurs, de gardiens du temple, de musiciens, de chanteuses, et de danseuses, qu'on appelle, par honneur, filles du temple, ou filles des dieux.

» reins, et son corps nu est barbouillé avec de la
» cendre.

» Un miroir de réflexion, de deux pieds de dia-
» mètre, fixé sur un bras d'airain orné de figures
» de vaches, éclaire le temple de la manière la
» plus merveilleuse, pour des yeux tels que ceux
» des Indiens. Le côté de cette pièce, poli avec
» soin, est convexe, mais si sale, qu'il ne pouvoit
» réfléchir les rayons du soleil, lorsque le capitaine
» Mackensie visita cette pagode ».

M. Mollet nous a donné la description de la fameuse montagne d'Ellora; on y admire, disent les voyageurs, des ouvrages peut-être encore plus merveilleux que les pyramides d'Égypte.

« En visitant les seize grottes qui y sont creu-
» sées, on voit dans la troisième, nommée *Indour*
» *Souba*, les figures colossales de la divinité Indour,
» et de sa femme Indranée. La première de ces
» figures est assise sur un éléphant couché; le dieu
» est posé sur cet animal, les jambes sous lui,
» selon la manière indienne : il a sur la tête une
» tiare élevée, de laquelle sort un arbre où l'on
» voit quatre oiseaux perchés; deux courtisans sont à
» ses côtés, portant des chasses-mouches. Vis-à-vis
» de lui, sa femme Indranée est assise sur un lion
» couché à l'ombrage d'un manglier : cette déesse
» porte, sur sa jambe gauche, un petit enfant; elle
» est entourée de quatre autres petites figures, dont
» l'emploi est de rafraîchir l'air, et de chasser les
» mouches.

» Une autre caverne appelée le *Paradis*, est creu-

» sée sur le haut de la montagne ; elle communi-
» que avec la porte sur le grand chemin, par un
» pont jeté en dehors du rocher, lorsque la mon-
» tagne a été creusée. Le taureau Nundée, les figu-
» res gigantesques de Rajah Bhoj et de Guttordhuj,
» avec leurs dix mains, ornent une des divisions de
» cette grotte : on y voit aussi la représentation de
» la bataille de Ram et de Rouon.

» La chaumière du divin charpentier Biskourma,
» présente une des grottes les plus régulièrement
» ornées : dans le fond de ce sanctuaire, précédé de
» onze colonnes assez régulières, la statue de ce cé-
» leste artiste le montre avec son doigt blessé. Sui-
» vant la légende indouse, le coq ayant chanté avant
» qu'il eût fini son ouvrage, il le laissa dans un
» état d'imperfection, parce qu'il ne pouvoit le
» continuer pendant le jour, dont le chant de cet
» oiseau annonçoit le retour. La singulière forme
» de cette caverne a fait naître l'idée que son en-
» ceinte orbiculaire, le nom et l'attitude de celui
» qui l'habite, doivent offrir la représentation du
» Tout-Puissant, méditant la création du monde,
» sous le dais illimité de l'espace ».

Tel est l'endroit si fameux qui attire le nombre immense de pélerins, venant rendre des devoirs que leur impose la crainte religieuse pour Mahdew, pouvoir destructeur.

» Près de Chandnée, sur la route de Fouttehg-
» hour à Hurdwar, se trouve, au bord du Gange,
» l'endroit appelé le *Ghat de Chandnée*, près du-
» quel la foire du huit avril attire une incroyable

» multitude de dévots indous; elle se montoit, en
» 1796, à deux millions et demi d'ames.

» Cette prodigieuse multitude y vient des pays
» de Cabul, de Cachemire, de Lahore, de Bou-
» taan, de Sirinagur, de Cummow, et de toutes
» les plaines de l'Indoustan.

» Le pélerinage des Bourmas, au célèbre temple
» d'Amanda, dans Amara Pura (nouvelle capitale
» de leur empire), mérite bien de n'être pas passé
» sous silence. C'est dans ce lieu que le peuple du
» Pégu, de l'Arakan, et plusieurs autres habitans
» des pays presque sauvages de l'Inde, au délà du
» Gange, viennent en foule, dans le mois de Sa-
» deen-Giut, s'amuser encore plus qu'adorer la
» divinité.

» Les statues de Godama, placées dans ses tem-
» ples, le représentent comme un jeune homme
» d'une agréable contenance, avec l'habillement
» d'un Raaham: il y est placé sur un trône, tantôt
» assis avec une jambe croisée, tantôt couché avec
» sa tête supportée sur des oreillers. — Ces repré-
» sentations de Bouddha (1) sont d'argile, de cui-
» vre, d'argent et d'albâtre: plusieurs d'elles sont
» dorées en entier; d'autres seulement en partie,
» avec des ornemens de fleurs peintes. La taille de
» ces statues varie infiniment; quelques-unes n'ont
» que six pouces de haut, tandis que les autres sont
» de la stature la plus colossale. — Une d'elles,

(1) Voyez *Recherches asiatiques*.

» placée

» placée dans Ava (ancienne capitale des Bourmas),
» a des doigts aussi longs que la jambe et la cuisse
» d'un grand homme. Le temple de Schoemadoo
» Prw, ou le temple d'or, où l'on voit cette statue,
» a beaucoup souffert, lorsque Pégu a été conquis
» par le roi de Siam, et repris nouvellement sur ce
» prince par les Bourmas.

CONFÉRENCES SUR LA RELIGION.

Les disputes et les diverses conférences des missionnaires avec les brames, vont nous fournir de nouveaux éclaircissemens sur les systèmes religieux des Indiens.

L'art de la controverse, exige de la part des missionnaires une étude approfondie; nous avons exposé dans le discours préliminaire, les principes et la marche qu'ils emploient.

Il est bon de se les rappeler pour lire avec plus d'intérêt, les diverses conférences dont on va rapporter l'histoire.

Le brame Sommappa se rendit chez le missionnaire, accompagné de douze brames, et de près de cent personnes; il fit tomber d'abord le discours sur la religion, et pendant une bonne heure que dura l'entretien, on traita plusieurs matières importantes. Le système favori des brames, est que l'ame est universelle, et qu'elle est la même dans tous les corps, selon cet axiome tiré de leur théologie : *Charivam*

binnam paramatmamekam, c'est-à-dire, les corps sont différens entre eux, mais l'ame est une. Ils expliquent, selon ce système, la différence de l'homme d'esprit et de l'idiot, du savant et de l'ignorant, par la comparaison d'un bon et d'un mauvais miroir; l'objet, quoique toujours le même, est représenté nettement dans l'un, et confusément dans l'autre: la différence n'est point dans l'objet, elle est dans le miroir.

Cette proposition ayant été mise sur le tapis, voici comme s'y prit le missionnaire pour ruiner ce système absurde. « Ne croyez-vous pas, dit le père, à un paradis et à un enfer, l'un qui est la récompense des » justes, et l'autre qui est la prison des pécheurs? » Ils convinrent de cet article. Voilà donc deux » hommes, reprit le père, un juste et un pécheur » qui meurent en même-temps; le corps est réduit » en cendres; comment l'ame, si elle est une dans » les deux, peut-elle en même temps avoir le paradis et l'enfer pour son partage? Seroit-ce que vous » reconnoissez après la mort une division dans l'ame » universelle»? Le brame Sommappa répéta lui-même ce raisonnement, pour en faire sentir la force à l'assemblée; il ne laissa pas de faire une instance: « Il » y en a qui tiennent, dit-il, qu'il n'y a pas d'autre » enfer, ni d'autre paradis, que la douleur et la joie » qu'on éprouve dans le monde. Sans m'arrêter, répondit le missionnaire, à un sentiment qui sape » le fondement de toute religion, vous ne pouvez » pas le tenir, vous autres brames, puisque le contraire se trouve formellement dans le *Vedam*, où

» il est dit : Si vous me pardonnez mes péchés, » j'irai prendre possession de la gloire ; et ailleurs, » en parlant de ceux qui ont tout abandonné pour » se consacrer à Dieu : Ceux-là, dit-il, vont au pa- » radis de *Brama*, pour y jouir de l'immortalité. Vous » supposez donc un lieu hors de ce monde, où les » justes reçoivent la récompense de la vertu ». Le brame ne répliqua rien, et après quelques honnêtetés il se retira.

Prasappa Nacdou (c'est le nom du prince qui gouverne l'Andevarou), étant informé de l'arrivée du missionnaire, dépêcha son premier ministre pour le recevoir à la porte de la ville ; il fut conduit au palais à la clarté des flambeaux et au son des instrumens : des Maldars (ce sont des soldats maures) se trouvèrent sur sa route, pour le prier de hâter sa marche, parce qu'il étoit attendu avec impatience. Le prince étoit dans sa grande salle d'audience ; c'est une espèce de théâtre élevé de terre de trois à quatre pieds : le toit, qui est une plate-forme, est soutenu par de hautes colonnes ; le parterre, qui est vaste et à découvert, est embelli de deux jets d'eau, l'un au bas du théâtre, et l'autre à soixante pieds environ, au milieu de deux rangs d'arbres. Le pavé étoit couvert d'un tapis de Turquie, sur lequel le prince étoit assis, appuyé, à la manière des Orientaux, sur un grand coussin en broderie ; il avoit à côté de lui, un poignard et une épée dont les poignées étoient d'agate, enrichies d'or ; ses parens et ses principaux officiers l'environnoient ; les brames occupoient le fond de la salle, et le parterre étoit rempli de soldats et de bas-officiers.

Aussitôt que le prince aperçut le missionnaire, il se leva, et après l'avoir salué, lui fit signe de s'asseoir sur des coussins qui étoient auprès de lui. Le père refusa cet honneur, et prit place à deux ou trois pas plus loin : des catéchistes qui l'accompagnoient, mirent aux pieds du prince une sphère, une mappemonde, et d'autres semblables curiosités. Le père fit tomber insensiblement l'entretien sur la toute-puissance du premier Être, sur son immensité, son éternité, et sur la fin qu'il s'est proposée en créant l'homme raisonnable. Le prince l'écoute attentivement, et suggère aux brames de questionner le missionnaire sur ce qu'il pensoit de leurs sacrifices. « Dans vos sacrifices, répondit le père, vous égorgez » des victimes, vous présentez à vos divinités du riz, » du beurre et d'autres choses de cette nature; » croyez-vous de bonne foi, que Dieu se nourrisse » du sang de ces victimes? croyez-vous qu'il ait be- » soin de vos offrandes? Dieu est un pur esprit; c'est » en esprit et en vérité qu'il veut être adoré; l'hon- » neur, la louange, l'amour, voilà le tribut qu'il exige » de ses créatures. C'est-à-dire, interrompit le prince, » que nos sacrifices ne conviennent pas à la majesté » de Dieu; mais je voudrois bien savoir, poursui- » vit-il, quel est votre sentiment sur les métamor- » phoses de nos dieux : commençons par celle de » Rama.

» On trouve dans vos histoires, répondit le père, » que Vichnou s'est métamorphosé en un homme » que vous appelez Rama, pour tuer le géant Rave- » nen. Sans entrer dans les absurdités que renferme

» cette fable, quelle idée auriez-vous d'un puis-
» sant roi qui se mettroit à la tête d'une nombreuse
» armée pour aller combattre une mouche? Dieu
» qui, d'une seule parole, peut faire rentrer ce vaste
» Univers dans le néant d'où il l'a tiré, avoit-il be-
» soin de tant d'appareil pour se défaire d'un seul
» homme? A quoi bon cette multitude d'ours et de
» singes que vous donnez pour escorte à votre Rama?
» Comprenez-vous ce qu'il dit, réplique le prince,
» en s'adressant aux brames? puis regardant le mis-
» sionnaire : Que pensez vous, dit le prince, des au-
» tres métamorphoses? Prince, répondit le père,
» ma réponse ne sera pas du goût de bien des per-
» sonnes, elle pourra peut-être les aigrir. Que cela ne
» vous inquiète point, repartit le prince : je sais
» que vous faites profession de dire la vérité; expli-
» quez-vous librement. Peut-on se persuader, pour-
» suivit le missionnaire, qu'un Dieu se soit méta-
» morphosé en lion, en poisson, en pourceau? Telle
» est donc la majesté des dieux que vous adorez! ».

Le prince, se tournant vers les brames qui ne pouvoient cacher leur embarras : passez, leur dit-il à l'article des *Vedams*, de vos loix divines. Les Indiens en reconnoissent quatre, qu'ils supposent être sorties des quatres visages de leur dieu Brama.

« Vous me feriez plaisir, dit le missionnaire, en
» parlant aux brames, de m'expliquer ce que vous
» entendez par la loi divine; le malheur est que
» vous n'examinez rien à fond; vous vous con-
» tentez de réciter quelques vers que vous avez appris
» dans les écoles, et dont le sens vous est le plus

» souvent inconnu. Les plus sincères d'entre vous » avouent, de bonne foi, qu'il y a bien des choses » dans vos *Vedams* qui blessent la raison, et qu'un » homme d'honneur ne peut lire sans rougir; de » telles infamies peuvent-elles sortir de la bouche » d'un dieu ? Mais, ajouta-t-il, voici le point déci- » sif : une de vos loix apprend à faire des malé- » fices, à jeter des sorts et à les lever ; une pareille » loi peut-elle venir du vrai Dieu » ? Les brames vouloient soutenir que leur loi ne contenoit pas des secrets magiques. « La chose est vraie, dit le prince, et il seroit inutile de la désavouer ».

Sur la fin de l'audience, le père, s'adressant au prince : « Je ne cesserai point, lui dit-il, de prier » Dieu pour votre personne : je ne vous souhaite point » de plus grands biens temporels, le ciel vous en a » comblé ; mais il y a des biens d'une autre nature, et » qui sont éternels ; ce sont ceux-là que je conjurerai » la divine Providence de ne pas vous refuser ». Un brame croyant faire sa cour, interrompt le père : « Que ces prétendus biens soient votre partage, dit- » il au missionnaire ; pour nous, nous souhaiterons » dans ce monde, au prince une fortune encore plus » florissante que celle dont il jouit. Vous avez tort, » reprit le prince, ce partage seroit trop inégal ; je » souhaite, avec le secours de ses prières, d'avoir » quelque part aux biens du ciel ». Il y avoit plus d'une heure et demie que duroit la dispute ; le père prit congé du prince qui se leva en joignant les mains devant la poitrine, et lui faisant une profonde inclination de tête. Le père se retira dans le

logis qui avoit été assigné, et il y passa la nuit.

Le lendemain, deux brames vinrent chercher le missionnaire pour le conduire au palais; il y alla accompagné de ses catéchistes. Le prince sortit de son appartement, et vint au-devant de lui. « Je suis » un étranger, dit le prince, et je ne mérite pas cet » honneur. Un étranger, reprit le prince! ce n'est » pas ainsi que je vous regarde; je vous honore » comme je ferois mon propre gourou ». Ce qu'il y eut de particulier, c'est que le prince réfuta lui-même les raisonnemens des brames, et il le fit avec vivacité, et sans nul ménagement.

« Vous convenez avec le Saniassi romain, dit-il » aux brames, de la nécessité d'un seul premier Être, » et cependant vous ne pouvez nier que nous ad- » mettons trois dieux. Vous, poursuivit-il, s'adres- » sant à un vichnouviste, vous dites que ce premier » Être est Vichnou; et vous, parlant à un autre, » vous soutenez que c'est Brama: moi, selon les » principes de ma secte, je maintiens que c'est Is- » souren. Convenons d'abord entre nous quel est ce » souverain Être, et nous disputerons ensuite con- » tre le Saniassi. Ces trois divinités, reprirent les » brames, n'en font qu'une seule. Cela ne peut pas » être, dit le prince; nous lisons dans nos histoires, » que de cinq têtes que vous attribuez à Brama, Is- » souren lui en a coupé une, et nous ne savons pas » qu'il ait eu le pouvoir de reproduire cette tête » coupée. De pareilles absurdités, reprit le père, » ne prouvent-elles pas manifestement la fausseté de » ces chimériques divinités »?

On reprit ensuite ce que le père avoit dit le soir précédent, que les quatre *Vedams* ne pouvoient pas être appelés des loix divines. « Quelle est donc » cette loi que vous dites être la seule divine, demandèrent les brames? Le prince, sans donner au » père le temps de répondre : Écoutez, leur dit-il, » mettons-nous, vous et moi, au rang de ses dis- » ciples, et il nous l'enseignera; sans quoi, quel » fruit retirerons-nous de ce qu'il prendroit la peine » de nous dire »?

« Ce n'est point pour disputer, continua le prince, » que je vous ai fait appeler aujoud'hui, c'est pour » vous demander une grâce; faites-moi le plaisir de » vous établir dans ma ville capitale, je serai bien » aise de vous entretenir, de temps en temps ». Le père, après l'avoir remercié de ses bontés, lui témoigna que sa profession de Saniassi ne s'accordoit pas avec le fracas et le tumulte d'une grande ville. « Vous ne serez inportuné, dit le prince, qu'autant » que vous le voudrez, j'y donnerai bon ordre, et » moi-même, quand j'irai vous voir, ce sera sans » aucune suite; cependant je ne veux pas vous gêner, » et vous êtes le maître de choisir dans toute l'éten- » due de mes États, le lieu qui vous conviendra le » mieux; mon inclination seroit que vous demeuras- » siez dans ma capitale ». Le père le pria de trouver bon que, pour le présent, il bâtît une église à Madigoubba, où il avoit plusieurs disciples; que ce village n'étant qu'à deux lieues de la capitale, il seroit à portée de le venir trouver, au premier ordre qu'il recevroit de sa part.

Le prince appelé par quelques affaires, termina l'audience; mais le soir du même jour, il se rendit, en palaquin, accompagné de ses seuls gardes, au logis du missionnaire. Après les avoir fait retirer, pour être seul avec le père, il lui dit : « Il n'y a » qu'un article qui m'arrête; si vous me le passez, » je me fais, dès à présent, votre disciple. Je porte » le Lingan, comme vous voyez » (c'étoit un bijou d'or, enrichi de pierreries, où apparemment étoit enfermée la pierre qu'on appelle *Lingan* : il le portoit attaché à sa veste, comme les chevaliers portent la croix de leur ordre). « Je suis bien éloigné de » croire, ajouta-t-il, que ce soit une divinité, je ne » lui fais point de sacrifices; mais vous savez que c'est » la marque qui distingue ma caste; si je la quittois, » je passerois pour un insensé, et je révolterois contre » moi toute ma famille.

» Je regarde les temples et les idoles comme de la » boue; je les ferai renverser, si vous le jugez à propos; » mais pour ce qui est du *Lingan*, je ne le quitterai » jamais ». Le père, les larmes aux yeux, prit les mains du prince, et les serrant étroitement : « Ce » n'est pas encore, lui dit-il, de quoi il s'agit : » donnez-vous la peine et le loisir de réfléchir sur » les importantes vérités que je vous annonce; Dieu » vous donnera la force d'exécuter ce qu'il vous ins- » pire par le foible organe de son ministre; mes » disciples et moi nous le prierons sans cesse, de vous » accorder ce puissant secours ».

Le prince touché de ces paroles, renouvela aux Rettis chrétiens la permission qu'il leur avoit donnée,

de couper tous les bois nécessaires pour la construction de l'église, sans épargner même les arbres de son jardin de plaisance, qui est à Madigoubba. Plaise à la divine miséricorde de bénir de si heureux commencemens, et de fortifier ce prince contre les obstacles qui s'opposeront à sa conversion !

Le lendemain, trois brames des plus savans de la ville, vinrent trouver le missionnaire, de la part du prince; ils étoient des deux différentes opinions qui partagent les savans brames de l'Inde. La première s'appelle *Aduidam*, et elle est la plus commune : on nomme la seconde *Duidam*. Les Aduistes disent qu'il n'y a qu'un seul Être, qui est Dieu, et que l'ame n'est pas différente de cet Être; plusieurs d'entre eux croient que toutes les choses qui sont dans le monde, et auxquelles nous donnons le noms d'être, n'existent point, à proprement parler, et que ce sont de purs fantômes ; qu'il est faux, par exemple, que nous existons, que nous parlons, que nous mangeons. Pour ce qui est des Duistes, ils conviennent que l'ame est un être créé, distingué du premier Être.

La dispute tomba insensiblement sur les diverses causes des météores. Les Indiens distinguent cinq élémens, car ils prétendent que le vent est un élément distingué de l'air : nos brames conviennent, sans peine, de la cause des éclipses du soleil et de la lune, et ils avouent que ce qui se dit communément dans l'Inde, de ce serpent qui les engloutit, dans le temps de l'éclipse, est une de ces opinions extravagantes dont on amuse le peuple ignorant.

Cette conférence dura un temps assez considéra-

ble, et les brames parurent contens de nos réponses. L'un d'eux fit notre éloge, et avoua que notre doctrine étoit véritable; « mais, ajouta-t-il, est-il » juste qu'étant venu seulement, depuis quelques » années, dans ces terres, vous enseigniez une nou- » velle doctrine aux disciples des autres sectes? Les » gouroux ont, sur leurs disciples, les mêmes droits » qu'ont les pères sur leurs enfans; peut-on trouver » mauvais qu'ils châtient ceux qui les abandonnent » pour s'attacher à des étrangers ».

Telle est, en effet, la coutume de ces peuples: lorsqu'on a choisi un gouroux, et qu'on a pris sa marque, qu'ils appellent *Dixa*, c'est parmi eux un crime de le quitter, et ils comparent cette désertion à l'infidélité d'une femme qui laisseroit son mari pour suivre un étranger.

AUTRE CONFÉRENCE.

Un brame, intendant du prince Timmanaiken, apercevant un catéchiste entouré d'un grand nombre d'auditeurs, s'arrêta, et ayant appelé le catéchiste, lui demanda qui il étoit, quelle étoit sa caste, quel étoit son emploi, et de quoi traitoit le livre qu'il tenoit à la main. Le catéchiste ayant satisfait à ses questions, le brame prit le livre et le lut; il tomba justement sur un endroit qui disoit, que les dieux du pays n'étoient que de foibles hommes. « Voilà une rare doctrine, dit le brame, je voudrois » bien que vous entreprissiez de me la prouver. Il ne » me seroit pas difficile de le faire, répondit le ca-

» téchiste, si vous me l'ordonniez. S'il ne tient qu'à » cela, reprit le brame, je vous l'ordonne ». Le catéchiste commença à réciter deux ou trois faits de la vie de Vichnou, c'étoient des vols, des meurtres, des adultères. Le brame voulut détourner le discours; le catéchiste, sans se laisser donner le change, le pressa davantage: le brame s'apercevant trop tard qu'il s'étoit engagé dans la dispute, sans faire attention à sa qualité de brame, et ne sachant plus comment se tirer d'embarras avec honneur, s'emporta violemment contre la loi chrétienne. « Loi de pran- » guis, dit-il, loi de misérables parias, loi infâme. » Permettez-moi de le dire, répliqua le catéchiste, « la loi est sans tache : le soleil qui est également » adoré des brames et des parias, ne doit point être » appelé soleil de parias, quoique ceux-ci l'adorent » ainsi que les brames ».

Cette comparaison irrita encore davantage le brame, et il n'y répondit que par plusieurs coups de bâton dont il frappa le catéchiste; il lui porta entre autres, un coup sur la bouche, dont toutes ses dents furent ébranlées, et il le fit chasser du village comme un parias, avec défense à lui d'y reparoître, et aux habitans de lui donner jamais retraite. « C'est » ainsi, dit le brame, que pour la première fois, » il faut traiter ces prédicateurs d'une loi nouvelle » qui renverse l'État, et qui détourne les peuples » du culte de nos dieux; et si cela leur arrive une » seconde fois, il faut leur couper la tête, comme » on fait dans le royaume de Maissour. Ce ne sont » pas là les maux que nous craignons, dit le caté-

» chiste; au contraire, je regarde comme un bon-
» heur les mauvais traitemens que vous me faites ;
» et si dès aujourd'hui, sans attendre à un autre
» temps, ma tête vous est agréable, je vous l'offre,
» en témoignage des vérités que je prêche ».

Je félicitai le cathéchiste d'avoir été digne de souffrir pour Jésus-Christ ; cependant je me crus obligé d'informer le prince, des mauvais traitemens exercés contre mon catéchiste; le prince me fit répondre : que le brame mécontent du service, s'étoit retiré hors de ses Etats; mais qu'il feroit revenir son intendant, et que j'eusse à lui envoyer le catéchiste maltraité. Ils parurent l'un et l'autre en présence du prince, et toutes choses ayant été mûrement examinées, le conseil décida que l'officier avoit tort. Sur quoi le prince lui ordonna de faire excuse au catéchiste, et de lui donner du bétel, en signe de réconciliation, d'estime et d'amitié; ce qui fut exécuté.

Je prévois une objection, elle est toute naturelle. Comment se fait-il que ce prince montre des dispositions si favorables, et qu'il soit en même temps si fort opposé au christianisme ? La réponse est simple; c'est qu'il est encore plus politique qu'ennemi de la religion chrétienne ; il est tributaire du nabab, et il ne peut ignorer que ce vice-roi honore les missionnaires de sa protection. Ce nabab, qui est musulman, a une estime singulière pour les chrétiens; il en a une compagnie de ving-cinq hommes, qui font, tour à tour, la garde au palais : la religion persécutée trouve toujours en sa personne, un appui

contre la fureur des princes gentils. Nous avons dans ses troupes un grand nombre de chrétiens, qui ne manquent pas, lorsqu'ils sont en campagne, de s'assembler, tous les dimanches, à un certain signal qui se donne : là, un chef chrétien, sage et prudent, à qui j'ai donné le soin de veiller sur tous les chrétiens de l'armée, leur dit la prière, leur donne des avis, et impose des pénitences à ceux qui ont fait des fautes qui en méritent; et au retour de la campagne, ce catéchiste d'armée me rend compte de tout ce qui s'est passé.

On m'avertit que des brames demandoient à me parler; je parus, et ces brames me dirent qu'ils étoient envoyés par Abusaheb, gouverneur de Tirounamalei, pour s'informer de l'état de ma santé : puis se prosternant, et frappant trois fois la terre de leur front, ils ajoutèrent que si je ne pouvois aller à Tirounamalei, Abusaheb étoit déterminé à me venir voir. Je leur répondis d'une manière qui les satisfit, et le soir même je me mis en route. Les brames m'accompagnèrent; mais comme je m'arrêtai dans un village pour confesser deux malades, ils prirent les devants, et le matin je trouvai, à une lieu de la ville, le premier officier d'Abusaheb, accompagné de vingt cavaliers maures et gentils; il me complimenta de la part de son maître, et m'engagea à monter sur le cheval que le gouverneur m'envoyoit. J'entrai donc dans la ville avec cette escorte; Abusaheb vint me recevoir à la porte du palais, me salua trois fois à la maure, en portant la main au front, m'embrassa et me conduisit dans une salle. Je lui

présentai quelques curiosités qu'il reçut avec plaisir, et insensiblement la conversation s'engagea.

Il commença par me demander pourquoi j'étois venu dans l'Inde. *Seigneur*, lui répondis-je, *je ne suis venu dans ces pays éloignés, que pour annoncer le vrai Dieu à des peuples qui ont le malheur de le méconnoître.* N'y a-t-il donc pas d'idolâtres dans l'Europe, répliqua-t-il? Non, repartis-je; *la religion de Jésus est la religion de presque toute l'Europe.* Alors il leva les yeux au ciel, pour marquer son admiration; ensuite le jugement général, le paradis, l'enfer, le mariage firent le sujet de la conversation. Je répondis à toutes ses questions: *Seigneur, ce monde merveilleux qui fait les délices et l'admiration des hommes, doit un jour périr; le soleil, la lune, les étoiles disparoîtront; un feu divinement enflammé consumera toutes choses; l'Ange du Seigneur fera entendre sa voix formidable, et citera tous les hommes au jugement; les ames, par la toute-puissance de Dieu, s'étant réunies à leurs corps, tous les hommes ressuciteront, les gens de bien environnés de gloire, les méchans couverts d'ignominie. Alors le Seigneur Jésus, vrai fils de Dieu, Dieu lui-même, ce Sauveur des nations, paroîtra dans les airs, revêtu de tout l'éclat de sa majesté, accompagné de Marie sa sainte mère, des Anges et des bienheureux; et dans ce redoutable appareil, il prononcera, à la face de tout l'Univers, la dernière sentence contre les impies. Alors les infidèles et les sectaires reconnoîtront Jésus-Christ pour vrai Dieu, et pour le Sauveur du monde; mais le temps de la miséri-*

corde sera passé : les gens de bien, c'est-à-dire, les chrétiens qui auront vécu, et qui seront morts dans la pratique des vertus et des préceptes évangéliques, s'en iront au ciel : les méchans, c'est-à-dire, les idolâtres, les sectaires, et les pécheurs rebelles aux vérités chrétiennes, seront précipités dans l'abyme.

Abusaheb et les autres Maures parurent surpris; et comme ils ne répondoient rien, je continuai : *Les récompenses du paradis sont éternelles ; elles ne seront données qu'aux adorateurs du vrai Dieu, qu'aux disciples de Jésus, vrai Dieu et Sauveur des hommes ; encore faut-il qu'ils meurent dans l'amour de Dieu, et sans péché grief. Il n'y a dans le ciel d'autre joie, ni d'autre félicité que celle qu'on trouve dans la possession de Dieu... Les peines de l'enfer sont pareillement éternelles, destinées à tous les infidèles ; à ceux qui n'adorent pas le Seigneur Jésus ; et même aux chretiens qui meurent avec un péché considérable... Le mariage est une sainte union d'un homme avec une seule femme ; l'Église réprouve tout autre commerce. L'homme cependant peut se remarier après la mort de sa femme, et la femme après la mort de son mari.*

Le gouverneur et les autres seigneurs m'ayant écouté avec une attention infinie, s'écrièrent : *Voilà la religion la plns pure, et la plus belle morale. Mais*, me dit un Molla (1), *ne reconnoissez-vous*

(1) Docteur mahométan.

donc

donc pas Abraham et Moïse ? Oui, lui répondis-je, *nous les reconnoissons comme de grands Saints, comme les amis particuliers de Dieu ; Abraham, comme patriarche ; Moïse, comme législateur du peuple de Dieu : mais Jésus-Christ a perfectionné la loi ancienne ; et depuis ce temps, la loi nouvelle, qui est l'Évangile, est l'unique chemin du ciel. Jésus-Christ est l'unique vrai Sauveur du monde ; et hors de la religion de Jésus-Christ il n'y a que mort et damnation.*

Abusaheb, sans rien objecter, imposa silence à un autre Molla, qui paroissoit fort ému, et qui alloit sans doute éclater en injures ; le discours tomba sur mille choses indifférentes. Ensuite le gouverneur fit apporter une cassette remplie de curiosités, de diamans et de pierreries : après me les avoir fait considérer, il me pria de prendre celles qui me feroient plaisir. Je le remerciai, et lui dis que des choses si précieuses ne convenoient pas à des religieux : alors, il me mit dans la main une bague d'or ornée d'un très-beau diamant ; mais je la lui rendis sur le champ. Il en fut étonné, et s'écria : *Voilà un vrai disciple de Jésus, qui ne veut rien des choses de ce monde. Les Maures ne sont pas si rigides, et s'il leur étoit permis de prendre ce qui leur convient, bientôt ma cassette seroit vide.*

Le chef d'une ville ayant maltraité un de mes catéchistes, je fus obligé de me plaindre ; aussitôt il fut puni, condamné à cent pagodes d'amende pour le prince, et privé de son emploi. Comme

je fis représenter que je ne demandois aucune punition ; que je souhaitois seulement qu'on recommandât à cet officier de ne point insulter ceux que le prince honoroit de son amitié. Abusaheb répondit : *Si c'est une vertu dans le Saniassi romain, d'oublier et de pardonner les injures, c'est à moi une obligation de punir les coupables ; je sais la loi de Dieu.*

Parmi les Maures distingués, il s'en trouve qui ont de grands sentimens, et de l'ardeur pour la vertu. Dans une peuplade voisine, le juge maure fut averti qu'un soldat gentil avoit voulu insulter une jeune fille chrétienne ; il le fit venir, et lui parla en ces termes : *Tu mérites la mort pour avoir voulu déshonorer une fille qui adore le vrai Dieu : n'étant qu'un infâme Gentil, tu es indigne de l'épouser : choisis donc ou la mort ou le christianisme. Si tu te fais chrétien, tu l'épouseras pour effacer ton crime; mais si tu demeures idolâtre, il n'y a pour toi espérance ni de mariage, ni de la vie.* Le soldat croyant déjà voir le sabre levé pour lui abattre la tête, promit, avec sa famille, d'embrasser le christianisme. *Si cela est,* reprit le juge, *allez-vous-en trouver le Saniassi romain, directeur des chrétiens, et je vais lui faire part de ce que je viens de faire* : en effet, ils parurent à l'église, avec une lettre du juge. J'adorai la Providence, et en remerciant ce magistrat équitable, je le priai de considérer que Dieu vouloit des adorateurs libres, et qu'il falloit donner du temps à ces Gentils pour s'instruire à fond des obligations du christianisme : après les plus rigoureuses épreuves,

ils ont reçu le baptême au nombre de quarante-sept. En général, les Maures, quoique mahométans, ne paroissent point avoir d'aversion pour le christianisme; souvent même, ils lui donnent des marques d'un véritable respect. Je viens d'apprendre qu'une Mauresse ayant conçu une haute idée de notre religion, se rendit à Ballapouram, où le père Pons, de notre compagnie, après les instructions et les épreuves nécessaires, lui conféra le baptême. Elle étoit veuve et avoit deux fils : le cadet, tendrement attaché à sa mère, approuva sa conduite; mais l'aîné, oubliant les loix de la nature, devint furieux, dit hautement que sa mère étoit digne de mort, pour avoir renoncé à Mahomet et à son alcoran, et, dans le dessein de la faire périr, il la dénonça comme apostate. Cette femme généreuse répondit, sans s'émouvoir, qu'elle étoit prête à donner sa vie pour la religion chrétienne, et quand elle parut devant le tribunal du Molla, prêtre mahométan, et juge souverain en matière de religion, elle parla si dignement des grandeurs de Dieu, et des vérités de la religion de Jésus-Christ, que le Molla, transporté d'admiration, prit son parti, et défendit de la molester. Le fils aîné, outré de dépit, changea de pays, et le cadet se dispose aujourd'hui à imiter sa mère.

CONVERSIONS REMARQUABLES.

Le père de la Fontaine a eu un bonheur extraordinaire dès le commencement de sa mission ; il a su gagner la bienveillance du prince de Ponganour, où il s'est établi, et de la princesse son aïeule, qui est régente de ses États pendant sa minorité. Outre près de cent adultes, tous de castes distinguées, qu'il a baptisés, il compte neuf brames parmi ses néophytes; c'est-à-dire, qu'il a lui seul, en huit mois, baptisé plus de brames adultes, que presque tous les missionnaires de Maduré n'en ont baptisé en dix ans. Paul est celui de tous mes catéchistes à qui Dieu a donné de plus grands talens pour désabuser les Indiens de leurs folles superstitions, et faire entrer dans leurs cœurs le goût des vérités chrétiennes : sa conversion à la foi a quelque chose de singulier, et elle est liée à des circonstances qui ne sont point indignes de votre attention.

Une maladie invétérée porta le beau-père du prince de Cotta-cotta à visiter notre église de Crichnabouram, dans l'espérance d'y trouver sa guérison : il s'y rendit avec sa fille, nommée Vobalamma, qui n'avoit encore que huit ans. Ce seigneur eut plusieurs conférences sur nos vérités saintes, avec le missionnaire, et la semence évangélique commençoit déjà à germer dans son cœur; mais elle fut bientôt étouffée par la violence des passions, et par les embarras du siècle : cependant, elle ne fut pas en-

tièrement perdue, elle fructifia dans le cœurde la jeune princesse, et prit de nouveaux accroissemens, à mesure qu'elle avançoit en âge.

Ayant appris qu'un orfévre chrétien avoit apporté des bijoux dans l'intérieur du palais, elle profita du moment qu'elle eut la liberté de lui parler, pour lui demander les prières que recitent les nouveaux fidèles. Cela ne lui suffisoit pas, et elle eût bien voulu aller à l'église pour y recevoir les instructions du missionnaire; mais l'usage établi chez les princes, ne permettant pas aux personnes du sexe de sortir du palais, ni de parler aux étrangers, sembloit lui en avoir fermé toutes les voies. Elle s'en ouvrit une que l'esprit de Dieu lui inspira; ce fut de convertir à la foi quelqu'un de ceux qui faisoient le service dans le palais, et c'est sur Paul, qui devint ensuite mon catéchiste, qu'elle jeta les yeux. Elle l'entretint sur les principes de la religion chrétienne, selon le peu de lumières qu'elle avoit acquises dans son enfance: les désirs de son cœur suppléèrent au défaut de ses connoissances; on sait assez que lorsqu'il s'agit de persuader, c'est le langage du cœur qui se fait le mieux entendre.

Aussitôt qu'elle se fut assurée que Paul désiroit d'embrasser la foi: « Allez, lui dit-elle, allez ap-
» prendre la loi de Dieu, de la bouche même du
» missionnaire, et ne revenez point qu'il ne vous ait
» baptisé. Surtout retenez bien tout ce qu'il vous
» dira; plus vous aurez de connoissances, plus vous se-
» rez en état de m'instruire ». Paul exécuta les ordres de la princesse; les premières semences de la foi

qu'il avoit reçues d'elle, se fortifièrent à mesure que l'instruction répandoit plus de lumière dans son esprit ; il reçut enfin le baptême.

A peine fut-il de retour au palais, qu'il se signala par son ferme attachement à la foi. Le prince lui ordonna d'apporter des cocos pour la collation ; le prosélyte n'étoit pas, ce semble, obligé de faire expliquer un ordre qui ne renfermoit rien d'illicite : il part sur le champ ; mais un moment après, se ressouvenant que le prince les offroit quelquefois à son idole, il revint sur ses pas, et lui demanda s'il ne les destinoit pas à cet usage ? « Que t'importe, dit le » prince, que ce soit pour l'idole ou pour moi ; » fais ce que je t'ordonne. Il m'importe si fort, ré» pliqua le néophyte, que si vous me refusez l'éclair» cissement que je vous demande, je ne puis vous » obéir. Le prince ayant voulu en savoir la raison : » c'est dit-il, que n'adorant qu'un seul Dieu, le » créateur du ciel et de la terre, il ne m'est pas per» mis de contribuer en rien au culte des idoles ». Il semble que cette réponse eût dû irriter le prince ; cependant Paul n'en conserva pas moins ses bonnes grâces.

Vobalamma de son côté, continuoit de s'instruire des vérités de la religion : dans les saints empressemens qu'elle avoit de recevoir le baptême, elle communiquoit à Paul, son instructeur, différens projets qu'elle formoit, où le zèle avoit plus de part que la discrétion. « Comme l'église n'est qu'à trois lieu d'ici, » lui dit-elle un jour, ne pourrions-nous pas y aller » et revenir dans une nuit, sans être aperçus ? il n'y

» auroit qu'à trouver un moyen de descendre par les » murs de la citadelle, et revenir par le même che- » min ». Paul n'eut garde d'entrer dans un pareil projet, qui ne pouvoit s'exécuter sans exposer l'honneur de la princesse, et sa propre vie. Avec de si saintes dispositions pour le royaume de Dieu, Vobalamma se fortifioit de plus en plus dans la foi, et soupiroit sans cesse, après le moment qui devoit lui procurer la grâce qu'elle souhaitoit avec tant d'ardeur.

Cependant, on s'aperçut au palais, que la jeune princesse ne prenoit nulle part aux cérémonies idolâtriques, et que son cœur étoit entièrement tourné vers la religion chrétienne. Ses parens crurent pouvoir la distraire de cette inclination, en lui proposant un mariage; mais elle leur répondit qu'elle y avoit renoncé, et qu'elle vouloit demeurer vierge jusqu'à la mort; exemple aussi rare dans l'Inde, qu'il l'étoit autrefois parmi les Juifs. On n'omit rien pour lui faire changer de résolution, mais tout ce qu'on put faire devint inutile. Enfin, celui qui la recherchoit en mariage, ayant découvert la principale cause de la résistance qu'il trouvoit, s'adressa à Paul, et promit que si la princesse consentoit à devenir son épouse, la cérémonie des noces ne seroit pas plutôt finie, qu'il lui permettroit d'aller à l'église pour y recevoir le baptême: sans cette condition, Paul ne se seroit jamais chargé de lui en porter la parole. La princesse témoigna d'abord la crainte où elle étoit, que ce nouvel état de dépendance ne fût un obstacle à son salut: cependant, la promesse qu'on lui faisoit de lui laisser

le libre exercice de sa religion, joint au respect qu'elle avoit pour ses parens, la détermina à donner son consentement.

On ne manqua pas d'attribuer à Paul le mépris que faisoit la princesse, et des idoles, et des vanités du siècle; lui-même n'avoit garde de déguiser ses sentimens : dans toutes les occasions qui se présentoient, il rendoit publiquement témoignage à sa foi, et il ne craignoit pas, même en présence du prince, de faire voir le ridicule des faux dieux, et du culte qu'on leur rendoit. Une conduite si pleine de zèle, lui attira l'indignation du prince, et un dernier trait mit le sceau à sa disgrâce.

A une fête païenne, qui étoit celle du dieu du palais, on portoit l'idole en triomphe, et on la promenoit par toute la ville; Paul étoit à la salle des gardes, lorsqu'elle y passa. Dès qu'elle parut, on fit lever tout le monde, et chacun fit le namascaram (c'est la marque de vénération qui se donne dans une pareille occasion). Paul, bien qu'on l'eût averti plusieurs fois, loin de donner ce signe de respect, fit voir au contraire par sa contenance, combien il méprisoit les dieux que toute la ville adoroit. Le prince en fut aussitôt informé, et Paul qui avoit tout à craindre de son ressentiment, ne balança pas sur le parti qu'il avoit à prendre : comme il s'étoit préparé par la tribulation, et par ses premiers essais, aux fonctions de zèle, il quitta le service du prince, pour servir un plus grand maître, et se rendit à l'église, où il devint mon catéchiste.

Peu de temps après la retraite de Paul, on célébra au palais le mariage de Vobalamma; le dernier jour de la cérémonie, on sortit hors de la ville, avec tout l'attirail des palanquins et des chevaux : Paul se rencontra par hasard sur la route; dès que la princesse l'aperçut, elle le fit approcher. Comme elle n'avoit consenti à son mariage, que dans l'espérance de recevoir aussitôt après le baptême, ainsi qu'on le lui avoit promis, à la vue de son prosélyte, elle oublia tous les honneurs qu'on lui rendoit, et les bienséances mêmes de cette journée. « Me voici, dit-» elle, hors du palais; l'occasion ne peut être plus » favorable, il faut que tu me mènes à l'église, et » que le baptême termine cette cérémonie ». Elle s'adressa ensuite à ceux qui pouvoient favoriser cette démarche, elle les pressa, elle les conjura, mais inutilement; et la suite ne fit que trop voir, que sa ferveur n'étoit pas déplacée.

On oublia bientôt au palais la promesse qu'on lui avoit faite, et chaque jour on éludoit, sous divers prétextes, ses représentations les plus vives : enfin, ses parens se réunirent pour la détourner d'un dessein qu'elle avoit si fort à cœur. Comme ils ne purent y réussir par la voie de la persuasion, ils la mirent à une épreuve très-délicate, dont on ne peut bien connoître la rigueur, à moins que d'avoir demeuré dans l'Inde : on la traita comme si elle eût mérité de décheoir du rang et des priviléges de sa caste; on la fit manger à part, surtout aux jours de fêtes, aux repas de cérémonie, et en d'autres occasions, où la parenté rendoit plus sensible la honte

et la confusion dont on vouloit la couvrir. Vobalamma se soumit à cette épreuve sans s'émouvoir; elle témoigna même de la joie, de ce que par ce moyen, on rendoit public son attachement à la loi chrétienne.

Accoutumée par ces sortes d'épreuves, à fouler aux pieds le respect humain, elle employoit une partie de son temps à instruire les dames du palais, des vérités de la religion; mais il semble que Dieu ait voulu, ou punir ceux qui s'opposoient à son bonheur, ou hâter sa récompense, car il la retira de ce monde, l'année même de son mariage. Dès qu'elle connut le danger où elle se trouvoit, elle renouvela ses instances auprès de son époux, elle se jetta à ses pieds, et le conjura, avec larmes, d'envoyer quelqu'un à l'église, afin qu'on vînt lui administrer le saint baptême. Mais de si grands sentimens, et de si saints désirs dans cette princesse, suppléerent sans doute au don de Dieu qu'on s'obstinoit de lui refuser, et elle n'a pas eu moins de droit que Valentinien, dont S. Ambroise fait l'éloge, d'être regardée comme chrétienne avant le baptême, et d'entrer, par la voie d'amour, dans la société des élus de Dieu. L'odeur des vertus qu'elle laissa après sa mort, fit encore plus d'impression sur les esprits, que n'avoient fait ses discours. Quelques dames du palais, ses parentes, ont reçu, depuis, le baptême avec leurs enfans, et toute cette famille a conçu la plus haute estime de notre sainte religion; le prince même a paru souhaiter qu'on bâtît une église dans la ville où il fait sa résidence.

Le catéchiste Paul, qui avoit la confiance de cette vertueuse princesse, après avoir élevé une nouvelle chrétienté vers Vavelipadou, au nord de Ponganour, vint demeurer dans l'église de Ballapouram, où il a eu bonne part aux persécutions que l'enfer suscita contre cette chrétienté.

Une dame de la cour, nommée *Minackchiamal*, vient de recevoir la grâce du baptême. Élevée dans le palais dès son bas âge, elle étoit entrée fort avant dans la confidence de la reine mère, qui l'avoit établie prêtresse de ses idoles; son ministère étoit de les laver, de les parfumer, de les ranger proprement, chacune selon son rang et sa qualité, au temps du sacrifice; c'étoit à elle d'offrir les fleurs, les fruits, le riz, le beurre à chacune des idoles: elle devoit être alors fort attentive à n'en oublier aucune, de peur que celle qu'on auroit négligée ne fît tomber sa malédiction sur la famille royale. On lui avoit fait épouser un grand du royaume, qui avoit l'intendance générale de la maison du prince: ce mariage donnoit la liberté à Minackchiamal de sortir, de temps en temps, et de s'instruire de ce qui se passoit hors du palais. Elle entendit parler de la loi des chrétiens, et elle eut la curiosité de la connoître; une femme chrétienne, avec qui elle avoit des liaisons étroites, lui procura, peu à peu, la connoissance d'un catéchiste pieux et habile: ce zélé serviteur de Jésus-Christ l'entretint souvent de la grandeur du Dieu que nous adorons, et lui inspira, par ses discours, une haute idée de notre sainte religion. Il arriva

même, que dans les divers entretiens qu'ils eurent ensemble, ils reconnurent qu'ils étoient parens assez proches ; la proximité du sang redoubla l'estime et la confiance. Cependant, quoiqu'elle connût la sainteté de la loi chrétienne, elle ne parloit pas encore de l'embrasser ; une disgrâce inopinée fraya le chemin à la lumière qui vint l'éclairer : son mari, accusé de malversation dans l'administration de sa charge, fut condamné à une grosse amende. Minackchiamal ressentit vivement un malheur qui déshonoroit sa maison ; elle se vit réduite à vendre quantité de ses bijoux et de ses perles, pour tirer son mari d'un si mauvais pas ; le chagrin qu'elle en conçut, mina peu à peu sa santé, et lui causa une maladie violente.

Mais, cela ne suffisoit pas pour briser tout-à-fait les chaînes qui la retenoient encore captive ; une seconde disgrâce acheva ce que la première n'avoit fait qu'ébaucher. Son mari, qui lui avoit obligation de sa délivrance et de son rétablissement, ne paya ce bienfait que d'ingratitude : comme il n'avoit point d'enfans, et qu'il désespéroit d'en avoir, il passa à de secondes noces, sans cependant dépouiller Minackchiamal, du titre et des prérogatives de première femme. Ce coup imprévu lui fut plus sensible que tous les autres : Dieu en même temps répandit dans son âme les plus vives lumières ; elle fut parfaitement convaincue de la vérité de notre religion, et prit enfin la résolution de l'embrasser.

Il ne restoit plus qu'un lien assez difficile à rompre ; l'office de poujari, ou de prêtresse de la reine

mère, étoit incompatible avec le titre de servante du Seigneur. Il y avoit du risque à déclarer qu'elle vouloit quitter cet emploi pour se faire chrétienne, car, quoique dans l'occasion, elle entretînt la reine de ce qu'elle avoit appris de notre religion, elle ne lui faisoit pas apercevoir quel étoit là-dessus son dessein. Le parti qu'elle prit, fut de représenter à cette princesse, que ses infirmités ne lui permettant plus d'avoir soin des idoles, ni de se rendre aux sacrifices, elle la prioit instamment de confier cet emploi à un autre. La reine écouta ses raisons, en lui ordonnant néanmoins de venir au palais, de deux jours en deux jours, comme à l'ordinaire: ainsi Minackchiamal continuoit d'être à la suite de la reine, mais elle ne participoit plus aux œuvres des païens, et n'avoit plus l'intendance des sacrifices.

Dès qu'elle se vit libre, son unique passion fut d'être admise au rang des fidèles. Je lui conférai le baptême avec le plus de solennité qu'il me fut possible, et elle le reçut avec les sentimens d'une sainte joie, qui sont au delà de toute expression.

La chose la plus singulière que je vis, pendant mon séjour à Cotate, fut l'aventure d'un fameux pénitent idolâtre qui couroit tout le pays depuis huit ou neuf mois. Cet homme étoit dans un état à donner de la compassion; il s'étoit fait mettre au cou une espèce de collier fort extraordinaire: c'étoit une plaque de fer, de trois pieds et demi en carré, épaisse à proportion, au milieu de laquelle il y avoit une ouverture assez large. Après y avoir passé

la tête, il avoit fait appliquer tout au tour de l'ouverture, une bande de fer qui venoit lui serrer le cou, et qui tenoit à la plaque avec de bons clous bien rivés, afin qu'il ne lui fût pas libre de se décharger, quand il voudroit, d'un fardeau si pesant et si incommode. Cette large plaque, ainsi enchassée au cou, l'empêchoit de pouvoir se coucher ou appuyer sa tête contre quoi que ce soit; ainsi, quand il vouloit prendre un peu de repos, il falloit dresser des supports pour soutenir ce vaste collier des deux côtés. Il s'étoit lui-même imposé cette pénitence, pour amasser, en se montrant par le pays, une somme d'argent qu'il destinoit à creuser un *tarpa culam*, c'est-à-dire, un étang revêtu de pierres, dans une plaine où il n'y a point d'eau, et où les voyageurs souffrent beaucoup de la soif; car c'est une dévotion de ce peuple, une manière d'honorer leurs dieux, et une œuvre des plus méritoires, de faire des réservoirs sur les grands chemins, d'entretenir des gens qui présentent de l'eau à boire aux passans, ou de bâtir de grandes salles où les étrangers puissent se retirer et se mettre à couvert pendant la nuit. Celui dont je parle, crut ne pouvoir attirer plus d'aumônes, qu'en paroissant dans l'état digne de pitié où je viens de vous le représenter. Il y avoit sept ou huit jours que je l'avois rencontré dans les rues de Cotatc, accablé sous le poids de son énorme collier, et recevant les aumônes que les Gentils lui faisoient assez libéralement. Je fus touché de lui voir une assez heureuse physionomie, et des manières de demander, plus

modestes et plus soumises que n'ont d'ordinaire les pénitens qui courent le pays. Dans ce moment, je me sentis inspiré de prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce malheureux, qui seroit capable de souffrir beaucoup pour son amour, s'il savoit l'obligation qu'ont tous les hommes, de n'aimer et de ne servir que lui seul. Je ne sais si Dieu eut égard à mes foibles prières ; mais, huit jours après, je fus fort surpris de voir, à la porte de notre église, le pénitent au collier, qui demandoit à parler au gourou, c'est-à-dire, au père. Je crus qu'il cherchoit quelque aumône, et je tâchai de lui faire entendre qu'il ne devoit rien espérer de nous, pour le sujet qui le faisoit quêter ; mais comme je parlois fort mal la langue malabare, je connus qu'il ne m'entendoit pas : on me fit comprendre qu'il cherchoit autre chose que de l'argent ; j'avertis le père Maynard de vouloir bien venir lui parler. Il y vint, et s'approchant du pénitent, il lui dit : *Que venez-vous chercher à l'église des chrétiens, où l'on honore le vrai Dieu, vous qui adorez des idoles, et qui êtes l'esclave des démons ?* Le pénitent répondit avec modestie : *Je viens m'informer de votre Dieu, et apprendre à le connoître, pour mettre en repos, s'il est possible, mon esprit, qui est depuis long-temps agité. N'est-ce pas ici*, ajouta-t-il, *le temple de l'Être souverain, créateur du ciel et de la terre, qui récompense ceux qui le servent, et qui punit éternellement ceux qui en adorent d'autres que lui. Je n'ai jusqu'ici adoré et servi mes dieux, que parce que je n'en ai point connu de plus grands*

qu'eux; mais si vous pouvez me faire voir que le vôtre est au-dessus de tous, je renonce à eux, et je les abandonne pour jamais.

Ces paroles nous touchèrent vivement. *Si vous voulez*, lui dîmes-nous, *connoître le souverain Seigneur, et apprendre de notre bouche, les perfections infinies qui le distinguent de vos prétendues divinités, il faut commencer par ôter de votre cou cet instrument de mortification recherchée, qui vous accable, et que vous ne portez que pour vous distinguer, et pour rendre honneur à l'ennemi de l'Être souverain, car, tandis que vous en demeurerez chargé, la divine parole n'entrera point dans votre cœur, ou bien vous ne la pourrez goûter.* J'avois quelque scrupule de l'obliger à quitter son habit de pénitent, avant que d'entrer un peu plus avant en matière, et de le disposer davantage à ce que l'on voudroit, et je craignois que cette épreuve ne le rebutât; mais il n'en parut pas le moins du monde ébranlé : *Je suis prêt*, nous dit-il, *à tout quitter, s'il le faut, pour connoître le souverain bien, mais je ne puis me débarrasser sans le secours d'un serrurier.* Le serrurier vint, et ce ne fut qu'avec bien du temps et une peine extrême, qu'il dériva les clous qui tenoient attaché le petit collier au grand; celui qui les avoit mis, ne prétendoit pas apparemment qu'on les en ôtât jamais. La plaque étoit si pesante que je ne la pouvois soulever de terre, qu'avec peine; nous la suspendîmes à la muraille, près de l'autel, comme une dépouille enlevée à l'enfer. Le père Maynard commença à lui expliquer les mystères de notre sainte religion, et moi

à

ipprendre les prières et le catéchisme, ne sa-
pas assez bien la langue pour l'entretenir.
piqu'il parût content de nos instructions, et
it charmé de tout ce que nous lui disions de
ideur de Dieu, et de son amour pour les hom-
nous lûmes, plus d'une fois, dans ses yeux,
ouloit quelques pensées chagrinantes au fond de
Ceux qui l'avoient connu dans la ville, avant
'adressât à nous, lui faisoient de sanglans re-
es, non pas précisément de ce qu'il changeoit
igion, mais de ce qu'il se faisoit disciple des
irs Pranguis, lui qui étoit d'une des meilleures
de tout le pays : c'étoit en effet cette idée du
inisme qui lui causoit toute sa peine. Dès que
le sûmes, nous prîmes la résolution de l'en-
dans le Maduré, se faire baptiser par quelqu'un
ix qui y vivent sous l'habit de Sanias. (1) Nous
mes donc que nous n'étions que les gou-
ou les docteurs des castes basses, qui sont sur
tes, et qu'il lui convenoit à lui, qui étoit
ie de qualité, de s'adresser aux docteurs des
castes, qui sont dans les terres, et de se met-
nombre de leurs disciples; qu'il trouveroit
e Maduré ces docteurs qui lui enseigneroient
du vrai Dieu; qu'il les allât trouver, et
ès avoir achevé de l'instruire, ils le met-
t au nombre des fidèles. Il eut beaucoup de
à se déterminer sur le parti que nous lui

C'est le nom qu'on donne aux religieux des Indes.

propositions; mais comme nous lui persuadâmes que c'étoit son avantage, il nous crut, et s'en alla trouver un de nos pères de la mission de Maduré, qui le baptisa, et le renvoya ensuite dans son pays, travailler à la conversion de ses parens, pour lesquels il nous parut avoir beaucoup de zèle et de tendresse.

Lettre du père de Bourzès, en 1715.

DANS la persécution de 1700, on enleva aux chrétiens leurs enfans de l'un et de l'autre sexe, pour les confiner dans le palais du prince de Maduré; on prenoit, de préférence, tous ceux qui étoient des castes supérieures: voici quelle étoit la vue du roi de Tanjaour. Il prenoit un plaisir extrême aux danses, et à tous les tours d'agilité et de souplesse du corps; c'est à ces sortes d'exercices qu'il destina ces jeunes enfans; on leur donna des maîtres de danse, et on leur fit apprendre la musique, les langues et la poésie, et à jouer des instrumens: ces exercices sont, dans les mœurs indiennes, tout-à-fait indignes d'un homme d'honneur. Le Seigneur, en haine duquel ce tendre troupeau étoit dans l'esclavage, veilla sur lui d'une façon bien remarquable. Le premier trait de la Providence, à leur égard, fut le choix qu'on fit de quelques veuves chrétiennes, qu'on enferma avec eux dans le palais, afin de les soigner et de leur tenir lieu de mères: elles s'appliquèrent d'abord à les instruire du motif de l'es-

clavage auquel on les condamnoit ; elles leur firent connoître les obligations de leur baptême, le bonheur qu'ils avoient d'être enfans de Dieu ; elles leur inspirèrent de l'horreur pour les idoles, et pour tout ce qui a rapport à leur culte.

A la réserve d'une seule fille qu'on mit dans le sérail, et qui fut donnée pour concubine à un seigneur du palais, les autres ne furent occupées qu'à la danse et à d'autres emplois indifférens : le prince n'ayant aucun penchant pour le sexe, ne songeoit pas à séduire ces jeunes captives, et, ce qui paroissoit incroyable, il avoit une attention extrême à les conserver dans l'innocence, et dans l'éloignement de tout désordre.

Comme l'instruction que ces enfans avoient reçue des veuves chrétiennes, dans leur enfance, n'étoit pas suffisante, Dieu suppléa à ce qui y manquoit, en permettant que quelques catéchistes trouvassent le moyen d'entrer dans le palais, sous prétexte d'y voir leurs enfans, et même d'y rester quelques jours pour les instruire secrétement. Ces jeunes esclaves ayant l'esprit déjà ouvert par les sciences du pays, qu'on leur avoit apprises avec beaucoup de soin, firent, en peu de temps, de grands progrès dans la science du salut : on leur envoya, dans la suite, peu à peu, des livres, des chapelets, des images, et ce qui étoit propre à entretenir leur piété. Quelques-uns d'eux, qui avoient plus d'esprit et de vertu que les autres, devinrent comme les chefs et les maîtres de cette chrétienté, qu'ils gouvernoient avec une prudence au-dessus de leur âge.

Le roi de Tanjaour n'épargnoit point la dépense en leur faveur, il leur faisoit fournir exactement tout ce qu'ils demandoient; mais s'ils gagnoient d'un côté, ils perdoient infiniment de l'autre : il leur falloit, chaque jour, danser et chanter en sa présence, et ces chansons étoient souvent ou contraires à la pudeur, ou remplies d'éloges des faux dieux ; ce qui s'accordoit mal avec la sainteté du christianisme. La Providence a eu encore soin de lever cet obstacle ; le roi mourut : son frère qui lui a succédé, n'a aucun goût pour les exercices où les Indiens font paroître la force et la souplesse du corps ; depuis qu'il est sur le trône, il n'a assisté qu'une seule fois à leurs exercices, encore fut-ce par hasard.

Ainsi rien n'empêche ces jeunes néophytes d'être de parfaits chrétiens; malheureusement la captivité qui les prive du secours des missionnaires, les prive en même temps de l'usage des Sacremens. A cela près, ils se comportent d'une manière très-édifiante ; ils ont chacun, dans leur appartement, qui est composé de trois petites chambres, un endroit où ils font régulièrement, matin et soir, leurs prières ; ils s'assemblent, les fêtes et les dimanches, pour réciter certaines prières qui sont en usage dans la mission ; ils suppléent, en quelque sorte, au saint sacrifice de la messe, quand ils ne peuvent pas l'entendre ; ils y ajoutent plusieurs autres prières, comme les litanies, le chapelet, etc., et font une lecture spirituelle, chantent des cantiques, célèbrent les grandes fêtes, même avec pompe, ornent l'autel

de fleurs ; et comme ils savent jouer des instrumens, ils entremêlent leurs prières de symphonies ; quelquefois, ils font des feux d'artifice en signe de réjouissance.

Il étoit bien difficile que les choses se passant avec cet éclat, au milieu du palais, le prince n'en fût averti ; les ennemis de la foi eurent soin de lui en porter des plaintes, et de mêler à leurs accusations beaucoup de calomnies. Le roi ordonna aux néophytes, de venir rendre compte de leur conduite : ils parlèrent si fort à propos, que le prince parut satisfait de leurs réponses ; et depuis ce temps-là on ne les a jamais inquiétés. Le plus grand obstacle à la foi chrétienne, c'est qu'elle est prêchée par des gens qu'on soupçonne d'être Pranguis : on entend maintenant, en France, cette dénomination, mais on ne concevra jamais bien l'idée de mépris et d'horreur que les Indiens y ont attachée. Ce qui rend odieuse la loi sainte, c'est qu'elle est regardée comme la loi des Européens, des Parias, des Paravas, des Mucuas, et d'autres castes qui passent pour voleurs et infâmes aux Indes ; c'est qu'elle défend de concourir à l'idolâtrie, de traîner les chars des idoles, et de prendre part aux fêtes des Gentils. A cela près, la religion, quand elle est bien exposée, attire l'admiration des Indiens : or, les chrétiens qui sont enfermés dans le palais, n'ont presque aucun de ces obstacles ; ils n'ont aucun commerce avec ceux qui sont d'une caste basse, ni avec les missionnaires, que leur couleur naturelle fait soupçonner d'être Pranguis : on ne les appelle point non plus aux corvées des

idoles, et ils n'ont point la peine de s'en défendre; cela fait qu'on les laisse en repos, sous les yeux mêmes du roi, tandis que hors de là, les autres chrétiens sont continuellement inquiétés.

Outre les enfans des chrétiens qui furent enfermés dans le palais, en haine du christianisme, quelques autres, quoique Gentils, y ont été mis pour punir leur pères des fautes qu'ils avoient commises, principalement dans les intendances et dans la levée des deniers publics : heureuse captivité ! qui a fait trouver à plusieurs de ces jeunes gens, la liberté des enfans de Dieu. Les filles infidèles qui ont épousé des chrétiens, ont embrassé la foi ; quelques hommes instruits par les chrétiens, et édifiés de leur conduite irréprochable, se sont convertis, ont été baptisés, ou sont catéchumènes : ainsi le nombre des chrétiens augmente de jour en jour, et l'on voit avec admiration, la bonne odeur de Jésus-Christ se répandre dans un palais, qui d'ailleurs est le séjour de tous les vices.

Cette chrétienté s'accroît encore par les fruits du mariage ; plusieurs ont déjà des enfans, à qui ils n'ont pas manqué de conférer le baptême ; le nombre de ces chrétiens captifs est, à ce qu'on m'a assuré, de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix : ce qu'on ne peut assez déplorer, c'est qu'ils soient privés de la participation des Sacremens. Quelques uns ont trouvé le moyen de sortir ; l'un d'eux en ayant obtenu la permission, ne retourna plus au palais ; il se retira dans la mission de Carnate, où il servit de catéchiste : il est mort, et est encore aujourd'hui,

fort regretté des missionnaires. Sa fuite a fait resserrer les autres, de crainte qu'ils ne suivissent son exemple : cependant, sous prétexte d'aller voir leurs parens, d'assister à quelque mariage, quelques-uns ont eu le bonheur d'aller à l'église, et d'y participer aux Sacremens. Les uns sont allés à Elacurrichi, où le père Machado les a confessés et communiés; d'autres sont venus me trouver à Eilour, et ils m'ont extrêmement édifié. L'un d'eux, qui est fils de mon catéchiste, est fort habile dans les langues du pays : outre le Tamul, qui est sa langue naturelle, il sait le Telongou, le Maraste, le Turc, et même le Samuseradam, qui est la langue savante.

Trois de ces jeunes femmes captives, dont l'une s'est convertie dans le palais, vinrent me trouver à mon église, et je fus charmé de leur piété. J'étois vivement touché quand je considérois que ces pauvres gens n'avoient perdu le rang d'honneur qu'ils auroient eu dans leur caste, et n'etoient prisonniers, que parce qu'ils étoient nés de parens chrétiens; et en même-temps, je remerciois le Seigneur, des moyens qu'il leur donne pour se sanctifier; j'espère que sa providence, qui a tant fait en leur faveur, achevera son ouvrage; ils ont déja fait quelques tentatives pour obtenir du moins un peu plus de liberté. Un jour que le roi sortoit, ils fendirent la foule des courtisans et des officiers, sans que personne osât les arrêter, car ils ont le privilége de ne pouvoir être châtiés que par l'ordre exprès du roi; et s'approchant du prince : « C'est à votre justice, » lui dirent-ils, que nous avons recours; on nous

» retient dans la plus étroite captivité; il ne nous
» est pas permis de sortir ni d'aller chercher les
» choses les plus nécessaires à la vie; on nous les
» vend le double de ce qu'elles coûtent au marché.
» Craint-on que nous ne prenions la fuite? hé, où
» pourrions-nous aller? de quoi sommes-nous ca-
» pables, et comment gagnerions-nous de quoi
» vivre? n'avons-nous pas nos familles dans le pa-
» lais, qui répondent de nous? nous vous regardons
» comme notre père, ordonnez qu'on nous traite
» comme vos enfans. » Le roi ne s'offensa pas de ce discours; il les écouta avec bonté, et promit d'examiner leur demande, et de leur faire rendre justice.

MŒURS DES NÉOPHYTES.

Lettre du père Bouchet.

Vous ne sauriez croire avec quelle foi, quelle piété, quelle ferveur les nouveaux fidèles remplissent les devoirs du christianisme. Dès que le missionnaire est arrivé dans une église, ils s'y rendent de fort loin pour participer aux saints mystères : après avoir voyagé tout le jour, sous un soleil brûlant, n'ayant pris le matin qu'un peu de riz froid, ils arrivent sur le soir, accablés de sueurs et de fatigues; ils boivent, pour tout soulagement, un peu d'eau, et passent la nuit, couchés sur la terre : ils

fondent en larmes, et sont inconsolables, en s'accusant des fautes les plus légeres.

Aux fêtes solennelles, les chrétiens les plus aisés mettent en commun quelque argent pour donner à manger à tous les autres, et par là ils entretiennent entre eux cet esprit d'union et de charité qui édifie les païens mêmes. C'est ordinairement à ces fêtes qu'on administre le saint baptême ; les catéchistes nous amenent, par troupes, ces pauvres idolâtres, qui n'ont pas plutôt connu le vrai Dieu qu'ils secouent avec joie le joug du démon qui les a tenus si longtemps captifs. J'admire quelquefois les miracles de la grâce dans certains vieillards qui, nonobstant les plus forts préjugés en faveur de leurs divinités, reçoivent le saint baptême, sans que la foi de nos mystères trouve dans leurs esprits la moindre résistance.

De cette foi humble et soumise, naît dans le cœur des néophytes une vive confiance en Dieu; ils regardent la mort comme la fin de leur exil et le commencement d'une vie bienheureuse; leur conformité à la volonté de Dieu est la même dans les maux et les afflictions auxquels ils sont exposés; ils se disent continuellement, les uns aux autres : Nous souffrons dans cette vie, mais ces souffrances passagéres nous procureront un bonheur éternel dans l'autre ; ils ont aussi cette maxime du saint homme Job, profondément gravée dans l'ame : Dieu nous l'avoit donné, Dieu nous l'a ôté ; son saint nom soit béni.

A quoi les Indiens sont le plus sensibles, c'est à la perte de leurs enfans ; ils les chérissent avec une

tendresse qui n'a point ailleurs d'exemple ; ils n'en ont jamais assez, et, s'il leur en meurt quelqu'un, ils sont inconsolables. Mais l'espérance qu'ont les chrétiens, de les voir dans le ciel, tempère leur douleur ; c'est ce que disoit, un jour, une bonne néophyte, qu'on consoloit de la perte qu'elle venoit de faire de son fils : « Que les idolâtres, disoit-elle, » pleurent leurs enfans, ils ont raison, ils ne peu- » vent les voir que malheureux dans l'autre monde ; » mais pour moi, j'espère voir le mien dans le sein » de la gloire, où il sera éternellement heureux. » Aurois-je raison de m'attrister de son bonheur ? ».

Il ne faut pas de grands raisonnemens pour inspirer l'amour de Dieu à nos néophytes ; quand on leur a fait une fois connoître les perfections de cet Être souverain, ils entrent comme naturellement dans deux sentimens : le premier, d'indignation contre eux-mêmes, d'avoir donné de l'encens au démon, ou à des hommes déifiés, que leurs vies rendent abominables ; et l'autre, d'amour envers un Dieu si parfait et si bienfaisant. J'ai vu un de ces nouveaux chrétiens, qui ne pouvant se consoler de ce qu'étant païen il avoit porté une idole infâme sur sa poitrine, prit en secret un rasoir, et se déchiqueta toute la peau de la poitrine, afin qu'il ne lui restât aucune partie de son corps qui eût touché l'idole. J'en ai vu plusieurs autres, que leur ferveur portoit à des excès qu'il me falloit modérer. « Hé quoi ! mon père, me répon- » doient-ils, un homme qui a adoré les idoles, peut- » il en trop faire pour réparer le malheur qu'il a eu, » d'aimer si tard un Dieu qui l'a tant aimé ? ». Ceux

qui sont nés de parens chrétiens, et qui ont été baptisés dès leur enfance, ont toujours présente à l'esprit la grâce singulière que Dieu leur a fait de les distinguer du commun de leurs concitoyens, en ne permettant pas qu'ils ayent été livrés aux folles superstitions du paganisme.

De là vient cette tendre piété avec laquelle ils célèbrent les mystères de la vie de Notre-Seigneur; ils sont surtout extrêmement attendris, quand ils entendent le récit de ses souffrances et de sa mort; l'église retentit alors de sanglots et de soupirs. Ils ne manquent pas, tous les soirs, après l'examen de conscience, de réciter une oraison affectueuse, qui comprend un abrégé de la passion; et ils ne la récitent guères sans répandre des larmes.

Quand l'amour de Dieu est véritablement dans un cœur, il produit nécessairement l'amour du prochain; aussi n'y a-t-il rien de comparable à l'union et à la charité qui règnent entre nos néophytes, nonobstant les usages du pays qui sont très-contraires à cette union, car chacun est obligé, sous des peines très-grièves, de suivre les loix particulières de sa caste; et une de ces loix est d'interdire à ceux qui sont d'une caste supérieure, toute communication avec ceux des castes inférieures. Cependant la religion a su réformer ces sortes de loix; les chrétiens y ont peu d'égard, ils se regardent tous comme enfans d'un même père, et destinés à posséder le même héritage, et, dans toutes les occasions, ils se donnent les marques du plus tendre attachement. Leur coutume est, quand ils se rencontrent, de se saluer les

uns les autres, en se disant ces paroles : *Louange soit à Dieu;* c'est la marque à laquelle ils se reconnoissent. Quand un chrétien fait quelque voyage, et qu'il passe dans une bourgade où il y a des fidèles, chacun d'eux se dispute le plaisir de le loger et de le régaler ; il peut entrer dans chaque maison comme dans la sienne propre. Un néophyte m'a raconté, qu'étant environ à quarante lieues de Trichirapali, il tomba malade dans un village où il ne connoissoit personne ; il sut qu'il y avoit une famille chrétienne, et lui fit savoir l'état où il étoit : aussitôt ces bons chrétiens vinrent le chercher, et le transportèrent dans leur maison ; ils le traitèrent avec des assiduités et des soins, qu'il n'auroit pas trouvés dans sa propre famille. Quand il fut guéri, ils lui donnèrent de quoi continuer son voyage, et ils l'accompagnèrent assez loin, hors de leur bourgade. J'ai vu de pauvres veuves, qui n'avoient de bien que ce qu'elles pouvoient gagner en filant, et qui, néanmoins, partageoient ce peu qu'elles avoient, avec les chrétiens qui se trouvoient dans l'indigence.

Leur charité est bien plus vive quand il s'agit de secourir leurs concitoyens dans leurs besoins spirituels ; ils ont un zèle admirable pour la conversion des idolâtres : rien ne les rebute, rien ne leur coûte. Dans le temps d'une disette générale, qui dura deux années entières, nos chrétiens alloient dans les chemins publics où ils trouvoient un grand nombre d'Indiens près d'expirer, faute de nourriture ; ils leur portoient du riz, et ils accompagnoient leurs aumônes de tant de témoignages de tendresse, qu'ils

en gagnèrent beaucoup à Jésus-Christ. Une veuve baptisa elle seule vingt-cinq adultes, et près de trois cents petits enfans.

C'est ce même zèle qui les porte à s'assister mutuellement dans leurs maladies, et à se disposer les uns les autres à une sainte mort : ils se font un plaisir d'enseigner le catéchisme et les prières, aux Gentils qui veulent embrasser la foi, et de procurer des aumônes aux chrétiens qui, étant éloignés de l'église, n'ont pas de quoi fournir aux frais du voyage. Si quelque néophyte qui n'ait pas de parens chrétiens, vient à mourir, ils prennent la place des parens, et assistent en grand nombre à ses funérailles. Enfin, l'amour que se portent nos néophytes, excite l'admiration même des Gentils, qui disent en parlant d'eux, ce que les idolâtres disoient des premiers fidèles : « Voyez comme ils s'entr'aiment les uns les » autres, ils ne font tous qu'un cœur et qu'une » ame ».

On ne peut pas avoir de véritable amour pour Jésus-Christ, qu'on n'en ait pour sa sainte mère; c'est pourquoi les missionnaires ont soin d'inspirer aux néophytes une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Cette dévotion est fortement établie dans ces contrées nouvellement chrétiennes; il n'y a point de néophyte qui ne se fasse une loi de réciter, tous les jours, le chapelet en son honneur. Quoique les chaleurs insupportables des Indes rendent le jeûne très-pénible, la plupart jeûnent les samedis, et la veille des fêtes, et alors ils ne mangent ni poisson, ni œufs, et ils se contentent de quelques herbes; leurs

voyages ne sont pas pour eux une raison de s'en dispenser. J'ai assisté à la mort, une femme âgée de quatre-vingt-dix ans, qui, depuis son baptême, qu'elle avoit reçu à l'âge de vingt ans, n'avoit jamais manqué de jeûner ces jours-là, nonobstant la fatigue des voyages ou d'autres occupations pénibles. Ces fêtes se célèbrent avec beaucoup de pompe, et il y a un grand concours de peuple, surtout à Aour, où l'église, qui est la plus belle de la mission, lui est dédiée : dans cette église est une lampe qui brûle, nuit et jour, en son honneur. Ces bons néophytes viennent des extrémités de la mission, pour prendre de l'huile de cette lampe, et ils l'appliquent sur leurs malades. Dieu a souvent récompensé leur foi par des guérisons miraculeuses, et par d'autres événemens qui ne pouvoient être que l'effet d'une protection singulière de la mère de Dieu.

Nos néophytes ont pareillement une dévotion tendre et affectueuse envers les Saints, dont ils implorent l'intercession dans leurs besoins. Ceux qu'ils invoquent le plus souvent, sont leur Ange gardien, leur patron, S. Joseph, S. Jean-Baptiste, S. Michel, protecteur de notre mission, S. Pierre et S. Paul, S. Thomas, l'apôtre de ces contrées-là, S. Ignace et S. François-Xavier. C'est surtout lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, qu'ils se recommandent particulièrement à leur Ange gardien. « Avant que » de me mettre en chemin, me disoit un fervent » néophyte, j'y mets mon Ange gardien, et je le » suis en esprit, comme le jeune Tobie suivoit l'Ange » Raphaël ». Il n'y a guères d'années que ces bons

chrétiens ne ressentent les effets d'une protection particulière des Saints auxquels ils sont le plus dévoués, surtout de S. François-Xavier qui, dans le ciel, n'a pas oublié les peuples qui ont été les premiers objets de son zèle. Je finirai cette lettre par deux traits singuliers de cette protection, qui me viennent maintenant à l'esprit.

On accusa un Parias chrétien, d'avoir tué une vache, et cela, disoit-on, à dessein d'insulter les Gentils, qui respectent ces sortes d'animaux ; son procès fut bientôt fait, et il fut condamné à mort. Les soldats l'attachèrent avec des cordes à un arbre, les mains liées derrière le dos : cependant l'exécution fut différée au lendemain, parce qu'il étoit fort tard. Les soldats passèrent la nuit auprès de leur prisonnier, et s'endormirent : ce bon néophyte passa ce temps-là en prière, et se souvenant que son patron, S. François-Xavier, avoit été guéri miraculeusement des plaies que lui avoient faites les cordes dont il s'étoit lié étroitement les jambes, et que ces cordes étoient tombées d'elles-mêmes, il invoqua l'apôtre des Indes, et il le pria de lui obtenir la même grâce. Sa prière fut exaucée ; les cordes se brisèrent avec un tel bruit, que les soldats se réveillèrent.

Le second trait n'est pas moins surprenant. Une femme idolâtre, du royaume de Tanjaour, s'étant convertie avec sa famille, eut une dévotion particulière à S. François-Xavier. Elle avoit un enfant qu'elle aimoit tendrement ; quand elle le fit baptiser, elle voulut qu'il portât le nom du saint apôtre, dans l'espérance qu'il lui conserveroit la vie, et le maintien-

droit dans l'innocence. Un an après son baptême, cet enfant, qui avoit environ dix ou douze ans, gardoit les moutons avec deux autres enfans de son âge; le tonnerre tomba sur eux, et les tua tous trois. On vint aussitôt en donner avis à leurs parens, et les mères désolées coururent chercher leurs enfans : il y en avoit deux qui étoient idolâtres, et qui ne voyant point de remède à leur malheur, firent enterrer les corps de leurs enfans. Celle dont je parle, qui étoit chrétienne, prit le corps de son petit Xavier qui étoit sans mouvement et sans vie, et elle le porta à l'église; là, s'adressant au saint apôtre : « Grand saint, » lui dit-elle, n'êtes-vous pas le protecteur de ma » famille? n'avois-je pas assuré cent fois mes parens » que je n'avois rien à craindre après avoir mis ma » confiance en vous? Cependant je n'ai plus de fils; » n'y aura-t-il donc point de différence entre ces » mères idolâtres, qui ne connoissent point le vrai » Dieu, et moi qui fais profession de le servir, et de » vous être particulièrement dévouée? Consolez une » mère accablée de douleur; vous avez ressuscité » tant de morts, ne pouvez-vous pas encore ressus- » citer mon fils? rendez-moi ce cher enfant que vous » m'avez donné ». Elle parloit encore, lorsque les femmes chrétiennes, qui étoient présentes, crurent voir quelque mouvement dans le corps de Xavier; un moment après, l'enfant ouvrit les yeux, et sa mère l'embrassant, le trouva plein de vie.

?ERVEUR DES NÉOPHYTES.

L y a, entre les chrétiens de diverses églises, louable émulation, à qui servira mieux Jésus-ist, et à qui fera plus d'honneur à la véritable gion, dans un pays où l'hérésie ne fait guères ns de mal que le paganisme et l'infidélité. Il faut rtant convenir que les Paravas, qui sont les chrés de la côte de la Pêcherie, que S. François-rier appeloit autrefois ses chers enfans, se disguent de tous les autres, par leur zèle et par leur chement à la religion catholique : ils ne savent que c'est que de la dissimuler ; ils en font une fession publique, soit qu'ils se trouvent parmi idolâtres, ou parmi les Hollandais, auxquels ils t presque tous soumis. Nous attribuons ceci, en tie, à leur naturel heureux, dont la grâce se sert ir les fixer dans le bien, et en partie, à la protion particulière du grand apôtre des Indes, S. nçois-Xavier, qui fit long-temps de ce pays-ci sa sion favorite.

Jne des choses qui contribue le plus à rendre la étienté de la côte de la Pêcherie si distinguée re toutes les autres, c'est le soin qu'on prend nseigner, de très-bonne heure, la doctrine chréme aux plus petits enfans. Cette sainte coutume st conservée inviolablement en ce pays-là, depuis temps de S. François-Xavier : il étoit persuadé

que la foi ne pouvoit manquer de jeter de profondes racines dans le cœur des habitans, si dès la première enfance on les instruisoit bien des mystères et des préceptes de notre religion. La suite a fait voir qu'il ne se trompoit pas, car nulle part ailleurs, dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de Dieu, ni plus d'attachement au christianisme que chez les Paravas. Depuis qu'un enfant commence, pour ainsi dire, à bégayer, jusqu'à ce qu'il se marie, il est obligé de se rendre tous les jours à l'église; les filles, le matin au soleil levé; les garçons, le soir au soleil couché. Ils récitent d'abord tous ensemble, les prières ordinaires du matin et du soir; après quoi, se partageant entre deux chœurs, et demeurant tous assis à terre, deux des plus habiles de chaque chœur se lèvent au milieu de l'église, et, par forme de demandes et de réponses, répètent toute la doctrine chrétienne. Après cette première répétition, ils interrogent ceux des deux chœurs qui les ont écoutés, et ceux-ci répondent à la demande qu'on leur fait. Cette exposition de la doctrine chrétienne, comprend non-seulement l'explication des préceptes de la religion, mais encore la manière de se confesser et de communier, avec des méthodes pour bien faire toutes les autres actions. On se remet ensuite à genoux, pour faire un acte de contrition, et après avoir récité le *Salve Regina*, et la prière à l'Ange gardien, demandé la bénédiction de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, on se retire. Cette pratique s'observe, non-seulement dans les lieux où les pères font leur

demeure, mais encore dans toutes les autres bourgades, où les chefs, comme les vicaires de chaque église, assemblent les enfans, et leur font faire assidument tout ce que je viens de marquer.

Les sujets de nos méditations sont à la portée de nos Indiens, et ils les écoutent avec toute l'attention et toutes les marques d'un cœur attendri.

Au lever de l'aurore, vers le soir, et à cinq différentes heures du jour, nous faisions des espèces de stations, où nous chantions, à genoux, sur des airs lugubres, les tourmens particuliers que le Sauveur a soufferts à chacune de ces heures. A la fin de chaque station, nous avions soin de prier pour les différentes nécessités de la mission; surtout nous recommandions à Dieu les églises de Coraly et de Couttour, désolées dans un temps si saint; et je ne doute point que les vœux ardens de tant de néophytes, n'ayent beaucoup contribué à faire cesser la persécution. Il y en avoit qui affligeoient leur corps par toute sorte d'austérités: les ceintures de fer, les disciplines, et les autres instrumens propres à macérer la chair, ne sont point inconnus à ces nouveaux fidèles. Quoique les souverains pontifes les dispensent de beaucoup de jeûnes, à cause des ardeurs du climat et de la légéreté de leurs alimens, on en voit pourtant qui passent tout le temps du Carême, en ne mangeant, qu'une fois le jour, du riz et des herbes mal assaisonnées: j'en sais qui, durant la semaine sainte, demeuroient jusqu'à deux jours entiers sans prendre de nourriture. J'ai soin

de leur défendre une abstinence si rigoureuse, parce qu'elle les fait tomber dans des défaillances dont ils ont bien de la peine à se remettre; mais je ne suis pas toujours le maître de modérer leur ferveur.

Ceux qui sont à leur aise font l'aumône, chaque jour du Carême, à un certain nombre de pauvres; les uns à cinq, en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur; les autres à trente-trois, en l'honneur des années qu'a duré la vie mortelle de Jésus-Christ; d'autres à quarante, en mémoire des quarante jours qu'il passa dans le désert: ces aumônes consistent en riz et en herbes cuites, dont ils remplissent de grands bassins, et qu'ils distribuent eux-mêmes avec beaucoup de piété.

Les premiers exercices du matin étant finis, le le père ou le catéchiste préparent en public, à la confession, ceux qui veulent se confesser: pendant que le père entend les confessions, le catéchiste dispose les catéchumènes au baptême. Avant la messe, on prépare à la communion ceux qui sont jugés dignes d'en approcher; de sorte que, jamais les fidèles ne se confessent ni ne communient, qu'on ne les instruise de nouveau, comme s'ils ne l'avoient point encore été. Le reste du jour, depuis la messe jusqu'au soir, les missionnaires font le catéchisme, ou apprennent les prières aux catéchumènes. Au coucher du soleil, on vient à la prière du soir, qui n'est pas moins longue que celle du matin; on y fait l'examen de conscience; on y récite, chaque jour, à deux chœurs, la troisième partie du Rosaire,

ajoutant à la fin de chaque dizaine, une prière particulière en l'honneur d'un des mystères de la très-sainte Vierge. On finit par le *Salve Regina* qui, chaque jour, est suivi d'une exhortation ou d'une instruction que le père fait sur quelqu'un des devoirs de la vie chrétienne ; ou, si le père est absent, le catéchiste lit un chapitre de quelqu'un des livres que les missionnaires ont composés.

L'exercice des dimanches est à peu près semblable, excepté que le peuple étant plus nombreux, on multiplie plusieurs fois les mêmes exercices : ce n'est que vers midi qu'on dit la messe, à cause des confessions. Le prêtre montant à l'autel, on lit une courte méthode pour assister avec fruit au saint sacrifice : ensuite on chante des cantiques, au son des instrumens, jusqu'au temps de la communion, qu'on récite tout haut les actes que doivent faire ceux qui reçoivent Jésus-Christ. Pendant l'action de grâces du célébrant, on répète encore tout haut, les principales prières du chrétien, et l'abrégé de la doctrine du salut. Le père monte en chaire ; elle est placée ordinairement à la porte de l'église, afin qu'on l'entende et dedans et dehors : ainsi il est toujours deux ou trois heures après-midi avant qu'on se retire.

Après un travail aussi pénible, et dans un climat brûlant, un repas de riz et d'herbes cuites à l'eau, sans pain, sans vin, sans chair, sans poisson, n'est guères capable de soutenir ni de fortifier un homme qui, outre ce que je viens d'expliquer, a souvent confessé près de la moitié de la nuit ; mais Dieu y

supplée par sa bonté, et nous donne les forces dont nous avons besoin.

Je ne dois pas omettre qu'une des occupations presque journalières des missionnaires, leur impose le devoir de réconcilier les ennemis, d'accorder les différends, de répondre à des doutes de conscience, de visiter les malades, d'examiner les empêchemens des mariages, et d'en relever quand on le peut : ce dernier point nous embarrasse souvent, à cause d'une infinité de coutumes de ce pays, auxquelles il faut avoir de grands égards. Au milieu de tant d'occupations, viennent encore les confessions, dont le nombre nous accable : à peine pouvons-nous trouver un moment libre pour la récitation de notre office; il faut dérober au sommeil le temps nécessaire pour prier Dieu.

C'est surtout, lorsque nous célébrons nos fêtes solennelles, que la piété de ces fervens néophytes éclate davantage : quelque éloignés qu'ils soient de l'église où se trouve le missionnaire, ils abandonnent la garde de leurs maisons à leurs voisins, et se mettent en chemin, avec leur famille, pour s'y rendre au temps marqué. Ils ne se retirent jamais qu'ils ne soient au bout des petites provisions qu'ils ont apportées, et il y en a qui demeurent huit jours entiers, et quelquefois davantage : les pauvres trouvent alors, dans la libéralité des riches, une ressource à leurs besoins; et il y a des endroits où l'on fournit à manger à tous ceux qui en demandent.

La nuit du samedi au dimanche de la résurrection de Notre-Seigneur, je fis préparer un petit char de

triomphe, que nous ornâmes de pièces de soie, de fleurs et de fruits; on y plaça l'image du Sauveur ressuscité, et le char fut conduit en triomphe, par trois fois, autour de l'église, au son de plusieurs instrumens. Les illuminations, les fusées volantes, les lances à feu, les girandoles, et divers autres feux d'artifices où les Indiens excellent, rendoient la fête magnifique : ce spectacle ne cessoit que pour laisser entendre des vers qui étoient chantés ou déclamés par les chrétiens, en l'honneur de JÉSUS triomphant de la mort et des enfers.

La cour qui règne autour de l'église, pouvoit à peine contenir la multitude, non-seulement des chrétiens, mais encore des Gentils qui y étoient accourus en foule; on les voyoit, à la faveur des illuminations, montés sur les branches des arbres dont la cour est environnée; c'étoit comme autant de Zachées que la curiosité élevoit au-dessus de la foule, pour voir en figure, celui que cet heureux publicain mérita de recevoir en personne, dans sa maison. Le seigneur de la peuplade, avec toute sa famille, et le reste des Gentils qui assistèrent à la procession, se prosternèrent par trois fois, devant l'image de JÉSUS ressuscité, et l'adorèrent d'une manière qui les confondoit heureusement avec les chrétiens les plus fervens.

La chrétienté de Pondichéry augmente tous les jours, par les prosélytes qu'y attire le père Artaud, l'apôtre des Parias : le bien qu'il fait auprès de ces derniers, que les autres Indiens regardent comme la lie du peuple, est immense; il n'est point de semaine qu'il n'en gagne à Jésus-Christ, au moins sept

à huit, souvent un plus grand nombre. On voit ces pauvres gens, se rendre régulièrement dans une cour de l'église, le matin à six heures, et l'après-midi à une heure, pour apprendre leur catéchisme et leurs prières ; rien n'égale la patience de ces catéchumènes : assis par terre, les jambes en croix, comme nos tailleurs, vous les voyez occupés, douze heures par jour, à répéter ou à écouter, avec la plus grande attention, les instructions de leur maître. Ce qu'on fait dans une cour de l'église pour les Parias, se fait aussi dans une autre, pour les Choutres ou nobles du pays.

Les chrétiens sont répandus dans tous les royaumes de l'Inde méridionale, et il n'y en a pas un qui ne soit instruit de la manière dont on doit conférer le saint baptême : on leur en fait répéter la formule, trois fois chaque jour, dans les églises où résident les missionnaires, ainsi que dans les autres églises dont le missionnaire est absent, et où un catéchiste a soin d'assembler les néophytes.

Les femmes chrétiennes surtout, ont plus d'occasions de leur procurer ce bonheur ; comme il n'y a qu'elles à qui il soit permis d'entrer dans la chambre des femmes nouvellement accouchées, il n'y a qu'elles aussi qui puissent baptiser les enfans qui meurent peu après leur naissance. Je connois une bonne chrétienne, qui se distingue dans ces fonctions de zèle : elle s'est rendue habile dans la connoissance des remèdes qui sont propres aux enfans malades ; sa réputation est si bien établie, qu'on lui porte presque tous ceux de la ville de Trichirapali.

On voit, tous les matins, une cinquantaine de nourrices, et quelquefois davantage, qui l'attendent avec leurs petits enfans, dans la cour de sa maison : elle ne manque pas de baptiser ceux qu'elle prévoit devoir bientôt mourir; et la connoissance qu'elle a du pouls, et des symptômes d'une mort prochaine, est si sûre, que de près de dix mille enfans qu'elle a baptisés, il n'y en a que deux qui ayent échappés à la mort.

VERTUS DES NÉOPHYTES.

*Lettre du père Tremblay, missionnaire dans le royaume de Carnate, à M. ***.*

Quelle consolation ne donne pas à un ouvrier évangélique, la ferveur des nouveaux chrétiens, et la joie de voir, dans cette région infidèle, le vrai Dieu adoré, Jésus-Christ reconnu pour le Sauveur de toutes les nations, et la foi triomphante de l'idolâtrie ! Oui, les chrétiens de l'Inde adorent notre Dieu en esprit et en vérité; leur culte est pur et sans mélange; leur aversion pour les idoles va jusqu'au scrupule; souvent ils refusent de regarder les faux dieux, de passer devant leurs temples, et de rien toucher qui appartienne aux cérémonies des Gentils. La faim, la soif, les persécutions, la privation des biens et les plus sanglans outrages, ne peuvent les ébranler; pour symbole de leur foi, ils portent or-

dinairement la croix gravée sur leur front ; et l'unique nom qu'ils donnent aux idoles, est celui de démon.

En cela, les soldats chrétiens sont surtout admirables ; jamais ils ne paroissent devant le prince qu'avec quelque marque de christianisme. Un jour, quatre cents de ces braves étant assemblés à la porte du palais, le roi leur dit en colère : *Pourquoi méprisez-vous mes divinités, et leur donnez-vous les noms les plus odieux ? Seigneur*, repartit un des capitaines, *depuis que nous sommes chrétiens, nous ignorons le déguisement, et c'est la vérité que nous avons le bonheur de connoître, qui nous fait tenir ce langage*. Le prince, en souriant, répondit : *Je vous ai toujours regardés comme de fidèles sujets, mais je vous défends d'aprocher désormais de mes temples ; par vos prières vous pourriez bien faire mourir mes dieux. Mes dieux morts, ce seroit alors pour moi une nécessité, ou d'adorer le Dieu des chrétiens, ou de ne plus rien adorer*. Depuis ce temps, les soldats chrétiens, quand on célèbre au palais une fête d'idoles, sortent de son enceinte, et vont se promener dans la campagne. Ce prince étoit autrefois le plus grand ennemi du christianisme ; il a paru dans la suite, avoir des sentimens plus humains ; pendant plusieurs années, je n'ai reçu de lui que des marques de bonté : souvent, en me faisant saluer, il s'est recommandé à mes prières.

Il faut avouer que les chrétiens de l'Inde ont à soutenir de plus fréquentes et de plus rudes épreuves, que ceux des autres régions du monde ; je n'ai vu

jusqu'ici parmi eux, qu'une continuité de misères et d'afflictions. En 1737, le défaut de pluie empêcha la culture du riz, nourriture ordinaire des Indiens, et causa une famine générale qui dura plus de deux ans : il est impossible de détailler les maux dont j'ai été témoin ; il suffit de dire que j'ai vu renouveler ce que les histoires sacrées rapportent des siéges de Samarie et de Jérusalem.

Au commencement de la disette, les princes, les seigneurs et les ministres ayant fait enlever le riz qui étoit en réserve dans les villes et les bourgades, le peuple se trouva réduit à la dernière extrémité ; les marchands mirent leurs grains à un si haut prix, que personne, excepté les riches, n'y pouvoit atteindre, et la mesure de riz ou de millet, qui est à peine suffisante pour la nourriture d'un jour, se vendit un fanon d'or, c'est-à-dire, dix-huit sols de notre monnoie ; on se trouva donc dans la situation la plus désespérante. Toutes les campagnes desséchées n'offroient que des sables brûlans ; la terre sans herbe, les étangs sans eau, bientôt les bestiaux périrent : si l'on creusoit des puits pour se désaltérer, et pour cultiver quelques champs de riz, l'eau salée de ces puits faisoit mourir plus de monde, que le riz qu'elle produisoit n'en pouvoit conserver. Les infortunés Indiens, se voyant sans ressource, abandonnèrent les peuplades ; ils parcouroient les forêts et les montagnes, se nourrissant de quelques mauvaises racines, de feuilles d'arbre et d'insectes, nourriture qui ne servoit qu'à hâter leur mort. Les Gentils et les chrétiens souffroient également ; mais

quelle différence entre les uns et les autres ! les Gentils souffroient en furieux et en désespérés, se précipitant quelquefois du haut des rochers dans le fond des puits, au milieu des bûchers : les chrétiens souffroient en saints, ils baisoient la main du Seigneur qui ne les frappoit que parce qu'il les aimoit ; ils se soumettoient à ses ordres, et espéroient tout de sa bonté.

Pendant les premiers mois de cette horrible famine, les chrétiens ayant encore quelque nourriture, se rendirent de toute part à l'église, et j'en réconciliai quatre mille cinq cents; mais bientôt ils ne purent plus venir, et je commençai à parcourir les bourgades pour administrer les Sacremens, et donner aux membres souffrans de Jésus-Christ les autres secours spirituels.

Je ne puis, monsieur, me rappeler qu'avec douleur, l'affreux état où furent alors réduits mes néophytes; j'en ai vu mourir en se confessant, en assistant à la messe, d'autres en portant quelques grains de riz à la bouche. J'ai vu des mères mortes, ayant encore dans les bras leurs enfans vivans. Je n'entendois sortir de la bouche d'une foule de moribonds, que les noms sacrés de Jésus et de Marie. Dans les campagnes, dans les bois, le long des chemins, dans les rues, on ne rencontroit que les plus tristes objets ; je reconnoissois les chrétiens, à la croix imprimée sur leur front, et à leurs chapelets. Dès qu'ils m'apercevoient, ils ranimoient toute leur piété et tout ce qui leur restoit de force, et munis des Sacremens, ils mouroient avec joie. Il

auroit fallu me multiplier, pour ainsi dire, et pouvoir être en mille endroits à la fois; dans un seul jour, je visitai onze villages, et trois jours après, j'appris que hommes, femmes, enfans, tout y étoit mort.

TABLEAU DES PERSÉCUTIONS.

Lettre du R. P. Lainez, en 1693, sur le martyre du père Jean de Brito.

Ce ne sont point vos larmes, mes révérends pères, que je sollicite sur la perte que la mission de Maduré vient de faire du père de Brito, mais vos cantiques d'actions de grâces pour les précieux avantages que cette église naissante doit retirer de la mort mémorable d'un illustre confesseur de Jésus-Christ, qui a couronné ses travaux infatigables par la gloire du martyre.

Quel bonheur pour nous, si nous étions destinés à une mort aussi glorieuse! Efforçons-nous de nous en rendre dignes, en travaillant avec courage au salut de ces fidèles rachetés par le sang du Sauveur. Regardons le martyre de notre saint compagnon, comme une vive exhortation que Dieu nous a faite, de nous préparer à recevoir la même grâce.

Dans l'espace de quinze mois qu'il a demeuré dans le Maravas, depuis son retour d'Europe jusqu'à sa mort, il a eu la consolation de baptiser huit mille catéchumènes, et de convertir un des principaux

seigneurs du pays ; c'est le prince Teriadeven, à qui appartient de droit, la principauté de Maravas, mais dont les ancêtres ont été dépouillés par la famille de Ranganadadeven, qui y règne à présent. Comme la naissance et le mérite de Teriadeven le font considérer, et aimer de tous ceux de sa nation, sa conversion fit beaucoup de bruit, et fut l'occasion de la mort du père de Brito. Ce prince étoit attaqué d'une maladie que les médecins du pays jugeoient mortelle; réduit à la dernière extrémité, sans espérance de recevoir aucun soulagement de ses faux dieux, il résolut d'employer le secours du Dieu des chrétiens : à ce dessein, il fit plusieurs fois prier le père de le venir voir, ou du moins de lui envoyer un catéchiste pour lui enseigner la doctrine de l'Évangile, en la vertu duquel il avoit, disoit-il, placé toute sa confiance. Le père ne différa pas à lui accorder ce qu'il demandoit; un catéchiste alla trouver le malade, récita sur lui le saint Évangile, et au même instant, le malade se trouva parfaitement guéri.

Un miracle si frappant augmenta le désir que Teriadeven avoit depuis long-tems de voir le prédicateur d'une loi si sainte et si merveilleuse; il eut bientôt cette satisfaction. Le père de Brito ne doutant plus de la sincérité des intentions de ce prince, contre lequel il avoit été en garde jusqu'alors, se transporta dans les terres de son gouvernement.

Teriadeven avoit cinq femmes et un grand nombre de concubines. Après avoir instruit le prince des dogmes principaux du christianisme, le père de

Brito fut obligé de traiter ce point essentiel, auquel il falloit renoncer pour être admis à la grâce du baptême. *Cet obstacle sera bientôt levé*, dit-il au père, *et vous aurez sujet d'être content de moi.* Au même instant, il retourne à son palais, appelle toutes ses femmes, et après leur avoir parlé de la guérison miraculeuse qu'il avoit reçue du vrai Dieu, par la vertu du saint Évangile, il leur déclara qu'étant résolu d'employer le reste de sa vie au service d'un si puissant et d'un si bon maître, il ne reconnoîtroit plus qu'une seule femme pour sa légitime épouse. Il ajouta, pour consoler celles auxquelles il renonçoit, qu'il auroit soin d'elles, et qu'il les considéreroit toujours comme ses propres sœurs.

Un discours si peu attendu, jeta ces femmes dans une terrible consternation : la plus jeune n'épargna d'abord ni prières, ni larmes pour gagner le prince, et pour lui faire changer de résolution ; mais voyant que ses efforts étoient inutiles, elle ne garda plus de mesure, et résolut de venger sur le père de Brito, et sur les chrétiens, l'injustice qu'elle se persuada qu'on lui faisoit : elle étoit nièce de Ranganadadeven, prince souverain de Maravas ; elle va le trouver, pleure, gémit, représente le triste état où elle étoit réduite, et implore l'autorité et la justice de son oncle. Teriadeven, lui dit-elle, s'est abandonné à la conduite du plus détestable magicien qui soit dans l'Orient ; cet homme l'ayant ensorcelé, lui a persuadé de répudier honteusement toutes ses femmes, à la réserve d'une seule :

elle parla d'une manière encore plus pressante aux prêtres des idoles, qui cherchoient depuis long-temps une occasion favorable pour éclater contre les ministres de l'Évangile.

Il y avoit parmi eux un brame nommé *Pompavanan*, fameux par ses impostures, et par la haine irréconciliable qu'il portoit aux missionnaires, et surtout au père de Brito. Ce méchant homme, ravi de trouver une si belle occasion de se venger de celui qui, en lui enlevant ses disciples, le réduisoit avec toute sa famille à une extrême pauvreté, assemble les autres brames, et délibère avec eux sur les moyens de perdre le saint missionnaire; ils furent tous d'avis de s'adresser au prince. Le brame Pompavanan se mit à leur tête, et porta la parole: « Prince, lui dit le brame, nous sommes menacés » des plus grands malheurs; le manque de respect » pour les dieux reste impuni; plusieurs idoles sont » renversées, la plupart des temples abandonnés; » plus de sacrifices ni de fêtes; le peuple suit l'infâme » secte des Européens: nous ne pouvons souffrir plus » long-temps les outrages qu'on fait à nos dieux; » bientôt nous serons tous forcés de nous retirer » dans les royaumes voisins, pour n'être point specta- » teurs de la vengeance que ces dieux irrités sont » prêts à exercer contre les déserteurs de leur culte, » et contre ceux qui devant punir ces crimes énor- » mes, les tolèrent avec tant de scandale ».

Il n'en falloit pas tant pour animer Ranganadadeven, déjà prévenu contre le père de Brito; il ordonna sur le champ, qu'on allât piller toutes les mai-

sons

sons des chrétiens, qui se trouvoient sur ses terres; qu'on fît payer une grosse amende à ceux qui demeureroient fermes dans leur croyance; et surtout qu'on brulât toutes les églises : cet ordre s'exécuta avec la plus grande rigueur. Ranganadadeven, qui regardoit le père de Brito comme l'auteur de tout le mal, commanda expressément qu'on s'en saisît, et qu'on le lui amenât.

Les satellites de ce prince, ayant découvert la retraite du missionnaire, se saisirent de lui; ils s'emparèrent en même temps, d'un brame chrétien nommé Jean, qui l'accompagnoit; ils lièrent étroitement ces deux confesseurs de Jésus-Christ, qui étoient bien plus touchés des blasphèmes qu'ils entendoient prononcer contre Dieu, que des mauvais traitemens qu'on leur faisoit souffrir. Deux jeunes enfans chrétiens, dont le plus âgé n'avoit pas encore quatorze ans, bien loin d'être ébranlés par les cruautés qu'on exerçoit sur le père de Brito, et par les opprobres dont on le chargeoit, en furent si affermis dans leur foi, qu'ils coururent avec une ferveur incroyable, embrasser le saint homme alors chargé de chaînes, et qu'ils ne voulurent plus le quitter. Les soldats voyant que les menaces et les coups ne servoient de rien pour les éloigner, garrottèrent aussi ces deux innocentes victimes, et les joignirent à leur père et à leur pasteur.

On les fit marcher tous quatre en cet état; le père de Brito, qui étoit d'une complexion délicate, et dont les forces étoient épuisées, tant par de longs et pénibles travaux, que par la vie

pénitente qu'il avoit menée dans le Maduré, depuis plus de vingt ans, se sentit alors extrêmement affoibli. Les gardes le pressoient, et à force de coups, le faisoient marcher, quoiqu'ils vissent ses pieds tout sanglans et horriblement enflés.

En cet état qui lui rapeloit celui où se trouva son divin maître allant au Calvaire, on arriva à un gros village nommé *Anoumandancouri*, où les confesseurs de Jésus-Christ reçurent de nouveaux outrages. Pour plaire au peuple accouru en foule, de toutes parts, à ce nouveau spectacle, on les plaça dans un char élevé, sur lequel les brames ont coutume de porter par les rues, leurs idoles en triomphe, et on les y laissa un jour et demi, exposés à la risée du public : ils eurent là beaucoup à souffrir, soit de la faim et de la soif, soit de la pesanteur des grosses chaînes de fer, dont on les avoit garrottés.

Cependant les prêtres des idoles firent de nouveaux efforts pour obliger le prince de Maravas à faire mourir les confesseurs de Jésus-Christ ; ils se présentèrent en foule au palais, vomissant des blasphèmes exécrables contre la religion chrétienne, et chargeant le père de plusieurs crimes énormes ; ils demandèrent au prince, avec de grands empressemens, de le faire pendre sur la place publique, afin que personne n'eût la hardiesse de suivre la loi qu'il enseignoit. Le généreux Teriadeven, qui s'étoit rendu auprès du prince de Maravas, lorsqu'on lui présenta cette injuste requête, en fut outré, et s'emporta vivement contre les prêtres des idoles, qui en sollicitoient l'exécution ; il s'adressa ensuite à Ran-

ganadadeven, et le pria de faire venir, en sa présence, les brames les plus habiles, pour les faire disputer avec le nouveau docteur de la loi du vrai Dieu, ajoutant que ce seroit un moyen sûr et facile de découvrir la vérité.

Le prince se choqua de la liberté de Teriadeven; il lui reprocha en colère, qu'il soutenoit le parti infâme des docteurs d'une loi étrangère, et lui commanda d'adorer, sur le champ, quelques idoles qui étoient dans la salle. *A Dieu ne plaise*, répliqua le généreux catéchumène, *que je commette une telle impiété; il n'y a pas long-temps que j'ai été miraculeusement guéri d'une maladie mortelle, par la vertu du saint Évangile : comment, après cela, oserois-je y renoncer, pour adorer les idoles, et perdre en même temps, la vie de l'ame et celle du corps?*

Ces paroles irritèrent la fureur du prince; mais par des raisons d'État, il ne jugea pas à propos de la faire éclater; il s'adressa à un jeune seigneur qu'il aimoit, nommé *Pouvaroudeven*, et lui fit le même commandement. Celui-ci, qui avoit aussi été guéri par le baptême, quelque temps auparavant, d'une três-fâcheuse incommodité, dont il avoit été affligé durant neuf ans, balança d'abord; mais la crainte de déplaire au roi, qu'il voyoit furieusement irrité, le porta à lui obéir aveuglément. Il n'eut pas plutôt offert son sacrifice, qu'il se sentit attaqué de son premier mal, mais avec tant de violence, qu'il se vit en peu de temps réduit à la dernière extrémité. Un châtiment si prompt et si terrible le fit rentrer en lui-même; il eut recours à Dieu qu'il ve-

noit d'abandonner avec tant de lâcheté; il pria qu'on lui apportât un crucifix; il se jeta à ses pieds, demanda très-humblement pardon du crime qu'il venoit de commettre, et conjura le Seigneur d'avoir pitié de son ame, et de lui pardonner sa honteuse apostasie. A peine eût-il achevé sa prière qu'il se sentit exaucé; son mal cessa tout de nouveau, et il ne douta point que celui qui lui accordoit, avec tant de bonté, la santé du corps, ne lui fît aussi miséricorde, et ne lui pardonnât sa chûte.

Tandis que Pouvaroudeven sacrifioit aux idoles, le prince de Maravas s'adressa une seconde fois à Teriadeven, et lui ordonna, avec menaces, de suivre l'exemple de ce seigneur. Teriadeven lui repartit généreusement, qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre une si lâche impiété.

A peine eût-il dit ces paroles, que le prince commanda que l'on fît le sacrifice qu'ils appellent *Patiragalipouci ;* c'est une espèce de sortilége : les infidèles assurent qu'on n'y peut résister, et qu'il faut absolument que celui contre qui on le fait, périsse : de là vient qu'ils le nomment aussi, quelquefois, *Santourovesaugaram*, c'est-à-dire, destruction totale de l'ennemi : ce prince idolâtre employa trois jours entiers dans ces exercices diaboliques, faisant plusieurs sortes de sacrifices , pour ne pas manquer son coup. Quelques Gentils qui étoient présens, et qui avoient quelquefois entendu les exhortations du confesseur de Jésus-Christ, avoient beau lui représenter que toutes ses peines seroient inutiles, que tous les maléfices n'auroient aucune vertu contre un

homme qui se moquoit de leurs dieux, ces discours ne firent qu'irriter ce prince; et comme le premier sortilége n'avoit eu aucun effet, il crut avoir manqué à quelque circonstance, ainsi il recommença, par trois fois, le même sacrifice, sans pouvoir réussir.

Quelques-uns des principaux ministres des faux dieux, voulant le tirer de l'embarras et de l'extrême confusion où il étoit, lui demandèrent permission de faire une autre sorte de sacrifice, contre lequel, selon eux, il n'y avoit point de ressource. Ce sortilége est le Salpechiam, qui a, disent-ils, une vertu si infaillible, qu'il n'y a nulle puissance, soit divine, soit humaine, qui en puisse éluder la force; ils assuroient que le prédicateur mourroit immanquablement le cinquième jour.

Mais ce fut pour le prince et pour les prêtres des idoles, une nouvelle confusion; les cinq jours du Salpechiam étant expirés, le saint homme qui devoit périr, n'avoit pas perdu un seul de ses cheveux.

Les brames dirent au tyran, que ce docteur de la nouvelle loi étoit un des plus grands magiciens qui fût au monde, et qu'il n'avoit résisté à la vertu de tous leurs sacrifices, que par la force de ses enchantemens. Ranganadadeven prit aisément ces impressions; il fit venir devant lui le père de Brito, et lui demanda, en lui montrant son bréviaire qu'on lui avoit ôté lorsqu'on le fit prisonnier, si ce n'étoit point de ce livre qu'il tiroit cette vertu, qui avoit rendu, jusqu'alors, tous leurs enchantemens inutiles? Comme le saint homme lui eût répondu qu'il n'en falloit pas douter: *Hé bien*, dit le tyran, *je*

se firent apporter une grosse hache dont on se servoit dans leurs temples, pour égorger les victimes qu'on immoloit aux idoles; après quoi ils lui attachèrent une corde à la barbe, et la lui passèrent autour du corps pour tenir la tête panchée sur l'estomac, pendant qu'on lui déchargeroit le coup.

L'homme de Dieu se mit aussitôt à genoux devant les bourreaux, et levant les yeux et les mains au ciel, il attendoit, en cette posture, la couronne du martyre, lorsque deux chrétiens de Maravas, ne pouvant plus retenir l'ardeur dont leurs cœurs étoient embrasés, fendirent la presse et s'allèrent jeter aux pieds du saint confesseur, protestant qu'ils vouloient mourir avec leur charitable pasteur, puisqu'il s'exposoit avec tant de zèle à mourir pour eux; que la faute, s'il y en avoit de son côté, leur étoit commune, et qu'il étoit juste qu'ils en partageassent avec lui la peine. Le courage de ces deux chrétiens surprit étrangement toute l'assemblée, et ne fit qu'irriter les bourreaux : cependant, n'osant pas les faire mourir sans ordre, ils les mirent à l'écart, et après s'en être assurés, ils retournèrent au père de Brito, et lui coupèrent la tête. Le corps, qui devoit naturellement tomber sur le devant, étant penché de ce côté là avant que de recevoir le coup, tomba néanmoins à la renverse, avec la tête qui y tenoit encore, les yeux ouverts et tournés vers le ciel. Les bourreaux se pressèrent de la séparer du tronc, de peur, disoient-ils, que par ses enchantemens, il ne trouvât le moyen de l'y réunir : ils lui coupèrent ensuite les mains, et attachèrent le

corps avec la tête, au poteau qui étoit dressé, afin qu'il fût exposé à la vue et aux insultes des passans.

Après cette exécution, les bourreaux menèrent au prince les deux chrétiens qui s'étoient venus offrir au martyre : ce barbare leur fit couper le nez et les oreilles, et les renvoya avec ignominie. Un d'eux, pleurant amèrement de n'avoir pas eu le bonheur de donner sa vie pour Jésus-Christ, revint au lieu du supplice ; il y considéra à loisir les saintes reliques, et, après avoir ramassé dévotement les pieds et les mains qui étoient dispersés de côté et d'autre, il les approcha du poteau où étoient la tête et le corps, et y demeura, quelque temps, en prière, avant que de se retirer.

Voilà, mes révérends pères, quelle a été la glorieuse fin de notre cher confrère le révérend père Jean de Brito : il soupiroit depuis long-temps après cet heureux terme, il y est enfin arrivé. Comme c'est dans les mêmes vues que lui, que nous avons quitté l'Europe, et que nous sommes venus aux Indes, nous espérons avoir, un jour, le même bonheur que ce serviteur de Dieu. Plaise à la miséricorde infinie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de nous en faire la grâce, et que de notre côté nous n'y mettions aucun obstacle. La chrétienté de Maravas se trouve dans une grande désolation, par la perte de son saint pasteur ; joignez donc, je vous conjure, vos prières aux nôtres, afin que le sang de son premier martyr ne lui soit pas inutile, et qu'elle retrouve, par les intercessions de ce nouveau protecteur, d'autres pères aussi puis-

Ces paroles proférées d'un ton ferme, les intimidèrent, car il n'y a rien que les Indiens appréhendent davantage que les malédictions des gouroux (1): « A la bonne heure, me répondirent-ils; mais ouvrez-nous ce *Pugei petti*, c'est-à-dire, ce coffre » du sacrifice, et montrez-nous ce qui y est renfermé, afin que nous en puissons faire le rapport » au prince ». J'ouvris le coffre, et je leur montrai chaque pièce, l'une après l'autre; leur avidité ne fut guères irritée: la chasuble et le devant d'autel, étoient d'une soie de la Chine fort commune; le calice et le ciboire auroient pu les frapper, parce que la coupe en étoit de vermeil doré, et le reste de cuivre doré; mais je les tins enveloppés par respect, et je ne leur montrai que le dessous du pied qui n'étoit pas doré, de sorte qu'ils n'en firent pas grand cas. Les chrétiens avoient eu soin de retirer de l'église une fort belle image de la sainte Vierge, et quelques ornemens de peu de valeur.

Enfin, les soldats prirent les petites provisions de riz et de légumes, avec les pots et les autres ustensiles qu'ils trouvèrent dans ma cabane; ils enlevèrent pareillement deux charges de riz, qu'un fervent chrétien avoit mis à la porte de l'église pour être distribuées aux pauvres; après quoi ils m'ordonnèrent de les suivre.

A peine eûmes-nous fait quelques pas, que je songeois à prendre le chemin de la capitale, ainsi

(1) Docteurs spirituels.

qu'ils me l'avoient dit; mais ils m'en empêchèrent, en me montrant leur ordre, qui portoit de me mettre en prison à une lieue de l'église : c'étoit le même endroit où le vénérable père de Brito, dont la mort glorieuse vous est assez connue, fut conduit il y a environ vingt-trois ans; ce souvenir me remplit de joie, dans l'espérance du même bonheur. Comme ils voulurent me renfermer dans un temple d'idoles, bâti de briques, et assez vaste, je leur répondis qu'ils me mettroient plutôt en pièces que de m'y faire entrer, et que s'ils m'y entraînoient par force, je renverserois toutes leurs idoles. Cette réponse les fit changer de dessein, et ils me mirent dans un réduit fort humide, qui n'étoit couvert que de paille, et qui n'étoit fermé que par un retranchement. Incontinent après, ils mirent les fers aux pieds de mes deux catéchistes, et ils firent venir plus de deux cents soldats pour nous garder, dans l'appréhension où ils étoient que les chrétiens ne nous enlevassent. Je me présentai aux soldats pour participer aux fers de mes catéchistes, et je leur dis, pour les y engager, qu'étant leur chef et leur maître, cet honneur m'étoit dû préférablement à eux : ils me répondirent qu'ils avoient défense de mettre la main sur moi.

Le lendemain, ils préparèrent plusieurs poignées de branches de tamariniers, qui sont aussi pliantes que l'osier, mais qui, étant semées de nœuds, causent beaucoup plus de douleur, et ils conduisirent les deux catéchistes dans la place publique; ils les dépouillèrent tout nus, ne leur laissant qu'un simple linge qui leur entouroit le milieu du corps.

Deux soldats déchargèrent de grand coups sur le plus âgé, qui relevoit d'une longue et dangereuse maladie; la force de son esprit suppléa à la foiblesse de son corps : il supporta ce tourment avec une constance invincible, prononçant à haute voix les sacrés noms de Jésus et de Marie; et plus les idolâtres, qui étoient accourus en foule a ce spectacle, lui crioient d'invoquer le nom de leur dieu Chiven, plus il élevoit la voix pour invoquer celui de J. C.

Les bourreaux s'étant lassés sur cette victime, deux autres prirent leur place, et exercèrent la même cruauté sur le second catéchiste, dont la fermeté et la patience furent également admirables.

Après ce premier acte d'inhumanité, on leur fit souffrir une question très-douloureuse; les bourreaux leur mirent entre les doigts de chaque main, des morceaux de bois inégaux, et ils leur serrèrent ensuite les doigts très-étroitement avec des cordes : pour rendre la douleur encore plus vive, ils les forcèrent de mettre leurs mains, ainsi serrées, sous la plante de leurs pieds, que les bourreaux pressoient encore avec les leurs, de toutes leurs forces. Quand je vis ces généreux confesseurs entrer dans la prison, je courus au-devant d'eux, je les embrassai tendrement, leur baisai ensuite les pieds, et les félicitai d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Cependant le brame écrivit au prince, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé. Le prince fut surpris de ce qu'on avoit trouvé si peu de chose dans mon église : on lui avoit rapporté qu'on y avoit

vu, le jour d'une fête, un dais superbe, qui valoit plus de mille pagodes, c'est-à-dire, plus de cinq cents pistoles : ce dais n'étoit cependant que de toile peinte, ornée de divers festons de pièces de soie de la Chine. Il se douta que j'avois reçu quelqu'avis, et son soupçon tomba sur le gouverneur de sa capitale, qui est chrétien.

Le prince envoya un nouvel ordre au brame, par lequel il lui commandoit de tourmenter de nouveau mes deux catéchistes, et de les tenailler; de brûler mon église, d'envoyer partout des soldats pour saisir les autres catéchistes, et pour leur faire souffrir les mêmes supplices. L'ordre portoit aussi de me resserrer plus étroitement que jamais, sans pourtant user de violence à mon égard : le malheur arrivé à son prédécesseur, qui avoit fait mourir le père de Brito, lui faisoit appréhender un sort semblable, et c'est l'unique raison qui le porta à cette sorte de ménagement.

Il me fit dire que le premier ministre du prince, devant arriver de l'armée sous peu de jours, il alloit suspendre, jusque-là, l'exécution des ordres qu'il avoit donnés. Le premier ministre arriva en effet, et je fis solliciter une audience; il m'envoya deux de ses principaux officiers, pour me dire qu'il ne vouloit pas me parler, de crainte que le prince ne s'imaginât que je l'avois gagné par quelque somme d'argent; mais qu'il permettoit à mes catéchistes de paroître en sa présence : il ordonna, sur le champ, qu'on leur ôtât les fers, et qu'on les lui amenât. D'abord il leur marqua le déplaisir qu'il avoit, des

tourmens et des affronts qu'on leur avoit fait souffrir ; « mais, ajouta-t-il, le prince n'a-t-il pas raison » de vous punir pour avoir embrassé une loi si con- » traire à celle du pays, et pour aider un étranger » à la prêcher, et à pervertir les peuples : vous êtes » de la même caste que moi ; pourquoi la déshonorez- » vous en suivant un inconnu ? Quel honneur et quel » avantage trouvez-vous dans cette loi ? Nous y trou- » vons, répondirent les catéchistes, le chemin assuré » du ciel et de la félicité éternelle. Bon, répliqua-t-il » en riant, quelle autre félicité y a-t-il que celle de ce » monde ? pour moi, je n'en connois point d'autre ; vo- » tre gourou vous abuse. Nous le saurons, un jour, » vous et nous, répondirent les catéchistes, quand » nous serons dans l'autre monde. Hé, quel monde y a-t-il, leur demanda le ministre ? Il y a, répliquè- » rent-ils, le ciel et l'enfer : celui-ci pour les mé- » chans, celui-là pour les bons ». Comme ils vouloient lui expliquer leur foi plus en détail, cet infidèle les interrompit, en leur disant qu'il n'avoit pas le loisir d'entrer dans un long discours ; mais que s'ils pouvoient donner caution, il leur permettroit de le suivre à la cour, où il tâcheroit d'apaiser la colère du prince. Un chrétien, capitaine d'une compagnie de soldats, s'offrit aussitôt à être leur caution, et ils furent mis en liberté.

Ce ministre me fit dire qu'il s'opposeroit à la ruine de mon église, pourvu que je promisse quelques milliers d'écus, que je pouvois tirer aisément du grand nombre de disciples que j'avois dans le royaume. Je répondis à ceux qui me firent cette proposition de

[redacted]

de sa part, qu'ils pouvoient dire à leur maître et au prince même, que je n'avois apporté dans le Maravas, la loi de Jésus-Christ, que pour la leur annoncer, et ma tête pour la donner, s'il étoit nécessaire, en témoignage de la vérité de cette loi; qu'ils n'avoient qu'à choisir l'une ou l'autre, mais que je ne permettrois jamais que mes disciples rachetassent, par argent, ma liberté ni ma vie. « Qu'il sache que je » m'estime plus heureux dans ma prison, que dans » mon église et dans son palais ». Cette réponse étant portée au ministre, il ne dit autre chose, sinon : Hé, que fera le prince du crâne d'un étranger? c'est de l'argent qu'il demande; si l'on ne promet rien, je ne réponds de rien. Il partit ensuite pour la cour, et il permit à mes deux catéchistes, d'aller voir leur famille avant que de venir l'y trouver.

Les deux catéchistes allèrent en effet dans leur maison où ils avoient chacun leur mère. Celle de Xaveri Moutton, c'est le nom du plus ancien catéchiste, étoit fort âgée, et il s'attendoit à la trouver toute désolée; mais il fut bien surpris quand il la vit se jeter à son cou avec un visage épanoui, et lui dire en l'embrassant : « C'est à présent que je vous » reconnois véritablement pour mon fils; quel bonheur » pour moi d'avoir enfanté et nourri un confesseur de » Jésus-Christ! Mais, mon cher fils, c'est peu d'avoir » commencé à donner des preuves de votre cons» tance, il faut persévérer jusqu'à la fin; le Sei» gneur ne vous abandonnera pas, si vous lui êtes » fidèle »

Sattianaden, c'est ainsi que s'appelle l'autre caté-

chiste, fut reçu par sa mère avec les mêmes transports de joie et les mêmes sentimens de piété ; il étoit marié, et avoit un enfant fort aimable, d'environ trois ans : cette bonne chrétienne le prit entre ses bras, et le portant au cou de son fils : « Mon en» fant, lui dit-elle, embrasse ton père qui a souf» fert pour Jésus-Christ ; on nous a enlevé le peu » que nous avions, mais la foi nous tiendra lieu de » tous les biens ».

Le prince, qui s'attendoit à un riche butin, fit de sanglans reproches aux brames, de ce qu'ils l'avoient engagé dans une affaire capable de le déshonorer : cependant, pour couvrir son avarice, sous des dehors de zèle pour ses divinités, il protesta qu'il ne vouloit plus souffrir une loi qui condamnoit les dieux, et il ordonna qu'on fît une recherche exacte de tous les catéchistes, afin de les punir sévèrement : ayant appris qu'on avoit épargné mon église, il donna un troisième ordre de la réduire en cendres.

Une troupe de Gentils fut chargée de cette commission. J'avois fait écrire au haut du retable, ces paroles en gros caractère : *Sarvesurenukon stotiram*, qui signifient : *Gloire et louange soient au souverain Seigneur de toutes choses*. Le capitaine qui présidoit à la destruction de l'église, fit d'abord briser cette inscription, afin, dit-il, que le nom du Dieu des chrétiens fût tout-à-fait anéanti : les matériaux furent transportés ailleurs, et destinés à la construction d'un temple d'idoles ; le reste devint la proie des infidèles.

Le prince étoit résolu de livrer tous les chré-

tiens à deux Indiens de sa cour, qui offroient de mettre vingt mille écus au trésor, si l'on vouloit leur donner le pouvoir de tourmenter, à leur gré, mes néophytes, et de piller leurs maisons : la chose étoit presque conclue; mais le premier ministre, par un trait de politique, sauva les chrétiens, afin de se sauver lui-même; il craignoit d'être recherché sur l'administration des finances, et il savoit que des officiers chrétiens avoient en main de quoi le perdre. Pour leur fermer la bouche, et gagner en même temps leurs bonnes grâces, il entreprit de dissuader le prince, et de lui montrer que le dessein qu'il méditoit étoit contraire à ses véritables intérêts. Il lui représenta que, pour vingt mille écus qu'il gagneroit, il s'exposeroit à perdre plus de vingt mille bons sujets; qu'il y avoit parmi eux un grand nombre de capitaines et de soldats; que se voyant persécutés, ils abandonneroient le pays, et chercheroient un asile dans l'état voisin qui étoit actuellement en guerre avec le Maravas; que cette désertion grossiroit l'armée ennemie, et entraîneroit peut-être la ruine de son État.

Ces raisons firent impression sur le prince, il renonça à son premier projet; mais il me fit dire, qu'ayant plus de cent mille chrétiens dans le Maravas, qui tous étoient disposés à suivre mes ordres, il me seroit facile d'en tirer vingt mille écus, somme modique dont il se contenteroit. Toute ma réponse fut, qu'il n'appartenoit pas à un étranger comme moi d'imposer une taxe sur ses sujets; que la loi sainte que j'enseignois, prescrivoit l'obéissance et la fidé-

lité qui sont dues aux souverains ; que je n'avois ni ne voulois avoir aucun droit sur les biens de mes disciples, et que je ne souffrirois jamais qu'ils donnassent une obole pour acheter ma liberté ; qu'au contraire, si je possédois des richesses, je les donnerois volontiers pour obtenir la grâce de mourir dans l'étroite prison où il m'avoit fait enfermer.

Enfin, après plus de deux mois de détention, et lorsque je m'y attendois le moins, un officier, suivi de quatre soldats, vint me tirer de ma prison ; il étoit chargé de me conduire sur la frontière du Maravas, et de m'intimer l'ordre de sortir du royaume, et de n'y plus rentrer, sous peine de la vie. Comme cet officier devoit sa fortune à un des premiers seigneurs du palais, qui étoit chrétien, il ne m'accompagna qu'une demi-lieue au sortir de la prison, et il me laissa la liberté d'aller où je voudrois.

Cette persécution contre les chrétiens, fut bientôt suivie d'un nouvel orage. Le frère du prince, dont relève Couttour, lui témoigna le désir d'embrasser le christianisme, et pressa plusieurs fois le père Bertholde de le baptiser. Le missionnaire, qui se défioit de sa sincérité, lui répondit qu'il falloit, avant tout, en solliciter la permission auprès du prince son frère : on avoit lieu de croire que ce jeune seigneur n'avoit point la volonté de renoncer au paganisme ; mais que l'amour dont il étoit épris pour une femme chrétienne, le portoit à faire cette démarche, dans l'espérance que son assiduité auprès du missionnaire, faciliteroit l'accomplissement de ses désirs.

Le ministre du prince étoit ennemi declaré du christianisme ; il n'oublia rien pour lui persuader qu'il étoit honteux pour sa famille, que son propre frère abandonnât la religion de ses ancêtres pour se livrer à de nouveaux docteurs, qu'il savoit certainement être Pranguis, c'est-à-dire, des gens vils et infâmes, selon l'idée de la nation ; que dans le besoin où il étoit d'argent, il lui seroit aisé de s'enrichir par le pillage de leur église ; que les étrangers avoient cru devoir y cacher sûrement toutes leurs richesses, parce que, depuis son établissement, elle n'avoit été sujette à aucune révolution.

Le prince, flatté de l'espoir d'un gain considérable, donna tout pouvoir à son ministre, qui envoya ordre, sur-le-champ, au gouverneur de la peuplade, d'arrêter le missionnaire, et de fouiller dans tous les recoins de sa maison, jusqu'à ce qu'il eût déterré les trésors qui y étoient cachés. Jamais ordre ne fut mieux exécuté ; le maniagaren choisit le dimanche, jour auquel les chrétiens viennent en foule à l'église, et il prit le temps que le père se disposoit à célébrer la sainte messe. Le maniagaren et ses soldats se saisirent du père, et déchirèrent ses habits ; et se postant aux diverses avenues par où les chrétiens pouvoient échapper, ils les chargèrent de coups, leur arrachèrent les ornemens d'or qu'ils portent au cou et aux oreilles, et se mirent à piller les maisons qu'ils avoient dans la peuplade : celle du père fut toute renversée, et après bien des recherches, ils trouvèrent environ soixante écus, qui étoit tout le fonds destiné à l'entretien des mission-

naires et des catéchistes. Le maniagaren recueillit avec soin cette somme, et tous les meubles de l'église, qu'il envoya aussitôt au palais ; mais le prince qui s'attendoit à un grand butin, surpris de ce que le pradani l'avoit engagé dans une entreprise si peu sortable à son rang et à sa dignité, ne put retenir son indignation.

Le bruit des violences qu'on exerçoit à Couttour, se répandit bientôt jusqu'à Coraly. Le père Joseph Carvalho, qui y fait sa résidence, se disposoit à recevoir les mêmes outrages : il prit seulement la précaution de faire transporter tout ce qu'il avoit dans sa maison, au delà du Coloran, et hors des dépendances du Pandaratar ; il ne se réserva que son crucifix et son bréviaire, attendant en paix le bienheureux moment auquel il devoit être emprisonné pour Jésus-Christ. Trois jours se passèrent sans qu'on pensât à troubler sa solitude : plein d'une sainte confiance, il alla se présenter au prince, pour lui demander la délivrance du père Bertholde, qu'on détenoit dans une rude prison ; il crut devoir en avertir le frère cadet du prince. Ce seigneur, de concert avec sa sœur qui a beaucoup de crédit à la cour, engagea le prince à faire un bon accueil au docteur étranger, et à réparer, par quelques marques d'honneur, la démarche qu'il avoit faite par le conseil de son ministre, et qui avoit flétri la gloire que lui et ses ancêtres ont toujours eue de servir d'asile aux étrangers.

Le prince, gagné par de si puissantes intercessions, promit de faire justice à l'innocence de ces

étrangers; et ayant appelé le pradani : « Il faut, lui » dit-il, en colère, ou que vous soyez bien imprudent d'avoir cru si légérement les rapports qui » vous ont été faits de l'opulence des Sanias, ou » que vous ayez un grand fonds de malignité, de » leur avoir suscité une persécution si cruelle et si » préjudiciable à ma réputation ». Le pradani, pour se justifier, eut recours aux accusations ordinaires : « Ce sont, dit-il, des Pranguis qui, sous prétexte » d'enseigner leur religion, tâchent de répandre l'esprit de révolte parmi vos sujets, pour livrer le » pays aux Européens qui habitent les côtes ».

« Voilà, répondit le prince à ces calomnies, » voilà les chimères dont vous autres ministres vous » nous repaissez sans cesse, pour nous animer contre cette nouvelle loi; ce n'est pas là de quoi il » s'agit maintenant : je prétends que quand le Sanias » viendra à l'audience, non-seulement vous vous » absteniez de tout reproche, mais que vous lui donniez encore les plus grandes marques de votre respect ». C'étoit un coup de foudre pour le pradani, homme fier et hautain, comme le sont tous les noirs, dès qu'ils ont quelque autorité.

Quelques jours après, le prince permit au père Joseph Carvalho de paroître en sa présence, et il le fit asseoir sur un siége couvert d'un tapis, honneur qu'il n'accorde à aucun de ses sujets. « L'accueil favorable dont vous m'honorez, dit le missionnaire » au prince, prouve assez que vous n'avez aucune » part aux traitemens indignes qu'on a faits au docteur de Couttour, mon frère : j'en connois les

» auteurs; je ne les accuse point de l'avoir chargé » d'opprobres, et d'avoir déchiré ses vêtemens, ra- » vagé sa pauvre cabane, profané son église, mal- » traité ses disciples : je ne me plains pas même de » ce qu'on le tient encore resserré dans une étroite » prison, comme si c'étoit un rebelle ou un voleur » public; mais je me plains de ce qu'on ne m'a pas » fait le même honneur; j'enseigne comme lui la loi » du vrai Dieu, et je m'estimerois heureux de souf- » frir pour une si juste cause. Nous sommes venus » de plus de six mille lieues, pour instruire les peu- » ples des grandeurs infinies du souverain maître du » ciel et de la terre; nous avons prévu les diverses » contradictions que nous souffrons maintenant, et » ce sont ces contradictions-là mêmes qui nous ont » attiré dans des régions si éloignées de notre patrie. » Néanmoins, comme il y a de l'injustice à punir des » innocens, je vous supplie d'examiner à fond notre » conduite : si vous nous trouvez coupables des cri- » mes qu'on nous impute, nous nous soumettons » à toute la peine que vous voudrez nous imposer : » si au contraire vous nous jugez innocens, ne per- » mettez pas que l'innocence soit plus long-temps » opprimée dans vos États ».

Ces paroles du missionnaire, prononcées avec beaucoup de modestie et de gravité, touchèrent le prince; il ordonna au pradani de rendre tout ce qui avoit été pris au docteur de Couttour et à ses disciples, et de châtier sévèrement le maniagaren qui avoit commis de si grands excès. Se tournant ensuite vers le missionnaire : « Oublions le passé, lui

» dit-il, d'un air gracieux; ce qu'a fait mon minis-
» tre, est comme un nuage qui a obscurci, pour
» quelques instans, la lumière que vous répandez dans
» mes États; mais ce nuage même n'a servi qu'à
» me faire mieux connoître la sainteté de votre loi,
» et la pureté de vos mœurs. Désormais je donnerai
» de si bons ordres, qu'aucun de mes officiers n'aura
» l'audace de vous manquer de respect ».

Là-dessus il se fit apporter une belle pièce de toile peinte, qu'il donna au missionnaire, comme un gage de son amitié.

Lettre du père Martin.

TROIS catéchistes ayant oublié leur devoir et la sainteté du ministère qu'on leur avoit confié, causèrent de si grands scandales, qu'on fut obligé de les priver de leurs emplois : ces malheureux, au lieu de se reconnoître et de profiter des salutaires avis qu'on leur donna, levèrent le masque, devinrent apostats, et prirent la résolution de perdre les missionnaires et la mission. Pour venir à bout d'un si détestable dessein, ils formèrent plusieurs chefs d'accusation contre les prédicateurs de l'Évangile : le premier, qu'ils étoient Pranguis : le second, que bien que depuis long-temps, ils fussent établis dans le royaume, ils ne payoient aucun tribut au prince. Il y avoit beaucoup à craindre, qu'à la faveur de vingt mille écus qu'ils offroient au prince, s'il vouloit exter-

miner les chrétiens, ils n'en obtinssent des ordres favorables à leur barbare projet.

Le père Bouchet, mettant toute sa confiance en Dieu, apporte avec lui des présens, se présente à la porte du palais, demande audience, et offre un globe terrestre, d'environ deux pieds de diamètre, où les noms de tous les royaumes, provinces, côtes, mers, étoient écrites en langue Tamul; un autre globe de verre, d'environ neuf pouces de diamètre, étamé en dedans comme les miroirs; quelques verres de multiplication, quelques verres ardens; plusieurs curiosités de la Chine, qu'on lui avoit envoyées de la côte de Coromandel; des bracelets de jais garnis d'argent; un coq fait de coquilles, et travaillé avec beaucoup d'art et de propreté; enfin des miroirs ordinaires, et d'autres curiosités pareilles, qu'on lui avoit données, ou qu'il avoit achetées.

Le prince régent (Talavay) reçut le missionnaire avec tant d'honneur et de distinction, qu'il n'eût jamais osé espérer un accueil si favorable. Pour soutenir son caractère et répondre à un accueil si prévenant, le père Bouchet salua le prince, comme les maîtres font leurs disciples, c'est-à-dire, en ouvrant les mains et en les étendant vers le prince, comme pour le recevoir : après quoi, le prince régent fit asseoir le père auprès de lui, sur une espèce de sopha, avec cette nouvelle marque de distinction, que ce siége se trouvant trop étroit pour tenir deux personnes commodément, le prince se serra pour faire asseoir le père auprès de lui, et mit même ses genoux sur ceux du père.

Il faut être instruit, comme nous le sommes ici, des coutumes du pays, et de l'horreur naturelle que ces peuples, et surtout les brames, ont pour les Européens, pour comprendre combien cette réception étoit honorable. Le père Bouchet adressa ensuite au prince ces paroles touchantes : « Je suis » venu du nord, et des quartiers de la grande ville de » Rome, pour faire connoître au peuple de ce royau- » me, l'Être souverain, et les instruire de sa sainte loi. » Depuis plusieurs années, témoin de vos actions » héroïques, et de tant de victoires que vous avez » remportées sur les ennemis de l'État, je me suis » senti pressé du désir de voir enfin un si grand » prince, et de lui demander l'honneur de sa pro- » tection en faveur du ministère dont je suis chargé. » Un des principaux articles de la loi chrétienne, » oblige les sujets à être parfaitement soumis à leur » souverain, et à lui garder fidélité inviolable : je » puis vous assurer de ma fidelité, et de celle que » je ne manque pas d'inspirer à tous mes disciples ».

Le prince répondit, qu'il falloit que le Dieu qu'il adoroit fût bien puissant, et qu'il méritât de grands honneurs, pour obliger un homme de son mérite à entreprendre un si long voyage, dans la vue de le faire connoître à des peuples qui n'en avoient jamais entendu parler; qu'on voyoit assez, par la maigreur de son visage, qu'il menoit une vie extrêmement austère; et par les présens qu'il avoit apportés, que ce n'étoit point par nécessité qu'il avoit quitté son pays; qu'on lui avoit déjà parlé fort avantageusement de son esprit et de sa doctrine; que des occupations

sans nombre, ne lui permettant pas d'entendre, comme il l'eût souhaité, l'explication des figures qui étoient tracées avec tant d'art sur le globe qu'il lui avoit présenté, il avoit donné ordre au premier astrologue du royaume, de conférer avec lui, pour apprendre l'usage de cette merveilleuse machine; que comme il voyoit parmi ses présens quelque chose qui feroit plaisir à la reine, il le quittoit pour quelques momens, afin d'aller lui-même les lui offrir. Le prince se leva au même temps, et ordonna à quelques seigneurs de mener le père dans le jardin, où ils lui tiendroient compagnie jusqu'à son retour.

La reine, charmée de la nouveauté des présens, les reçut avec joie et en fit de grands éloges; elle admira surtout le globe de verre, les bracelets et le coq de coquilles, qu'elle ne pouvoit se lasser de regarder. Elle ordonna au prince régent de remercier de sa part le docteur étranger, de lui faire toutes sortes d'honneurs, et de lui accorder tout ce qu'il demanderoit.

Si le père eût voulu alors dire un mot contre les catéchistes apostats qui, depuis plusieurs mois, causoient tant de troubles et tant de scandales dans son église, il est certain que le prince les eût fait punir sévèrement, et les eût même, peut-être, bannis du royaume; mais le missionnaire, animé de l'esprit du Sauveur, et se souvenant qu'il étoit père, ne voulut pas perdre ses enfans, quoique ingrats et traîtres à Jésus-Christ et à l'Église; il se contenta de les pouvoir mettre, par sa visite, hors d'état de

nuire à la religion, et de tromper désormais les peuples par leurs calomnies et par leurs noires accusations. Le prince, après avoir salué le père avec affection, ordonna à ses officiers de le faire porter par toute la ville, dans le plus beau palanquin de la cour, pour faire connoître à tout le monde qu'il honoroit ce docteur étranger, et qu'il le prenoit sous sa protection.

La modestie du père Bouchet eut beaucoup à souffrir en cette occasion, il délibéra s'il ne devoit pas refuser cet honneur public; mais après y avoir pensé devant Dieu, il crut qu'il étoit de la gloire du Seigneur et de l'honneur du christianisme, que tous les habitans de la capitale du royaume fussent convaincus que le prince estimoit la religion qu'il enseignoit, et qu'au besoin elle trouveroit dans lui un protecteur; il entra donc dans le palanquin qu'on lui avoit préparé, et souffrit qu'on le portât par toute la ville, au bruit des instrumens. Cette pompe attira bientôt, dans les rues par où il passoit, une multitude infinie de peuple qui le saluoit avec beaucoup de respect : le succès de cette espèce de triomphe affermit les néophytes dans leur foi, et acheva de déterminer un grand nombre d'idolâtres à demander le saint baptême.

Le croiroit-on ? la voix de Dieu, qui prenoit si visiblement la défense du père contre ses calomniateurs, ne fit aucune impression sur l'esprit des trois apostats; ils demeurèrent opiniâtres, et le père se vit forcé de renouveler publiquement l'excommunication qui avoit déjà été fulminée par

un de nos missionnaires. Comme on n'avoit point encore vu dans cette chrétienté, d'exemple d'une sévérité pareille, les fidèles en furent vivement frappés, et regardant ces trois rebelles comme des membres véritablement pourris, depuis qu'on les avoit retranchés du corps de l'Église, ils ne voulurent plus avoir de commerce ni aucune communication avec eux. Ces malheureux sentirent vivement ce dernier coup, qui les rendoit tout à la fois un objet d'horreur pour les chrétiens, et les exposoit aux railleries des infidèles qui, les montrant au doigt, se disoient les uns aux autres : *Voilà les traîtres à leurs docteurs*, c'est-à-dire, selon les idées qu'on a en ce pays-ci de la trahison : *Voilà les plus méchans hommes, et les ames les plus noires qui soient au monde.* Deux d'entre eux, ne pouvant soutenir ces reproches sanglans, après six mois entiers de révolte, vinrent se jeter aux pieds du père, pénétrés de douleur de leur apostasie, et des maux effroyables qu'ils avoient voulu causer à cette Église naissante. Le père, qui soupiroit depuis longtemps après ces brebis égarées, les reçut avec bonté, et après une confession publique et une rétractation authentique, qu'ils firent dans l'église, de leur désertion infâme, de leurs calomnieuses et noires accusations, ils reçurent l'absolution, et furent remis au nombre des fidèles. Pour le troisième, il demeura obstiné dans son apostasie, et il y a peu d'apparence qu'il se reconnoisse jamais, si Dieu, par un coup de grâce extraordinaire, ne le convertit.

Lettre du père Le Gac.

Les Gentils célébroient une de leurs fêtes où l'on porte en pompe l'idole de Vichnou, leur principale divinité ; les huissiers, du nombre desquels étoit un Dasseri, me demandèrent si je ne me leverois pas pour honorer l'idole à son passage. Je lui répondis que je n'adorois que le seul vrai Dieu, et que je ne reconnoissois point d'autre divinité que lui. Le premier ministre du prince, qui est affectionné aux chrétiens, me fit la même demande, et il reçut la même réponse : sur quoi il me dit, que les Dasseris étant en grand nombre autour de l'idole, pourroient se porter à de fâcheuses extrémités si je demeurois dans ce lieu, et qu'il me conseilloit de m'éloigner. Je me rendis à sa représentation, et je me retirai.

Les Dasseris prirent de ma retraite, un nouveau prétexte pour irriter l'esprit du prince : se voyant d'ailleurs appuyés de son beau-père, qui est général des troupes, et livré à tous les caprices de ces faux docteurs, ceux-ci se crurent en droit de tout entreprendre ; ils ordonnèrent aux chrétiens, de la part du prince, ou de renoncer à la foi, ou de sortir de la ville ; ils se mirent à parcourir leurs habitations, brisèrent ce que ces pauvres gens avoient dans leurs maisons, les maltraitèrent de paroles et de coups, et défendirent au peuple d'avoir aucune liai-

son avec eux, et même de leur parler : ils pillèrent en plein marché, des denrées que quelques chrétiens y apportoient pour vendre, et pour avoir de quoi subsister. La plupart d'entre eux n'ayant plus la liberté de faire leur petit commerce, furent réduits à la plus extrême nécessité ; leurs parens mêmes devinrent leurs plus cruels persécuteurs.

Les chrétiens, au milieu de ces indignes traitemens, faisoient éclater leur joie et leur constance ; ils disoient hautement qu'ils étoient prêts à donner leur vie plutôt que d'abandonner la vérité que Dieu leur avoit fait la grâce de connoître, et qu'on pouvoit en faire l'épreuve. « Ce n'est pas votre vie que » nous demandons, répondoient les Dasseris, mais » reprenez le *Naaman*, c'est-à-dire, votre ancienne » religion, ou sortez de la ville ».

Quelques familles chrétiennes furent obligées d'abandonner leurs maisons, et de se réfugier dans une espèce de caverne, à une portée de mousquet de la ville ; ils y demeurèrent près de deux mois, et comme c'étoit la saison des pluies, on peut juger ce qu'ils eurent à souffrir. Quand je tâchois de les consoler : « Hé quoi ! mon père, me disoient-ils d'un air con» tent, avez-vous raison de nous plaindre ? qu'avons» nous donc tant souffert ? qui de nous a donné sa » vie pour Jésus-Christ ? nous sommes en parfaite » santé, et sa main puissante nous soutient dans ces » légères adversités : que son saint nom soit béni, » ne sommes-nous pas trop heureux » ?

A la première nouvelle qu'eut le père Fontaine, de ce qui se passoit à Devandapallé, il crut que le meilleur moyen

moyen d'arrêter le cours de cette persécution, étoit de s'adresser au nabab qui demeure à Arcadou, et d'en obtenir des lettres de recommandation pour le prince de Devandapallé. Il eut recours pour cela à M. de S. Hilaire : c'est un Français plein de zèle pour la religion, que son habileté dans la médecine a mis en grande réputation auprès d'un neveu du nabab. Il obtint la lettre que nous demandions, et le père de la Fontaine la porta aussitôt à Devandapallé ; mais le prince n'y eut aucun égard. Comme la perte de la mission de Devandapallé pouvoit avoir les plus fâcheuses suites, il étoit important de faire les derniers efforts pour rétablir les chrétiens dans leurs maisons; le père de la Fontaine, par la médiation de M. de S. Hilaire, obtint une audience du nabab.

Ce prince le reçut avec distinction et des honneurs extraordinaires : on n'inquiète plus les chrétiens qui sont dans la ville, et ceux qui en avoient été chassés ont eu la permission d'y revenir, et d'y établir de nouveau des maisons, aux environs de l'église ; c'est à quoi se bornèrent ces marques éclatantes d'estime et de bienveillance accordées au missionnaire.

Lettre du père Le Gac, missionnaire de la compagnie de Jésus, à M. le chevalier Hébert, gouverneur de Pondichery.

Un des plus grands obstacles que nous éprouvons, vient de la part des gouroux, que les Indiens regardent à peu près ici, de même que nous regardons en Europe les directeurs et les pères spirituels, avec cette différence que ces gouroux n'ont d'autre application que d'amasser de l'argent, et d'en tirer, par toute sorte de voies, de ceux qui s'abandonnent à leur conduite; mais ce qui m'a étrangement surpris, c'est de voir que les Indiens qui, la plupart, sont convaincus de la vie déréglée de ces prétendus directeurs, et qui même sont souvent les témoins et les complices de leurs désordres, ne laissent pas d'avoir pour eux la plus profonde vénération, et de regarder comme un péché énorme, les plus légères fautes qu'ils commettroient à leur égard.

Un catéchumène fut dénoncé pour avoir assisté aux instructions de nos missionnaires : cité devant le chef du village, il répondit à cette accusation, qu'il ne vouloit plus vivre sous l'empire du démon. Le chef le pressant de déclarer s'il étoit vrai qu'il eût dessein d'abandonner la loi de ses pères, pour adorer un dieu étranger, le catéchumène répondit ingénument, qu'il ne vouloit plus vivre sous l'empire du démon, et que l'Être suprême qu'il adoroit, étoit le créateur de tout l'Univers, le seul

maître à qui nous devions nos hommages. Irrité de cette réponse, le chef, après bien des menaces, fit venir le gourou pour le ramener avec douceur au culte des idoles. Le gourou n'ayant pu l'ébranler, il fut ordonné que la porte de sa maison seroit murée; on le déclara déchu de sa caste, on lui attacha sur le dos une pierre très-pesante, qu'on lui fit porter, pendant six heures, au milieu de la rue, et au plus fort de la chaleur; après quoi on le chassa hors du village.

Aayant été bientôt informé d'un traitement si indigne, j'envoyai sur le champ un de mes catéchistes pour fortifier le catéchumène, et faire des remontrances, de ma part, au chef du village. Comme ces remontrances furent inutiles, je fis porter mes plaintes au gouverneur maure, de qui dépendoit le village, avec un détail de toutes les violences qu'on y avoit exercées. Le gouverneur cita à son tribunal, et le chef du village, et le pandaran (c'est le nom du catéchumène): le premier s'y rendit, accompagné des habitans les plus mutins, et de plus de cinquante Andis, qui sont des religieux indiens, ennemis déclarés de la religion: le second y alla, accompagné de mon catéchiste, qui n'avoit garde de l'abandonner. Aussitôt qu'ils parurent: « Si le pandaran, dit le » gouverneur, mérite d'être dégradé, je ne m'y op- » pose point, mais il est juste de l'écouter; qu'il dise » ses raisons, et vous direz les vôtres »: on y consentit de part et d'autre.

Le gourou commença le premier, et après avoir fait l'éloge de Bruma, de Vichnou, et surtout de

Routren, qui étoit sa principale divinité, il dit qu'on ne pouvoit abandonner le culte de Routren, sans contrevenir aux loix les plus anciennes et les plus inviolables du pays; et que celui qui devenoit coupable d'un si grand crime, méritoit d'être dégradé, privé de ses biens, et banni de sa patrie. Ces paroles furent reçues avec un applaudissement général de la part des infidèles. Le catéchiste eut ordre de parler à son tour; il exposa les principaux caractères de la divinité, et il montra qu'aucun de ces caractères ne pouvoit convenir à Routren, et qu'ils ne convenoient tous qu'à l'Être suprême, adoré des chrétiens. Sur quoi le gouverneur l'interrompant, demanda au pandaran, si c'étoit là le Dieu qu'il adoroit : « Oui, répondit le catéchumène, c'est » cet unique vrai Dieu que j'adore, depuis un mois » que j'ai le bonheur de le connoître; Routren n'est » qu'un homme qui s'est rendu infâme par ses » crimes. Le gourou vient de faire son éloge; peut-» il nier ce que nos histoires nous racontent de sa » naissance; de sa mère, nommée *Parachatti;* de » Bruma, son frère aîné, auquel il coupa la tête; du » repentir qu'il eut de son fratricide; de sa retraite » dans un désert pour en faire pénitence, et où ce-» pendant il commit les plus grandes abominations, » et de toutes les espèces » ?

Le gourou et les Andis voyant qu'il alloit découvrir bien des mystères d'iniquité, l'interrompirent par leurs cris, et par les injures dont ils l'accablèrent. Le gouverneur qui reconnoissoit le vrai Dieu aux traits dont le catéchiste l'avoit dépeint, imposa si-

lence à ces mutins ; après quoi, de concert avec ses officiers, il prononça que le pandaran méritoit les plus grands éloges, d'avoir abandonné Routren pour adorer le vrai Dieu, et qu'ainsi il devoit être maintenu dans tous ses biens et dans tous ses honneurs. Cette décision excita un grand tumulte parmi les Andis, et les autres Gentils qui attendoient au dehors quelle seroit l'issue de cette dispute ; ils demandèrent une nouvelle conférence, à laquelle ils feroient venir le grand gourou de Tirounamaley ; elle leur fut accordée, et mon catéchiste m'en fit informer aussitôt. Je lui mandai de faire savoir à tout le monde, qu'il y a long-temps que je souhaitois une pareille entrevue avec un homme d'une si grande réputation, et que je me rendrois au palais du gouverneur dès qu'il y seroit arrivé. Le grand gourou ayant appris ma résolution, s'excusa d'y comparoître, sur ce que le gouverneur avoit montré trop de partialité, et me fit dire qu'il m'appeloit au tribunal du roi de Gingi.

La dignité du grand gourou est la plus grande qui soit dans la religion païenne : c'est lui qui nomme et établit les gouroux subalternes ; il décide en dernier ressort, des affaires de sa religion ; son emploi est de prier, de jeûner, de se laver fréquemment pour l'expiation des péchés des hommes, de donner à ceux de sa secte des avis et des instructions : sa juridiction, pour le spirituel, s'étend à toute une province ; il a des revenus très-considérables, et les peuples ont pour lui un respect qui va jusqu'à la vénération ; on s'estime heureux qu'il daigne re-

cevoir ce qu'on lui présente : s'il donne lui-même à un de ses disciples, la feuille sur laquelle il mange, c'est une distinction pour celui qui la reçoit.

Tel est le grand gourou qui m'avoit fait proposer une conférence au tribunal du roi de Gingi, et qui n'y pensa plus, quand il sut que j'acceptois ses offres. Ce refus a été un sujet de triomphe pour nos chrétiens, et a fort décrédité le grand gourou dans l'esprit des infidéles. Deux familles idolâtres de ce village, sont déjà venues à l'église pour écouter les instructions, et se préparer au baptême; il y a apparence qu'elles seront suivies de plusieurs autres. Le seul signe de vie que donna le grand gourou, fut d'ordonner qu'on retirât le lingan du catéchumène, de crainte qu'il ne fût profané : ce lingan est une figure infâme du dieu Routren; ses dévots le portent pendu au cou, dans une petite boîte d'argent. S'ils venoient à le perdre, de quelque manière que ce soit, c'est un crime qu'il leur faut expier par des jeûnes et d'effroyables pénitences, auxquelles on les condamne pour le reste de leurs jours. Les Andis ayant donc demandé le lingan à notre prosélyte, il répondit qu'il l'avoit jeté dans la rivière. A ces mots, les Andis se frappèrent la poitrine, se jetèrent par terre, se vautrant dans la poussière, et criant de toutes leurs forces, que ce malheureux avoit déshonoré Routren, et qu'il méritoit la mort. La femme du catéchumène, qui craignoit que dans ce transport de fureur, on ne se jetât sur son mari, et qu'on ne le mît en pièces, appela promptement quelques soldats chrétiens de la suite du gouver-

neur, pour garder sa maison, et en écarter ces furieux.

La mission établie dans le royaume de Tanjaour, n'a pas été plus épargnée que celles du Maravas; plus de douze mille chrétiens ont déjà confessé généreusement Jésus-Christ, quoique leurs persécuteurs n'ayent rien épargné pour ébranler leur constance, et les forcer à retourner aux superstitions du pays. Plusieurs ont perdu leurs biens, se sont laissés chasser de leurs terres avec leurs familles entières, ou se sont vu enlever leurs femmes et leurs enfans, pour être prostitués d'une manière infâme. D'autres, enfermés dans des cachots puans et obscurs, ont long-temps souffert une faim et une soif cruelle. Plusieurs, après avoir été déchirés à coup de fouet, ont enduré qu'on leur appliquât, sur diverses parties du corps, avec des fers tout rouges de feu, le caractère des idoles qu'ils ne vouloient pas adorer. Deux de nos pères ont eu le bonheur de mourir, les fers aux pieds, des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus dans la prison : ceux des missionnaires qu'on a laissés en liberté, n'ont eu guères moins à souffrir. Outre la douleur de voir leurs travaux de plusieurs années, en danger de devenir inutiles, et la tendre compassion que leur causoit le supplice barbare de tant de pauvres innocens, il a fallu qu'ils se soient tenus cachés dans les bois, pour obéir à leurs supérieurs, qui leur avoient défendu de se montrer d'ici à quelque temps, pour être en état d'animer et fortifier de près et de loin, par des exhortations et par des lettres vives et touchantes, ceux de leur troupeau, que la per-

sécution sembloit avoir ébranlés. Le père Machado étoit, à cette époque, détenu dans une prison remplie de toutes sortes d'insectes qui lui causoient un supplice continuel; on ne lui fournissoit pour toute nourriture que très-peu de lait et de riz cuit à l'eau; les païens eux-mêmes ne pouvoient comprendre comme il pouvoit prolonger ses jours avec une abstinence si rigoureuse : on ajoutoit a ce traitement barbare, deux sortes de supplices qui ne l'étoient pas moins.

Le premier se nomme *Catté*, en langue indienne; c'est une torture très cruelle : on fait joindre les mains au patient, et on lui insère entre les doigts des morceaux de bois qu'on lie étroitement ensemble; on le fait asseoir ensuite, les jambes croisées à la manière du pays, et lui posant les mains à terre, on les presse violemment avec des planches et des pierres très-pesantes, de telle sorte que le sang sort de tous côtés par les ongles.

L'autre supplice qu'on lui fit endurer, bien qu'il ne fût pas sanglant, n'étoit guères plus supportable. On le dépouilla de ses vêtemens, ne lui laissant qu'un morceau de toile au milieu du corps; et au temps que le soleil darde ses rayons avec le plus de violence, on le mit sur un mur qui s'élevoit en forme de talus, de même que le chevalet, et on lui attacha deux grosses pierres aux pieds : ceux qui savent jusqu'à quel point le ciel est brûlant aux Indes, peuvent juger de la rigueur de ce supplice. Il fut exposé de la sorte à un soleil très-ardent, pendant trois heures; et comme il commençoit à s'affoiblir, on le reconduisit en prison.

Je ne parle point des insultes et des outrages auxquels il fut journellement exposé, pendant deux ans moins vingt ou vingt-deux jours que dura sa prison : chaque jour on l'en tiroit pour le promener honteusement dans une peuplade voisine, où il servoit de jouet à une populace insensée qui l'accabloit, à l'envi, de toute sorte d'injures. Plusieurs fois, il pensa être assommé par une grêle de pierres qu'une soldatesque insolente lui jetoit de toutes parts : il s'attendoit de finir enfin sa vie par la rigueur de sa prison, ou par les mains des ennemis de Jésus-Christ; mais il n'eut pas ce bonheur après lequel il soupiroit; la liberté lui fut rendue par les soins charitables de M. de Saint-Hilaire, et il en profita pour se livrer avec un nouveau zèle, à ses travaux apostoliques.

Depuis environ deux ans, plusieurs Linganistes ont renoncé à leur infâme idole, et ont embrassé la foi : c'est de toutes les castes, celle qui est la plus éloignée de la religion chrétienne, par la difficulté qu'il y a de quitter une idole, qui est le signe caractéristique de la caste, et qu'on doit toujours porter sur soi. Un orfévre considéré dans cette caste, parce qu'il avoit la surintendance des ouvrages du palais, étoit tombé dans une folie, jointe à de si violens accès de fureur, qu'on fut obligé de l'enchaîner. Sa femme, après avoir employé inutilement tous les remèdes, que son amitié et son propre intérêt purent lui inspirer, s'adressa à l'église du vrai Dieu; elle se fit instruire avec sa fille, des vérités de la foi; elles jetèrent l'une et l'autre le lingan, et le temps d'épreuves étant expiré, elles furent admises au baptême.

Ces nouvelles chrétiennes essuyèrent les plus durs reproches du gourou linganiste; mais la fermeté de ces ferventes néophytes le déconcerta, et le réduisit enfin au silence. Elles auroient eu plus de difficulté à vaincre une pareille tentation, si elles eussent paru tant soit peu foibles dans la foi; au lieu que par la profession publique et si courageuse qu'elles en ont faite, elles se sont procuré une paix et une liberté que le gourou n'osera plus troubler.

Une femme mariée à Ballapouram, observoit la loi chrétienne dans toute son intégrité, au milieu des Gentils : elle se sentit inspirée de travailler à la conversion de plusieurs de ses parens; elle le fit avec tant de zèle, qu'elle étoit proposée pour modèle par les missionnaires; on lui donna le nom de Marguerite à son baptême. Le zèle est la preuve la plus sûre de la vivacité de la foi, la pure flamme de l'amitié. Comment aimer, et ne pas travailler au bonheur de l'objet de ses affections! ceux mêmes qui croient peu à la religion de leurs pères, sont forcés de convenir que le chrétien, fermement persuadé de la vérité, doit mettre au premier rang de ses devoirs, celui de la propager dans tous les cœurs.

Un des frères de Marguerite, étant tombé malade, son ingénieuse charité lui fit vaincre tous les obstacles, et introduire dans sa maison un catéchiste qui, après l'avoir disposé au baptême, le lui administra avant sa mort. Son mari en fut instruit, et il se douta qu'elle avoit embrassé la religion chrétienne : dans la crainte que cette démarche de sa femme, si elle étoit véritable, ne lui attirât diverses

contradictions de la part de ses parens idolâtres, il voulut s'en assurer; et pour cela, aussitôt après les obsèques de leur frère, il lui ordonna de l'accompagner à la suite des Gentils, chez un prêtre païen : celui-ci leur distribua des fleurs offertes aux idoles. Marguerite, à qui il en présenta comme aux autres, les refusa constamment : son mari qui l'observoit, dissimula son mécontentement jusqu'à ce qu'il fût de retour chez lui. A peine y fût-il arrivé, qu'après de vifs reproches sur l'affront qu'elle lui avoit fait en pleine assemblée, il lui déclara qu'il ne pouvoit y avoir dans sa maison, un Dieu pour sa femme et un autre Dieu pour lui. « Il est aisé de nous mettre » d'accord, répondit Marguerite ; allez-vous-en à » l'église des chrétiens comme moi, et nous n'aurons » plus qu'un même Dieu, c'est le seul véritable ». A ces paroles, le mari transporté de fureur, tire son sabre, et la menace de lui trancher la tête. Marguerite, se mettant à genoux, lui dit qu'il étoit le maître, et qu'il pouvoit frapper : deux chrétiens du voisinage étant accourus au bruit, se mirent en devoir de l'arrêter, « Hé ! de quoi vous embarrassez- » vous, leur dit Marguerite, que ne le laissez-vous » faire ? ». Le mari ne passa pas outre, et il lui eût été difficile de ne pas se laisser fléchir à tant de douceur et de modération ; il eut même honte de son emportement, et prenant un ton radouci : « Quelque chose » que j'aye pu faire, lui dit-il, en as-tu été tant soit » peu ébranlée ? Comment veux-tu que nous vivions » ensemble? tu peux te retirer a l'église des chré- » tiens, que tu as indignement préférée à ta famille ».

« Quand vous m'avez reçu chez vous, répondit Mar-
» guerite, vous avez assemblé les parens; qu'ils
» soient témoins de notre séparation, comme ils
» l'ont été de notre alliance; déclarez-moi chrétienne
» en leur présence, et que ce soit à ce titre que vous
» me renvoyiez, alors j'irai me loger auprès de l'é-
» glise : jusque-là, je regarde vos discours, comme
» tant d'autres que vous ont fait tenir certaines que-
» relles domestiques, que je suis accoutumée à vous
» pardonner ».

C'est Marguerite elle-même qui a fait le récit de cet entretien au missionnaire : par cette épreuve, soutenue avec tant de fermeté, elle a acquis le droit de ne plus garder de ménagemens, et de faire une profession ouverte de sa foi, qu'elle avoit tenue renfermée pendant quelque temps dans son cœur.

Une nouvelle persécution qui s'éleva, quelque temps après, à Trichirapali, mettoit toute la mission du Maduré en danger. Un homme du palais, modely de caste, et substitut du Dalavai, ou général des troupes, en fut l'auteur; il brûla un village composé de chrétiens. Ce n'étoit là que l'essai de ses fureurs, il se préparoit à s'y livrer tout entier; mais un brame, favori du roi, et par là même redouté dans son district, prit notre parti, et fit craindre aux auteurs de cette violence, son pouvoir sur l'esprit du prince : le salut nous est venu d'où nous ne l'attendions pas. Rien n'est ici plus contraire à la religion que la caste des brames; ce sont eux qui séduisent l'Inde, et qui inspirent à tous ces peuples la haine du nom chrétien : pour un qui

nous tend la main, on en trouve mille qui nous eussent volontiers poussés dans le précipice. Par qui a-t-il pu être inspiré de nous défendre, sinon par la miséricorde de celui qui conduit aux portes de la mort, et nous en ramène? *Qui deducit ad inferos et reducit.*

Le vice-roi du Carnate nous avoit donné une pareille marque de protection, au sujet d'une famille de chrétiens persécutés pour la religion, avec cette différence qu'il s'intéressa pour eux, à la simple prière des chrétiens, sans attendre que les missionnaires lui en parlassent. J'étois alors éloigné de deux journées du district de Pouchpaquiry; j'appris, à mon retour, la victoire, en même temps que l'épreuve des confesseurs de la foi, qui, au sortir des fers, se rendirent à la fête de l'Assomption, où le concours des chrétiens me donna lieu de les distinguer de la foule, et de faire honorer leur constance.

Il y avoit une fête d'idole dans le village d'Ariendel; parmi les cérémonies ordinaires de cette fête, une des plus remarquables est le mariage qu'on y fait de la déesse avec un jeune Indien de caste Parias, qui doit lui attacher pour cet effet un bracelet: la cérémonie finie, il acquiert le droit de battre l'idole; et si on lui en demande la raison, il répond qu'il bat sa femme, et que personne n'y peut trouver à redire. Le chef du village voulut forcer les chrétiens d'attacher un bracelet à l'idole; ils répondirent constamment qu'ils ne reconnoissoient pas leurs fausses divinités. La dispute s'échauffoit par le concours des

voisins, et par la fermeté des prosélytes, lorsque le brame, intendant de ce canton, passa dans son palanquin; il demanda quel étoit le sujet de cet attroupement, et de leurs contestations. A peine lui eût-on répondu que ces Indiens refusoient de donner le bracelet à l'idole, et qu'ils parloient de leurs divinités avec le dernier mépris, que, transporté de colère, il jeta un bâton armé de fer à la tête de l'un d'eux, qui heureusement évita le coup; après quoi il les fit saisir et mettre aux fers. Deux d'entre eux s'étoient échappés dans le tumulte, et voyant le tour que prenoit cette affaire, étoient allés en donner avis aux missionnaires.

Les chrétiens de la caste des Parias, qui sont à Arcade, furent informés d'abord de ce qui se passoit, et ne tardèrent pas à prendre des mesures pour secourir leurs frères : comme ils ont soin, la plupart, des éléphans et des chevaux de l'armée, ils appartiennent, en quelque sorte, au vice-roi. Ayant donc trouvé le moyen de lui faire parler par un des principaux seigneurs de sa cour : « C'est une affaire » que j'ai à cœur, répondit le vice-roi; puisque c'est » vous qui m'en parlez, je ne puis la remettre en de » meilleures mains, je vous en abandonne le soin ». Ce seigneur s'en fit instruire à fond par le catéchiste, et voulut ensuite l'entendre parler de la religion chrétienne, en présence de ceux qu'il avoit assemblés; il se fit montrer nos chapelets, il loua l'usage de la prière et du jeûne, et donna de grands éloges aux chrétiens. Ce qui peut avoir fait naître cette estime que les Maures ont de notre sainte religion,

c'est la vie exemplaire que mènent les chrétiens qui sont dans leur armée : quand ils demeurent dans la ville, ils ont leurs églises; mais quand l'armée marche, afin de pouvoir continuer leurs assemblées et leurs prières, en commun, selon ce qui se pratique dans cette mission, ils ont, au milieu de leurs tentes, une tente particulière qui est comme une église ambulante; elle est dans le camp, ce qu'étoit le Tabernacle de l'alliance au milieu d'Israël.

Pour revenir à l'affaire d'Ariendel, l'officier maure envoya ordre au brame d'élargir les deux frères chrétiens, et de venir rendre compte de sa conduite. Ces chrétiens étoient le plus étroitement resserrés; on leur avoit enclavé les pieds dans l'ouverture d'une grosse poutre, qu'ils ne pouvoient ni traîner ni mouvoir : durant neuf jours que dura leur prison, ils y furent attachés, nuit et jour, sans pouvoir se remuer de leur place; on avoit déjà chassé leur famille de leur maison, enlevé les bestiaux et mis le sceau à la porte. Le brame ayant appris que ces prisonniers avoient le chapelet au cou, et faisoient leurs prières à l'ordinaire, entra en fureur; il ne parloit plus que de leur trancher la tête : quoique la chose passât son pouvoir, ce sont des menaces dont l'Indien timide se laisse aisément effrayer. Il s'en servit principalement pour les engager à adorer les dieux du pays; mais nos chrétiens répondirent avec fermeté, que quand on avoit une fois cônnu et embrassé la loi chrétienne, qui étoit la seule véritable, il n'étoit pas possible de l'abandonner. Le père Aubert, missionnaire de Carvepondy,

traitoit, par le moyen du catéchiste, de l'élargissement des prosélytes avec le gouverneur de Tirouvatourou, auquel le brame persécuteur étoit subordonné, lorsqu'il vint des ordres de la capitale, qui firent entièrement cesser la persécution.

Les Hollandais enlevèrent, il y a quelques années, les églises des pauvres Paravas, pour en faire des magasins, et les maisons des missionnaires pour y loger leurs facteurs : les pères furent obligés de se retirer dans les bois, où ils se firent des huttes, pour ne pas abandonner leur troupeau dans un si pressant besoin. Il est vrai que les Paravas montrèrent en cette occasion une fermeté inébranlable, et un attachement inviolable pour leur religion : on les voyoit, tous les dimanches, sortir en foule de Tutucurin, et des bourgades, pour aller entendre la messe dans les bois ; les pères y exerçoient, au milieu des Gentils, les fonctions de leur ministère, plus librement qu'ils n'eussent fait auprès des Hollandais. Le zèle des Paravas choqua quelques-uns de ces messieurs ; ils se mirent en tête de les pervertir, et de leur faire embrasser leur religion. Dans cette vue, ils appelèrent de Batavia un ministre, pour instruire, disoient-ils, ces pauvres abusés ; mais la tentative réussit mal. Dès la première conférence, le chef de la caste des Paravas confondit le prédicant par ce seul raisonnement : *Quand le grand apôtre des Indes* (S. François-Xavier), *nous fut envoyé de Dieu, nous n'étions chrétiens que de nom, mais Gentils en effet : la foi que nous professons, ne prit racine dans nos cœurs, que par la force et par le nombre des miracles que notre*

tre saint apôtre opéra dans tous les lieux de cette ste; c'est pourquoi, avant que vous nous parliez de anger de religion, il faut, s'il vous plaît, que preièrement vous fassiez à nos yeux, non pas seulement tant de miracles qu'en a fait le grand père, mais eaucoup davantage, puisque vous voulez nous prouer que la loi que vous nous apportez est meilleure ue celle qu'il nous a enseignée. Ainsi, commencez ar ressusciter du moins une douzaine de nos morts, ar S. François-Xavier en a ressuscité cinq ou six ans cette côte; guérissez tous nos malades, et quand ela sera fait, nous verrons ce qu'il y aura à vous réondre. Le ministre ne sachant que répliquer à ce iscours, et voyant d'ailleurs cet air de fermeté et e raison, qu'il n'attendoit pas dans des pêcheurs, e songea qu'à se rembarquer au plus vîte; mais, vant que de partir, on voulut voir si la violence 'auroit pas plus de pouvoir que l'exhortation; n se mit donc en devoir de forcer les Paravas 'aller au prêche. Le chef de la caste eut le couage de faire afficher un écrit à la porte de la loge ollandaise, par lequel il déclaroit, que si quelque 'aravas alloit au temple des Hollandais, il seroit raité à l'heure même comme rebelle à Dieu, et traître la nation. Personne ne fut tenté d'y aller, excepté n seul; c'étoit un homme riche et puissant, dont a fortune dépendoit des Hollandais, et qui fut assez âche, de peur de s'attirer leur disgrâce, d'assister ne fois à leur culte.

Le chef de la caste des Paravas, qui en fut averti, nit ses gens sous les armes, se saisit des avenues,

afin qu'à la sortie du temple, le coupable ne pût lui échapper : dès qu'il parut, il se saisit de lui. Les Hollandais voulurent se mettre en devoir de le sauver, mais ils n'y furent pas à temps, et ils furent obligés eux-mêmes de se retirer, pour ne pas irriter des peuples qui étoient résolus de conserver leur religion aux dépens de leur vie.

Ces persécutions ont cessé par la grâce de Dieu; il est venu des directeurs plus doux et plus raisonnables, qui bien loin d'inquiéter ces peuples sur leur religion, et de leur faire violence, ont consenti que leurs anciens pasteurs revinssent demeurer dans les bourgades, et continuassent les mêmes fonctions qu'ils avoient toujours exercées depuis S. François-Xavier. Je dois rendre cette justice à messieurs les directeurs d'aujourd'hui, que j'en ai trouvé parmi eux de très-honnêtes gens, qui gagnoient l'affection des peuples, et se faisoient aimer des missionnaires qui, de leur côté, leur rendoient, dans l'occasion, des services assez importans.

Les Danois établis à Trinquebar, sur la côte de Coromandel, ont des ministres luthériens entretenus par le roi de Danemarck; au moyen d'une imprimerie qu'on leur a envoyée, ils ont donné une édition du *Nouveau Testament*, en malabare, avec quelques autres livres de leur composition. Les missionnaires n'ont pas manqué d'en donner aux fidèles le préservatif, soit en retranchant de la communion ceux qui se sont laissés séduire, soit en réfutant par de savans écrits les erreurs des hérétiques. La difficulté de multiplier les livres par l'écriture à la main,

n'est pas un petit obstacle à notre zèle; mais nos fonds ne nous donnent pas de quoi subvenir aux dépenses qui seroient nécessaires.

SCIENCES DES INDIENS.

Lettre du père Pons, en 1740.

I. Les bramanes ont été, dans tous les temps, les seuls dépositaires des sciences dans l'Inde, à l'exception, peut-être, de quelques provinces les plus méridionales. Parmi les Parias, qui, probablement ont été les premiers habitans de ces cantons, on trouve une caste nommée des *Vallouvers*, qui prétendent avoir été autrefois ce que sont aujourd'hui les bramanes : en effet ils se mêlent encore d'astronomie et d'astrologie, et l'on tient d'eux quelques ouvrages très-estimés, qui contiennent des préceptes de morale.

Partout ailleurs, les bramanes ont toujours été, et sont encore les seuls qui cultivent les sciences comme leur héritage; ils descendent des sept illustres pénitens, qui se sont multipliés à l'infini. Des provinces septentrionales, situées entre le mont Hima, et la Jamoune (c'est la rivière de Delhy) qui est bornée au midi par le Gange jusqu'à Patna, ils se sont répandus dans toute l'Inde. Les sciences sont leur partage; et un bramane qui veut vivre selon sa règle, ne doit s'occuper que de la religion et de

l'étude; mais ils sont tombés, peu à peu, dans un grand relâchement.

Ceux qui sont de la véritable caste des rajas ou rage-poutres, peuvent être instruits dans les sciences par des bramanes; mais ces sciences son inaccessibles à toutes les autres castes, auxquelles on peut seulement communiquer certains poëmes, la grammaire, la poétique, et des sentences morales. Les sciences et les beaux arts, qui ont été cultivés avec tant de gloire et de succès par les Grecs et les Romains, ont fleuri pareillement dans l'Inde, et toute l'antiquité rend témoignage au mérite des gymnosophistes : ce sont évidemment les bramanes, et surtout ceux qui, parmi eux, renoncent au monde, et se font Saniassi.

II. La grammaire des bramanes peut être mise au rang des plus belles sciences; jamais l'analyse et la synthèse ne furent plus heureusement employées, que dans leurs ouvrages grammaticaux sur la langue samskret ou samskroutan. Il me paroît que cette langue, si admirable par son harmonie, son abondance et son énergie, étoit autrefois la langue vivante dans les pays habités par les premiers bramanes. Après bien des siècles elle s'est insensiblement corrompue dans l'usage commun, de sorte que le langage des anciens Richi ou pénitens, qui est celui des *Vedams* ou livres sacrés, est assez souvent inintelligible aux plus habiles, qui ne savent que le samskret, fixé par les grammaires.

Plusieurs siècles après l'âge de Richi, de grands philosophes s'étudièrent à en conserver la connois-

sance, telle qu'on l'avoit de leur temps, qui étoit, à ce qu'il me semble, l'âge de l'ancienne poésie. Anoubhout fut le premier qui forma un corps de grammaire; c'est le Sarasvat, ouvrage digne de Sarasvadi, qui est, selon les Indiens, la déesse de la parole même. Quoiqu'il ne soit que le plan abrégé des grammaires, le mérite de son antiquité l'a mis en grande vogue dans les écoles de l'Indoustan.

Il est étonnant que l'esprit humain ait pu atteindre à la perfection de l'art, qui éclate dans ces grammaires; les auteurs y ont réduit, par l'analyse, la plus riche langue du monde, à un petit nombre d'élémens primitifs : ces élémens ne sont par eux-mêmes d'aucun usage, ils ne signifient proprement rien, ils ont seulement rapport à une idée; par exemple, *Kru* à l'idée d'action : les élémens secondaires qui affectent le primitif, sont destinés à exprimer et à varier les accidens de la parole. A l'approche des élémens secondaires, le primitif change souvent de figure; *Kru*, par exemple, devient, selon ce qui lui est ajouté, *Kar, Kar, Kri, Kir, Kir*, etc. La synthèse réunit et combine tous ces élémens, et en forme une variété infinie de termes d'usage.

Comme l'usage fait varier à l'infini, la signification des termes qui conservent toujours une certaine analogie avec l'idée attachée à la racine, il a été nécessaire de déterminer le sens par des dictionnaires; ils en ont dix-huit, faits sur différentes méthodes : celui qui est le plus en usage, composé par Amarasimha, est rangé, à peu près, selon la méthode qu'a suivi le père Porée, auteur de l'*Indiculus universalis :* le diction-

naire intitulé *Visvâbhidhânam*, est rangé par ordre alphabétique, selon les lettres finales des mots.

Outre ces dictionnaires généraux, chaque science a son introduction, où l'on apprend les termes propres, qu'on chercheroit en vain partout ailleurs: cela a été nécessaire pour conserver sciences un air de mystère, tellement du goût des aux bramanes, que non contens d'avoir des termes inconnus au vulgaire, ils ont enveloppé, sous des termes mystérieux, les choses les plus communes.

III. Les traités de versification et de poésie sont en grand nombre. Les fables indiennes, que les Arabes et les Persans ont si souvent traduites en leur langue, sont un recueil de cinq petits poëmes parfaitement réguliers, composés pour l'éducation des princes de Patna.

L'éloquence des orateurs n'a jamais été fort en usage dans l'Inde, et l'art de bien discourir y a été moins cultivé; mais pour ce qui est de la pureté, de la beauté et des ornemens de l'élocution, les bramanes ont un grand nombre de livres qui en contiennent les préceptes, et qui font une science à part, qu'on nomme *Alankârachâstram*, science de l'ornement.

IV. De toutes les parties de la belle littérature, l'histoire est celle que les Indiens ont le moins cultivée; ils ont un goût infini pour le merveilleux, et les bramanes s'y sont conformés pour leur intérêt particulier: cependant je ne doute pas que dans les palais des princes, il n'y ait des monumens suivis de l'histoire de leurs ancêtres, surtout dans

l'Indoustan, où les princes sont plus puissans, et raje-poutres de caste : il y a même, dans le nord, plusieurs livres qu'on appelle *Nâtak*, qui, à ce que des bramanes m'ont assuré, contiennent beaucoup d'histoires anciennes sans aucun mélange de fables.

Les Mogols aiment l'histoire; celle de leurs rois a été écrite par plusieurs savans de leur religion : la gazette de tout l'empire, composée dans le palais même du grand mogol, paroît au moins, une fois le mois, à Delhy. Dans les poëmes indiens, on trouve mille restes précieux de la vénérable antiquité, une notion bien marquée du paradis terrestre, de l'arbre de vie, de la source des quatre grands fleuves, dont le Gange en est un, et qui, selon plusieurs savans, est le Phison; du déluge, de l'empire des Assyriens, des victoires d'Alexandre, sous le nom de *Javana-Raja*, roi des Javans ou Grecs.

On assure que parmi les livres dont l'académie des bramanes de Gangivouram est dépositaire, il y en a d'histoire, fort anciens, où il est parlé de S. Thomas, de son martyre, et du lieu de sa sépulture. Ce sont des bramanes qui l'ont dit, et qui se sont offerts à les communiquer, moyennant des sommes que les missionnaires n'ont jamais été en état de leur donner : peut-être même, que depuis le vénérable père de Nobilibus, il n'y a eu personne assez habile dans le Samskret, pour examiner les choses par soi-même. J'ai vu, dans un manuscrit du père de Bourzes, que dans certains pays de la côte de Malabar, les Gentils célébroient la délivrance des Juifs sous Esther, et qu'ils

lui donnoient le nom de *Youda Tirounal*, fête de Juda.

V. Ce qui, après la noblesse de leur caste, élève les bramanes infiniment au-dessus du vulgaire, est la science de la religion, des mathématiques, et de la philosophie : les bramanes ont leur religion à part ; ils sont cependant les ministres de celle du peuple. Les quatre *Vedams* ou *Bed*, sont, selon eux, d'une autorité divine : on les a, en arabe, à la bibliothèque du roi ; ainsi les bramanes sont partagés en quatre sectes, dont chacune a sa loi propre. Roukou Vedan, ou, selon la prononciation indoustane, Recbed et le Yajourvedam, sont plus suivis dans la péninsule, entre les deux mers ; le Sâmavedam et Latharvana ou Bramavedam, dans le nord. Les *Vedams*, renferment la théologie des bramanes, et les anciens Pouranam ou poëmes, la théologie populaire. Les *Vedams*, autant que j'en puis juger, par le peu que j'en ai vu, ne sont qu'un recueil des différentes pratiques superstitieuses, et souvent diaboliques des anciens Richi (pénitens), ou (Mouni), anachorètes. Tout est assujetti, et les dieux mêmes sont soumis à la force intrinsèque des sacrifices et des mantram : ce sont des formules sacrées dont ils se servent pour consacrer, offrir, invoquer, etc. Je fus surpris d'y trouver celle-ci : *ôm*, *Sântih*, *Santih*, *Sânti*, *Harih*. Vous savez sans doute que la lettre ou syllabe *ôm*, contient la Trinité en unité ; le reste est la traduction littérale de *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, *Dominus* Harih est un nom de dieu, qui signifie ravisseur.

VI. Les bramanes ont cultivé presque toutes les parties des mathématiques, l'algèbre ne leur a pas été inconnue; mais l'astronomie, dont la fin étoit l'astrologie, fut toujours le principal objet de leurs études mathématiques, parce que la superstition des grands et du peuple la leur rendent plus utile: ils ont plusieurs méthodes d'astronomie. Un savant grec qui, comme Pythagore, voyagea autrefois dans l'Inde, ayant appris les sciences des bramanes, leur enseigna, à son tour, sa méthode d'astronomie; et afin que ses disciples en fissent un mystère aux autres, il leur laissa dans son ouvrage les noms grecs des planètes, des signes du zodiaque, et plusieurs termes, comme *hora*, vingt-quatrième partie d'un jour; *kendra*, centre, etc. J'eus cette connoissance à Delhy; et elle me servit pour faire sentir aux astronomes du raja Jaesing, qui sont en grand nombre dans le fameux Observatoire qu'il a fait bâtir dans cette capitale, qu'anciennement il leur étoit venu des maîtres d'Europe.

VII. Ce qui a rendu plus célèbre, dans l'antiquité, le nom des gymnosophistes, c'est leur philosophie, dont il faut séparer d'abord la philosophie morale, non qu'ils n'en ayent une très-belle dans beaucoup d'ouvrages de Nitichâstram, science morale, qui est renfermée ordinairement dans des vers sentencieux, comme ceux de Caton; mais c'est que cette partie de la philosophie est communiquée à toutes les castes : plusieurs auteurs Choutres et même Parias, s'y sont acquis un grand nom.

La philosophie, qu'on nomme simplement, et

par excellence, *Châstram* (science), est bien plus mystérieuse : la logique, la métaphysique, et un peu de physique bien imparfaite, en sont les parties : son unique fin, le but où tendent toutes les recherches philosophiques des bramanes, est la délivrance de l'ame, de la captivité, et des misères de cette vie, par une félicité parfaite, qui essentiellement est, ou la délivrance de l'ame, ou son effet immédiat.

Comme parmi les Grecs il y eut plusieurs écoles de philosophie, l'ionique, l'académique, etc., il y a eu dans l'antiquité, parmi les bramanes, six principales écoles ou sectes philosophiques, dont chacune étoit distinguée des autres par quelque sentiment particulier sur la félicité, et sur les moyens d'y parvenir : Nyâyam, Vedântam, Sankiam, Mimamsa, Pâtanjalam, Bhassyam, sont ce qu'ils appellent simplement les six sciences, qui ne sont que six sectes ou écoles : il y en a encore plusieurs autres, comme l'Agamachâstram et Bauddamatham, etc., qui sont autant d'hérésies en matière de religion, très-opposées au d'Harmachâstram dont j'ai parlé, qui contient le polythéisme universellement approuvé.

Les sectateurs de l'Agamam ne veulent point de différence de conditions parmi les hommes, ni de cérémonies légales, et sont accusés de magie : jugez par là de l'horreur qu'en doivent avoir les autres Indiens. Les Bauddistes, dont l'opinion sur la métempsycose a été universellement reçue, sont accusés d'athéisme, et n'admettent de principes de

nos connoissances, que nos sens. Boudda est le Photo (Foë), révéré par le peuple à la Chine, et les Bauddistes sont de la secte des bonzes et des lamas, comme les Agamistes sont de la secte des peuples du Mahâsin, ou grand sin, qui comprend tous les royaumes de l'Occident, au delà de la Perse.

Toutes les écoles enseignent que la sagesse ou la science certaine de la vérité tâtvagniânam, est la seule voie où l'ame se purifie, et qui peut la conduire à sa délivrance, moukti; aussi toutes les écoles commencent par la recherche et la détermination des principes des connoissances vraies : les unes en admettent quatre, les autres trois, et d'autres se contentent de deux.

Ces principes établis, ces écoles enseignent à en tirer les conséquences par le raisonnement, dont les différentes espèces se réduisent en syllogisme. Leurs règles du syllogisme sont exactes; elles ne diffèrent principalement des nôtres, qu'en ce que le syllogisme parfait, selon les bramanes, doit avoir quatre membres, dont le quatrième est une application de la vérité conclue des prémices, à un objet qui la rend sensible. Les écoles retentissent sans cesse de ce syllogisme : là où il y a de la fumée, il y a du feu : il y a de la fumée à cette montagne, donc il y a du feu, *comme à la cuisine*.

Il y a tout lieu de croire que les sciences ont fleuri anciennement parmi les Indiens; nous y voyons encore des traces de la philosophie de Pythagore et de Démocrite. J'ai entretenu plusieurs brames, qui parlent des atomes, selon l'opinion de

ce dernier. On peut dire néanmoins que leur ignorance est extrême ; ils expliquent le principe de chaque chose, par des fables ridicules, sans pouvoir apporter aucune raison physique des effets de la nature. Ce que j'ai vu de plus raisonnable dans leurs livres de philosophie, est une espèce de démonstration que l'on y emploie pour prouver l'existence de Dieu par les choses visibles ; mais après en avoir conclu l'existence d'un premier être, ils en font une peinture extravagante, en lui donnant une forme et des qualités qui ne peuvent lui convenir. Au reste, s'il se trouve quelque chose de bon dans leurs livres, il y en a peu, parmi les Indiens, qui s'appliquent à les lire, ou qui en comprennent le sens.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier, qu'ils nous représentent comme un siècle d'or, a duré, disent-ils, dix-sept cent vingt-huit mille ans ; c'est alors que fut formé le dieu Brama, et que prit naissance la caste des brames qui en descendent : les hommes étoient d'une taille gigantesque ; leurs mœurs étoient fort innocentes ; ils étoient exempts de maladie, et vivoient jusqu'à quatre cents ans.

Dans le second âge, qui a duré douze cent quatre-vingt-seize mille ans, sont nés les rajas ou kchatrys, caste noble, mais inférieure à celle des brames : le vice commença alors à se glisser dans le monde ; les hommes vivoient jusqu'à trois cents ans ; leur taille n'étoit pas si grande que dans le premier âge.

A celui-ci a succédé un troisième âge, qui a duré huit millions soixante-quatre mille ans : le vice augmenta beaucoup, et la vertu commença à disparoître ; aussi n'y vécut-on que deux cents ans.

Enfin suivit le dernier âge, qui est celui où nous vivons, et où la vie de l'homme est diminuée des trois quarts ; c'est dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu, presque bannie du monde : ils prétendent qu'il s'en est déjà écoulé quatre millions vingt-sept mille cent quatre-vingt-quinze ans. Ce qu'il y a plus ridicule, c'est que leurs livres déterminent la durée de cet âge, et marquent le temps où le monde doit finir. Voilà, mon révérend père, une partie des rêveries en quoi consiste la science des brames, et qu'ils débitent fort sérieusement aux peuples.

Je ne sache pas qu'ils ayent aucune connoissance des mathématiques, si l'on en excepte l'arithmétique, dans laquelle ils sont assez versés ; mais ce n'est que dans ce qui regarde la pratique. Ils apprennent l'art de compter dès leur plus tendre jeunesse, et sans se servir de la plume ; ils font, par la seule force de l'imagination, toutes sortes de comptes sur les doigts.

Les brames ont les tables des anciens astronomes pour calculer les éclipses, et ils savent même s'en servir ; leurs prédictions sont assez justes, aux minutes près, qu'ils semblent ignorer, et dont il n'est point parlé dans leurs livres qui traitent des éclipses du soleil et de la lune : eux-mêmes, quand ils en parlent, ne font aucune mention de minutes,

mais seulement de gari, de demi-gari, d'un quart et demi quart de gari : or un gari est une de leurs heures, mais qui est bien petite en comparaison des nôtres, car elle n'est que de vingt-neuf minutes et environ quarante-trois secondes (1).

---

(1) Quand on considère l'état de l'astronomie chez les Indiens, on y voit une ignorance profonde des causes : ici, la pratique des observations sans résultats; là, des résultats sans observations; des méthodes dont les plus savans font usage sans les comprendre, semblables à des étrangers qui ont retenu quelques phrases d'une langue qu'ils n'entendent pas : on en peut dire autant des Chinois.

Ce qui fait le plus d'honneur à l'astronomie des Indiens, ce sont les méthodes pour les éclipses; ils calculent avec une grande célérité, avec assez de précision; ils se servent de *cauritz,* espèce de coquilles, qui sert de monnoie dans l'Inde. Cette manière de calculer a l'avantage d'être prompte et expéditive, mais aussi on ne peut pas revenir sur ses pas; on efface à mesure qu'on avance, et si on s'est trompé, il faut recommencer.

Leurs procédés paroissent d'une simplicité singulière : la théorie de la lune, la plus compliquée de nos théories modernes, n'a point chez eux de calcul embarrassant, ni pénible. Ils ont huit périodes des mouvemens de la lune, et au moyen de quatre divisions, et de quatre multiplications faciles, ils trouvent quatre quantités qui, étant additionnées, donnent la longitude vraie de la lune, à laquelle cependant ils appliquent encore deux petites corrections. Ils trouvent les diamètres du soleil et de la lune par une opération fort simple, que nous rapportons ici comme un exemple curieux de ces règles singulières. Ils prennent le mouvement diurne vrai de la lune, le divisent par 25; le reste de la division, multiplié par 60, et divisé par 25,

Quoiqu'ils sachent l'usage de ces tables, et qu'ils prédisent les éclipses, il ne faut pas croire pour cela qu'ils soient fort habiles dans cette science : tout consiste dans une pure mécanique, et dans quelques opérations d'arithmétique ; ils en ignorent tout-à-fait la théorie, et n'ont nulle connoissance des rapports et des liaisons que ces choses ont entre elles. Il y a toujours quelque brame qui s'applique à comprendre l'usage de ces tables; il l'enseigne ensuite à ses enfans, et ainsi, par une espèce de tradition, ces tables ont été transmises des pères aux enfans, et

---

donne le diamètre actuel de la lune. Ils calculent le diamètre du soleil, en multipliant son mouvement diurne vrai par 5 ; et le divisant par 9, le quotient est le diamètre du soleil. Nous avons trouvé dans les papiers de feu M. de Lisle, qui sont au dépôt de la marine, deux espèces différentes de règles ou de tables indiennes, envoyées en Europe par les missionnaires : ces règles sont toutes différentes de celles que M. Le Gentil a rapportées des Indes. Nous avons soupçonné que ces règles pourroient bien être les *anciennes* qui sont à Bénarès : on ne peut s'empêcher de penser que ces tables ou ces règles des brames appartiennent à une théorie savante ; les principes en sont cachés aujourd'hui sous une routine aveugle, que beaucoup d'art a rendu simple et sûre. M. Le Gentil n'a pas trouvé plus de 22 à 24 minutes de différence entre leur calcul et l'observation de deux éclipses de lune : il est remarquable même, que dans ces deux éclipses, les brames ont donné plus exactement le temps de la durée, que les tables de Maïer, les plus exactes que nous ayons.

Quoique les brames puissent avoir une notion assez juste de la nouvelle et de la pleine lune, le peuple, plongé dans

on a conservé l'usage qu'il en falloit faire. Ils regardent un jour d'éclipse comme un jour d'indulgence plénière, car ils croient qu'en se lavant, ce jour-là, dans l'eau de la mer, ils se purifient de tous leurs péchés.

Comme ils n'ont qu'un faux système du ciel et des astres, il n'y a point d'extravagance qu'ils ne disent du mouvement du soleil et des autres planètes. Ils tiennent, par exemple, que la lune est au-dessus du soleil, et quand on veut leur prouver le contraire, par le raisonnement tiré de l'éclipse de cet astre, ils s'emportent, par la seule raison qu'on con-

---

la plus profonde ignorance, explique les phases à sa manière; il prétend que la lune est remplie d'ambroisie, et que les dieux y viennent prendre leurs repas; c'est ce qui fait diminuer sa lumière. La régularité du retour des phases, annonce que la provision est soigneusement renouvelée, et que les dieux ont un appetit fort réglé. (Observations du P. Souciet, tom. I. p. 7).

Les brames placent la terre au centre de l'Univers, ils imaginent sept mondes; ce sont les planètes, entre lesquelles la terre, posée sur une montagne d'or, occupe le lieu principal. Il ne paroît pas qu'ils connoissent le mouvement diurne de la terre; ils pensent que les étoiles se meuvent; ils disent que ce sont des poissons, parce qu'elles se meuvent dans l'éther, comme les poissons dans les eaux.

Les brames abusent de leurs connoissances astronomiques en faveur de l'astrologie; mais ils ont soin de cacher les secrets d'un art qui les enrichit, ou du moins les fait vivre. (Voyez M. Bailly, *Histoire de l'Astronomie ancienne*, p. 13, 112 et 114).

tredit

tredit leurs principes. Ils croient encore que le soleil, après avoir éclairé notre hémisphère, va se cacher, durant la nuit, derrière une montagne; ils admettent neuf planètes, en supposant que les nœuds ascendans et descendans sont des planètes réelles, qu'ils nomment pour cela *Ragou* et *Redou* : de plus, ils ne peuvent se persuader que la terre soit ronde, et lui donnent, je ne sais quelle figure bizarre.

Il est vrai pourtant qu'ils reconnoissent les douze signes du zodiaque, et que dans leur langue, ils leur donnent les mêmes noms que nous leur donnons; mais la manière dont ils divisent et le zodiaque et les signes qui le composent, mérite d'être rapportée. Ils divisent la partie du ciel, qui répond au zodiaque, en vingt-sept constellations : chacune de ces constellations est composée d'un certain nombre d'étoiles, qu'ils désignent comme nous, par le nom d'un animal, ou d'une autre chose inanimée; ils composent ces constellations du débris de nos signes, ou de quelques autres étoiles qui leur sont voisines. La première de leurs constellations commence au signe du belier, et renferme une ou deux de ses étoiles, avec quelque autre du voisinage; et ils l'appellent *Achoüini*, qui veut dire en leur langue, cheval, parce qu'ils croient y voir la figure d'un cheval. La seconde se prend ensuite en montant vers le signe du taureau, et s'appelle *Barany*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un éléphant, et ainsi des autres.

Chaque signe renferme deux de ces constellations, et la quatrième partie d'une autre; ce qui fait juste-

ment vingt-sept constellations dans toute l'étendue du zodiaque ou des douze signes. Ils subdivisent chacune desdites constellations en quatre parties égales, dont chacune est désignée par un mot d'une seule syllabe; et par conséquent, toute la constellation est appelée d'un mot bizarre de quatre syllabes, qui ne signifie rien, et qui exprime seulement les quatre parties égales.

Ils divisent encore chaque signe en neuf quarts de constellation, qui font autant de degrés à leur mode, et qui en valent trois des nôtres, et vingt minutes de plus. Enfin, selon ces mêmes principes, ils divisent tout le zodiaque en cent huit de leurs degrés; de sorte que, quand ils veulent marquer le lieu du soleil, ils nomment premièrement le signe, ensuite la constellation, et enfin le degré ou la partie de la constellation à laquelle répond le soleil : si c'est la première partie, ils mettent la première syllabe : si c'est la seconde, ils y mettent la seconde syllabe, et ainsi du reste.

Le 23 du mois de mars de l'année passée, il y eut ici une éclipse de lune. Comme les brames sont les dépositaires de la science et de la doctrine parmi les Indiens, et qu'ils s'appliquent particulièrement à l'astronomie, ils n'avoient pas manqué de prédire cette éclipse. J'examinai leur calcul, et je ne le trouvai pas tout-à-fait juste, ce qui me donna occasion de faire un type de cette éclipse, où j'en marquai exactement le temps et la durée. J'envoyai ce type à Cangivaron et dans les villes voisines; il se trouva juste, car l'éclipse arriva précisément à l'heure que

j'avois marquée, ce qui donna à ces peuples une haute idée de la science des brames du nord; c'est le nom qu'on nous donne en ce pays.

Rien n'est plus extravagant que le sentiment des Indiens sur la cause des éclipses. Toutes les fois que l'ombre de la terre nous cache la lune, ou que la lune nous empêche de voir le soleil, ce qui fait les éclipses, comme tout le monde sait, ces peuples superstitieux s'imaginent qu'un dragon engloutit ces deux astres et les dérobe à nos yeux. Ce qui est plus ridicule, c'est qu'afin de faire quitter prise à ce prétendu monstre, ils font pendant ce temps-là un charivari épouvantable, et que les femmes enceintes s'enferment avec un grand soin dans leurs maisons, d'où elles n'osent sortir, de peur que ce terrible dragon, après avoir englouti la lune, n'en fasse autant de leurs enfans.

Quelques brames m'étant venu voir en ce temps-là, ne manquèrent pas de me parler de l'éclipse; je leur fis voir clairement que tout ce qu'on disoit du dragon qui engloutit le soleil et la lune, dans le temps que ces deux astres sont éclipsés, n'étoit qu'une fable grossière, dont on amusoit le peuple : ils en convinrent aisément. *Puisque vous êtes de si bonne foi*, leur repartis-je, *permettez-moi de vous dire, que comme vous vous êtes trompés jusqu'à présent sur la cause des éclipses, vous pourriez bien vous tromper aussi en croyant que Bruma, Vichnou et Routren, sont des dieux dignes d'être adorés, puisque ces prétendus dieux n'ont été que des hommes corrompus et vicieux, que la flatterie et la passion*

ont érigés en divinités. Il n'est pas difficile de convaincre des gens qui n'ont aucuns principes; mais il n'est pas aisé de leur faire quitter leurs erreurs, ni de leur persuader d'agir conformément à la vérité connue. Quand on leur reproche quelque vice, ou qu'on les reprend d'une mauvaise action, ils répondent froidement, que cela est écrit sur leur tête, et qu'ils n'ont pu faire autrement. Si vous paroissez étonné de ce langage nouveau, et que vous demandiez à voir où cela est écrit, ils vous montrent les diverses jointures du crâne de leur tête, prétendant que les sutures mêmes sont les caractères de cette écriture mystérieuse. Si vous les pressez de déchiffrer ces caractères, et de vous faire connoître ce qu'ils signifient, ils avouent qu'ils ne le savent pas. *Mais puisque vous ne savez pas lire cette écriture*, disois-je quelquefois à ces gens entêtés, *qui est-ce donc qui vous la lit? qui est-ce qui vous en explique le sens, et qui vous fait connoître ce qu'elle contient? D'ailleurs, ces prétendus caractères étant les mêmes sur la tête de tous les hommes, d'où vient qu'ils agissent si différemment, et qu'ils sont si contraires les uns aux autres dans leurs vues, dans leurs desseins et dans leurs projets?*

Les brames m'écoutoient de sang froid, et sans s'inquiéter ni des contradictions où ils tomboient, ni des conséquences ridicules qu'ils étoient obligés d'avouer; enfin, lorsqu'ils se sentoient vivement pressés, toute leur ressource étoit de se retirer sans rien dire. On voit par là quel est à peu près le caractère des gens de ce pays, et que la conversion

des brames est un ouvrage plus difficile qu'on ne s'imagine.

Les Indiens croient à l'astrologie judiciaire, cet art ridicule, qui fait dépendre le bonheur ou le malheur des hommes, le bon ou le mauvais succès de leurs affaires, de la conjonction des planètes, du mouvement des astres, et du vol des oiseaux. Par là, les brames se sont rendus comme les arbitres des bons et des mauvais jours; on les consulte comme des oracles, et ils vendent bien cher leurs réponses. J'ai souvent rencontré, dans mes voyages, plusieurs de ces Indiens crédules, qui retournoient sur leurs pas, parce qu'ils avoient trouvé en chemin quelque oiseau de mauvais augure; j'en ai vu d'autres qui, à la veille d'un voyage qu'ils étoient obligés de faire, alloient le soir coucher hors de la ville, pour n'en pas sortir dans un jour peu favorable.

Les Indiens de la péninsule de Carnate sont polis, mais d'une politesse outrée et embarrassante; ils ont de l'esprit; ils sont grands, bien faits, et exempts de la plupart des vices qui ne sont que trop communs parmi les peuples de l'Europe. Leurs enfans marchent de bonne heure; à peine ont-ils trois mois, qu'ils se traînent sur la terre; ils sont rouges d'abord, ou plutôt d'une couleur de café bien teint.

Les brames, qui sont les nobles et les savans du pays, sont pauvres pour la plupart; ils n'en sont ni moins estimés ni moins fiers, parce que la vraie grandeur, chez les Indiens, se tire de la naissance seule, et non pas des richesses : leur vie est frugale; ils ne mangent ni viande, ni œufs, ni poisson; ils se con-

tentent de riz, de lait, et de quelques légumes. Ils sont les dépositaires des sciences, et il n'est permis qu'à eux d'étudier et de devenir savans : comme ils n'ont point d'imprimerie, tous leurs livres sont écrits à la main, et en fort beaux caractères, sur des feuilles de palmiers; ils se servent pour écrire, d'un stylet de fer, qu'ils manient avec une adresse admirable.

Les Indiens passoient anciennement pour être très-habiles en toute sorte de connoissances; mais maintenant ils sont bien déchus de cette réputation: ils se piquent pourtant encore de savoir l'astronomie; il y en a même qui prédisent les éclipses. Celle du soleil, qui arriva au mois de novembre de l'année 1704, étoit marquée dans le livre *Panjangam*, qui est comme la table des saisons de l'année : le calcul ne s'en trouva pas tout-à-fait juste, ni conforme à celui du père Tachard, qui observa cette éclipse, et qui en marqua le temps avec plus de précision; le commencement à huit heures cinquante-sept minutes; sa plus grande obscurité, de six doigts, à onze heures trente minutes, et la fin à dix heures vingt-huit minutes.

Les brames ont encore des livres de médecine; mais ces livres sont assez inutiles, parce qu'ils n'ont presque aucune connoissance de l'anatomie : toute leur science consiste en quelques secrets, et dans l'usage de certaines simples dont ils se servent avec succès. Ils estiment beaucoup leurs histoires, qui sont écrites en vers, et qui contiennent les exploits fabuleux de leurs divinités et de leurs plus célèbres

pénitens ; les fables les plus grossières dont elles sont remplies, passent dans leur esprit pour des vérités incontestables. Le livre de la loi, écrit en samousaredam, ou langue savante, est celui qu'ils estiment davantage ; mais personne parmi eux qui l'entende : ils ne laissent pas que de l'apprendre par cœur, s'imaginant qu'il suffit d'en réciter quelques mots pour obtenir la rémission de ses péchés.

On voit aux Indes grand nombre de gens qui se disent médecins, mais presque tous sont de vrais charlatans ; les bois leur fournissent les drogues dont ils font usage, sans trop en connoître les propriétés ; ce sont quelques simples dont ils expriment le jus, et qu'ils font prendre aux malades dans les fièvres : durassent-elle trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude ; leur maxime est de chasser le mal en affoiblissant la nature. Si le malade meurt, c'est, disent-ils, la force du mal qui l'emporte, et non pas le défaut de nourriture. J'étois fort contraire à ce régime lorsque j'entrai dans la mission ; mais ayant vu mourir trois ou quatre de nos catéchistes, pour avoir pris de la nourriture, après quinze ou seize jours d'abstinence, je changeai de sentiment ; et en effet, je fus témoin qu'un jeune enfant de quinze ans, de la première caste, étant tombé malade, on ne lui donna, pendant un mois, qu'un peu d'eau chaude : la fièvre le quitta le vingt-septième jour de sa maladie, et comme il avoit encore un peu de force, on ne lui donna à manger qu'au bout de trois jours, de crainte que la fièvre ne le reprît : le 30, et les cinq ou six

jours suivans, on ne lui fit prendre que plein la main de riz. Il s'est tout-à-fait rétabli, et je le fais actuellement instruire pour lui donner le baptême.

Il n'y a parmi ces peuples ni académie ni sciences; ils ont quelque connoissance de l'astronomie, et ils prédisent les éclipses avec assez de justesse. Quoique leur pays ait été sujet à de fréquentes révolutions, dont la mémoire méritoit d'être transmise à la postérité, on n'en trouve rien dans leurs livres, qui ne sont remplis que de contes et de fables.

MÉDECINE DES INDIENS.

Lettre du père Papin.

POUR soulager ceux qui sentent une grande douleur de tête avec des élancemens, nos médecins de Bengale mêlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau, et après avoir bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, et en frottent fortement la fontaine de la tête; ils disent que rien n'est plus propre à rafraîchir le sang: ils donnent aussi la même dose à boire pour la rétention d'urine.

Ils traitent les érésipèles de la tête, en appliquant les sangsues; et pour les faire mordre, ils les irritent, en les tirant avec les doigts trempés dans du son mouillé.

La chaux éteinte est ici d'un assez grand usage;

ils l'appliquent aux tempes, pour le mal de tête qui vient de froideur : ils l'appliquent pareillement pour les piqûres de scorpions, de frelons, etc; mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflés, du ventre, et les vents, ils la mêlent, en petite quantité, avec du miel, dont ils font une espèce d'emplâtre, qui tombe d'elle-même quand elle a produit son effet; avant que d'appliquer ce liniment, ils oignent l'endroit avec de l'huile.

Ils prétendent que le meilleur remède contre les vers du ventre, c'est un verre d'eau de chaux, pris trois matins de suite. Pour les vers qui s'engendrent dans les plaies, ils mêlent un peu de chaux avec le jus de tabac.

Le cucuma ou terramerita, n'est pas moins en usage que la chaux ; ils s'en frottent le front, le dedans des mains, et le dessous des pieds, pour en tirer la chaleur.

La feuille de haricots de Bengale, broyée, mise dans un nouet (1), et renouvelée plusieurs fois le jour, guérit, à ce qu'ils prétendent, de la fièvre tierce. J'ai vu depuis un mois, un de nos médecins, qui donnoit, dans un nouet, la fleur entière et non froissée de leukantemum, ou camomille blanche, à sentir pour le même mal; et deux heures avant l'accès, il prenoit un nouet, où il y avoit une herbe froissée avec les doigts, dont il touchoit légérement

---

(1) Un nouet est un linge noué, dans lequel on renferme la drogue qu'on veut sentir, ou faire bouillir.

le front, les tempes, la fontaine de la tête, l'endroit du bras où l'on a coutume de saigner, les poignets, le dedans et le dehors de la main, l'ombilic, les lombes, les jarrets, le dessus et le dessous des pieds, et la région du cœur : l'accès fut médiocre, et la fièvre ne revint plus. Je crois que ce nouet étoit rempli de feuilles de haricots du pays, car ils n'emploient pas ceux de l'Europe.

Je ne sais pas où un chirurgien allemand, qui étoit sur les vaisseaux hollandais, avoit appris que les haricots sont très-utiles contre le scorbut : il en ordonnoit le bouillon aux plus malades; aux autres, il les faisoit manger, fricassés avec de l'huile, et il les guérissoit.

Les habiles médecins jugent de la grandeur du mal par le pouls; le commun en juge par le froid ou par la chaleur extérieure : ils prétendent que le froid occupe le dedans, quand la chaleur domine au dehors; alors ils sont inexorables, pour ne point permettre de boire, de crainte du sannipat : c'est une espèce de léthargie qui, sans troubler beaucoup la raison, cause la mort en peu de temps.

De toutes les fièvres, ils ne craignent que la double tierce : pour celles qui commencent par le frisson et par le tremblement, ils font avaler une espèce de bouillie de riz cuit avec une cuillerée de poivre entier, et une tête d'ail concassée : ce remède fait suer les malades, et les délivre de la soif. Quand on a froid au corps, et chaud aux mains et aux pieds, ils ordonnent de prendre, trois matins de suite, trois cuillerées du suc d'une petite herbe,

que je crois être le chamædris rampant, avec du jus de gingembre verd : peut-être que le gingembre sec avec du sucre, auroit le même effet que le verd.

Il y en a qui, pour décharger les poumons d'une pituite crasse et visqueuse, veulent qu'on fume, au lieu de tabac, l'écorce sèche de la racine de verveine ; d'autres, pour inciser cette humeur dans la toux, font torréfier parties égales de clous de canelle, de poivre-long, qu'ils mêlent avec du miel corrigé par une tête de clou rougie au feu; cette composition étant faite, ils en mettent, de temps en temps, sur la langue.

J'ai vu des Persans qui, pour nettoyer les vaisseaux salivaires et les amygdales, d'une humeur épaisse et gluante, se gargarisoient avec une décoction de lentilles, et ils s'en trouvoient bien.

Je connois un Indien qui a, au milieu du front, la cicatrice d'une profonde brûlure qu'on lui fit à l'âge de douze ans, pour le guérir de l'épilepsie ; on le brûla jusqu'à l'os, avec un bouton d'or, dans le paroxisme, et il fut parfaitement guéri. Ils ont encore un autre remède plus aisé : dans le commencement du paroxisme, ils appliquent derrière la tête, dans l'endroit où les deux gros muscles qui la relèvent se séparent, deux ou quatre grosses sangsues; et si elles ne produisent rien, ils en ajoutent d'autres, jusqu'à ce que le malade revienne à lui.

Quand on est travaillé d'un cours de ventre avec tranchées et glaires, ils donnent à boire, le matin,

un verre d'eau, dans lequel ils ont mis, dès la veille au soir, une cuillerée de cumin blanc, avec deux cuillerées de poivre concassé et grillé comme du café. Si c'est un cours de ventre bilieux, ils mêlent de l'opium avec du miel, dont ils font un emplâtre qu'ils posent sur l'ombilic.

Ils froissent les écailles d'huître sur une pierre, avec de l'eau, et ils en font un liniment, dont ils se servent pour l'enflure du scrotum : ils emploient le même remède pour toutes les fluxions froides.

Quand ils veulent faire suer un malade, ils le font asseoir sur un siége, ils lui couvrent tout le corps, excepté la tête, et dessous ils mettent de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir la stramonia, la grosse germandrée, l'érissimum, etc. Je crois qu'ils y mettroient du buis, s'ils en avoient, car le buis épineux que nous avons à Bengale, n'a pas la même vertu que le buis qui croît en Europe.

Il y a ici une maladie assez commune, accompagnée de sueurs extraordinaires qui causent la mort: le remède est de donner des cordiaux, et de semer dans le lit du malade, quantité de semence de lin, laquelle, mêlée avec la sueur, fait un mucilage qui resserre les pores par sa froideur.

Pour guérir les dartres, ils mettent une larme d'encens mâle dans deux ou trois cuillerées de jus de limon, et ils en bassinent l'endroit où est la dartre : on en est guéri en trois semaines; on sent de la fraîcheur en appliquant ce remède.

Ils guérissent le panaris fort aisément : ils font mortifier sur la braise, un morceau de la feuille

d'une espèce de lis, qui croît à Bengale; ils le mettent sur le mal, deux fois le jour : au bout de trois jours la suppuration est formée; ce remède cause beaucoup de douleur. Ils emploient le même remède pour résoudre les froncles et les duretés, et pour les faire percer. Je m'en suis servi moi-même pour un abcès caché sous les muscles du bras : je le fis sortir avec un cataplasme d'oignons et de gingembre verd, fricassés dans l'huile de moutarde; quand l'abcès parut, les feuilles de lis se dissipèrent entièrement. Ce cataplasme se met sur les parties attaquées de la goutte, et sur le ventre, pour la colique venteuse.

Le scorbut n'est pas inconnu dans ces contrées; on le nomme *Jari*: nos médecins purgent d'abord celui qui en est attaqué, après quoi ils lui font boire une liqueur composée de jus d'oignon, de gingembre verd, et de grand basilic, parties égales : leur gargarisme se fait avec du miel et du jus de limon; ils prétendent que ce mal vient des ulcères qui sont dans les entrailles.

Il y a ici un autre mal fort commun, qu'on appelle *Agrom*; la langue se fend et se coupe en plusieurs endroits; elle est quelquefois rude, et semée de taches blanches. Nos Indiens craignent beaucoup ce mal, qui vient, à ce qu'ils disent, d'une grande chaleur d'estomac : pour remède, ils donnent à mâcher, du basilic à graine noire, ou bien ils en font avaler le suc ferré avec la tête d'un clou : quelquefois ils donnent à boire le jus de la grosse menthe.

Il y a encore ici une sorte d'ulcères, qu'ils appellent fourmilière de vers ; et en effet, ce sont plusieurs ulcères qui se communiquent par de petits canaux pleins de vers ; l'un se guérit, et l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers, il y en a qui appliquent sur la partie malade, de petites lames de plomb percées en plusieurs endroits, et sur le plomb ils attachent des figues du pays, bien mûres : les vers passent par les trous du plomb, et se jettent dans le fruit qu'on ôte aussitôt ; et alors l'ulcère se guérit.

Un chirurgien du pays, m'a dit, il y a peu de jours, qu'il venoit de guérir un ulcère corrosif et très-infecte, qu'avoit un Indien au-dessus du pied, en lui mettant une couche de tabac grossièrement pulvérisé, de l'épaisseur d'une pièce de quinze sous, et du sel pilé, d'une égale épaisseur : on lui appliqua ce remède tous les matins, et il fut guéri en vingt jours.

Lettre du père Papin, en 1709.

On n'a pas besoin ici de vin pour faire de l'eau-de-vie ; on en fait avec du sirop, du sucre, quelques écorces et quelques racines, et cette eau-de-vie brûle mieux, et est aussi forte que celle d'Europe.

On peint des fleurs, et on dore fort bien sur le verre. Je vous avoue que j'ai été surpris en voyant certains vases de leur façon, propres à rafraîchir

l'eau, qui n'ont pas plus d'épaisseur que deux feuilles de papier collées ensemble.

Nos bateliers rament d'une manière bien différente des vôtres; c'est avec le pied qu'ils font jouer l'aviron, et leurs mains servent d'hypomochlion (1).

La liqueur que les teinturiers emploient, ne perd rien de sa couleur à la lessive.

Les laboureurs, en Europe, piquent leurs bœufs avec un aiguillon pour les faire avancer; les nôtres ne font simplement que leur tordre la queue : ces animaux sont très-dociles, ils sont instruits à se coucher et à se relever pour prendre et pour déposer leur charge.

On se sert ici d'une espèce de moulin à bras pour rompre les cannes de sucre, qui ne revient pas à dix sous.

Un rémouleur fabrique lui-même sa pierre, avec de la laque et de l'émeri.

Un maçon carrelera la plus grande salle, d'une espèce de ciment, qu'il fait avec de la brique pilée et de la chaux, sans qu'il paroisse autre chose qu'une seule pierre, beaucoup plus dure que le tuf.

J'ai vu faire une espèce d'auvent, long de quarante pieds, large de huit, et épais de quatre à cinq pouces, qu'on éleva en ma présence, et qu'on attacha à la muraille par un seul côté, sans y mettre aucun autre appui.

---

(1) Ce mot signifie point d'appui, ce qu'on met sous le levier pour le faire jouer.

C'est avec une corde à plusieurs nœuds, que les pilotes prennent hauteur; ils en metteut un bout entre les dents, et par le moyen d'un bois qui est enfilé dans la corde, ils observent facilement la queue de la petite ourse, qui s'appelle communément l'*étoile du nord*, ou l'*étoile polaire*.

La chaux se fait, d'ordinaire, avec des coquillages de mer; celle qui se fait de coquilles de limaçon, sert à blanchir les maisons, et celle de pierres, à mâcher avec des feuilles de bétel : on en voit qui en prennent, par jour, gros comme un œuf.

Le beurre se fait dans le premier pot qui tombe sous la main; on fend un bâton en quatre, et on l'étend à proportion du pot où est le lait; ensuite on tourne en divers sens ce bâton, par le moyen d'une corde qui y est attachée, et au bout de quelque temps le beurre se trouve fait.

Ceux qui vendent le beurre, ont le secret de le faire passer pour frais quand il est vieux, et qu'il sent le rance : pour cela on le fait fondre, on y jette ensuite du lait aigre et caillé, et huit heures après, on le retire en grumeaux, en le passant par un linge.

Les chimistes emploient le premier pot qu'ils trouvent pour revivifier le cinabre, et les autres préparations du mercure; ce qu'ils font d'une manière fort simple : ils n'ont point de peine à réduire en poudre tous les métaux; j'en ai été témoin moi-même : ils font grand cas du talc et du cuivre jaune, qui consume, à ce qu'ils disent, les humeurs les plus visqueuses, et qui lève les obstructions les plus opiniâtres.

Les médecins sont plus réservés que ceux d'Europe à se servir du soufre; ils le corrigent avec le beurre; ils font aussi jeter un bouillon sur le poivre long.

Un médecin n'est point admis à traiter un malade, s'il ne devine son mal, et quelle est l'humeur qui prédomine en lui; c'est ce qu'on connoît aisément en tâtant le pouls du malade; avec un peu d'habitude on ne craint pas de se tromper : c'est une science facile dont j'ai moi-même quelque expérience.

Les maladies principales qui règnent dans ce pays-ci, sont; 1°. le mordechin, ou le coléramorbus; le remède qu'on emploie pour guérir ce mal, est d'empêcher de boire celui qui en est attaqué, et de lui brûler la plante des pieds; 2°. le sonipat, ou la léthargie, qui se guérit, en mettant dans les yeux du piment broyé avec du vinaigre; 3°. le pilhai, ou l'obstruction à la rate, qui n'a point de remède spécifique, si ce n'est celui qu'emploient les Joghis (1) : ils font une petite incision sur la rate, ensuite ils insèrent une longue aiguille entre la chair et la peau; c'est par cette incision, qu'en suçant avec un bout de corne, ils tirent une certaine graisse qui ressemble à du pus.

La plupart des médecins ont coutume de jeter une goutte d'huile dans l'urine du malade : si elle se répand, c'est, disent-il, une marque qu'il est fort échauffé au dedans; si, au contraire, elle demeure

---

(1) Pénitens indiens.

en son entier, c'est un signe qu'il manque de chaleur.

Le commun du peuple a des remèdes fort simples. Pour la migraine, les Indiens prennent, en forme de tabac, la poudre de l'écorce sèche d'une grenade broyée avec quatre grains de poivre : pour le mal de tête ordinaire, ils font sentir, dans un nouet (1), un mélange de sel ammoniac, de chaux et d'eau. Les vertiges qui viennent d'un sang froid et grossier, se guérissent en buvant du vin où l'on a laissé tremper quelques grains d'encens : pour la surdité qui vient d'une abondance d'humeurs froides, ils font instiller une goutte de jus de limon dans l'oreille. Quand on a le cerveau engagé et chargé de pituite, on sent, dans un nouet, le cumin noir pilé : pour le mal de dents, une pâte faite avec de la mie de pain et de la graine de stramonia, mise sur la dent malade, en étourdit la douleur. On fait sentir la matricaire ou l'absinthe broyée, à celui qui a une hémorragie : pour la chaleur de poitrine et le crachement de sang, ils induisent un giraumont (2) de pâte, qu'ils font cuire au four, et boivent l'eau qui en sort : pour la colique venteuse et pituiteuse, ils donnent à boire quatre cuillerées d'eau, où on a fait bouillir de l'anis et un peu de gingembre, à diminution de moitié ; ils pilent aussi l'oignon cru avec du gingem-

(1) On appelle ainsi un paquet de quelque drogue enfermée dans un nœud de linge.

(2) Fruit des Indes, qui a la forme d'une calebasse, et qui a le goût de la citrouille.

bre, qu'ils prennent en se couchant, et qu'ils gardent dans la bouche pour en sucer le jus; la feuille de concombre broyée, les purge et les fait vomir, s'ils en boivent le jus. La difficulté d'uriner, se guérit ici, en buvant une cuillerée d'huile d'olive bien mêlée avec une pareille quantité d'eau : pour le cours de ventre, ils font torréfier une cuillerée de cumin blanc, et un peu de gingembre concassé, qu'on avale avec du sucre.

Peut-être ne serez-vous pas fâché d'apprendre un autre remède dont je n'ai pas fait l'expérience, mais qui m'a été enseigné par un médecin (1) habile, venu d'Europe, qui s'est fait une grande réputation à la cour du grand mogol, où il a demeuré quarante ans; il m'a assuré que son remède est infaillible contre toute sorte de colique. Il faut, dit-il, avoir un anneau de fer, d'un pouce et demi ou environ de diamètre, et gros à proportion; le faire bien rougir au feu, et faisant étendre le malade sur le dos, lui appliquer l'anneau sur le nombril, en sorte que le nombril serve comme de centre à l'anneau; le malade ne tardera pas à en ressentir l'ardeur : il faut alors le retirer promptement; la révolution subite qui se fera dans le bas-ventre dissipera en peu de temps toutes les douleurs. Il se fait garant du prompt effet de ce remède, et m'assure qu'il s'en est toujours servi aux Indes, avec succès.

---

(1) M. Mancuchi, Vénitien.

TOILES PEINTES DES INDIENS.

Lettre du père Cœurdoux, en 1742.

Les toiles peintes tirent leur valeur de la vivacité et de la ténacité des couleurs.

I. Avant que de se mettre à peindre sur la toile, il faut lui donner les préparations suivantes : 1°. Prenez une pièce de toile neuve, fine et serrée : la longueur la plus commune est de neuf coudées ; blanchissez-la à moitié : je dirai dans la suite de quelle manière cela se pratique. Prenez des fruits secs, nommés *cadou* ou *cadoucaïe*, au nombre d'environ vingt-cinq, ou, pour parler plus juste, le poids de trois palam : ce poids indien équivaut à une once, plus un huitième, puisque quatorze palam et un quart font une livre. 2°. Cassez ce fruit pour en tirer le noyau, qui n'est d'aucune utilité ; réduisez ces fruits en poudre : les Indiens le font sur une pierre, et se servent pour cela d'un cylindre, qui est aussi de pierre, et ils l'emploient à peu près comme les pâtissiers, lorsqu'ils broient et étendent leur pâte. 3°. Passez cette poudre par le tamis, et mettez-la dans deux pintes ou environ de lait de buffle, augmentant le lait et le poids du cadou, selon le besoin et la quantité des toiles. 4°. Trempez-y, peu de temps après, la toile autant de fois qu'il est nécessaire, afin qu'elle soit bien humectée de ce lait ; vous la retirerez alors, vous la tordrez fortement,

et la ferez sécher au soleil. 5°. Le lendemain vous laverez légérement la toile dans l'eau ordinaire, vous en exprimerez l'eau en la tordant, et après l'avoir fait sécher au soleil, vous la laisserez au moins un quart d'heure à l'ombre.

Après cette préparation, qu'on pourroit appeler intérieure, on peut passer aussitôt à une autre, que je nommerois volontiers extérieure, parce qu'elle n'a pour objet que la superficie de la toile. Pour la rendre plus unie, et que rien n'arrête le pinceau, on la plie en quatre, ou en six doubles, et avec une pièce de bois, on la bat sur une autre pièce de bois bien unie, observant de la battre partout également; et quand elle est suffisamment battue dans un sens, on la plie dans un autre, et on recommence la même opération.

Il est bon de faire ici quelques observations que vous ne jugerez pas tout-à-fait inutiles. 1°. Le fruit cadou se trouve dans les bois, sur un arbre d'une médiocre hauteur; il se trouve presque partout, mais principalement dans le Malléiâlam, pays montagneux, ainsi que le signifie son nom, qui s'étend considérablement le long de la côte de Malabar. 2°. Ce fruit sec, qui est de la grosseur de la muscade, s'emploie ici par les médecins, et il entre surtout dans les remèdes qu'on donne aux femmes nouvellement accouchées. 3°. Il est extrêmement âpre au goût; cependant, quand on en garde un morceau dans la bouche, pendant un certain temps, on lui trouve, à ce que disent quelques-uns, un petit goût de réglisse. 4°. Si après en avoir humecté mé-

selon l'opinion des Indiens, il déchire la toile : ensuite sur ces traits on passe avec le pinceau, du noir et du rouge, selon les endroits qui l'exigent ; après quoi l'ouvrage se trouve dessiné.

III. Il s'agit maintenant de peindre les couleurs sur ce dessin : la première qu'on applique c'est le noir ; cette couleur n'est guères en usage, si ce n'est pour certains traits, et pour les tiges des fleurs : c'est ainsi qu'on la prépare. 1°. On prend plusieurs morceaux de mâchefer, on les frappe les uns contre les autres pour en faire tomber ce qui est moins solide ; on réserve les gros morceaux, environ neuf à dix fois la grosseur d'un œuf. 2°. On y joint quatre ou cinq morceaux de fer, vieux ou neuf, peu importe. 3°. Ayant mis à terre en un monceau, le fer et le mâchefer, on allume du feu par-dessus ; celui qu'on fait avec des feuilles de bananier est meilleur qu'aucun autre. Quand le fer et le mâchefer sont rouges, on les retire, et on les laisse refroidir. 4°. On met ce fer et ce mâchefer dans un vase de huit à dix pintes, et l'on y verse du canje chaud, c'est-à-dire, de l'eau dans laquelle on a fait cuire le riz, prenant bien garde qu'il n'y ait pas de sel. 5°. On expose le tout au grand soleil, et après l'y avoir laissé un jour entier, on verse à terre le canje, et l'on remplit le vase de callou, c'est-à-dire, de vin de palmier ou de cocotier. 6°. On le remet au soleil, trois ou quatre jours consécutifs, et la couleur qui sert à peindre le noir, se trouve préparée.

Il y a quelques observations à faire sur cette préparation : la première, est qu'il ne faut pas mettre

plus de quatre ou cinq morceaux de fer, sur huit ou neuf pintes de canje, autrement la teinture rougiroit et couperoit la toile: la seconde, regarde la qualité de vin de palmier et de cocotier, qui s'aigrit aisément et en peu de jours ; on en fait du vinaigre, et l'on s'en sert au lieu de levain pour faire lever la pâte: la troisième, est qu'on préfère le vin de cocotier à celui de palmier: la quatrième, est qu'au défaut de ce vin, on se sert de kevarou, qui est un petit grain de ce pays, dont plusieurs se nourrissent ; ce grain ressemble fort, pour la couleur et la grosseur, à la graine de navet, mais la tige et les feuilles sont entièrement différentes : on y emploie aussi le varagou, qui est un autre fruit du pays, qu'on préfère au kevarou ; on en pile environ deux poignées qu'on fait ensuite cuire dans de l'eau ; on verse cette eau dans le vase où sont le fer et le mâchefer : on y ajoute la grosseur de deux ou trois muscades de sucre brut de palmier, prenant garde de n'en pas mettre davantage, autrement la couleur ne tiendroit pas long-temps, et s'effaceroit enfin au blanchissage : la cinquième, est que pour rendre la couleur plus belle, on joint au callou le kevarou, ou le varagou préparé, comme je viens de le dire: la sixième et dernière observation, est que cette teinture ne paroîtroit pas fort noire, et ne tiendroit pas sur une toile qui n'auroit pas été préparée avec le cadou.

IV. Après avoir dessiné et peint avec le noir, tous les endroits où cette couleur convient, on dessine avec le rouge, les fleurs et autres choses qui doivent

être terminées par cette autre couleur. Je dis qu'on dessine, car il n'est pas encore temps de peindre avec la couleur rouge ; il faut auparavant appliquer le bleu, ce qui demande bien des préparations.

Il faut d'abord mettre la toile dans l'eau bouillante, et l'y laisser pendant une demi-heure. Si vous mettez avec la toile, deux ou trois cadou, le noir en sera plus beau. En second lieu, ayant délayé dans de l'eau des crottes de brebis ou de chèvre, vous mettrez tremper la toile dans cette eau, et vous l'y laisserez pendant la nuit; on doit la laver le lendemain, et l'exposer au soleil.

Quand on demande à nos peintres indiens, à quoi sert cette dernière opération, ils s'accordent tous à dire qu'elle sert à enlever de la toile la qualité qu'elle avoit reçue du cadoucaïe, et que si elle la conservoit encore, le bleu qu'on prétend appliquer deviendroit noir.

Il y a encore une autre raison qui rend cette opération nécessaire, c'est de donner plus de blancheur à la toile, car nous avons dit qu'elle n'étoit qu'à demi-blanchie quand on a commencé à y travailler. En l'exposant au soleil, on ne l'y laisse pas entièrement, mais on y répand de l'eau, de temps en temps, pendant un jour; ensuite on la bat sur une pierre au bord de l'eau, mais non pas avec un battoir, comme il se pratique en France; la manière indienne est de la plier en plusieurs doubles, et de la frapper fortement sur une pierre, avec le même mouvement que font les serruriers et les maréchaux,

en frappant de leurs gros marteaux le fer sur l'enclume.

Quand la toile est suffisamment battue en un sens, on la bat dans un autre, et de la même façon ; vingt ou trente coups suffisent pour l'opération présente. Quand cela est fini, on trempe la toile dans du canje de riz ; le mieux seroit, si l'on avoit la commodité de prendre du kevarou, de le broyer, de le mettre sur le feu avec de l'eau, comme si on vouloit le faire cuire, et avant que cette eau soit fort épaisse, y tremper la toile, la retirer aussitôt, la faire sécher, et la battre avec le cottapoulli, comme on a fait, dans la première opération, pour la lisser.

Comme le bleu ne se peint pas avec un pinceau, mais qu'il s'applique en trempant la toile dans de l'indigo préparé, il faut peindre ou enduire la toile de cire généralement partout, excepté aux endroits où il y a du noir, et à ceux où il doit y avoir du bleu ou du verd. Cette cire se peint avec un pinceau de fer, le plus légérement qu'on peut, d'un seul côté, prenant bien garde qu'il ne reste sans cire, que les endroits que j'ai dit ; autrement ce seroit autant de taches bleues, qu'on ne pourroit pas effacer. Cela étant fait, on expose au soleil la toile cirée de la sorte ; mais il faut être très-attentif à ce que la cire ne se fonde, qu'autant qu'il est nécessaire pour pénétrer de l'autre côté ; alors on la retire promptement, on la retourne à l'envers, et on la frotte, en passant fortement la main par-dessus : le mieux seroit d'y employer un vase de cuivre rond par le fond ; par ce moyen la cire s'étendroit partout, et même aux

endroits qui, de l'autre côté, doivent être teints en bleu : cette préparation étant achevée, le peintre donne sa toile au teinturier en bleu, qui la rend au bout de quelques jours ; car il est à remarquer, que ce ne sont pas les peintres ordinaires, mais les ouvriers, ou teinturiers particuliers qui font cette teinture.

Ayant demandé au peintre, s'il savoit comment se prépare l'indigo, il me répondit qu'il en étoit instruit, et il me l'expliqua de la manière suivante : peut-être serez-vous bien aise de la comparer avec la méthode qu'on observe dans les îles de l'Amérique.

Ici l'on prend des feuilles d'averei ou d'indigotier, que l'on fait bien sécher ; après quoi on les réduit en poussière : cette poussière se met dans un fort grand vase qu'on remplit d'eau ; on la bat fortement au soleil avec un bambou fendu en quatre, et dont les quatre extrémités en bas sont fort écartées : on laisse ensuite écouler l'eau par un petit trou qui est au bas du vase, au fond duquel reste l'indigo ; on l'en tire, et on le partage en morceaux, gros à peu près comme un œuf de pigeon ; on répand ensuite de la cendre à l'ombre, et sur cette cendre on étend une toile, sur laquelle on fait sécher l'indigo qui se trouve fait.

Après cela, il ne reste plus que de le préparer pour les toiles qu'on veut teindre. L'ouvrier, après avoir réduit en poudre une certaine quantité d'indigo, la met dans un grand vase de terre, qu'il remplit d'eau froide ; il y joint ensuite une quantité

proportionnée de chaux, réduite pareillement en poussière ; puis il flaire l'indigo pour connoître s'il ne sent point l'aigre, et, en ce cas là, il ajoute encore de la chaux autant qu'il est nécessaire pour lui faire perdre cette odeur. Prenant ensuite des graines de tavarei, environ le quart d'un boisseau, il les fait bouillir dans un seau d'eau, pendant un jour et une nuit, conservant la chaudière pleine d'eau ; il verse après cela le tout, eau et graine, dans le vase de l'indigo préparé : cette teinture se garde pendant trois jours, et il faut avoir soin de bien mêler le tout ensemble, en l'agitant quatre ou cinq fois par jour, avec un bâton : si l'indigo sentoit encore l'aigre, on y ajoutera une certaine quantité de chaux.

Le bleu étant ainsi préparé, on y trempe la toile après l'avoir pliée en double, en sorte que le dessus de la toile soit en dehors, et que l'envers soit en dedans ; on la laisse tremper environ une heure et demie, puis on la retire teinte en bleu aux endroits convenables : on voit par-là que les toiles indiennes méritent autant le nom de teintes, que le nom de toiles peintes.

V. Après le bleu, c'est le rouge qu'il faut peindre ; mais on doit auparavant retirer la cire de la toile, la blanchir, et la préparer à recevoir cette couleur. Telle est la manière de retirer la cire : on met la toile dans de l'eau bouillante, la cire se fond ; on diminue le feu, afin qu'elle surnage plus aisément, et on la retire avec une cuiller, le plus exactement qu'il est possible ; on fait de nouveau bouillir l'eau, afin de retirer ce qui pourroit y être resté de cire :

quoique cette cire soit devenue fort sale, elle ne laisse pas de servir encore pour le même usage.

Pour blanchir la toile, on la lave dans de l'eau, on la bat neuf à dix fois sur la pierre, et on la met tremper dans d'autre eau, où l'on a délayé des crottes de brebis : on la lave encore, et on l'étend pendant trois jours au soleil, observant d'y répandre légérement de l'eau, de temps en temps, ainsi qu'on l'a dit plus haut : on délaie ensuite, dans de l'eau froide, une sorte de terre nommée *ola*, dont se servent les blanchisseurs, et l'on y met tremper la toile pendant environ une heure; après quoi on allume du feu sous le vase, et quand l'eau commence à bouillir, on en ôte la toile pour aller la laver dans un étang, sur le bord duquel on la bat environ quatre cent fois sur la pierre, puis on la tord fortement : ensuite on la met tremper, pendant un jour et une nuit dans de l'eau où l'on a délayé une petite quantité de bouze de vache ou de buffle femelle; après cela on la retire, on la lave de nouveau dans l'étang, et on la déploie, pour l'étendre pendant un demi-jour au soleil, et l'arroser légérement, de temps en temps. On la remet encore sur le feu dans un vase plein d'eau; et quand l'eau a un peu bouilli, on en retire la toile, pour la laver encore une fois dans l'étang, la battre un peu, et la faire sécher.

Enfin, pour rendre la toile propre à recevoir et retenir la couleur rouge, il faut réitérer l'opération du cadoucaïe, comme je l'ai rapporté au commencement, c'est-à-dire, qu'on trempe la toile dans l'infusion simple du cadou, qu'on la lave ensuite,

qu'on la bat sur la pierre, et qu'on la fait sécher; après cela on la fait tremper dans du lait de buffle, on l'y agite, et on la frotte pendant quelque temps avec les mains; quand elle en est parfaitement imbibée, on la retire, on la tord, et on la fait sécher; alors, s'il doit y avoir dans les fleurs rouges des traits blancs, comme sont souvent les pistils, les étamines et autres traits, on peint ces endroits avec de la cire; après quoi on peint enfin avec un pinceau indien, le rouge qu'on a préparé auparavant. Ce sont communément les enfans qui peignent le rouge, parce que ce travail est moins pénible, à moins qu'on ne voulût faire un travail plus parfait.

Venons maintenant à la manière dont il faut préparer le rouge. Prenez de l'eau âpre, c'est-à-dire, de l'eau de certains puits particuliers, à laquelle on trouve ce goût : sur deux pintes d'eau, mettez deux onces d'alun réduit en poudre; ajoutez-y quatre onces de bois rouge, nommé *vartangui* ou bois de *sapan*, réduit aussi en poudre; mettez le tout au soleil pendant deux jours, prenant garde qu'il n'y tombe rien d'aigre ni de salé, autrement la couleur perdroit beaucoup de sa force. Si l'on veut que le rouge soit plus foncé, on y ajoute de l'alun; on y verse plus d'eau quand on veut qu'il le soit moins, et c'est par ce moyen qu'on fait le rouge pour les nuances et les dégradations de cette couleur.

VI. Pour composer une couleur de lie de vin et un peu violette, il faut prendre une partie du rouge dont je viens de parler, et une partie égale du noir,

dont j'ai marqué plus haut la composition. On y ajoute une partie égale de canje de riz, gardé pendant trois mois, et de ce mélange il en résulte la couleur dont il s'agit.

Quelque vertu qu'ait l'eau âpre pour rendre la couleur rouge adhérente, elle ne tiendroit pas suffisamment et ne seroit pas belle, si l'on manquoit d'y ajouter la teinture d'*imbouré* : c'est ce qu'on appelle plus communément *chaïaver*, ou racine de *chaïa* ; mais avant que de la mettre en œuvre, il faut préparer la toile en la lavant dans l'étang, le matin, en l'y plongeant plusieurs fois, afin qu'elle s'imbibe d'eau, ce qu'on a principalement en vue, et ce qui ne se fait pas promptement, à cause de l'onctuosité du lait de buffle, où auparavant l'on avoit mis cette toile : on la bat une trentaine de fois sur la pierre, et on la fait sécher à moitié.

Tandis qu'on préparoit la toile, on a dû aussi préparer la racine de chaïa, ce qui se pratique de cette manière. Prenez de cette racine bien sèche, réduisez-la en une poudre très-fine, en la pilant bien dans un mortier de pierre et non de bois, ce qu'on recommande expressément, jetant, de temps en temps, dans le mortier un peu d'eau âpre. Prenez de cette poudre environ trois livres, et mettez-la dans deux seaux d'eau ordinaire, que vous aurez fait tiédir, et ayez soin d'agiter un peu le tout avec la main : cette eau devient rouge, mais elle ne donne à la toile qu'une assez vilaine couleur ; aussi ne s'en sert-on que pour donner aux autres couleurs rouges leur dernière perfection.

Il faut pour cela plonger la toile dans cette teinture, et afin qu'elle la prenne bien, l'agiter et la tourner en tout sens, pendant une demi-heure qu'on augmente le feu sous le vase; et lorsque la main ne peut plus soutenir la chaleur de la teinture, ceux qui veulent que leur ouvrage soit plus propre et plus parfait, ne manquent pas d'en retirer leur toile, de la tordre, et de la faire bien sécher.

Avant de passer aux autres couleurs, il est bon de dire quelque chose sur le chaïa. Cette plante naît d'elle-même, et on ne laisse pas d'en semer aussi pour le besoin qu'on en a; elle ne croît hors de terre que d'environ un demi-pied; sa feuille est d'un verd clair, large de près de deux lignes, et longue de cinq à six; la fleur est extrêmement petite et bleuâtre; la graine n'est guères plus grosse que celle du tabac. Cette petite plante pousse en terre une racine qui va quelquefois jusqu'à près de quatre pieds, et ce n'est pas la meilleure; on lui préfère celle qui n'a qu'un pied ou un pied et demi de longueur. Cette racine est fort menue; quoiqu'elle pousse si avant en terre, et tout droit, elle ne jette, à droite et à gauche, que fort peu et de très-petits filamens; elle est jaune quand elle est fraîche, et devient brune en se séchant; ce n'est que quand elle est sèche, qu'elle donne à l'eau la couleur rouge. Sur quoi je remarquai une particularité qui m'étonna: j'en avois mis tremper dans de l'eau qui étoit devenue rouge; pendant la nuit un accident fit répandre la liqueur; mais je fus bien surpris de trouver, le

lendemain, au fond du vase, quelques gouttes d'une liqueur jaune qui s'y étoit ramassée. Je soupçonnai que quelque corps étranger, tombé dans le vase, avoit causé ce changement de couleur, j'en parlai à un peintre : il me répondit que cela ne marquoit autre chose, sinon que le chaïa dont je m'étois servi, étoit de bonne espèce, et que lorsque les ouvriers réduisoient en poussière cette racine, en y jetant un peu d'eau, comme on l'a dit, il étoit assez ordinaire qu'elle fût couleur de safran. Je fis encore une autre remarque, c'est qu'autour du vase renversé, il s'étoit attaché une pellicule d'un violet assez beau : cette plante se vend en paquets secs; on en retranche le haut, où sont les feuilles desséchées, et on n'emploie que les racines pour cette teinture.

Comme la toile y a été plongée entièrement, et qu'elle a dû être imbibée de cette couleur, il faut la retirer, sans craindre que les couleurs rouges soient endommagées par les opérations suivantes. Elles sont les mêmes que celle dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire, qu'il faut laver la toile dans l'étang, la battre dix ou douze fois sur la pierre, la blanchir avec des crottes de mouton, et le troisième jour la savonner, la battre et la faire sécher, en jetant légérement de l'eau dessus, de temps en temps : on la laisse humide pendant la nuit, on la lave encore le lendemain, et on la fait sécher comme la veille; enfin, à midi, on la lave dans l'eau chaude, pour en retirer le savon et toutes les ordures qui pourroient s'y être attachées, et on la fait bien sécher.

VII. La couleur verte qu'on veut peindre sur la toile, demande pareillement des préparations ; les voici. Prenez un palam, ou un peu plus d'une once de fleur de cadou, autant de cadou, une poignée de chayaver, et si vous voulez que le verd soit plus beau, ajoutez-y une écorce de grenade : après avoir réduit ces ingrédiens en poudre, mettez-les dans trois bouteilles d'eau, que vous ferez bouillir jusqu'à diminution des trois quarts ; versez cette teinture dans un vase, en la passant par un linge : sur une bouteille de cette teinture, mettez-y une demi-once d'alun en poudre, agitez quelque temps le vase, et la couleur sera préparée.

Si vous peignez avec cette couleur sur le bleu, vous aurez du verd ; c'est pourquoi, quand l'ouvrier a teint sa toile en bleu, il a eu soin de ne pas peindre de cire les endroits où il avoit dessein de peindre du verd, afin que la toile, teinte d'abord en bleu, fût en état de recevoir le verd en son temps : il est si nécessaire de peindre sur le bleu, qu'on n'auroit qu'une couleur jaune, si on le peignoit sur une toile blanche?

Mais je dois avertir que ce verd ne tient pas comme le bleu et le rouge, en sorte, qu'après avoir lavé la toile quatre ou cinq fois, il disparoît, et il ne reste à sa place que le bleu, sur lequel on l'avoit peint. Il y a cependant un moyen de fixer cette couleur, en sorte qu'elle dure autant que la toile même ; le voici. Prenez l'oignon du bananier, pilez-le encore frais, et tirez-en le suc : sur une bouteille de teinture verte, mettez quatre ou cinq

cuillerées de ce suc, et le verd deviendra adhérent et inneffaçable; l'inconvénient est, que ce suc fait perdre au verd une partie de sa beauté.

VIII. Il reste à parler de la couleur jaune, qui ne demande pas une longue explication. La même couleur qui sert pour le verd, en peignant sur le bleu, sert pour le jaune en peignant sur la toile blanche; mais cette couleur n'est pas fort adhérente, elle disparoît après avoir été lavée un certain nombre de fois. Cependant, quand on se contente de savonner légérement ces toiles, ou de les laver dans du petit lait aigri, mêlé de suc de limon, ou bien encore de les faire tremper dans de l'eau où l'on aura délayé de la bouze de vache, et qu'on l'aura passée au travers d'un linge, ces couleurs passagères durent bien plus long-temps.

IX. Avant que de finir, il faut dire un mot des pinceaux indiens; ce n'est autre chose qu'un petit morceau de bois de bambou, aiguisé et fendu par le bout, à la distance d'un travers de doigt de la pointe: on y attache un petit morceau d'étoffe imbibée dans la couleur qu'on veut peindre, et qu'on presse avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on se sert pour peindre avec de la cire, est de fer, de la longueur de trois travers de doigt, ou un peu plus; il est mince par le haut, et par cet endroit il s'insère dans un petit bâton qui lui sert de manche; il est fendu par le bout, et forme un cercle au milieu, autour duquel on attache un peloton de cheveux, de la grosseur d'une muscade: ces cheveux s'imbibent de la cire chaude, qui coule

à peu par l'extrémité de cette espèce de pinn.

Quoique le cadoucaïe soit la première espèce de robolan de nos droguistes, les Indiens ne le fondent pas comme eux, sous le même nom, des fruits produits par des arbres fort différs.

Comme nous distinguons les cerneaux des noix res, de même aussi les peintres et les marns indiens distinguent les pindjou cadoucaïes, t-à-dire, ceux qu'on a cueillis encore verds et dres pour les faire sécher en cet état, de ceux on a laissé mûrir avant que d'en faire la récolte : paroissent fort différens à la vue, mais il est sûr ce sont les fruits des mêmes arbres.

La raison de cette distinction et des différen récoltes des cadoucaïes, vient de la différence eaux âpres, propres à la peinture, dont on a lé ailleurs, lesquelles ne sont pas absolument les mes, ni si bonnes partout, et au défaut desllles il faut suppléer par des cadoucaïes plus es, comme ayant été recueillis avant leur maité.

Par exemple, la qualité des eaux de Madras, ciant colonie anglaise, fort célèbre dans les Indes, prise par les Français en 1746, exige qu'on se re des pindjou cadoucaïes; au lieu qu'il faut se vir, à Pondichéry, de ceux qui ont été cueillis maturité. Tous les peintres indiens ne convient pas que ce soit le défaut d'un certain degré preté dans les eaux, qui oblige à se servir des

myrobolans cueillis tendres; il y en a qui prétendent, au contraire, que c'est avec les eaux plus âpres qu'il faut user des pindjou cadoucaïes, lesquels ont, selon eux, moins d'âpreté que ceux qui ont bien mûri. Quoi qu'il en soit, il est assez étonnant que les Indiens ayent découvert, dans la différence de maturité de ces fruits, le supplément au défaut de certaines eaux, propres d'ailleurs à la teinture et à la peinture.

Ces cadoucaïes pindjou sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus petits : il y en a qui ont à peine six lignes de longueur; ils sont, les uns de couleur brune, et les autres assez noirs; mais cette différence de couleur n'est qu'accidentelle, et ne désigne point des espèces différentes. Comme ils ont été cueillis verds, il n'est pas étonnant que leur superficie se trouve toute couverte de rides, lorsqu'ils sont desséchés; mais parce qu'il a fallu beaucoup plus de travail pour les ramasser et pour les faire sécher, leur prix est beaucoup plus grand que celui des cadoucaïes qui ont bien mûri.

Il faut mettre au nombre des pindjou cadoucaïes, une sorte de myrobolans bruns ou noirs, comme les petits dont je viens de parler, mais qui sont plus gros et plus grands que ceux dont se servent les peintres de Pondichery, quoiqu'ils ayent été cueillis étant mûrs. J'avois peine à le croire; mais un peintre indien m'en convainquit, en cassant devant moi un de ces gros cadoucaïes, et son noyau, dont il me fit remarquer la pulpe mal nourrie et couverte d'une peau brune; au lieu qu'un cadoucaïe bien mûr,

qu'il cassa aussi, avoit dans son noyau une pulpe bien conditionnée et blanche comme une amande. La raison de cette différence vient de ce que, sous un même genre d'arbre de cadou, il y en a plusieurs espèces, dont les fruits sont de grosseurs différentes, comme nos pommes ne sont pas toutes également grosses, conséquemment aux différentes espèces de pommiers qui les portent.

C'est ce que j'ai appris d'un marchand droguiste du pays, que j'interrogeois sur ce sujet, car ce n'est qu'à force d'interrogations faites à plusieurs, avec beaucoup de patience, qu'on peut espérer de tirer de ces gens-ci ce qu'on en veut apprendre; mais aussi on ne perd pas toujours son temps : l'un vous dit une circonstance qui avoit échappé à l'autre. L'embarras est quelquefois de les concilier lorsqu'ils se trouvent de sentimens opposés, et qu'ils vous disent des choses contradictoires : de nouvelles interrogations faites à d'autres séparément, et un redoublement de patience, font enfin découvrir de quel côté est la vérité.

Mon marchand ajouta que c'étoit surtout du côté des provinces du nord que venoient les gros cadoucaïes, et que tels étoit ceux qui venoient de Suratte; il me confirma aussi ce que j'ai dit plus haut, sur la foi des peintres indiens, que les cadoucaïes pindjou, et les autres qui n'ont été ramassés qu'après avoir bien mûri, étoient absolument les mêmes fruits, et des mêmes arbres, m'assurant que dans sa jeunesse il avoit voyagé à l'ouest de Pondichery, et jusqu'à la chaîne des montagnes voisines de la côte Malabar,

d'où l'on apporte ces fruits, et qu'il en avoit vu faire la récolte.

Je ne dois pas omettre ici une autre production de l'arbre cadou, et qu'on appelle *cadoucaïpou*, c'est-à-dire, fleur de *cadoucaïe*, quoique ce ne soit rien moins que sa fleur. C'est une espèce de fruit sec, ou simplement une coque aplatie et souvent orbiculaire, de couleur de feuille morte par-dessus, et d'un brun velouté en dedans : elle est vide, et paroît n'avoir jamais rien contenu, si ce n'est les œufs des insectes qui ont probablement occasionné sa naissance, car cette espèce de noix se trouve sur les feuilles mêmes du cadou, et est produite de la même façon que les noix de galle et quelques autres excroissances pareilles, qui se trouvent sur les feuilles de certains arbres en Europe.

Il y a des cadoucaïpou qui ont jusqu'à un pouce de diamètre ; il y en a de beaucoup plus petits ; il y en a aussi, dit-on, de plus larges, mais je n'ai pas vu de ceux-ci. La description que fait Lemery de la noix vomique, convient fort au cadoucaïpou. Dans le doute, si ce ne l'étoit point effectivement, on en a donné une dose considérable à un chien qui n'en a point été incommodé; il a même paru que cete drogue lui avoit fait du bien, comme elle en fait aux hommes, car les médecins du pays l'emploient utilement contre les tranchées et les cours de ventre, moyennant quelques préparations qu'il seroit trop long de rapporter, et qui ne sont pas de mon sujet. Il est étonnant qu'une drogue aussi efficace que celle-ci ne soit pas connue en Europe, ainsi que

m'en a assuré une personne fort intelligente (1).

Quoi qu'il en soit, cette espèce de noix plate est d'une grande utilité pour peindre les toiles, et je rapporterai d'autant plus volontiers l'usage qu'en font les peintres indiens, que j'en ai parlé trop brièvement, faute des connoissances qu'on m'en a données depuis : voici le détail de la préparation de la couleur jaune qu'on fait avec le cadoucaïpou. Prenez-en, par exemple, quatre onces, et, sans les écraser ni les broyer, laissez-les tremper pendant vingt-quatre heures, dans environ quarante onces d'eau âpre. On met ensuite le tout sur le feu, après y avoir jeté une once de chayaver réduit en poudre ; on fait bouillir cette eau trois bouillons, retirant le feu lorsqu'elle bout, et l'y remettant ensuite pour la faire bouillir à trois reprises, de sorte que l'eau se trouve réduite enfin à la moitié. Versez cette eau dans un autre vase, de sorte que le cadoucaïpou reste au fond du premier, et lorsque cette eau sera devenue tiède, vous y mettrez d'abord une once d'alun, réduit en poudre et dissous dans un peu d'eau chaude : si avec cette eau ainsi préparée vous peignez sur le bleu, vous aurez du verd ; elle donnera du jaune, si vous peignez sur la toile blanche préparée avec le cadoucaïe et le lait, ainsi qu'il a été dit ailleurs. Si l'on veut avoir un verd plus foncé, il faut commencer par rendre plus foncé le bleu sur lequel cette eau jaune doit passer. Pour

(1) M. Mabile, docteur en médecine.

DIVERSES MANIÈRES DE TEINDRE EN ROUGE.

Mémoire sur les différentes façons de teindre en rouge les toiles, par M. Paradis, en 1748.

Première façon.

Pour peindre un coupon de toile de coton (1) de cinq coudées de longueur, on fait ce qui suit. On prend d'abord la tige d'une plante nommée *nayouriwi*, avec les branches et les feuilles que l'on fait bien sécher, puis brûler pour en avoir la cendre : on met cette cendre dans un vase de terre contenant environ neuf pintes d'eau de puits, et après l'avoir délayée on la laisse infuser pendant trois heures. Nos Indiens ont attention de choisir, par préférence, les eaux les plus âpres, comme ils s'expliquent ; mais il n'est pas aisé de définir quelle est cette âpreté (2).

(1) Les teinturiers veulent que la toile soit crue ; blanchie, elle ne prendroit pas si bien la teinture.

(2) Ces puits dont l'eau est âpre, ne sont pas fort communs dans les Indes ; quelquefois il ne s'en trouve qu'un seul dans toute une ville. J'ai goûté de cette eau, je n'y ai pas trouvé le goût qu'on lui attribue ; mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. On se sert de cette eau préférablement à toute autre, afin que le rouge soit beau, di-

Au reste, l'on sait qu'en Europe, aussi bien qu'ici, les teinturiers préfèrent certaines eaux dans lesquelles se trouvent quelques qualités propres à leurs teintures; par exemple, l'eau du ruisseau des Gobelins à Paris, passe pour la meilleure en ce genre.

Après trois heures, on passe dans un linge l'eau dont j'ai parlé, et l'on en prend une quantité suffisante pour que les cinq coudées de toile en soient bien mouillées et imprégnées : on y délaie des crottes de cabris, de la grosseur d'un œuf, auxquelles on joint la valeur d'un verre ordinaire d'un levain, dont j'expliquerai ci-après la composition.

Enfin on verse sur le tout une sère (1) d'huile de gergelim (2). Lorsque toutes ces drogues ont été bien délayées, si l'infusion de cendres est bonne, l'huile rendra l'eau blanchâtre et ne surnagera pas. Le contraire arriveroit si les cendres étoient mêlées avec celles de quelque autre bois que le nayourivi. Cette préparation faite, comme on vient de le dire, on y trempe la toile, qu'on pétrit bien dans le fond

---

sent les uns; et suivant ce que disent les autres plus communément, c'est une nécessité de s'en servir, parce qu'autrement le rouge ne tiendroit pas.

(1) La sère dont on parle ici est une mesure cylindrique, de trois pouces de diamètre, avec autant de profondeur. La sère est aussi un poids indien, qui est de neuf onces.

(2) L'huile de gergelin, comme on l'appelle aux Indes, en terme portugais, n'est autre chose que l'huile de sesame. A son défaut on peut se servir de sain-doux liquéfié.

du vase, et on la laisse ensuite ramassée pendant douze heures, c'est-à-dire, du matin au soir.

Alors on verse dessus un peu d'eau de cendre toute simple, afin d'y entretenir l'humidité nécessaire pour pouvoir, en la pétrissant encore, la pénétrer dans toutes ses parties; après quoi on la laisse encore ramassée dans le fond du même vase jusqu'au lendemain. Ce second jour, on agite la toile et on la pétrit comme la veille, de façon qu'elle se trouve humectée également; ensuite l'ayant tordue à un certain point, et secouée plusieurs fois, on la met, bien étendue, au soleil le plus ardent, jusqu'au soir qu'on la replonge et qu'on l'agite dans la même préparation qu'on a eu soin de conserver, et dans laquelle on l'a laissée pendant la nuit; mais comme cette préparation se trouve diminuée, on remplace ce qu'elle a perdu, par de l'eau de cendre simple qui, en la rendant plus liquide, la rend aussi plus propre à s'étendre et à se partager dans toutes les parties de la toile.

L'opération dont on vient de parler doit se répéter pendant huit jours et huit nuits : on va expliquer à présent, ce que c'est que le verre de levain qui doit entrer dans la préparation.

Ce levain n'est autre chose que cette même préparation que les peintres ont soin de conserver dans des vases de terre pour s'en servir une autre fois; mais s'ils avoient perdu leur levain, la façon d'en faire de nouveau, est de prendre de l'eau âpre, dans laquelle on fait infuser des cendres de nayourivi; d'y délayer de la fiente de cabris et de l'huile de ger-

gelin, comme on l'a déjà dit, et de laisser le tout fermenter pendant deux fois vingt-quatre heures, ce qui forme un nouveau levain.

La toile ayant été préparée pendant huit jours et huit nuits, on la lave dans de l'eau de cendre simple, pour en tirer l'huile jusqu'à ce qu'elle blanchisse un peu, et de là dans l'eau ordinaire, mais toujours âpre; ensuite on la fait sécher au soleil. Pendant les opérations dont je viens de parler, on aura préparé et fait sécher et pulvériser de la feuille de cacha (1): on en prend une sère qu'on détrempe dans de l'eau âpre toute simple, et en quantité suffisante; on en imprègne la toile, que l'on y agite cinq ou six fois, et qu'on laisse passer la nuit dans cette eau: ceci ne se fait qu'une fois. Le lendemain matin on tord la toile, et l'on en exprime l'eau à un certain point; ensuite on la fait sécher au soleil jusqu'au soir. Cette préparation qui lui donne un œil jaunâtre, étant achevée, on passe à celle dont je vais parler: après avoir fait sécher et pulvériser la peau ou l'écorce des racines d'un arbre nommé *nouna* (2)

---

(1) Le *cacha* est un grand arbre commun aux Indes, et dont la feuille est d'une consitance assez semblable à celle du laurier, mais plus moëlleuse, plus courte, et arrondie par le bout; sa fleur est bleue.

(2) Le *nouna* est un grand arbre, dont les feuilles sont longues d'environ trois pouces et demi, et larges de quinze lignes: son fruit est à peu près de la grosseur d'une petite noix, et couvert d'une peau verte, contenant, dans des cellules, cinq à six pépins ou noyaux. Les Malabares man-

par les Indiens, et *nancoul* par les Portugais de ce pays-ci : on prend une sère de cette poudre, qu'on délaie, comme celle du cacha, dans l'eau simple; on y plonge et l'on y agite pareillement la toile, et on l'y laisse également passer la nuit, pour l'en retirer le lendemain, la tordre et la faire sécher jusqu'au soir, qu'on la replonge dans la même eau. Elle y passe une seconde nuit, et on la retire le troisième jour, pour la faire sécher : cette dernière préparation lui communique une couleur rougeâtre, à laquelle le chayaver donne la force et l'adhérence.

Pendant qu'on prépare la toile comme je viens de le dire, on doit aussi préparer les racines de chayaver (1); ce qui consiste à les émonder, à rejeter les extrémités du côté du gros bout, de la longueur d'un pouce; à hacher le reste, de la longueur de cinq ou six lignes, pour le piler plus facilement dans un mortier de pierre, en quantité à peu près d'une sère; enfin à l'humecter avec de l'eau simple, tant pour former une espèce de pâte de cette racine, que pour empêcher que la poussière ne s'élève et ne se perde.

Ce chayaver, ainsi préparé, on le délaie dans

---

gent de ce fruit en *achards*, c'est-à-dire, préparé à la façon de nos cornichons.

(1) *Chaya* ou *chayaver* est une plante qui ne croît hors de terre que d'environ un demi-pied; sa feuille est d'un verd clair, ses racines sont quelquefois de quatre pieds : celles qui n'en ont qu'un de longueur sont les meilleures pour la teinture.

environ

environ neuf pintes d'eau simple : on y plonge et agite la toile, qui y passe la nuit, pour en être retirée le lendemain matin ; alors, on la tord fortement, et on la fait sécher au soleil, pendant huit jours consécutifs. Chacun de ces huit jours charge de plus en plus cette toile de couleur, qui parvient enfin à un rouge foncé. Les huit jours expirés, on prend deux sères de la même poudre de chayaver, qu'on met dans un autre vase de terre, avec environ dix pintes d'eau, qu'on fait chauffer sur un feu modéré, jusqu'à ce que l'eau s'élève un peu : c'est le moment où l'on y plonge la toile ; après quoi on augmente le feu, et quand l'eau bout bien fort, on retire le bois qui restoit sous le vase, qu'on laisse sur la braise, pendant dix-huit heures, sans toucher, ni augmenter le feu par de nouveau bois.

Pendant toute cette opération, on a grand soin d'agiter la toile avec le bout d'un bâton, afin que la teinture en pénètre mieux toutes les parties. Les dix-huit heures passées, on retire cette toile, on la lave dans l'eau simple et fraîche, et ensuite on la suspend pour la faire sécher, et de cette façon, la toile est teinte en rouge foncé, de la première façon.

Une remarque à faire, c'est que quand on a commencé une teinture avec une sorte d'eau, il ne faut plus la changer, mais s'en servir dans toutes les opérations, jusqu'à la fin. Les plus fraîches racines du chaya ou chayaver, sont les meilleures, fussent-elles tirées de la terre le jour même, pourvu qu'elles ayent le temps de sécher, ce qui se peut faire promptement, vu la finesse de cette racine. Cependant, au

bout d'un an, elles sont encore bonnes, et même elles peuvent servir jusqu'à trois ans de vieillesse, mais toujours en diminuant de bonté.

Deuxième façon de teindre les toiles en rouge.

Pour teindre un coupon de toile de cinq coudées de longueur, on commence par la faire blanchir; après quoi on prend des fruits de cadou ou cadoucaïe (1), au nombre de deux, pour chaque coudée de toile : on les cassera pour en tirer le noyau, qui n'est bon à rien dans le cas présent; on broiera le reste, en roulant un cylindre de pierre plate et unie, ayant soin de l'humecter avec de l'eau (j'entends toujours de l'eau âpre), de façon que le tout forme une espèce de pâte plus sèche que liquide, que l'on délaie en quantité suffisante pour bien humecter les cinq coudées de toile à teindre, c'est-à-dire, un peu plus d'une pinte d'eau. Cette toile ainsi humectée, on la tord, sans cependant la dessécher trop; puis, après l'avoir troussée, on l'étend à l'ombre, où on la laisse sécher. Cette préparation, qui lui donne un œil jaunâtre, la dispose à recevoir la couleur du chayaver, et l'y attache plus intimement.

(1) Le fruit *cadou* se trouve dans les bois, sur un arbre d'une médiocre grandeur : ce fruit sec, qui est de la grosseur de la muscade, a beaucoup d'âpreté et d'onctuosité; c'est à ces deux qualités qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles indiennes, et surtout à son âpreté.

La toile étant en l'état qu'on vient de dire, on prend un vase de terre, dans lequel on fait un peu chauffer environ une pinte d'eau; on y verse un palan (1) d'alun pulvérisé, qui fond sur le champ; et aussitôt on retire de dessus le feu, le vase, dans lequel on verse deux ou trois pintes d'eau fraîche; ensuite on étend la toile sur l'herbe, au soleil, et on prend un chiffon de linge net, que l'on trempe dans cette eau, et que l'on passe sur le côté apparent de cette toile, d'un bout à l'autre, en retrempant, d'instant en instant, le chiffon dans cette eau. Quand ce côté de la toile est bien humecté, on la retourne sur l'autre, auquel on en fait autant, après quoi on la laisse sécher: ensuite on la porte à l'étang, dans lequel on l'agite trois ou quatre fois, pour enlever une partie de l'alun, et étendre plus également le reste; de là on l'étend encore sur l'herbe, où on lui donne une seconde couche de la même eau d'alun, comme il vient d'être expliqué, et on la laisse sécher.

Observez que cette dernière fois, il ne faut pas attendre que la toile soit absolument sèche pour lui donner la seconde couche d'eau d'alun, sans doute afin que celle-ci s'étende plus facilement et plus également.

Cette double opération faite, et la toile étant bien sèche, on la reporte à l'étang, où on la plonge une vingtaine de fois, en la frappant, chaque fois, d'une dixaine de coups, sur des pierres de taille placées

(1) *Palan* est un poids indien, qui équivaut à une once et un huitième.

exprès sur le bord de cet étang; ce qui se fait en fronçant et ramassant cette toile, en la tenant par un côté de l'un de ses lés, et en reprenant ensuite à la main le côté de l'autre lé. Ceci fait, on réitérera l'opération en fronçant la toile, et en l'empoignant par un de ses bouts ainsi froncés, et on commence à en frapper la pierre par une de ses extrémités, en revenant, peu à peu, jusqu'à son milieu : on la retourne alors pour en faire autant, en commençant par l'autre extrémité. Les teinturiers fixent aussi le nombre de ces derniers coups à deux cents; je crois cependant que le plus ou le moins, ne peut guères déranger l'opération : cette toile ainsi lavée, on l'étend au soleil, où on la laisse sécher.

Alors on prend la quantité de cinq livres et demie de racine de chayaver, qu'on prépare ainsi qu'il est marqué dans la première façon, et qu'on verse dans un grand vase de terre, contenant environ quinze pintes d'eau, plus que tiède, mais qui ne bouillonne pas encore; et ayant remué cette eau pendant une demi-heure, on y plonge la toile, après quoi l'on augmente le feu, de façon à faire fortement bouillir, pendant cinq heures, le tout, qu'on laisse encore trois heures sur le feu, tel qu'il est, sans y mettre d'autre bois pour l'entretenir. On observera, pendant cette préparation, de soulever et de remuer la toile avec un bâton, au moins de demi-heure en demi-heure, afin qu'elle puisse être plus facilement et plus également pénétrée de la teinture.

Après les huit heures expirées, on retire la toile du chayaver pour la secouer, la tordre et la laisser

ramassée sur elle-même pendant une nuit : le lendemain matin, l'ayant lavée à l'étang, pour en détacher les brins de chayaver, et autres ordures qui auroient pu s'y attacher, on la fera sécher au soleil, en l'étendant bien, moyennant quoi cette toile se trouvera teinte en rouge.

Troisième façon de teindre les toiles en rouge, avec le bois de sapan.

On prépare la même longueur de toile (1), avec le cadou broyé et détrempé comme dans la deuxième manière, et on la fait sécher de même à l'ombre : après que la toile est bien séchée, on la trempe dans l'eau, préparée comme on va le dire.

On prend du bois de sapan, brisé en plusieurs petits morceaux, de la longueur du doigt, plus ou moins, qu'on laisse infuser, douze à quinze heures, dans neuf à dix pintes d'eau fraîche, toujours âpre, que lon fait chauffer jusqu'à ce qu'elle ait fait trois ou quatre bouillons : on la retire alors du feu pour la séparer de son sédiment, on la verse par inclinaison dans un autre vase de terre, où on la laisse refroidir. Dans cet état, on en prend une partie, dans laquelle on plonge la toile, qu'on y agite un peu, et qu'on retire aussitôt : on la tord jusqu'à un certain point, et on la fait sécher à l'ombre : quand

(1) Il est indifférent que cette toile soit blanchie, ou qu'elle soit crue.

cette toile est sèche, on recommence cette opération, qu'on répète trois fois ou même quatre, si on remarque que la couleur ne soit pas assez foncée.

Cela fait, on met dans un vase de terre environ une demi-pinte d'eau, dans laquelle on jette un demi-palan d'alun pulvérisé, et l'on fait chauffer le tout, jusqu'au point de voir frémir l'eau : on la verse aussitôt dans un autre vase, contenant une pinte d'eau fraîche. Ayant bien agité le tout, on y plonge la toile, et lorsqu'elle est bien imbibée de cette composition, on la tord légérement, de peur d'en détacher la couleur; après quoi on l'étend et on la fait sécher à l'ombre, ce qui achève cette sorte de teinture, à la vérité assez imparfaite, puisqu'elle se détache à la lessive et s'évapore au soleil. J'ai remarqué que cette dernière préparation d'alun, occasionnoit un changement notable dans la couleur de cette toile qui, d'un rouge oranger, passe aussitôt à un rouge foncé, en tirant sur la couleur de sang de bœuf.

Remarques sur l'eau que les peintres indiens préfèrent pour leurs teintures.

Comme je crois que la qualité de l'eau qu'emploient nos peintres et nos teinturiers, contribue effectivement à l'adhérence des couleurs, il me paroît à propos de la faire connoître plus particulièrement, pour aider aux recherches qu'on pourroit faire en France, des eaux les plus propres aux teintures; car il n'est pas impossible qu'on y rencontre

des qualités homogènes à celles dont je vais parler : voici comme le sieur Cayerfourg, chirurgien major de cette ville, s'explique à leur sujet.

« Par l'analyse que je viens de faire de l'eau » qui sert à la teinture des toiles, j'ai trouvé qu'elle » étoit plus légère que celle d'oulgaret (1), dont » on boit ici par préférence à toute autre ; sa» voir, de vingt-huit grains un seizième, sur une » livre de quatorze onces, poids de marc : et ayant » aussi comparé l'eau d'oulgaret à celle d'un des » puits de la ville le plus fréquenté par ceux qui » n'ont pas la commodité de s'en faire apporter » de la première, j'ai trouvé que cette dernière (2) » étoit, pour une livre de seize onces, plus pe» sante de quarante-huit grains que celle d'oulga» ret. De là il résulte, calcul fait, que l'eau qu'a» doptent vos teinturiers, est de soixante grains » et trois soixantièmes plus légères que celle de la » ville, dont on use cependant plutôt que de celle » des teinturiers, qu'il ne seroit pas possible de » boire à cause de son goût insipide, mais point » âpre, tirant seulement un peu sur le goût mi» néral, quoique je n'y aye trouvé aucun sel de » cette espèce, après en avoir fait évaporer trente » onces au bain de sable, lesquelles ne m'ont » donné que onze grains d'un sel gemme très» blanc. »

---

(1) Puits situé hors de la ville de Pondichery, à une lieue environ du bord de la mer.

(2) Puits situé à environ cent toises du bord de la mer.

Tel est le mémoire de M. Paradis : voici les remarques que j'ai faites à son occasion.

1°. La première plante dont on fait usage pour la teinture en rouge, est celle qu'on nomme, en langue tamoul, *nayourivi* : c'est une plante qui croît partout aux Indes sans qu'on la sème. Quoique les Indiens la fassent entrer dans leurs remèdes, ainsi que presque toutes les autres plantes, on pourroit la mettre au nombre des mauvaises herbes, si elle n'étoit employée aussi utilement qu'elle l'est pour teindre les toiles et le fil en rouge. Je joins ici la description de cette plante, telle qu'elle a été faite, à ma prière, par une personne intelligente ; c'est M. Binot, docteur en médecine.

La racine du nayourivi est fort longue, fibreuse, recouverte d'une écorce cendrée, se cassant très-difficilement, et s'enfonçant en forme de pivot, en terre : de la circonférence de cette racine principale, naissent, de distance en distance, des filets fort longs, qui en donnent d'autres plus petits : il y a de ces filets qui ont plus d'un pied de longueur : du collet de cette racine, qui a quelquefois trois lignes de diamètre, sort une tige qui se divise souvent en plusieurs autres dès son origine ; chaque tige a des nœuds, de distance en distance, et ordinairement de chaque nœud sortent deux branches qui ont aussi leurs nœuds, d'où sortent d'autres branches plus petites ; et à l'extrémité de chacune de ces branches naissent des fleurs, comme je le dirai plus bas.

Les feuilles sont opposées, et naissent deux à deux, de manière que les deux d'en bas forment une croix avec les deux autres qui sont au-dessus; et ainsi successivement, ces deux feuilles enveloppent toujours un des nœuds de la tige.

Ces feuilles ont environ quatre pouces de long sur deux dans leur grande largeur; elles sont arrondies à leur extrémité, et se terminent en pointe à leur base; elles portent sur la tige par un pédicule fort grêle, et long au plus d'une ligne; de la côte principale naissent plusieurs nervures opposées : ces feuilles sont fort minces, d'un verd pâle en dessus, et d'un verd pâle en dessous : elles sont légérement velues en dessus et en dessous; les tiges sont verdâtres, et dans quelques endroits elles sont rougeâtres; elles contiennent dans leur intérieur une moëlle blanchâtre; les nœuds de cette plante sont fort durs; la plante a un port désagréable, et croît à la hauteur de quatre pieds environ.

Les parties qui composent la fleur de cette plante sont si petites, qu'on a besoin d'une bonne loupe pour les distinguer : cette fleur est à étamines disposées autour d'un embryon qui devient dans la suite une semence. Cet embryon est terminé par un stylet très-fin, garni d'une petite tête à son extrémité; les étamines ont environ une demi-ligne, ou trois quarts de ligne de longueur, surmontées par de petites têtes rougeâtres; chacune des parties qui composent le calice est coriace, très-dure, un peu velue en dehors, verdâtre en dessus, terminée par une pointe fort aiguë, tirant sur le rouge : le con-

tour de chacune de ces feuilles tire un peu sur le blanc; elles ont une ligne ou une ligne et un quart environ de longueur au plus, sur un tiers de ligne de largeur au plus; la partie inférieure du calice est collée contre la tige, et l'on n'y remarque point de pellicule: de la base de ce calice naissent deux petites pellicules d'un rouge fort vif, de la même figure que les feuilles du calice, mais beaucoup plus petites, n'ayant au plus qu'une demi-ligne de longueur. La disposition de tous ces calices est singulière, en ce qu'ils ont tous la pointe tournée contre terre : ces calices sont disposés en rond autour des extrémités de quelques branches, éloignées les unes des autres d'environ deux lignes, au nombre quelquefois de deux ou trois cents, ce qui forme des espèces de queues hérissées.

Chaque calice renferme un embryon de graine qui devient dans la suite une semence longuette, d'un brun foncé ou noirâtre, cylindrique, longue d'environ une demi-ligne, sur un quart de ligne de diamètre.

2°. Le mémoire ne marque point comment on peut connoître si l'infusion des cendres de nayourivi est trop ou trop peu chargée; c'est ce qu'on connoîtra par les expériences suivantes. Sur une cuillerée ou environ de cette infusion, on y laisse tomber quelques gouttes d'huile de sésame : mêlez-les ensemble avec le doigt; si l'eau est trop chargée des sels de la plante, elle prendra une couleur jaunâtre; si elle l'est trop peu, l'huile ne se mêlera pas bien et surnagera en partie. Quand l'infusion est telle qu'elle doit être, elle devient blanche comme un lait ; d'où il

s'ensuit, que si l'infusion est trop foible, il faut y ajouter des cendres; si elle est trop forte, il faut y verser de l'eau : c'est ainsi que je l'ai vu pratiquer par un peintre indien. Il m'ajouta qu'il n'étoit pas nécessaire de passer l'infusion par un linge, ainsi que le marque le mémoire; que le meilleur et le plus facile pour avoir une eau plus nette, étoit de la verser dans un autre vase, par inclinaison. Il me dit encore que plusieurs laissoient infuser les cendres de nayou-rivi, non-seulement trois heures, mais un jour et et une nuit, avant de s'en servir. Il n'est pas, au reste, indifférent de se servir d'une infusion exacte ou non; les tisserands qui y auroient peu d'égard, rendroient leurs fils trop cassans, et auroient de la peine à tisser leurs toiles.

3°. Non-seulement le sain-doux peut suppléer à l'huile de sésame, il lui est même, dit-on, préférable; et c'est par épargne, à ce qu'on ajoute, qu'on ne se sert ici que de l'huile de sésame, parce qu'elle coûte moins que le sain-doux : l'inconvénient pour l'Europe seroit d'en avoir qui demeureroit toujours liquide. L'on ajoute encore que les crottes de brebis sont meilleures que celles de chèvres, lesquelles étant plus chaudes de leur nature, peuvent brûler les toiles. L'on ne craint pas de rapporter ces minuties, qui ne paroîtront peut-être pas inutiles aux gens du métier : faute de les savoir, les essais réussissent mal, on se rebute, et l'on abandonne les expériences qu'on avoit commencées.

4°. Le teinturier que j'ai consulté, m'a assuré qu'il valoit mieux se contenter de secouer la toile, que de

la tordre, comme le dit le mémoire, en parlant de la première opération, suivant laquelle on l'a laissée dans le fond du vase pendant la nuit. Il m'avertit encore qu'il pouvoit arriver que la toile que l'on prépare n'eût pas pu bien sécher, soit à cause de la pluie, dont il faut, au reste, préserver les toiles qu'on prépare, ou pour quelqu'autre raison; et qu'en ce cas, au lieu de la remettre dans l'eau, ainsi qu'il est dit dans la première opération, il faudroit attendre jusqu'au lendemain, pour la faire sécher plus parfaitement, après quoi on la remettroit dans l'eau pour y passer la nuit, ainsi que le dit le mémoire.

5°. Il est aisé de conclure de la dernière remarque, qu'il peut arriver des circonstances et des saisons, où l'opération de faire sécher et retremper la toile, doit se répéter, non-seulement huit jours et huit nuits, mais encore davantage; la difficulté est de connoître combien de fois il faut encore la réitérer. Outre l'usage et le coup d'œil de l'ouvrier, qui lui fait connoître si la toile a acquis le degré de préparation convenable, il peut se servir du moyen suivant. Il faut user, sur une pierre humectée, un peu de safran bâtard ou terra merida, dont on fait grand usage aux Indes, pour les ragoûts : on prend un peu de l'espèce de pâte qui en résulte, et on la met sur un coin de la toile, laquelle prend une couleur rouge, si elle est suffisamment préparée : si elle ne l'étoit pas suffisamment, elle ne se teindroit pas de cette couleur; mais c'est surtout au coup d'œil de l'ouvrier, à juger si cette préparation, qui est une espèce de blanchissage, est suffisante : plus la toile est devenue blan-

che, mieux elle sera préparée. J'ai dit que cette préparation étoit une espèce de blanchissage, parce qu'effectivement le coupon de toile crue que l'on prépare, devient blanc par ces opérations; mais il ne faut pas oublier qu'elles devroient se faire également, quand même on voudroit teindre en rouge une toile déjà blanche.

6°. Comme la chose la plus nécessaire, et en même temps la plus utile à avoir en Europe, pour teindre à la manière indienne, est la plante de nayourivi, j'ai essayé, par plusieurs expériences, de découvrir la vertu et la qualité des cendres de cette plante, et d'y trouver, s'il étoit possible, un supplément; je crois y avoir réussi: voici les expériences. 1°. Je mêlai de l'huile de lin avec l'infusion de nayourivi; elle se mêla presqu'aussi bien que l'huile de sésame; mais il surnagea quelques parties jaunes et fort grossières de cette huile, qui d'ailleurs, étoit vieille et fort épaisse. 2°. L'huile d'amande douce, mêlée avec l'infusion, fait aussi à peu près le même effet que l'huile de sésame, et on peut en dire autant de la graisse fondue de poule. 3°. Je tentai l'expérience avec l'huile d'olive; je fus surpris de voir qu'elle ne se mêla point avec l'infusion de nayourivi: au lieu de surnager, elle se précipita, forma une espèce de coagulation au fond du vase, et donna une couleur jaunâtre à l'infusion du nayourivi qui surnageoit par-dessus l'huile. 4°. Malgré l'expérience, je crus voir des qualités analogues entre les sels du nayourivi et ceux de la soude; j'en fis dissoudre dans l'eau, et fis avec cette dissolution du sel de soude; les mêmes

expériences que j'avois faites avec celle de nayourivi, et elles me réussirent également : il n'y a que celle que j'avois faite avec l'huile d'olive qui se trouva toute différente, car, au lieu que cette huile ne se mêla point avec l'infusion de nayourivi, elle se mêla très-bien avec le sel de soude, et donna une très-belle couleur de lait, à l'exception de quelques parties grossières de l'huile qui surnagèrent. Au reste, cela ne pouvoit manquer d'arriver, la soude et l'huile d'olive étant la base du savon. 5°. Je fis plus encore; je donnai au teinturier du sel de soude et un morceau de toile d'Europe, lui recommandant de faire avec l'un et l'autre, les mêmes opérations qu'il avoit coutume de faire avec son infusion de nayourivi. Il le fit, et non-seulement cela produisit le même effet, mais il prétendit que l'effet de la dissolution de la soude étoit préférable à celle de la plante indienne; d'où l'on peut conclure que l'un pourroit suppléer à l'autre, quoique la nature de l'un et de l'autre ne soit pas absolument la même. 6°. Voici encore une observation qui confirme ce rapport de la soude et du nayourivi : c'est que le levain dont il est parlé dans le mémoire, qui n'est autre chose que de l'huile de sésame, mêlée avec l'infusion gardée quelque temps, ce levain, dis-je, étant conservé avec soin, se fige enfin, et devient dur; et alors, il est, dit-on, excellent. Il est aisé de voir par là, que l'huile de sésame, avec la plante nayourivi, forme un savon fort ressemblant en tout, à celui qui résulte du mélange du sel de soude et d'huile d'olive. Il n'est guères douteux, ce me semble, que l'un puisse suppléer à

l'autre sans inconvénient, pour ne pas dire avec avantage. 7°. Les expériences qui ont été faites sur l'eau qui sert aux teinturiers indiens, ont donné occasion au frère du Choisel d'en faire d'autres sur le même sujet; je les rapporterai, dans la persuasion qu'elles pourront faire plaisir, et être utiles.

« Cette eau a un goût insipide et dégoûtant, qui » m'a fait croire qu'elle étoit chargée de quelque » partie de nitre. L'expérience m'en a convaincu, » puisqu'ayant fait dissoudre, dans huit onces d'eau » ordinaire, un demi-gros de nitre, je lui ai trouvé, » en partie, le goût de celle-ci; ce qui n'est point » arrivé à différens autres sels minéraux que j'ai fait » pareillement dissoudre. Cette eau est un peu plus » légère que celle qu'on boit à Pondichery; elle » pèse un gros de moins sur le poids de vingt-neuf » onces.

» J'ai distillé sept livres quatre onces de la même « eau dans un alambic de cuivre étamé; j'en ai tiré » la moitié environ par la distillation : cette eau dis- » tillée, qui est moins chargée de sel, a un goût » un peu moins désagreable et moins dégoûtant. J'ai » remarqué qu'elle pesoit alors un peu moins qu'au- » paravant; savoir, d'un gros et demi sur la quan- » tité de vingt-neuf onces; et par conséquent, deux » gros et demi de moins que l'eau ordinaire de Pon- » dichery.

» Cette eau distillée a déposé, au bout de quel- » ques jours, quelques filamens, ainsi que l'eau » simple distillée d'une plante, lorsqu'elle a reposé » quelque temps. J'ai fait évaporer, au feu nu, la

» moitié de l'eau qui restoit dans la cucurbite après
» la distillation; je l'ai filtrée par le papier gris, qui
» s'est trouvé couvert d'une poudre blanche que j'ai
» regardée comme le *caput mortuum* de cette eau,
» parce qu'elle n'avoit aucune saveur, ni aucun
» goût.

» J'ai exposé la liqueur filtrée à un lieu frais,
» pour voir si elle déposeroit quelque sel au fond
» du vase, parce qu'elle avoit un goût un peu salé.
» Trois jours après, voyant qu'elle n'avoit rien dé-
» posé, j'ai fait évaporer au bain-marie la moitié de
» la liqueur, que j'ai filtrée une seconde fois : je l'ai
» encore exposée à un lieu frais, sans en tirer plus
» que la première fois : j'ai enfin fait évaporer le
» reste de l'humidité, toujours au bain-marie, et
» j'en ai retiré un gros et quarante deux grains de
» sel salé, approchant du sel marin. J'ai mis quel-
» ques grains de ce sel dans une cuillerée de vi-
» naigre; il s'y est dissous, et le vinaigre y a perdu
» un peu de sa force, sans qu'il y ait eu de fer-
» mentation sensible. J'ai cherché pourquoi ce sel
» avoit une qualité alkali, ayant cependant un goût
» acide : pour cela, j'ai jeté ce sel dans une quantité
» d'eau commune; j'en ai fait évaporer la moitié :
» ce sel a eu de la peine à se dissoudre dans cette
» eau, et même il ne s'y est pas dissous entière-
» ment. J'ai filtré cette dissolution à travers un pa-
» pier blanc; le filtre est demeuré couvert d'une
» poudre grossière qui n'avoit aucun goût salé; la li-
» queur n'a déposé aucun sel dans le vase qui la conte-
» noit. Après qu'elle eut reposée vingt-quatre heures,

» j'ai

» j'ai fait évaporer toute l'humidité sur un feu fort » doux : après cette évaporation, le sel étoit très-blanc » à la superficie, et luisant. Je voulus retirer ce sel, » mais je trouvai que le dessous étoit fort gris, parce » que cette partie de sel étoit apparemment encore » chargée de terre. Je n'ai pu faire cristalliser ce sel, » parce que je n'en avois pas une assez grande quan- » tité ; d'ailleurs on sait que le sel fixe alkali, ne se » cristallise pas aussi facilement que les autres sels.

» Ce sel étoit alkali apparemment, à cause de la » quantité de terre qui y étoit unie, car il avoit un » goût salé comme le sel marin, qui est un sel acide, » chargé d'un peu de terre. J'ai remarqué que tout » le sel que j'ai tiré, après en avoir séparé la terre, » n'étoit pas plus salé ; d'où il s'ensuit qu'une partie » de son acidité s'est perdue dans les différentes » évaporations que j'en ai faites.

» J'ai fait évaporer trente onces de cette eau, » sans aucune autre préparation, et j'en ai tiré un » demi-gros de sel fixe, plus blanc que celui que » j'ai tiré au bain-marie : il avoit le même goût que » l'autre ; et comme je n'en avois rien séparé par la » filtration, j'en tirai trois grains de plus, à pro- » portion que j'en avois eu dans l'autre opération. » Tout ceci confirme la première pensée que j'ai » eue, que cette eau étoit chargée de nitre : le nitre » est, comme tout le monde sait, un sel fossile » salé, composé d'un sel acide, et d'une terre » absorbante. Un savant chimiste (1) a fort bien

(1) M. Lemery.

» remarqué, que lorsqu'on faisoit bouillonner ; » dans une très-grande quantité d'eau, une petite » quantité de salpêtre, on n'en retiroit qu'un sel » salé, semblable au sel marin ou au sel gemme, » c'est-à-dire, un sel acide, chargé d'une terre » absorbante. Voilà ce que m'ont donné les opéra- » tions dont je viens de parler.

» J'ai remarqué que cette eau, quoique insipide » et dégoûtante, dissout le savon, ainsi que celle » qui est bonne à boire; et elle diffère en cela de » celle des puits de Paris, qui n'est pas bonne à cet » usage. J'ai fait dissoudre un peu de nitre dans de » l'eau commune qu'on boit à Pondichery, et en- » suite j'y ai fait dissoudre du savon; il s'y est dis- » sous comme dans l'eau que les peintres et les tein- » turiers indiens emploient dans leurs ouvrages ».

Lettre de M. Poivre au père Cœurdoux.

Je dois rendre justice aux recherches que vous avez faites (1) sur la façon dont les Indiens peignent leurs toiles : vos découvertes sont très-justes et fort exactes; les amateurs des arts doivent vous savoir bon gré des connoissances nouvelles que vous leur avez fournies sur cet article. Je trouve dans votre lettre les differentes opérations de nos peintures,

(1) Voyez la lettre précédente.

expliquées assez clairement, et bien détaillées; je désirerois seulement que vous pussiez donner en Europe une notion plus distincte des diverses drogues qui entrent ici dans la peinture des indiennes. Si pour cela, vous pouviez dérober à votre zèle apostolique quelque moment de loisir, vous rendriez un service réel à nos curieux d'Europe, en leur donnant de nouvelles explications sur le fruit que vous nommez *cadoucaïe*, et sur la plante que vous leur avez déjà fait connoître sous le nom de *chayaver* : ce sont-là les deux ingrédiens les plus essentiels, dont le défaut de connoissance pourroit empêcher de réussir ceux qui voudroient, en Europe, tenter d'imiter les peintures de l'Inde.

Le cadoucaïe est un vrai myrobolan dont, comme vous savez, nos droguistes distinguent jusqu'à cinq espèces : le myrobolan citrin, le myrobolan indien ou noir, le chébule, l'emblique, et le myrobolan bellerique. Nos Malabares ne se servent que des deux premières espèces, qui ont beaucoup de sel essentiel et d'huile : après les avoir broyées ils les mêlent avec du lait de buffle femelle : cette espèce de lait n'est point absolument nécessaire; j'ai éprouvé que celui de vache fait le même effet. Si c'est l'onctuosité du premier qui le rend préférable au second dans ce pays-ci, la même raison n'est pas pour l'Europe, où le lait de vache est beaucoup plus onctueux que tous les laits que l'on peut trouver dans l'Inde.

Je ne crois pas que l'on doive attribuer l'adhérence des couleurs à cette première préparation que l'on fait ici aux toiles; elle ne sert absolument qu'à

les rendre susceptibles de toutes les couleurs que l'on veut ensuite y appliquer, lesquelles s'emboiroient ou se répandroient trop, à peu prés comme fait notre encre sur un papier qui n'est pas assez aluminé. Les Chinois, ont comme les Indiens, le secret de peindre les toiles, du moins avec la couleur rouge : avant d'y travailler ils n'y donnent d'autres préparations que celle qu'ils donnent à leurs papiers, c'est-à-dire, qu'ils les imbibent d'une mixtion d'alun et de colle extrêmement claire. Leurs ouvrages n'en sont pas moins ineffaçables, quoiqu'il n'y ait ni cadou ni lait de buffle femelle : ce cadou ne me paroît donc avoir aucune autre utilité que celle de noircir ce premier trait dont les Malabares se servent pour marquer d'abord leur dessin après en avoir tiré le poncis. En effet, j'ai remarqué que cette drogue dont vous donnez l'explication dans l'article troisième, n'est d'abord qu'une eau roussâtre, chargée de parties vitrioliques, qui ne devient noire que lorsqu'elle est appliquée sur la préparation du cadoucaïe : ainsi la noix de galle fera le même effet.

J'ai fait une autre expérience qui m'a réussi; c'est que nos toiles d'Europe sont tout aussi susceptibles des mêmes peintures que les indiennes : j'ai peint un mouchoir blanc d'une toile de Bretagne, avec la préparation de bois de sapan, lequel fait un bel effet : je l'ai fait laver plusieurs fois, et la couleur en est toujours également brillante; je vous l'enverrai, afin que vous puissiez en juger par vos yeux.

Je crois qu'au lieu de bois de sapan, on pourroit

se servir avec plus d'avantage, de teinture de bois de fernanbouc, ou même de cochenille : celle-ci l'emporteroit infiniment sur tout ce que l'on peut faire avec le bois de sapan, qui est absolument le même que ce que nous appelons en France bois de Brésil. J'en ai fait l'expérience avec un peu de carmin, lequel, quoique entièrement gâté, a pourtant sur la toile autant d'éclat que les peintures les plus fraîches des Indes.

Pour ce qui regarde le chayaver dont j'ai l'honneur de vous envoyer une plante dessinée et peinte d'après nature, il est visible que c'est à sa racine que les couleurs, au moins la couleur rouge, doivent son adhérence et sa ténacité. Avant de faire bouillir la toile peinte dans la décoction de cette racine, on ne peut impunément confier la nouvelle peinture au blanchisseur, la couleur s'efface ; elle ne devient adhérente que lorsqu'elle a été suffisamment pénétrée des sels alkalis de cette racine.

Il me paroît que cette plante n'est autre chose que ce que M. Tournefort appelle *callium album vulgare*. La description que ce savant botaniste fait de sa plante, est absolument la même que celle qu'on pourroit faire du chayaver ; au moins il est vrai que les deux plantes, si elles sont différentes, ont un même effet, qui est de faire cailler le lait : c'est une expérience que j'ai faite.

Voilà, mon révérend père, toutes les remarques que j'ai pu faire sur la façon dont les Indiens peignent leurs toiles, à Pondichery : si vous les croyez justes, elles pourront contribuer au dessein que vous

avez de faire passer en Europe le secret des Indes. Il est surprenant que jusqu'ici, il ne se soit trouvé dans ce pays aucun Européen curieux, qui ait tâché d'enrichir sa patrie d'un art dont on peut tirer tant d'avantage.

LE COTON.

Lettre du père Turpin.

Le coton naît, aux Indes, d'un arbrisseau qui a environ trois ou quatre pieds de hauteur : lorsqu'il est grand, il jette un fruit verd, de la grosseur d'une noix verte. Quand le fruit commence à mûrir, il s'entr'ouvre en forme de croix ; alors le coton commence à paroître : lorsqu'il est tout-à-fait mûr, il se divise en quatre parties égales, qui se séparent entièrement, et qui ne se tiennent que par la tige. On cueille aussitôt le coton mêlé avec la graine ; mais comme cette graine y est fortement attachée, on la sépare par le moyen d'une petite machine assez ingénieuse, d'environ treize à quatorze lignes de diamètre, et de la longueur d'une palme : deux axes entrent dans deux pièces de bois, qui sont de la hauteur d'une coudée, et de la grosseur d'environ deux pouces perpendiculaires. Les deux cylindres ou axes sont placés immédiatement l'un sur l'autre, à une ligne ou à une ligne et demie de distance, en sorte que les graines de coton ne puissent pas passer entre

deux ; mais, ce qu'il y a de mieux inventé dans la machine, c'est que par le mouvement de la manivelle qui tient au cylindre d'en haut, ces deux cylindres se meuvent en un sens contraire : cela se fait par le moyen de deux pièces de bois, qui communiquent avec les deux axes du côté opposé à la manivelle, et qui étant en forme de vis, s'engrènent l'un dans l'autre ; d'où il arrive que la manivelle faisant tourner le cylindre d'en haut dans un sens, le bout du même cylindre, s'engrénant dans le bout de l'autre, le fait mouvoir dans un sens contraire. Il suit de ce mouvement, que le coton qu'on approche de ces deux cylindres, est attiré et passe entre deux, en laissant tomber les graines qui y étoient embarrassées : ces graines sont destinées à ensemencer les terres propres au coton.

On carde ensuite le coton : cela se fait d'abord avec les doigts, à peu près comme on fait le charpis ; ensuite on l'étend sur une natte, et on achève de le carder avec un arc assez long qu'on met dessus, et dont on pince la corde, en sorte que les vibrations tombant fréquemment et fortement sur le coton, le fouettent et le rendent fort rare et fort délié. On le donne ensuite à des ouvriers, hommes et femmes, pour le filer, ce qui se fait avec un rouet, qui est plus petit que ceux dont on se sert en Europe ; la beauté et la bonté du fil dépendent presque de l'habileté des fileurs et des fileuses : il y en a de fin et de grossier, et entre ces deux extrémités, il y en a aussi de plusieurs sortes. Au reste, on ne lave point le fil, mais après l'avoir mis en écheveau, on le donne

au tisserand : celui-ci choisit d'abord le plus grossier pour la trame, et réserve le plus fin pour ourdir la toile; ce qui suppose que dans le fil de même espèce il y a toujours de la différence. On fait bien bouillir dans l'eau chaude, le fil réservé pour la trame, et lorsqu'il est bien chaud, on le plonge dans de l'eau froide : c'est là toute la préparation qu'on lui donne avant que de le mettre dans la navette.

Le fil qui sert à ourdir la toile, se prépare en cette manière : on le fait bien tremper dans de l'eau froide, où l'on a délayé de la fiente de vache en assez petite quantité; ensuite on exprime, et on laisse ainsi ce fil humide, durant trois jours, dans un vase couvert, et enfin on le fait sécher au soleil. Quand il est bien sec, on le devide, ce qui se fait en cette manière : on plante en ligne droite, dans une place bien nette, de petites lattes de bambou, de la hauteur de trois pieds, et à la distance d'une coudée l'une de l'autre, dans une longueur égale à la longueur de la toile qu'on veut faire; ensuite de jeunes enfans entrelassent, en courant, le fil entre les petites lattes de bambou. Le nombre des fils étant complet, on a soin de faire couler encore de nouvelles lattes entre les premières, pour tenir le fil en sujétion, et pour le mieux préparer; après quoi on roule le fil avec les lattes qui forment comme une longue claie, et on le porte ainsi dans un étang, où, après l'avoir laissé tremper pendant un bon quart d'heure, et l'avoir foulé aux pieds, afin que l'eau s'y imbibe mieux, on l'en retire pour le laisser sécher. Il s'agit après cela de revoir les fils pour les mettre en ordre;

c'est pour cela qu'on replante de nouveau, cette claie à terre, comme ci-devant, par le bout des lattes, et les tisserands assis auprès de la claie, revoient les fils l'un après l'autre : ils en ôtent le petit coton superflu, ils tordent les fils rompus, et arrangent ceux qui n'étoient pas en leur place ; ce travail est fort ennuyeux.

Après ce travail, on pense à donner au fil la préparation nécessaire pour le mettre en œuvre : pour cela on arrache la claie, et on l'étend sur des chevalets posés, d'espace en espace, à hauteur d'appui, puis on lui donne le canje. Ce canje n'est autre chose que l'eau du riz cuit, mais qui, étant gardé depuis long-temps, est extrêmement aigre, et d'un acide très-fort : on frotte ce fil de tous côtés avec le canje, jusqu'à ce qu'il en soit pénétré, et ensuite on exprime avec les doigts, le canje qui reste sur la superficie du fil. Il faut encore ranger les fils qui se sont entremêlés lorsqu'on a donné le cange : cela se fait d'abord avec les doigts, mais ensuite bien mieux avec une espèce de vergettes arrondies par le bas, dont les filamens s'insinuant entre les fils, les nettoient parfaitement, les unissent, et en resserrent toutes les parties. Ce travail dure long-temps ; après quoi on passe sur le fil une colle faite de riz cuit, et pour mieux étendre cette colle, on y fait passer une seconde fois les vergettes ; enfin on laisse un peu sécher le fil en cet état, et pour dernière préparation on frotte le fil avec de l'huile, ce qui se fait par le moyen des vergettes qu'on a imbibées de cette liqueur. Il est à observer que ces différens apprêts qu'on donne

au fil, se doivent donner des deux côtés de la claie, en sorte qu'après avoir donné de l'apprêt d'un côté, on tourne la claie de l'autre côté pour y donner le même apprêt. Au reste, lorsque le fil ainsi préparé est bien sec, il est si beau, si net, si égal, qu'il ressemble à du fil de soie : sans le canje et les autres apprêts qu'on lui donne, le fil de coton n'auroit pas, à beaucoup près, la beauté qu'il a; car le canje, ainsi aigri, resserre et réunit en même temps les filamens insensibles qui composent le fil; et la colle venant par-dessus, les tient et les lie en cet état, en leur donnant plus de corps et plus de consistance pour être mis en œuvre : enfin l'huile sert à adoucir et à rendre plus flexible le même fil. Lorsqu'il est ainsi préparé, on le met sur le métier, et on en fait les mousselines, les salempouris (1), et généralement toutes les toiles qu'on voit aux Indes, dont la différence dépend uniquement du fil et de la main du tisserand.

Le métier dont les Indiens se servent pour faire la toile, est, à quelque différence près, assez semblable à celui dont on se sert en Europe, et la manière de la faire est à peu près la même. La toile faite, il faut la blanchir, et lui donner ce beau lustre que le coton porte avec soi : on la met donc entre les mains du blanchisseur, qui d'abord la fait tremper quelque temps dans l'eau froide; ensuite l'ayant retirée, et en ayant exprimé l'eau, il la fait

(1) Espèce de toile de coton.

encore tremper dans d'autre eau froide, où l'on a mêlé de la fiente de vache. Quand il en a tiré cette eau, il l'étend sur la terre et la laisse quelque temps à l'air; ensuite il la tord, et la roule en forme de cylindre concave, sur l'ouverture d'une grande cuve d'eau bouillante. La vapeur qui s'élève de cette eau bouillante, se répand et se filtre dans la toile imbue des sels les plus subtils de la fiente de vache, et, par sa chaleur, délaie et fait sortir les ordures de la toile: c'est-là la première lessive qu'on lui donne. On la laisse en cet état toute la nuit, et le lendemain on la lave et on la bat fortement sur de grosses pierres dures, en sorte qu'une partie de la saleté se détache. Le second jour, on jette la même toile dans une cuve de terre, où l'on a délayé de la chaux, avec une certaine terre blanche et légère, qui est tout-à-fait stérile, et qui, sans doute, est remplie de quantité de sels. On met de cette terre et de la chaux en égale quantité; on fait ensuite tremper et on frotte bien la toile dans cette eau; après quoi on en exprime l'eau, et on laisse la toile quelque temps étendue à l'air; on la tord de nouveau, et l'ayant mise comme ci-devant, autour de l'ouverture d'une grande cuve de terre, où l'on a mis de l'eau avec le même mélange, on lui laisse prendre la seconde lessive qui, en filtrant de nouveau toutes les parties de la toile avec le secours des sels dont elle est imbue, achève de lui ôter la saleté qui lui restoit, et la rend parfaitement blanche. Si l'on trouve que la toile ne soit pas encore assez blanche, on réitère cette seconde lessive; après quoi on la lave, et on la bat forte-

ment dans de l'eau claire; ensuite on la fait sécher au soleil.

Il y a encore une autre façon qu'on donne aux salempouris, et à d'autres toiles semblables : on les plie en dix ou douze doubles, et après les avoir mis sur une planche bien polie, on les bat à grands coups de masse, pour les unir davantage et leur donner le dernier lustre. Je suis, etc.

Description de l'arbre qui porte la ouate, du poivrier, et de la laque; tirée de quelques autres lettres.

L'ARBRE qui porte la ouâte, ou cette espèce de coton fin dont on se sert pour remplir des coussins, pour fourrer des robes de chambre, des vestes, des courte-pointes, etc., croît de lui-même en pleine campagne, et sans culture. Les Siamois, chez qui on en trouve beaucoup, le nomment *ton-nghiou*. Cet arbre, que j'appellerai dorénavant ouatier, est de deux espèces fort différentes; il y en a de grands et de petits : j'en ai vu des uns et des autres.

Les grands, qui sont de deux sortes, ressemblent assez aux noyers pour la forme et la disposition de leurs branches : le tronc est d'ordinaire plus haut et plus droit, à peu près comme est le tronc des chênes : l'écorce est hérissée, en certains endroits, de grosses épines courtes, larges par la base, rangées en file et fort serrées : les feuilles tiennent également des feuilles de noyer et de celles du châtaignier; elles

croissent toujours cinq à cinq : leurs pédicules, qui sont fort courts, s'unissent à un sixième qui est commun, lequel a souvent plus d'un pied de longueur : la fleur est de la forme et de la grandeur d'une tulipe médiocre, mais ses feuilles sont plus épaisses, et elles sont couvertes d'un duvet assez rude au toucher : le calice qui les renferme par le bas, est épais et d'un verd clair, ponctué de noir, et de la forme de celui des noisettes, à la réserve qu'il n'est pas haché et effilé de même par le haut, mais seulement un peu échancré en trois endroits.

Tout ceci est commun aux deux espèces de grands ouatiers : voici maintenant en quoi ils différent. Les uns portent la fleur avant la feuille ; j'en ai vu plusieurs qui étoient tout couverts de fleurs, et n'avoient pas encore une feuille. Les autres portent les feuilles avant les fleurs, du moins ceux que j'ai vu de cette espèce, avoient les feuilles toutes venues, et les fleurs étoient encore en bouton. Les premiers sont plus épineux et moins fournis de branches que les derniers ; ils ont la fleur de couleur de citron, et assez douce au toucher ; et les seconds l'ont rude, et d'un rouge foncé par dedans, mais pâle et jaune en dehors. Dans les uns et dans les autres, il part du fond de la fleur un grand nombre de filets ou baguettes surmontées de petits sommets, lesquelles sont en plus grand ou plus petit nombre, mais partagées en quatre petits bouquets de dix baguettes chacun, placés au fond de la fleur à l'entredeux des feuilles ; et entre ceux-ci il s'en élève un cinquième composé de seize de ces baguettes, au

milieu desquelles il s'élève une espèce de pistil un peu ouvert par le haut. Dans ceux-là au contraire, les baguettes sont en bien plus grand nombre, mais sans ordre et sans distinction. Pour ce qui est du fruit, ou pour mieux dire de l'étui qui renferme la ouate, je n'en puis dire autre chose, sinon qu'il est d'une figure oblongue, et semblable aux figues bananes anguleuses, que les Portugais appellent *figos caroças*.

L'ouatier de la seconde, ou pour mieux dire, de la troisième espèce, est beaucoup plus petit que les deux autres : son tronc et son branchage sont assez semblables à ceux de l'acacia : ses feuilles sont d'une grandeur médiocre, de figure ovale, et terminées en pointe; elles sont couvertes par-dessus et par-dessous, d'un petit duvet fort doux au toucher : les maîtresses fibres, qui partent de la côte de la feuille, sont fort distinctes et très-bien rangées : les étuis qui renferment la ouate sont composés de deux tubes terminés en pointes aux deux extrémités, et unis ensemble ; ils sont ordinairement de la longueur de neuf ou dix pouces, et de la grosseur du petit doigt : j'en ai vu qui avoient plus d'un pied de longueur. Quand on les rompt dans leur verdeur, il en sort un lait gluant fort blanc, et l'on trouve au dedans la ouate bien pressée, avec plusieurs pepins jaunes, de figure oblongue : ces étuis pendent à des pédicules ligneux, lesquels ne sont que la branche de l'arbre continuée, qui forme cinq petits feuillages de son écorce même, à l'endroit où elle y est unie.

Je viens maintenant au poivrier ; c'est un arbris-

seau rampant qui, pour s'élever, a besoin d'appui : on le plante au pied de quelqu'arbre, afin qu'il s'y puisse attacher. On se sert pour cela, à Siam, d'un petit arbre épineux, ou bien on lui met des perches en forme d'échalas, comme on fait aux haricots, en Europe. La tige a ses nœuds semblables à ceux de la vigne ; le bois même, quand il est sec, ressemble parfaitement à du sarment, au goût près qui est fort âcre : cette tige pousse quantité de branches de tous côtés, qui s'attachent au hasard. La feuille, quand l'arbre est jeune, est d'un verd uni et blanchâtre, qui devient plus foncé à mesure que l'arbre croît ; elle garde toujours sa blancheur par-dessus. Sa figure est ovale, mais vers l'extrémité elle diminue et se termine en pointe ; elle a six nervures, dont cinq qui, partant de la principale vers le bas, pour s'y venir rejoindre en haut, forment trois autres ovales semblables à la première : on ne distingue bien que cinq nervures dans les petites feuilles ; ces nervures se communiquent les unes aux autres, par un tissu de fibres assez grossières. Les plus grandes feuilles que j'ai vues, avoient six pouces de longueur ; elles ont un goût piquant ; la grappe est petite ; les plus grandes étoient longues de quatre pouces. Les grains qui étoient verds, lorsque je les vis, et qui ne devoient être mûrs que dans trois mois, étoient attachés sans pédicule ; ils étoient de la forme et de la grosseur du gros plomb à tirer. Le poivre, quoique verd, avoit déjà beaucoup de force ; cet arbre charge peu : je ne crois pas que ceux que je vis, portassent chacun six onces de poivre.

C'est principalement à Lahos et à Camboye qu'on ramasse la laque autour de deux diverses sortes d'arbres : ce sont des insectes rouges, assez semblables aux fourmis, qui la travaillent à peu près de même que les abeilles travaillent la cire, pratiquant au dedans, de petites cellules de la même manière. On m'a assuré que la laque se forme de l'excrément de ces insectes, du moins c'est le sentiment de quelques Lahos que j'ai questionnés. Néanmoins, un Français qui a demeuré deux ans au Pegu, où il a vu beaucoup de laque, m'a assuré qu'elle se trouvoit là autour de certains arbrisseaux qui ont trois ou quatre pieds de hauteur, et dont le tronc n'a guères qu'un pouce ou un pouce et demi de diamètre; qu'elle se formoit d'une espèce de rosée qui tomboit, tous les ans, dans cette contrée, aux mois de juin et de juillet, et que certaines fourmis rouges, friandes de cette rosée, couvroient en peu de temps tous ces arbres. Ces deux relations, si différentes en apparence, peuvent, ce semble, se concilier, si l'on dit que ces insectes ou fourmis rouges font de cette rosée, non pas la laque, qui est une espèce de marc, comme l'est la cire par rapport au miel, mais ce suc qu'on en tire, et qui sert à ces belles teintures rouges qui sont si estimées; et que pour la laque, ils la font, ou de leur propre excrément qu'ils mêlent avec la rosée, ou bien de la poussière de certaines fleurs, ou d'autres matières terrestres qu'ils ramassent, peut-être, comme font les abeilles, la nature affectant toujours une grande uniformité dans la plupart de ses productions.

MESURES

VARIÉTÉS.

Pêche des perles.

La côte de la Pêcherie, si fameuse par la pêche des perles, commence au cap de Comorin ; elle forme une espèce de baie, qui a plus de quarante lieues depuis le cap de Comorin, jusqu'à la pointe de Ramanaucor, où l'île de Ceylan est presque unie à la terre ferme, par une chaîne de rochers que quelques Européens appellent le *pont d'Adam*. Les Gentils racontent, que ce pont est l'ouvrage des singes ; ils se persuadent que ces animaux, plus braves et plus industrieux que ceux d'aujourd'hui, se firent un passage, de la terre ferme en l'île de Ceylan ; qu'ils s'en rendirent maîtres, et délivrèrent la femme d'un de leurs dieux qui y avoit été enlevée : la mer dans sa plus grande hauteur, n'a pas plus de quatre à cinq pieds d'eau en cet endroit-là ; de sorte qu'il n'y a que des chaloupes, ou des bâtimens fort plats, qui puissent passer entre les intervalles de ces rochers. Toute la côte de la Pêcherie est inabordable aux vaisseaux d'Europe, parce que la mer y brise terriblement ; et il n'y a que Tutucurin où les navires puissent passer l'hyver, cette rade étant couverte par deux îles.

La pêche des perles enrichit la compagnie de Hollande d'une autre manière ; elle ne fait pas pêcher pour son compte, mais elle permet à chaque habi-

tant du pays, chrétien, gentil ou mahometan, d'avoir pour la pêche autant de bateaux que bon lui semble : chaque bateau lui paye soixante écus, et quelquefois davantage. Ce droit produit une somme considérable, car il se présentera, quelquefois, jusqu'à six ou sept cents bateaux pour la pêche.

Vers le commencement de l'année, la compagnie envoie dix ou douze bateaux, au lieu où l'on a dessein de pêcher : ces bateaux se séparent en diverses rades, et les plongeurs pêchent, chacun, quelques milliers d'huîtres, qu'ils apportent sur le rivage; on ouvre chaque millier à part, et on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans un millier, monte à un écu ou au delà, c'est une marque que la pêche sera en ce lieu-là très-riche et très-abondante; mais si ce qu'on peut tirer d'un millier, n'alloit qu'à trente sols, comme le profit ne passeroit pas les frais qu'on seroit obligé de faire, il n'y auroit point de pêche cette année-là. Lorsque l'épreuve réussit, et qu'on a publié qu'il y aura pêche, il se rend de toutes parts sur la côte, au temps marqué, une affluence extraordinaire de peuple et de bateaux, qui apportent toutes sortes de marchandises. Les commissaires hollandais viennent de Colombo, capitale de l'île de Ceylan, pour présider à la pêche; l'ouverture s'en fait, de grand matin, par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent et s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes hollandaises, qui mouillent l'une à droite et l'autre à gauche, pour marquer les limites du lieu de la pêche; les plon-

geurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre et cinq brasses.

Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour : aussitôt que l'un revient, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bâtiment, et qui est tellement disposée, que les matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aisément lâcher ou tirer, selon le besoin qu'on en a. Celui qui plonge a une grosse pierre attachée au pied, afin d'enfoncer plus vîte, et une espèce de sac à sa ceinture pour mettre les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il est au fond de la mer, il ramasse promptement ce qu'il trouve sous sa main, et le met dans son sac : quand il trouve plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, et revenant sur l'eau pour prendre haleine, il retourne ensuite, ou envoie un de ses compagnons le ramasser. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde, différente de celle qui lui tient le corps; un matelot qui est dans le bateau, et qui tient l'autre bout de la même corde pour en observer le mouvement, donne aussitôt le signal aux autres, et dans ce moment on tire en haut le plongeur qui, pour revenir plus promptement, détache, s'il peut, la pierre qu'il avoit au pied. Les bateaux ne sont pas si éloignés les uns des autres, que les plongeurs ne se battent assez souvent sous les eaux, pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramassés.

Quant à ce que l'on dit de l'huile que les plongeurs mettent dans leur bouche, ou d'une espèce de cloche de verre, dans laquelle ils se renferment

pour plonger, ce sont des contes de personnes qui veulent rire, ou qui sont mal instruites. Comme les gens de cette côte s'accoutument, dès l'enfance, à plonger et à retenir leur haleine, ils s'y rendent habiles, et c'est suivant leur habileté qu'ils sont payés.

Les perles étant tirées et bien lavées, on a cinq ou six petits bassins de cuivre, percés comme des cribles, qui s'enchâssent les uns dans les autres, en sorte qu'il reste quelque espace entre ceux de dessus et ceux de dessous : les trous de chaque bassin sont différens pour la grandeur; le second bassin les a plus petits que le premier, le troisième que le second, et ainsi des autres. On jette dans le premier bassin les perles grosses et menues, après qu'on les a bien lavées, comme j'ai dit. S'il y en a quelqu'une qui ne passe point, elle est censée du premier ordre; et celles qui restent dans le second bassin sont du second ordre, et de même jusqu'au dernier bassin, lequel n'étant point percé, reçoit les semences de perles. Ces différens ordres font la différence des perles, et leur donnent ordinairement le prix, à moins que la rondeur plus ou moins parfaite, ou l'eau plus ou moins belle, n'en augmente ou diminue la valeur. Les Hollandais se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses : si celui à qui elles appartiennent, ne veut pas les donner pour le prix qu'ils en offrent, on ne lui fait aucune violence, et il lui est permis de les vendre à qui il lui plaît. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour, appartiennent au roi de Maduré, ou au prince de Maravas, suivant la rade où se fait la pêche. Les Hollandais

n'ont point la pêche du second jour, comme on l'a quelquefois publié ; ils ont assez d'autres moyens de s'enrichir par le commerce des perles : le plus court et le plus sûr est d'avoir de l'argent comptant ; car, pourvu qu'on paye sur le champ, on a tout ici à fort grand marché.

Étincelles de mer.

Vous avez lu, mon révérend père, ce que disent les philosophes sur les étincelles qui paroissent, durant la nuit, sur la mer ; mais peut-être aurez-vous trouvé qu'ils se sont plus appliqués à rendre raison de ce phénomène, conformément à leurs principes, qu'à le bien exposer tel qu'il est : voici ce qui m'a paru le plus digne d'être remarqué.

I. Lorsque le vaisseau fait bonne route, on voit souvent une grande lumière dans le sillage ; je veux dire, dans les eaux qu'il a fendues et comme brisées à son passage. Ceux qui n'y regardent pas de si près, attribuent souvent cette lumière, ou à la lune, ou aux étoiles, ou au fanal de la poupe : c'est en effet ce qui me vint d'abord dans l'esprit, la première fois que j'aperçus ces étincelles ; mais comme j'avois une fenêtre qui donnoit sur le sillage même, je me détrompai bientôt, surtout quand je vis que cette lumière paroissoit bien davantage, lorsque la lune étoit sous l'horizon, que les étoiles étoient couvertes de nuages, que le fanal étoit éteint ; enfin

lorsqu'aucune lumière étrangère ne pouvoit éclairer la surface de la mer.

II. Cette lumière n'est pas toujours égale : à certains jours il y en a peu, ou point du tout; quelquefois elle est plus vive, quelquefois plus languissante : il y a des temps où elle est fort étendue, d'autres où elle l'est moins.

III. Pour ce qui est de sa vivacité, vous serez peut-être surpris, quand je vous dirai que j'ai lu sans peine à la lueur de ces sillons, quoiqu'élevé de neuf ou dix pieds au-dessus de la surface de l'eau. J'ai remarqué les jours par curiosité; c'étoit le 12 de juin de l'année 1704, et le dixième de juillet de la même année. Il faut pourtant vous ajouter, que je ne pouvois lire que le titre de mon livre, qui étoit en lettres majuscules : cependant ce fait a paru incroyable à ceux à qui je l'ai raconté; mais vous pouvez m'en croire, et je vous assure qu'il est très-certain.

IV. Pour ce qui regarde l'étendue de cette lumière, quelquefois tout le sillage paroît lumineux à trente ou quarante pieds au loin; mais la lumière est bien plus foible à une plus grande distance.

V. Il y a des jours où l'on démêle aisément dans le sillage, les parties lumineuses d'avec celles qui ne le sont pas : d'autres fois, on ne peut faire cette distinction; le sillage paroît alors comme un fleuve de lait qui fait plaisir à voir : c'est en cet état qu'il me parut le 10 de juillet 1704.

VI. Lorsqu'on peut distinguer les parties brillantes d'avec les autres, on remarque qu'elles n'ont

pas toutes la même figure : les unes ne paroissent que comme des pointes de lumière ; les autres ont à peu près la grandeur des étoiles telles qu'elles nous paroissent : on en voit qui ont la figure de globules d'une ligne ou deux de diamètre ; d'autres sont comme des globes, de la grosseur de la tête ; souvent aussi ces phosphores se forment en carré de trois ou quatre pouces de long, sur un ou deux de large. Ces phosphores de différentes figures se voient, quelquefois en même temps : le 12 de juin, le sillage du vaisseau étoit plein de gros tourbillons de lumière, et de ces carrés oblongs dont j'ai parlé : un autre jour, que notre vaisseau avançoit lentement, ces tourbillons paroissoient et disparoissoient tout à coup, en forme d'éclairs.

VII. Ce n'est pas seulement le passage d'un vaisseau qui produit ces lumières ; les poissons laissent aussi après eux un sillage lumineux, qui éclaire assez pour pouvoir distinguer la grandeur du poisson, et connoître de quelle espèce il est. J'ai vu, quelquefois, une grande quantité de ces poissons qui, en se jouant dans la mer, faisoient une espèce du feu d'artifice dans l'eau, qui avoit son agrément. Souvent une corde mise en travers, suffit pour briser l'eau, ensorte qu'elle devienne lumineuse.

VIII. Si on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remue avec la main dans les ténèbres, on y verra une infinité de parties brillantes.

IX. Si l'on trempe un linge dans l'eau de la mer, on verra la même chose, quand on se met à le tordre dans un lieu obscur, et même quand il est à

demi-sec ; il ne faut que le remuer pour en voir sortir quantité d'étincelles.

X. Lorsqu'une de ces étincelles est une fois formée, elle se conserve long-temps, et elle s'attache à quelque chose de solide : aux bords d'un vase, elle durera des heures entières.

XI. Ce n'est pas toujours lorsque la mer est le plus agitée, qu'il y paroît le plus de ces phospores, ni même lorsque le vaisseau va plus vîte. Ce n'est pas non plus le simple choc des vagues les unes contre les autres qui produit des étincelles, du moins je ne l'ai pas remarqué ; mais j'ai observé que le choc des vagues contre le rivage, en produit, quelquefois, en quantité. Au Brésil, le rivage me parut un soir tout en feu, tant il y avoit de ces lumières.

XII. La production de ces feux dépend beaucoup de la qualité de l'eau, et, si je ne me trompe, généralement parlant, on peut avancer que le reste étant égal, cette lumière est plus grande, lorsque l'eau est plus grasse et plus baveuse, car, en haute mer l'eau n'est pas également pure partout : quelquefois, le linge qu'on trempe dans la mer revient tout gluant. Or, j'ai remarqué, plusieurs fois, que quand le sillage étoit plus brillant, l'eau étoit plus visqueuse et plus grasse, et qu'un linge mouillé de cette eau, rendoit plus de lumière lorsqu'on le remuoit.

XIII. De plus, on trouve dans la mer certains endroits où surnagent, je ne sais quelles ordures de différentes couleurs, tantôt rouges, tantôt jaunes : à les voir, on croiroit que ce sont des sciures de

bois. Nos marins disent que c'est le frai ou la semence de baleine; c'est de quoi l'on n'est guères certain : lorsqu'on tire de l'eau de la mer, en passant par ces endroits, elle se trouve fort visqueuse. Les mêmes marins disent qu'il y a beaucoup de ces bancs de frai dans le nord, et que, quelquefois, pendant la nuit, ils paroissent tout lumineux, sans qu'ils soient agités par le passage d'aucun vaisseau, ni d'aucun poisson.

XIV. Mais pour confirmer davantage ce que j'avance, savoir, que plus l'eau est gluante, plus elle est disposée à être lumineuse, j'ajouterai une chose assez particulière que j'ai vue. On prit un jour, dans notre vaisseau un poisson, que quelques-uns crurent être une bonite : le dedans de la gueule du poisson paroissoit, durant la nuit, comme un charbon allumé, de sorte que sans autre lumière, je lus encore les mêmes caractères que j'avois lus à la lueur du sillage. Cette gueule étoit pleine d'une humeur visqueuse; nous en frotâmes un morceau de bois qui devint aussitôt tout lumineux : dès que l'humeur fut desséchée, la lumière s'éteignit.

Voilà les principales observations que j'ai faites sur ce phénomène : je vous laisse à examiner si toutes ces particularités peuvent s'expliquer dans le système de ceux qui établissent pour principe de cette lumière, le mouvement de la matière subtile ou des globules, causé par la violente agitation des sels.

Il faut encore vous dire un mot des iris de mer; je les ai remarqués après une grosse tempête que nous essuyâmes au cap de Bonne-Espérance. La mer

étoit encore fort agitée, le vent emportoit le haut des vagues, et en formoit une espèce de pluie où les rayons du soleil venoient peindre les couleurs de l'iris. Il est vrai que l'iris céleste a cet avantage sur l'iris de mer, que ses couleurs sont bien plus vives, plus distinctes, et en plus grande quantité. Dans l'iris de mer, on ne distingue guères que deux sortes de couleurs : un jaune sombre du côté du soleil, et un verd pâle du côté opposé; les autres couleurs ne font pas une assez vive sensation pour pouvoir les distinguer. En récompense, les iris de mer sont en bien plus grand nombre; on en voit vingt et trente en même temps; on les voit en plein midi, et on les voit dans une situation opposée à l'iris céleste, c'est-à-dire, que leur courbure est comme tournée vers le fond de la mer. Qu'on dise après cela, que dans ces voyages de long cours on ne voit que la mer et le ciel : cela est vrai; mais pourtant l'un et l'autre représentent tant de merveilles, qu'il y auroit de quoi occuper ceux qui auroient assez d'intelligence pour les découvrir.

Enfin, pour finir toutes les observations que j'ai faites sur la lumière, je n'en ajouterai plus qu'une seule, c'est sur les exhalaisons qui s'enflamment pendant la nuit, et qui, en s'enflammant, forment dans l'air un trait de lumière. Ces exhalaisons laissent aux Indes une trace bien plus étendue qu'en Europe; du moins, j'en ai vu deux ou trois que j'aurois pris pour de véritables fusées : elles paroissoient fort proches de la terre, et jetoient une lumière à peu près semblable à celle dont la lune brille, les premiers jours

de son croissant ; leur chute étoit lente, et elles traçoient en tombant, une ligue courbe. Cela est certain, au moins d'une de ces exhalaisons que je vis en haute mer, déjà bien éloigné de la côte de Malabar.

Serpens venimeux.

Le serpent *Nalla Pambou* (bon serpent), se rencontre dans plusieurs parties de l'Inde. Les Gentils s'imaginant que ces serpens sont consacrés à un de leurs dieux, ils leur rendent un certain culte, et ils ont si grand soin de les conserver, qu'ils en nourrissent à la porte des temples, et jusque dans leurs propres maisons : cependant, tout bon qu'il est, ce serpent ne laisse pas de porter la mort dans le sein même de ses adorateurs.

Le remède spécifique contre la morsure de ces serpens, et de quantité d'autres bêtes venimeuses qu'on trouve aux Indes, se nomme *veia-marondou*, c'est-à-dire, le remède au venin : il est plus en usage parmi les chrétiens que parmi les Gentils, parce que ceux-ci recourent aussitôt aux invocations du démon, et à une infinité d'autres superstitions, dont ils sont fort entêtés ; au lieu que les chrétiens n'ont recours qu'aux remèdes naturels, entre lesquels celui-ci tient le premier rang. On dit que c'est un Joghi (1) qui communiqua ce secret à un de nos

(1) Pénitent gentil.

premiers missionnaires, en reconnoissance d'un service important qu'il en avoit reçu.

Ce n'est pas seulement contre la morsure des serpens, que les idolâtres emploient les pactes superstitieux, c'est presque dans toutes leurs maladies. Une des choses qui fait le plus de peine aux nouveaux fidèles qui sont si fort mêlés parmi les Gentils, c'est d'empêcher, quand ils sont malades, que leurs parens idolâtres n'emploient de semblables moyens : souvent quand ils dorment, ou qu'ils tombent en défaillance, on leur attache au bras, au cou, ou aux pieds, des figures et des écrits, qui sont autant de signes de quelque pacte fait avec le démon. Dès que le malade revient à lui, ou qu'il s'éveille, il ne manque pas d'arracher ces caractères infâmes, et il aime mieux mourir que de recouvrer sa santé par des voies si criminelles : on en voit qui ne veulent pas même recevoir les remèdes naturels de la main des Gentils, parce qu'ils y mêlent souvent des cérémonies superstitieuses.

Le poison des serpens de l'Inde est d'une subtilité infinie ; souvent entre la morsure et la mort il n'y a pas l'intervalle d'une heure : c'est pourquoi les missionnaires ont soin de se pourvoir d'un excellent contre-poison, dont ils font part aux chrétiens, aux Maures et aux Gentils. J'en ai moi-même sauvé plusieurs par ce moyen; mais il faut être prompt à le donner. L'an passé, ayant entendu une catéchumène jeter de grands cris aux environs de l'église, j'y courus; un serpent venoit de la mordre. Mon premier soin fut de la baptiser; j'allai ensuite chercher du contre-

poison; mais à mon retour je la trouvai morte, et tout cela se fit en moins d'un quart d'heure.

Il faut dire pour la gloire de Dieu, que, par rapport aux serpens, il semble qu'il y ait sur les missionnaires une providence particulière : en effet, il est inoui qu'aucun d'eux en ait jamais été mordu. J'en ai trouvé dans ma chambre, sur mon lit, sur mes habits, sous mes pieds, et je n'en ai reçu aucun mal. J'étois couché, la nuit, tout habillé, sur une natte, dans une petite chambre où nous conservions le saint Sacrement : à mon réveil, j'aperçus sur moi, à la lueur d'une lampe, un gros serpent, dont la tête s'étendoit jusqu'à ma gorge; je fis le signe de la croix; l'animal se glissa sur le pavé, et fut tué par un missionnaire qui survint.

CAILLOU.

Extraits de quelques lettres du père Calmette au père du Halde.

Je vous envoie une exacte notice sur le salagramam, ou le caillou vermoulu de la rivière Gandica : cette rivière de l'Indoustan descend des montagnes au nord de Patna, et se jette dans le Gange, près de cette ville. Le Gandica n'est pas moins sacré pour les Indiens que le Gange; l'un et l'autre ont été l'objet de leur poésie, et sont le terme de leurs pélerinages : ce qu'il y a de singulier dans le Gandica,

ce sont des cailloux, qu'on dit être percés par un ver, lequel s'y loge, s'y roule, et forme, en s'y roulant, des figures orbiculaires, qui ont quelque chose de surprenant. Les Indiens en font grand cas, ils les achètent fort cher, et en font commerce d'un bout de l'Inde à l'autre : les brames les conservent dans des boîtes de cuivre ou d'argent, et leur font un sacrifice tous les jours. J'ai donc à vous développer, sur ce sujet, le naturel et le mystique, le réel et la fable.

Le caillou percé de la rivière Gandica, se nomme communément *Salagramam ;* ses différentes espèces ont donné lieu à quantité de noms différens qu'on lui donne ; j'en ai compté jusqu'à soixante, qui ne sont guères connus que des savans, et qu'il seroit assez inutile de vous détailler : tous ces noms ont rapport à leurs fables, et surtout aux trois principales divinités de l'Inde. Hirannia garbam, matrice d'or, est une espèce de salagramam qui a des veines d'or ; elle appartient à Brama. Chivanabam, qui veut dire nombril de Chivoudou, est du ressort du dieu de ce nom : ces deux divinités n'en ont que quatre chacun, qui leur soient attribués ; les autres salagramam, à la réserve de deux, ont tous des noms de Vichnou, et de ses métamorphoses.

Le salagramam est un caillou dur, poli, communément noir, quelquefois marbré et de différentes couleurs, de figure ronde, oblongue, ovale, aplati quelquefois d'un côté, ou même des deux ; ce sont les espèces que j'ai vues : ces cailloux se forment dans la rocaille des rives ou cascades du Gandica,

d'où on est obligé de les extraire, en cassant la pierre qui les enveloppe, du moins en partie : ils conservent la marque de leur position, par un médiocre aplatissement d'un des côtés; c'est dans l'eau, ou à portée du flot, qu'ils naissent. L'insecte qu'on y trouve est appelé ver; dans la langue des Indiens, ou lui donne trois noms : *souvarnakitam*, le ver d'or; *vajirakitam*, le ver de diamant; et *præstarakitam*, le ver de pierre. Une fable qu'on débite vers le nord, porte que c'est une métamorphose du dieu Vichnou, arrivée de la manière suivante. Vichnou alla rendre visite à la femme d'un pénitent, et la suborna; le pénitent déshonoré, se vengea par une malédiction conçue en ces termes : *Puisses-tu naître ver, et n'avoir à ronger que la pierre.* La malédiction eut son effet; ainsi naquit Vichnou.

On rapporte ailleurs, d'une autre manière, la métamorphose de Vichnou : les trois divinités, Brama, Vichnou, Chivoudou, qui forment la fausse trinité des Indiens, ayant ouï parler d'une danseuse nommée *Gandica*, non moins fameuse par sa douceur que par sa beauté, furent la voir, et mirent sa patience à l'épreuve par des manières inciviles, et tout-à-fait propres à la fâcher. N'ayant pu altérer sa belle humeur, ils furent si contens de sa politesse, qu'après s'être fait connoître, ils lui promirent de naître d'elle tous les trois, et, pour cet effet, ils la métamorphosèrent en rivière : c'est la rivière Gandica, où ces trois divinités renaissent, sous la forme de Salagramam.

Ces deux fables conduisent, par divers chemins, au

même point, qui est de faire l'apothéose de l'insecte, lequel se loge, ou naît dans cette rocaille. Faut-il le nommer ver ou poisson? je doute fort que ce soit un ver : en m'écartant du système des Indiens, je dirois plus volontiers que c'est un poisson; peut-être conviendroit-il mieux de l'appeler limaçon, à cause de sa figure et de sa position, telle qu'on peut le conjecturer des orbes qu'on remarque sur les cailloux les plus distincts; la queue est au centre, le ventre dans la partie la plus évasée de son lit, la tête au bord, où l'insecte reçoit la nourriture que le flot lui apporte.

Dans l'espace qu'occupe le corps de l'insecte, on voit, à distances égales, des lignes profondes, parallèles, et régulièrement tracées, comme si elles partoient du centre à la circonférence, coupées cependant ou interrompues d'un orbe à l'autre : ces lignes sont la partie par laquelle l'animal tient à la pierre, et qui suppose que l'insecte a divers plis, ainsi que le ver et la chenille. L'opinion qui a cours parmi les Indiens, est que c'est un ver qui ronge la pierre, pour s'y faire une loge, ou pour s'en nourrir.

L'admiration est la mère de l'idolâtrie; l'Indien qui examine peu, et qui n'est rien moins que physicien, ayant remarqué dans ces cailloux des loges artistement travaillées, a donné de l'esprit à l'insecte; il n'en faut pas davantage pour fonder l'apothéose parmi des gens superstitieux à l'excès : il leur a plu de faire disparoître le ver, et d'y substituer leur idole. Quelques-uns parmi eux, surtout vers le nord, pla-

cent

cent même, à distances réglées, les dieux subalternes du ciel de Vichnou; les Douarapala coulou où les portiers sont à l'entrée, et ainsi des autres.

Je ne voudrois pas nier absolument que la figure ou les cavités de certains cailloux, qui paroissent rongées, ne fussent l'ouvrage de quelque ver; mais ce ver doit être différent de l'insecte qui fait les orbes dont j'ai parlé; encore peut-on, ce me semble, expliquer ainsi la plupart des cavités irrégulières. Le Salagramam étant uni étroitement au roc dans lequel il se forme, il est naturel que les pointes du roc, entrant sans ordre dans le caillou qui croît avec lui, ces pointes concassées laissent le creux dont nous cherchons la cause.

Il y a une espèce de Salagramam, appelé *Chacrapani*, plat des deux côtés, qui a huit ou dix loges semblables sur une des faces, à distance égale, et parfaitement régulières. Je ne puis douter qu'il n'y ait eu un petit poisson, mais différent de ceux qui sont disposés en limaçon; ainsi, le Chacrapani sera un coquillage pierreux ou pétrifié : cependant il ne diffère pas du marbre par la couleur et la dureté; pourquoi les autres Salagramam ne seroient-ils pas de même des coquillages?

J'ai vu sur les roches de l'île de France des coquillages qui, sans ressembler aux Salagramam, peuvent nous aider à les faire connoître; c'est un assemblage de petites loges, dans les creux ou sur les pointes des rochers, battus par la vague : chaque loge est une coquille, et toutes ensemble font un bloc, qu'on appelle, ce me semble, le bouquet de

mer. Le poisson s'y nourrit de la graisse de la mer, ou de l'eau filtrée au travers d'une peau qui couvre la surface, à peu près comme les coquillages qui s'attachent au gouvernail du vaisseau : ce bloc de coquillages qui n'en font qu'un, a quelque rapport au Chacrapani que j'ai décrit ; il est enchâssé dans la pierre, qu'il faudroit casser pour l'en extraire. Se pétrifie-t-il avec le temps ? c'est ce que je ne puis décider ; mais s'il se pétrifioit, on pourroit en faire une nouvelle espèce de Salagramam.

Parmi les Salagramam que je vous envoie, celui qui est de la première grandeur, appelé *Anantamourti*, est rare et précieux ; on le conservoit dans une boîte d'argent : la figure du limaçon y est si distincte, tant au-dessus qu'au dedans, qu'il prouve seul l'explication que j'en ai donnée. Gopalamourti est le second, ou de la seconde grandeur ; il n'a qu'une loge, et n'avoit qu'un limaçon. Le Chivabanam est plus rond ; il est distingué par une figure circulaire, que les Indiens appellent nombril. Je n'en ai vu qu'un de cette espèce, et je ne puis l'expliquer, à moins de dire que c'est un caillou enchâssé par la partie qu'ils appellent nombril, dans un creux circulaire du roc où il s'est formé. Ce qui paroît inégal et rongé tout autour, peut être l'effet des inégalités de la pierre qui l'environnoit ; je ne vois pas par quel art un ver formeroit un rond si régulier, et comment, en rongeant la pierre inégalement, il seroit attentif à ne pas endommager le cercle qui fait la rareté du caillou. Le quatrième, ou le Salagramam de la quatrième grandeur, parmi ceux

que j'envoie, a sur le côté plat la figure de limaçon fort bien gravée; on pourroit même croire, après avoir vu le caillou, que le limaçon marche en portant sa maison sur le dos. Le cinquième Salagramam, qui est le plus petit, est nommé *Cachamourti*; il a deux loges, et un lien par lequel elles communiquent entre elles.

Le sacrifice que les bramnes font au Salagramam, consiste à y appliquer la raclure de bois de sandal, dont ils ont coutume de s'orner eux-mêmes; à le remplir ou frotter d'huile, à le laver, à lui faire des libations, à lui donner une espèce de repas d'une composition de beurre, de caillé, de lait, de sucre et de figues bananes, appelée *Pancham-routam*, ou l'ambroisie des cinq mets. Ils accompagnent la cérémonie des paroles du *Vedam* à l'honneur de Vichnou, où il est qualifié de divinité à mille têtes, à mille yeux, à mille pieds, peut-être par allusion à la quantité de loges, de trous et de lignes qu'on voit dans quelques Salagramam.

Des Indiens de l'île Paléos (dans l'Archipel).

LORSQUE ces insulaires vont à la pêche, ils ne portent nulle provision dans leurs barques; leurs Tamoles s'assemblent dans une maison, au mois de février, et là, ils jugent, par la voie du sort, si la navigation doit être heureuse, et la pêche abondante. Ce sort consiste en des nœuds qu'ils font à des feuilles

de palmier : ils les comptent l'un après l'autre, et le nombre pair ou impair décide du bon ou du mauvais succès de leur entreprise.

Malgré la rudesse et la barbarie de ces insulaires, ils observent une police qui empêche qu'on ne les confonde avec de vrais sauvages : l'autorité du gouvernement se partage entre plusieurs familles nobles, dont les chefs s'appellent *Tamoles*. Il y a outre cela, dans chaque province, un principal Tamole, auquel tous les autres sont soumis.

Ces Tamoles laissent croître leur barbe fort longue, pour se concilier plus de respect ; ils commandent avec empire, parlent peu, et affectent un air grave et sérieux. Lorsqu'un Tamole donne audience, il paroît assis sur une table élevée ; les peuples s'inclinent devant lui jusqu'à terre, et, du plus loin qu'ils arrivent, ils marchent le corps tout courbé, et la tête presque entre les genoux, jusqu'à ce qu'ils soient auprès de sa personne : alors ils s'asseyent à plate terre, et, les yeux baissés, ils reçoivent ses ordres avec le plus profond respect.

Quand le Tamole les congédie, ils se retirent en se courbant de la même manière que quand ils sont venus, et ils ne se relèvent que lorsqu'ils sont hors de sa présence. Ses paroles sont autant d'oracles qu'on révère ; on rend à ses ordres une obéissance aveugle ; enfin, on lui baise les mains et les pieds, quand on lui demande quelque grâce. Les maisons ordinaires des insulaires ne sont que de petites hutes fort basses, et couvertes de feuilles de palmier ; celles des

Tamoles sont construites en bois, et ornées de peintures telles qu'ils savent les faire.

On ne punit point les criminels, soit par la prison, soit par des peines afflictives; on se contente de les exiler dans une autre île. Il y a dans chaque peuplade deux maisons destinées, l'une à l'éducation des garçons, et l'autre à l'éducation des filles; mais tout ce qu'on y apprend se réduit à quelques principes vagues d'astronomie : la plupart s'y appliquent, à cause de son utilité pour la navigation. Le maître a une sphère où sont tracés les principaux astres, et il enseigne à ses disciples le rumb de vent qu'ils doivent suivre, selon les diverses routes qu'ils ont à tenir sur la mer.

La principale occupation des hommes est de construire des barques, de pêcher, et de cultiver la terre : celle des femmes est de faire la cuisine, d'aider leurs maris lorsqu'ils ensemencent les terres, et de mettre en œuvre une espèce de plante sauvage, et un autre arbre qui s'appelle *Balibago*, pour en faire de la toile. Comme ils manquent de fer, ils se servent de coignées, et de haches de pierre, pour couper le bois. Si par hasard, un vaisseau étranger laisse dans leurs îles quelques vieux morceaux de fer, ils appartiennent de droit aux Tamoles, qui en font faire des outils le mieux qu'il est possible : ces outils sont un fonds dont le Tamole tire un revenu considérable, car il les donne à louage, et ce louage se paye assez cher.

Les Pintados sont accoutumés à se baigner trois fois le jour, le matin, à midi, et sur le soir; ils pren-

nent leur repos dès que le soleil est couché, et ils se lèvent avec l'aurore. Le Tamole ne s'endort qu'au bruit d'un concert de musique que forme une troupe de jeunes gens qui s'assemblent le soir autour de la maison, et qui chantent, à leur manière, certaines poésies, jusqu'à ce qu'on les avertisse de cesser.

Pendant la nuit, au clair de la lune, ils s'assemblent, de temps en temps, pour chanter et danser devant la maison de leur Tamole : leurs danses se font au son de la voix, car ils n'ont point d'instrument de musique. La beauté de la danse consiste dans l'exacte uniformité des mouvemens du corps : les hommes séparés des femmes se postent vis-à-vis les uns des autres; après quoi ils remuent la tête, les bras, les mains, les pieds en cadence. Les ornemens dont ils ont soin de se parer, donnent, selon eux, un nouvel agrément à cette sorte de danse ; leur tête est couverte de plumes ou de fleurs; des herbes aromatiques pendent de leurs narines, et l'on voit attachées à leurs oreilles des feuilles de palmier tissues avec assez d'art : ils ont aux bras, aux mains, et aux pieds d'autres ornemens qui leur sont propres.

Les femmes, de leur côté, se donnent une espèce de divertissement plus convenable à leur sexe ; elles demeurent assises, et se regardant les unes les autres, elles commencent un chant pathétique et langoureux, accompagnant le son de leur voix du mouvement cadencé de la tête et des bras : c'est pourquoi ce divertissement s'appelle, en leur langue, *tanger ifaifil*, qui veut dire, la plainte des femmes.

A la fin de la danse, le Tamole, quand il se pique

de libéralité, tient en l'air une pièce de toile qu'il montre aux danseurs, et qui appartient à celui qui a l'adresse de s'en saisir le premier.

Outre le divertissement de la danse, ils ont plusieurs autres jeux où ils donnent des preuves de leur adresse et de leur force, en s'exerçant à manier la lance, à jeter la pierre, et à pousser des balles en l'air : chaque saison a une sorte de divertissement qui lui est propre.

La pêche de la baleine, selon la description que m'en a faite un Indien de l'île d'Ulée, est pour ces peuples, un spectacle charmant : dix ou douze de leurs îles disposées en manière de cercle, forment une espèce de port, où la mer jouit d'un calme perpétuel. Quand une baleine paroît dans ce golfe, les insulaires se mettent aussitôt dans leurs canots, et se tenant du côté de la mer, ils avancent, peu à peu, en effrayant l'animal, et le poussant devant eux jusqu'à ce qu'ils l'ayent conduit sur des bas-fonds non loin des terres : alors les plus adroits se jettent dans la mer ; quelques-uns d'eux dardent la baleine de leurs lances, et les autres l'amarent avec de gros cables, dont les bouts sont attachés aux rivages : aussitôt s'élève un grand cri de joie parmi un peuple nombreux, que la curiosité a attiré sur les bords de la mer ; on tire à terre la baleine, et la pêche se termine par un grand festin.

Quand il y a des inimitiés entre ces insulaires, elles s'apaisent d'ordinaire par quelque présent : c'est ainsi que les particuliers finissent leurs querelles ; mais quand les inimitiés sont publiques, et

entre deux bourgades, il n'y a que la guerre qui les termine. Ils n'ont d'autres armes que des pierres et des lances armées d'os de poisson ; leur manière de faire la guerre ressemble aux combats singuliers, chacun d'eux n'ayant affaire qu'à l'ennemi qu'il a en tête.

Lorsque deux peuplades ennemies ont résolu d'en venir à une action décisive, on s'assemble de part et d'autre dans une rase campagne, et au moment que les troupes sont en présence, chacun des deux partis forme un escadron de trois rangs : les jeunes gens occupent le premier rang ; ceux qui sont d'une plus haute taille le second, et les plus âgés forment le troisième. Ce combat commence par le premier rang, où chacun combat, d'homme à homme, à coups de pierre, et avec la lance : quand quelqu'un est blessé et hors de combat, il est aussitôt remplacé par un combattant du second rang, et celui-ci par un autre du troisième ; la guerre se termine par des cris de triomphe de la part des victorieux qui insultent aux vaincus.

Les habitans de l'île d'Ulée et des îles voisines, m'ont paru plus civilisés et plus raisonnables que les autres ; leur air et leurs manières sont plus respectueuses ; ils ont de la gaieté dans l'esprit, sont retenus et circonspects dans leurs paroles, et ils s'attendrissent aisément sur les infirmités et les misères d'autrui. Cette retenue et cette sensibilité naturelle, me font juger que leurs esprits se rendroient aisément dociles à nos instructions, et que la semence de l'Évangile fructifieroit dans leurs cœurs.

Il y a parmi eux beaucoup de métis, et quelques nègres ou mulâtres qui leur servent de domestiques : il est vraisemblable que les nègres viennent de la nouvelle Guinée, où ces insulaires ont pu aller par le côté du sud. Pour ce qui est des blancs, sans m'arrêter aux moyens dont la divine Providence a pu se servir pour les conduire dans ces îles, je vous rapporterai simplement mes conjectures, fondées sur ce que nous apprend le père Collin, Jésuite, au chapitre 20 de son *Histoire des Iles Philippines*.

Il raconte que Martin Lopez, pilote du premier vaisseau qui passa, de la nouvelle Espagne, au secours des Philippines, en l'année 1566, fit le complot avec vingt-huit autres, de jeter le reste de l'équipage dans une île déserte, de s'emparer du vaisseau, et d'aller pirater sur les côtes de la Chine ; que le complot fut découvert ; que pour prévenir leur mauvais dessein, on les abandonna eux-mêmes dans une île de barbares, située à l'est des Marianes. Il est à croire que ces rebelles furent jetés dans une des îles Carolines ; qu'ils y ont épousé des Indiennes, d'où sont venus des métis qui se sont extrêmement multipliés dans toutes ces îles.

Ces insulaires ont pour tout aliment, des fruits, des racines, et les poissons qu'ils peuvent pêcher : ils ont néanmoins des poules et d'autres oiseaux ; mais on n'y voit aucun animal à quatre pieds. La terre n'y produit ni riz, ni froment, ni orge, ni bled d'Inde : on y trouve quantité de bois très-propres à construire des barques.

La vie de nos Indiens Pintados, est très-dure et très-pénible : quoique la bourgade de Givan passe pour être la moins pauvre de toutes ces îles, à cause du petit commerce qu'elle fait tous les ans avec Manille, cependant, ceux qu'on regarde comme les plus aisés, parce qu'ils s'occupent de ce commerce, n'en retirent pas, chaque année, plus de cent écus, et cette modique somme est presque toute employée à la provision de riz qu'il leur faut faire dans les autres bourgades, car il n'en croît pas dans celle de Givan, où l'on ne trouve que des palmiers en abondance; aussi voit-on que dans leurs maisons, leurs meubles, leurs vêtemens, leurs repas, tout respire la pauvreté. Tel qui tient un rang considérable dans le pays, se trouve heureux, et croit faire bonne chère, quand il a, avec un peu de riz, un morceau de poisson mal assaisonné : souvent il ne se nourrit que de racines cuites dans l'eau avec un peu de sel. Pour ce qui est des pauvres, ils passeront une année entière sans manger de riz, à moins qu'on ne leur en donne par aumône. Ceux qui sont adroits à tirer, prennent, de temps en temps, quelques cerfs ou quelques sangliers; mais comme sous ce climat, la chair n'est pas de garde, ils ont coutume de partager leur chasse avec leurs parens et leurs voisins : il en est de même du poisson, qu'ils ne peuvent conserver qu'après l'avoir exposé au soleil; s'ils l'exposoient à la lune, ne fût-ce que pendant une nuit, quand même ils auroient pris la précaution de le saler, ils le trouveroient le lendemain tout rempli de vers. Les rivières, les puits, et sur-

tont les fontaines qui sortent des rochers, fournissent leur boisson ordinaire : ils font du vin du fruit de leurs palmiers ; mais il n'est guères d'usage, parce qu'il est aussi fort que la plus forte eau-de-vie.

Les hommes sont laborieux et bons artistes ; ils excellent principalement dans la peinture, dans les ouvrages d'orfévrerie et de sculpture. Les principaux du lieu, surtout ceux qui ont demeuré dans la maison des missionnaires, touchent parfaitement bien de la harpe ; ils savent jouer du violon et de plusieurs autres instrumens de musique, et ils se font un honneur et un plaisir de consacrer leurs talens à la célébration du service divin. Ceux qui habitent les autres bourgades, et particulièrement les montagnes, s'appliquent à l'agriculture ; les autres, qui vivent sur les côtes de la mer, n'ont guères d'autre occupation que la pêche. A parler en général, nos Indiens sont pleins de vivacité pour entreprendre, et de hardiesse pour braver sur mer les tempêtes ; ils se raillent même de ceux qui, dans de semblables périls, témoignent quelque frayeur.

Leurs femmes aiment à s'occuper, et on ne les voit jamais oisives : elles travaillent en toiles, en dentelles, et quelques-unes en broderie ; elles ont beaucoup de modestie et de pudeur, et sont naturellement portées à la piété. A dire vrai, le désintéressement de nos Indiens, et le contentement où ils vivent au milieu de leur pauvreté, coupent la racine à bien des vices.

Après avoir passé environ onze ans avec mes chers Indiens Pintados, un ordre de mes supérieurs m'a appelé à Manille, où je suis maintenant, et où, grâce à Dieu, je ne trouve pas moins de travail que dans la mission d'où l'on m'a tiré. Cette ville est la capitale de toutes ces îles, nommées *Philippines*, qui sont gouvernées, pour le spirituel, par un archevêque et trois évêques; mais ces prélats ne peuvent guères tirer de secours des prêtres séculiers, qui sont ici en très-petit nombre : c'est pourquoi les rois d'Espagne ont ordonné que les cures fussent remplies par les religieux des différens ordres qui sont établis dans cette ville, et qui y ont de fort belles églises. On a donc partagé toutes les paroisses entre les pères Augustins, Dominicains, Récollets, Augustins déchaussés, et les Jésuites : chacun de ces curés ne laisse pas d'être chargé de la conduite de deux ou trois églises, et dans les endroits les plus éloignés de Manille, ils ne peuvent avoir de secours que des curés voisins.

Nous avons dans cette ville, un grand collége et un séminaire, où l'on enseigne la théologie, la philosophie, les belles-lettres : il y a outre cela différens prédicateurs, et deux ou trois pères occupés, jour et nuit, à confesser, à enseigner la doctrine chrétienne, et à visiter les malades et les prisonniers. Les études y fleurissent, et l'on a vu sortir de ce séminaire, plusieurs évêques, des docteurs en théologie, beaucoup de religieux, et un grand nombre de sujets qui excellent en toutes sortes de sciences : on n'y reçoit que les enfans des Espagnols,

suivant les intentions du fondateur. Le revenu de l'archevêque est de dix mille écus, et celui des évêques à proportion ; l'état ecclésiastique et séculier est entretenu des libéralités de Sa Majesté catholique, qui envoie, tous les ans, du Mexique, de quoi fournir à cette dépense.

Pour ce qui est du gouvernement politique, tout est réglé avec beaucoup de sagesse par les ordonnances royales : il y a une cour de justice, composée de conseillers, d'un fiscal, et d'un président, qui est en même temps gouverneur de Manille, et capitaine général de toutes les îles : ce premier officier se renouvelle tous les cinq ans, et en cas de mort, le premier conseiller tient sa place, jusqu'à ce que le roi d'Espagne y ait pourvu. Les officiers subalternes dépendent de cette cour, et principalement du gouverneur, qui envoie, tous les deux ans, un juge espagnol dans chaque province, avec autorité de juger, en dernier ressort, les procès des Indiens, hors les causes capitales, dont la connoissance est réservée à la cour de justice, séante à Manille. Ce juge visite, tous les ans, chaque bourgade de sa juridiction ; mais il ne peut, ni rien innover, ni rien décider, que de l'avis et du consentement du curé : au bout de deux ans, la même cour député un autre juge, pour écouter les plaintes des Indiens, au cas qu'ils en ayent à faire contre le juge qui l'a précédé.

Les Bengalis, excepté ceux des grandes villes qui paroissent assez policées, sont sauvages, et peu propres à former des sociétés ; leurs maisons, qui

torrens, qui se forment de la fonte des neiges, et qui se précipitent avec rapidité à travers les pierres et les rochers : ces rochers et ces torrens auxquels il faut résister sans cesse, rendent ces passages extrêmement difficiles, et je me suis souvent vu forcé de m'attacher à la queue d'un bœuf de charge, qui passoit en même temps que moi, pour n'être pas emporté par la violence de ces courans. Je ne parle point du froid extrême que j'ai eu à souffrir, pour n'avoir pas pris la précaution de me pourvoir de vêtemens convenables à un si rude climat.

Ce pays de montagnes, quoique d'ailleurs si affreux, ne laisse pas d'être agréable en plusieurs endroits, par la multitude et la variété des arbres, par la fertilité du terroir, et par les différentes peuplades qu'on y rencontre : il y a quelques petits États, dont les princes dépendent du Mogol. Les chemins ne sont point partout si impraticables, que des voyageurs ne les fassent à cheval, ou dans un giampam, qui est une espèce de palanquin.

Le 10 de mars, nous arrivâmes à Cachemire ; la prodigieuse quantité de neiges qui tombe pendant l'hiver, et qui ferme absolument les passages, nous obligea d'y demeurer six mois. Une maladie, causée apparemment par les premières fatigues que j'avois essuyées, me réduisit à l'extrémité : je ne laissai pas de continuer l'étude de la langue persane, et de faire des recherches sur le Thibet ; mais quelque soin que je pus prendre, je n'eus alors connoissance que de deux Thibets : l'un s'étend du septentrion vers le couchant, et s'appelle *petit Thibet*, ou

Baltistan;

Baltistan ; il est à peu de journées de Cachemire : ses habitans et les princes qui le gouvernent, sont mahométans, et tributaires du Mogol. Quelque fertile que soit d'ailleurs ce pays, il ne peut être que très-stérile pour les prédicateurs de l'Évangile ; une longue expérience ne nous a que trop convaincus du peu de fruit qu'il y a à faire dans les contrées où la secte de Mahomet domine.

L'autre Thibet, qu'on nomme le *grand Thibet* ou *Buton*, s'étend du septentrion vers le levant, et est un peu plus éloigné de Cachemire ; la route en est assez fréquentée par les caravanes qui y vont, tous les ans, chercher des laines ; on passe d'ordinaire par des défilés : les six ou sept premières journées ne sont pas fort rudes ; mais, dans la suite, les chemins deviennent très-difficiles, à cause des vents qui y règnent, des neiges, et de la rigueur extrême du froid très-piquant ; à quoi il faut ajouter la nécessité où l'on est de prendre le repos de la nuit sur la terre nue, quelquefois même sur la neige ou sur la glace.

Le grand Thibet commence au haut d'une affreuse montagne, toute couverte de neige, nommée *Kantel* ; un côté de la montagne est du domaine de Cachemire, l'autre appartient au Thibet. Nous étions partis de Cachemire le 17 mai de l'année 1715 ; et le 30, fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, nous passâmes cette montagne, c'est-à-dire, que nous entrâmes dans le Thibet : il étoit tombé quantité de neige sur le chemin que nous devions tenir ; ce chemin, jusqu'à Leh, qu'on nomme autrement *Ladak*, qui

est la forteresse où réside le roi, se fait entre des montagnes, qui sont une vraie image de la tristesse, de l'horreur, et de la mort même; elles sont posées les unes sur les autres, et si contiguës, qu'à peine sont-elles séparées par des torrens, qui se précipitent avec impétuosité du haut des montagnes, et qui se brisent avec tant de bruit contre les rochers, que les plus intrépides voyageurs en sont étourdis et effrayés : le haut et le bas des montagnes sont également impraticables; on est obligé de marcher à mi-côte, et le chemin y est d'ordinaire si étroit, qu'à peine y trouve-t-on assez d'espace pour poser le pied; il faut donc marcher à pas comptés, et avec une extrême précaution. Pour peu qu'on fît un faux pas, on rouleroit dans des précipices, avec grand danger de la vie, ou du moins de se fracasser les bras et les jambes, comme il arriva à quelques-uns qui voyageoient avec nous : encore si ces montagnes avoient des arbrisseaux auxquels on pût se tenir; mais elles sont si stériles, qu'on n'y trouve ni plante, ni même un seul brin d'herbe. Faut-il passer d'une montagne à l'autre? on a à traverser des torrens impétueux qui les séparent, et l'on ne trouve point d'autre pont que quelques planches étroites et tremblantes, ou quelques cordes tendues et entrelasssées de branchages verds; on est souvent contraint de se déchausser pour appuyer le pied avec moins de risque. Je vous avoue que je frémis encore au seul souvenir de ces affreux passages.

Lettre du père Brown, île de Mascarin.

Il y a environ soixante ans que l'île de Mascarin fut découverte par les Hollandais qui, l'ayant trouvée déserte, l'abandonnèrent à cause des écueils qui l'environnoient, et de la difficulté d'y aborder. Quelque temps après, les Indiens de Madagascar ayant massacré, en un seul jour, presque tous les Français qui s'étoient établis au fort Dauphin, ceux de ces derniers qui eurent le bonheur d'échapper à la mort, se sauvèrent dans des pirogues, avec les femmes du pays, qu'ils avoient épousées. Poussés par un vent favorable, ils arrivèrent sains et saufs à la vue de Mascarin, où ils abordèrent : comme ils trouvèrent ce pays arrosé de rivières et fécond en gibier, ils résolurent de s'y établir : pendant les deux premières années ils ne vécurent guères que de poissons, et de tortues de terre et de mer. A la suite du temps, ils trouvèrent le moyen de composer une boisson avec le miel que les abeilles déposoient dans le tronc des arbres; ils y mêlèrent le suc de certaines herbes sauvages, pour en relever le goût, et, petit à petit, ils parvinrent à faire une liqueur dont l'usage se conserve encore parmi eux.

Tandis que ce petit peuple vivoit ainsi inconnu du reste des hommes, un vaisseau pirate fut jeté par la tempête sur les côtés de l'île : s'étant brisé contre les écueils, l'équipage fut contraint de s'y établir

aussi. Comme le vaisseau étoit chargé d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, que ces écumeurs de mer avoient enlevés sur les côtes du Malabar et dans le golfe de l'Inde, insensiblement le pays se peupla de manière, que la côte orientale de l'île étoit, pour ainsi dire, déjà toute habitée, lorsque la compagnie des Indes y envoya quelques familles françaises pour s'y fixer. On y compte aujourd'hui quinze ou seize cents personnes libres, et plus de onze cents esclaves.

Les habitans de Mascarin sont doux, paisibles et laborieux; leurs principales richesses consistent en esclaves, en plantations, en troupeaux de bœufs et de moutons, etc. Cette île produit, deux fois l'année, le riz et le blé; mais le blé ne peut s'y conserver au delà d'un an, il se corromproit même dans le cours de l'année si l'on séparoit le grain de l'épi; c'est pourquoi les habitans sèment beaucoup moins de blé que de riz: d'ailleurs, la difficulté qu'ils ont de moudre leurs blés, ce qui ne se fait qu'à force de bras, les a dégoûtés de ce travail. Ils pourroient, à la vérité, construire des moulins à vent; mais l'entretien en seroit extrêmement dispendieux, et ils aiment mieux le riz que le pain.

L'air de cette île me paroît fort sain, et les hommes y vivent très-long-temps. Vers le mois de janvier, il s'élève, tous les ans, un vent impétueux qui cause, il est vrai, beaucoup de ravages: il déracine les arbres, il renverse les cabanes et les plantes des habitations; mais il enlève tout ce qu'il y a d'impur et de mal-sain dans l'air et sur la terre. Ces peuples savent le temps où l'ouragan doit arriver;

ils entendent trois ou quatre jours auparavant un grand bruit dans les montagnes; l'air et la mer sont alors dans une paix profonde, et les eaux semblent changer de couleur. Aussitôt les habitans pourvoient à leur sûreté; ils étaient leurs maisons et leurs arbres fruitiers; et les vaisseaux qui se trouvent dans les rades de l'île, prennent le large, parce qu'il est moins dangereux d'essuyer une tempête en pleine mer, que dans une rade peu sûre, où le péril est toujours plus certain à cause de la proximité de la terre.

Quoique les habitans de Mascarin soient en général d'un caractère liant et affable, ils mènent cependant une vie assez triste : leurs habitations sont éloignées les unes des autres; la jalousie, l'envie et l'orgueil, passions qui semblent peu faites pour régner dans des déserts, se glissent dans le sein des familles, parmi lesquelles elles entretiennent une mésintelligence d'autant plus durable, qu'elle m'a paru plus sourde et plus dissimulée. Les habitans se voient et se font amitié sans s'aimer; ils se rendent même service les uns aux autres, mais c'est toujours par quelque motif d'intérêt caché. Leur île est divisée en plusieurs quartiers, dont le plus étendu et le plus peuplé est situé au pied d'une montagne escarpée; les habitations sont bâties sur le bord d'un grand lac d'eau vive qui s'écoule dans la mer : chaque famille a ses plantations au haut de la montagne, et ces plantations sont de riz, de tabac, de cannes à sucre et de differens fruits, comme les oranges, les citrons, les ananas, etc.

On peut faire aisément le tour de l'île à pied, en cotoyant la mer, mais il seroit impossible de la traverser : personne, à ce qu'on m'a dit, n'a encore osé l'entreprendre, excepté quelques esclaves fugitifs qui se retirèrent, il y a un an, dans les bois, et dont on n'a plus entendu parler. Cette île a environ cinquante-deux ou trois lieues de circuit, et n'est habitée que d'un côté : la partie du sud est brûlée par les feux d'un volcan qui vomit sur tout le voisinage des torrens de soufre et de bitume. Ce volcan pourroit bien avoir fait, peu à peu, le tour de l'île, car, en creusant à deux ou trois pieds de terre, on trouve partout le roc brûlé et calciné. Peut-être aussi que les canaux souterrains qui aboutissent au centre du volcan, et y portent les matières enflammées qu'il jette hors de son sein, règnent et se communiquent les uns aux autres, dans toute l'étendue de l'île, ce qui n'est pas sans vraisemblance.

Les neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'île, forment des torrens qui, après avoir arrosé les plaines où ils portent la fertilité et l'abondance, vont se jeter dans la mer : ces espèces de rivières ne causent aucun ravage, parce que leurs bords sont escarpés, et que leur lit est profond. La nature dédommage ainsi les insulaires du défaut de fontaines qui leur manquent, ainsi que les puits, qui sont en très-petit nombre dans le pays : les pâturages mêmes y sont si rares pendant les mois de juin, de juillet et d'août, qu'on est obligé de conduire les troupeaux dans les montagnes, où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Alors chaque chef de famille imprime une

marque particulière à ses bestiaux; autrement on courroit les risques de mille inconvéniens qu'il vous sera aussi facile à deviner, que l'énumération en seroit fatigante pour vous.

Vous savez, madame, que depuis quelque temps, la compagnie des Indes commence à négliger cette colonie; j'en ignore la raison, mais je suis très-persuadé que c'est pour elle une perte considérable qu'il seroit difficile de réparer. Les habitans du quartier de Sainte-Susanne, qui est presque à la porte de la côte orientale de l'île, portent tout le poids du travail: semblables aux abeilles, ils ont la peine, et leurs voisins ont le profit. Comme les vaisseaux de la compagnie n'abordent jamais à leur quartier, ils ne peuvent échanger leurs denrées; ainsi, malgré la fécondité de la terre qui leur fournit des vivres en abondance, souvent ils n'ont pas de quoi se vêtir, et cette indigence les empêche, non-seulement d'aller à la messe, mais encore de sortir de leurs maisons. Les habitans des autres quartiers où les vaisseaux ont coutume d'aborder, profitent de la facilité qu'ils ont à trafiquer avec les étrangers; ils enlèvent tout sans en faire part à leurs voisins, dans la crainte où ils sont de manquer eux-mêmes de vêtemens, depuis que les vaisseaux de la compagnie relâchent si rarement dans leur île. Cependant, si ces peuples avoient chez eux des tisserands, les femmes pourroient filer du coton, car le pays en produit de très-beau; mais la nature leur fait en vain ce présent, l'impuissance où ils sont de s'en servir, le leur rend absolument inutile.

Le café fut découvert dans cette île, il y a environ vingt-deux ans : cette plante étoit sauvage, à la vérité; mais on crut que si elle étoit entée, le fruit n'en seroit pas moins beau que celui qui vient du Levant. M. Para qui, dit-on, étoit alors gouverneur de l'île, fit un voyage en France pour faire part de cette découverte à la compagnie des Indes, et pour convenir avec elle des moyens de la rendre utile; mais si l'on en juge par la situation actuelle des choses, cette démarche n'eut aucun succès. Le café sauvage est plus beau et plus gros que celui qui vient de Moca, mais le goût en est un peu différent; il est moins onctueux et plus amer : cependant, si les habitans qui étudient avec le plus grand soin le temps propre à enter cette plante, sont assez heureux pour réussir quelque jour, ils pourront faire alors un commerce considérable de café. Mais, pour en revenir à la compagnie des Indes, je ne puis concevoir la raison qui l'engage à négliger une colonie qui, par la fertilité de son terroir, joint à la situation du pays et à la bonté du climat, ne peut être que d'une très-grande utilité aux vaisseaux qui reviennent de la Chine, ou des Indes orientales. Il seroit aisé de faire un petit port dans la rivière de Saint-Denis, ou dans le golfe de la Possession, et si l'on envoyoit dans ces quartiers quelques nouvelles familles, elles pourroient défricher un terrain suffisant pour leur entretien; elles y auroient bientôt des établissemens, surtout si cette nouvelle colonie étoit composée d'artisans, comme menuisiers, charpentiers, tisserands, forgerons, etc. Les cordonniers

seuls y seroient inutiles, à moins qu'ils n'y introduisissent la mode de porter des souliers, car les hommes et les femmes marchent toujours pieds nus.

L'île de Mascarin étant ainsi peuplée, les habitans pourroient entretenir deux ou trois grandes barques pour leur commerce avec Madagascar, et se procurer par là, non-seulement tout ce qui est nécessaire à leurs habitations, mais en retirer encore beaucoup d'or, en échange des marchandises qu'on enverroit dans cette dernière île, tant de France que des Indes, par les vaisseaux de la compagnie. J'ai vu à Mascarin, un gentilhomme espagnol qui s'y est établi depuis quelque temps, et qui avoit rapporté de Madagascar, où il avoit demeuré, une livre et demie de très-bel or, qu'il avoit trouvé dans un ruisseau : j'en conclus que les habitans de Mascarin pourroient facilement trafiquer avec les Indiens de Madagascar, en leur donnant en échange de leur or, les toiles et les autres denrées propres de leur pays. Par ce moyen leur commerce s'étendroit insensiblement, et ils pourroient, peut-être, à la longue, forcer la compagnie des Indes à venir relâcher plus souvent dans leurs ports (1).

L'île abondoit autrefois en tortues de terre; mais les matelots en ont tant détruit, qu'on n'en trouve plus guères que sur la côte occidentale, encore y

---

(1) M. Mahé de la Bourdonnais a, comme l'on sait, vivifié cette colonie; elle est aujourd'hui l'entrepôt de notre commerce avec l'Inde, la Chine, et presque toute l'Asie.

blanc qui soit dans les Indes. Enfin, j'ai vu une espèce d'arbre, qui égale par sa hauteur et par sa grosseur les chênes les plus majestueux et les plus superbes que nous ayons en Europe; il produit au printemps une fleur blanchâtre et moelleuse, fort agréable à l'odorat: c'est sur sa cime que les abeilles déposent leur miel, et elles le préfèrent à tous les autres, à cause du parfum qu'il exhale, et dont il embaume tout son voisinage.

Il me semble que le terrain seroit assez favorable à la vigne; cependant on n'a point encore essayé d'y en planter. Outre la boisson de miel dont je vous ai parlé, boisson qui est forte et dangereuse, les habitans de l'île en composent une autre avec des cannes de sucre, qu'ils appellent *frangorin* : celle-ci est beaucoup plus douce; elle peut enivrer, mais on prétend que l'excès n'en est pas si funeste que celui de la boisson de miel. Cette dernière liqueur n'est plus guères en usage que parmi les matelots et les pauvres gens qui n'ont pas de plantation ; le miel ne leur coûte que la peine d'aller le chercher sur les arbres où les abeilles le déposent; ils font eux-mêmes leur boisson, où ils mêlent, comme j'ai dit, le suc de certaines herbes, dont j'ignore le nom.

Vous me demanderez sans doute, madame, quelle est la couleur des habitans de l'île? Elle varie selon les familles; les familles mêmes sont souvent composées de blancs, de noirs et de métis; cela vient des différentes alliances qu'elles ont faites. Les Français qui, pour échapper à la fureur des Indiens de Madagascar, s'étoient sauvés avec leurs femmes dans

l'île de Mascarin, avoient des enfans d'un teint basané; le vaisseau pirate qui vint y échouer, étoit chargé d'esclaves noirs, de l'un et de l'autre sexe. La nécessité de peupler l'île, fit contracter des mariages entre tous ces inconnus, qui s'allièrent indistinctement les uns avec les autres, et il en est résulté un mélange bizarre de couleurs, qui surprend tous les étrangers. Cependant la couleur brune est la plus dominante; et s'il m'étoit permis de hasarder une conjecture, je serois porté à croire que cela vient du grand nombre de matelots européens qui se sont établis dans l'île.

Le bruit court que les Hollandais ont formé des desseins secrets sur ce pays, je n'en serois point étonné; l'indifférence de notre compagnie des Indes pourroit bien leur avoir inspiré des vues d'ambition. L'île de Mascarin est fertile, et les peuples, faute de commerce, sont malheureux au milieu de leur abondance; il leur faut une puissance qui les soutienne, qui encourage, qui étende leur commerce, et c'est ce qu'ils n'ont pas depuis que la compagnie semble les avoir abandonnés. Je n'examinerai point si les bruits qu'on répand, sont fondés; le temps qui dévoile tout, en montrera un jour la vérité ou la fausseté. J'ai l'honneur d'être, etc.

ILE DE FRANCE.

L'ILE de France, ou l'île de Bourbon, appelée ci-devant l'*île Maurice*, est à l'orient de Madagascar, à dix-neuf degrés trente-cinq minutes de latitude méridionale, et à quatre-vingt dégrés quarante-sept minutes de longitude; les Portugais et les Hollandais en ont joui les uns après les autres. Les cerfs, les cabris, les cochons sauvages qu'on y trouve, les orangers, les citronniers, etc., sont des preuves du séjour qu'y ont fait les premiers.

Cette île a deux ports : le port Bourbon au sud-est, et le port Louis au nord-est : le port Bourbon est le plus beau, sa largeur est d'une lieue : trois passes y introduisent facilement les vaisseaux; mais le vent, presque toujours contraire, leur en défend souvent la sortie. Au milieu de ce port, la compagnie a fait jeter les fondemens d'une magnifique citadelle, qui est déjà élevée jusqu'au premier cordon, par les soins de M. de Nion, habile ingénieur, qui commande pour elle dans l'île.

L'île de France charme, de quelque côté qu'on l'examine : on y découvre partout de délicieux paysages coupés de collines, de rivières, de vallées, de prairies et de bois, dont les arbres portent de beaux fruits, ou sont propres pour les constructions, et pour les ouvrages de marqueterie : on y voit une infinité de tourterelles qui se laissent prendre à la main, et de perroquets, les uns verds, et les autres

gris : quand on en fait crier un, tous les autres se rendent au cri, et l'on s'en saisit très-aisément. En allant d'un port à l'autre, trajet qui est d'environ quatorze lieues (1), j'admirai une plaine appelée le *Flat*, où la nature semble avoir pris plaisir à réunir les objets les plus agréables : d'un côté sont des arbres fruitiers (2), de l'autre des bois d'ébène : ici des eaux vives, plus loin de vastes étangs : pour peu que l'art aidât la nature, nul séjour n'approcheroit de la beauté de celui-là. Au milieu de cette plaine campoit un détachement de soldats français, qui furent ravis d'apprendre de moi des nouvelles de leur patrie. Je passai la nuit avec eux ; ils me racontèrent les dangers auxquels ils étoient exposés nuit et jour, et je pris de là occasion de les exhorter à se tenir toujours en état de comparoître devant le souverain juge. Les esclaves réfugiés dans les montagnes, et toujours prêts à fondre sur eux, leur causoient ces alarmes. Je fus extrêmement touché du récit que me fit un de ces soldats, qui ne respire encore, que

(1) La nécessité de poursuivre les esclaves fugitifs, a fourni aux détachemens qu'on a envoyés dans les montagnes, les moyens de découvrir de vastes contrées plus fertiles que celles du Flat : la terre y est excellente, très-profonde, et propre à porter, sans interruption, toutes sortes de légumes et de fruits. (Note de l'ancienne édition).

(2) On a commencé à planter des cafeiers dans l'île de France, et il paroît que ces plantations n'auront pas moins de succès que celles de l'île de Bourbon. (Note de l'ancienne édition).

parce que ces inhumains le crurent mort des blessures dont ils l'avoient couvert. Le bras cassé, et le ventre percé, soutenant d'une main ses entrailles, il s'étoit traîné jusque sur un rocher pendant les ténèbres de la nuit : de là, à la faveur de la lumière que répandoit un grand feu allumé par les noirs fugitifs, il vit rôtir deux de ses camarades, et cette troupe barbare danser tout autour avec des cris et des hurlemens horribles. Ce malheureux, quoique estropié, ne laisse pas de servir (1) : une gratification que la compagnie lui feroit, seroit bien placée, et animeroit des troupes qui doivent être continuellement alertes.

Étant arrivé au port Louis, j'eus la satisfaction d'exercer les fonctions du ministère apostolique : le curé de ce port, croyant avoir de justes sujets de mécontentement, s'étoit retiré dans l'île de Bourbon ; je le remplaçai tandis que je demeurai dans ce lieu : je dis des messes de paroisse ; je fis des instructions, tantôt à la garnison, tantôt aux noirs ; je confessai, j'administrai les autres Sacremens selon les besoins ; je remplis enfin tous les devoirs curiaux : cela me mit dans l'occasion de conférer souvent avec les différens membres qui composent cette espèce

(1) Ce soldat ayant repassé en France, se présenta à la compagnie sur la fin de mars de cette année 1727. Dans l'assemblée du mardi premier avril, elle lui accorda une gratification, et pour le reste de ses jours une subsistance honnête dans le port de l'Orient, où elle a fixé sa demeure. (Note de l'ancienne édition).

de

de colonie, et de connoître à fond ses besoins ; ils seront grands, jusqu'à ce que la compagnie des Indes lui ait donné la forme qu'elle doit avoir. La chasse et la pêche y fournissent les alimens ordinaires ; mais comme l'une et l'autre ne sont pas toujours également heureuses, et que d'ailleurs rien ne peut se conserver pour le lendemain, on y jeûne souvent.

Si l'on fortifie l'île de France, si de nouveaux habitans y mettent, quelque jour, les terres en valeur, sa situation et la commodité de ses ports la rendront très-importante au commerce ; mais il faut commencer par y réduire les esclaves fugitifs, et exterminer les rats.

On peut appeler cette île le royaume des rats ; où les voit en corps d'armée descendre des montagnes, grimper sur les rochers les plus escarpés, se promener dans le pays plat, s'attrouper dans les marécages ; ils désolent tout, principalement la nuit : je les ai vus moi-même, à l'entrée de la nuit, sortir en foule du sein de la terre, comme des fourmis, et porter la désolation en tous lieux ; rien n'échappe à leur dent. Le moyen de dormir tranquillement au milieu de cette maudite engeance? Pour se garantir de ses insultes, on s'enveloppe comme des morts, et on tâche de s'accoutumer à la sentir sur soi trotter, sauter, se battre : au réveil, on se raconte mutuellement les morsures qu'on en a essuyées. Je comprends (1) cependant que si l'île de France étoit

(1) L'expérience confirme le jugement du père Ducros.

extrêmement peuplée, ces animaux nuisibles y diminueroient de jour en jour; et ce qui le démontre, c'est que l'île de Bourbon en étoit autrefois aussi infectée, et qu'il y en a infiniment moins aujourd'hui qu'il n'y en avoit avant les cultures.

Les Nègres marons ou fuyards, sont d'autres ennemis plus dangereux, mais dont il est plus aisé de se defaire : ce sont des esclaves achetés à Madagascar, qui, après avoir déserté les uns après les autres, se sont rassemblés dans les montagnes, et font de là, de très-cruelles excursions sur leurs anciens maîtres. Leur premier dessein fut de repasser dans leur patrie, et l'on auroit mieux fait de favoriser leur évasion, que de leur ôter les moyens, en brisant un canot qu'ils avoient construit dans cette vue. Ils ne s'en iront pas maintenant quand on le voudra; ils se sont rendus redoutables par leurs ruses, leur hardiesse et leur cruauté, et, dès leurs premières irruptions, ils ont conquis sur les colnos, non-seulement des armes, mais aussi des Négresses pour perpétuer leur race. Ils obéissent a un chef; le premier qu'ils ont eu fut tué dans un combat : blessé à mort à la tête de sa troupe, il prit une partie du cuir qui le ceignoit en guise de ceinturon, et ayant bouché sa plaie, il s'écarta, et alla expirer entre deux rochers. Dix François périrent en cette rencontre; il mourut seul de son côté : on lui trouva la tête rasée, et des pendans d'oreille, marque de

---

La compagnie apprend par les lettres qu'elle vient de recevoir de l'île de France, que cette multitude de rats est fort diminuée, et qu'on y a fait de bonnes récoltes.

royauté chez ces peuples. La compagnie des Indes doit prendre des mesures sérieuses pour ramener incessammment ces rebelles.

Les secours spirituels sont encore plus nécessaires dans l'île de France que les temporels; mais je suis bien sûr que vous ne négligez rien, monsieur, pour les procurer abondamment; et je dois présumer que le zèle des missionnaires de Saint-Lazare, que votre compagnie y entretient, se renouvellera, et ne se ralentira jamais.

Je ne me propose pas de vous entretenir fort au long de l'île de Mascarennas ou de Bourbon, elle est trop connue : c'est un roc affreux qui sort de la mer à vingt et un degrés cinq minutes de latitude méridionale, et à soixante-dix-sept degrés vingt-quatre minutes de longitude; mais ce roc n'est affreux qu'en dehors, au-dedans il est très-riant et très-fertile. L'île de Bourbon, à ce que j'ai appris d'un bon vieillard, nommé Ricbourg, qui est le plus ancien des habitans, servit d'abord d'infirmerie pour les malades français de Madagascar, et de lieu d'exil où l'on reléguoit les mutins. Le massacre des Français dans cette grande île, est la cruelle époque de notre établissement solide dans celle-ci; elle a plus de quatre-vingts lieues de circuit, et son diamètre est de vingt-cinq à vingt-huit lieues. Quoiqu'elle ne semble être qu'un roc sourcilleux : elle est réellement divisée en trois parties, qui forment comme trois montagnes. Deux choses m'y ont paru dignes d'une attention particulière, le volcan, et la montagne de Salases.

Le volcan est à la cime d'un mont figuré en pain

de sucre ; au-dessous du sommet, il y a un contour creux, où, comme dans un large bassin, le volcan vomit des torrens de mâchefer enflammé : le bassin étant une fois rempli, cette matière en dégorge avec tant d'impétuosité et d'abondance, qu'elle a forcé la mer à se retirer assez considérablement; mais les flots regagnent insensiblement leur terrain. Le feu continuel que cette montagne nourrit, se fait voir au voisinage presque toutes les nuits, et cause de temps en temps, de petits tremblemens de terre, qui varient beaucoup quant au lieu ; c'est, pour ainsi parler, un feu ambulant.

La montagne de Salases est au milieu de l'île, et elle domine sur toutes celles qui l'environnent. La violence de la mer, ou telle autre cause que vous voudrez, élève jusqu'à son sommet, par des voies souterraines, une si grande quantité d'eau, que les trois grandes rivières de l'île en sont formées : ces rivières se précipitent avec une extrême rapidité, et font, sur la route, un nombre prodigieux de bruyantes cascades ; les autres rivières sont aussi fort impétueuses, excepté celle qui porte le nom *de Sainte-Suzanne*, qui est assez tranquille, mais elles ont leurs sources ailleurs.

Les quartiers de Sainte-Suzanne, de Saint-Denis, et de Saint-Paul, sont les plus considérables de l'île, et les plus habités. A Sainte-Suzanne le terrain est cultivé jusqu'à la mer ; c'est principalement là, que croît le tabac : les pâturages sont excellens à Saint-Denis ; de nombreux troupeaux y paissent : on cultive le café au quartier de Saint-Paul.

En général, l'île de Bourbon est si féconde, qu'elle est, pour ainsi dire, inépuisable en rafraîchissemens; les bestiaux et les volailles y multiplient à l'infini; la terre n'y exige point de labour; il suffit d'y répandre le blé et les autres semences; elle n'a besoin d'aucun repos; le riz, le maïs, les cannes de sucre y viennent successivement et sans relâche. Tous les oiseaux sont bons à manger dans cette île, surtout les merles : on n'y rencontre aucun animal dangereux. Le poisson de rivière y sent un peu la vase, mais celui de mer est d'un goût exquis. Le vin du pays est le suc exprimé des cannes de sucre; il est très-agréable à boire, après qu'il a fermenté trois ou quatre jours dans les bouteilles. L'air y est en tout temps, si pur et si doux, et les eaux y sont si saines, que les malades qui y débarquent, recouvrent en peu de jours, la santé. On prétend qu'il n'y a dans l'île de Bourbon aucune plante qui ne soit salutaire: malgré tout cela on n'y a encore trouvé aucun remède pour la crampe, mal vif et mortel, qui enlève très-soudainement ceux à qui il arrive quelque froissement ou lésion de nerfs.

Les habitans de l'île de Bourbon ont pour pasteurs des missionnaires de Saint-Lazare, prêtres d'une vie irréprochable, qui s'acquittent de leurs fonctions avec une régularité et un zèle au-dessus de tous les éloges, et rappellent les vertus de S. Vincent de Paul, leur fondateur.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

Fin de la Table du Tome quatrième.





[illegible]

